HW XSCB 4

Digitized by Google

ORIGINE CELTIQUE

DE LA

CIVILISATION

DE TOUS LES PEUPLES

THÉORIE NOUVELLE

PAR

THÉOPHILE CAILLEUX

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRIE ORIENTALE
25, QUAI VOLTAIRE, 25

1878

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Digitized by Google

ORIGINE CELTIQUE

DE LA

CIVILISATION

DE TOUS LES PEUPLES

Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE Mme WEISSENBRUCH
IMPRIMEUR DU ROI
RUE DU POINÇON, 45, A BRUXELLES

Digitized by Google

EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE.

La recherche de la vérité a passionné dans tous les temps les hommes qui ne se contentent point des idées vulgaires; mais jusqu'ici leurs tentatives ont été vaines, parce qu'aux abords de la science ils rencontrent des erreurs séculaires qui les déroutent et les jettent dans de faux systèmes. Dissiper ces erreurs, tel est l'objet que je me propose dans cet ouvrage. Il n'est donc qu'une introduction à des questions plus hautes; mais, comme la nature du sujet demande que je touche à des sciences nombreuses et très-disparates, je place au commencement de ce livre le tableau des matières qui y sont traitées. Elles se répartis-

Digitized by Google

sent en vingt-quatre thèses qui s'enchaînent dans l'ordre suivant :

DES CELTES.

1re THÈSE. — Les peuples de l'Europe occidentale sont aujourd'hui les dominateurs du monde ; ce qui est dû à la supériorité de la race celtique.

2e THÈSE. — Cette supériorité s'est manifestée à toutes les époques ; dans les temps modernes, dans le moyen âge, dans les siècles les plus reculés.

3e THÈSE. — Les Celtes sont les peuples qui habitent autour des bouches du Rhin, c'est-à-dire les Gaulois, les Bretons, les Allemands ; à partir de ce centre, l'espèce humaine va se dégradant jusqu'aux extrémités du monde.

4e THÈSE. — En déterminant les principaux caractères de la civilisation, l'on voit que la race celtique est la seule qui les réunisse.

DES COLONIES ÉTRANGÈRES.

5e THÈSE. — Marseille, ville gauloise, n'a point été fondée par des Phocéens venus d'Orient ; elle se rattache au grand système de navigation fluviatile qui mettait en communication toutes les parties intérieures de l'ancien monde.

6e THÈSE. — Aucune colonie phénicienne n'est venue d'Asie répandre la civilisation orientale sur les rivages celtiques.

7e THÈSE. — L'influence des Romains dans l'Europe occidentale a été exagérée ; ils tenaient leur civilisation des Grecs qui la devaient aux anciens Celtes.

8e THÈSE. — Les Arabes sont entrés barbares en Espagne, et les Espagnols ne leur doivent aucune partie de leur civilisation.

Digitized by Google

DES ÉMIGRATIONS CELTIQUES.

9e THÈSE. — Les Celtes ont colonisé la Scandinavie et l'Ibérie.

10e THÈSE. — Les Celtes ont envoyé leurs colonies en Thrace, et les mystères de ce pays nous donnent une idée de la manière dont se sont formés les anciens cultes.

11e THÈSE. — De Thrace, les mythes occidentaux furent propagés dans l'Asie centrale par les Celtes qui y prirent le nom de Chaldéens ; ce que constatent les ruines de Babylone et de Ninive.

12e THÈSE. — Les mystères, se répandant toujours vers l'Orient, pénétrèrent par une double route et une double forme de symbolisme au fond de l'Asie, au fond de l'Océanie, laissant partout des marques de leur origine celtique.

DES ANTIQUITÉS CELTIQUES.

13e THÈSE. — On voit par l'étude des langues anciennes qu'elles ont une origine celtique, et qu'elles se sont propagées au moyen des mystères.

14e THÈSE. — Les découvertes géologiques faites dans ces derniers temps semblent montrer que la plus ancienne race est celle des Celtes.

15e THÈSE.—L'histoire de la civilisation primitive nous explique par quels moyens les Celtes ont acquis la supériorité qui les distingue, et nous fait connaître en même temps le nom et l'origine des peuples.

16e THÈSE. — A toutes les époques de l'antiquité, l'industrie et les arts ont brillé dans les pays celtiques, et c'est de là qu'ils se sont répandus dans le reste du monde.

DU BERCEAU DE LA CIVILISATION.

17e THÈSE. — On a cherché sans succès le berceau de la civilisation en différents pays, mais surtout dans la Palestine, la Grèce, l'Asie centrale.

Digitized by Google

18e THÈSE. — La race celtique ayant propagé ses institutions civiles et religieuses dans tous les pays, on les trouve, par conséquent, en Asie ; ce qui fit croire, dans ces derniers temps, que c'est de là qu'elles nous sont arrivées ; mais on peut s'assurer par une règle certaine qu'elles viennent d'Occident et non d'Orient.

19e THÈSE. — L'Inde fut colonisée par différents peuples, mais surtout par les Phrygiens, venus des régions pyrénéennes.

20e THÈSE. — L'Amérique fut colonisée d'abord par les peuples septentrionaux, puis par les Phéniciens, venus également du voisinage des Pyrénées.

21e THÈSE. — Les Phéniciens allaient en Amérique par une route directe à travers l'Océan.

22e THÈSE. — Quand les Phéniciens pénétrèrent en Amérique, elle était déjà prospère ; ils en tirèrent des éléments de civilisation qui se répandirent jusqu'en Orient, jusque dans l'Indoustan.

23e THÈSE. — Ceux qui prétendent que la civilisation est originaire de l'Asie ne peuvent alléguer aucun ouvrage savant qui appuie leur système.

CONCLUSION.

24e THÈSE. — Toutes les théories précédentes seront démontrées au moyen des ouvrages d'Homère. On peut prouver par des arguments de précision que le seul théâtre de ses poëmes, c'est l'Atlantique, et que c'est des bords de cette mer que la civilisation s'est répandue dans le reste du monde.

Digitized by Google

ORIGINE CELTIQUE

DE LA

CIVILISATION DE TOUS LES PEUPLES

PREMIÈRE THÈSE

DES PEUPLES CELTIQUES

En lisant l'histoire des derniers temps, l'on est forcé de reconnaître l'étonnante prépondérance que possède l'Europe occidentale sur toutes les autres contrées du monde.

Placée aux confins de la terre et de l'océan, ses nombreuses flottes armées de la foudre, soustraites par la vapeur au caprice des vents, courent dans l'immensité des mers chercher des terres nouvelles, d'autres climats, d'autres cieux; arrivent en maîtresses chez les nations les plus lointaines, portant sur tous les rivages sa domination, ses mœurs, ses colons. Pour atteindre aux régions orientales, une disposition providentielle lui a tracé au nord et au midi deux

Digitized by Google

longs bassins[1] qui, prenant ses vaisseaux dans l'Océan, les conduisent sans peine jusqu'à ces vastes contrées où commence l'Asie. Là, comme en Occident, des empires[2] puissants et fameux qu'une autre civilisation avait élevés et que protégeait une antique vénération étaient endormis dans une confiante sécurité, ne voyant aucun danger dans leur vaste voisinage. Des routes improvisées, des armes nouvelles nous transportent au centre de leur domination, et partout comme frappés à notre approche, ils achèvent de mourir sous notre main toute-puissante, essayant à peine de nous disputer leur dernier souffle.

La race celtique, dégageant ainsi peu à peu la supériorité de sa nature, se substitue partout aux autres nations tombées de vétusté et tient désormais dans ses mains les destinées du monde entier.

D'où vient à cette race une si grande puissance de développement?

Quand il arrive à un peuple de grandir, de s'élever au-dessus de ses voisins, l'on entrevoit souvent les causes qui ont préparé ce progrès; un ciel heureux favorise en lui cet essor qui multiplie les ressources et fait produire des merveilles; ou bien à ses portes s'ouvre une mer étendue qui invite ses flottes à chercher dans un trafic lointain de nouveaux éléments de prospérité; ou encore, placé sur un sol qui répond mal à ses besoins, il doit, à force d'industrie et de persévérance, aider une nature incomplète et demander aux

[1] La Baltique et la Méditerranée.

[2] Le Mexique, le Pérou, l'Inde, la Chine.

Digitized by Google

peuples mieux avantagés une part de leurs richesses. Mais, d'un autre côté, combien de nations dans toutes les régions du globe n'ont pas trouvé réunis autour d'elles ces éléments de prospérité propres à leur donner, avec le temps, la consistance d'un grand peuple et cependant sont restées, après des efforts plus ou moins soutenus, aux différents degrés d'une civilisation inachevée? Quelques-unes, après s'être élevéesu n moment à une hauteur de prospérité qui nous étonne, sont bientôt rentrées dans une impuissance qui nous étonne plus encore.

Comme tous les autres, les peuples rangés le long des bords atlantiques doivent beaucoup à des causes étrangères; la nature bienveillante a aidé leur progrès et surtout leur a départi deux précieux avantages : des ressources insuffisantes pour leurs besoins, mais suffisantes pour aller réclamer d'ailleurs ce qui leur manque.

Pourtant, en dehors de ces considérations, il n'est pas possible de méconnaître dans cette race un principe de vie, une action secrète et puissante qui anime ses mouvements, lui donne un empire qui n'appartient qu'à elle et semble être un élément constitutif de sa nature. Et en effet, des races d'un sang vulgaire peuvent bien, quand il leur arrive un souffle civilisateur, se former en nation, acquérir de la puissance, soutenir quelque temps ce rôle trompeur; mais bientôt, épuisé par des efforts au-dessus de sa nature, cet État improvisé s'affaisse sur lui-même ou tombe au moindre choc des événements politiques.

Digitized by Google

Quand ce phénomène se présente dans l'histoire, c'est, le plus souvent, chez des peuples formés de races diverses et inégales [1]. On comprend, en effet, que, dans les temps primitifs, les grands peuples durent souvent épancher dans d'autres contrées leur excès de population. Ces émigrations successives avançant de proche en proche parmi des races inférieures et sans résistance formaient dans les pays envahis la caste dominante. Les nouveaux maîtres, laissant en paix le fond de population qu'ils ont trouvé sur le sol et qui devait les nourrir, se réservaient à eux seuls le privilége de faire les guerres et, partant, celui de se ruiner les uns les autres. Les habitants primitifs dont le joug s'allége par ces destructions réciproques, relèvent peu à peu la tête et redeviennent les maîtres souvent pour passer à de nouveaux asservissements, mais toujours pour rester dans leur infériorité première.

Les peuples de l'Europe occidentale, purs de tout mélange étranger, ne connaissent point ces inégalités de races, ces couches superposées et de nature diverse que l'on remarque chez les autres nations. Il nous est bien arrivé des profondeurs obscures du passé des classements entre les hommes d'un même pays, les uns jouissant de priviléges héréditaires, les autres subissant une forme de servitude traditionnelle, tous respectant une inégalité de condition dont l'origine leur

[1] Les Romains, Grecs, Perses, Égyptiens, Hébreux et autres ont duré tant que dura la caste étrangère et régnante. On voit par les ruines américaines qu'il dut en être de même dans le nouveau monde.

Digitized by Google

était inconnue et que le temps avait rendue sacrée; mais on sent que ces divisions nées de causes diverses sont tranchées dans le bloc d'une même population. Aussi, par l'action lente du temps et le froissement inévitable des faits, ces différences factices et transitoires s'effacent peu à peu; les rangs se rapprochent; tandis que les castes supérieures, fatiguées d'avoir soutenu si longtemps le premier rôle, sentent échapper de leur main le glaive de la puissance et ont commencé à rendre à la nation le dépôt sacré de la gestion publique; les derniers rangs, remontant à leur tour, ressaisissent peu à peu l'autorité et, frais encore du long sommeil dont ils avaient dormi, s'apprêtent à poursuivre avec le même empire, le même éclat, la carrière si noblement tracée par leurs devanciers[1]. Ainsi l'État, toujours un et toujours variable comme le corps de l'homme, conserve cette virilité qui est un gage de durée et de force.

Tel est donc le secret de la supériorité des peuples celtiques. L'homme à tous les degrés de l'échelle sociale est apte par sa nature à régir ses semblables, à faire triompher au dehors la cause publique, à réparer les brèches que les malheurs font parfois au pays. Chaque révolution politique n'a pour effet que d'amener au jour de nouveaux hommes dont les circonstances pourront faire de nouveaux héros. Ainsi radicalement constitué, un peuple tire de ses revers une nouvelle vie et, inébranlable aux variations du sort, il reste debout

[1] Ce mouvement violemment accompli en France se poursuit plus pacifiquement dans les autres pays celtiques.

Digitized by Google

au milieu des États plus faibles que l'histoire voit disparaître chaque jour.

Les trois empires que séparent la Manche et le Rhin constituent le fond de la race celtique. Fixés sur leur base séculaire, ils occupent aujourd'hui les mêmes positions où l'histoire les a trouvés. La science ne peut ni sonder leur origine ni prévoir leur décadence. Parfois ils se sentent pris de ces accès révolutionnaires, de ce besoin de mouvement qui fatigue, qui abat une nation vulgaire; mais toujours il leur est donné de renaître du désordre et, reparaissant sous une autre forme, de reprendre leur rang dans la puissante triade. L'industrie, le crédit que donne la force leur apportent l'or des nations, et souvent avec lui les arts corrupteurs, la mollesse qui énerve les ressorts du pouvoir, un commencement de dissolution qui tente l'avidité du voisin. Surpris dans ce sommeil, ils payent un oubli momentané, et bientôt, retrempant leurs armes, ils s'apprêtent à rétablir parmi les trois peuples la balance éternelle de la paix et de la guerre.

Plus au nord, plus au midi, les peuples celtiques reconnaissent aux extrémités de l'Europe deux autres branches dont les liens de famille ne sont pas retrouvés, mais qui auraient la domination si eux-mêmes n'étaient les maîtres. Le Scandinave dans les glaces du pôle, l'Ibère sous son climat séducteur savent se maintenir libres de toute domination étrangère, et souvent, sortant de leurs limites, ont forcé les grands peuples à les avouer pour frères.

Digitized by Google

DEUXIÈME THÈSE

ANCIENNE CÉLÉBRITÉ DES CELTES

Si nous remontons le cours de l'histoire, nous retrouvons à tous les âges la race celtique telle que nous la voyons aujourd'hui.

Temps modernes.

Il y a quatre siècles, les Celtes parurent comme se réveiller d'un long sommeil. Une étincelle a couru du nord au midi, et toutes ces nations électrisées se précipitent d'un commun essor dans toutes les découvertes, dans les recherches de tous les genres. L'océan et ses balancements éternels n'effrayent plus leur courage; les hommes du Nord arrivent au nouveau monde par des routes qu'ils essayaient patiemment depuis plusieurs siècles; les hommes du Sud, dans un coup hardi, y pénètrent par des voies qu'ils se frayent à travers les abîmes. Vers l'Orient, on savait qu'il existait au loin des empires fondés sur l'or et les pierreries; pendant que, pour y arriver, on s'apprêtait à franchir des espaces sans limite, et avant tout la barrière impénétrable des Turcs alors dans la plénitude de leur puissance, tout à coup

Digitized by Google

l'on apprend qu'un hardi Portugais, tournant tous les obstacles, avait pénétré dans ces régions idéales et nous révélait les noms inconnus de la Chine et du Japon. Restait encore dans le monde opposé au nôtre une moitié inexplorée du globe; Magellan, sur son esquif, pousse vers le Couchant, s'élance dans les espaces, tourne tout l'arrière de notre planète et reparaît en Orient, achevant ainsi de nous faire connaître l'étendue de notre domaine.

Les trois grandes nations sortaient alors de leurs luttes féodales et dynastiques, propres à ramener l'homme à sa barbarie primitive, et entraient dans la période des guerres de frontière et de civilisation qui maintiennent dans un peuple toute la hauteur de son caractère; elles ne purent donc que plus tard se mêler au mouvement colonisateur. Si, venues les dernières, elles s'arrogèrent peu à peu la plus forte part de ces conquêtes lointaines, elles payèrent avantageusement leur usurpation en ajoutant au travail fait le fruit de leur audace et de leur génie. Le globe était conquis, elles voulurent l'asservir à leurs besoins; un essaim d'observateurs, se répandant partout, forcent l'abîme à nous révéler ses secrets, ses courants, ses écueils, tous ses dangers; d'autres, abaissant le ciel pour en étudier les rouages à leur gré, voient les astres rouler devant leurs yeux, en poursuivent algébriquement toutes les déviations et les appellent ainsi en aide à la boussole pour éclairer nos courses.

La cupidité, précédée de la force, nous conduit au sein des nations riches; une curiosité persévérante nous

Digitized by Google

fait arriver au centre des contrées pauvres et surtout de cette ingrate et brûlante Afrique.

Encore un pas et l'homme, forçant la nature dans son dernier réduit, aura, malgré les glaces, planté sur le pôle son drapeau triomphant et se demandera s'il est enfin un terme à notre audace. *Cœlum cœli domino, terram autem dedit filiis hominum.* Ce globe, nous l'avons mesuré, sondé, pesé; il tourne entre nos mains; c'est nous, peuples celtiques, qui en sommes seuls les maîtres et les rois.

Moyen âge.

Avant cette période, nous trouvons, avec le moyen âge, un spectacle bien différent; toute l'image de l'impuissance et du désordre, toute l'apparence d'un travail de régénération où la race des Celtes, quittant sa vieille civilisation druidique, subissait patiemment une mue de quinze siècles pour renaître au souffle d'une animation nouvelle. Cette phase nous fait remonter au temps de la puissance de Rome.

La république romaine, après avoir promené ses conquêtes dans les régions orientales aussi loin que purent aller ses troupes, tourna enfin contre les races celtiques qui étaient à ses portes. Une rancune de trois siècles lui rappelait que, seuls de tous les peuples, les Gaulois avaient brisé ses faisceaux et foulé aux pieds la ville éternelle. Au plus fort de son unité, Rome les surprit dans leurs divisions et resta maîtresse. Il lui fallut, pour l'île de Bretagne, un siècle de tentatives.

Digitized by Google

Contre les Germains, la lutte, qui ne se termina jamais, fut pour elle, suivant le mot de Tacite [1], une longue défaite.

Ébranlée elle-même du coup qu'elle a porté, elle tomba et resta à jamais dans ses ruines. Pendant quatre siècles, il lui faut subir une série de maîtres qui s'arrachent un sceptre avili et dont les règnes ensanglantés forment toute l'histoire de ses derniers moments. Puis, les peuples étrangers, ne trouvant plus de barrières qui les arrêtent, accourent de tous les points de l'horizon, foulent et refoulent ses débris, et elle n'a pour vengeance que de les appeler du nom de barbares. Depuis lors, l'Italie n'est plus qu'un lambeau que l'on se dispute ; et enfin, de nos jours, quand elle n'eut plus rien à offrir à la cupidité des autres peuples et que, délaissée de tous, elle crut pouvoir, comme ses voisins, s'ériger en royaume, la force lui manqua ; il lui fallut l'aide d'une main étrangère ; mais vainement elle se débat contre la destinée, elle est rentrée tout entière et pour toujours dans sa condition ; le sol qui recouvre ses ruines ne lui rendra ni les Scipion, ni les César.

Il en fut tout autrement chez les nations occidentales. Un moment étonnées de l'agression romaine, elles ne tardèrent pas à se remettre de ce choc inattendu. Toutes les institutions étaient bouleversées, mais la vieille société, se ranimant, retrouva dans ses entrailles de nouveaux hommes, de nouveaux principes et bientôt de nouveaux éléments de force et d'agression, et l'avenir s'élabora peu à peu.

[1] Tamdiù victi sumus.

Digitized by Google

Les trois peuples dans toute cette période de transformation se tinrent en éveil par des luttes intermittentes, s'avertissant ainsi réciproquement de ne point faillir à la mission civilisatrice qui leur est départie. Leurs barrières furent fermées à toute tentative étrangère; Huns, Hongrois, Maures, toutes races ne parlant point notre langage, signalèrent leurs apparitions par d'éclatantes déroutes. Les trois nations voulaient seules refaire avec le temps leur fortune passée; mais, pour arriver aux merveilles de notre époque, elles suivirent des routes très-diverses. Nées toutes trois du système antique de vassalité, leur histoire intérieure n'est que la lente disparition de cette forme vieillie. En France, la féodalité, domptée par ses maîtres, resta sous leur main jusqu'à la fin; triomphante chez les Anglais, elle-même choisit et gouverna ses rois; elle balança en Allemagne le pouvoir d'un seul et remplit ce pays de troubles. Malgré ce mélange confus, cette répartition inégale d'indépendance et de servage, où tant d'autres nations ont trouvé leur ruine, la supériorité de la race sut se démêler de tous les désordres, et nous ne saurions dire laquelle des trois nations arriva le plus haut dans la prépondérance qu'elles exercent aujourd'hui.

Temps anciens.

Comme il est naturel de le penser, les hommes qui, de nos jours, ont sondé tous les secrets du temps et de l'espace, ont dû donner aussi une large part

Digitized by Google

de leurs travaux à la recherche de leurs aïeux. Les Celtes n'ont point laissé d'annales et, pour leur reconstruire une histoire, on a recueilli les échos des peuples voisins, on a essayé, par l'étude des langues, de retrouver leurs liens de parenté avec les autres nations, on a prétendu lire sur leurs monuments sans inscriptions leurs usages, leur antiquité; mais chacun des savants travaux émis sur cette matière vient chaque jour ajouter un nouveau degré à notre ignorance.

L'homme des hautes nations se sent à l'étroit dans les limites du présent; l'avenir, plaçant devant ses yeux une barrière impénétrable, il se rejette sur le passé; les choses dont l'origine se perd dans un lointain mystérieux deviennent sacrées pour lui et déterminent ses actes. Les grands peuples sont ceux où les hauts faits des premiers hommes, ornés, agrandis par des poètes inspirés, forment tout le corps d'histoire. Les générations, bannissant la savante exactitude des chroniques, grandissent à cette école fictive. La Chine, le Japon dans l'extrême Orient [1], n'ont que des annales et rampent sur ce stérile enchaînement de faits; les peuples méditerranéens se sont nourris longtemps des grandeurs d'Homère et sont arrivés aux merveilles de tous genres que nous étudions aujourd'hui; mais lorsque, chez les Grecs d'abord, chez les Romains ensuite, on en vint à étudier non plus les grands poëmes, mais les

[1] Ce qu'on appelle le style oriental ne se rencontre que chez les Mahométans et ne se remarque en Asie que depuis qu'ils y ont pénétré, venant des régions méditerranéennes.

Digitized by Google

annales du pays, ces peuples descendirent de toute cette hauteur et ne se relevèrent plus.

En Occident, César et Tacite, nos premiers historiens, nous font connaître les poëmes fameux par lesquels les Taliesin, les Ossian, évoquant sous les yeux des peuples les ombres des anciens héros, ont maintenu si haut le caractère de la nation et ceux par lesquels les druides communiquaient à leurs disciples l'enseignement des sciences, c'est-à-dire, d'après César et Méla [1], *le mouvement des astres, la forme de la terre, la grandeur de l'univers, la nature des choses, la puissance et la volonté des dieux.*

Les prêtres de ces temps, nous dit César, faisaient usage des *lettres grecques* [2], mais ils auraient cru profaner la sainteté de leur doctrine et de leurs rits s'ils eussent confié à l'écriture le dépôt sacré de leurs traditions. L'enseignement était oral, c'est-à-dire, se faisait religieusement dans la forme où il fut établi. La religion chrétienne s'enseigne dans une langue vieillie pour la foule qui ne l'entend plus, parce qu'elle fut fondée dans cette langue. Les rits des Égyptiens, Mexicains et autres anciens peuples, sont restés hiéroglyphiques, non pour se soustraire à la curiosité des profanes, mais pour se conserver fidèlement tels qu'ils furent établis. Chez les Celtes, le maître parlait au

[1] *Mela*, liv. III, ch. 2.

[2] De la Baltique à la Méditerranée, les inscriptions antiques sont en lettres grecques; on retrouve ces lettres sur les statues fossiles du Mecklembourg, sur des autels aux bords du Rhin, sur le cercueil de l'archidruide Chyndonax en Bourgogne, etc.

Digitized by Google

disciple sans l'intermédiaire d'aucune écriture, comme durent faire les premiers hommes qui entreprirent de propager une doctrine ; ce qui reporte l'origine de leur enseignement aux temps antérieurs à toute institution graphique et jusque dans l'antiquité primitive.

En voyant ainsi ces peuples sans annales puiser dès les temps les plus reculés la science et le courage au sein de la poésie, l'on n'est point surpris qu'ils aient rempli l'ancien monde de leurs émigrations conquérantes et que celles des autres nations qui ont écrit leurs propres histoires les retrouvent toutes à leur berceau. On sait comment un coup d'audace leur donna Rome naissante. Deux cents ans auparavant [1], ils franchissaient le Rhin et les Alpes pour se répandre en vainqueurs dans les régions orientales. Aussi, les plus anciens historiens que l'on connût en Grèce, Hérodote et Hécatée de Milet, avaient-ils déjà une connaissance familière de cet extrême Occident, et ces deux Asiatiques, cinq siècles avant l'ère chrétienne, savent-ils nous dire que les sources du Danube [2] sont voisines du pays des Celtes, que Marseille [3] se trouve dans la Celtique.

Mais, nous dit Tite-Live [4], lontemps auparavant, *multo ante*, les Celtes avaient déjà soutenu de longues guerres contre les peuples du nord de l'Italie ; or, pour

[1] *Tite-Live*, liv. V, ch. 33. Les Bituriges, dont parle l'auteur latin, sont les Celtes en général ; les Bituriges d'Avaricum n'en étaient qu'une fraction.

[2] *Hérodote.*

[3] *Hécatée de Milet.* Fragm. de Kreutzer.

[4] *Tite-Live*, liv. V, ch. 33.

Digitized by Google

comprendre combien cet événement nous reporte loin dans les annales de l'ancien monde, il faut savoir que, dans cette lutte, il s'agit de la nation des Tyrrhènes [1], dont l'histoire et surtout les tombeaux, explorés de nos jours, révèlent l'ancienneté et la puissance. Hérodote, énumérant les peuples des régions occidentales, ajoute souvent à leur nom quelque courte légende; en Italie, où il ne nomme même pas la ville de Rome qui, alors, n'était rien, il parle avec détail de l'importante nation des Tyrrhènes, et en reportant leur origine au delà de l'histoire dans la région des légendes, il nous montre l'égale ancienneté de ces deux peuples rivaux.

Ainsi, dans les mystères du passé, où notre flambeau s'éteint, nous retrouvons les Celtes tels qu'ils sont aujourd'hui, cultivant les sciences dans leurs frontières respectées et assez puissants pour porter aux autres peuples leurs institutions et le fruit de leurs études. Des milliers d'années nous séparent de ces temps insaisissables à nos recherches, et une si longue induction nous trace le tableau de ce qu'ils durent être non-seulement dans les temps antérieurs à l'histoire, mais jusque dans cette antiquité toute primitive où l'homme commençait à bégayer les premiers éléments de ses connaissances.

[1] *Polybe*, liv. II, ch. 3.

Digitized by Google

TROISIÈME THÈSE

SUPÉRIORITÉ DE LA RACE CELTIQUE SUR LES AUTRES RACES

Nos livres sont pleins de recherches sur la détermination précise du pays celtique. Des contrées fort éloignées les unes des autres ont été appelées de ce nom par les anciens, et les notions vagues qui nous en restent ne nous permettraient guère de décrire ses limites. Toutefois, si on parcourt les nombreux monuments où les Celtes sont mentionnés, il semble que cette dénomination appartienne, avant tout, aux peuples groupés autour de cette région antique où trois fleuves fameux, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, confondant leur cours, tombent ensemble dans l'Océan.

C'est aux bouches sacrées des grands fleuves [1] que les nations les plus anciennes ont placé leurs mystères. Les îles que forment leurs deltas étaient une retraite naturelle facilement accessible aux populations primitives; elles y déposèrent leurs objets vénérés, en interdirent l'accès aux profanes et les déclarèrent *Tabou*. C'est ainsi que l'île *Scaldia* [2], la plus centrale de celles

[1] Rhin, Nil, Tibre, Bœtis, Danube, Euphrate, Gange, etc.
[2] Auj. Schouwen. Debast.

Digitized by Google

que forment les jonctions complexes de ces trois fleuves, fit surnommer l'Escaut *Tabuda* [1].

Les habitants primitifs de ces contrées, développant ce premier élément religieux, élevèrent, selon les besoins de leur culte, ces pierres mystérieuses que l'on rencontre dans tous les pays où ils ont passé, puis ces temples druidiques dont les vestiges se voient à côté des chefs-d'œuvre d'architecture élevés par leurs descendants comme pour montrer la série de siècles que les arts ont parcourue ; et, enfin, ces camps retranchés construits de pierres brutes antérieurement à toute histoire et que l'on trouve sur les roches qui bordent le fleuve du soleil [2], aujourd'hui appelé la Meuse.

Mais le Rhin surtout est entré en grande part dans les destinées de ces peuples. Il était la divinité suprême des Celtes. Ses statues retrouvées portent pour inscription : *Deo Rheno* [3]. Les armées s'animaient au combat, dit Tacite, *sous les auspices du Rhin et des autres dieux de la Germanie* [4]. La grande nation qui habitait ses bords, voulant se conserver *pure* [5] de toute altération, lui confiait le soin de démêler parmi les enfants qui venaient de naître ce qui était de bon aloi. Le nouveau-né, exposé dans une targe [6] aux bouches du fleuve,

[1] Géographie de Ptolomée.

[2] Tacite, Pline, Ptolomée, Homère appellent la Meuse Hélion, soleil.

[3] *Voy.* Banier, *Mythologie*, etc.

[4] Rhenum et Germaniæ Deos in conspectu, quorum numine capesserent pugnam. *Tac. histor.*, liv. V.

[5] Rein, pur. Le Rhin tire de là son nom.

[6] L'anthologie, Claudien, Julien, dans son Misopogon, nous apprennent ces détails.

Digitized by Google

était entraîné par le courant dans la mer ou repoussé à l'intérieur par le flux qui le déposait sur la rive; les Celtes le reconnaissaient dans ce dernier cas pour noble et héritier.

Toute la région qui environne ces trois fleuves est donc pleine de mystères; creusez sous ces antiques monuments, traversez ces nombreuses couches amassées par les ruines de la nature et des hommes, vous trouverez à toutes les profondeurs les ossements de nos aïeux toujours accompagnés de leurs armes, depuis le simple silex taillé en hache jusqu'à l'acier le mieux trempé. C'est donc là que le peuple des Celtes a sa racine; c'est là qu'il a grandi, qu'il s'est fortifié dans la lutte, qu'il s'est fait tel que nous le voyons.

Trois nations jumelles occupaient cette région: les Gaulois étaient Celtes; il en est de même des Bretons, puisque les peuples qui habitaient des deux côtés de la mer étaient de même nom, de même religion, de même race [1]. Quant aux Germains, ce nom leur était aussi donné, comme l'attestent Dion Cassius [2] et tous les autres écrivains.

Il est remarquable que les nations qui avoisinent le pays des Celtes, tout en conservant quelques-uns des caractères de ce peuple, laissent déjà voir un commencement d'infériorité; selon les circonstances, elles s'élèveront à la hauteur d'un empire menaçant ou subiront sans trop de répugnance une dépendance étrangère; si elles ne marchent point en tête du mouvement et du

[1] *Commentaires. César.*
[2] Liv. LIII.

Digitized by Google

progrès, elles savent suivre et aiment à s'associer à l'impulsion commencée; mais, dans l'état le plus ordinaire, elles vivent et se soutiennent du voisinage de la grande nation.

Tel est le Russe : Scythe autrefois, Slave aujourd'hui, il a su à différentes époques de l'histoire montrer des titres de haute race; très-habile à s'assimiler nos inventions et nos arts, il marche sur nos pas et suit notre progrès: *longo sed proximus intervallo.*

Le Musulman aurait pu tenir une grande place dans notre voisinage; mais, captif dans l'étroite mesure de son Coran qui ne lui permet aucun essor, il se livre tout enchaîné à notre merci; il ne vit plus que du souffle qu'on lui laisse.

Les peuples méditerranéens, Romains et Grecs, sont aussi nos voisins. Ils n'ont brillé qu'un moment, mais, dans ce court espace, ils ont fait de beaux ouvrages qui servent à perpétuer parmi nous la civilisation de l'ancien monde. Leurs histoires, faites par eux-mêmes, sont les premières qui aient été mises entre nos mains et nous ont accoutumés à ne voir de grandeur que chez eux. Nous les admirons dans les ruines qui couvrent leur pays, sans songer que les peuples véritablement grands et prospères n'ont point de ruines, les débris du passé étant repris et retravaillés à chaque âge pour s'approprier au besoin changeant des générations.

Les nations africaines du nord viennent ensuite; nulles aujourd'hui, elles nous rappellent dans le passé le commerce et la puissance de Carthage, la civilisation homérique [1] des Atlantes.

[1] Diodore de Sicile.

Digitized by Google

Afin d'achever le pourtour, nous devons citer les races milésiennes [1], refoulées par l'exubérance de la puissance celtique dans les îles et péninsules de l'Ouest. Énergie, poésie, arts, rien ne leur manque si ce n'est l'espace pour grandir et tenir leur rang.

En parcourant cette zone de peuples limitrophes, on sent encore le voisinage de la race celtique; mais si vous poussez au delà, l'homme baisse, les nationalités ne sont plus que de vaines formes attendant le coup de vent qui doit les faire disparaître.

Quand nous arrivâmes en Amérique, les populations en étaient encore aux haches en pierre pour défendre le pays, et aux quipos en guise d'écriture. Un monceau de cailloux aiguisés était leur arsenal; un trousseau de nœuds et de cordes était leur Iliade. Elles n'avaient donc rien ajouté aux instruments des premiers âges, et nous en étions arrivés aux chefs-d'œuvre de destruction que tout le monde connaît. On battit, on dédaigna ces peuples sans progrès, on s'empara de leur sol; on y ressema tous les arts de la paix et de la guerre, tous les éléments d'une puissante civilisation. La même nature, ingrate pour eux, devint riche entre nos mains.

Nous avons été injustes à l'égard des peuplades africaines. Le nègre, dévoré par son sable et son soleil, est naturellement condamné à la dégradation humaine; aussi, ne le reconnaissant plus pour notre semblable, l'avons-nous mené avec nos bestiaux sur nos marchés d'exportation.

[1] Les Irlandais sont toujours appelés Milésiens; et eux-mêmes, dans leurs poésies, appellent leur pays Milidt.

Digitized by Google

En Orient, le spectacle est peu différent. Plusieurs fois, des conquérants fameux[1], venus du fond de l'Asie, apparurent sur nos frontières européennes, et l'effroi qu'ils nous causèrent nous fit entrevoir dans ces régions lointaines des empires de haute civilisation; les débris de leurs palais recueillis dans nos musées retracent des triomphes, des prisonniers enchaînés; leurs livres sacrés étaient pour nous, dans notre éloignement, des trésors où nous espérions trouver les secrets de toutes choses et jusqu'à nos propres origines. En arrivant sur leurs parages, les peuples celtiques se hâtèrent de mettre à l'essai ces formidables apparences, mais ils n'eurent aucune peine à faire reconnaître leur droit d'aînesse. Les Asiatiques avaient la poudre, l'acier trempé, la boussole, des souvenirs antiques, le nombre, des climats de toutes ressources, et pourtant telle fut notre supériorité, qu'il n'y eut pas même dans nos succès de quoi faire un triomphe. Ils avaient fait dans la civilisation un pas de plus que les Indiens de l'autre monde et en étaient restés là. Aujourd'hui même qu'ils voient nos arts, nos industries, rien ne les invite à sortir du moule où ils ont été jetés il y a plusieurs milliers d'années. Est-ce seulement aux animaux que l'homme doit commander? N'est-il pas aussi des races humaines faites pour servir?

Les Indous, enlacés dans les plis et replis de leurs castes, sont invariablement maintenus dans une inaction consacrée, et pour tout ce qui vit l'inaction est la mort. Les Chinois, sur les pas de leur Confucius, se

[1] Xerxès, Sapor, Gengiskan, Tamerlan.

Digitized by Google

sont affranchis de toute contrainte superstitieuse; les hommes furent déclarés libres et égaux [1], et que nous a donné cette liberté tant de fois séculaire? Des poteries de la meilleure pâte, des colifichets habilement laqués. La même nature qui a refusé à l'Africain les moyens de prospérer a tout donné aux peuples de l'Asie, et s'ils sont aujourd'hui sous notre main, c'est à l'infériorité de l'homme qu'il faut attribuer l'infériorité des nations.

Si nous pénétrons au delà des régions continentales que nous venons de décrire, nous arrivons, à travers les îles océaniennes, aux limites et de notre monde et de la dégradation humaine. Là commence la bête.

Telle est la loi invariable qui règle le classement des peuples. Des bords de la Manche et du Rhin, centre de la vie et du mouvement, nous avons descendu de nation en nation toute l'échelle de l'humanité, depuis le Celte jusqu'à l'Australien, depuis l'homme jusqu'à la brute.

[1] Ce sont les seuls des peuples anciens où les fonctions s'obtiennent par un concours égalitaire fort ressemblant à nos examens.

Digitized by Google

QUATRIÈME THÈSE

DU PRINCIPE CIVILISATEUR CHEZ LES CELTES

Il est une loi à laquelle tout obéit, dont les éléments nous échappent, mais que les progrès de la science viennent chaque jour confirmer. Elle nous montre, sous une apparence de désordre, la nature poursuivant sans dévier une élaboration intelligente qui a commencé à l'origine des choses, se révèle à chaque âge de notre monde et, sans doute, ne finira qu'avec lui. Les couches géologiques du globe sont les tablettes irrécusables où nous lisons, tout à la fois, les révolutions qu'il a subies jusqu'à notre âge et, en même temps, le développement continu de l'être organisé[1]. Rien n'arrêtant ce travail éternel et mystérieux, il se poursuit de nos jours par les secousses, les profondes agitations de l'histoire, et fait ainsi que l'humanité avance et que, peu à peu, du milieu des hommes l'homme se dégage.

L'histoire n'est donc pas un simple enchaînement de faits qui naissent au hasard les uns des autres ; seulement, le ressort d'où se déroulent ses longues pertur-

[1] La vie, commencée à l'origine du globe, s'est progressivement continuée jusqu'à nous et les débris laissés par cette chaîne d'êtres forment ce vaste tombeau que nous appelons la terre.

Digitized by Google

bations ne se voit pas. Si des nations brillent et s'éteignent, montent et descendent, si des empires apparus avec orgueil sont retombés avec fracas, laissant au désert, au temps et à nos recherches leurs vastes débris, tous ces coups de branle sont mesurés par une main secrète et toute-puissante pour pousser en avant le mouvement initial et consommer dans l'avenir le règne intellectuel de l'homme.

Il est donc une tendance indéfinie de l'humanité; si nous en cherchons les caractères, nous en trouverons trois principaux, que nous allons exposer successivement en montrant la part qui revient aux peuples celtiques dans ce mouvement civilisateur du monde :

1° D'abord, sur l'idée rationnelle que nous nous sommes faite de l'homme et de ses droits, nous avons peine à admettre les étranges inégalités, les capricieuses déformations auxquelles sa race est assujettie selon les différents points du globe. Pour bien entendre sinon pour justifier cette anomalie, il est nécessaire de considérer que l'homme, dans sa double nature, est tout à la fois animal et raisonnable. Nous comprenons que l'animal répandu sous tous les climats les plus divers, y subisse les transformations les plus variées. Selon la température, l'humidité, la productivité du sol, le même être deviendra grand, petit, précoce, blanc, noir; et les races qui naissent de toutes ces causes seront semées au hasard sur le globe, sans autre raison que les influences locales qui auront opéré cette transformation.

Le Lapon, de la race des Hongrois, dont il parle la

Digitized by Google

langue, a la taille du Samoyède, errant comme lui autour de notre pôle; la colonie hollandaise du Cap[1] a acquis la haute taille du Patagon, relégué comme elle aux extrémités du Sud.

Mais la raison dans l'homme n'est point soumise à l'action matérielle des climats et des éléments. Les inégalités qu'elle nous offre doivent procéder de causes prises dans un autre ordre de choses. Comme nous l'avons vu[2], la force intelligente va toujours diminuant dans une proportion régulière du pays des Celtes aux extrémités du monde, et cette dégradation suit invariablement son cours sans être troublée par les influences variables qu'elle rencontre. Quelle que soit la déformation climatérique du corps, l'homme s'approche de la haute raison s'il s'approche du berceau de toute civilisation; sa capacité intellectuelle baisse à mesure qu'il tend vers l'autre point du globe.

C'est à ces deux pôles rationnels du monde que nous trouvons le Celte et l'Océanien. Le Celte, dans son attitude, semble dédaigner la terre, son corps se déploie avec aisance dans toute sa grandeur, son front que la pensée rehausse se porte, par un noble instinct, vers les régions de l'espace. Par l'impulsion irrésistible imprimée à sa nature dès l'origine, il marche en tête du genre humain à la conquête de vérités nouvelles. L'Océanien, au contraire, sort à peine de la nature brute; sa marche tient encore de l'animal;

[1] Malte-Brun, liv. XLI.
[2] Thèse IIIe.

Digitized by Google

courbé vers la terre, où il cherche sa pâture, il n'a aucun souci au delà de ses besoins.

Comment expliquer ce double phénomène si l'on n'admet que les émigrations anciennes, partant du pays celtique, ont propagé de proche en proche, mais à des degrés différents, leurs institutions civilisatrices sur le reste du globe?

2° Un second caractère, tout aussi remarquable, est le suivant.

Les races lointaines[1] de l'ancien et du nouveau monde ont été trouvées réunies en grandes nations; depuis des milliers d'années, elles roulent sur une civilisation toute faite. Point de progrès, point de décadence. Le trésor d'institutions rationnelles qu'elles possèdent est toujours le même; sans initiative depuis leur origine, qui osera dire qu'elles ont inventé ce qu'elles ne savent que conserver? Telle est l'Inde, si on consulte ses anciennes poésies; telle est la Chine, si on en croit ses propres annales[2].

Les peuples les plus voisins de la région celtique, Grecs, Romains, Hébreux, nous offrent un autre spectacle. Sortant inopinément de leur obscurité, ils ont paru un moment, ont ajouté leur part au dépôt traditionnel des sciences humaines; puis, leur destinée remplie, se sont dissipés sans laisser de traces. Vainement essayerait-on de les rappeler à une seconde vie, le sommeil dont ils dorment est éternel.

[1] Indiens, Chinois, Mexicains, Péruviens.

[2] La première dynastie chinoise commença l'an 2197 avant l'ère chrétienne. Les védas des Brames datent du xve siècle avant la même ère.

Digitized by Google

Mais il en est tout autrement des nations celtiques. Après avoir poussé en avant dans les temps anciens l'œuvre civilisatrice du monde, elles se sont peu à peu lassées; puis, après un repos temporaire, sont remontées au faîte de la puissance pour donner au mouvement intellectuel un nouveau coup d'impulsion. Il semble, par ces faits, n'être pas dans la nature qu'une même nation prospère et avance d'un pas continu; le développement humain se fait par secousses, par crises, et celles des nations qui n'ont pas eu ces crises n'ont point mis leur apport dans la civilisation universelle; elles tiennent des grands peuples le peu de culture qu'elles possèdent; et quels sont ces grands peuples? Ceux qui, comme la race celtique, ont déjà eu plusieurs de ces éveils civilisateurs.

3° Passons à la dernière considération.

Quand l'ère de civilisation et de grandeur est arrivée pour un peuple, tout est merveilleusement disposé pour le succès de la mission momentanée qui lui est dévolue. D'abord, un esprit nouveau, des tendances irrésistibles semblent s'être emparés de l'homme. La science des arts pratiques ne suffit plus à l'essor de son âme; il aime à se perdre dans les recherches de l'absolu, dans les routes de l'infini; il s'approche peu à peu du centre abstractif, principe et fin de tout ce qui est; des notions nouvelles rapportées de ces méditations profondes sont ajoutées au dépôt sacré des sciences, pour être encore amplifiées, lorsqu'après de longs siècles un rayon créateur reviendra luire sur le monde. Un essaim d'hommes habiles, se précipitant

Digitized by Google

sur les pas des hommes de génie, reprennent en sous-œuvre ces théories idéales pour en tirer des éléments pratiques qu'ils appliquent aux arts, à l'industrie, au bien-être de chacun, aux relations des peuples.

Or, à côté du génie qui amasse ces idées, se trouve toujours, à la même époque, l'audace qui les propage[1] dans le monde, et le même peuple puise d'une main la science qu'il répand de l'autre. S'il est puissant, la conquête; s'il est populeux, l'émigration; s'il est pauvre, la colonisation; tous les moyens sont bons, pourvu qu'il sorte de ses limites, qu'il propage ses découvertes, qu'il remplisse sa destinée. C'est par ce double jeu, que, d'âge en âge, s'est accru le règne intellectuel de l'homme et qu'il ira s'accroissant jusqu'au dénouement final, aux limites inconnues de l'avenir.

Quand la Grèce, au plus beau temps de sa gloire, se répandait partout, des côtes ibériques au fond de la mer Noire, c'est alors que les Thalès, les Pythagore[2], les Platon, laissant à la foule les applications matérielles, recherchaient l'origine et les destinées du monde, les merveilles des nombres, l'essence de l'âme; et les colons allaient sur tous les rivages semer ces nouveaux germes de doctrine qui devaient fructifier avec le temps. Cette époque passée, recherches, colonisations, tout cessa. Quand les Romains se sentirent

[1] La nature est constante dans ses lois; les vents d'automne arrivent à propos pour transporter au loin les germes volatiles des plantes et des arbres.

[2] Je ne considère Thalès, Pythagore, que comme des noms représentatifs d'un système scientifique.

Digitized by Google

comme poussés aux conquêtes les plus lointaines, c'est alors qu'ils se livrèrent aux études les plus indépendantes; Cicéron, en prose, cherchait la vérité sur ces dieux qu'on lui faisait adorer et leurs légendes contradictoires; Virgile, en vers, voulait pénétrer les secrets de toutes choses : *rerum cognoscere causas*. Efforts timides sans doute; mais ni avant ni après cette époque, les Romains n'ont jamais montré plus d'audace dans la recherche.

Quant aux Celtes, ce sont les historiens de Rome qui nous les font connaître. Comme ils ne parlent d'eux que par circonstance, on comprend qu'ils les peignent sous les traits qui ont le plus vivement frappé leur attention; or, dans César, ils nous apparaissent comme livrés aux recherches de pure spéculation; dans Tite-Live, ils franchissent leurs barrières pour répandre au loin leurs émigrations et leurs idées. C'est tout ce que les Romains savent de ces peuples. Recherches spéculatives, émigrations lointaines : voilà toute la nation celtique et à cette époque et vingt siècles après.

En effet, ce qu'ils faisaient alors, nous le faisons aujourd'hui. Le passage[1] déjà cité est encore le tableau de nos études spéculatives. Ils recherchaient *le mouvement des astres*. Or, de nos jours l'Allemand Kepler, à force de patience, trouva les trois lois qui régissent les mouvements des corps célestes; l'Anglais Newton, à force de génie, les concentra dans le seul principe d'attraction; le Français Laplace, à force de talent, nous

[1] Thèse IIe.

Digitized by Google

donna l'exposé complet du mécanisme de l'univers. —*La forme de la terre :* Qui ne connaît les travaux de Fernel, de Picard, de Delambre sur le même sujet?— *La grandeur de l'univers :* Pour nous également, l'espace s'est agrandi; nous arrivons, par nos parallaxes, à d'inconcevables distances et puis, par nos calculs, aux dernières limites de l'univers. — *L'essence des choses :* Aujourd'hui encore, les Celtes, non contents d'user de la nature et de faire servir ses propriétés à leurs besoins, se plaisent à rechercher ses lois, à la dégager de la matière pour n'en voir que l'essence. — *Les perfections des dieux :* L'homme se distingue de la bête par la faculté de concevoir en dehors de lui un être d'une nature supérieure auquel il donne différents noms qui reviennent à celui de Dieu; mais le Celte se distingue des autres hommes par sa tendance à le rechercher en dehors de la matière, sans s'aider de formes visibles; soit dans le passé, soit dans le présent, il laisse aux races qui l'entourent les belles images, les statues bien taillées; vain escabeau dont il n'a pas besoin pour s'élever à l'être suprême et étudier ses perfections.

Disons donc que nul peuple, à aucune époque, n'a élevé plus haut ses recherches et propagé plus loin ses découvertes.

En résumé, nous avons constaté que la civilisation part constamment d'un même point du globe, qu'elle a ses mouvements et ses repos, que les époques où elle crée sont aussi celles où elle propage. On peut conclure de ces considérations que la civilisation celtique,

Digitized by Google

désignée par ces caractères, est pure de tout élément étranger; elle est née d'elle-même, elle se complète d'elle-même.

Pour mettre cette vérité hors de doute, je vais rechercher ce que nous devons aux colonies diverses établies sur les côtes celtiques, aux Romains dont les ouvrages, grecs d'origine, ont donné le premier essor à notre éducation; aux Arabes d'Espagne qui, eux aussi, auraient eu quelque part à notre mouvement intellectuel.

Digitized by Google

CINQUIÈME THÈSE

ERREURS HISTORIQUES SUR LES PHOCÉENS DE MARSEILLE

Quand on ne se propose, en écrivant l'histoire, que de charmer les loisirs de la foule, on se préoccupe fort peu de l'exactitude des faits; les aventures les plus merveilleuses, soigneusement choisies, prennent sous une main habile toutes les apparences de la réalité et deviennent, dans l'esprit du lecteur, l'expression fidèle du passé; il lui en coûte de rejeter comme faux des récits qui lui ont procuré une lecture agréable; il se fait ainsi une histoire factice, dénuée de toute base, mais qui avec le temps, acquiert une certitude qui ne souffre plus de discussion. Vainement la science arrive-t-elle ensuite avec son inexorable contrôle, pour peser une à une dans sa juste balance les raisons sur lesquelles repose tout cet édifice d'emprunt; les préjugés sont la science de la foule, qui laisse à l'érudit ses vaines critiques et persiste dans sa foi ignorante.

Il s'est fait, au temps de nos premiers aïeux aussi bien qu'à toutes les époques, de nombreuses migrations de peuples; dans nos régions européennes, les Celtes, par leurs expéditions conquérantes, les Phéniciens et les

Digitized by Google

Grecs[1] par leurs colonies, ont pénétré au loin, laissant partout des souvenirs de leur passage et de leurs établissements. Les uns et les autres apportaient aux nations encore barbares leurs sciences, leurs arts, leurs découvertes, tiraient, au contraire, des peuples plus policés ce qui manquait à leur propre civilisation. Par ces emprunts réciproques, les éléments partiels de perfectionnement se fondirent en une civilisation de plus en plus homogène. Aujourd'hui, après tant de siècles, quand nous abordons le débrouillement de cette période formative, il semble difficile de rendre à chacun des peuples colonisateurs la part qui lui revient de cette élaboration progressiste, tant sont nombreuses et accréditées les légendes par lesquelles les anciens ont défiguré ces faits simples et primitifs et qui, de livres en livres, se sont reproduites jusqu'à nous sans discussion.

Les Grecs et les Phéniciens semblent avoir eu pour théâtre principal de leurs mouvements la mer Méditerranée. A aucune époque de l'histoire on ne les trouve réunis en grandes nations. Disséminés sur tous les rivages, ils y occupaient des points fortifiés; là était leur centre d'échange entre les marchandises qui venaient de terre et celles que leurs vaisseaux apportaient des pays lointains. En étudiant à fond leurs institutions réciproques, il serait peut-être difficile d'établir

[1] Les principaux souvenirs laissés par ces deux peuples sont des inscriptions. Les Occidentaux écrivirent d'abord en boustrophédon, puis les Grecs écrivirent de gauche à droite et les Phéniciens, de droite à gauche. Nous avons aujourd'hui le tort de juger de la différence des races par la différence des écritures.

Digitized by Google

une différence réelle entre les uns et les autres. Toutefois, ceux que nous appelons Grecs avaient plutôt leurs établissements sur les rivages européens et les autres sur la côte africaine. Les Grecs se répartissaient en tribus nombreuses, mais parmi eux les Phocéens sont ceux qui ont poussé le plus loin le génie de la navigation et en même temps les seuls qui nous intéressent ici par les villes nombreuses et puissantes qu'ils possédaient sur les rivages celtiques.

Là était Marseille, la plus florissante des cités qui furent appelées phocéennes. Une belle rade, creusée par la main de la nature, mettait ses vaisseaux à l'abri des pirates et des vents, et lui formait une clôture qui ne demandait plus qu'un peu d'art pour être achevée. Placée près des bouches d'un grand fleuve, elle accumulait les richesses de l'un et l'autre élément. Le Rhône lui arrivait du sein de la riche nation des Celtes; une ceinture de collines le séparait, il est vrai, de la Loire, de la Seine, du Rhin et du Pô; mais, par un antique système de navigation intérieure, tous ces bassins étaient reliés entre eux. Donnons une idée de ce système.

Quand les barques qui remontaient le cours de l'eau étaient arrivées au point où la rivière, devenue trop étroite, les forçait de s'arrêter, les marchandises déposées à terre étaient reprises par des bêtes de somme et charriées à travers les défilés [1] des montagnes jusqu'au bord du fleuve voisin, ou bien la barque elle-même était

[1] Sur tous ces défilés il s'établit des caravansérails qui, à l'apparition du christianisme, se changèrent en abbayes.

Digitized by Google

tirée hors de l'eau et des hommes la traînaient par terre ou la transportaient sur leurs épaules [1].

Ainsi, le plateau du Morvan, intermédiaire tout à la fois à la Saône, à la Loire et à la Seine, servait à relier commercialement ces trois fleuves, et un système de charroi puissamment organisé et pratiqué pendant une longue suite de siècles a formé dans ces montagnes cette race fameuse de bœufs à qui seuls encore de nos jours sont confiés tous les lourds travaux de cette partie de la France. Pour relier la Saône et la Moselle, la ligne séparatrice a retenu de cette navigation phocéenne le nom de monts Faucilles. Par ce système de communication, le Rhône et le Pô se touchaient malgré les Alpes; quand Annibal arriva au pied de ces montagnes, les mulets organisés pour la communication des deux versants transportèrent sans peine tout le matériel de cette même armée qui allait battre les Romains [2]. Mais là, l'autre moyen de communication était aussi en usage; les barques étaient portées de la Duria dans la Durance, à travers les montagnes qui en ont conservé le nom d'Alpes grecques. J'explique ainsi l'étrange erreur d'Apollonius de Rhodes, qui, devant faire passer son vaisseau *Argo* du Pô dans le Rhône, paraît croire que ce sont deux affluents d'un même fleuve. Enfin, le long des Pyrénées, les marchandises

[1] Sur toutes les lignes de navigation phocéenne on trouve des antiquités : tombes, dolmen, abbayes, fragments de barques.

[2] *Axijn*, vinaigre, en celtique; *asinus*, âne, en latin. De là naquit cette étrange légende qui suppose qu'Annibal s'était ouvert au moyen du vinaigre un passage dans les Alpes. Tite-Live le raconte ainsi. *Montes rupit aceto*, dit Juvénal.

Digitized by Google

passaient d'une mer à l'autre; par l'Aude, elles arrivaient de la Méditerranée jusqu'à Carcassonne, et par l'Arriége, elles remontaient de l'Océan jusqu'à Foix, dont le nom antique, Phocea, prouve que la navigation phocéenne faisait communiquer à travers les Cévennes ces deux villes, mettant ainsi en relation, bien longtemps avant le canal du Languedoc, deux mers vainement séparées par des montagnes. Strabon, visitant le midi des Gaules, remarqua ce moyen de transport et le décrit comme nous venons de le faire.

Ce réseau fluviatile n'était point borné à nos pays; il s'étendait dans le reste de l'Europe et pénétrait jusqu'au fond de l'Asie; il se retrouve en Afrique, où les barques étaient portées du Niger dans le Nil, ce qui fit supposer si longtemps que ces deux fleuves n'en faisaient qu'un; il se retrouve même en Amérique, où, sur les Cordillères qui courent entre le golfe du Mexique et le grand Océan, l'on a récemment déterré une barque portative attestant que la navigation phocéenne s'y faisait d'une mer à l'autre par-dessus les montagnes.

Les différentes corporations de bateliers qui se formèrent ainsi sur tous les grands fleuves reçurent des dénominations appropriées à ce mode amphibie de navigation.

On les appela Phocéens, du nom de l'animal connu qui vit sur l'eau et sur terre. Dans le Cornouailles, ils furent nommés Silures, du mot Seal [1], qui signifie éga-

[1] L'île de Seal-sea, qui est près du Cornouailles, est appelée, dans Bède, Vituli insula, île du Veau marin, c'est-à-dire du phoque.

Digitized by Google

lement phoque [1]; là, ils faisaient communiquer le canal de Bristol avec la Manche par les deux Avon et transportaient ainsi d'une mer à l'autre, à travers les montagnes, les métaux provenant des mines de cuivre et de fer exploitées anciennement dans le pays de Galles.

Ailleurs, on fut plus frappé de leur ressemblance avec le cygne, apte également à passer d'un élément dans l'autre. Le mot Schwan, qui signifie cygne, fit appeler Séquanais ces peuples si fameux dans les commentaires de César, qui, habitant entre la Seine et l'Arar, faisaient passer par terre les marchandises de l'un à l'autre fleuve; la Seine, dont le nom véritable et primitif est Sena [2], en fut appelée Sequana et l'Arar, Socoana, que nous prononçons Saône. L'oie, qui est une espèce de cygne, se dit Ghanse en celtique, Anser en latin, Hansa en ibérique et en sanscrit; ayant aussi l'habitude de vivre sur les deux éléments, elle donna pour ce point de similitude son nom à la Hanse, à cette fameuse association nautile qui fut non pas créée, mais renouvelée au moyen âge. Cette Hanse avait pour patronne une déesse dont les emblèmes se rapportent à ce genre de navigation; ainsi, aux bouches de la Meuse, cette protectrice se nommait Nehal Ennia, et dans ses statues elle est souvent représentée [3] posant un pied sur une proue de navire; dans la Baltique, elle

[1] La ville de Phocée en Asie a dans ses médailles un phoque, ce qui montre l'ancienne confusion de phoque et de Phocéen.

[2] Les Senones, situés sur la Seine, tirent leur nom de Sena.

[3] Sur cette proue de navire on trouve souvent ces deux lettres : D. B. Dea Batavorum. De Grave. *République des champs élysées.* T. I, p. 264.

Digitized by Google

s'appelait Herta et, selon Tacite[1], elle était figurée par une liburne; or, une liburne est une barque qui, selon le besoin, vogue sur l'eau ou est portée sur les épaules, et ce qui le prouve, c'est que liburnus, dans la langue même de Tacite, signifie tout à la fois batelier et porte-faix; aux bouches du Nil, la même déité que nous venons de voir s'appelle Isis; elle tient un vaisseau à la main; mais, ce qui est important dans la question présente, c'est que sur ce vaisseau *était une oie sculptée*[2]; étrange symbole qui nous montre l'ancienneté et l'étendue de la Hanse. Le vulgaire canard, également amphibie, ne pouvait être oublié; il se dit Sluyf[3] dans la langue des peuples du Rhin, et les Slaves, qui faisaient le commerce par terre et par eau entre les versants de la Baltique et de la Méditerranée, tirent de là leur nom[4].

D'autres dénominations furent prises des barques portatives elles-mêmes; elles s'appelaient chez les différents peuples Schuyte, Struse; ce qui nous donne l'origine du nom des Scythes et des Étrusques et nous fait connaître en même temps les relations fluviatiles de ces deux peuples que l'Europe séparait. Les Scythes ne

[1] Germania.

[2] Ane d'or, liv. II. De *goes*, oie, les membres de la Hanse ont aussi été appelés Gueux.

[3] *Sluyf*, canard de rivière. DARSY. *Dict. flam.* De là vient *slepen*, voiturer en traîneau; *slave*, forçat qui traîne les barques et que nous nommons esclave; *slabbing*, fourrures que la navigation phocéenne rapportait du nord.

[4] De *reisen*, voyager, ces peuples qui allaient de Lithuanie en Italie urent nommés Russes, *Rasena*.

Digitized by Google

sont autres que les Slaves[1]; appelés Schot, en Calédonie, ils reliaient la Clyde et le Forth; la barque à double usage dont ils tiraient leur nom est aussi appelée chez les Grecs Schedia[2], et la navigation phocéenne à laquelle elle servait nous est confirmée par le passage de l'Iliade[3] où le poète appelle Schedios le chef des Phocéens. Quant aux Étrusques, la science a constaté avec surprise les étranges rapports de leur langue avec celle des Lithuaniens[4], ce qui s'explique par le système de communication dont nous parlons et qui, dans ces contrées, s'est perpétué même jusqu'à notre âge. Il n'y a pas deux siècles, nous dit Thévet[5], que les Moscovites transportaient encore leurs struses de la Duina dans la Bérésina et, par conséquent, de la Baltique à la Méditerranée.

Le commerce, par ce système, embrassait tout l'ancien monde; les fourrures de la mer Blanche arrivaient à la mer Noire, qui, par contraste, fut ainsi nommée; l'ambre recueilli chez les Vénètes du Nord passait, de fleuve en fleuve, chez les Vénètes de l'Éridan[6]; l'étain

[1] Les Huns, non plus que les Scythes, les Slaves, n'étaient point une nation distincte; ils appartenaient aussi à la Hanse; leur nom Hung désigne, en Corée, une oie sauvage. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, tome V.

[2] Quelques-unes de ces barques avaient des rouleaux, *raedt*, et furent appelées *rates* par les latins; d'autres glissaient sur deux tringles parallèles, comme nos patins qui, de même, sont appelés, en anglais, *skate*.

[3] Il., ch. 2.

[4] BOPP. *Grammaire comparée*.

[5] *Cosmogr. univ.*

[6] On trouve, le long de la Baltique, beaucoup de noms qui appartien-

Digitized by Google

du Cornouailles était amené au Havre des Grecs, dont l'ancien nom, *Caracotinum*, rappelle le mot anglais *tin*, qui signifie étain ; là, il était repris par la circulation batelière, qui le transportait par la Seine dans le Rhône, dans le Danube et jusqu'aux extrémités du monde. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans les fouilles récentes faites à Ninive, on ait retrouvé le fragment d'une cloche [1], dont l'étain, analysé, fut reconnu être du Cornouailles. L'édredon, apporté de Thulé [2] par les Marseillais, venait former la molle couche du Sybarite, et la litière sacrée des dieux, *pulvinar Deorum*.

C'est ainsi que dans la région celtique, à toutes les bouches des grands fleuves, on trouve d'antiques et puissantes cités ; Bordeaux, Nantes, Rouen, Anvers, Brouwershaven, Hambourg, Londres, Marseille, étaient les vastes entrepôts des richesses de l'ancien monde.

Les habitants de ces villes formaient toujours deux classes distinctes : les membres de la cité réunis autour du port et les habitants de la banlieue ; un mur de clôture séparait les uns des autres ; les premiers, que le commerce avait enrichis, dominaient par leur puissance et une civilisation plus étendue ; la langue qu'ils parlaient était surtout celle des peuples avec lesquels ils trafiquaient ; eux seuls étaient inscrits au rôle des

nent aussi à la Méditerranée ; Vénètes, Éridan, Sithones, Duina. Le Tarquin des Étrusques n'est que le starchina des Slaves ; l'emblème de Cérès à Rome, de Freia dans la Baltique, est une truie.

[1] *Revue des Deux Mondes*. Année 1862, 1er novembre.

[2] Aussi, l'édredon est appelé *tulé* en gallois, en grec et en sanscrit.

Digitized by Google

citoyens et en avaient les priviléges; les habitants des faubourgs n'étaient autres que les gens du pays, groupés autour de la cité pour y exercer des arts utiles.

A Marseille, la région du port appelée Al Cothon [1] était la ville phocéenne; là, comme dans tous les ports commerçants de la Méditerranée, on parlait la langue grecque. Dans tous ces parages, on appelait Grao un port aux bouches d'un fleuve; d'où les hommes de la cité furent appelés Graii, Grœci, Gravii [2] par les peuples occidentaux. L'expression celtique *Vor*, hors d'ici, était appliquée à ceux qui, n'ayant pas droit de cité, étaient rejetés en dehors des barrières; les Grecs, redoublant ce mot de mépris, en firent, selon leur prononciation, le mot ***Bar-bar***, qui servait à désigner la population du pays.

D'après cela, si nous traduisons en langue moderne le passage où Strabon [3] parle de Marseille, nous trouvons tout le tableau d'une commune du moyen âge [4]. La ville se régissait elle-même; douze échevins, ayant à leur tête un président et deux assesseurs, dirigeaient les affaires courantes; un conseil communal de six

[1] *Haf*, en celtique, *cothon*, en grec, signifient bassin. On trouve ces deux noms indifféremment appliqués aux ports du commerce celtique; on préférait le mot *cothon* à Marseille, Carthage, Cadix, Codanusia, Carthagène d'Amérique; le mot *haf* se reconnaît dans le Havre, Brouwershaven, la Havane.

[2] Silius Italicus, parlant de Tyde en Espagne, appelle ses habitants *Gravii*, c'est-à-dire occupant le *Grao* de cette ville; c'est, dit-il, la patrie de Diomède.

[3] *Strabon*, liv. IV.

[4] Les communes du moyen âge, bien plus anciennes que Rome, ne doivent rien à cette ville. *Voy.* thèse VIIe.

Digitized by Google

cents membres nommés à vie, se réservait la haute administration.

Le sort de cette puissante et antique commune était lié à celui de la race celtique ; elles naquirent et grandirent ensemble. Quand les Celtes envoyaient par terre des émigrations au delà des Alpes et du Rhin, les villes phocéennes de la Gaule, Marseille surtout, répondaient à ce mouvement par des expéditions coloniales dans toute la Méditerranée. Aussi retrouve-t-on dans les autres villes phocéennes des souvenirs de la cité mère. Par exemple, dans la Phocide, on voyait un mont Galate[1] et, dans son voisinage, le temple de Delphes, où se célébraient, comme on sait, les orgies des Grecs ; or, Marseille était dans le pays des Galates; on y voyait le temple que les anciens appellent *Delphicum templum*, dans lequel avaient lieu ces florales si célèbres dont parle Trogue-Pompée et qui fit donner au pays entier le nom de Dauphiné. Ainsi encore, Pline nomme une île de Phocée non loin de la Crète ; mais, là aussi, on remarque dans le voisinage une rivière nommée Massalia. Enfin, il se trouvait sur les côtes de l'Asie Mineure des villes portant le nom de Phocée ; or, elles-mêmes se déclaraient une colonie de Marseille. Dans l'un et l'autre pays, on parlait la langue ionienne, on adorait Diane, on célébrait les mystères[2] de cette déesse avec le même cérémonial ;

[1] *Voy.*, pour ces noms, *Encycl. méth. Géogr. ancienne.*

[2] Les mystères de Cotytto, sous les auspices de Diane ; de même que, dans les régions chinoises, on voyait les mystères du Koutouctou, sous les auspices de Thian.

Digitized by Google

mais les prêtresses des temples asiatiques étaient tenues de faire un voyage à Marseille, comme pour faire hommage à la cité mère et reconnaître son autorité primatiale. Par exemple, à Éphèse, dans les ruines du temple de Diane, on a découvert[1], sur la tombe d'une prêtresse, une inscription qui témoignait qu'elle avait accompli *le voyage de Marseille*. Ainsi des caravanes vont chaque année à Jérusalem, à la Mecque, parce que les chrétiens et les musulmans tirent respectivement de ces deux villes leur religion.

Cependant, je lis partout que des colonies phocéennes sont venues d'Asie fonder Marseille. Voyons sur quoi s'appuie cet étrange système.

Hécatée de Milet[2], cinq siècles avant l'ère chrétienne, est le plus ancien auteur qui nomme Marseille; il l'appelle *une colonie des Phocéens*[3]. Vers le même temps, Hérodote nous conte que les Phocéens d'Asie, chassés par les Perses, s'enfuirent, vinrent dans l'île de Corse, qu'ils quittèrent encore pour venir se fixer définitivement à Hélia, près de Rhegium, au fond de l'Italie. Tels sont les deux textes qui, commentés bien des siècles après par les écrivains de l'empire romain, ont enfanté les systèmes les plus bizarres.

Trogue-Pompée imagina de faire arriver ces Phocéens fugitifs[4] sur les côtes des Gaules où, selon lui, ils fondèrent Marseille, contredisant ainsi le texte

[1] Beschrelle. *Application de la géographie à l'histoire.*

[2] Fragm. de Creuzer.

[3] Il n'est point question là des Phocéens d'Asie.

[4] Selon Hérodote, les Phocéens sont fagitifs (*fugere*, fuir); les Lydiens ont inventé les jeux (*ludus*, jeu).

Digitized by Google

d'Hérodote ; il place l'événement sous Tarquin l'Ancien, sans songer qu'alors Cyrus et, par conséquent, le royaume des Perses n'existait pas encore ; sa légende se trouve confirmée par Athénée, qui cite Aristote ; mais Aristote connaissait si peu ces parages qu'il place les Pyrénées en Italie et que son école[1] parle de Rome comme d'une ville voisine de l'Océan. Sénèque[2], pour parer à toutes ces difficultés, fait partir ses colons non point de Phocée, mais de la province de Phocide, qui est en Grèce, oubliant que les Phocidiens qui habitaient les régions montagneuses de Delphes n'étaient nullement navigateurs. Aulugelle[3], puisant à la fois dans les deux systèmes, suppose avec Sénèque que les fondateurs de Marseille sont les Phocidiens de Delphes, et avec Hérodote que, menacés par les Perses, ils s'enfuirent à Hélia ; puis, il imagine qu'une partie d'entre eux se sera détachée pour venir fonder Marseille.

En définitive, les anciens ne savent pas nous dire lequel de ces deux petits pays nous a civilisés ; mais Trogue-Pompée accompagnant sa fondation de Marseille d'une jolie légende, les modernes n'ont pas manqué de se déclarer pour Trogue-Pompée. Selon lui, Protis, chef de l'escouade phocéenne, aborda près des bouches du Rhône, sur le rivage occupé par les

[1] Héraclide de Pont, disciple d'Aristote, dit que les *Hyperboréens* (les Gaulois) *prirent une certaine ville appelée Rome, voisine de l'Océan.*

[2] De consolatione ad Helviam.

[3] Liv. IV, ch. 16.

Digitized by Google

Ségobriges. Le roi allait marier sa fille Gyptis, et, suivant l'usage du temps, tous les prétendants étaient réunis dans un festin où la jeune fille devait manifester son choix en présentant un verre d'eau à celui qu'elle préférait. L'étranger y fut invité. Gyptis, charmée de son bel extérieur et de ses manières gracieuses, lui présenta la coupe. Protis accepta l'hymen, devint gendre du roi et fonda Marseille.

Les Marseillais ayant oublié de faire de cette esquisse un roman, nous en avons fait une histoire.

Digitized by Google

SIXIÈME THÈSE

ERREURS HISTORIQUES SUR LES COLONIES PHÉNICIENNES.

Les anciens ne connaissaient vulgairement dans leur voisinage qu'une seule contrée portant le nom de Phénicie ; c'est pourquoi ils ne nous ont transmis sur la patrie originaire des Phéniciens qu'un seul système[1]. Selon eux, c'est uniquement de ce petit coin du globe que sortent ces navigateurs fameux qui, dès les anciens temps, couvrirent de leurs colonies les côtes de la Méditerranée et de l'Atlantique ; qui ont inventé l'écriture et nous l'ont apportée ; qui ont trouvé la teinture de la pourpre dont le coquillage abonde sur la côte tyrienne. Parmi les grands peuples, en est-il un qui puisse se flatter d'avoir rempli dans le monde une destinée aussi brillante ? Malheureusement, d'aussi beaux titres n'ont pour appui que des légendes admises par les écrivains de l'empire romain et répétées par les modernes.

Homère nous décrit les courses maritimes des Phéniciens et leur port de commerce, qu'il nomme

[1] Tout ce qui nous est conté des Phéniciens vient des Grecs ; la Bible ne les nomme nulle part.

Digitized by Google

Phénice ; mais il ne connaît dans ces parages aucune ville du nom de Tyr[1] ou de Sidon. Ceux qu'il appelle Sidoniens sont des peuples fort éloignés de là, puisque Ménélas[2], énumérant par ordre les pays qu'il a visités, dit : J'ai vu Phénice, l'Égypte, l'Éthiopie, les Sidoniens ; il est évident qu'il ne peut être ici question du pays que nous appelons Phénicie. A l'époque homérique, on ne connaissait donc pas encore ce canton de l'Asie, d'où l'on imagina, par la suite, de faire partir ces innombrables stations semées sur les rivages occidentaux.

Quelques siècles plus tard, Hérodote, courant partout interroger les prêtres des temples dépositaires des antiques traditions, vint à Tyr. On lui apprend que les Phéniciens sont originaires de la mer Erythrée[3]. Quant à Carthage, à Gadès, villes puissantes, bien connues d'Hérodote, dont la colonisation, selon les modernes, est due aux Tyriens, les prêtres ne paraissent pas soupçonner qu'elles aient la moindre relation avec Tyr ; Hérodote lui-même, dans les détails qu'il nous donne sur ces deux villes, ne mentionne rien qui tienne à une origine asiatique.

Ainsi, Tyr est inconnue à Homère ; elle est elle-même dans Hérodote une simple colonie ; où donc les érudits de Rome ont-ils pris que c'est de là qu'est

[1] Tyr n'est pas un nom particulier à une ville ; on appelait de ce nom un rocher à l'embouchure d'un fleuve ; l'hébreu *Tzur* a cette signification ; à l'embouchure de la Guadiana est le rocher de *Tyro*, tout couvert de monuments antiques.

[2] *Odyss.* ch. 4, v. 84.

[3] L'île de Gadès est appelée Erytheià dans Hésiode. *Théog.*

Digitized by Google

parti tout ce mouvement commercial et civilisateur que nous attribuons aux Phéniciens? Ce sont encore des légendes qui ont déterminé à cet égard notre foi historique. Trogue-Pompée nous conte que Pygmalion, roi de Tyr, possédait de grands trésors; son frère le tua pour s'en emparer; mais la reine Didon eut le temps de prendre ces richesses et de s'enfuir en Lybie, où elle fonda Carthage. Diodore de Sicile nous apprend, à son tour, qu'Hercule[1] partit de Tyr sur une flotte et vint en Ibérie, attiré par les trésors de tous genres que la renommée plaçait dans cette région lointaine, et telle serait l'origine des établissements phéniciens de Gadès. Ces fables romaines, répétées de siècle en siècle, ont fini par prendre toute la consistance de la vérité; il faut ainsi que partout la science se trouve aux prises avec la légende.

Parlons d'abord du commerce de ces peuples.

Le centre du mouvement maritime des Phéniciens paraît être dans la région des Baléares; ces îles sont couvertes de pins[2] propres à la marine et qui s'appellent encore aujourd'hui Alerce, comme au temps des Phéniciens; dans aucune partie de la Méditerranée, ces peuples n'ont laissé autant de traces de leur puissance; outre ces îles, toute la côte ibérique, toute la côte africaine, Malte, la Sicile, la Corse, ne sont qu'un enchaînement continu de leurs stations; Barcelone, Malaga, Carthage, Utique, Panorme, Pont-Mahon,

[1] Les Phéniciens appelaient leur dieu suprême Hélioun. On a vu plus haut que Hélion est le nom de la Meuse.

[2] MALTE-BRUN, liv. CLXXXIX.

Digitized by Google

Palma en sont les principaux points. En s'avançant vers l'Orient, leurs établissements deviennent de plus en plus rares, au point que, sur la côte asiatique, ils ne possèdent plus que le petit canton où est Tyr. Il en est de même sur les rivages atlantiques où leur commerce s'étendait au midi jusqu'aux dernières scales décrites dans le périple d'Hannon et au nord jusqu'au Cornouailles; Schlegel prétend même qu'ils poussaient jusqu'en Suède; et si, en outre, on admet, avec le savant Huet[1], qu'ils ont été en Amérique, où le port mexicain de Panuco serait encore un vestige de leur nom, il faut avouer que le monde leur était livré.

Veut-on un exemple de la puissance de leur marine? Dans le périple d'Hannon, nous les voyons transporter sans peine trente mille colons à l'île lointaine de Cerné. Veut-on connaître le caractère de ces hommes? Des Phéniciens allant pour le commerce de l'étain au Cornouailles s'aperçurent qu'ils étaient épiés par des navigateurs romains; ils se firent couler bas pour dérober à ces étrangers la connaissance des riches mines dont eux seuls, dit-on, avaient le secret.

Pour comprendre le ridicule du système qui fait de Tyr l'origine de cette puissance commerciale, donnons une idée de cette ville. Tyr occupait une presqu'île d'une superficie de 40 arpents; les fondements du mur qui la séparait de la mer dessinent encore aujourd'hui son contour; un aqueduc qui passait par l'isthme lui amenait l'eau de trois bassins creusés à une époque

[1] *Histoire du commerce et de la navigation des anciens.*

Digitized by Google

fort ancienne en dehors de la ville et que l'on appelait même puits de Salomon[1]. Les montagnes qui l'avoisinent sont sans végétation; mais, à quinze lieues de là, près du monastère du mont Liban, se trouvent un bouquet de 14 cèdres et un autre d'environ 300[2]; les premiers, plus anciens, ressemblent à celui qui se voit à Paris; les autres, plantés depuis peu, sont d'une espèce différente. Or, d'après ce que nous disent les Grecs, Tyr était une grande île qu'Alexandre joignit au continent par une digue; et les fastueux détails qu'ils nous donnent sur son port, sur ses flottes alimentées par les hautes forêts du voisinage, sont inconciliables avec la description que nous font tous les voyageurs.

Je dis un mot de sa pourpre.

Plusieurs teintures en rouge sont célèbres parmi les anciens; mais Tyr avait seule, disait-on, le secret de la pourpre que produit le murex. On a vainement cherché, dans ces derniers temps, ce mollusque sur les rivages tyriens, et l'on est réduit à dire qu'il a disparu de ces régions; ressource ordinaire des antiquaires déçus.

Les Phéniciens n'ayant que la station de Tyr sur la côte asiatique, c'est par cette voie seule que la pourpre passait pour aller jusqu'au fond de l'Orient parer le faste des rois. Rare en Asie, elle était commune dans ces mêmes régions où nous avons placé le

[1] *Histoire universelle des Anglais*, t. II, p. 56. — (*Voy.* aussi MAUNDREL, *Voyage d'Alep à Jérusalem.*)

[2] *Voyage en Syrie.* MISLIN.

Digitized by Google

centre de l'empire maritime des Phéniciens. Elle faisait l'ornement des rois étrusques; les Espagnols portaient des tuniques blanches bordées de pourpre[1]; de semblables bordures embellissaient à Rome le laticlave du haut fonctionnaire et jusqu'à la robe du simple patricien; or les Romains, comme nous l'assurent Eustathe et Strabon[2], tiraient le laticlave des îles Baléares; et, en effet, les plus savants géographes parmi les anciens et les modernes font venir la pourpre de cette région. Strabon prétend qu'on la recueillait à Carteia[3], près du détroit de Gibraltar; selon Büsching[4], la pourpre des anciens venait du murex que la mer jette à Murgis et Almeria, villes situées chez les Pœni[5] ou Phéniciens, sur la côte ibérique.

En suivant au moyen âge l'histoire de la disparition successive de la pourpre, on voit qu'elle fut peu à peu remplacée par le velours; les Ibères avaient la pourpre de Tyr, et leurs descendants portent la *mantilla de tira;* c'est un manteau de soie dont le velours forme la bordure; or une bordure se dit *Tira*[6] en espagnol; ce qui nous donne le secret du nom par lequel les anciens désignaient la pourpre.

En effet, la plupart d'entre eux, bien loin de voir

[1] *Tite-Live*, Dec. 3, liv. III.

[2] Voy. *Encycl. méth.* Sect. des antiquités.

[3] *Strab.* liv. III. — Confusion de noms; la pourpre se recueille près de Cartago, dans le golfe de Salinas en Amérique, comme on le verra plus loin.

[4] Le plus célèbre géographe de l'Allemagne.

[5] Les Pœni habitaient entre Murcie et Malaga.

[6] Le latin *Tiro* vient de là.

Digitized by Google

dans ce mot une ville, donnent constamment pour patrie à la pourpre des régions fort éloignées du rivage tyrien. Virgile, dans ses Géorgiques, la suppose originaire d'Assyrie :

Alba nec Assyrio fucatur lana veneno.

Selon Lucrèce[1], c'était de la Thessalie qu'on la tirait :

Purpura thessalico concharum tincta colore.

Nous apprenons par Ezéchiel[2] que Tyr elle-même la faisait venir d'un pays lointain et inconnu : *Tes vêlements*, dit le prophète parlant à cette ville, *sont teints de la pourpre d'Elisa*[3].

Les Phéniciens, dit-on encore sont venus d'Asie nous apprendre à lire.

La science courante, déterminée par les beaux vers de Lucain et de Brébeuf, s'accorde assez sur ce point; mais on lui demanderait vainement quel fut cet alphabet élémentaire; le grec, selon les uns, l'hébreu, selon d'autres. Dans ces deux langues, les caractères ont des formes complexes et arrondies; or l'alphabet primitif des Celtes dut se composer simplement de lignes droites; une lettre se dit *buchstave*, et *stave* signifie bâton[4]. Ce mot nous explique le nom de Ste-

[1] Liv. II, v. 500.

[2] Ch. 27, v. 7.

[3] La Bible joint ensemble Tharsis et Élisa (*Genèse*); les flottes phéniciennes mettaient trois ans pour aller en Tharsis. (*Rois et Hérodote.*)

[4] Ces bâtons furent primitivement des flèches; d'où *sagitta, saga, sage.*

Digitized by Google

phanos que Pline donne à tous les lieux fameux par leur magie, à Samos, à une montagne de Phtiotide, et surtout au temple de Préneste. Cicéron nous apprend, en effet, que, dans cette dernière ville, les prédictions se faisaient par des caractères anciens marqués sur des tablettes qu'un enfant tirait au hasard.

Les Celtes reconnaissent devoir l'art de l'écriture à Ogmius ; dans ses statues, nous dit Lucien, on voyait une chaîne d'or et d'ambre qui, partant de sa bouche, allait s'attacher aux oreilles d'une foule d'auditeurs. En Irlande, on trouve encore, dans les inscriptions et sur les rochers, les vestiges des lettres qui, de son nom, ont été appelées Ogham[1] et ne se composent que de lignes droites ; le mot pélasgique *ogmos,* qui signifie ligne droite, en est resté comme un souvenir. L'alphabet formé de ces lettres est lui-même évidemment primitif, sans aucune apparence d'importation ; il n'a pas encore de voyelles et sa première lettre est *beth*[2] qui signifie l'écorce de bouleau sur laquelle on a commencé à écrire. De plus, les peuples chez lesquels on rencontre ces rochers, où pour la première fois l'homme essaya de peindre la parole et de parler aux yeux, sont les Feningi, et partout, en latin, en grec, en sanscrit, en chinois, la racine *fen*[3] désigne l'écriture. Ce système

[1] De Petity. *Biblioth. des artistes*, t. III.

[2] Les Grecs disaient comme nous *a*, *b*, *c*, ce qui fit appeler *Abax* la planchette sur laquelle on écrivait. Le Erse dit : *Beth*, *Luis*, *Nion*.

[3] *Vena*, en latin ; *phoné*, en grec ; *fan*, en sanscrit ; *ven*, en chinois. Phénix apprit à lire à Achille. Les légendes irlandaises recueillies par Flaherty surnomment Fenisius, l'inventeur de l'alphabet Ogham.

Digitized by Google

qui remplaçait les hiéroglyphes se répandant ainsi vers l'Orient, alla former ces inscriptions cunéiques de l'Atropatène[1] et de Ninive que nous cherchons à déchiffrer aujourd'hui; puis, passant jusqu'au fond de l'Asie, il devint la langue écrite de la Chine et du Japon, laquelle n'est autre que ces mêmes bâtons combinés de toutes manières.

En Chine, l'on a retrouvé un souvenir des lignes élémentaires du système Ogham dans cette fameuse arithmétique binaire que démêla Confucius et qui occupa Leibnitz; mais nos langues en ont aussi conservé des traces dans le mot combinaison.

Pour en revenir à l'écriture que nous nommons phénicienne, elle n'appartient point à ce système; l'écriture phénicienne telle qu'elle est exposée dans Josèphe[2], l'hébraïsant Bochart, l'abbé Barthélemy[3] qui s'est surtout occupé de cette question, est peu différente de l'hébreu; et les monuments qui nous en restent se trouvent encore concentrés dans la région des îles Baléares. *Les médailles de l'art phénicien,* dit Winckelman, *se rencontrent seulement à Malte, en Sicile, à Valence.* Selon l'encyclopédie méthodique, *il ne nous reste des Phéniciens que des médailles frappées en Espagne, à Malte, en Sicile; il s'en trouve dix de la ville de Valence dans le cabinet du Grand-Duc, à*

[1] Chez les Atrébates, à Rigiacum, était l'abbaye druidique des Vedastes. C'est de l'Atropatène que les Brames paraissent tirer le Rig-Védas, le plus ancien des quatre livres.

[2] Josèphe citant, contre Appion, le vieux poëte Chœrile.

[3] De Petity. *Biblioth. des artistes*, t. III.

Digitized by Google

Florence ; toutes pièces qui peuvent être comparées aux plus belles de la Grande-Grèce. Celles qui ont été frappées en Sicile ont une inscription punique. L'abbé Barthélemy[1] *traça son alphabet phénicien d'après des inscriptions trouvées à Malte, en Sicile, à Carpentras et en Chypre.* Ce ne sont donc pas les Phéniciens qui nous ont donné notre alphabet primitif, et, si l'écriture que nous avons dérive de la leur, elle ne vient point du canton asiatique de Phénicie.

Les Phéniciens reconnaissent descendre de Bel ; or, Baléares signifie terre de Bel dans leur propre langue[2], et les souvenirs qui se rattachent à ce dernier mot existent encore dans les Baléares, surtout la fameuse pyramide élevée à l'orient de Minorque. Elle est en blocs cyclopéens ; on y monte par des gradins ménagés en dehors comme dans les monuments de ce genre qu'Hérodote nous peint en Asie et que nous avons retrouvés en Amérique. Les inventeurs de la fronde sont les Phéniciens, selon Pline[3] ; d'après Végèce[4], ce sont les Baléares, tant on considérait à Rome ces deux noms comme identiques. On sait que les colonies ont généralement dans leurs médailles des emblèmes qui rappellent la mère patrie ; or, sur les médailles de Tyr et de Carthage, on voit un palmier[5], étrange symbole que la science n'a jamais pu expliquer ; mais la capi-

[1] De Petity. *Biblioth. des artistes.*
[2] בהל Bâl ; ארץ, (Areth) terre.
[3] *Pline.* liv. VII, ch. 56.
[4] *Végèce*, liv. I, ch. 16.
[5] *Encycl. méth.* Sect. des antiquités.

Digitized by Google

tale des Baléares est Palma, les Tyriens viennent donc des Baléares; chez les Grecs, un palmier se dit Phœnix, les habitants de Tyr furent donc nommés Phéniciens.

Ainsi les Phéniciens n'étaient point un peuple à part; ils se rattachaient à la grande association nautique qui, sur mer et sur terre, remplissait toute l'Europe occidentale. La Hanse de la Baltique, les Phocéens du rivage marseillais, les Phéniciens de la côte africaine, les Scythes des régions fluviatiles de l'Orient, appartenaient à la même ligue que les Celtes de l'Atlantique. Hambourg, Marseille, Carthage, séparées par la terre et la mer, étaient sœurs et ne différaient que par les mœurs de la population suburbaine.

Nous appelons Marseille une ville grecque, mais jamais on n'a retiré de son voisinage autant d'inscriptions en lettres grecques[1] que dans la région baltique située entre Hambourg et Stettin, comme on peut le voir dans les MONUMENTS ÉTRUSQUES de d'Hancarville[2]. D'un autre côté, à Carthage, où Arrien ne trouve que des colonnes ioniques, Annibal et Magon ont écrit en grec, l'un sur la guerre, l'autre sur l'agriculture, et les Latins ont traduit leurs ouvrages.

En un mot, toutes ces villes, quel que soit leur nom, quelle que soit leur langue, formaient autant de corporations dont l'ensemble composait la grande ligue commerciale et civilisatrice; la métropole de cette vaste organisation était aux bouches du Hélion; elle se

[1] La plupart de ces monuments sont au musée de Weimar.
[2] *Mon. Etr.*, t. V.

Digitized by Google

nommait Scaldia, et ce mot prononcé Schelde dans la langue du pays fut l'origine du mot Celte que les Grecs, les Latins, les modernes donnent aux peuples au sein desquels se formaient ces associations.

Digitized by Google

SEPTIÈME THÈSE

ERREURS HISTORIQUES SUR L'INFLUENCE DE LA DOMINATION ROMAINE.

La domination romaine dans nos contrées n'a pu disparaître sans laisser de traces; avec elle étaient venus d'Italie des hommes nouveaux, des institutions nouvelles, et ces éléments étrangers, en pénétrant dans l'essence de la nation envahie, lui ôtent-ils le caractère celtique qui la distingue? Pour tout résumer en deux questions, sommes-nous une race latine[1]? Qu'avons-nous pris des institutions romaines?

Le Latium, petite contrée au centre de l'Italie, égalait à peine en étendue la Bretagne française; tout le reste de la péninsule était rempli par la Gaule cisalpine et la Grande-Grèce. A l'époque[2] où les Romains entrèrent dans la Gaule, ils formaient environ la quarantième partie de l'étendue de la République; le nombre des soldats d'origine latine dut donc être à peine appréciable dans les armées conquérantes; le nombre de

[1] Cette dénomination a été donnée, surtout dans ces derniers temps, aux peuples qui habitent aujourd'hui l'ancienne Gaule.

[2] Environ 58 ans avant l'ère chrétienne.

Digitized by Google

ceux qui, par suite de la conquête, y vinrent à différents titres, ne saurait non plus s'élever bien haut; et ce ne sont pas quelques gouttes de sang étranger qui peuvent déterminer une nouvelle race. Il ne faut pas considérer la Gaule comme une province tranquillement exploitée, où les Romains pouvaient à leur gré envoyer leurs hommes et leurs institutions; dans le désordre où fut jeté l'Empire, fort peu de temps après la conquête, on trouve en Gaule, comme dans les autres provinces, un enchaînement continu d'empereurs indigènes en révolte, ayant des armées recrutées sur place et repoussant du pays toute entreprise romaine. Enfin, l'Afrique, la Grèce, l'Asie Mineure [1] ont été bien plus longtemps que les Gaules sous le joug de Rome; qui jamais appellerait les peuples de ces contrées une race latine? Ne nous laissons pas égarer par les apparences; les Gaulois, pour avoir plus que d'autres peuples, plus que la Grande-Bretagne, par exemple, latinisé leur langage, n'en sont pas moins restés invariablement une race celtique.

Il en est de même des institutions que les Romains nous auraient léguées. Lorsque l'Empire, épuisé par ses désordres, dut succomber, il mourut avec toutes ses institutions, et les peuples envahis, après une interruption momentanée, reprirent le cours de leurs usages séculaires. La race celtique avait antérieurement à Rome son empreinte nationale, sa forme d'être que des institutions passagères n'auraient jamais su ni

[1] Ces pays ont été conquis environ un siècle avant la Gaule.

Digitized by Google

détruire ni entamer; elle redevint, après l'incident romain, la race maîtresse et de l'Italie et du monde. Quelles institutions les Romains nous auraient-ils léguées? Ils arrivèrent républicains et, par conséquent, amenèrent avec eux dans les pays envahis les formes de Rome républicaine; bientôt vint l'Empire et tout s'engagea avec lui dans une nouvelle phase de licence et d'autocratie; puis, enfin, l'Empire se transporta à Constantinople [1], et le monde romain n'offrit plus en spectacle que le faste des cours et la servilité des peuples. Que pouvaient ces mœurs changeantes contre les mœurs persistantes des antiques nations de l'Occident?

Aussi, à l'époque où disparurent les derniers vestiges de la domination romaine, rien dans les régions celtiques ne dénonce le passage d'un peuple étranger. La religion nouvelle que les Celtes venaient d'accueillir était proscrite par les lois impériales; leurs temples gothiques n'avaient rien qui rappelât ceux de Rome; leur organisation féodale était inconnue au delà des Alpes; ils se gouvernaient par leurs propres lois qu'ils appelaient des usages; ces traditions chevaleresques, qui remplissent toute leur histoire, ne sont certainement pas une importation du dehors, elles ne rappellent en rien les milices bourgeoises venues d'Italie. L'idiome qui se parle en France pourrait peut-être passer pour une variété du latin; mais ne commettons pas l'erreur de croire qu'il nous ait été importé par la conquête; c'est la langue des premiers missionnaires de l'Évangile; ils

[1] Constantin reconquit l'Empire avec une armée de Gaulois et de Bretons. C'est ainsi qu'il dédaigna Rome pour Byzance.

Digitized by Google

prêchaient en latin, leurs livres sacrés étaient en latin, l'administration ecclésiastique s'est toujours faite en latin. C'est ce latin qui pénétra dans nos habitudes et finit par devenir notre langue; aussi les locutions que l'on y remarque ne sont point de Cicéron, mais de la Bible [1]. Les Bretons, les Germains, qui ne reçurent l'Évangile que fort tard [2], et qui même, pour ainsi dire, ne l'acceptèrent qu'à demi, ont conservé leur langage pur de toute influence latine.

Il y a un demi-siècle, une école se forma qui, dans de savantes leçons données à la Sorbonne sur l'émancipation des peuples au moyen âge, parut attribuer aux Romains l'origine de nos institutions communales. D'après cet enseignement, un fond de liberté municipale serait resté de l'époque romaine dans plusieurs cités des Gaules; d'autres villes, aidées par les rois de France, s'organisèrent sur ce modèle; la première commune qui parvint ainsi à se former fut Cambrai, dont la constitution primitive mérite d'être remarquée : la ville, maîtresse d'elle-même, avait pour se régir douze échevins sous l'autorité d'un président et de deux assesseurs, et en outre un conseil communal; ce qui est le tableau de la ville antique de Marseille [3] et n'a rien de

[1] Nos tours de phrase sont du latin de la Bible; nous disons en vain; *in vanum* est une expression des psaumes; nous disons le monde en parlant de la multitude profane des hommes, ce qui est le mot *mundus* vingt fois répété dans l'Évangile de saint Jean; nous disons sauver l'état; *salvare* est une locution toute biblique; etc.

[2] Les Bretons au VIIe siècle; les Germains au IXe siècle. Il s'agit des Germains des bords du Rhin (Hollandais, Flamands).

[3] *Voy.* plus haut, thèse IIIe.

Digitized by Google

commun avec Rome. Parmi les villes qui avaient conservé des temps anciens leur forme communale, on cite Metz, Rouen et d'autres, qui toutes étaient situées sur les routes phocéennes décrites plus haut; qui toutes, comme Marseille, n'avaient jamais perdu, mais avaient temporairement interrompu l'exercice de leur droit de bourgeoisie [1]. Ainsi, Rome, bien loin de revivre dans nos institutions, a péri tout entière et n'a laissé aux peuples que des ruines et le souvenir historique de son passage.

Débarrassé de ces deux questions incidentes, j'aborde une difficulté d'un autre intérêt.

A mesure que Rome descendait dans l'oubli, les vestiges de ses institutions s'effaçaient dans toutes les provinces; ses œuvres les plus durables, ses temples, ses routes tournaient en ruines. De leur côté, les peuples occidentaux, une fois la tourmente passée, relevèrent peu à peu la tête et, recueillant les débris de leurs anciennes nationalités, se créèrent une existence nouvelle, confuse, où les éléments du passé, se mêlant imparfaitement aux nécessités du présent, préparèrent une transformation que le temps devait achever.

Vers le xve siècle, quelque chose d'inconnu se manifesta au sein de ces peuples, les yeux se tournaient à l'horizon et semblaient chercher un éclair civilisateur, un souffle plus vaste pour une nation qui commençait à se refaire. Il se trouva que, dans la poussière des vieux

[1] Les chartes de communes n'étaient que des ligues entre les rois et les villes pour se soustraire au pouvoir des hauts barons.

Digitized by Google

cloîtres, étaient entassés des rouleaux[1] latins et grecs, machinalement transcrits d'âge en âge. On se précipita sur cette nouvelle pâture; on retira ce que le temps et les rongeurs en avaient épargné; on raviva ce germe qui allait périr, et de là sortit une civilisation complète, une image de l'ancienne Rome. Ne prenons point le change sur le mouvement qui s'opéra dans cette circonstance. Depuis quinze cents ans, la nation celtique avait entre les mains ces œuvres des Romains et des Grecs; elle les copiait et les recopiait sans se douter qu'elle maniait des trésors, sans cesser d'être ce que nous appelons barbares; on ne saurait donc dire que ce sont ces mêmes œuvres qui ont préparé la renaissance intellectuelle qui se fit à cette époque.

L'antique race des Celtes renferme dans ses entrailles un principe de vitalité qui toujours la ramène de la caducité à la jeunesse, ne la laisse point descendre jusqu'à la mort et maintient ainsi sa durée depuis les premiers âges. Elle-même, par la force de sa propre nature, a préparé sa transformation; quand tout fut prêt pour l'évolution finale, elle se dépouilla tout à coup de son vêtement usé; les écrits des Latins, des Grecs, des Hébreux, étaient là; elle se ranima de leur esprit et les reproduisit sous une forme nouvelle.

Mais cette forme civilisatrice, puisqu'elle ne nous appartient pas, à qui la devons-nous? Les Romains qui nous l'ont transmise déclarent la tenir des Grecs.

[1] Les arts figuratifs vinrent des Grecs; le génie de la littérature vint surtout d'Homère et de la Bible.

Digitized by Google

Poésie, prose, arts, philosophie, la Grèce tout entière était passée à Rome et lui avait procuré un siècle de haute civilisation. C'est donc aux Grecs qu'il faut maintenant demander le secret de cette brillante forme de l'humanité.

Dans toute la Grèce, les Romains nous ont habitués à ne voir que la ville d'Athènes; c'est elle qui leur apprit à penser, à polir des périodes, à faire respirer le marbre et l'airain; la Grèce commerçante était partout, la Grèce pensante était à Athènes. Mais cette ville elle-même comment possédait-elle ce dépôt intellectuel? Ici nous sommes arrivés aux limites de l'histoire, et nous n'avons pour pénétrer plus loin que des recherches discursives.

La ville d'Athènes était un de ces nombreux établissements fondés sur les rivages de la Méditerranée, pour y exercer le commerce et la piraterie. Autour de cette mer, les contrées riches et fertiles étaient occupées par des nations puissantes, civilisées, liées entre elles par un commerce régulier; c'était la Celtique, l'Égypte, la Cyrénaïque, l'Ibérie, l'Étrurie, la Thrace, la Perse [1]. Leurs vaisseaux, chargés des richesses que la navigation phocéenne[2] amenait des contrées éloignées, se croisaient en tous sens dans ce vaste bassin pour répartir entre elles les produits de tous les climats. Excitées par cet appât, des associations de pirates se formèrent, et, cantonnées dans le voisinage de quelque port qui leur servait de retraite, elles pillaient tous ces charge-

[1] Toutes ces nations nous ont laissé leurs antiques ruines.

[2] *Voy.* thèse V^e^.

Digitized by Google

ments attaquaient les villes opulentes, situées trop près des côtés, et amassaient quelquefois assez de richesses pour former elles-mêmes une petite république de quelque importance.

Athènes eut ce sort ; elle fortifia son Pirée, se retrancha à deux lieues de là pour se garantir des attaques par mer ; l'aridité de son sol était sa défense des autres côtés ; c'est pourquoi, nous dit son historien [1], *aucun État ne s'accrut aussi rapidement par l'affluence des étrangers ; de toute la Grèce on voyait accourir à Athènes, comme dans un asyle sûr, les plus puissants de ceux que la sédition forçait à l'exil ; ils y acquéraient le droit de cité.* C'est à la piraterie qu'elle dut son origine et sa fortune ; *des chefs puissants* [2] *commandaient les entreprises de ce genre ; tombant sur les villes sans murailles, ils les pillaient ; le métier n'emportait aucune honte et même n'était pas sans gloire.*

Ce tableau d'Athènes, littéralement copié de son propre historien Thucydide, fait de cette cité une république de circonstance, qu'improvisa une population adventice. Point de passé, point d'avenir ; mais sa courte existence fut pleine d'éclat.

Tout à coup apparurent à ces hommes de commerce les poëmes homériques apportés de régions lointaines et inconnues. Sous cette influence magique, les caractères s'agrandissent, les esprits sont transportés dans les régions de l'idéal, il s'éveille dans ce peuple une soif

[1] *Thucydide*, liv. I, ch. 3. — Thucydide fait d'Athènes, sa patrie, une ville barbare, et rabaisse en tout ce qu'en dit Hérodote.

[2] *Thucydide*, liv. I, ch. 5.

Digitized by Google

de tout voir, de tout connaître[1]. Pour répondre à ce besoin nouveau, Périclès appelle à Athènes les sciences, les arts de tous les pays. Anaxagoras, venu d'Asie, s'y rencontre avec l'Italien Zénon d'Élée pour y enseigner la philosophie; Aspasie de Milet et Gorgias de Léontium, en Sicile, y apportent l'art de l'éloquence; un Africain, Théodore de Cyrène, vient apprendre à Platon les sciences mathématiques; Callistrate de Samos[2] complète l'alphabet qui ne se composait que de seize lettres.

D'abord, les Athéniens s'effarouchèrent, en voyant arriver ces hommes de science; ils jetèrent en prison Anaxagoras, qui ne se tira de leurs mains que par l'intervention toute-puissante de Périclès; mais ils s'assouplirent peu à peu, et finalement ils allèrent eux-mêmes chercher la science au loin. Platon vint en Italie[3], *pour y connaître les philosophes et étudier à fond leur doctrine;* il résida longtemps à Cyrène[4], et ses ouvrages ne font que refléter les systèmes scientifiques de ces deux pays.

Comme on le voit, les sciences, bien avant qu'il ne fût question d'Athènes, florissaient sur tous les points de la Méditerranée. Il en est de même des arts.

Les trois ordres d'architecture grecque avaient par-

[1] Athènes sous Périclès, comme Florence sous les Médicis, n'a brillé que dans les arts.

[2] Nouvelle diplomatique.

[3] Cicéron, *Tuscul*, I. 17.

[4] On le fait séjourner en Égypte, voyager en Palestine et dans l'Inde; rien de tout cela n'est prouvé. C'est à Cyrène qu'il a connu les juifs.

Digitized by Google

tout des monuments; depuis trois siècles, le temple dorique de Pœstum était fameux en Italie par ses mystères: *Rosaria Pœsti*. A une autre extrémité, on allait admirer à Éphèse la merveille de l'ordre ionique. Ces chefs-d'œuvre, auxquels se joignirent les brillantes formes corinthiennes, servirent de modèles pour embellir la prospérité d'Athènes. Dans la sculpture, Phidias eut aussi un maître étranger; ce fut Homère. La peinture, importée comme les autres arts dans cette ville, n'y put trouver de modèles pour ses personnages; elle fut forcée de les emprunter aux autres nations; Cicéron [1], trompé comme nous par le prestige du nom d'Athènes, déclare que *dans la foule de jeunes gens qu'il vit dans cette ville, il avait remarqué fort peu de belles figures* [2]. Ces beautés fameuses, qui ont ému jusqu'au sévère aréopage, étaient des étrangères; Phryné était de Thèbes, Glycère de Thespies, Aspasie de Milet, Laïs de Sicile, et quand Zeuxis voulut se procurer un modèle pour sa Vénus, il dut aller prendre sept jeunes filles à Crotone, en Italie. Enfin, la musique elle-même fut aussi apportée du dehors; Métellus d'Agrigente initia les Athéniens aux secrets de cet art divin, et Platon fut son disciple. Telle fut Athènes; ville de passage, elle jeta son éclat et rentra dans l'oubli.

Ainsi, cette civilisation de laquelle nous vivons aujourd'hui, que les Romains ont eue avant nous, qui éclaira un instant la ville d'Athènes, était déjà ancienne quand cette ville parut; et, antérieurement à l'histoire

[1] Cicéron, *de Natura* Deor., liv. II, ch. 79.

[2] Les Athéniens modernes ont exactement le type des anciens.

Digitized by Google

elle remplissait d'un bout à l'autre les régions méditerranéennes. De quel côté nous tourner maintenant pour trouver son berceau? Athènes, placée entre les pays atlantiques et les rivages orientaux, reçut également de ces deux régions extrêmes les éléments des sciences et des arts; mais on peut remarquer que tout ce qui lui vient d'Occident dénote constamment une origine plus ancienne et semble, par conséquent, indiquer de ce côté la source primitive de cette antique civilisation.

Aujourd'hui, nous pouvons étudier dans leurs ruines les colonnes de Pœstum [1], d'Agrigente, de Syracuse, de Métaponte, du cap Sunium; on voit qu'elles procèdent toutes de la même pensée; mais de tous ces temples, le plus ancien est celui de Pœstum, en Italie; il est bien antérieur aux œuvres grecques; Poinsinet de Sivry y découvrit, sur d'énormes blocs nouvellement mis à jour, des inscriptions étrusques; Vitruve le déclare le plus ancien monument de l'ordre dorique. Pausanias [2] assure que l'on fit plus tôt des statues de bronze en Italie que dans la Grèce; il cite à Sparte [3] une statue de Jupiter faite de ce métal; *c'est,* dit-il, *la plus ancienne de cette espèce, et elle est l'ouvrage de Léarque de Rhegium.* Nous avons vu Gorgias venir de Sicile à Athènes pour y enseigner l'art oratoire, mais avant lui, Corax de Syracuse avait composé sur la Rhétorique le plus ancien traité que connussent Cicéron et Quintilien. Anaxagoras, emprisonné par les Athéniens, s'occupait dans son

1 *Voy.* tous les ouvrages d'antiquités.
2 *Encycl. méthod.* Art. Grèce.
3 *Pausanias*, liv. III, ch. 17.

Digitized by Google

cachot de la quadrature du cercle[1]; il était d'Asie; mais Proclus[2] nous avertit que Pythagore, dans l'Italie méridionale, fut le premier qui donna à la géométrie une forme scientifique; il cite après lui une série de dix-huit mathématiciens, laquelle commence à ce même Anaxagoras[3] et finit à Euclide; dans cette liste, deux seulement ont vécu à Athènes. Enfin, comme nous l'avons dit, Platon, non content des systèmes modernes de philosophie enseignés dans sa patrie, alla prendre cette science à sa source, au fond de l'Italie, au berceau du pythagorisme.

Ainsi, plus nous remontons à l'origine des sciences, plus nous nous rapprochons de l'extrême Occident, des mêmes régions où elles fleurissent encore aujourd'hui. Nées dans ces parages celtiques, elles sembleraient avoir été bannies des grandes terres par les ravages des conquérants et s'être réfugiées dans les îles de la Méditerranée comme dans une retraite sûre; elles s'y transformèrent, s'y embellirent, s'y conservèrent, et rappelées aujourd'hui dans leur ancienne patrie, elles y reprennent, après un long exil, le cours de leur développement.

[1] La quadrature du cercle, la duplication du cube, la trisection de l'angle sont des problèmes fameux chez les anciens.

[2] *Proclus*, liv. II, ch. 4.

[3] Pythagore n'est qu'une dénomination générique. Il vécut à Crotone, dit-on; et on montrait à Crotone la grotte qu'il occupait.

Digitized by Google

HUITIÈME THÈSE

ERREURS HISTORIQUES SUR LES ARABES D'ESPAGNE ET LEUR CIVILISATION.

Parmi les peuples qui ont travaillé à notre civilisation, il est d'usage de compter les Arabes. Soulevés à la voix de Mahomet, ils s'étaient répandus comme un torrent hors de leur presqu'île, propageant partout leur nouveau culte. En moins d'un siècle, ils atteignaient l'Espagne. Vers 711, ils conquirent ce pays sur le roi Rodrigue et, après l'avoir possédé pendant près de huit siècles, ils en furent définitivement expulsés, en 1492, par Isabelle.

Il est admis que ces peuples ont complété la civilisation espagnole, déjà ébauchée par les Romains, et que leurs savantes institutions, franchissant les Pyrénées, rayonnèrent sur les Gaules et les pays celtiques. Mais il est une observation simple qui déroute tout d'abord ce système.

Avant que les Arabes ne vinssent en Espagne, ils ne passaient pas pour un peuple de haute civilisation; eux-mêmes ignorent ce qu'ils étaient antérieurement à cette époque; jamais les Grecs, jamais les Romains,

Digitized by Google

qui nous donnent tant de détails sur les nations limitrophes, n'ont mentionné ni œuvres de génie, ni inventions utiles, ni travaux d'art parmi ces peuples ; de toutes les contrées que les conquêtes romaines nous ont fait connaître, la moins avancée était sans nul doute l'Arabie. En second lieu, depuis près de quatre siècles qu'ils ont quitté l'Espagne et repassé le détroit, ils se retrouvent avec leur ignorance primitive. Quel savant Arabe a aidé notre progrès dans ces derniers temps? Qui songerait à aller chez les Maures, Arabes, Syriens, chercher des documents utiles pour le développement de notre civilisation? Avant comme après la conquête, ces peuples ne sont à nos yeux que des barbares; arrivés sur le sol ibérique, nous les voyons instantanément transformés en civilisateurs. N'auraient-ils pas, au contraire, trouvé sur le sol envahi les institutions dont nous leur faisons honneur? N'est-ce point l'Espagnol qui serait le civilisé? N'est-ce point l'Arabe qui serait le barbare?

Un bras de mer fort étroit[1] sépare l'Espagne de l'Afrique. Dès la plus haute antiquité, les peuples des deux rivages durent, par des relations de tous genres, confondre peu à peu leurs mœurs, leurs races; ce qui remplit l'Espagne de noms africains et l'Afrique de noms espagnols. A l'époque de la conquête, à mesure que les hordes mahométanes s'avançaient vers les régions occidentales, elles se recrutaient en route chez les nations conquises, en sorte que quand elles

[1] Le détroit de Gibraltar a 15 kilomètres dans sa partie la plus resserrée.

Digitized by Google

passèrent le détroit, le gros de l'armée envahissante était composé non plus d'Arabes, mais de Maures; ces peuples retrouvaient donc en entrant sur le sol ibérique des souvenirs mauresques, jadis introduits par leurs aïeux et que nous avons coutume d'attribuer aux Arabes.

Ainsi, beaucoup de villes en Espagne et en Sicile sont appelées Calata, comme Calatayud, Calatagirone; vestige du séjour des Arabes, dit-on; or, bien antérieurement aux Arabes, tous les anciens connaissaient la puissante Calata en Sicile, Calathe en Numidie et d'autres villes du même nom en Espagne [1]; quand les Arabes pénétrèrent dans cette dernière contrée, ils y trouvèrent le riche palais de Kalat-al-Amra [2], qui portait déjà ce nom, et leur offrit un spécimen d'architecture qu'ils n'eurent plus qu'à développer. En outre, quelques-unes de ces gracieuses vallées, que la nature a favorisées de tous ses dons, sont appelées Bastan [3]; mot qui, chez les Arabes, signifie, dit-on, *jardin de plaisance*, et rappelle le séjour d'un peuple sensible à tous les genres de poésie; mais la vallée de la Bidassoa portait ce nom, et elle se trouve en Biscaye, où les Arabes n'ont jamais pénétré; le royaume de Murcie était appelé par eux El Bastan [4], mais c'est au souvenir des Bastitans [5], qui occupaient ce pays enchanté avant

[1] Hérodote cite les Galatæ d'Espagne qu'il écrit Gletæ.

[2] L'Alambra. *Murray's handbook.*

[3] Le Bostan est le nom d'un des plus beaux ouvrages du poëte persan Saadi.

[4] *Murray's handbook.*

[5] *Géographie de Ptolémée.*

Digitized by Google

les Arabes et les Romains; la patrie de Martial et de Lucain n'a pas attendu l'arrivée des rigides sectateurs de Mahomet pour apprécier les beautés de la nature.

Je vais plus loin. La pierre noire de la Mecque est, comme on sait, le palladium de l'islamisme; une semblable pierre, également vénérée, se trouvait à Pessinonte, en Asie Mineure, et une autre se voit encore à Bénarès, sur le Gange; or, ces pierres se rencontrent par toute l'Espagne, où elles sont appelées Piedrahita[1], *pierre noire;* Tite-Live, qui en parle, leur donne le même nom, *Lapides atri*[2]. Il est déjà évident par ce témoignage qu'elles sont plus anciennes que les Arabes. Mais quelle est leur origine? D'abord, la pierre noire de Pessinonte était vénérée des Galates, que l'on sait être partis des bords de la Garonne pour émigrer vers les régions orientales; son origine atlantique ne saurait donc être douteuse; elle représentait la déesse Bérécynthe, Idœa mater, adorée dans tout le midi des Gaules, comme l'atteste Grégoire de Tours. En second lieu, à Bénarès, outre la pierre noire[3], un taureau également en pierre attire la vénération des peuples; or, ce double culte fut introduit dans ces contrées lointaines par les émigrations ibériques; il existait chez les anciens Ibères; les taureaux de Guisando[4], répandus par toute la péninsule, mais plus nombreux dans le voisinage de cette ville, sont un reste de cette antique

[1] *Hito*, noir. *Dict. esp.* de QUINTANA.
[2] *Encycl. méthod.* Sect. de géog. Art. Mentesa.
[3] MALTE-BRUN. *Géographie.*
[4] *Murray's handbook.*

Digitized by Google

religion ; ils sont en granit ; on n'en compte plus aujourd'hui que trente-sept. Bénarès, où nous retrouvons ces deux mêmes idoles, est situé dans la région du Gange où Ptolémée place les Iberingi, ce qui ne laisse aucun doute sur le pays d'où ils sont originaires.

L'analogie seule nous porterait donc à croire que la pierre noire de la Mecque n'a pas d'autre patrie que l'Espagne; elle est appelée, dans le texte du Coran, *Alyta,* c'est-à-dire *Al Hita*, *la noire* [1], ce qui est en réalité le mot espagnol. On voit, par tout ce qui précède, que les Arabes modernes ne nous ont pas apporté cet objet des anciens cultes, mais que leurs aïeux, dans des temps antérieurs à l'histoire, l'ont reçu de nous.

C'est surtout comme civilisateurs qu'on nous peint les conquérants islamistes. Quand ils sortirent de l'Arabie pour s'avancer vers l'occident, ils rencontrèrent tout d'abord dans leur marche Alexandrie et brûlèrent, dit-on [2], sa bibliothèque, traitant de même toutes les villes savantes qui se trouvèrent sur leur passage. En arrivant en Espagne, ils apportaient donc la destruction; pourtant les antiques institutions des Ibères furent non-seulement à l'épreuve de cette secousse, mais encore faillirent civiliser le vainqueur lui-même. Nous allons, du reste, montrer par une étude de détail que l'Espagne, dans les sciences, les arts, le commerce, tout ce qui fait la prospérité d'un peuple, n'a rien pris de la domination arabe.

[1] La pierre lancée par Hector contre Ajax dans l'Iliade est appelée par Homère μέλας λίθος.

[2] Les chrétiens accusent les Arabes et les Arabes accusent les chrétiens d'avoir détruit cette bibliothèque.

Digitized by Google

Chiffres arabes.

Pour compter, nous avons nos chiffres; les Arabes ont les leurs qui en diffèrent complétement; nos chiffres ne viennent donc point d'eux. Ils nous ont été apportés d'Espagne au moyen âge, à une époque où l'on appelait arabe tout ce qui venait de ce pays. Probablement, ils ont existé de tous temps dans nos contrées; on les a attribués à Pythagore [1], et ils en ont même porté le nom. Vers le ve siècle, Boèce, en Italie, paraît s'être servi de chiffres très-ressemblants aux nôtres [2].

Au reste, les Arabes, en Espagne, ont montré une incapacité remarquable pour les sciences mathématiques. Ils avaient entre les mains, parmi les livres sauvés du désastre d'Alexandrie, les ouvrages de Diophante, d'Euclide, de Pappus, c'est-à-dire les éléments de l'algèbre, de la géométrie et des trois courbes; après huit siècles, ils nous les ont fidèlement transmis tels qu'ils les avaient reçus, et les progrès des mathématiques datent du moment où ces œuvres sont passées de leurs mains dans les nôtres.

L'Italie entra la première dans cette nouvelle recherche; nous voyons, vers le XIIIe siècle, Leonardo s'occuper de travaux algébriques, justement dans cette même Calabre où Pythagore, des milliers d'années auparavant, avait fait de la géométrie une science; pendant quatre siècles, les Italiens cherchèrent dans les chiffres les secrets des nombres et la métaphysique des

[1] *Encycl. méthod.* Sect. des antiquités, art. Chiffres.

[2] Ces chiffres servant aux sortiléges restèrent longtemps secrets.

Digitized by Google

problèmes; c'est alors que l'algèbre, ainsi ébauchée, passa les Alpes. D'abord, Viète la détache du sol, idéalise les grandeurs et les nombres, remplace les chiffres par des lettres, donnant ainsi à la science mathématique son plus puissant levier; puis, Descartes, armé de ce nouvel instrument, l'applique aux trois courbes de Pappus [1], jusque-là tranchées sur le cône, les concentre dans une seule formule qui donne à volonté l'ellipse, la parabole, l'hyperbole, c'est-à-dire tous les mouvements des corps libres dans l'espace; enfin, Neuton [2] paraît qui pousse à l'infini toutes les découvertes faites avant lui; c'est ainsi qu'en trois pas, en moins d'un siècle, les arrière-neveux des druides arrivent aux limites du monde spéculatif. Que me parle-t-on des Arabes en présence de toutes ces grandeurs?

Lames damassées.

Le califat avait son siége à Damas quand se fit la conquête d'Espagne; devenu maître des ports dans cette partie de l'Asie, il s'était empressé de tourner toutes les marines à son usage; ses vaisseaux se répandant librement le long de la côte africaine, conquise tout entière à l'islamisme, allaient jusqu'en Espagne et apportaient aux pieds du maître les richesses, les produits amassés par cette vaste circulation.

[1] Pappus n'est que le commentateur d'Apollonius de Perge.

[2] Je n'entre point dans la question de priorité entre Leibnitz, Neuton et Fermat.

Digitized by Google

Un peuple qui fonde sur le sabre sa foi et sa puissance devait mettre au premier rang, dans ses échanges et son industrie, la fabrication des armes. L'Espagne avait, dans cette spécialité, une haute renommée chez les anciens; les Arabes ne manquèrent pas d'emprunter ses secrets et de les transporter en Syrie; aussi, lorsque les croisades nous donnèrent lieu de visiter cette contrée, nous fûmes surpris d'y trouver nos sabres d'Espagne; la trempe, le moiré, ils possédaient toutes les propriétés dont on avait toujours fait un secret des Celtibères. Cette ressemblance a pu faire croire à quelques modernes que cette industrie était née en Asie et que nous l'avions reçue des Arabes; mais un simple exposé des faits suffira pour assurer à l'Europe occidentale son brevet de priorité.

Les événements provoqués par l'agression d'Annibal permirent aux Romains d'atteindre à la fois l'Espagne et la Syrie et d'apprécier comparativement les armes de ces deux contrées. Annibal avait envahi l'Italie avec une armée tout entière recrutée en Espagne. Les Romains, voyant cette contrée dégarnie de troupes, crurent l'occasion favorable pour s'en emparer. Les deux Scipion partirent donc avec une flotte, débarquèrent, pénétrèrent dans le pays; mais en deux combats toute cette armée fut exterminée. Tite-Live nous effraye en nous décrivant le carnage que le glaive espagnol faisait des soldats ennemis : *Gladio hispanensi detruncata corpora brachiis abscissis, ac tota cervice desecta, divisa a corpore capita viderunt.* Les Romains, forcés de fuir d'un pays sans armée, comprirent aisément là

Digitized by Google

cause du désastre; comme si l'Espagne ne pouvait être vaincue que par elle-même, Rome lui emprunta le redoutable glaive et en arma ses troupes; c'est alors qu'elle put songer à venger ses défaites et à poursuivre ses succès.

Passons à l'autre extrémité de la Méditerranée.

Annibal, après ses malheurs, s'était retiré en Asie où Antiochus le Grand parut le protéger. Rome, toujours poursuivie par le fantôme de cet Espagnol, déclara la guerre au roi de Syrie; Lucius, frère du grand Scipion, peu exercé au métier de la guerre, fut chargé de cette expédition lointaine; quoiqu'il eût affaire à des généraux héritiers de la tactique d'Alexandre, la seule bataille de Magnésie le rendit maître de tout le pays, qui fut immédiatement réduit en province romaine. Le vainqueur laissa leurs armes à tous les Orientaux, aux Syriens de Damas, aux Phéniciens, si renommés parmi nous pour leur métallurgie, aux Grecs, que nous regardons comme nos maîtres dans tous les arts.

Polybe, contemporain de ce double événement, ne fait aucune mention des armes des Asiatiques, mais il connaît la trempe supérieure du fer espagnol : « *Les Celtibères*[1], dit-il, *excellent dans la fabrique des épées; car celles qui sortent de leurs ateliers sont très-avantageuses pour frapper d'estoc et de taille. C'est pour cela que, vers le temps des guerres d'Annibal, les Romains renoncèrent à leurs anciennes épées et adoptèrent celles*

[1] Suidas, au mot Μάχαιρα, cite ce passage, que Casaubon et Juste-Lipse attribuent à Polybe.

Digitized by Google

des Espagnols ; mais jamais ils ne purent amener le fer au même degré de pureté et de perfection. » Deux siècles plus tard, Diodore de Sicile disait des mêmes peuples : « *Telle est la dureté de leurs armes, qu'il n'y a ni bouclier ni casque qui puisse leur résister.* »

Dans la suite, lorsque la prospérité eut donné aux Romains le goût du luxe, il leur fallut damasquiner ces mêmes armes, et pour cela, c'est encore aux procédés espagnols que l'on eut recours. Bilbilis, sur le Xalon, et Tolède, sur le Tage, avaient dans cet art une réputation établie. Martial, né à Bilbilis, vante sans cesse les armes damasquinées de sa patrie et les veines métalliques qui les enluminaient.

Pugio, quem curvis signat brevis orbita venis,
Stridentem gelidis hunc Salo tinxit aquis.

A Rome, on appelait ces travaux de damasquinure *opera barbarica*, et le soldat qui portait des armes ainsi travaillées, *miles barbaricarius*. Ce mot des anciens Ibères se perpétua dans la fabrique de Tolède, et les Espagnols, le transformant suivant le génie de leur religion, en firent Santa Barbara [1], patronne de cet établissement. Le Tage, dont les eaux semblaient merveilleuses pour la trempe du fer, fit donner à ces armes le nom de Daga [2], en allemand, Degen.

Primitivement, la damasquinure se faisait par des lignes croisées formant un échiquier ou, comme nous disons, un jeu de dam. Ce dernier mot, dans le langage

[1] *Murray's handbook.*
[2] *Dag*, tuer, en sanscrit. — *Daigh*, meurtre, en gaélique.

Digitized by Google

des Celtes, est l'origine du mot *Damassé*. La routine qui veut à tout prix faire venir ces armes de Damas, en Asie, imagina différents expédients afin d'expliquer pourquoi, dans cette ville, il ne se rencontre aucun vestige d'une pareille fabrication. Pour sauver le système, les uns prétendent, sans plus de détours, que le secret s'en est perdu ; d'autres, se rappelant que Tamerlan [1], dans sa grande expédition, a dû passer en Syrie, aiment mieux dire qu'il a emmené dans son pays tous les ouvriers de Damas.

Agriculture.

L'Espagne était renommée chez les anciens par son inépuisable fertilité et la perfection de son agriculture. Martial disait aux Italiens : Ici, vous devez nourrir votre sol ; chez moi, c'est le sol qui nous nourrit.

Pascitur hic, ibi pascit ager.

Le plus bel ouvrage d'agronomie qui nous soit venu des Latins est dû à l'Espagnol Columelle ; il y décrit les méthodes savantes employées dans son pays pour les différents genres d'agriculture et l'amélioration des races d'animaux. Après la lecture de cet auteur, on se demande ce qui restait à faire aux Arabes, si les Arabes eussent été agriculteurs. Entrons dans quelques détails.

L'olivier a toujours été l'arbre caractéristique de l'Espagne ; il est représenté dans ses médailles [2]

[1] Vers l'an 1400.

[2] *Encycl. méthod.* Sect. des antiquités, art. Espagne.

Digitized by Google

antiques sous la forme d'une femme assise sur un rocher, tenant dans sa main une branche d'olivier. Les procédés décrits par Columelle pour la culture de l'arbre et le pressage des olives ont à peine varié depuis cet auteur et ne doivent, par conséquent, rien aux Arabes.

Nous félicitons ces peuples d'avoir laissé en Espagne quelques bouquets de palmiers africains, celui d'Elche surtout, visité et admiré par tout homme qui voyage; mais quand je vois Martial, loin de sa patrie, soupirer après ses beaux bois de palmiers et son Espagne, j'en conclus qu'avant qu'il n'y eût des Arabes, il y avait des palmier.

L'Espagne était, au temps de Pline, fameuse par son lin; les toiles de Sœtabis, selon cet auteur[1], tenaient le troisième rang dans le commerce; mais, d'après l'Espagnol Silius Italicus[2], elles laissaient bien loin d'elles les toiles des Arabes :

Sœtabis telas Arabum sprevisse superba.

Des recherches ont été faites relativement à la culture du coton en Occident. M. Delaborde prétend qu'il fut introduit en Espagne par les Arabes. Cette plante s'appelle en sanscrit Carbasi; or, il y avait dans la région de l'Èbre des peuples appelés Carpesii[3]; les écrivains latins et grecs font venir constamment de là des tissus qu'ils appellent Carbasum. N'était-ce pas le coton?

[1] *Pline*, 19. I. — Sœtabis est la moderne Xativa.
[2] *Silius Italicus*, liv. III, v. 373.
[3] *Tite-Live*.

Digitized by Google

Quant au blé, Pline déclare sans détour que celui d'Espagne était le meilleur que l'on connût.

On ne dira point que les vins ont été introduits en Espagne par les Musulmans. Comme tous les autres produits, ils sont cultivés dans ce pays depuis les temps les plus anciens. Martial les compare à ceux d'Italie, si vantés d'Horace :

Tarraco, campano tantum cessura Lyæo,
Hæc genuit tuscis æmula vina cadis.

La haute agriculture doit aussi des soins à l'élève des animaux utiles. Les moutons ont fait de tous temps la gloire de l'Espagne; dans le pays de Cadix surtout, on n'oublia rien pour en améliorer la race; un bélier s'y vendait jusqu'à un talent[1]. Les Trashumantes, qui revenaient chaque hiver sur les monts *Mariani*[2], en ont pris le nom de Mérinos; leur laine rivalisait avec celles d'Italie et de Milet[3]. *Outre les étoffes brutes*, dit M. Delaborde[4], *l'Espagne envoyait en Italie des vêtements tout faits, tels que des robes prétextes et les laticlaves dont Strabon attribue l'invention aux Espagnols, des lacernæ callaïcæ, des lacernæ bœticatæ. Il est prouvé*, dit-il ailleurs, *par d'anciennes chroniques, que les rois d'Afrique et de Perse envoyèrent à Charlemagne, entre autres présents d'une grande valeur, une quantité de laines de brebis espagnoles et que le calife*

[1] *Strabon.* Liv. III, ch. 1. — Le talent valait 5,300 francs. (Note des traducteurs de Strabon.)

[2] Auj. Morena.

[3] Pitiscus. *Lexic. antiq. roman.*

[4] Académicien, auteur d'un grand ouvrage sur l'Espagne.

Digitized by Google

d'Orient fit également à Charles le Chauve un présent d'un très-beau drap de laine d'Espagne, fabriqué à Cordoue vers l'an 860. Nous voyons par cet exemple que les Arabes, transportant en Asie les produits européens, nous ont souvent fait admirer chez les Orientaux nos propres dépouilles.

Les chevaux andalous auraient sans doute aussi été universellement considérés comme d'origine arabe; mais il se trouve que les Vandales ont séjourné en Andalousie, avant de passer en Afrique; comme ils venaient du Mecklembourg, ils ont pu, dit-on, amener avec eux les chevaux célèbres de cette partie de l'Allemagne; ce qui forme un double système sur l'origine de la race andalouse; mais avant qu'il ne fût question de ces deux peuples, les chevaux des Ibères avaient la même réputation qu'ils ont aujourd'hui. Ils étaient fameux par leur agilité : *Equorum pernices greges* [1]. Dans tout l'empire romain, les deux villes qui livraient aux armées le plus grand nombre de chevaux étaient Rome et Cadix [2]; Rome en fournissait mille et Cadix cinq cents. D'un autre côté, Strabon dit qu'il n'y a point de chevaux en Arabie, et dans ces derniers temps [3], les Wahabites, maîtres de ce pays, furent battus par Méhémet-Ali, parce qu'ils n'avaient que cinq cents chevaux à opposer à la cavalerie égyptienne.

Enfin, on veut que les Arabes aient importé en

[1] *Trogue-Pompée*, 44, 1. — Cet auteur était né en Gaule, dans le voisinage de l'Ibérie.

[2] *Encycl. method.* Sect. de géogr., art. Cadix.

[3] En 1818.

Digitized by Google

Espagne les soieries. Le premier dans notre Europe qui porta des vêtements de soie fut Néron; Justinien fit venir d'Orient, par les missionnaires catholiques, le ver à soie qui, dès lors, se répandit par toute l'Europe et sans doute en Espagne, dont une partie relevait encore à cette époque des empereurs de Constantinople. Les Arabes ne vinrent que deux siècles après, et aucun document ne leur attribue cette importation.

Par tous ces détails nous voyons en Espagne, avant l'arrivée des Arabes, une agriculture florissante, une haute prospérité également due à l'industrie et à la nature; depuis leur départ, nous nous récrions sans cesse contre le délabrement où se trouve cette contrée [1]. Nous avouons par là même que c'est à ces étrangers que l'Espagne doit, non sa civilisation, mais sa décadence.

Architecture.

Qui pourrait dire à quel âge du monde commence l'architecture espagnole? Les murs de ses anciennes villes reposent sur des enceintes de blocs cyclopéens; Tarragone, Lérida, Sagonte, Salamanque et une multitude d'autres, depuis des milliers d'années, tombent, se relèvent suivant les révolutions des temps, toujours rebâties sur leur même et éternelle base. Les Romains, dans les autres pays, construisaient des ponts; en Espagne, ils entretenaient ceux des anciens Ibères;

[1] L'Espagne, prospère avant les Romains, le fut moins après leur départ et moins encore après la retraite des Arabes.

Digitized by Google

Trajan fit réparer le vieux pont de Salamanque [1] qui avait 1,500 pieds de long et 26 arches; il faisait suite à la *via plata,* chaussée antique qui, partant de Merida, traversait une grande partie de l'Espagne. Les Romains sont encore venus à temps pour voir les derniers vestiges de constructions d'une autre nature; Strabon est émerveillé du phare élevé sous le nom de *turris capionis*, aux bouches du Guadalquivir; il le proclame *un ouvrage admirable*, et le compare au phare d'Alexandrie; sur un autre point de l'Espagne, on voyait à Dianeum [2], en face des Baléares, le célèbre Héméroscope, tour pyramidale servant, selon la religion de ces anciens peuples, à déterminer l'instant précis de l'arrivée du soleil aux tropiques, Τροπαὶ ἡελίοιο [3].

Mais la gloire de l'Espagne était dans ses temples [4], où il n'entrait que des bois de cèdre incorruptible [5]. Celui de Cadix me paraît le plus fameux des anciens temps; son antiquité remontait à l'ère des légendes. Des navigateurs de Samos, nous dit Hérodote, revenant du pays des Hyperboréens, arrivèrent à Gadès, où ils firent des bénéfices inespérés; par reconnaissance, ils consacrèrent au Dieu *du temple* une coupe merveilleuse, sur laquelle étaient sculptés des griffons. Philostrate le fait entrer dans sa légende d'Apollonius

[1] Pitiscus. Les Ibères en attribuaient la construction à Hercule.

[2] Les Latins disaient Dianeum et les Grecs Artemisium; Palma, qui est en face, est de même appelée Phenice par les Grecs.

[3] *Odyssée.*

[4] Ils ont été détruits longtemps avant les Romains, comme on le verra plus loin.

[5] Pline, Vitruve.

Digitized by Google

de Tyane; *on y voyait,* dit-il, *des colonnes chargées d'hiéroglyphes, un olivier en or dont les fruits étaient des émeraudes;* aux côtés du portique étaient, comme aux temples de Jérusalem [1] et de la déesse Syrienne, deux colonnes en bronze hautes de huit coudées. Les temples de Sagonte, de Tolède étaient bâtis sur ce même modèle et pouvaient presque rivaliser pour l'art et la richesse. Les Arabes, en entrant en Espagne, retrouvèrent des traces de ces anciennes merveilles, à Hispalis, à Kalat-al-Ahmra, partout. Quand ils voulurent se construire une mosquée, ils relevèrent de ses débris un vieux temple de Janus [2] que les Goths devenus chrétiens avaient laissé tomber en ruine; pour lui donner plus d'étendue, ils allèrent chercher par toute l'Espagne, et jusque dans le voisinage de Nismes, les colonnes anciennes que le temps n'avait pas entièrement délabrées; c'est ainsi qu'ils construisirent la mosquée de Cordoue, tunnel long et écrasé, soutenu par une forêt de huit cents colonnes disparates. D'où nous auraient-ils apporté des modèles d'architecture? A Damas, la mosquée est construite à la grecque, et ses colonnes sont corinthiennes. A Jérusalem, la mosquée d'Omar a des colonnes en granit, *dont les chapiteaux*, d'après un visiteur célèbre, *sont d'un travail grossier, comme tous les ouvrages d'architecture mahométane*[3].

[1] Ces deux colonnes s'appelaient *Boxès, Jakin*, mots célèbres dans les sociétés secrètes.

[2] Delaborde, t. II. *Not. hist.*

[3] De Gérambe. *Voyage à Jérusalem.* Lettre 30. — On pourra voir

Digitized by Google

Poésie.

D'où vient cet air de poésie que respirent les régions fortunées où coulent le Bœtis et le Tage, où fleurissent Séville et Grenade, où se content, d'âge en âge, ces légendes merveilleuses qui nous transportent dans la sphère des rêves et des plaisirs? Les grands poëtes de l'Espagne moderne ont cependant vécu loin de ces cantons, dans le voisinage des cours; et en outre, ils ont pris chez les Latins leurs plus belles inspirations. Les Arabes, ne connaissant que le Coran et le sabre, n'ont jamais su embellir leur fougue religieuse des charmes de la poésie. Avant eux, la littérature latine fit éclore, il est vrai, dans l'Andalousie, des poëtes connus: Lucain, Silius Italicus, Sénèque; mais ceux-ci ont vécu à Rome et se sont rendus étrangers à leur patrie. Le cachet de poésie empreint sur ces régions est donc plus ancien. Strabon, le plus judicieux voyageur de l'antiquité, a vu ces contrées et nous donne la révélation de ce mystère. Les peuples qui habitent la vallée du Bœtis, dit-il, *sont les plus civilisés de toute l'Espagne*; *ils ont des lois fort remarquables*, *des annales anciennes*, *des poésies qu'ils chantent depuis six mille ans*. Où sont ces lois, ces annales, ces poésies? En attendant que nous les retrouvions, contentons-nous de dire que l'Andalousie, malgré le contact prolongé des Arabes, brille toujours de l'ancienne gloire poétique des peuples de Bœtis.

par la suite que ce que nous appelons style oriental prit naissance dans cette région fortunée.

Digitized by Google

NEUVIÈME THÈSE

ÉMIGRATION DES CELTES DANS LA SCANDINAVIE ET L'IBÉRIE.

Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, les sciences, les arts, chassés des grandes terres par les révolutions et les conquêtes, semblent s'être réfugiés dans les îles de la Méditerranée, où ils trouvaient un abri contre les envahisseurs. Vers cette époque, en effet, on y remarque non des systèmes complets, tranquillement élaborés, mais des débris disparates de sciences qui ont été cultivées ailleurs et importées dans ces régions. Les contrées lointaines, les grandes nations devenues plus barbares, cessèrent peu à peu d'y être connues et il ne s'en conserva qu'un souvenir vague et disproportionné. La civilisation qui résulta de cet ensemble et que nous appelons grecque, recueillant les souvenirs incomplets qu'elle avait conservés de ces origines diverses, en fit une science nouvelle consistant dans la recherche et le classement des nationalités.

Vers 400 avant l'ère chrétienne, Éphore de Cumes, historien célèbre [1], cherchant une division du genre

[1] Il fit une histoire du Péloponèse que nous n'avons plus.

Digitized by Google

humain, y reconnut quatre grandes races : les Celtes, les Scythes, les Indiens, les Éthiopiens ; c'étaient à cette époque les quatre noms les plus retentissants parmi les Grecs. Les Celtes occupent dans leur esprit le même rang que les trois autres races ; mais, pour nous, le temps a corrigé l'insuffisance de ce classement. Les Éthiopiens devenus les Maures ont cessé d'être ; les Indiens, qui ne changent point, n'étaient pas alors plus qu'ils ne sont de nos jours ; les Scythes ou Slaves, nation plus vivace, tirent aujourd'hui de leur nombre leur plus grande importance. La race celtique, vieux tronc que le temps ne fait que raviver, est toujours debout au milieu de toutes ces ruines, tenant par elle-même une grande place et par ses émigrations une place plus grande encore.

Les Grecs qui vinrent après Éphore, étendant plus loin leurs relations, trouvèrent partout des Celtes. Plutarque n'hésite pas à dire que la Celtique [1] s'étendait depuis l'Océan jusqu'au Palus-Méotide ; en Italie, ils occupaient les bouches de l'Éridan [2], les Apennins [3], les environs de Naples ; il s'en trouvait en Épire [4], parmi les Grecs ; ils habitaient tout le cours inférieur du Danube [5] et s'avançaient jusqu'au Bosphore Cimmérien. Voilà pour l'orient ; mais au nord et au midi, nous retrouvons encore cette interminable race ; au

[1] *Encycl. méth.* Sect. de géographie, art. Celtica.
[2] Apollonius de Rhodes.
[3] *Strabon.*
[4] Antonius Liberalis.
[5] *Strabon.*

Digitized by Google

nord, sous le nom de Scaldes, ils remplissent la Scandinavie; au midi, sous leur nom identique de Celtes, ils se trouvent disséminés par toute l'Espagne.

Scaldes du Nord.

Au milieu des fictions contradictoires qui remplissent la mythologie des peuples du Nord, on trouve un faisceau de traditions plus généralement admises et qui constitue le fond de leur croyance. Les Scandinaves n'ont rien de plus sacré que la cité mystérieuse d'Asgard. Là est le palais d'Odin, où sont reçus les guerriers morts glorieusement dans les combats, où les Valkyries distillent tous les plaisirs, où les trois Nornes, Urda, Véranda, Skalda, déroulent les destinées des hommes; des poëtes inspirés, appelés Scaldes, y chantent, sur leur harpe d'or, les louanges des dieux et des héros.

Ce symbole de la foi des Scandinaves a donné lieu à d'interminables recherches. La nation a cru y trouver le secret de ses origines. Asgard, le grand mot de cette croyance, étant remis en ses racines, donne As-Gard [1], la ville des Ases; Gard, que l'on écrit Gorod chez les Slaves et Cariath chez les Phéniciens, signifie ville; quant au mot As, on se souvint que parmi les villes que Strabon nomme, vers l'embouchure du Don, il s'en trouve une nommée Aspurgium, c'est-à-dire,

[1] *Gard*, *Ward*, montrent que les premières villes furent des enceintes où l'on gardait les femmes, les enfants, les ossements des morts.

Digitized by Google

As-Burg, le bourg des Ases; les antiquaires du Nord, partant de là, purent ainsi se donner une origine orientale. La légende fut bientôt trouvée. Des Ases conduits par Odin vinrent à travers toute l'Europe coloniser la Scandinavie. On comprit sans peine qu'il fallût des événements graves pour déterminer ces émigrants à s'enfoncer dans les régions stériles et neigeuses de la Suède. Ce que l'on trouva de mieux pour justifier cette anomalie, ce fut la guerre que Pompée fit à Mithridate, laquelle, livrant aux Romains tout ce royaume du Bosphore, où devait être Aspurgium, força ainsi les habitants de cette ville à s'enfuir.

Il est une difficulté qui devait cependant arrêter les inventeurs de ce système; depuis déjà un demi-siècle, les régions de la Baltique, où l'on fait arriver cette colonie, répandaient sur l'Europe ces flots de peuples voyageurs que nous connaissons sous le nom de Cimbres, Teutons, Goths, Vandales, et l'on comprend difficilement que des contrées se laissent coloniser quand elles ont assez de force pour pousser sur le monde d'aussi puissantes émigrations.

Pour trouver l'origine réelle des Ases, il faut partir d'un autre principe. As signifie unité centrale, comme on peut en juger par les mots des différentes langues qui ont conservé cette racine : *As*, unité monétaire chez les Romains; *Asche*, *Axis*, *Axôn*, essieu; *aspunt*, le pôle; *As*, point unique dans différents jeux. Asgard signifierait donc le bourg central; et comme ce mot ne se rencontre que dans les mythologies des peuples, on doit en conclure qu'il s'agit d'un centre religieux, d'une

Digitized by Google

Jérusalem mystique. D'après les poésies scandinaves, les braves sont reçus dans l'Asgard, les lâches sont rejetés dans l'Uitgard; *uit*, qui veut dire au dehors, est donc opposé à *As*, qui, par conséquent, signifie au centre. Or, en Zélande, *dans le voisinage du Rhin*, on voyait, selon Tacite [1], *Asciburgium bâti par Ulysse et vénéré des Germains;* plus à l'orient se trouve Asbourg, dans le voisinage de Cologne et, plus loin encore, l'Aspurgium de Strabon; si nous pénétrons jusqu'en Asie, les poëmes sanscrits connaissent ce lieu sous le nom analogue de Midgard [2]. Au midi, nous rencontrons sans altération le nom scandinave d'Asgard, dans ce coin fortuné de la Mauritanie où des anciens plaçaient le jardin des Hespérides [3]. Il semble, d'après ce qui vient d'être dit, que l'Asciburgium de Zélande dut être le type sur lequel les Celtes, en se répandant partout, figurèrent tous les autres lieux du même nom; et, en effet, nous pouvons constater que c'est là qu'il faut chercher la patrie originaire des Ases du Nord.

D'abord, nous y retrouvons sous des formes à peine déguisées toute la mythologie scandinave : l'île des Valkyries, nommée identiquement Valcheren; Middlebourg, qui en est la capitale et dont le nom, bourg du milieu, est la traduction exacte d'Asciburgium, d'Asgard, de Midgard; l'île Scaldia, c'est-à-dire l'île des

[1] TACITE. *Germania.*

[2] *Mid*, milieu. — Dans les poésies sanscrites, on trouve *Midgard*, *Midihama*, *Asgartha;* tous mots équivalents à Middlebourg. — *Hama* est le celtique *Heim*, séjour.

[3] Aux environs de Larache et du Lixus.

Digitized by Google

Scaldes, aujourd'hui Schouwen; des statues représentant Odin [1] et qui furent trouvées au fond de l'Escaut; le fameux canal d'Odin [2], qu'une constante tradition s'acharne à placer dans ces parages et qui a été l'objet de tant de dissertations; enfin, les trois Nornes elles-mêmes; et, en effet, si nous considérons que dans toutes les mythologies, les oracles sont rendus par les divinités des eaux, les ondines, les vierges de Tongres, les Sirènes, Protée, l'Oannès de Bérose, nous retrouverons ces trois déesses fatidiques dans les trois fleuves vénérés des Celtes, le Rhin, la Meuse et l'Escaut, comme il est facile de s'en convaincre par une étude comparative.

D'abord le Rhin, comme nous l'avons déjà vu, était le fleuve baptismal; son nom Rein [3] signifie pur; à son embouchure se trouvait le peuple appelé Batave et ce mot formé de Badt, bain et Aw, terre, désigne la terre du bain sacré. La renaissance mystique opérée dans les eaux du fleuve était le dogme fondamental de la foi primitive; au point que toutes les religions, quelque défigurées quelles soient par le temps et les réformes, en ont conservé d'ineffaçables vestiges. A ce titre, le Rhin était le grand dieu des Celtes; ils l'invoquaient dans les combats, portaient avec eux son image protectrice qui le représentait avec deux cornes au front :

Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis;

et surtout ils en appelaient à sa décision, pour connaître

[1] Les statues portent le nom de Wodan.

[2] Vulgairement appelé canal d'Othon. De Bast.

[3] Même en grec, *Rainein* signifie purifier.

Digitized by Google

les enfants de paternité douteuse ; or, ce jugement suprême s'appelait Oordeel; les générations suivantes prononcèrent Urda ou, en y joignant le mot Bach, qui signifie fleuve, Bach-Urda. C'est ainsi que l'on découvrit à Cologne un autel érigé au dieu du Rhin et qui avait pour inscription [1] : BACURDO SACRUM. C'est ce même nom d'Urda que porte la première des trois Nornes.

La Meuse vient ensuite avec ses étranges monuments qui datent des premiers essais de la civilisation humaine, et dont les vestiges, retrouvés dans ces derniers temps, bordent son cours. Ce sont d'abord des enceintes [2] fortifiées, bâties en pierres brutes sur les hautes roches et qui furent comme les cloîtres primitifs, où s'opérait une transformation mystique; ce sont surtout des grottes où les corps des justes de l'ancienne religion semblaient en quelque sorte muer [3], pour reparaître par la métempsycose sous une nouvelle forme. Muer ainsi se dit Mausen, d'où le nom de la Meuse, et Veranderen, d'où le nom de la seconde Norne, qui s'appelle Véranda.

Enfin, l'Escaut, que Ptolémée nomme Tabuda, semble, comme ce second nom l'indique, traverser une région interdite aux profanes; et, en effet, à en juger par les fouilles faites chaque jour pour les besoins de l'industrie, l'Escaut semble traverser dans son long

[1] *Encycl. Méthod.* Antiquités.

[2] *Jorfe*, enceinte formée de blocs sans ciment; d'où les Grecs ont appelé Bios Orphicos cette vie disciplinée. *Dict. esp.*

[3] Cette théorie sera expliquée plus loin.

Digitized by Google

cours tout un vaste cimetière; quelque part que l'on creuse, la pioche ramène des charbons, des ossements brûlés, des fragments d'urnes cinéraires [1] que l'on ne prend plus la peine de recueillir. Pourtant, des deux noms du fleuve, *Schelde* fut celui qui, en Scandinavie, passa à la troisième Norne et la fit appeler Scalda [2].

Comme on le voit, cette trinité des fleuves celtiques retraçait la triple phase de la vie humaine : la naissance, la vie et la mort [3]; ce que figuraient également les trois déesses scandinaves: Urda désignait le passé, Véranda le présent, Scalda l'avenir. Quand les poëtes ajoutent qu'elles résident sous le frrne où les dieux ont leur séjour, ils désignent par ce nom la cité sainte d'Asciburgium, dont le radical *asch* signifie également frêne.

Par tout ce qui précède, on voit que la mythologie scandinave a pour point de départ la Zélande; aussi, dans ces régions reculées, peu dérangées par les envahisseurs, les noms des lieux rappellent encore aujourd'hui ceux des bouches du Rhin. On y voit [4] :

Seeland (Zeeland).
Schonen (Schouwen).
Elseneur (Elseneur, dans l'île de Schouwen).
La Swine (Le Zwin).

[1] Debast.

[2] Outre ces trois fleuves, leurs sept embouchures sont aussi figurées dans les mythes scandinaves ; on y voit Odin qui, avant de mourir, se fait sept blessures par lesquelles coule son sang.

[3] Ces trois Nornes s'appellent dans l'Inde, Brama, Vischnou, Schiva.

[4] *Voy.* toutes les géographies.

Digitized by Google

Le Pène (Le Pénée).
Halland (Holland).
Reinbeck, Rhena, Reinfeld (Rhin).
Hunte (Hont).
Skagen (Schagen).
Sion (Sion, dans l'île de Schouwen).
Moen (Mœnapii).
Lilla (Lillo).
Breitenbourg (Breitenborg).

Nous avons prouvé que les Scaldes du Nord sont partis des bouches du Rhin; prouvons que les Celtes dominateurs de l'Espagne ont la même origine.

Celtes d'Espagne.

Les Celtes étaient trop voisins de la péninsule Ibérique pour avoir négligé de réclamer leur part des richesses de cette contrée. Les positions qu'ils y prirent étaient celles qui conviennent à un grand peuple. Laissant l'or, la pourpre, les beaux sites aux Phéniciens et aux Grecs, ils s'étaient assuré le bassin de l'Èbre [1], où ils avaient remarqué d'inépuisables gisements de fer et des eaux merveilleuses pour la trempe. Les Celtibères fournissaient, de là, aux Celtes et aux Ibères ces armes acérées qui ont ouvert aux premiers la route des contrées les plus lointaines et ont rendu les autres si redoutables aux Romains. Implantés dans ces régions, ils tenaient tout le pays sous leur main;

[1] La méthode catalane usitée dans ces régions est toujours celle des anciens Celtibères.

Digitized by Google

mais leur empire se serait trouvé incomplet s'ils n'eussent été en même temps maîtres de l'Océan; c'est pourquoi les trois grands ports de la Péninsule, la Corogne, Lisbonne et Cadix, étaient à eux.

La routine qui, depuis environ deux siècles, fait intervenir partout des Phéniciens, n'a pas manqué de leur attribuer l'origine de ces ports. La Corogne a été fondée par eux, nous dit-on [1]; il en est de même de Lisbonne, qui, placée près de la rade que forme le Tage à son embouchure, tirerait son nom, si on en croit Bochart, de deux mots phéniciens signifiant *belle rade* [2]; quant à Cadix, colonie des Tyriens, selon les uns, des Carthaginois, selon les autres, elle ne pouvait échapper d'être phénicienne. Une étude simple sur chacune de ces villes nous montrera qu'elles sont entièrement celtiques.

La Corogne est le port de la Galice; les peuples qui habitaient cette province, quoique appelés Callaïci et non Galli, sont indubitablement des Celtes; le cap le plus proche est connu des Latins sous le nom de *Promontorium celticum*.

Bochart et son école ont toujours le tort de rechercher les origines des peuples sur des racines isolées et, par conséquent, toujours arbitraires; c'est par des comparaisons d'ensemble que l'on peut, avec le plus de certitude, déterminer le sens radical des dénominations.

[1] Founded by the Phenicians. MURRAY'S *handbook*.
[2] BOCHART. *Phaleg. Olis ubo*, d'où Ulisippo, selon lui.

Digitized by Google

Depuis le fond de l'Écosse jusqu'aux extrémités de la Mauritanie, toutes les péninsules avancées dans l'Océan renferment le radical *Corn*: la pointe calédonienne était occupée par les *Cornabii*; on appelait *Coronis* l'extrémité occidentale de l'Angleterre; les Gaules ont, à l'ouest, le *Cornouailles* breton; en Galice est la Corogne nommée par les Latins eux-mêmes *Corunium* [1]; le cap Saint-Vincent était le tombeau d'un ancien héros, resté célèbre chez les Maures, sous le nom de *Caron* [2], lequel avait ouvert aux Orientaux la route de l'Océan, en écartant les deux rochers de Gibraltar; le périple d'Hannon nomme le point le plus occidental de la Mauritanie *Hesperidum Cornu*. On voit que, sans avoir recours à des racines orientales, la Corogne tient sa place dans cette énumération toute celtique.

Si nous passons à Lisbonne, nous trouverons d'abord que le nom du Portugal est loin d'avoir une consonnance phénicienne; cette ville se trouvait dans la région océanique occupée par les *Celtici*; elle était placée sur la partie inférieure et fluctuante du Tage, qui a porté de tout temps le nom purement celtique d'Estramadure, *stream door*, entrée du flux [3]; tous les environs de cette ville étaient remplis de monuments druidiques; Strabon a vu au cap Saint-Vincent des dolmen comme en possèdent les deux Bretagnes;

[1] MURRAY'S *handbook*.
[2] THÉVET. *Cosmographie universelle*.
[3] *Stream*, flux; *door*, entrée. *Lexicologie*.

Digitized by Google

de l'autre côté de Lisbonne, Richard Twiss [1] nous décrit, sur la route de Porto à Almeïda, des *amas de pierres semblables*, dit-il, *au Stone henge*. Que faut-il de plus pour que Lisbonne soit une ville celtique?

Enfin, Cadix est classée sans détour, par Ptolémée lui-même, au nombre des villes celtiques que ce géographe décrit aux bouches du Bœtis, et les Celtes, dont elle était la capitale, tenaient, selon Pline, le premier rang dans la juridiction d'Hispalis. Je ne nomme que ces trois ports; mais si, prenant en main Ptolémée, Pline, Méla [2] et complétant l'un par l'autre, nous parcourons tout le littoral ibérique depuis Gadès jusqu'au cap Nerium, au nord de la Galice, nous trouverons toute cette étendue de côtes, sauf de rares intermittences, occupée par des peuples que ces géographes appellent constamment celtiques.

Après avoir constaté la domination qu'ils exerçaient sur toute la Péninsule, par leurs nombreux établissements, il nous reste à retrouver leur patrie. Ils n'en avaient qu'une, c'était la Zélande, aux bouches du Rhin, et pour arriver à cette conclusion, nous n'avons qu'à suivre notre système d'études comparatives.

Les émigrants, en quittant la mère patrie, emportaient avec eux l'image de ce lieu sacré; arrivés au pays où l'oracle déclarait qu'ils devaient arrêter leur course, *sistere fanum*, ils y reproduisaient, autant que les dispositions locales pouvaient s'y prêter, toutes les particularités, tous les noms de la métropole, mais avant

[1] Richard Twiss. *Voyage d'Espagne et de Portugal en* 1772.
[2] Méla était Espagnol.

Digitized by Google

tout les emblèmes les plus sacrés de la religion mère; les mystères célébrés dans les îles de la Meuse furent ainsi transportés aux bouches des autres grands fleuves, jusqu'aux extrémités des deux mondes; ils doivent donc avoir laissé des traces dans la région celtique, où le Guadalquivir se joint à la mer.

Ce fleuve est le Rhin de ces contrées; son nom, Bœtis, est le même qui entre dans le mot Batave; l'un et l'autre viennent de *Badt* [1], ce qui fait du Bœtis un fleuve régénérateur, le Gange des Brames, le Paranambouco [2] des Caraïbes. Bochart fait dériver son nom du phénicien *Lebitsin* [3], marécage; mais, si nous procédons encore par similitudes, nous rencontrerons jusqu'au fond de l'Orient ce même nom appliqué à des fleuves sacrés où n'ont jamais pénétré les Phéniciens: en Italie est le Padus, qui traverse le pays des Celtes, forme l'île historique du Rhéno et se jette à Patavium dans l'Adriatique; on trouve de même en Élide le Bady, en Colchide le Bathys, dans la Batanée, qu'arrose le Jourdain, Béthanie, où baptisait saint Jean, aux bouches de l'Oxus les Bateni, aux bouches de l'Euphrate le Badis, aux bouches de l'Indus la Patalène qui en forme le Delta, aux bouches du Gange les Padœi d'Hérodote; et jusqu'en Corée, la marée qui remonte le cours des fleuves se dit Pata [3]; or, cet ensemble de noms n'a rien de phénicien.

[1] *Badt*, bain, bain sacré, baptême, fleuve baptismal.
[2] Thévet, 21-5. *Cosmographie universelle.*
[3] Bochart. *Phaleg.*
[4] Siebold. *Voyage au Japon*, t. V.

Digitized by Google

Toutefois, le Bœtis ayant ses embouchures disposées autrement que celles du Rhin, les noms des trois fleuves celtiques n'ont pu qu'imparfaitement s'y adapter; l'on n'y trouve point le nom de Rhin, mais le mot Riña, qui, dans la langue ibérique, signifie débat, est resté, comme souvenir de la contestation ordalique tranchée par le grand fleuve [1]; les Massieni, selon Avienus, habitaient la ville de Gadès, où ils rappellent la Meuse; l'Escaut se retrouve, par son nom de Schelde, dans les Celtes de ce canton.

Le nom de Oued-el-kébir, que les populations ont conservé au Bœtis, désigne, comme ce dernier, les vertus purifiantes du fleuve; Wade, Water, Vadum, sont des mots occidentaux qui signifient eau courante [2]; Kébir dérive de Kipour, qui est le terme dont se servent encore les Hébreux [3] dans leurs expiations; ainsi fut appelé Cavare le peuple qui, aux bouches du Rhône, servait aux orgies des Phocéens; ainsi, les mystères expiateurs des Thraces avaient lieu sur les bords du Kebrus, qui traversait la Mœsie; ainsi encore, jusqu'au fond de l'Inde, les Vischnouïtes se baignent chaque matin dans les eaux saintes du Cavery. Oued-el-kébir signifie donc fleuve expiateur, et les Cabires, si fameux dans les anciens mystères, ne sont autres que ceux qui avaient puisé dans ses eaux une

[1] *Voy.* thèses IIIe et XIIIe.

[2] *Vadere*, aller, dérive de là.

[3] *Kiberon*, insulé par la haute mer, *Cabarne*, prêtre purificateur de Cérès, dérivent du même mot.

Digitized by Google

seconde naissance [1]. L'interprétation vulgaire veut que le Oued-el-kébir ait été ainsi nommé par les Arabes à cause de sa grandeur, Kébir signifiant grand, dans la langue de ces peuples; mais d'abord, le Tage eût mieux mérité ce nom que le Bœtis; et ce qui achève de montrer que le mot Kébir appliqué à un fleuve n'a pas le sens qu'on lui donne, c'est qu'en Syrie, dans le voisinage du grand fleuve Oronte, il s'en trouve deux plus petits mais fameux dans les anciens mystères et qui portent ce nom; l'un, simple ruisseau, est le Nahr-el-kébir, où se célébraient les éleuthéries; l'autre est le Jourdain, appelé également Schériat-el-kébir.

Aux bouches du Bœtis était la ville de Gadès, qui étendait son éclat sur tous ces parages et sa célébrité dans le monde entier. Elle tire son nom du celtique *Gat*, qui désignait dans l'ancienne religion l'embouchure des fleuves sacrés; ainsi, les Gaut du Gange sont les seuls endroits de la rive où les ablutions soient valables; ainsi encore, le Gat de l'Oxus a fait donner aux Aryas [2], qui y célébraient leur culte, le nom de Massagètes; on appelle également *Gat* [3] le goulet par lequel la Vistule [4] orientale se rend à la mer, traversant

[1] Les trois fleuves celtiques avaient sept embouchures; c'est pourquoi les Cabires sont au nombre de trois, selon quelques-uns, et au nombre de sept, selon Sanchoniaton.

[2] Ils ont laissé leur nom au lac Aral; le mot Massagètes dérive de *Maes-gat*, comme je le dis ailleurs.

[3] Le mot *gat* a souvent été traduit par des équivalents; *gad* en hébreu signifie fortune; à l'embouchure du Tibre était, à Antium, le temple de la fortune.

[4] *Wechselen*, *Cangiare*, *Veranderen*, *Heylen*, qui tous signifient changer, ont fait Weichsel, Gange, Véranda, Hélion.

Digitized by Google

un sol qui fourmille d'antiquités religieuses; or, si nous nous reportons aux bouches de l'Escaut, c'est encore là que nous retrouverons et l'origine de ce mot, et ses mystères. Le delta de ce fleuve forme deux îles que le Hont, son embouchure moyenne, sépare en se jetant à la mer; l'une, à droite, est celle de Walcheren et, par conséquent, des Houris; le nom de Gat's anthe [1], donné à l'autre, montre que l'on y célébrait les florales. Ce mot de *Gat* passa donc avec les Houris des bouches du Hont à celles du Bœtis, et les bayadères [2] de Gadès, devenues fameuses chez les Romains, en reçurent le nom de Gaditanæ, lequel se transformant peu à peu en Gaëtanæ, devint finalement Gitanos, ainsi que nous appelons aujourd'hui ces derniers vestiges des anciens mystères.

On voit donc que si nous voulons trouver des preuves plus frappantes de l'origine celtique des peuples et des institutions du Bœtis, c'est dans les mystères qu'il faut les chercher.

La région de Gadès est pleine des souvenirs d'Hercule; c'est là qu'il sépara l'Europe de l'Afrique, en écartant les deux rochers qui portent son nom; on l'y adorait dans le temple [3] le plus ancien, le plus somp-

[1] Vulgairement Cadsant. En grec, *anthos*, fleur, florales; de là fut nommé *Anthesterion* le mois où tombe le commencement de Mai, époque des florales.

[2] Les Walkyries du Nord et les Gaditanæ du Midi ne différaient donc point.

[3] Le dieu de ce temple était appelé Melcarth par les Ibères et Hercule tyrien par les Grecs. Annibal y vint prier avant d'entreprendre son expédition contre Rome.

Digitized by Google

tueux de l'antiquité; mais surtout ces parages étaient célèbres par son combat contre Géryon. Hésiode, bien avant l'origine de l'histoire, décrit cet événement et nomme Érythie l'île où il se passa; aussi, chaque fois que les Grecs conduisent Hercule à quelque aventure, c'est de là qu'ils le font partir. Hérodote raconte que le héros, après sa victoire, alla chez les Amazones et qu'il y devint père des trois grandes nations scythiques. Selon Diodore de Sicile [1], quand il eut défait Géryon, il vint dans la Celtique et là, pendant qu'il bâtissait la ville d'Alise, il s'éprit de la fille du roi et de leur union naquit Galatès; d'autres prétendent, avec Parthenius[2], qu'en quittant l'île d'Érythie, il se rendit chez Bretanus, épousa sa fille Celtine et la rendit mère de Celtus. Comme on le voit, c'est à Gadès que les anciens en reviennent toujours quand il s'agit des fables d'Hercule; mais est-ce bien là que ces fables ont pris naissance? Et les Ibères eux-mêmes ne les ont-ils point empruntées d'ailleurs? Examinons cette dernière question.

Géryon[3] était fils de l'océanide Calirrhoë, et possé-

[1] Liv. V.

[2] Ce passage se trouve dans la préface du *Recueil des historiens des Gaules*, par DOM BOUQUET.

[3] *Gier*, *guira*, en celtique et en garanis, désigne le plus redoutable des oiseaux de proie; et à ce titre ce mot fut appliqué au flux qui remonte, en grondant, le cours des fleuves. Pline et Claudien appellent *Gir* un fleuve de Mauritanie :

... *Et Gir notissimus amnis*
Æthiopum...

Calirrhoë signifie, en grec, beau fleuve. Les bœufs dans les mystères désignent le reflux, par la confusion de *vacca*, *vaccus* avec *back* qui signifie à reculons. Quant au genre de l'animal :

Vacca sit an taurus non est dignoscere promptum.
OVIDE.

Digitized by Google

dait des bœufs qui avaient la faculté de marcher en arrière; Hercule, l'ayant vaincu, les lui enleva. Il est facile de reconnaître dans ces mots purement océaniques le phénomène double de la marée qui remonte le cours d'un fleuve et du fleuve qui la fait rétrograder; ce qui peut s'appliquer à l'embouchure du Bœtis.

Mais, dit Hésiode [1], Géryon avait trois têtes [2] et un chien défendait ses abords. Ces nouveaux détails nous reportent bien loin de Gadès, et nous ramènent encore au sein du pays celtique; ces trois têtes, nous les retrouvons dans les trois embouchures de l'Escaut, et l'une d'elles, la moyenne, est celle du Hont, c'est-à-dire du chien. Là, les anciens connaissent un camp d'Hercule, que Julien fit réparer [3]; là surtout fut trouvée, aux bords mêmes du Hont [4], la statue du héros, sur laquelle on lit en toutes lettres son nom : HERCULI MAGUSANO; le dauphin qu'elle porte d'une main désigne un fleuve, et le trident [5] qu'elle tient de l'autre, marque ses trois embouchures. Or, en remontant aux légendes des anciens peuples qui nous ont été transmises par les Grecs, nous reconnaîtrons sans peine que ce qu'ils appelaient Hercule n'était qu'une idole hiérogly-

[1] Hésiode dit : *Tricarenos. Théog.*, 287.

[2] D'autres disent que le domaine de Géryon était gardé par un dragon à sept têtes; ce qui rappelle les sept bouches des fleuves celtiques; l'Escaut en a trois, la Meuse deux, le Rhin deux.

[3] Ammien Marcellin nomme Castra Herculis une des sept places que Julien fit réparer dans le pays des Bataves.

[4] En 1514. DE GRAVE. *République des champs Élysées*, t. I.

[5] Nous verrons plus loin, thèse XIIe, que cette même figure est le Siva des poëmes sanscrits.

Digitized by Google

phique, représentant le cours de ce même fleuve et son éternel triomphe sur le flux de l'Océan.

Voici comment ils figuraient ce mythe : Hercule naquit à Thèbes, en Béotie. — Le tonnerre se fit entendre à sa naissance. — Jeune encore, il mit en pièces un amphisbène envoyé pour le dévorer. — Il portait sur le bras gauche une peau de lion, et tenait de la droite une massue. — Il combattit l'Hydre de Lerne. — Il prit le sanglier d'Érymanthe. — Il étrangla le géant Anthée. — Il s'égara dans la Mysie, en poursuivant le jeune Hylas. — Il descendit aux enfers pour en retirer Thésée. — Il enleva la ceinture de la reine des Amazones. — Il lutta contre Achéloüs pour Déianire. — Il se brûla sur un bûcher. — Il fut enfin transporté au séjour des bienheureux, où il épousa Hébé. — Descendons maintenant le cours de l'Escaut et nous y retrouverons la même suite.

Thèbes n'est autre que Tabuda, qui est, selon Ptolémée, l'ancien nom de l'Escaut ; la Béotie et ses Amphictyons rappellent le pays des Bataves et ses Ambacten [1].

L'Escaut naissant rencontre bientôt une île autour de laquelle se forma Tournai. Le nom de cette ville est Doornik [2], c'est-à-dire, île de Thorn ; or, *Thorn*, dans

[1] *Ampt*, magistrature ; *acht*, vénérable. De ces deux mots se forma *ampt-achten*, les vénérables de la magistrature, que les Celtes écrivent *ambacten* et les Grecs *Amphictyon ;* et par là on désignait le corps des magistrats chargés de juger les contestations entre les métiers de leur ressort. *Baedt* a formé Batave et Béotie.

[2] *Thorn-aeghe*, île de Thorn. DARSY. *Dictionnaire flamand.*

Digitized by Google

la langue des Runes et Taran, dans celle des Gaulois, signifie tonnerre.

L'amphisbène était vénéré des peuples de ces cantons, et dans la tombe célèbre de Childéric, retrouvée, il y a deux siècles, sur les bords de l'Escaut, était un amphisbène en bronze.

En descendant le fleuve, on trouve sur sa gauche la Lys et sur sa droite le Rupel. La Lys se dit en celtique *Leie*, et, par confusion de mots, le lion, *Leeuw*, a toujours été le symbole de la Flandre [1]; déjà César donnait à ses habitants le nom de Leuaci et, comme le même auteur place aux sources de la Lys un lieu célèbre appelé Nemetacum [2], nous avons dans ces deux mots l'explication du lion de Némée. Quant au Rupel, son nom passa chez les Grecs, dans toute sa crudité, et ils appellent Ropalon la massue d'Hercule; ce terme, entièrement étranger à leur langue, nous fait connaître par ses racines celtiques pourquoi ce choix d'une massue pour figurer un fleuve; *Roh* signifie brut, *Pael* signifie bâton, d'où *Roh-pael* désigne un bâton noueux, la massue d'Hercule.

La Lys se joignait à l'Escaut par sept branches marécageuses; près de la dernière se trouve encore aujourd'hui Lœrne, qui donna autrefois son nom à cette hydre aux sept têtes dont parlent les légendes grecques : *Lœrne,* dit Pausanias [3], *est séparée du marais*

[1] Le sceau de Robert le Frison, bien antérieurement aux croisades, était un lion.

[2] *Nemetacum* n'est point Arras, qui est appelée *Rigiacum* dans Ptolémée.

[3] Voy. *Encycl. méthod. antiq.*

Digitized by Google

par un bois consacré à Cérès; le bois subsiste toujours, il est entre Lœrne et l'Escaut, et même il s'appelle encore Nonnen-bosch [1], le bois de Cérès.

La première bouche de l'Escaut que l'on rencontre est le Zwin; or, *Zwin* désigne un sanglier. Le nom d'Érymanthe qu'on lui donne dérive de *Jar-mund* [2], mot fréquent dans ces parages, pour désigner une embouchure de fleuve. Ce sanglier était envoyé par Diane; c'est-à-dire que, sous l'influence de l'attraction lunaire, le flux remontait le Zwin [3] et arrivait mourant jusqu'à l'Escaut, d'où il était repoussé dans la mer.

En suivant la série des légendes, nous arrivons à Anthée; en suivant le cours du fleuve, nous arrivons à *Antwerp*, que nous prononçons Anvers. Anthée, roi d'Irasa, était un géant qui, s'étant proposé d'élever un temple avec des crânes humains, étranglait tous ceux qui passaient aux bords de son domaine; Hercule, fils d'Amphi-truon, le saisissant, le jeta par terre, mais inutilement; il le souleva alors et l'étouffa en le serrant à la gorge de ses deux mains. Passons maintenant à *Ant-werp* [4]. Là était un géant que l'on dit enterré sous le vieux monument appelé Het Ruys [5]; s'étant posté au

[1] Bois des Nonnes, des vierges consacrées à Cérès. Je vois dans saint Jérôme : *Nonna*, mère; or Cérès est appelée *De Meter*.

[2] *Yar-mouth* en Angleterre; *Yar-mund* en Flandre.

[3] Le flux et le sanglier se confondent dans les mystères. *Bore*, *boar*, flux et sanglier en anglais; de même *yeor* en phénicien, *yaro* en ibérique, signifient flux et sanglier.

[4] Voy. tout ce détail et tous ces noms dans GUICHARDIN. *Description des Pays-Bas*, article Anvers.

[5] *Het Ruys*, le géant. Chaque année la procession du géant Antigone rappelle aux Anversois le souvenir de ce mythe.

Digitized by Google

lieu qui se nomme le Crane, il y tyrannisait ceux qui passaient par là; ce monstre, qu'on appelait Druon, coupait et jetait dans le fleuve les mains de ses victimes. On voit qu'il existe une légère variante entre ces deux récits également basés sur l'interprétation du mot *Ant-werp*; *Werpen* signifie jeter; dans l'un, c'est une main, *Hand*, que l'on jette; dans l'autre, c'est Anthée [1].

Un bras écarté de l'Escaut va rejoindre la Meuse, c'est-à-dire le fleuve connu des poëtes sous le nom de Hélion, d'où la légende suivante : Hylas s'égara dans la Mysie, en allant puiser de l'eau; Hercule, quittant ses compagnons, courut le rechercher en l'appelant à haute voix :

... Ut littus, Hyla, Hyla, omne sonaret.

Ce bras de l'Escaut que je viens de citer rejoint le Hont par le canal que l'on appelle Hell-gat [2], chemin de l'enfer, et qui commence à Campé [3]. En effet, Hercule, selon la légende, descendant aux enfers, trouva d'abord Campé, qui en garde les abords pour empêcher les Titans [4] de sortir; puis il attaqua le Chien, c'est-à-dire le Hont, et ramena des enfers Thésée, laissant Pirithoüs assis sur une pierre [5]. Mais un incident inat-

[1] *Anthée* signifie fleurs, florales; on verra plus loin la liaison qui existe entre les florales et ces géants promenés en procession.

[2] Voy. tous ces noms dans le vieil atlas de Fischer.

[3] L'abbé Banier, qui a expliqué toute la mythologie grecque, déclare ne rien comprendre à ce Campé que les anciens placent toujours aux portes de l'enfer.

[4] *Tidt*, flux.

[5] *Pier*, pierre, tronçon de colonne. *Dict. angl.*

Digitized by Google

tendu signala cette aventure; Hercule, si l'on en croit Servius, était descendu aux enfers portant sur la tête une couronne de peuplier; au sortir du sombre abîme, le dessus des feuilles s'était noirci, de sorte que, depuis ce jour, le peuplier, naturellement celui de Hollande, possède seul l'étrange particularité d'avoir ses feuilles blanches par dessous et brunes par dessus.

Après ces événements, Hercule va chez les Amazones, où il fait prisonnière Antiope [1], et prend la ceinture de Ménalipe; de son côté, le Hont passe entre les îles Cadsant et Walcheren, dont les noms annoncent respectivement des florales et des houris, c'est-à-dire les mystères des Amazones.

Nous arrivons maintenant à l'embouchure fluctuante de l'Escaut. Les anciens qui la nommaient Schel [2] la figurèrent ainsi. Le fleuve Achéloüs, disent-ils, entra en lutte avec Hercule, au sujet de Déiànire; Hercule repoussa son adversaire qui, se changeant en taureau, lui laissa une corne. Déianire est une corruption de Diane-haer, la vierge Diane, la Lune, dont l'influence attractive fait remonter la marée océanique contre le cours du fleuve; le taureau, comme nous l'avons expliqué, désigne le reflux; il se dit Vaccus, et un

[1] *Anthos*, florales, *hof*, jardin; d'où Antiope désigne la terre des florales, le Gat's anthe. *Minne*, amante, *liebe*, chérie; d'où le mot grec Ménalipe pour désigner les houris de l'île Walcheren.

[2] L'Escaut est appelé Tabuda pour le grand nombre d'urnes cinéraires sur lesquelles il roule et qui l'ont rendu Tabidus, comme on disait à Rome, Tabou, commeon dit en Océanie; il est appelé Schel dans la partie fluctuante de son cours, et la cloche qui imite le balancement de ses eaux fut appelée du même nom dans les mystères, comme on le verra plus loin.

Digitized by Google

fleuve qui recule se dit Bach ; quant à la corne d'abondance, sa forme évasée figure une embouchure de fleuve, son nom, Rhytion[1], marque le mouvement océanique de son courant. Au reste, toute cette interprétation est confirmée par les nombreuses statues de Déianire retrouvées aux bouches du Hont ; elles portent le nom de Nehal Ennia[2], ce qui fit dire aux Grecs qu'Œnée était son père ; dans plusieurs de ces images, elle tient à la main une corne d'abondance[3].

Le fleuve, avant de finir, passe près d'Asciburgium[4], où étaient déposées pour les florales les cendres des morts ; Hercule aussi, pour terminer son existence mortelle, se brûla lui-même. Il est remarquable que chez les Celtes du Bœtis, comme chez les Scaldes du Nord, on rencontre sur ce mythe la même croyance ; les premiers appellent Weta le lieu où Hercule monta sur le bûcher, les autres racontent que Wodan réduisit lui-même son corps en cendre et vint habiter le palais d'Asgard[5]. La légende de ces deux héros a son point

[1] *Rauda* en ibérique, *Roth* en zend, désigne le double courant aux bouches d'un fleuve océanique. Rothomagus vient de là ; l'Erytheia de Géryon n'a pas d'autre origine ; le Rhodanus tire figurativement son nom du même mot ; mais ce terme fut souvent confondu avec *rood* qui signifie rouge ; ce qui fit appeler mer Rouge le goulet de plusieurs golfes où se manifeste le mouvement du flux et du reflux, comme le Bab-el-Mandeb, l'Ormus.

[2] Voy. De Grave. *République des champs Élysées*, t. I.

[3] *Id.*, *ibid.*, t. Ier, p. 264.

[4] *Asch* d'où *Asciburgum*, le bourg des cendres ; comme ce lieu sacré était au centre des populations, *asch* en vint aussi, comme nous l'avons dit, à signifier centre.

[5] Asgard est synonyme d'Asbourg, d'Asciburgium, d'Asgartha (chez les Indiens), de Middlebourg.

Digitized by Google

de départ à l'embouchure du Hont; là, au milieu des eaux, on retrouva [1] leur commune idole, portant le nom de Wodan [2].

Enfin, au delà des bouches de l'Escaut, au sein même de l'Océan, lorsqu'il arrive qu'un fort vent d'est, se joignant au reflux, chasse la mer loin du rivage, les habitants vont voir sur la grève, mise à nu, une forêt de pieux fichés en terre et qui supportaient une antique cité, des jardins suspendus, l'île des Hespérides [3]; ils retrouvent parmi ces ruines des objets de tous genres, mais surtout des statues portant l'inscription : HERCULI MAGUSANO ET HAVÆ [4]. Hercule, en effet, transporté au céleste séjour, y reçut Hébé pour son éternelle compagne.

Tel est le mythe d'Hercule; quant à ses douze travaux et aux contes de tous genres qui ont été imaginés sur ses attributs, ils ne pourraient être compris qu'à l'aide des mystères, dont nous donnerons une idée dans les thèses suivantes.

On voit par tout ce qui précède que les mêmes peu-

[1] Des antiquaires de Middlebourg m'ont dit avoir vu plusieurs de ces statues portant le nom de Wodan.

[2] *Wodan* est Odin; c'est Mercure (*Wednes-day* est le même mot que mercre-di). C'est Boudha, qui naquit à Kapila-Wistou, c'est-à-dire à West-kapel, dans l'île Walcheren, où ces statues ont été trouvées. (*Lalita Vistara.*)

[3] Près de cette cité dans l'île de Walcheren, on voit, dit Guichardin, *un jardin délicieux* qui s'appelle encore *West-hoven*, ce qui est exactement : jardin des Hespérides; il a toujours appartenu à l'abbaye de Middlebourg.

[4] Je n'ai pas besoin de dire que notre V est remplacé par le β chez les Grecs. DE GRAVE. *République des champs Élysées*, t. I, p. 262.

Digitized by Google

ples, appelés Celtes en Ibérie et Scaldes dans la Baltique, ne forment qu'une seule famille et tirent également leur nom de l'île Scaldia. Nous allons maintenant suivre leurs émigrations vers les contrées orientales, où nous les retrouverons sous un troisième nom, celui de Chaldéens.

Digitized by Google

DIXIÈME THÈSE

ÉMIGRATIONS DES CELTES EN THRACE ET ORIGINE DES MYSTÈRES.

Les Celtes, tenant sous leur main, du nord au midi, les plus riches mines de fer, étaient non-seulement armés contre toute insulte du dehors, mais pouvaient même disposer en maîtres des autres contrées; aussi, aux premières lueurs de l'histoire, les trouvons-nous déjà en pleine voie d'émigration vers les régions orientales. Leurs mouvements, quoique commencés dans l'obscurité des temps primitifs, ne sauraient échapper à nos investigations; en effet, avançant de colonie en colonie, indéfiniment, ils ont dû laisser dans chacune d'elles des souvenirs de leur passage, et si nous suivons leur piste, nous arrivons des bouches du Rhin aux extrémités de l'Orient.

Sur cette longue route, la première station où nous les voyons établis est le pays de Cologne; là, en effet, on trouve Asbourg, Batava castra et tout un groupe de noms qui ne se rencontrent qu'aux bouches de la Meuse. Les Ubiens habitaient cette contrée. Ce peuple, répandu

Digitized by Google

sur le cours du Rhin, était ainsi nommé de Uben[1], discipliner, et, par conséquent, ne se distinguait point des Germains et des Gaulois entre lesquels il était placé. Le pays que nous appelons Germanie tire son nom indigène de Tucht, discipline, et se nomme en conséquence Tucht-land; la Gaule était le pays des Druides, et Derwidt signifie discipliné[2]. Chez les Ubiens, en effet, on voyait ces mêmes monuments druidiques qui caractérisent les deux contrées voisines, et surtout ce fameux dolmen, bien connu de l'histoire sous le nom de Ara Ubiorum.

En avançant plus loin, nous rencontrons le Noricum; son nom primitif Neu-rick, nouveau royaume, montre que c'est une colonie; son nom plus récent Ost-rich[3], royaume de l'Est, montre que cette colonie vient de l'Occident; c'est pourquoi nous y retrouvons le Sabus, Batava castra, Namare, les Belgites et d'autres appellations de source évidemment moséenne.

La Thrace vient ensuite avec ses mystères établis par Orphée et qui ont, dit-on, civilisé la Grèce. Importés des bords de la Meuse, ils donnèrent le nom du fleuve sacré à toute cette région qui se nomme Mœsie en Europe et Mysie au delà du détroit. Ce détroit est

[1] Nous verrons ailleurs sur la même racine les Ubisci ou Druides de l'Aquitaine, les Wabena ou Ubieni qui, dans l'Amérique du Nord, pratiquaient la vie régulière.

[2] *Derwidt*, discipliné. *The imperial Dictionary*. César a donc traduit littéralement ce mot lorsque, parlant des Bretons, il dit: Le druidisme vient de chez eux : *Disciplina apud eos reperta*. Derwidt, Derviche, Dravidas sont un même mot.

[3] Autriche.

Digitized by Google

appelé Hellespont, Bosphore, et ces mots, ridiculement interprétés par les Grecs, n'ont de sens raisonnable que dans la langue des Celtes. Hellespont[1] est une déformation de *Heil's pond*, fleuve du Hélion. Quant au Bosphore de Thrace, Buyse, Ford, Dracht, le *tractus* des Latins, sont tous mots de nos contrées qui signifient détroit.

Le reste du pays offre de même une série de noms dont l'origine celtique est à peine déguisée :

Rhyndacus	Le Rhin.
Morena.	Morini.
Bryges.	Bruges.
Mattiaci	Mattiaci.
Margus.	Merghen.
Lilœus	Lillo.
Hebrus.	Eburones.
Nervii	Nervii.
Sassones, près du Chalusus.	Saxones, près du Schal.
Chattœ.	Cattœ.
Pitane sur l'Evenus. . . .	Piéton sur l'Yve.
Uscudama	Schiedam.
Germeni	Germani.
Choana.	Schouwen.
Valachia.	Valcheren.
Patavium.	Batave.
Balcan.	Belgium.
Britannica regio	Britannia.

[1] *Gat*, nom du détroit, fut confondu avec *Geyte*, chèvre; et les Grecs ont appelé ce détroit *Aigos potamos*, fleuve de la chèvre.

Digitized by Google

Abrettana.	Brítones.
Tenedos	Tanet.
Rhodope	Rutupiæ.
Tomes	Tamise.
Granique.	Greenwich.
Scepsis, près du Granique.	Scheppy, près de Greenwich.
Syebi.	Suevi.
Roches cuanées.	Coünos, nom de Tanet, dans Ptol.

Si maintenant, passant à la théorie des mystères, nous essayons de soulever le voile qui les couvre, nous y reconnaîtrons de même une image de la région celtique d'où ils sont venus. Donnons-en d'abord une idée générale.

Origine des mystères.

Le berceau des anciennes religions est aux bouches de la Meuse, au centre de l'antique pays des Celtes ; c'est de là qu'elles se propagèrent dans les autres régions.

Quand les émigrants allaient fonder au loin des colonies, leur premier soin était de choisir un lieu qui, par sa nature, reproduisît autant que possible la mère patrie; mais trois fleuves, sept embouchures, douze îles, un flux et reflux étaient des conditions trop complexes pour qu'on pût espérer jamais les trouver réunies dans une autre contrée; on prenait dans les dispositions locales ce qui s'offrait et on achevait de simuler

Digitized by Google

l'établissement de la nouvelle église par des tracés artificiels et des symboles portant sacramentellement les noms mêmes des objets figurés; cette partie factice du culte[1] devait être nécessairement exercée par des hommes, mais ces hommes, par la consécration sacerdotale, furent identifiés avec les agents naturels qu'ils remplaçaient et considérés comme produisant les mêmes effets.

De tous ces agents, le plus puissant, le plus merveilleux, celui où la présence des dieux se manifestait par les indices les plus marqués, était le flux de l'Océan, dont les eaux, poussées comme par une main invisible, remontaient le cours des fleuves, puis reculaient, établissant ainsi une forme de lutte entre deux éléments, dont l'un venant d'une source pure était l'emblème de la vie et l'autre imprégné de sel était le symbole de la stérilité et de la mort. Quand le développement de l'homme en vint à sentir que l'âme aussi peut avoir ses souillures et à comprendre qu'un agent surnaturel peut seul les effacer, on demanda au fétiche caché dans les flots cette purification, cette renaissance morale.

Tel est le baptême primitif; mais quand les populations, quittant les bords de l'Océan, arrivèrent dans des contrées où les fleuves versent leurs eaux dans des mers sans flux, un homme déifié représenta le dieu océanique, et, placé aux bouches des fleuves, levait arti-

[1] Le culte, né de l'idée d'une vie future, est antérieur à cette époque, comme on le verra plus loin.

Digitized by Google

ficiellement l'eau baptismale, et ce flux factice avait les mêmes vertus purifiantes que le flux naturel de l'Océan. Plus tard encore, lorsque ces ablutions durent se faire loin des embouchures des fleuves, le même ministre prenait pour épancher l'eau figurative une coquille marine[1], toujours pour conserver l'identité du baptême océanique.

L'embouchure oscillante des fleuves atlantiques servait encore à révéler aux hommes la connaissance de l'avenir et la volonté des dieux; on crut voir leur approbation ou leur désaveu dans le flux ou le reflux de la mer. Une question étant proposée, on abandonnait à la marée un objet flottant; s'il s'arrêtait au rivage, le dieu répondait : Oui; s'il était repoussé dans la mer, le dieu répondait : Non.

Les modernes ont retrouvé sur différents points du globe des souvenirs de cette pratique; ainsi[2], dans les Guyanes, on voit souvent arriver aux bouches des fleuves[3] une mère éplorée qui vient consulter le dieu pour son enfant malade; elle place sur l'eau une corbeille pleine de fruits de toute espèce que la marée emporte dans l'intérieur des terres; si ces présents sont déposés par le flot sur la rive, ils sont acceptés du dieu et portés religieusement aux prêtres Caraïbes[4]; mais s'ils revien-

[1] En grec, *Prochoè* signifie flux et aiguière.

[2] *Voyage à Surinam.* BENOIT.

[3] Les noms de ces fleuves rappellent les mystères celtiques; le Maroni, Paramaribo (sur le Surinam), l'Oyapok montrent à nu les racines Maer, Bahr, Ebbe, Beck (Oya-Pek, wei-beck, sainte rivière).

[4] *Keeren*, purifier; *Ebbe*, reflux; d'où Caraïbe.

Digitized by Google

nent au point de départ, le dieu les a repoussés et la malheureuse mère voit dans ce refus un présage funeste pour son enfant.

Cette divination naturelle dut également être remplacée, dans les contrées éloignées de l'Océan, par des procédés artificiels et forma une autre branche du ministère sacerdotal, la consultation augurale des dieux. On suivit pour cela différents systèmes.

Ainsi, pour figurer le balancement du fleuve à son embouchure, on façonna des idoles à têtes [1] mobiles, déclarées par la consécration identiques avec le fleuve primitif, et les oscillations [2] de ces têtes, comptées, par exemple, en nombres pair ou impair [3], servaient à découvrir les choses cachées; le mot *Neusis* [4], qui désigne en grec ce mouvement de tête, fit nommer l'idole Dionysos, que les auteurs latins ont traduit par Bacchus. Par une autre méthode, considérant que le flux présente l'image de deux courants qui se repoussent, on faisait battre deux animaux sacrés, mais lutteurs, et surtout deux coqs, deux taureaux, deux béliers; on avait soin de les placer dans la direction du flux et du reflux, c'est-à-dire de l'ouest à l'est, et l'on augurait comme si l'on était aux bouches d'un fleuve atlantique. Le plus souvent et surtout chez les Ger-

[1] Dans un fleuve, la tête est toujours l'embouchure.

[2] En latin *Oscillæ;* ce mot auquel on ajoutait *Ebbe* faisait Esculape, dont les oscillations servaient surtout à guérir.

[3] *Numero deus impare gaudet.* Le fleuve primitif avait rendu sacrés les nombres un, trois, sept.

[4] Le premier chant de l'Iliade appelle Neusis le mouvement approbateur de Jupiter consulté par Téthys. (*Tidt*, flux.)

Digitized by Google

mains et les Perses, le cheval seul tenait lieu de deux animaux; cet animal marchant en avant, ruant en arrière, parut une image naturelle du flux et du reflux; et, conformément à ce que nous avons dit plus haut, on l'appelait Nizéen[1], comme nous l'apprend Hérodote. Afin de maintenir l'identité sacramentelle, l'animal figuratif prit le nom du phénomène dont il était le symbole; c'est pour cela que le même mot *Mare*[2], qui signifie mer, désigne aussi la jument consacrée aux présages; *Kavel*, divination, fut de même l'origine du mot cavale[3]; *Ebbe*, flux, a été transformé par les Grecs en Hippos, cheval, et là-dessus ils nous content qu'à l'origine d'Athènes, Neptune et Pallas, voulant tirer l'horoscope de la nouvelle ville, firent paraître sur le rivage l'un un cheval, l'autre un olivier; ce cheval est Ebbe[4], Hippos; l'olivier est le Hélion[5], Elaion; ce qui nous apprend qu'on avait figuré sur l'Ilissus, qui passe à Athènes, le mystère atlantique du flux et du reflux.

Ces principes se sont répandus dans le monde entier; ainsi, en Mœsie coulait le Srymon; son nom dérive évidemment de Stream, qui, dans la région de la Meuse,

[1] Du mot Neusis.

[2] De *maer*, jument, et *schalk*, devin, on fit *Maerschalk*, maréchal.

[3] Le mot Cabale vient aussi de là.

[4] On voit dans l'ancien monde Olis-ippo, Bel-ippo, Ippo-regius; on voit dans le nouveau monde Paramar-ybo, Maraca-ybo, Mescha's-ebbe; on voit de même chez les Grecs l'Euripe, les légendes d'Hippolyte, de l'Hippocrène, etc. Rac. Ebbe.

[5] Les attributs de Minerve sont une hampe (Hille), un olivier (Oil), une chouette (Huyl), un casque (Helm); son protégé dans les poëmes homériques est Ulysse (Heil).

Digitized by Google

signifie flux et reflux ; lorsque Xerxès, dit Hérodote [1], arriva à son embouchure, les mages s'arrêtèrent pour immoler des chevaux. En Chine, l'ancien alphabet [2] de soixante-quatre lettres sert, comme on sait, à la pronostication ; un dieu marin, disent les légendes du pays, remontant le fleuve Jaune, l'apporta sur son dos [3] et le déposa à terre ; or, cet être mystérieux portait un nom qui le rattache à toutes les légendes que nous avons mentionnées plus haut ; il se nommait Loung-Mâ, serpent-cheval [4].

C'est ainsi que chaque peuple eut sa façon de se passer du flux océanique, soit pour les opérations sacramentelles que je viens de décrire, soit en général pour tout autre du même genre.

Les noms que portèrent ces premiers prêtres rappellent toujours l'origine atlantique de leur ministère ; ainsi Pontifex vient de *Pond* [5], mer, et *Vegen*, purifier ; les Phéaciens d'Homère, les Faycas des îles Canaries, les ministres de Baal-Veger chez les Moabites, le

[1] *Hérod.*, liv. VII.

[2] Ce sont ces caractères qu'on trouve dans les almanachs chinois, qui ont, comme les nôtres, des pronostics. Ce mot même d'Almanach ne vient point des Arabes d'Espagne ; on le trouve dans Eusèbe, qui écrit Almenikiaca ; Saumaise le croit persan.

[3] C'est la légende d'Oannès, de Cécrops, de Dagon, d'Atergatis, des mermaids saxonnes. *Back*, qui signifie dos, signifie aussi fleuve océanique et rétrogradant.

[4] Ce serpent est l'amphisbène qui marche en avant et en arrière. *Mâ*, cheval en chinois, signifie eau en arabe ; de là vient le latin *Meare*, couler et le quichua *Mayu*, fleuve. La Magdalena est appelée *Amarumayu*, serpent-fleuve. GARCIL. *Histoire des Incas*.

[5] Pour tous les mots celtiques de cet ouvrage, voyez les dictionnaires se rapprochant de la langue zélandaise.

Digitized by Google

Veachi, prêtre purificateur dans la Nouvelle-Zélande, n'ont pas d'autre origine; le pontife mongol s'appelle *Lama*, mot qui signifie également mer dans la langue de ce peuple; le pontife des Caraïbes est Mair-monan [1]. Le mot hébreu *Yeor* [2], que l'on traduit par fleuve, signifie spécialement son embouchure oscillante; d'un autre côté, le mot ibérique [3] *Jarro* désigne un vase à une anse servant pour le baptême factice; on voit donc que ce vase et cette embouchure ayant un même nom sont mystiquement une même chose et que cette racine a pu former chez les Grecs le mot *Iereus*, prêtre.

Il en est de même de toutes les autres fonctions du ministère sacerdotal, de celle, par exemple, qui a pour objet la divination.

Ainsi, chez les Celtes, on appelle Ebbe le flux et le reflux; on fit de ce mot Eubages [4], désignant par là ceux des Druides qui employaient ce moyen pour connaître la volonté des dieux. Dans les autres contrées où le flux n'existe pas, les prêtres tiraient leurs noms des emblèmes divinatoires qui le figuraient; ainsi, les mots *Calx* en latin, *Kalki* [5] en sanscrit, désignent la ruade du cheval; de là le nom celtique *Schalk*, qui

[1] Voy. THÉVET. *Cosmogr. univers.*

[2] Jar-mouth, Jari-moth, Jar-dan ont cette racine.

[3] Bochart et d'autres ont montré les relations de l'hébreu, de l'ibérique, du phénicien. QUINTANA, *Dict. espagnol.*

[4] La lune, *maen*, forme le flux; de là les Eubages dans d'autres pays sont appelés Mannus, Minos, Manou, Ménès.

Vischnou chez les Brames doit s'incarner un jour et devenir le cheval Kalki; il brisera alors le monde d'un coup de pied; de là ses prêtres sont appelés Gozaïm, du mot ibérique *Coz*, ruade de cheval, reflux. QUINTANA. *Dict. espagnol.*

Digitized by Google

signifie devin dans la langue des Celtes et que les poëmes homériques écrivent Calchas. Ceux qui se servaient de têtes oscillantes, surtout pour guérir des maladies, furent nommés Thérapeutes, du mot Théraphim [1], qui se rencontre souvent dans les livres des Hébreux et d'où les Grecs ont fait Therapeuô, guérir; ce sont ces mêmes figures que d'autres peuples ont appelées Talismans [2], c'est-à-dire hommes parlants.

Quant aux augures des Romains et des Grecs, ils opéraient comme il suit : assis sur leur chaise augurale et tournés vers le nord [3], ils traçaient avec leur crosse [4] un cercle dans le ciel, et selon que le premier oiseau qui traversait cette ligne allait vers l'orient dans la direction du flux ou vers l'occident dans le sens du reflux, le destin était favorable ou contraire [5].

On voit par ce peu d'exemples que tant de noms différents donnés aux prêtres des anciennes religions n'ont qu'une même origine et que cette origine est celtique.

Les mystères avaient pour objet la réformation de l'homme; ils le prenaient brut, et, le travaillant à neuf, s'attachaient à retrancher de son cœur jusqu'aux dernières fibres de la vie sensuelle, à lui enlever sa première âme; et quand ils en avaient fait un cadavre, ils

[1] Rac. *Teer*, goudron. Ces figures étaient goudronnées. Thèse XIVe.

[2] *Tael*, parole; *man*, homme. De *man*, les Grecs firent Μάντις.

[3] Les anciens augures étaient tournés vers le nord; plus tard, par un autre système, ils se tournèrent vers l'orient.

[4] *Lituus*, crosse. Voy. thèses IXe et Xe.

[5] *Geier* en celtique, *agur* en hébreu, *guira* en garanis, sont la racine du mot augure et signifient Vautour.

Digitized by Google

lui inspiraient un souffle créateur qui lui rendait une seconde vie [1]. Les hommes qui avaient subi cette mue formaient une génération mystique, une famille de frères qui, nés d'une mère commune, anéantis dans sa volonté, ne vivant plus que de son âme, lui appartenaient de tout leur être; aussi ne se présentaient-ils jamais devant la grande déesse sans être parés d'un signe de dépendance. Le siége de cette puissante transformatrice était aux bouches du Hélion; désignée sous l'emblème de Nehal Ennia [2], sa fécondité mystique était figurée par les fleurs et les fruits qui remplissaient son giron; autour d'elle étaient ses enfants dévoués, les Druides, portant comme marque de servitude un collier d'or, qui était, selon Strabon [3], leur principal attribut.

Quand les émigrations celtiques propagèrent au loin cette religion, les colonies fondées relevaient toujours de l'Église originaire; elles en faisaient une statue hiéroglyphique, et l'hommage rendu à cette déité figurative s'adressait à la primitive et véritable Sion. Cette image se composait de symboles exprimant les opérations virtuelles de Nehal Ennia; ainsi, Cybèle, aux apparences d'imminente maternité, rappelait sa fécon-

[1] Dans *les Dionysies*, Iacchus, le nouveau fidèle, est nommé Bimater; de même que les poésies sanscrites parlant des Brames les nomment les deux fois nés, Dwitja. Dans le même sens, Circé appelle Ulysse deux fois mort.

[2] Sa statue a été découverte en 1647 dans l'île de Walcheren; nous la retrouverons avec Homère, sous un autre nom, celui de Circé, Kirke, et nous comprendrons ce que nos pères appelaient le giron de l'Église.

[3] *Strabon*, liv. 4.

Digitized by Google

dité mystique; la Lune, qui pare le front d'Isis, de Diane, de Méni, ou qui était sous leurs pieds, marquait le mouvement purificateur des flots que soulève cet astre; les cloches qui paraissent dans les mystères, la roue de la Fortune, la balance de Thémis, l'escarpolette d'Erigone [1], figuraient par leur libration l'embouchure oscillante des trois fleuves celtiques.

Dans l'île baltique de Codanusia, pour exprimer le cours océanique du fleuve Hélion, on portait en procession la déesse Herta [2], et à son retour on la baignait dans un lac qui représentait l'Océan; on faisait de même à Rome pour la statue de Cybèle, que les Galles promenaient et plongeaient ensuite dans l'Almon [3]. Ces figures ambulantes, pour mieux représenter le va-et-vient du flux, s'avançaient d'elles-mêmes, puis s'arrêtaient, de sorte qu'il fallait retourner en arrière. *Un fait dont j'ai été témoin oculaire,* dit Lucien [4], *c'est que, dans les processions de la déesse Syrienne, la statue portée sur les épaules des prêtres s'élevait tout à coup en l'air et avançait sans être soutenue.*

Les images de ces déesses ne différaient point de Nehal Ennia; et, comme cette dernière, elles avaient

[1] La fête de l'escarpolette se pratique encore dans les temples des Brames. Cette fête chez les Grecs s'appelait Aiôrai; pour désigner la mer, on plaçait à côté de l'escarpolette une chienne appelée Mœra. Cette fête est supprimée depuis longtemps dans nos temples; mais nos traditions ont conservé des vestiges du croissant, des trois coups de cloche, de la roue, de la balance.

[2] TACITE. *Germania.* Dans l'île de Rügen, en Poméranie.

[3] *Al maen,* la lune, la marée lunaire.

[4] *De Dea Syrâ.*

Digitized by Google

leurs fidèles dévoués; ainsi, Herta était l'idole des Suèves et jamais, dit Tacite, aucun homme ne parut en sa présence, *nisi vinculo ligatus*, sans porter le collier de l'ordre; c'est dans le même sens que d'autres lui donnaient le nom de Diane, qui dérive de Dienen, servir, qui désigne la déesse dont on était l'esclave [1].

Les mystères des anciens, antérieurs à l'art d'écrire, étaient représentés par des jeux, des figures mimiques. A chaque fête, des troupes spécialement exercées retraçaient ainsi dramatiquement le sujet qui rassemblait les croyants; ces bandes héréditaires se transmettaient fidèlement de génération en génération le rite sacramentel de ces représentations; mais, plus tard, quand les mystères passèrent du delta des fleuves dans des temples de marbre et que la religion se spiritualisant sentit que, pour approcher des dieux, il fallait des ministres purs et choisis, ces troupes négligées se dissipèrent peu à peu, mais elles n'ont jamais entièrement disparu. Les scènes religieuses dont elles avaient établi l'usage dans la foule formaient la principale partie du culte des anciens. Quand le moine Augustin [2] vint apporter dans nos contrées la religion du Christ, il échoua contre la ténacité de ces usages; le pape Grégoire le Grand lui écrivit une lettre que Bède nous a conservée et qui l'autorise à laisser à ces peuples leurs

[1] *Meisse* signifie jeune fille. La déesse Herta fut appelée Hertameisse par les peuples de la Méditerranée qui écrivaient Artémise. Mais comme *Hert* signifie cerf, on donna à Diane cet animal pour emblème.

[2] Vers l'an 600. Gildas et Bède sont les deux plus anciens historiens de l'Angleterre.

Digitized by Google

fêtes dramatiques et même leurs repas dans les églises; les fêtes des fous, des ânes au moyen âge étaient des vestiges de ces anciennes jongleries. Quant aux jongleurs eux-mêmes, voyons ce qu'ils sont devenus.

Les mystères étant nés dans l'île Scaldia, aux bouches de la Meuse, durent de même, en se répandant ailleurs, chercher les deltas des fleuves; les jongleurs y établirent leurs jeux symboliques, et quand cette forme antique de religion tomba en désuétude, ils se dispersèrent, mais sans quitter entièrement le voisinage de leur ancien séjour.

Or, il est parmi nous une race antique et mystérieuse d'hommes qui nous ressemblent assez par la physionomie et dont l'origine est inconnue; ils sont quelquefois errants, mais plus souvent ils se rencontrent à l'embouchure des grands fleuves. En France, on ne les a guère vus que par bandes voyageuses, et comme ils exerçaient leurs opérations magiques au moyen du tambour, qui se dit en langue celtique *Bom* [1], le peuple leur a donné le nom peu altéré de Bohémiens. Dans l'Inde, on les appelle Zangani, du mot ibérique Zanganear, qui signifie errer. Aux bouches du Danube étaient les Zigaunes, nettement nommés et placés là par Hérodote et Apollonius de Rhodes; leurs mystères se célébraient à Histropolis, ce qui les fit appeler Histrions par les Tyrrhènes, tandis que les populations danubiennes,

[1] Darsy. *Dict. flam.* Les Taphiens dérivent de *tof*, tambour; les Maragatos, de Maraca qui a le même sens. Mentès, roi des Taphiens, prédit le retour d'Ulysse; les Maragatos d'Espagne ont toujours le tambour basque.

Digitized by Google

même encore aujourd'hui, ne les connaissent que sous le nom de Zigaunes [1], que leur donnent les deux auteurs grecs. Aux bouches du Bœtis sont les Gitanos, et la ville où ils célébraient leurs jeux, Spel, en prit le nom d'Hispalis. Aux bouches du Rhône étaient, pour les florales de Marseille, les Gypsies; ce qu'ignoraient les Latins en nous contant la fable de Gyptis. Aux bouches de l'Oder étaient les Suèves, et parmi eux Tacite [2] appelle Semnones ceux qui pratiquaient le culte de Herta; or, ces Semnones se retrouvent par toute l'Asie sous le nom de Schamanes; en certains cantons [3], on les surnomme Boyès; et, en effet, comme les Boïens [4] de l'embouchure de la Garonne [5], ils ont un tambour basque, guérissent, prédisent l'avenir; et s'ils adorent le Soleil, c'est qu'ils n'ont point oublié le primitif Hélion, d'où sont sortis tous les mystères.

Au temps de Martial et de Pline, les Gitanos étaient

[1] Le Sicanes, dit Thucydide, viennent du fleuve Sicanos en Espagne. A Babylone, on appelait Zogane l'homme qui, dans les fêtes nommées Sacées, était sanctifié, placé sur un trône, puis mis à mort. Le Guèze, chez les Muiscas d'Amérique, était de même immolé à Sogamozo. Pour représenter cette fête expiatrice, les histrions étaient 13; le sort désignait le treizième qui servait de victime, et ses douze compagnons (Gesell) procédaient sur lui à la cérémonie sanglante. Le mot *Easter* désigne encore chez les Saxons la fête de Pâques.

[2] Germania.

[3] Chez les Tongouses, rappelant par leur nom les Tongres du Hélion; une prophétesse tongrienne, *tongria virgo*, prédit à Dioclétien qu'il serait empereur.

[4] Boïens de *Bohio*, tente, en ibérique.

[5] Près de la Garonne et de son mascaret, appelés dans les livres sanscrits Varuna et Makara, étaient les Boii, les Ubisçi, les Médoaci, c'est-à-dire les Boyès, les Druides, les Mèdes.

Digitized by Google

déjà fameux à Rome par leurs danses; au temps d'Hérodote, il y a plus de deux mille ans, les Zigaunes du Danube étaient connus des Grecs; ce n'est donc point Tamerlan qui, comme l'ont prétendu des modernes, a refoulé de l'Inde dans notre Europe ces races errantes; elles ne sont donc point appelées bohémiennes pour être passées par la Bohême en arrivant en France; elles sont les restes des anciens bateleurs chargés de jouer les mystères.

Avant la période que nous venons de décrire, il existait une religion ancienne, brute dans ses mœurs, n'admettant d'autre expiation que celle du sang. Les mystères, bien loin de l'abolir, la conservèrent tout entière, mais en représentant par des symboles équivalents tout ce qu'elle avait d'inacceptable; il naquit de là une science nouvelle, le mysticisme, qui consistait à conserver le sens de ces mythes et à savoir à quel point de l'antique religion ils se rapportaient. Les Hiérophantes, les Rabbins, les Rapsodes, les Riphous[1] perdirent avec le temps la tradition de ces figures; il fallut les rechercher par la science, et c'est aujourd'hui l'œuvre des docteurs dans toutes les religions et la nôtre dans cet ouvrage.

Mystères des Thraces.

En exposant la théorie précédente, nous avons décrit les mystères de Thrace. Les colonies celtiques établies dans cette contrée y avaient transporté l'image du

[1] Les Riphous sont les rabbins des Védas dans l'Inde.

Digitized by Google

Hélion avec ses noms, ses emblèmes, tous ses accessoires; quand par la suite des temps on eut perdu le sens de ces détails, on les interpréta, et les mille légendes imaginées sur ce sujet forment ce que les anciens nous apprennent de la religion de ces peuples. Elle se résume tout entière dans le culte de Bacchus. Le mot celtique pour signifier rivière est *Bach* [1], et comme ce même mot signifie également *à reculons*, on voit que le fleuve dont il s'agit offre à son embouchure le phénomène du va-et-vient de la marée; Bacchus est donc le fleuve purificateur, le Nehal Ennia [2] des Thraces.

Les Grecs nous disent qu'il fut enfermé dans la cuisse de Jupiter; ils ont joué sur le mot marée qui, prononcé en grec *méros*, veut dire cuisse. Le Hélion a deux cornes, on donna deux cornes à Bacchus comme à tous les fleuves. Jeune, il fut mis dans un coffre de bois, dans un bac [3], et abandonné aux flots qui le transportèrent en Laconie; le mot Lacus, loch [4], ne désigne point l'eau tranquille d'un lac, mais l'estuaire oscillant d'un fleuve atlantique. Il fut nourri par les Hyades, Ὑάδες; altération insensible du mot Wade, qui signifie rivière. Il mit en pièces un serpent amphisbène; l'amphisbène [5],

Bach, rivière, en celtique et en zend; à reculons, en anglais. Les Latins en ont pris *vacillare*, et les Grecs Πηγή, appliqué aux fontaines sacrées.

[2] *Nehal*, fleuve, en hébreu; *ein*, un, primitif.

[3] *Bac*, coffre. DARSY. *Dict. flam.* PERNETTY. *Fables égyptiennes.*

[4] *Luctari* vient de là, ainsi que le sanscrit *Loka*, qui signifie flux. On verra plus loin Loka Varuna. Thèse XVIIIe.

[5] Voy. PERNETTY. *Fables égyptiennes*, liv. 3, ch. XIV. *See, ebbe*, qui signifient marée en celtique, ont formé *zia* en chinois-japonais, et *hebi*

Digitized by Google

l'écrevisse, le cheval sont dans les mystères les principaux emblèmes du flux et du reflux; dans le tombeau de Childéric, retrouvé à Tournai dans ces derniers temps, était un amphisbène. Sollicité par Rhéia, il combattit les Titans; *Re* est la rivière, *Tidt* est le flux qui la refoule à son embouchure. Il s'avança jusque dans l'Inde[1]; *Einde* signifie fin, *Hind*[2] signifie en arrière; le dieu victorieux, à la fin de sa course, avait donc entièrement repoussé les Titans, le flot montant de la mer.

Il n'est aucun des contes imaginés sur Bacchus qui ne procède de quelque abus du même genre. Pour défendre les dieux, il se changea en lion et attaqua les agresseurs, *horribili mala*[3], dit Horace; en effet, *Back* signifie mâchoire. Ses Bacchantes sont souvent appelées Mœnades, nom qu'elles tirent de *Maen* qui, signifiant Lune, désigne mystiquement la marée lunaire; le Thyrse, au contraire, vient de *Te erse*[4], l'arrière, c'est-à-dire le recul des eaux. Orphée, dans son hymne à Bacchus, va jusqu'à nous donner le nom du fleuve

en japonais, ces deux mots signifiant serpent. Souvent on donnait à ce serpent sept têtes, pour figurer les sept embouchures du fleuve primitif; les Grecs alors l'appelaient Hydre, *Udor*, en grec, *Water*, en celtique, signifiant eau.

[1] Bacchus, Osiris vont dans l'Inde; ces deux dieux sont un même mythe; la plante flottante appelée Lotus que tient ce dernier montre qu'il s'agit d'un fleuve.

[2] *Hinder*, en allemand, *behind*, en anglais, signifient en arrière.

[3] *Mala*, mâchoire. *Back*, mâchoire. DARSY. *Dict. flam.*

[4] Contracté en *t'erse*, *terse*. De là dérivent *Dorsum*, chez les Latins, *Tarsis* qui, chez les Phéniciens, désigne la mer d'arrière, l'Atlantique.

Digitized by Google

que ce dieu représente en le comparant au soleil, Hélion, et en l'appelant Misès, la Meuse.

Ces mystères sont donc identiques avec ceux de la Meuse[1] ; il y avait donc en Thrace, comme aux bouches de ce fleuve, toute une famille de fidèles qu'un même lien attachait à une commune divinité. Le nom de Bendis que l'on donne à cette image, à cette fille de Nehal Ennia, dérivant de *binden,* lier, marque l'esclavage volontaire des peuples voués à son culte et a laissé à leurs descendants les noms de Serves, d'Esclavons.

On sait que le nom d'Orphée se mêle aux mystères de Thrace. Tout ce que nous venons de voir roule sur le mot *Bach;* toutes les légendes d'Orphée forment une série parallèle sur le mot Hélion. Ainsi Orphée, identifié avec le fleuve, était, dit-on, fils du Soleil, parce que Hélion, nom de la Meuse, est aussi celui du soleil, en grec ; il descend aux enfers, ce qui provient de ce que le mot *Hel* signifie aussi enfer et qu'un des bras du fleuve, celui qui mène dans la région des Houris, porte même le nom de Hel-gat[2] ; son nom se trouve mêlé dans les légendes à celui d'un héros nommé Sabas, comme dans la réalité le Hélion reçoit la rivière appelée Sabus[3] ; enfin, Orphée a chanté Apollon, dieu du soleil, et les Muses, et ce souvenir que le temps a respecté peut se voir encore au lieu même où la Sambre et la Meuse

[1] Silène est Séléné, la lune ; l'âne est Borraga, confondu avec Bore, flux ; le lierre, Hiest (Darsy) figura l'Hister ; l'Hèbre fut transformé en Ebrius, ivre ; ainsi du reste.

[2] Chemin de l'enfer. Le Hel-gat mène à l'île Walcheren.

[3] La Sambre. Voy. thèse IXe.

Digitized by Google

mêlent leurs eaux; c'est un monument druidique formé de neuf dolmens rangés en cercle autour d'un autre plus grand et paraissant figurer dans le style des temps primitifs Apollon au milieu des neuf sœurs.

Populations modernes de la Thrace.

Après les Grecs vinrent les populations modernes qui, continuant à dénaturer les institutions de leurs aïeux, multiplièrent les incohérences, de sorte que l'on peut encore, mais avec peine, distinguer dans leurs traditions quelques reflets des mystères d'autrefois. Les Serves[1], qui sont les habitants de l'ancienne Mœsie, continuent toujours à chanter le fleuve primitif et sous son nom de Meuse, et sous celui de Hélion. Ils racontent que leurs aïeux, partis de régions lointaines, eurent pour guide une souris qui coupait les montagnes, pontait les rivières et les établit finalement dans le pays qu'ils occupent; or, *maus* signifie souris en celtique, en latin, en grec. Leurs poésies, parfois sublimes, reviennent continuellement sur la rivalité de Mousa et Marco, deux héros fameux dans les anciens temps, et vous voyez aux détails de ces combats qu'ils veulent décrire la lutte des eaux de la Meuse contre le flot montant de la mer[2]. Le grand saint, la divinité tutélaire, le palladium de la nation est Hélie, dont le nom, au premier abord, semble être religieusement pris des souvenirs bibliques; mais on sent bientôt, en parcourant

[1] Voy. *Poésies serbes*, par Mme Elise Voyart.
[2] Maerke, diminutif de Maer, d'où Marco.

Digitized by Google

les poésies serbes, qu'il s'agit toujours du fleuve Hélion, et l'on en est encore plus convaincu quand on lit dans Métaphraste, l'historiographe byzantin, que le saint hermite *Sabas* se noya chez les *Goths* dans le fleuve *Musæus;* traduction légendaire de cette phrase : la *Sambre*[1] a son *embouchure* dans la *Meuse*.

Enfin, les Thraces, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nous, ont toujours vénéré la même déité, le Hélion; et leur inféodation à son culte était exprimée par le mythe de Bendis[2]; leurs chefs, dans la suite des siècles, admettant savamment tous les systèmes religieux, se sont faits tour à tour Ariens, Catholiques, Grecs, mais la foule resta dans ses anciennes habitudes, et c'est par des concessions réciproques qu'elle se laissa imposer des croyances étrangères.

Ainsi nous pouvons remarquer que plus nous avançons vers les régions orientales, plus sont nombreux dans les masses populaires les vestiges restés des institutions d'autrefois. Chez les Thraces, au seuil de l'Asie, nous avons pu démêler, dans les nouvelles croyances, des lambeaux de la foi primitive apportés par les anciens Celtes; si, franchissant cette barrière, nous continuons de suivre leur marche civilisatrice, nous pourrons retrouver dans cette Asie qui ne change point les éléments peu altérés de la religion de nos pères; c'est ainsi que nous arriverons avec eux sur les

[1] *Sabus*, Sambre. *Gat*, embouchure, est confondu avec Goth.

[2] *Binden*, lier; *dienen*, servir; d'où on voit que Bendis et Diane sont un même mythe.

Digitized by Google

bords de l'Euphrate et du Tigre, d'où ils ont propagé à toutes les extrémités leurs institutions, et où, pour nous conformer au style des Grecs, nous les appellerons Chaldéens.

Digitized by Google

ONZIÈME THÈSE

ÉMIGRATIONS DES CELTES OU KALDÉENS DANS L'ASIE CENTRALE.

Hérodote est le plus ancien auteur qui nomme à la fois les Celtes et les Chaldéens; il trouva les uns au fond de l'Europe et les autres au fond de l'Asie. Ignorant la liaison qui existait entre des peuples aussi éloignés, il ne se préoccupa point de l'altération que la distance et le temps avaient dû apporter à ces noms; il les écrivit comme il crut les entendre prononcer : Keltai, Khaldaioi; et les deux nations restèrent ainsi désignées dans tous les auteurs qui vinrent après lui; de sorte que les Celtes de l'Ibérie, les Scaldes de la Baltique, les Chaldéens[1] de l'Asie centrale, quoique formant une même famille, sont traités dans le cours de l'histoire comme peuples entièrement distincts d'origine et de nom.

En suivant la marche de ces peuples vers l'Orient, nous sommes arrivés des bouches du Rhin au Bosphore de Thrace; là, le nom de Celtes expire et fait place à

Aucun de ces trois noms ne se rencontre dans la Bible.

Digitized by Google

celui de Galates; plus loin, sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, ces derniers sont de nouveau appelés Chaldéens; mais, sous cette dénomination, ils occupent deux contrées entièrement distinctes : l'une aux bouches de ces deux fleuves dans le voisinage de Babylone, l'autre à leur source dans la région arménienne. Hérodote est le seul qui trouve des Chaldéens sur l'Euphrate inférieur; Xénophon, Strabon, Constantin Porphyrogénète sont unanimes pour placer ces peuples sur le cours supérieur de ce fleuve. Quoi qu'il en soit, la civilisation qu'ils déposèrent au centre de l'Asie y germa et propagea ses racines à toutes les extrémités de l'Orient. Assurons ces principes par quelques études de détail.

Celto-Galates.

Si le nom de Galatie n'est resté qu'à la partie centrale de l'Asie Mineure, gardons-nous de croire que les émigrations celtiques n'aient occupé que ce petit canton; elles ont rempli toute la Péninsule, et les provinces maritimes, quoique désignées dans les populations par d'autres noms, ne laissent pas d'être galatiques; leurs institutions, leurs légendes, leur déesse patronale sont les mêmes que chez les Galates, chez les Thraces, chez les peuples des bouches du Rhin; leurs mystères se résument tous dans le symbole d'une même déité qui revient à Cybèle, patronne des Galates, à Bendis, à Nehal Ennia. Si cette personnification de l'Église primitive s'appelle Diane à Éphèse, Cérès à Milet, Mâbog

Digitized by Google

en Syrie, Anaïtis à Comane, Méni dans le Pont, Nana chez les Élymiotes, Isis en Égypte, Sémiramis à Babylone, Mama-Koïa à Cusco, c'est que chaque nation a désigné son idole par celui de ses attributs qu'elle a le plus remarqué[1]; mais, sous des noms différents, ces attributs sont les mêmes dans toutes les déesses; c'est toujours la fécondité mystique, les ablutions fluminales, la divination, la servitude volontaire ou tout autre élément constitutif des mystères atlantiques. Nous devons donc nous attendre à trouver chez les Celto-Galates les mêmes mythes que nous avons déjà étudiés chez les Celtes de la Thrace.

La fécondité mystique de Cybèle[2] est désignée par les symboles de maternité qui la distinguent.

Son pouvoir baptismal et purificateur se trahit par les légendes mêmes qui ont été imaginées sur elle. Son nom mystique est Rhéia[3]; elle repoussa l'attaque des Titans, prit Ménos pour son pontife et s'enfuit chez Janus; or, Rhéia est une rivière; Tidt qui signifie flux, c'est-à-dire la marée remontant contre le cours du fleuve, nous donne l'explication de ces prétendues guerres que les Titans firent aux dieux; Ménos est sans altération *maen*, la lune; Janus à deux visages marque le flot avançant et reculant. Pour comprendre ce dernier mythe, il faut savoir qu'aux bouches des

[1] Ces noms appartiennent à différentes langues et sont difficiles à interpréter ; on voit pourtant dans Méni la déesse lune, dans Mâ la déesse mère, etc.

[2] *Kuh*, vache; *bele*, fée, déesse. DARSY. *Dict. flam.*

[3] Apollonius de Rhodes, décrivant les mystères de l'Asie Mineure, appelle toujours la déesse Rhéia ou Méni.

Digitized by Google

trois fleuves celtiques, l'ordalie se faisait non-seulement pour le berceau des enfants[1] suspects, mais encore pour la bière des guerriers dont le courage était contesté. Le brave victorieux de l'épreuve était déposé par le flux même dans la crypte du temple, et là au printemps se faisaient les orgies qui devaient le rappeler à la résurrection sadducéenne; celui, au contraire, que le reflux entraînait dans l'abîme était considéré comme lâche et gémissait sous les eaux. Dans les contrées où il n'y a point de flux, on figura de différentes manières ce jeu de la nature. Par exemple, à l'entrée du temple, était le char qui portait la relique du mort; on le tirait en avant et en arrière et, sur ce flux factice, la victoire se décidait comme aux bouches des fleuves. A Rome, le temple de Janus[2] servait ainsi à décider de la valeur dans les combats; c'est pourquoi on ne l'ouvrait qu'en temps de guerre. Généralement, on employait des chevaux sacrés pour cette épreuve; mais, chez les Birmans, ce sont des prêtres qui s'attellent au char; et pour mieux se reporter aux bouches du Rhin, ils sont eux-mêmes appelés Rahan.

La servitude volontaire doit se retrouver chez les Galates, comme parmi les Thraces et les Druides. En effet, ces peuples, en émigrant des Gaules vers l'Orient, avaient eu des luttes à soutenir sur leur passage, spécialement contre les habitants de l'Italie; or, le plus grand triomphe qui pût illustrer les soldats de Rome,

[1] Voy. thèse IIe. L'ordalie pour la bière des morts se faisait aux bouches du Hont où se trouve l'île des Valkyries.

[2] On a trouvé des figures de Janus chez les peuples de la Baltique.

Digitized by Google

c'était d'enlever à un Gaulois le collier qui le vouait à la grande déesse, et le surnom de Torquatus[1] était la récompense accordée au héros qui avait obtenu ce succès. La déesse des Galates, dans ce cas, portait le nom de Mater idœa; ce qui se rapporte au serment que lui prêtaient ses féaux sur le dolmen; *Eedt* signifie serment et *Hito*[2] pierre noire.

Les temples de Cybèle avaient aussi leurs jongleurs que l'on appelait Corybantes. *Koor*, qui commence ce mot, désigne l'enceinte où se faisaient les florales; ce temple rudimentaire, transformé suivant les progrès de la civilisation, devint le chœur de nos églises; quant à l'autre mot *Band*, il signifie confrérie; les Corybantes étaient donc la troupe chargée de jouer les mystères; trois[3] de ces danseurs, distingués par des emblèmes particuliers, avaient pour fonction de figurer dans les ballets le cours des trois fleuves, et cette cérémonie se retrouve fort peu altérée sur tous les points du globe; les trois bayadères indiennes qui figurent le Notch, les trois Iaonas[4] qui, dans les mystères des Caraïbes, décrivent leurs gracieuses danses, sont les derniers souvenirs des Corybantes de Cybèle.

[1] *Torques*, collier en latin.

[2] Voy. thèse VIIIe. Apollonius de Rhodes, décrivant les mystères de Cybèle dans l'Asie Mineure, signale la pierre noire qu'il appelle *melas lithos*. A Hiérapolis, on l'appelait *Helio-Kepel*, pyramide du Hélion. En jurant sur cette pierre, on jurait donc par le Hélion, le fleuve sacré du Soleil.

[3] C'est de là que plusieurs ont avancé qu'il n'y avait que trois corybantes.

[4] Thévet, qui parle de ces danseuses du nouveau monde, les appelle *Iaonas*, Ioniennes. *Cosmographie universelle*.

Digitized by Google

L'origine atlantique de la religion des Galates ne saurait être douteuse ; ces peuples venaient de la Gaule, ils avaient donc apporté avec eux leur culte ; c'est pourquoi de plus longs détails sur cette question seraient superflus.

Des mythes orientaux.

Plus nous nous écartons du pays celtique, plus nous remarquons la tendance des peuples à figurer avec exactitude, à diviniser le fleuve primitif des mystères. Voyons quelques-uns des symboles qu'ils ont employés.

Les anciens savaient, comme nous, que c'est la lune qui soulève deux fois par jour les flots de l'Océan et leur fait remonter le cours des fleuves ; aussi, dans tous les mystères, la déesse représentative du baptême atlantique porte-t-elle dans son nom ou ses emblèmes un souvenir figuratif de cet astre. C'est de la lune, *Maen*, que parle le prophète quand il reproche aux Hébreux d'adorer *Méni, la reine du ciel;* dans les mystères, on lui donnait le surnom de Titanis[1], déesse du flux; les idoles à tête mobile qui, comme nous l'avons dit, figuraient la marée lunaire, en furent appelés Manitous[2]. La figure de cet astre fut aussi prise pour servir d'emblème aux déesses; le croissant[3] fut placé sur la tête

[1] Apollonius de Rhodes. *Argon*, liv. III, 55. *Tidt*, flux.

[2] C'est pourquoi les Américains distinguaient deux divinités de ce nom; elles étaient opposées et s'appelaient l'une *Kitchi* Manitou, l'autre *Matchi* Manitou ; le flux et le reflux.

[3] En celtique, le croissant se dit Wassende; or *Waschen* signifie croître et laver, la lune étant la cause première de cette purification naturelle.

Digitized by Google

de Diane, d'Isis, de Méni, et quelquefois sous leurs pieds ; la lune, dans son plein, orna l'égide de Minerve.

Plus souvent, on figura à la fois par une image complexe le flux et le reflux. Tel est le mythe d'Apollon et Diane dans le temple d'Éphèse. Ces jumeaux sont en deux personnes ce que Janus est en une seule. Apollon couronné de rayons est le Hélion, fleuve du soleil; Diane parée du croissant est la marée lunaire; la mère qu'on leur donne ne laisse aucun doute à ce sujet; elle s'appelle Latona, c'est-à-dire Ledona[1], mot ibérique qui signifie flux et reflux; mais Apollon est fils de Jupiter qui, dans Homère, Hésiode et tous les vieux poëtes, est appelé le dieu des fleuves, et Diane est fille de Méon, lequel n'est autre que la lune, en celtique *Maen*. On ajoute qu'ils naquirent à Délos, que cette île était d'abord flottante, mais que Neptune la fixa d'un coup de son trident; en effet, nous avons vu qu'aux bouches des fleuves celtiques se pratiquait la grande épreuve, *Oor-deel*[2]; là elle se faisait sur une embouchure flottante; mais, transportée dans la Méditerranée; elle dut se faire nécessairement sur une eau fixe et sans flux; du mot *Deel* on fit Délos[3], mais, pour marquer un souvenir plus explicite du Rhin, on donna mystiquement le nom de Rhéné au canal qui sépare Délos de

[1] *Dictionnaire espagnol.*

[2] *Oor*, grand; *deel*, jugement. Le mot français Ordalie vient de là. Le mot allemand est *Urtheil.*

[3] Comme le jugement à Délos était factice, des juges remplaçaient le dieu du fleuve; le mot *kritès*, juge, fit dire que des Crétois desservaient le temple d'Apollon.

Digitized by Google

l'île voisine[1]. Chez d'autres peuples, les deux jumeaux sont éternellement en lutte ; tels sont, chez les Perses[2], Oro-maez et Ahri-maen, qui se repoussent tour à tour et nous révèlent par leur nom tout le mystère de leur origine. A Carthage, ce même mythe était représenté par deux sœurs jumelles, Dido et Anna, le flux Tidt et le fleuve Ennia.

Le fleuve primitif avait un triple cours, on employa pour le désigner des figures à triple forme. Ainsi Diane seule, sans Apollon, représenta souvent les trois fleuves, ce qui la fit appeler Ilithye, c'est-à-dire déesse du Hélion. Comme elle retrace l'action lunaire, c'est le flot montant qui est décrit dans ses emblèmes ; c'est pourquoi on place à sa gauche un renne[3] et à sa droite un chien ; et dans ce mythe il est facile de reconnaître le flux du Hélion ayant à gauche et à droite le Rhin et le Hont. La déesse est souvent aussi représentée avec trois têtes d'animaux qui tous figurent le flux ; ce sont le cheval, le sanglier, le chien[4].

Dans le temple syrien de Mâ-bog, les trois fleuves étaient figurés par trois statues formant un groupe et dont les emblèmes s'interprètent sans peine ; ainsi celle du milieu correspondant au Hélion avait une colombe

[1] L'île en prit elle-même le nom de Rhéné.

[2] Les Perses avaient aussi un souvenir plus marqué du Rhin dans leur grande divinité Aka-Rana.

[3] Le renne ayant disparu fut remplacé par le cerf *hert*, d'où Herta, Herta-meisse, Artémise, c'est-à-dire Diane ; le chien en celtique se dit *hont*.

[4] *Hippos*, cheval, *Boar*, sanglier, *Hont*, chien, sont homologues de *Ebbe*, *Bore*, *Unda*, qui signifient flux.

Digitized by Google

sur la tête, comme le fleuve forme à son embouchure l'île de la Colombe, Duve-land[1].

Aux bouches du Nil, pour figurer la triade celtique, on a employé, comme en Syrie, trois idoles : Hamon-re, Mouth, Chonts[2]. Hamon-re est le Rhin; en effet, *Re* signifie rivière, et quant au dieu Hamon, nous voyons dans Hérodote qu'aux jours de fête on le revêtait d'une peau de bélier, et dans les sculptures égyptiennes nous le retrouvons encore aujourd'hui représenté sous la figure de cet animal; or, le celtique *Hamel*, comme le grec *Amnos*, signifie bélier, et une peau de bélier se dit *Rheno*[3]; ce qui explique pourquoi, dans les anciens cultes, le grand pontife figurant le baptême du Rhin portait une toison[4]. Mouth est la Meuse. Chonts est le Hont[5], le bras moyen de l'Escaut.

Comme le Nil n'a point de flux, pour figurer cette partie fondamentale des mystères, on fit une idole composée d'un corps humain et d'une tête d'ibis, l'un représentant le flux Tidt, l'autre le reflux Ebbe, et réunissant ces deux mots dans une seule locution, on nomma l'idole Thot Ibiocéphale[6]; mais pour rappeler

[1] *Duve*, colombe.

[2] *Voy.* l'Égypte. Champollion.

[3] *Voy.* César, Salluste, tous les lexiques.

[4] On appelait Rhénophoreus le prêtre de Bacchus. A Séville, le Péla qui représente, dans la procession de la Fête-Dieu, l'ancien prêtre Jean, le Janus du temple de Cordoue, est toujours revêtu d'une peau de bélier.

[5] Ce Hont est le type d'Anubis, de Cerbère dont les trois têtes figurent les trois bouches de l'Escaut.

[6] Le Thot des Égyptiens est les Teutatès des Gaulois. Les Grecs traduisaient Thot par Hermès, Mercure, et, en effet, selon César, Mercure était la grande divinité des Gaules.

Digitized by Google

que la montée des eaux se fait dans trois fleuves, on le surnomma Trismégiste; en outre, la déesse du système primitif était Nehal, la colonie égyptienne appela son fleuve Nil[1] et, pour compléter le symbolisme, lui donna sept embouchures[2].

Quant aux noms mêmes des trois fleuves sacrés, on les retrouve, mais violemment appliqués au Nil qui ne s'y prêtait d'aucune manière; ainsi une de ses branches rappelait le Rhin par son nom de Rhinocura[3] qui exprime en langage purement celtique l'ordalie du fleuve primitif; sur un autre bras était Héliopolis[4], la ville du Soleil, la ville du Hélion; le Schelde se reconnaît dans le nom de Keltès qui fut aussi donné au fleuve[5].

La colonie celtique, qui apporta avec elle toutes ces traditions, a laissé dans l'histoire quelques traces qui

[1] Niel est resté dans notre blason pour signifier une croix ansée. Cette croix se retrouve également dans les tombeaux égyptiens, accompagnant l'image de la lune. Ce symbole dans les ruines égyptiennes est appelé Pô, nom également gaulois, comme je le dis ailleurs. Les prêtres dans les deux pays s'en servaient pour appliquer les vertus magiques du flux lunaire de Nehal Ennia. Voy. LACOMBE. *Dictionnaire du vieux langage.*

[2] *Septemplicis ostia Nili.* Le Nil n'a jamais eu sept embouchures. Don Calmet, dans son *Dictionnaire de la Bible,* rapporte des chiffres très-différents énoncés par les auteurs anciens. Ce fleuve s'écoule aujourd'hui dans la mer par vingt-deux canaux.

[3] On écrit aussi Rhinocorura; *Rhino*, Rhin, *Keur*, épreuve.

[4] Dans le fameux temple de cette ville était une statue couronnée des rayons du soleil, et un bœuf sacré, appelé Mnévis, qui portait sur lui, comme on sait, l'image de la lune; c'étaient donc Apollon et Diane, Chrisna et Rada, Oro-Maez et Ahri-Maen, le fleuve Hélion et la marée lunaire. Ces bœufs sacrés étaient appelés Bakis (*Beck*).

[5] *Voy.* Rabaut-Saint-Étienne et *Encycl. méthodique.*

Digitized by Google

permettent de remonter à leur origine. Manéthon parle d'un peuple d'émigrants qui arrivèrent tout à coup aux bouches du Nil et se rendirent maîtres du pays. Il les appelle Hycsos; ils avaient pour roi Boïeos, et pour capitale Abaris. Ce sont les Bituriges[1]. Abaricum dans les Gaules était leur capitale; les Boïens[2] semblent ne former avec eux qu'une même nation; la religion qu'ils propageaient avait pour principe la transformation de l'homme par le bain sacré du baptême; c'est pourquoi les noms qui leur furent donnés par les populations reviennent généralement à celui de magicien; or, un magicien se dit en celtique Hecse[3], d'où Hycsos. Ces peuples, appelés *Bituriges Cubi* dans les Gaules, laissèrent en Égypte ce dernier nom aux Coptes qui, en effet, ont toujours été considérés comme les anciens maîtres du pays. Comme ils étaient Celtes, ils avaient leurs mystères dans les forêts; or, l'itinéraire d'Antonin, nommant les premières étapes que l'on rencontre en venant de Thèbes, cite Vicus Appollinis, Coptos, CHENOBOSCIO, c'est-à-dire le bois de chêne.

Toutes ces traditions existaient chez les Romains, et leur religion entière reposait sur ces mêmes chiffres purificateurs.

[1] Josèphe cite ce passage de Manéthon pour prouver à Appion que ces Hycsos sont les Hébreux.

[2] Les Romains ont plusieurs fois combattu dans les Gaules contre des rois portant le nom de Boïorix, c'est-à-dire de roi Boïeos.

[3] Hecse, Unger, Brujo, Boyès, Bithyes signifient magicien; d'où Hycsos, Hongrois, Phrygiens, Boïens, Bithyes. Ces derniers sont les prêtres de Papios, pontife des Scythes, selon Hérodote. Voy. *Dict. flam. et esp ; Encycl. méthodique.*

Digitized by Google

La triade fluminale s'y retrouve dans les trois idoles adorées sous les noms de Jupiter, Neptune, Pluton. De même que les fleuves, ils naissent sur une montagne; Kronos[1] et Rhéia, leurs deux parents, signifient source et rivière; ils repoussent les Titans, c'est-à-dire, le flux Tidt. Les trois déités répondent séparément aux mystères des trois fleuves; ainsi Jupiter[2], dans les poëmes homériques, tient une balance[3] en main et pèse les destinées des hommes, ce qui nous rappelle le jugement ordalique[4] du Rhin; Neptune est le fleuve purificateur, le Hélion; Pluton, comme la Tabuda, règne sur l'odieux séjour des morts.

Les Romains avaient aussi la tradition de la marée septuple qui remonte le cours de l'eau; mais les historiens firent de ce renflement sept collines sur lesquelles d'après eux était bâtie la ville de Rome[5]. Or, jamais dans cette ville on n'a pu trouver sept collines réelles et distinctes; et voici ce qui a causé l'erreur : Le 25 décembre, les Romains célébraient la naissance

[1] Kronos, Krounos, Kréné, sont trois mots signifiant source. PERNETTY. *Fables égyptiennes*. Liv. 3, ch. III.

[2] Dans Homère ce n'est pas l'aigle, c'est la balance qui caractérise Jupiter; les fleuves, la pluie, les nuages sont les seuls éléments de sa puissance. Les fleuves sont appelés enfants de Jupiter. *Odyssée*, ch. IV, v. 477.

[3] Les anciens, parlant de l'ordalie du Rhin, emploient le verbe peser; ainsi on lit dans l'Anthologie : *Les Celtes pèsent* (talanteuousi) *leurs enfants sur le Rhin*. Notre mot talent vient de là.

[4] *Eddy*, en anglais, signifie flux et reflux; les Grecs ont fait de cette marée montante un mont Ida où naquit Jupiter.

[5] On trouve à Tolède la légende des sept collines, de la roche Tarpienne, de la porte murée (la puerta lodada). MURRAY'S *handbook*.

Digitized by Google

de Mithra[1] et le cérémonial, comme nous l'apprenons de Varron[2], consistait à élever sept autels au voisinage du Tibre et cela afin de figurer au fleuve les sept embouchures[3] mystiques par lesquelles le flot monte; c'est pourquoi on conserva à la fête, et on donna à la ville un nom qui signifie sept embouchures[4], ce qui fut prononcé *Septimontium*.

La double ordalie des fleuves celtiques se reconnaît, quoiqu'altérée. dans le mythe de Romulus et Rémus : les deux jumeaux sont exposés sur le Tibre à leur naissance; à la fin de leur course, l'un est rejeté dans la mer par le reflux, l'autre que le flux déclare héritier[5] est, par conséquent, déposé sur la rive et obtient l'empire.

Ce qui suit complète le symbolisme.

Romulus, fils d'Ilia[6], naquit au mont Alban, fut allaité par une louve; un berger le trouva au lieu appelé Germanos; devenu grand, il lutta contre Tatius, vainquit les habitants de Cénina, et mourut au marais de la Chèvre. Romulus n'est autre que le fleuve primitif et purificateur, tirant son nom du celtique

[1] *Encyclopédie méthodique.*

[2] *Varron*, 50-5.

[3] Balaam élève également sept autels sur trois collines ; les Ibères avaient de même bâti Septem arœ au lieu où s'arrête le flux du Tage. *Itinéraire d'Anton.*

[4] *Mund*, embouchure, confondu avec *Mons*.

[5] Le flux balançant détermine l'héritier *Heir;* d'où *Hærere*, balancer.

[6] Nommée aussi Rhéia, rivière. Les deux jumeaux sont souvent appelés Iliades, flux et reflux du Hélion, Janus.

Digitized by Google

Ruymen, purifier; Ilia est le Hélion; le mont Alban[1] existe toujours sous le nom de Saint-Aubin, à l'angle du Hélion et du Sabus; la louve est le Sabus lui-même, *Zab*[2] signifiant loup en phénicien et autres langues; Germanos rappelle la Germanie; Tatius est le flux Tidt qui repoussa d'abord Romulus jusqu'au temple de Jupiter Stator et fut ensuite repoussé lui-même; les habitants de Cénina sont les Caninéfates qui habitaient aux bouches du Hélion; la chèvre se dit en celtique *Geyte* qui est souvent confondu avec *Gat*, embouchure.

Toute l'histoire de Rome primitive a la même origine. Name[3], le Sabus, le Hélion, Ennia, les Belgæ, les Nervii, laissent aisément reconnaître Numa, les Sabins, le fleuve Allia, l'Anio, les Volcæ, les habitants du Nar. Près du fleuve des Nerviens[4], il y avait des mines de soufre que Guichardin a vues; or, cette particularité fut transportée aux eaux du Nar qui ont, disent les anciens[5], une odeur de soufre. Sur les bords du Hélion et du Sabus sont des enceintes cyclopéennes dont la géologie moderne nous a retrouvé les ruines[6];

[1] Le mont Alban est dans Namur; on y voit encore l'église Saint-Aubin.

[2] *Zab*, louve en phénicien, prostituée (*Zabbe*. DARSY) en celtique. Les mots Sabine, Sœvus, viennent de là. Une église de Namur se nomme encore Saint-Loup.

[3] Namur en français, Name dans les plus anciens livres du pays.

[4] *Description des Pays-Bas*, art. Liége. GUICHARDIN.

[5] *Dictionnaire de l'antiquité*. BOUILLET.

[6] De Namur à Hastière, dans une étendue de six lieues, on en a exploré dix. LEHON. *L'homme fossile*.

Digitized by Google

ces castels, dans la langue du pays, sont appelés *Vest;* on appela Vestales les Héliades, les Sabines qu'on y formait à la vertu. Vous chercheriez en vain autour de la ville de Numa les noms qui remplissent les légendes anciennes des Latins, vous ne les trouverez qu'aux environs de Name, et toujours dans le voisinage de quelque monument druidique ou fossile; par exemple : Velinus (Vélen), Sempson (Samson), Ponthia (Ponthy), Fescinna (Vésin), Sestinum (Sestine), Vesidia (Viset), Bovianum (Bouvignes), Antemnœ (Andenne), Falisci (Falays), Corioli (Corioule), Véie (Hoei)[1]. Chacun de ces noms est aujourd'hui fameux par quelque grotte funéraire des anciens Celtes, et souvent même par la vénération constante des populations; ainsi Hoei est près d'un pèlerinage des anciens temps appelé aujourd'hui Notre-Dame de la Sarte et toujours fréquenté; or, ce lieu est clairement désigné dans la légende de Romulus; voici ce qu'écrit Plutarque : *Romulus ayant défait le vieux roi de Véie le mena en triomphe; depuis lors, quand on offre un sacrifice de victoire, on conduit au capitole un vieillard vêtu de pourpre et un héraut crie à haute voix : Sarde à vendre.*

Ainsi encore Corioule est dans le voisinage de Poluasche et d'Hastière, où l'on trouve des traces de forteresses primitives[2]; ce dernier était surtout un très-ancien lieu de passage[3] sur la Meuse; or, les

[1] En français, on écrit Huy. Passérius dit que *Véie*, en étrusque, signifie, comme *Uva*, raisin.

[2] Voy. LEHON. *L'homme fossile.*

[3] Hastière dérive de *Stuyr*, péage.

Digitized by Google

légendes latines nous apprennent que Coriolan ayant battu les Volcæ leur prit la ville forte de Polusca, ainsi que Corioli qui était dans le voisinage du fleuve Astura.

D'après tout ce qui vient d'être dit, on comprendra sans peine que les rapprochements que nous avons établis s'étendent jusqu'aux noms et aux attributs des divinités; c'est ainsi que dans la région du Sabus, comme dans le pays des Sabins, on vénérait la même déesse, sous le même nom d'Arduinna[1]; sa statue retrouvée dans l'Ardenne nous la représente avec sa biche et son chien précisément sous la même image que sa sœur des bords du Tibre.

Les émigrations celtiques avançaient de colonie en colonie, emportant de chacune d'elles quelque nouveau mythe; de sorte que plus elles se perdaient dans le lointain, plus l'image de la mère patrie s'altérait par ces différentes accessions. Ainsi, par exemple, Nehal Ennia se retrouve à Rome et en Phrygie sous le nom de Cybèle; mais une partie de ses mystères roule sur ses étranges aventures avec Atys. Recherchons dans quelle station intermédiaire le culte primitif se sera chargé de ces nouveaux détails.

Cybèle est représentée sur un char traîné par des lions; elle a pour couronne une tour[2] et tient dans sa

[1] Voy. *Encycl. méthod.* Arduinna était la patronne des chasseurs chez les Éburons; elle avait dans le voisinage du Hélion une chapelle où chacun des affiliés apportait le tribut marqué pour chaque pièce de venaison.

[2] Tour à triple étage, Turrita Cybele; c'est la Tiare.

Digitized by Google

main une clef double ; on voit à ses pieds un tambour et près d'elle Atys appuyé sur un globe ; dans ses mystères célébrés par les Galles, on remarque surtout un pin porté en cérémonie et une pierre mystérieuse appelée Agdus ; sa statue, disait-on, avait été amenée de Pessinus à Rome, mais le navire qui la portait ne pouvant entrer dans l'embouchure du Tibre, une vestale le tira avec sa ceinture sans effort et lui fit remonter le cours du fleuve ; enfin, les légendes nous montrent Cybèle et Atys se cherchant toujours et ne pouvant se rencontrer.

Pour reconnaître les lieux d'où viennent ces détails, remarquons que les Volcæ remplissaient tout le midi des Gaules ; dans la région qu'ils occupaient entre Toulouse et Nîmes, la science a retrouvé les mêmes grottes[1] que nous avons mentionnées dans le Belgium, et de nombreuses statues de Cybèle[2], de Mithra, de Nehal Ennia. Ce pays est arrosé par l'Héraut et l'Aude qui s'approchent sans se confondre et dont les sept embouchures fictives lui ont fait donner le nom de Septimanie. Ces deux fleuves ne seraient-ils pas Cybèle et Atys[2] ?

Cybèle, dans les mystères, porte le nom de Rhéia, rivière ; l'Aude dans l'antiquité est appelé Atax. Le lion, la tour, le globe sont le golfe du Lion, l'étang de Taur[3] où se rendaient les deux fleuves, l'Orb qui

[1] A Massat, Pontil, Bise, Bruniquel et ailleurs.

[2] On lit ordinairement sur ses statues : *Matri ideæ*, et sur celles de Mithra : *Invicto mithræ. Encycl. méthod.*

[3] Nous écrivons THAU, mais cet étang est toujours appelé Taurus chez les anciens.

Digitized by Google

coule auprès de l'Aude et dont les Latins ont fait *Orbis*, globe; quant au pin et à l'Agdus, on peut se rappeler que l'Héraut reçoit pour principal affluent le Peyn et se jette à la mer près du rocher volcanique d'Agde; sur le fleuve on trouve Piscennæ[1] et à son embouchure Saint-Tibéry, c'est-à-dire le Pessinus et le Tiberis de la légende. Les autres éléments s'interprètent sans peine; ainsi de cette ceinture qui, en celtique, se dit *Riem*[2], on a fait Rome; Cybèle porte deux clefs comme Janus avait deux faces pour figurer l'entrée et la sortie du flot purificateur; le tambour se composait d'une peau d'âne[3] sur laquelle étaient dessinés tous les emblèmes de Mithra et servait à la magie[4]; or, comme en ibérique un magicien se dit *Brujo*, on appela Phrygiens les ministres de la déesse, et Phrygie le pays soumis à son empire. Ces ministres venaient de la terre des Druides; ils portaient donc le nom germain de Teutsch; mais les Latins, y ajoutant leur mot Sagax,

[1] Pline la nomme ainsi; nous disons Pézenas.

[2] Tout ce canton est un lieu de florales; elles se célébraient surtout dans la grotte mithriaque appelée aujourd'hui la Bauma de las Damasellas. A Rome, Cybèle se nommait Damia et, en Phrygie, ses mystères se célébraient à Dymes.

[3] Parce que *Borraga*, ânesse, est une allusion à *Bore*, flux; de même chez les Lapons, on se sert d'une peau de renne dont le nom rappelle le Rhin.

[4] Le Phrygien jetait trois bagues sur un tambour, lui donnait sept coups de baguette et devinait l'avenir d'après les figures dont les bagues s'étaient rapprochées; ainsi fait encore aujourd'hui le Lapon. Le tambour magique se dit en hébreu *Tof*, d'où le celtique *toover*, sorcier: il se dit en vieux saxon *Bom*, d'où Bohémien; le mot Américain *Maraca* montre que sa destination est de remplacer pour la divination le flux de la mer.

Digitized by Google

en firent Tectosages; cette dénomination complexe passa aux Galates de Phrygie, mais n'arriva point entière au fond de l'Orient, où la Cybèle des Brames est simplement appelée Sagti.

Les détails qui précèdent suffisent pour nous faire connaître le mythisme oriental relativement au mouvement purificateur des flots; on trouverait chez tous les autres peuples des vestiges qui, interprétés comme nous venons de le faire, nous reporteraient constamment aux ablutions atlantiques des bouches du Hélion.

Quant aux autres éléments des mystères, nous les retrouvons également autour des déesses que nous venons de décrire; elles avaient toutes un peuple d'affidés qui portaient sur eux à découvert les emblèmes de leur dévouement. A Milet, la marque de servitude consistait à avoir la tête rasée; en Syrie, au temple de Mâbog, on rasait également la tête aux initiés, mais, en outre, on leur imprimait au cou la marque du collier. Les membres de cette famille mystique portaient le nom de frères; c'est ainsi que les peuples ligués contre Troie sont appelés dans Homère, καρηκόμοντες Αχαιοὶ [1], les frères à tête rasée.

Dans ce voisinage de l'Asie, on voit déjà se multiplier pour la célébration des orgies, les Corybantes, les Almées [2], les Héliades, les Amazones. Ce dernier mot

[1] *Achéen* vient de *Ach* qui, en hébreu, signifie frère. Κείρω, raser. Ils étaient rasés en signe de servitude volontaire.

[2] Ce mot signifie vierge en hébreu; les Latins n'en ont conservé que l'adjectif *Alma*. Les Héliades tirent leur nom de Hélion.

Digitized by Google

est le plus fréquent dans les auteurs grecs. Les Amazones ne sont autres que les Iaonas américaines dont parle Thévet. Chez les Caraïbes, dit cet auteur [1], dans la province de Panuco [2], on forme une enceinte circulaire autour de l'autel où brûle le feu sacré, et là ces filles du Soleil, ces Iaonas, tenant en main un tambour, exécutent leurs danses. Dans notre ancien monde, nous retrouvons ces mêmes fêtes. Les Amazones paraissent également dans les villes ioniennes d'Athènes, d'Éphèse, de Milet [3]. Elles étaient, comme leurs sœurs d'Amérique, filles du Soleil; elles avaient, comme elles, pour temple, selon Apollonius de Rhodes [4], une enceinte cyclopéenne au milieu de laquelle était une pierre noire, où, par conséquent, brûlait le feu de Vesta [5]. Leur nom d'Amazone vient du mot grec *Aimasia* [6] qui désigne, dans le langage des mystères, ces pierres brutes dont on avait formé les antiques castels retrouvés, comme nous l'avons dit [7], sur les bords de la Meuse.

L'étude des mystères atlantiques nous a donc con-

[1] *Cosmographie universelle*, XXIII, 1.

[2] *Voy.* thèse VIe. Les Phéniciens, Punici, allaient en Amérique, selon Huet.

[3] On disait qu'elles avaient fondé Milet, Éphèse, et qu'elles s'étaient avancées jusqu'à Athènes.

[4] Liv. 2, vers 386 et 1172.

[5] C'étaient les vestales de Rome, les sabines de Cures, les vierges choisies du temple Curicancha à Cusco.

[6] La Meuse fit nommer ces castels Aimasia chez les Grecs et Maoz chez les Hébreux. Homère appelle Aimasia le castel que construit Laerte. *Odyssée*, ch. XXIV, v. 224.

[7] *Voy.* thèse IIIe.

Digitized by Google

duits jusque sur les rives de l'Euphrate; les émigrations, poussant au delà de ce fleuve, ont laissé dans l'Asie centrale leur nom à un grand nombre de lieux dont nous allons étudier l'origine celtique.

Celtes de l'Asie centrale.

Les colonies celtiques avançant vers l'Asie centrale semblent s'être partagées en deux courants; l'un, suivant les côtes méditerranéennes pénètre au delà de l'Euphrate par la Syrie; l'autre, longeant la mer Noire, s'étend, par la Colchide, vers les sources de l'Euphrate et du Tigre[1]. Pour constater cette double marche, il suffit de suivre la piste des établissements qu'elles ont formés sur leur passage.

Tous les environs du temple de la déesse syrienne sont arrangés autant que la nature s'y prête sur le plan de la Zélande; on y voit le Chalus, qui est l'Escaut, en celtique *Schel*; il arrose la Chaonie, comme l'Escaut baigne l'île de Schouwen; près de la Chaonie était Deva[2], la terre des colombes, de même que dans le voisinage de Schouwen est Duve-land; mais, comme Ey[3] signifie à la fois œuf et terre, on y contait que la déesse fut trouvée dans un œuf que couvèrent deux colombes, et on appela ces oiseaux *Chaoniæ aves*; non loin de là est l'Oronte et, dans le voisinage, le mont Casius, ce qui nous représente le Hont et le *Castellum*

[1] Ce sont les deux régions chaldéennes que nous avons signalées au commencement de cette thèse.

[2] *Duve*, colombe.

[3] *Ey*, œuf; *aya*, *aw*, *ai*, terre. *Eyland*, île.

Digitized by Google

Morinorum; on y voit aussi un lieu nommé Rena, qui rappelle le Rhin, une rivière nommée Tamyra qui rappelle le Démer. Enfin, je citerai le fleuve Adonis sur lequel se célébraient les mystères de Vénus; à son embouchure était taillé en marbre un chien[1] dont les aboiements enchantés attiraient les barques et les faisaient remonter le cours du fleuve; or, tout cela est un tableau figuratif du flux qui, à l'embouchure du Hont[2], portait les barques dans la région des Valkyries, des florales.

La Syrie touchant à un repli de l'Euphrate, les colonies celtiques se répandirent par ce point dans l'Asie méridionale; mais l'autre embranchement partant de la mer Noire laissa également sur son passage des traces d'origine atlantique que nous allons suivre.

La Colchide, contiguë à cette mer, semble être le point de départ d'où l'émigration s'épancha dans la haute Asie. Les Grecs, qui ont tout défiguré, ont transporté dans ce canton la légende des Argonautes; mais le plus ancien[3] des trois poëmes qui décrivent cette expédition signale dans leur route Ierné qui est l'Irlande, le *Promontorium sacrum* qui est en Portugal, les Alpes qui sont des montagnes gauloises; ces noms désignent donc notre Océan pour théâtre des voyages argonautiques; mais, pour nous convaincre que c'est en Zélande qu'il faut chercher la Toison d'or, il suffit de montrer que la Colchide n'est qu'une image de ce

[1] Cette rivière est appelée aujourd'hui *Kelb*, chien, en syriaque.

[2] *Hont*, chien, thèse XIIe.

[3] C'est celui d'Orphée que quelques-uns attribuent à Onomacrite.

Digitized by Google

pays. La Colchide était arrosée, disent les poëtes, par le Phase, le plus grand fleuve de l'Asie; mais, malgré les poëtes, la population de ces contrées lui a obstinément conservé le nom de Rhioni qui rappelle le Rhin, le plus grand des trois fleuves celtiques; et, comme il n'a point de flux, on y suppléa dans les mystères en nommant Hippos[1] son embouchure. Selon Diodore de Sicile, le plus ancien roi du pays s'appelait Helios que nous savons être la Meuse. La vallée de l'Escaut, en celtique *Schel*, était un lieu de sépulture; on nomma de même Scalingia[2] le canton où étaient les tombeaux des rois. Les trois fleuves celtiques ne sont donc que figurés en Colchide, et pour achever la copie, l'île sacrée de Scaldia[3] fit appeler le pays Chaldée. Les noms des lieux du voisinage sont, en effet, empruntés à la vallée de l'Escaut; ainsi Choana est Schouwen; Tamasa est Tamise[4] sur l'Escaut près de son embouchure; *Cadusiorum vallum* est le Cadsant sur le canal du Hont; le fleuve Soanès est le Zwin, un des trois bras de l'Escaut; Samarobria est sans changement le nom que portait la ville d'Amiens; Belcania n'est autre que le Belgium; l'Atropatène rappelle le pays des Atrébates[5]. On voyait dans l'Atropatène les Legæ, Morunda sur un lac, les Gelæ, les Mattieni, les Gordueni, le lac Maragha; on

[1] *Ebbe*, flux. Voy. thèse X^e^.

[2] *Voy.* thèse IXe, et Moréri au mot Mingrélie.

[3] Aujourd'hui Schouwen. Voy. Debast, Guichardin, de Grave.

[4] On y découvrit une statue de Jupiter.

[5] Les peuples de l'Atropatène, les Atrébites d'Égypte, les Atribioques de l'île Haïti sont sortis du pays des Atrébates.

Digitized by Google

trouvait de même chez les Atrébates la Legia, les Morini dans un pays de lacs, les Gelduni, les Mattiaci, les Gorduni, le Clairmarais.

D'après tout ce qui vient d'être dit, soit par la Syrie, soit par la Colchide, les émigrations nous ont conduits au centre des régions orientales; là, une simple énumération de noms nous reproduira tous les lieux qui nous sont familiers dans nos contrées.

Dans la région de l'Oxus était l'Arie; elle n'est environnée que de noms qui se retrouvent autour de Aire[1] sur les bords de la Lys. Au nord, l'une avait la Margiane, l'autre Merghen; au sud, l'une avait le Bagoas, l'autre le Becke, affluent de la Lys. On voit, en outre, dans les deux contrées, le même groupe de noms[2] :

Gariga,	Gar-beck.
Borgi,	Berch.
Cotace,	Cottes.
Chaurina,	Hauringen.
Fanek près Erzen,	Winox près Herzel.
Sarmagana,	Sarmezelles.
Thaua,	Douhen.
Mœnapia,	Mœnapii.
Astanda,	Estain-beck.
Bogadia,	Petit-Beck.

[1] En celtique Arien. L'ancienne Arie se dit aujourd'hui Iran; la capitale se nomme te Iran, d'où on a fait Téhéran.

[2] *Voy.* tous ces noms dans l'atlas de l'*Encycl. méthod.*, et dans la *Géographie ancienne* du même ouvrage.

Digitized by Google

Tomerus,	le Démer.
Ambrodax,	Lambres.
Borru,	Borre.

Dans la région du Tigre, on reconnaît aux noms suivants toute la vallée de la Meuse et celle de l'Escaut :

Le Mosœus,	la Meuse.
Le Zab,	le Sabus.
Le Rauer,	la Roër.
Le Niris, lac,	la Nère.
Le Margus,	le Merck.
L'Ortiana,	l'Ourthe.
La Stura,	Sturii, peuple.
Le Maru,	la Merwe.
La Needha,	la Nèthe.
Le Tomerus,	le Démer.
La Diala,	la Dyle.
La Senn,	la Senne.
Le Tonderus,	le Dender.
Le Mandeli,	le Mandell.
Le Hezare,	l'Yser.
La Samira,	Samara, la Somme.
Athis, ville,	Ath, ville.
Bethura,	Bituriges, peuple.
Choana, ville sainte,	Schouwen.
Massaga, près du Gurœus,	Maseck près du Ghoer.

Digitized by Google

Kerkuf,	Kerkhove, cimetière.
Thuran,	Taruana.
Belciana,	Belgium.
Lar,	Lier (antiquités).
Holuan,	Hollain (dolmen).
Plagia,	Plachy.
Baumæ,	Boom (antiquités).
Kerka, Carchesium,	Église.
Hoya,	Huy.
Caspienne (mer),	Caspingium.
Deilam,	Dalem.
Kiele, dans le Deilam,	Geule près de Dalem.

Dans la région de la mer des Indes, mêmes souvenirs des colonisations antiques; ainsi, dans la vallée de l'Indus, on voit :

Samarobriæ,	Samarobriva, Amiens.
Sugambri,	les Sicambres.
Taxilæ,	Texel.
Rin, marais,	Rhin.
Oxidraques,	Ossendracht.
Mallorum oppidum,	Malle, ancien castel.
Belochi,	Belgæ.
Sambruceni,	peuples de la Sambre.
Moruni,	Morini.
Aornos,	Aorne.
Cauchæ campi,	Cauchi.
Musicani,	peuples de la Meuse.

Digitized by Google

Bardaotis,	ville des Bardes.
Lilæus mons,	Lillo.

Nous joindrons à ces rapprochements des détails sur Babylone et les antiquités de l'Asie centrale.

Babylone.

Cette ville n'a rien que nous n'ayons déjà étudié en Occident. Sa tour de Bélus rappelle, dans sa forme et dans son nom, celle qui est encore debout à l'orient des Baléares[1]. Son écriture cunéiforme emploie les traits rectilignes de nos lettres Ogham[2]. Son dieu marin, qui toujours remontait et descendait l'Euphrate, tranchant les questions litigieuses, s'appelait Oanès, c'est-à-dire Janus, ayant comme lui deux faces et s'arrêtant à Borsippa, dont le nom purement celtique signifie reflux de la marée[3]. L'Euphrate est un mot étranger à l'Asie, mais qui, dans la langue des Celtes, se décomposant en *Hof-rath*[4] signifie fleuve des jardins, c'est-à-dire de ces jardins suspendus qui ont rendu si fameuses les florales de Babylone et que nous appelle-

[1] Thèse VIe.

[2] Thèse VIe. Les premières lettres furent des bâtons écorcés, lesquels, jetés au hasard, formaient en tombant différentes figures qui servaient à connaître l'avenir. Les Celtes de Germanie en faisaient usage, selon Tacite (Germania) ; Nabuchodonosor mêlait aussi consultativement des flèches. (*Ezéchiel*, ch. XXI.)

[3] *Bor*, marée ; *ebbe*, reflux ; d'où *Bor's-ebbe*, Borsippa ; c'est le Jupiter Stator de Tatius.

[4] *Hof*, jardin ; *Rauda* en ibérique, *roud* en zend, *srotas* en sanscrit, *sroth* en erse, signifie fleuve.

Digitized by Google

rons, plus loin, cités lacustres. Les lagunes intermittentes que forme la marée en remontant le cours du fleuve rappellent celles des Bataves et se nomment de même Béthai's[1]. La religion des Chaldéens était le sabéisme qui consistait avant tout à adorer le soleil sous le nom de Hel[2]; ce qui nous ramène encore une fois à ce Sabus qui rejoint le Hélion, et nous montre, comme nous allons voir, que le mythisme chaldéen fait suite aux autres religions propagées par les émigrations celtiques.

Le point où ces deux rivières se rencontrent était sacré chez les Celtes, à en juger par les merveilles fossiles que la géologie y découvre chaque jour. C'est ce coin mystérieux qui se trouve le plus constamment rappelé dans les traditions chaldéennes. A Babylone, le Tigre et l'Euphrate s'approchent, mais sans se toucher; on eut donc recours à des tracés artificiels pour figurer qu'ils se rencontrent et, par ce symbolisme, le Bir Nemroud se trouva disposé comme l'Alban de Namur. En effet, le Sabéisme en Orient, le Sabus en Occident nous offrent la même déesse patronale; qu'elle s'appelle Sémiramis ou Arduinna, c'est toujours le Hélion. Le Hélion se hausse et se baisse; de même Sémiramis[3] tantôt met l'Euphrate à sec, tantôt féconde

[1] Malte-Brun. *Géographie*, liv. 51.

[2] Servius interprétant Virgile dit que la divinité de Babylone était *Hel* et non point *Bel*.

[3] Sous le nom de Nitocris, elle dessèche l'Euphrate; sous le nom de Sémiramis, elle le fait déborder. Sémiramis est représentée sous la forme d'une femme se terminant en queue de poisson.

Digitized by Google

les terres par l'épanchement des eaux de son fleuve[1]. Le Hélion rencontre l'île des Colombes, Duveland[2]; ce sont des colombes qui ont élevé la déesse syrienne et Sémiramis. Le flux se fait par l'influence de la lune, *Maen ;* Sémiramis épousa Ménon[3]. Le Hont et ses trois branches nous sont déjà connus; Sémiramis perça l'Oronte pour y faire passer un canal de trois coudées. Le fleuve sacré, arrivé à sa fin, lutte contre le flux qui le repousse en arrière, et cette fin s'appelle *Einde*, cette lutte se dit *Streit*, ce fleuve est celui des *Bataves ;* or, ces trois mots sont littéralement reproduits dans la légende de Sémiramis; Ctésias rapporte que cette reine s'étant avancée trop loin, fut repoussée par le roi de l'Inde, Stratobatis.

Comme on le voit, les mystères des Chaldéens ne sont autres que ceux de Samos, de Rome, et se trouvent, par conséquent, reproduits dans le nom de *Sam-ruym*[4] que portait la déesse et dont les Grecs ont fait Sémiramis.

Si l'on réunit en groupe les noms que nous offre le voisinage de Namur, les mêmes se retrouvent au voisinage de Bir Nemroud[5]. Autour de Namur se voient le

[1] Selon une inscription trouvée par l'armée d'Alexandre et rapportée par Polyen.

[2] *Duve*, colombe.

[3] Ces colombes, ce Ménon, cet Oronte, cette Assyrie, sont des mots qui se retrouvent dans les mystères de la déesse syrienne.

[4] *Sam* se retrouve dans Samos, Samothrace; *ruymen*, comme nous l'avons vu en parlant de Rome, veut dire purifier. *Voy.* thèse XIII.

[5] Bir Nemroud n'est pas un mot particulier à Babylone; on trouve un Djebel Nemroud à Édesse, en Arménie et ailleurs.

Digitized by Google

faubourg de Jambe, la Meuse, Achin, Orchimont, près des fameuses grottes explorées par la géologie moderne, Andenne, avec son vieux cloître druidique[1], et, comme nous le savons, le Hélion et le Sabus; autour de Babylone on trouve le faubourg de Jambe, Messène, Achem, Orcheni, Andanis, Hillah, nom indigène de la ville elle-même, et enfin les Sabéens que l'on se pressa trop d'appeler chrétiens de Saint-Jean, mais qui ne sont autres que les prêtres de ce Oanès[2] dont nous avons parlé plus haut.

Quant au nom même de Namur, je comprends que l'on hésite à le reconnaître dans le Nem-roud des Sabéens ; nous allons, par la discussion suivante, justifier ce rapprochement.

Le plus impénétrable de tous les symboles qui nous sont venus des âges primitifs, est celui de Mithra. Son nom, son culte remplissaient tout l'ancien monde, et aujourd'hui, son image se voit encore gravée sur quelques rochers et surtout se retrouve dans nos fouilles. La science possède ainsi une douzaine de tablettes qui reproduisent le dieu entouré de nombreux emblèmes. Le fond du tableau est toujours un jeune homme couronné des rayons du soleil et monté sur un taureau. Le jeune homme, tenant en main un poignard, vient de faire au taureau une large blessure qu'en effet

[1] Andania était également un lieu sacré dans la Messénie des Grecs.

[2] Ils se disent disciples de Johannès. Le baptême est le point fondamental de leur culte. Ils immolent une poule, *Henne* (Ennia); un bélier, *Ram* (Ruym).

Digitized by Google

on remarque sur son flanc; le taureau accroupi retourne fièrement la tête, comme s'il menaçait de revenir en arrière. Des figures de tous genres, au nombre d'une trentaine[1], accompagnent le groupe principal et semblent dispersées au hasard; mais nous verrons que cette confusion n'est qu'apparente.

Des monuments de Mithra ont été découverts dans le voisinage de la Moselle. On connaît en Bourgogne ce tombeau antique sur lequel se lit en deux vers grecs l'inscription suivante : *Dans ce bocage de Mithra respectez le cercueil du grand prêtre Chyndonax, car les Dieux gardent sa cendre.* Aux bords du Rhône, au-dessus de la fontaine de Tourn, on peut voir encore, *parmi les ruines d'un temple gaulois*[2], la figure de Mithra sculptée sur un roc. A Arles, cette figure portait l'inscription : *Soli deo invicto*[3]. La plupart des monuments de Mithra que possèdent les musées viennent des fouilles faites à Antium, près du Tibre. Plus loin, vers l'Orient, ces monuments deviennent rares; mais le nom du dieu est dans toutes les mythologies. En Égypte, Mithrès, nous dit Pline, éleva le premier obélisque à Héliopolis[4]. Les Persans, les Indiens le

[1] Ces différents monuments se complétant l'un l'autre peuvent offrir une trentaine de figures.

[2] Voy. MALTE-BRUN. Liv. 177. Article Ardèche.

[3] *Soli deo*, signifie au Dieu soleil. Le latin *invictus* est la traduction de *onover winbaar*, qui signifie invincible, chez les peuples de la Meuse; on a fait un mot mystérieux et oriental de ce Honover; les Amschaspands, dit M. de Lamennais, à la fin du monde, *entonneront les chants du Honover*. OLINGER. *Dict. holl.*

[4] *Pline*, liv. 36, dit : *In urbe solis*, dans la ville du soleil.

Digitized by Google

comptent parmi leurs divinités : *Tous les Dieux*, disent les livres sanscrits [1], *se rapportent à un seul, soit qu'on le nomme Indra, Varuna, Agni, Mithra.*

On voit donc que ce mythe est ancien dans nos pays celtiques, et l'on peut se convaincre par les détails suivants que c'est de là qu'il s'est propagé dans la région de l'Euphrate.

Les monuments de Mithra forment une description du pays des Nerviens [2]; seulement cette carte, faite antérieurement à l'art d'écrire, est hiéroglyphique. Mithra [3], couronné des rayons du soleil, est évidemment le Hélion; le taureau, qui veut retourner en arrière, est le reflux; les nombreuses figures, qui accompagnent ce mythe, sont tous les lieux sacrés de la Zélande. Vous y voyez, par exemple, un arbre, un scorpion, une étoile, une flèche, une toison suspendue à une branche, un dragon, un épervier, un corbeau, un crabe, un dauphin, un aigle, une colombe, une tête de bœuf sur un frêne. Or, tous ces noms désignent des lieux situés aux bouches du Hélion et dont voici, dans la langue du pays, la suite correspondante : Boom, Schaerpens, Sterre, Doel, Vlies-sinke [4], Dracht,

[1] Dans le grand hymne de Dirghatamas.

[2] La Zélande, comme nous le disons ailleurs, dérive de *Ziel-land*, terre des âmes. Les Marabouts appellent Zala le zèle religieux; les Brames le nomment Nirvana.

[3] *Mausen*, *muyten* signifient transformer, *mutare*. Du premier dérive Meuse, Muse, Musée; du second dérive Muyter (transformateur); de là Mater, De Meter, Démétrius, Mithra.

[4] *Vlies*, toison; *zincke*, branche. Flessinghe.

Digitized by Google

Valkenesse[1], Lug-dunum[2], Krabbe, Delft, Arentskerke[3], Duveland, Ossenesse[4].

L'on y voit souvent un caducée, ce qui rappelle les nombreuses statues de Mercure trouvées dans ces parages. L'on y remarque un autel; c'est l'autel d'Ulysse[5]. L'ordre le plus élevé parmi les initiés aux mystères de Mithra était celui des Lions; la Zélande a toujours eu pour emblème le lion sortant des eaux. Au rocher de Tourn, un chien est représenté s'approchant comme pour mordre au cou le taureau de Mithra, de même que le Hont, en allant se jeter à la mer, s'avance effectivement vers l'embouchure du Hélion. Mais remarquons le détail suivant. Le flanc du taureau est percé, avons-nous dit, d'une large blessure; également le Hélion a une large entaille faite à sa rive pour y recevoir le Sabus[6], et là se trouve Name[7]; or, dans plusieurs monuments de Mithra, ces deux mêmes noms, Name et Sabus, ont été gravés au-dessus de la blessure du taureau où on lit en toutes lettres : NAMA-SABASIO[8].

Lorsque nous voyons ce nom de Mithra répandu jusque dans la région de l'Euphrate et du Gange, l'on

[1] *Valck*, faucon, épervier.

[2] Lugdunum Batavorum. *Lug*, corbeau; *dunum*, colline. *Lueghe*, corbeau. *Dict. du vieux langage*. LACOMBE.

[3] *Arent*, aigle.

[4] *Ossen* bœuf; *esse*, frêne.

[5] Thèses IXe et XXIVe.

[6] Sabus, la Sambre.

[7] Name, dans l'ancienne langue du pays, Namur, en français.

[8] *Voy.* sur ces deux mots BANIER, *Mythologie*, etc., et surtout HYDE, *Hist. rel. veter. Persar.*

Digitized by Google

n'est plus étonné d'y rencontrer aussi un souvenir de Name et du Sabus, et par conséquent Nem-roud[1] et le Sabéisme[2].

Il me reste à trouver l'origine du mot Babylone.

Les villes qui ont porté ce nom sont généralement près de l'embouchure d'un fleuve où tout annonce des mystères. Babylone est à la jonction figurative du Tigre et de l'Euphrate. Une autre Babylone était sur le Nil, au sommet du Delta. Séville, dans l'ancien langage des gitanos, est aussi appelée Babylone[3] et se trouve au lieu où le Bœtis s'ouvre figurativement en deux branches. A l'embouchure de l'Ombrone, chez les Étrusques, on voyait Populoniæ aquæ, dans une région où le souverain s'appelait Assur[4]. A l'endroit où la rivière de Mithra[5], c'est-à-dire la Marne, rejoint la Seine[6], était une ancienne abbaye druidique qui continua sous le Christianisme à s'appeler Saint-Babolein.

[1] *Roud*, fleuve. *Nem-Roud*, fleuve de Name.

[2] Ce sabéisme que nous avons passé aux Orientaux n'a pas entièrement péri chez nous. Le Sabus (*zab*) a son embouchure (*gat*) dans le Hélion; or *zab* signifie loup et *gat*, chèvre. Dans le Morvan, se trouve l'antique pèlerinage du mont Sabo. Là, dit-on, dans la chapelle était une chèvre ; un loup survint qui cherchait aventure; la chèvre s'enfuit et ferma la porte, de sorte que le loup fut pris et tué.

[3] MURRAY'S *handbook*.

[4] *Æsar* et *assur* sont un même mot ; or Suétone, dans la *Vie de César*, dit que chez les Étrusques Æsar signifie souverain.

[5] Matrona, c'est-à-dire Mitra-ain, rivière de Mitra.

[6] Nous parlerons ailleurs des mystères de la Seine et des Sénonais. De même que le mot *Rein*, le mot *Sen* signifie pur, *Sanus*. *Sen* en chinois-coréen signifie fleuve sacré (SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V): *sin*, dans les inscriptions cunéiformes de Babylone, signifie lune; ce radical *sin* désigne donc le flux lunaire et purificateur.

Digitized by Google

Enfin, le premier pontife chrétien, saint Pierre, datait ses lettres d'une Babylone inconnue, laquelle, d'après ce que nous disons ailleurs, ne peut être que Rome. Or les embouchures sacrées que nous connaissons déjà sous le nom de *Gat* se disent aussi dans d'autres langues[1] *Bab*. De *Bab*, porte, et de *Ain*, fleuve, on fit Bab-el-ain[2], que, depuis Hérodote, on écrivit Babylone[3].

Ruines de l'Asie centrale.

Il y a quelques années[4], M. Botta, agent consulaire à Mossul, cherchant des ruines dans le voisinage, trouva, sous un tas de décombres, Ninive, et annonça au monde savant son étrange découverte. L'éveil une fois donné, des explorateurs accoururent, creusèrent, recueillirent ce qui restait encore de cette ville, passèrent de là à Babylone, à Tchil-Minar, à tous les lieux marqués par d'antiques souvenirs, et rapportèrent dans nos musées une ample matière pour nos recherches et nos systèmes. L'étude de ces monuments, faite avec impartialité, achève d'établir l'origine celtique des nations qui les ont construits. On en jugera par les considérations suivantes.

L'homme eut pour premier abri une grotte où il se logea avec ses dieux; plus tard, sortant de là, il se façonna une hutte qu'il couvrit de terre et de paille

[1] En arabe, en scythique.

[2] Ainsi Bab-el-mandeb, Bal-el-Tor.

[3] Dans les inscriptions trouvées sur les ruines de cette ville, on lit non point Babylone, mais Babilou; la Bible écrit Babel.

[4] En 1843.

Digitized by Google

contre les intempéries; bientôt des blocs de pierre venant s'ajouter à ces constructions primitives formèrent un commencement de palais qui, d'abord brut, puis dégrossi, puis taillé avec art, se compléta enfin de toute l'ornementation dont est capable le peuple constructeur. Cette progression de la nature ne se trouve point dans l'Asie centrale; tous les édifices dont nous explorons les ruines y sont d'un même jet et appartiennent à la période finale que nous avons décrite. D'où venaient donc les architectes? Évidemment de la contrée où se trouvent les essais d'architecture par lesquels ils se sont préparés aux palais des régions chaldéennes. Ils ont commencé par les temples druidiques, les pyramides de Mimizan, les Noraggi de Sardaigne, les Héméroscopes de l'Ibérie; puis, se répandant, plus perfectionnés, vers les régions orientales, ils bâtirent en passant Tadmor, Tchil-Minar, Ninive, Babylone. Ces villes étaient faites comme toutes celles de nos colonies que nous construisons à neuf sur un plan régulier, comme Washington, Pondichéry. Babylone[1] n'est plus aujourd'hui qu'un amas de briques; mais Hérodote, qui paraît l'avoir vue, nous apprend qu'elle était de forme carrée, ayant ses rues tracées au cordeau et se coupant à angles droits. Aussi, quand ces villes furent tombées avec les peuples qui les avaient construites, les gens du pays laissèrent là des ruines qui leur étaient fort étrangères et tout rentra

[1] D'après Quinte-Curce, Babylone avait 90 stades de pourtour, c'est-à-dire environ 16 kilomètres. L'enceinte murée de Paris est de 39 kilomètres.

Digitized by Google

dans le repos. Aujourd'hui, quand on parcourt ces régions de souvenirs, il semble

> Que l'on contemple en songe, à travers le passé,
> Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.

Avant qu'on ne sût écrire, l'homme sculpta sa pensée sur les rochers et le granit, et l'exprima généralement par des symboles. Chaque animal, selon son type déterminatif, eut une signification et, par les attributs qu'on lui ajoutait, devint une phrase tout entière. Ainsi, le lion marquait l'impétuosité; mais, en lui donnant deux ailes, on en faisait le Lion mystique, le flux baptismal et écumeux[1] qui remonte de la mer. D'un bout à l'autre de l'ancien monde, dans les fouilles étrusques, grecques, syriaques, chaldéennes, on trouve pour symboles ailés[2] les mêmes animaux; ce qui indique une origine commune et peut nous aider à remonter au pays d'où l'institution est partie. L'Orient aurait pris pour emblèmes les animaux d'Orient, tels que le chameau à deux bosses, l'éléphant d'Asie; mais, au lieu de cela, les fouilles de Ninive ont ramené dans nos musées nos animaux d'Europe, le Hébon[3] des Étrusques, l'Hippocampe des Celtes, en un mot, le taureau et le

[1] Cette écume du torrent et du lion mystique se disait *Spuma*, ce qui peut expliquer pourquoi *Puma* et *Pôm* en Amérique et en Corée signifient lion.

[2] *Ala* dérive de Hélion.

[3] Le taureau à tête humaine est fréquent dans les fouilles étrusques, il s'appelait Hébon. Le cheval des Celtes, qui est l'Hippocampe des mystères, se retrouve souvent dans les médailles avec une tête d'homme. (LELEWELL. *Étud. numism.*)

Ordinairement ces animaux sont ailés. Tous ces détails se rencontrent dans les ruines assyriennes.

Digitized by Google

cheval. Pas un chameau, pas un éléphant. Les emblèmes de l'Asie centrale sont donc venus des pays celtiques.

Plusieurs peuples anciens, pour prouver la haute antiquité de leur origine, montraient des listes interminables de rois dont les règnes, ajoutés ensemble, formaient des milliers d'années, et toujours, comme on le pense bien, le premier de cette série était Hélios[1]. La science n'a jamais discuté ces monuments; tout peuple peut se créer une pareille liste. D'autres se sont prolongés dans le passé par des titres plus réels en apparence, mais toujours d'une fabrication facile. Ainsi les Chaldéens avaient, dit-on, une suite d'observations astronomiques[2] qui remontaient fort loin, et, de tous ces faits observés, on ne cite guère que les éclipses; or, tout le monde sait qu'à l'aide du cycle de Méton, qui reproduit les mêmes éclipses dans une période de dix-neuf ans, un enfant peut retrouver celles des temps passés et déterminer le jour où elles ont eu lieu.

Quant au cycle lui-même, d'où venait-il? Les Athéniens qui en faisaient usage l'ont-ils tiré des Celtes ou des Chaldéens?

Les Grecs connaissaient à l'Occident une île des Hyperboréens; cette terre merveilleuse était située, d'après les auteurs anciens, *dans l'Océan, en face de la Celtique et par conséquent*, dit Malte-Brun[3], *répondait*

[1] En Égypte, en Colchide, à Rhodes, à Cusco.

[2] Callisthène, qui accompagnait Alexandre, envoya de Babylone à Aristote les observations astronomiques des Chaldéens, lesquelles remontaient à 1,903 ans.

[3] Liv. 2. Ces légendes sont nées en Ibérie, ce qui fit placer au nord l'Hyperborée.

Digitized by Google

à la Grande-Bretagne. Dans cette île, selon Diodore de Sicile, *Apollon descend tous les dix-neuf ans durant lesquels les astres achèvent leurs révolutions; la lune s'y montre à peu de distance de la terre, de sorte qu'on distingue des montagnes sur son disque*[1]. Selon d'autres[2], le dieu a, dans ce même pays, *un monument formé de grosses pierres, et les Celtes racontent que l'ambre que les Hyperboréens y recueillent, ce sont les larmes que le Dieu versa en pleurant son fils Esculape qu'il avait eu de Coronis*. Ce dernier nom est celui du Cornouailles. Dans le Cornouailles est le fameux *Circle of stones* de Biscawen, qui se compose de dix-neuf pierres druidiques; dans la même région, on voit la célèbre fontaine d'Apollon, nommée dans l'Itinéraire d'Antonin, *Fons solis;* sur la côte voisine[3], les enfants vont encore aujourd'hui recueillir l'ambre. Comme ce cromlech servait à mesurer les mouvements luni-solaires au moyen d'une aiguille qui avançait d'une pierre chaque année, de *Meten*, mesurer[4], on l'appela Cycle de Méton; la dix-neuvième et dernière année était célébrée par des fêtes ou, comme disent les Saxons, par des Gildes; et, comme ce dernier mot signifie aussi doré, la période de dix-neuf ans fut appelée Nombre d'or. On pourra retrouver à Babylone, sur quelque

[1] Ce passage de Diodore est un des arguments que Bailly emploie, dans son *Histoire de l'astronomie*, pour prouver que les anciens connaissaient le télescope.

[2] Selon Apollonius de Rhodes, liv. 2, vers 694 et liv. 4, vers 611.

[3] Surtout dans le Norfolk.

[4] *Meten*, en celtique, *Mathein*, en grec, signifient mesurer astronomiquement; d'où le mot mathématiques.

Digitized by Google

monument taillé, le Cycle de Méton; mais, en attendant, on le trouve dans le monument brut de Biscawen.

Inscriptions cunéiformes.

Les inscriptions recueillies dans les monuments de l'Asie centrale sont appelées cunéiformes. Rien dans nos alphabets ne ressemble à ces signes composés uniquement de flèches, et quant à la langue ainsi écrite, il faut la deviner plutôt que la traduire. Nos savants se jetant au travers des obstacles ont cherché à pénétrer ces secrets d'un autre âge et, tant par des combinaisons habiles que par des théories arbitraires, se sont hasardés à nous retracer dans nos langues le sens de ces énigmes. Donnons d'abord quelques détails sur l'histoire de cette écriture.

Les peuples, en s'éloignant des bords atlantiques, avaient cherché, avons-nous dit, par différents moyens, à se passer du flux océanique pour augurer l'avenir. Le procédé le plus usuel consista dans les baguettes[1] divinatoires; une consécration[2] les déclarait identiques avec le flux qu'elles devaient représenter; c'est pourquoi elles étaient au nombre de trois, de sept; et pour orienter leur direction, on les avait effilées par un bout en forme de flèche et arrondies par l'autre en forme

[1] Ces bûchettes se disaient en saxon *Log*, d'où dérive le pélasgique *Logos*. Par suite de cette transmutation, *muyten* a formé *mot*, *vertere* a formé *wort*.

[2] Le mot celtique qui signifie consacrer est *Eenigen*, unifier, identifier.

Digitized by Google

d'anneau[1]; jetées au hasard par le Chamane sur l'autel druidique, elles formaient des figures différemment interprétées selon que les pointes se dirigeaient vers l'orient dans le sens du flux, ou vers l'occident dans le sens du reflux. Deux systèmes d'écriture se fondèrent sur ce jeu : premièrement, le système assyrien par lequel les diverses figures qui résultaient de ces flèches constituèrent un nombre indéfini de lettres ayant chacune sa signification déterminée; deuxièmement, le système ionien qui, ne considérant que le double mouvement du flux augurateur, ne prit de la flèche que la tige et la tête, c'est-à-dire les lettres primitives I O, et, en les combinant de vingt-cinq manières[2], on en forma ainsi un alphabet limité, le même dont nous nous servons. Il n'est point dans le monde entier de religion, de féerie, de prestiges, où l'on ne retrouve et cette baguette et cette bague[3], l'une servant aux magies de Circé, l'autre scellant les décrets du pontife de Janus. Ce second système se développa puissamment en Europe, et quand il pénétra dans l'Asie centrale, les grandes cités dont nous cherchons à lire les inscriptions n'existaient déjà plus; elles n'ont, par conséquent, jamais connu que les lettres cunéi-

[1] *Annulus*, anneau, dérive de Ennia, *Ring*, de Rhenus. En espagnol, bague se dit *Sortija*, magicienne.

[2] Les anciens alphabets ont tous un nombre carré de lettres : seize, vingt-cinq, trente-six, soixante-quatre.

[3] Bague est un mot purement mystique ; figurant le cours incessant d'un fleuve, *Back*, on comprend qu'il en ait pris le nom. Une vague et une bague sont donc deux mots de la même famille.

Digitized by Google

formes. Il nous reste donc à voir d'où leur venaient ces lettres.

Les caractères cunéiformes sont répandus dans l'Asie centrale du pays de Babylone à la région Caspienne; c'est justement dans ces contrées du Nord que l'Asie semble voir le berceau de ses institutions et, sans nul doute, de son écriture. Là se trouvent, en effet, deux grands noms civilisateurs, Zoroastre et Abaris[1]; l'un né dans l'Atropatène, l'autre surnommé Œtrobatès[2]; tous deux rappelant par leur nom les Atrébates de Bretagne et par leurs prestiges le transformateur Merlin[3]. Si l'on étudie en détail les légendes des deux Asiatiques, c'est toujours à la patrie de Merlin qu'elles nous ramènent. Ainsi Zoroastre déclare dans le *Zend-Avesta* que les prêtres Chaldéens sont originaires d'un pays où *la nuit la plus longue est double du jour le plus court;* or, sur ces données, Bailly reconnaît que l'auteur désigne le 50e degré de latitude; en Asie, cette latitude nous plonge dans les contrées sauvages de la Tartarie, et en Europe, elle nous reporte dans la région des Atrébates; là, en effet, au solstice d'hiver, le jour est de huit heures et la nuit de seize. Quant à Abaris, il nous retrace, sous d'autres formes,

[1] L'origine des mots Abaris, Ibères, Hebræi, Abares est Yver, pieux.

[2] Les Grecs écrivant Œthrobates ont supposé par une fausse étymologie qu'Abaris voyageait dans l'Æther.

[3] Le mot *Mair-lin*, comme nous le disons ailleurs, signifie le transformateur Linus; remarquons que, selon les Grecs, ce même Linus apprit à lire à Hercule, qui lui cassa même son alphabet sur la tête.

Digitized by Google

la même patrie; on le disait hyperboréen; il était prêtre d'Apollon, et le dieu lui avait donné une flèche au moyen de laquelle il opérait toutes sortes de prestiges ; cette flèche ou plutôt ces caractères magiques, en forme de flèche, nous ramènent donc dans cette même Hyperborée où nous venons de trouver le temple cyclique d'Apollon, et où, dans une autre thèse, nous avions placé l'origine des lettres Ogham.

Voyons maintenant quel degré de confiance on peut accorder aux inscriptions cunéiformes pour connaître les choses de l'ancien Orient. Dans cette région où les rois étaient les descendants des dieux, leurs palais étaient des temples[1]. Leurs peuples n'avaient évidemment d'autres usages que ceux des nations environnantes; comme elles, ils inscrivaient dans ces temples royaux non pas les faits profanes dont ils avaient été les témoins, mais les actes des ancêtres, leurs triomphes, leurs légendes rendues sacrées par de longs souvenirs. Dans le monde entier, on retrouve l'application de ce principe; en Amérique, tous les grands monuments avaient été faits par les anciens Toltèques et les exploits de ces héros imaginaires se lisaient en hiéroglyphes sur les murs des temples; dans l'Inde, tout ce qu'il y a de merveilleux est l'œuvre des Pandos; les sources qu'ils ont fait jaillir, les rochers qu'ils ont fendus d'un coup de hache, portent des inscriptions qui

[1] Nous ne trouvons en Égypte que des temples et en Assyrie que des palais; mais ces palais et ces temples étaient deux mots pour désigner une même chose.

Digitized by Google

attestent cette origine; l'histoire fabuleuse d'Isis que nous conte Hérodote était copiée des temples; chez les Grecs, Phidias, inspiré par Homère, fit redire au marbre du Parthénon toute la vie de Minerve qui, dans des temps fort reculés, avait fondé Athènes.

Quant aux monuments de l'Asie centrale, Sémiramis a tout fait; elle construisit Babylone; l'armée d'Alexandre trouva, jusque chez les Scythes, son nom sur une inscription[1], probablement cunéiforme, qui rappelle ses grands travaux; certaines légendes, la reportant à une autre extrémité, la font naître à Ascalon et, la confondant avec Derceto, en font une femme terminée en queue de poisson; on lui voit tous les attributs de la déesse Syrienne, d'Isis, d'Omorga; c'est donc un être fictif et les peuples, en élevant les constructions assyriennes, y ont inscrit les légendes non point d'une reine de leur époque, mais d'un ancien mythe personnifié; l'analogie nous force à croire que les faits dont on composa son histoire, que les héros, les dieux dont on y trouve les noms, n'appartiennent point à l'époque où les monuments furent construits, mais à ces temps mystérieux où se forma la mythologie de tous les peuples; en un mot, ces mythes, nés dans le pays des Celtes, sont venus avec eux s'inscrire sur les monuments des Chaldéens.

Les traductions rédigées d'après les inscriptions cunéiformes ne retracent, me dira-t-on, que des faits

[1] L'inscription que Polyen nous a transmise et que nous avons citée plus haut.

Digitized by Google

asiatiques et réels; comment expliquer cette anomalie?

Lorsque les savants arrivèrent en Asie pour exploiter ces richesses scientifiques, ils apportaient avec eux des idées préconçues sur cet ancien Orient; ils en savaient ce que leur avaient appris Hérodote, Ctésias, Syncelle, Trogue-Pompée, les interprètes hébreux. Mais la plus grande discordance régnant entre ces auteurs, toutes les dates étaient bouleversées; les noms ne se rapportaient point, et, n'était-ce le mot de Babylone[1] qui restait le même, on n'eût su dire de quelle nation[2] chacun d'eux voulait parler. Les orientalistes se mirent donc à l'œuvre, prédisposés chacun à trouver la preuve de son système; on pouvait, en effet, tout faire d'un texte dont on ignorait et l'alphabet et la langue; on ressemblait à ces écoliers qui, connaissant deux mots d'une page à traduire, bâtissent sur ces deux mots l'histoire qui leur paraît la plus vraisemblable. Aussi le résultat fut étrange.

Au delà de Babylone, nous ne connaissions que peu de pays; mais en deçà les Grecs nous avaient appris les noms et les histoires d'un grand nombre de peuples; ce sont ces noms et ces histoires que l'on se hâta naturellement de retrouver dans les inscriptions; de sorte que les conquêtes lointaines, les travaux de tous genres attribués aux héros assyriens, auraient été exé-

[1] Encore la bible des Hébreux, au lieu de Babylone et des Chaldéens écrit Babel et Chasdim.

[2] Je dis ailleurs que Bérose, sous le nom de Babylone, décrit Bogota, ville des Muiscas.

Digitized by Google

cutés presque uniquement dans les régions qui sont tournées vers nous, qui nous sont connues par les Grecs et les Talmudistes. Pour peu qu'un mot s'y prêtât, on y reconnaissait instinctivement la légende qu'on désirait y trouver, le nom des héros[1] qui devaient avoir brillé dans ces régions. Quant aux pays énoncés dans leurs conquêtes, on ne vit que l'Arménie, la Perse, l'Égypte, la Syrie, la Phénicie, toutes contrées voisines de notre Europe; quelques noms seulement, que l'on trouva trop rebelles, furent rejetés au delà de Babylone et appliqués à des conquêtes inconnues. Par exemple, Tiglat et ses successeurs soumettent Kharia, Moskaias, Arama, Komouka, Khamana; or, des mots approchant de ceux-là se trouvent dans le monde entier[2] et, par conséquent, dans l'Asie; on y connaissait la Carie, les Mosches, les Araméens, la Comagène, le mont Amanus en Syrie; on fit venir là les conquérants assyriens, on s'efforça d'harmoniser ces faits avec ceux que nous connaissions et la confusion en fut augmentée d'autant.

Ainsi, dans les temples chaldéens comme dans tous les temples du monde, les légendes inscrites étaient

[1] Ces travaux sont, dans Hérodote, attribués à des femmes et surtout à Sémiramis et à Nitocris; et dans les inscriptions on les attribue à des hommes, et surtout à Nabopolassar, à Nabuchodonosor. M. Oppert lui-même admet que par Nitocris c'est Nabopolassar qu'il faut entendre. C'est ainsi que, dans nos mythes occidentaux, les mêmes actes ont indistinctement pour auteurs Diane ou Apollon, Minerve ou Neptune.

[2] Dans l'Amérique centrale, on trouve Coro, les Muiscas, Arima, Comaguia, Cumana.

Digitized by Google

celles des âges primitifs et les mystères de Babylone étaient ceux des autres nations. Ils avaient pénétré dans cette ville par la Syrie et l'Égypte, comme il est facile de le constater.

En effet, de la Syrie à Babylone, c'est toute une chaîne de noms qui décèlent une même forme de culte. On trouve d'abord la ville syrienne de Bambyce[1], avec sa déesse Atergatis qui, comme la divinité de Babylone, se terminait en queue de poisson; puis Charrœ, où l'on adorait Méni, que les Latins appellent toujours Lunus[2]; puis encore Mygdonie[3], nommée Anthémusie par les Grecs, ces deux mots désignant des houris et des florales; et enfin Babylone.

Quant à l'Egypte, on peut remarquer que la triade mystique dans les deux pays est la même; Osiris, Isis et leur fils Horus rappellent sous d'autres noms Ninus, Sémiramis et leur fils Ninyas. Osiris est le même mot qu'Assur, et le Nénuphar qu'il porte en main se dit, en Orient, *Nien*[4], dont on fit Ninus. Isis et Sémiramis offrent les mêmes légendes, les mêmes symboles; Diodore de Sicile, parlant de la première, dit qu'elle bâtit des temples tout en or; parlant de la seconde, il dit également qu'on lui doit les merveilles des palais de

[1] Notre mot *Bamboche* est un souvenir des florales de Bambyce.

[2] *Maen* est masculin, d'où les Latins, au lieu de Luna, ont écrit Lunus. Ils appellent Lunus la déité de Comane et celle de Charrœ.

[3] *Magd*, fille ; *Dunum*, bourg ; d'où *Myg-don* est la traduction exacte de Magd-bourg.

[4] *Nien*, nénuphar en chinois-coréen. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

Digitized by Google

Babylone. Horus et Ninyas sont un même système de filiation[1].

Diodore de Sicile a copié sur les murs des temples égyptiens l'inscription suivante[2] : « Je suis Osiris, roi; j'ai parcouru tout l'univers jusqu'aux extrémités des déserts de l'Inde[3] et ensuite d'autres parties du monde, jusqu'à l'Océan, jusqu'aux sources de l'Ister[4]; j'ai visité toutes les nations pour leur apprendre tout ce dont je suis l'inventeur. » C'est sur ce modèle que sont rédigées les inscriptions des deux Babylones. Dans l'une, Osiris raconte ses exploits; dans les autres, Assur raconte les siens, tous deux dans le même style, tous deux dans les mêmes exagérations. Quand nous reconnaissons que les uns sont fictifs, comment osons-nous dire que les autres sont réels?

Des mystères chaldéens.

Comme on vient de le voir, par la Syrie et l'Égypte, nous remontons des légendes de Babylone aux autres

[1] Ce qui prouve que c'est par l'Égypte que les mythes celtiques étaient passés en Asie, c'est que le Nil était pour les Orientaux le fleuve sacré. Les rois de Perse, nous dit Athénée (Liv. 2), se faisaient apporter tous les ans d'Égypte du sel ammoniac et de l'*eau du Nil*.

[2] *Voy.* sur cette inscription, Banier, *Mythologie*, t. I, et le bénédictin Pernetty, *Fables égyptiennes*, liv. 1, ch. IV.

[3] Remarquons ce double emploi : Osiris va conquérir jusqu'au delà de l'Inde; et Sargon, roi de Ninive, dit dans une inscription qu'il s'avança jusqu'au delà de l'Égypte, jusqu'à Méroé.

[4] Hérodote, surpris que les prêtres égyptiens ne connussent pas les sources du Nil, dit que tout le monde connaissait celles de l'Ister, *au pays des Celtes*.

Digitized by Google

religions de l'Europe, au berceau des émigrations celtiques. On peut donc s'attendre à retrouver, dans les traditions chaldéennes, des souvenirs égarés qui rappellent les mystères de la mère patrie.

Ainsi, d'abord dans la Babylonie, la triade fluminale n'a pu évidemment s'adapter à la nature des lieux ; mais plus ou moins déformée, elle se laisse reconnaître dans les légendes chaldéennes : *Nitocris*, nous dit Hérodote, *fit faire à l'Euphrate un triple circuit, de sorte que le fleuve passe trois fois par Ardericca et que les bateaux qui le descendent rencontrent ce bourg trois fois en trois jours*. On sent bien que le vaste bassin de l'Euphrate ne se laisse pas replier comme un petit ruisseau ; c'est pourquoi il faut admettre là une figure que l'historien grec aura dénaturée, laquelle cependant peut servir à nous montrer qu'il y est question des trois fleuves celtiques.

Voici maintenant une mention des sept embouchures. Nabuchodonosor, dans une inscription[1], raconte que c'est lui qui a construit Babylone, ses murs, ses portes, ses forts, et il ajoute[2] qu'il *termina la tour des sept lumières de la terre* ; cette tour était à Borsippa ; il y travailla sous les auspices des dieux Nébo et Mérodach ; mais il n'en fit que le toit, lequel n'avait jamais été achevé.

Que faut-il d'abord entendre par ces sept lumières ?

Nous avons dit que le fleuve primitif refoulait la

[1] Interprétée par M. Oppert.

[2] Dans une inscription trouvée à Bir Nemroud et interprétée par M. Rawlinson.

Digitized by Google

marée atlantique par sept embouchures, mais que ce flux dans les pays écartés de l'Océan avait été différemment figuré. Souvent ce symbolisme consista dans le double sens d'un mot. Ainsi *Ebbe* signifie flux, on en fit *Ippos*, cheval, et dans la Susiane[1], sept chevaux nizéens, au lever du soleil, déterminaient par leur hennissement l'élection du roi; *Peel* désigne la stagnation[2] d'un fleuve océanique, mais le grec *Pylé* signifie porte, d'où l'on donna sept portes à Thèbes qui, outre cela, pour des causes analogues, fut attaquée et défendue par sept chefs[3]; *Maer* veut dire marée, *Maur* veut dire muraille et, sur cette apparence amphibologique, la légende, au lieu de sept marées, donna sept murs à Egbatane[4]; *Bach* détermine le recul d'un fleuve océanique, et ce mot, confondu avec *Vacca*[5], fit naître le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres; *Yeor*, fleuve, est presque *Yaer*, qui signifie tout à la fois épi et année; et on explique par là les sept épis pleins des histoires égyptiennes et les sept années qui reviennent sans cesse dans les mystères anciens. Quelquefois, c'est sur le nombre trois que porte le figurisme; ainsi, dans la mythologie des Birmans, on voit

[1] Cheval se dit en hébreu *Sus* et en celtique *Paerdt*; d'où Susiane et Parthes. Les chapiteaux des palais de Persépolis sont des têtes de cheval.

[2] *Stagnum*, partie fluctuante d'un fleuve.

[3] Amphion bâtit ses murs au son d'une flûte à sept tuyaux; l'autre Thèbes, celle d'Égypte, était dans l'Heptanomide.

[4] On ne sait où placer les sept murs fantastiques d'Egbatane.

[5] *Taurus* a de même été confondu avec *Door*; l'un signifiant taureau, l'autre porte.

Digitized by Google

que le séjour des dieux est une montagne sainte que soutiennent trois rubis, et d'où s'écoulent sept grands fleuves.

Après cette énumération, que j'aurais pu rendre bien plus longue[1], on comprendra sans peine comment la tour des sept lumières de la terre, placée en quelque sorte à l'embouchure d'un fleuve, peut désigner les sept branches figuratives de ce fleuve, les mots qui signifient flux, comme Loch, Fluctus, Tidt, sont souvent confondus dans les mystères avec ceux qui signifient lumière, comme Lux, Phlox[2], Tœda.

Dans la même inscription Nabuchodonosor, pour récompense de ses travaux, demande une faveur que l'on attend d'un fleuve et non d'un flambeau, c'est-à-dire une fécondité septuple. Encore aujourd'hui, les Israélites ne célèbrent aucune de leurs grandes fêtes sans avoir traditionnellement, au milieu d'eux, une figure aux trois angles qu'ils suspendent et un candélabre aux sept branches qu'ils placent sur un autel. En Laconie, aux bords de l'Eurotas[3], Pausanias dit avoir vu sept colonnes qui avaient été élevées en l'honneur, disait-on, des sept planètes; or, dans cet exemple aussi bien que dans celui de Nabuchodonosor, il ne

[1] Byzance était aussi appelée *Bal-el-Aïn*, la porte du canal; le mot Porte en est un souvenir ainsi que le Château des sept tours.

[2] *Phlox*, lumière, en grec. Dans plusieurs monuments de Mithra, on voit en avant du taureau deux jeunes gens tenant chacun un flambeau (Tœda, Tidt), l'un élevé, l'autre baissé; figure de la marée haute et de la marée basse.

[3] *Rood*, *Rauda*, flux et reflux, comme nous le disons ailleurs.

Digitized by Google

peut être question des planètes[1] qui courent dans le ciel, puisque, selon Sénèque[2], les Orientaux n'en admettaient que cinq.

L'inscription, après avoir mentionné la Tour des sept lumières, ajoute des détails qui confirment l'interprétation précédente. Ainsi, cette tour était à Borsippa ; or, Borsippa[3], par l'étymologie de son nom, était le point naturellement désigné pour l'ébranchement figuratif du fleuve. Ainsi encore, des deux divinités invoquées dans l'inscription, l'une, avons-nous dit, est Nébo, l'autre Mérodac; mais ce mythe, si nous l'expliquons d'après la langue celtique, rentre dans la théogonie des autres peuples ; il exprime en deux mots tout l'ancien pontificat ; *Neap*[4] signifie marée descendante, *Maer-dick*[5] signifie marée montante ; c'est, en d'autres termes, *Oro-Maez* et *Ahri-Maen*[6] ; c'est ce que les Étrusques exprimaient par le seul mot de Neptune[7] ; c'est la figure double que partout on appelait d'un nom approchant de celui de Janus, Janoa, Oanès ; c'est le fleuve et son

[1] *Planaetn*, aller et venir, s'applique à la marée des sept bouches du fleuve primitif; on l'a abusivement appliqué aux astres errants.

[2] Xerxès logea chez Démocrite et lui laissa des mages pour l'instruire. Démocrite, dans ses ouvrages, parle des astres errants ; mais, dit Sénèque, il nous en dit peu de chose, parce que *le cours des cinq planètes n'était point connu. Quest. natur.* Liv. 7.

[3] *Bor's-ippa*, littéralement reflux de la marée ; cet *ippa* est l'*ipo* des Phéniciens, dans Belippo, Olisippo, Maracaïbo.

[4] *Neap*, bas ; *neaptide*, basse marée. *Dict. anglais.*

[5] *Maer*, mer ; *dick*, haute. C'est le même mot que *Sy-dick*, qui est, selon Sanchoniaton, père des sept cabires.

[6] *Maez*, Meuse ; *maen*, lune, flux lunaire.

[7] *Duyn*, *Duyninge*, flux. DARSY. *Dictionnaire flamand.*

Digitized by Google

flux. L'inscription elle-même laisse voir cette différence lorsqu'elle dit que *Nébo exalte Mérodac* et lorsqu'elle appelle ce même Mérodac *le dispensateur de la domination* [1].

Quant à cette bizarrerie d'un temple qui reste pendant quarante-deux générations sans avoir de toit, c'est un souvenir confus des temples celtiques qui sont à découvert et dont l'un, celui d'Avebury, renferme deux cromlechs composés chacun de quarante-deux pierres.

En général, les inscriptions cunéiformes sont remplies de traits inexplicables en Asie, mais qui se comprennent dans la théorie que nous avons donnée des mystères celtiques. Ainsi, le Hélion, près d'arriver à la mer, traverse un pays qui fourmille d'antiquités géologiques et qui s'étend du Sabus à l'embouchure, c'est-à-dire au Gat, et ce dernier mot se trouve même reproduit dans toute la région maritime du fleuve; on y voit le Cadsant, le Katten-dick, et surtout les peuples que Tacite appelle Cattæ; or, Tiglat-Pileser [2], dans une inscription [3] trouvée à Ninive, raconte en toutes lettres qu'il a étendu son empire [4] *du Zab jusqu'au pays des Catti vers la mer du couchant*. J'en cite un autre

[1] La marée en déposant l'héritier sur le rivage lui donne la domination.

[2] Te Galat Peel Æsar. *Peel*, comme nous l'avons dit, signifie flot poussant la vague; d'où le latin *Pellere;* ce qui fait rentrer ce nom barbare dans notre théorie. C'est le Lama, le Pontifex, le flot purificateur.

[3] Interprétée par M. Oppert.

[4] Il conquit 42 pays. La tour de Borsippa avait été sans toit pendant 42 générations. On connaît en Égypte les 42 livres d'Hermès, et en Asie les 42 préceptes de Tsong-Kaba.

Digitized by Google

exemple. Le royaume d'Assyrie, en poussant au loin ses conquêtes, a pu atteindre vers l'occident la Méditerranée; mais, vers les régions orientales, il n'y a point de mer; ce ne sont jusqu'au Japon que des espaces habités. Cependant Belochus, dont le nom semble déjà fort étranger à ces contrées, dit dans une autre inscription [1] tirée des ruines de Babylone : *J'ai régné de la grande mer du soleil levant, jusqu'à la grande mer du soleil couchant.* C'est toujours le même système; la mer confondue avec la marée, le soleil confondu avec le Hélion et des légendes incohérentes imaginées sur ces figures mal comprises.

On voit, par ce qui précède, qu'il y a dans nos études modernes une étrange aberration. Nous rapportons d'Asie des noms mystérieux que nous nous efforçons de ne point reconnaître pour leur laisser cette teinte orientale qui rehausse la science, ce poétisme auquel la foule se prend. Parmi nous se trouve l'île Scaldia [2], d'où relevaient les peuples qui bordent l'Atlantique, soit que dans le nord on les nomme Scaldes, soit que dans le midi on les nomme Celtes. Ce n'est sur toute cette lisière qu'une chaîne de monuments en ruines. Plus anciens que ceux de l'Asie, ils n'ont pas encore d'inscriptions, mais les traditions des peuples leur ont invariablement laissé les mêmes noms que nous allons chercher savamment dans les contrées orientales. Voyons-en quelques exemples.

Les noms mentionnés dans les traditions chal-

[1] Interprétée par M. Oppert.
[2] Aujourd'hui Schouwen.

Digitized by Google

déennes sont généralement accompagnés des deux qualificatifs Nabo, Æsar; Nabu-Chodon-Osor en est un exemple.

Nabo, comme nous l'avons vu, désigne le fleuve dans son décours. Le prêtre qui augurait l'avenir par l'auscultation du fleuve était appelé Neve [1]. Lorsque les peuples s'éloignèrent de l'Océan et qu'il fallut avoir recours à des symboles, les Ibères se servirent de cartes, leur conservant religieusement le nom de Naipe [2]; les devins de Rome employèrent le jeu de Croix et Pile, qu'ils appelèrent également Navia [3]; le Nœvius, qui devinait les pensées de Tarquin, tire de là son nom [4]; dans toutes nos contrées plus encore qu'en Orient, le mot Nabo désignait autrefois le dieu des oracles; ainsi, dans les Gaules, les Helviens avaient pour principale divinité Nabahas; ainsi encore, on peut voir dans Muratori [5] une inscription trouvée en Espagne et sur laquelle on lit :

BOUTIUS
ANTUBEL
ET D. NABI
V. S. L. M.

[1] *Neve*, jongleur, bateleur, devin. DARSY. *Dict. flam. Beytel* signifiant une pierre branlante; on appela bateleurs les devins qui auguraient l'avenir par le nombre d'oscillations que faisait cette pierre et se passaient ainsi du flux.

[2] OUDIN. *Dict. espagnol.*

[3] *Encycl. méthod.* Antiquités.

[4] Nœvius devina que le roi coupait un caillou avec un rasoir; légende fondée sur le mot ibérique *Navaja*, qui signifie rasoir.

[5] MURATORI. *Thes. inscript.*, p. 100. Antubel est le même mot que les Romains prononçaient Annibal.

Digitized by Google

Quant au mot Æsar, il caractérise dans l'épreuve ordalique le flot montant qui déposait l'enfant sur le rivage, le déclarant ainsi héritier de la maison, Hausheir, Assur, Æsar [1]. La foudre, étant tombée à Rome sur le fronton d'un temple, y effaça la première lettre du nom de Cæsar; le mot Æsar qui restait est Etrusque, selon Suétone [2], et signifie souverain et là-dessus les augures consultés annoncèrent au général romain l'empire du monde. Ce terme comme tous les autres passa en Orient et nous voyons, par Apollonius de Rhodes [3], que la région du Pont-Euxin où coule le Halys, s'appelait Assyrie [4]. Ainsi, les deux qualificatifs Nabo, Æsar appartiennent à nos contrées, à nos anciens cultes et Nabu-Chodon-Osor signifie le pontife Chodon, suzerain; c'est le prêtre Jean; c'est l'archidruide Chyndonax [5]; c'est le grand lama des Celtes.

Les noms propres de ces souverains orientaux appartiennent également à nos contrées et surtout se retrouvent partout où sont des monuments druidiques. Ainsi les peuples des deux Bretagnes chantent toujours, dans leurs antiques ballades, un monarque des temps pri-

[1] La garance a toujours été la culture spéciale de l'île Scaldia que baigne le Hélion. C'est la pourpre primitive; c'est pourquoi, réservée au vainqueur de l'épreuve ordalique, à Assur, elle s'appelle en Orient Isari.

[2] *Vie de César.*

[3] *Argon.*, liv. II, v. 946.

[4] Cette Assyrie fut étrangement traitée par les légendes; *ass oor* signifie oreille d'âne; on donna des oreilles d'âne à Midas, roi du pays.

[5] Dans une inscription, il est appelé Archiereus.

Digitized by Google

mitifs qu'elles nomment quelquefois simplement Conan[1], le roi, mais souvent aussi Codon[2]; la ville saxonne de Caen s'appelle, de son nom primitif, Cathom; le mot Catanes[3], aujourd'hui encore en Ibérie, ne s'applique qu'aux grands personnages; tandis qu'aucun des historiens grecs, dont nous avons les ouvrages, ne cite en Asie le nom de Nabu-Codon-Æsar. Strabon, voyageant en Espagne, l'y trouve et nous écrit en toutes lettres le nom de cet ancien monarque dont lui parlent les Ibères. Il en est de même pour Conan Mériadec qui jouit en Bretagne de la même considération que le roi Mérodac en Assyrie. Au fond de l'Armorique étaient les anciens Agnotès, c'est-à-dire les sectateurs d'Agni[4], ayant leur temple dans la ville antique qui se nomme encore Saint-Pol[5]; or, ces deux mêmes noms remplissent l'Orient : Agni, dans les livres védiques, désigne la divinité; Pol se retrouve dans Nabo-Pol-Assar, dans Sardana-Pal. Au milieu des temples du Carnac était Dario-rick, c'est-à-dire la ville du Daïri[6], de Darius.

[1] En Irlande, on voit la montagne de Kallen toute couverte d'inscriptions Ogham, et sur cette montagne la tombe de Conan.

[2] Dans les légendes armoricaines, il est appelé Cadon, Codon, Cathom, Cothan, etc. *La Bretagne*, etc. PITRE-CHEVALIER.

[3] *Catanes*, celui qui fait partie d'un ordre et en porte la chaîne, *Catena*.

[4] Isis, Cybèle sont appelées *Agné* dans les mystères.

[5] Les histoires de Saint-Pol se retrouvent en Orient. Saint-Pol avait perdu une clochette sacrée, indispensable pour son ministère; un poisson la lui rapporta du fond de la mer. En Orient, le Koutouctou ne peut commencer ses fonctions sans avoir miraculeusement retrouvé sa clochette. Thèse XIIe. Nabopolassar était un Koutouctou.

[6] Il y a en Bretagne un royaume de Daïri, en Perse un roi Darius, au Japon un pontife appelé Daïri.

Digitized by Google

Les peuples des deux Cornouailles ont toujours appelé leurs prêtres Belech; or, Belochus est un nom commun aux rois d'Assyrie. Est-il rien qui ait une apparence plus orientale que le nom, que la ville de Ninus? Ce mot semble refléter toute l'antiquité asiatique; l'histoire ne le connaît point dans nos régions; mais la géologie, plus ancienne que l'histoire, est là pour rectifier sa longue ignorance. Le sol gaulois nous a conservé des médailles nombreuses en tous métaux, en bronze, en argent, en or, où se lit le nom de Ninno [1]. Ce nom de Ninus est donc de ceux que nos émigrations gauloises ont portés sur les bords du Tigre.

Voilà pour la Gaule; mais soit au nord, soit au midi de cette contrée, nous pouvons faire les mêmes rapprochements.

Près de Emden[2], parmi de nombreux monuments druidiques, se trouve le golfe de Dollart[3], c'est-à-dire de l'impôt, et dans ce golfe, une île nommée Nasser où le mob[4] de West-Phalie[5] venait payer son tribut; du nom de l'île le suzerain fut appelé Nabo-Nassar et, du nom de la province, Phul, et ces deux mots sont com-

[1] *Encycl. méthod.* Antiquités. La ville de Nem-roud est à l'embouchure du Zab, Namur est à l'embouchure du Sabus; *Namar*, en phénicien, signifie Tigre.

[2] Emden est le même mot que Hamadan; et les Saxons de ces contrées se retrouvent dans les Sassanides de la Perse.

[3] *Doll*, tribut; *erd*, terre. *Doll-art* est le nom celtique de l'île; *Nazer*, florales, est son nom phénicien.

[4] *Mob*, *mof*, *moab*, paysan corvéable de West-Phalie. Cette corvée est le *Robod*, c'est-à-dire la taille payée pour le rachat du droit de prémices. Rabat Ammon; Rabat Moab.

[5] Il y avait Est et West-Phalie.

Digitized by Google

muns dans les antiquités assyriennes. Chez les Scandinaves et surtout dans l'île Codanusia, le nom d'Odin est gravé partout en lettres runiques; c'est le même qu s'écrit Eude, Othon, Eddin[1], Hatun[2] chez différents peuples, et Assar-Adon dans les ruines orientales.

Si, des régions du Nord, nous passons à celles du Midi, mêmes observations.

L'Espagne est, comme l'Assyrie, remplie de taureaux sculptés[3]; ceux de l'ancienne Carthage[4], découverts récemment, ont quatre yeux; Salamanque, bâtie sur une assise cyclopéenne, a un taureau sur son vieux pont et un autre dans ses armes, et il semble que c'est le nom de cette ville qui se retrouve dans le Salman-Æsar des temples assyriens.

Je citerai encore la Sardaigne dont les souvenirs remplissent l'Orient; ses palais funéraires, appelés Noraggi, sont mentionnés dans les poésies sanscrites, sous le nom de Naraga[5]; le pays des Sardes et le *Lydius*[6] *amnis* sont en face l'un de l'autre; or, ils sont également réunis en Orient, où l'on voit ensemble Sardes et la Lydie. On peut donc croire que Sardana-Pal, Nabu-Sardan sont d'anciens noms de nos contrées passés en Orient.

[1] Sala-Eddin; Nour-Eddin; Assar-Eddin.

[2] *Hatun*, grand, au Pérou. Hatun Cusco, Cusco la haute.

[3] Ce sont les taureaux de Guisando. Thèse VIIIe.

[4] *Carthago vetus* dont les ruines sont près d'Olerdola, aux environs de Barcelone. DELABORDE. *Descrip. pitt. de l'Espagne.*

[5] Les Noraggi sont des palais cyclopéens où l'on plaçait les momies; on en compte environ 250.

[6] Le Tibre appelé *Dehebris*, selon Varron, c'est-à-dire *De Hebrus*, l'Hèbre, *De Yver*, le pur.

Digitized by Google

Cela expliquerait une étrange statue que l'on voit à Rome et qui représente un homme debout; on y lit au bas[1] : ÇARDANAPALOÇ. Si cette statue vient d'Assyrie, pourquoi ces lettres italiques? Si elle vient de nos contrées, pourquoi aurions-nous fêté par des statues un roi asiatique que nous méprisons pour ses débauches?

Il en est de même de Sargon, dont le nom se lit dans une inscription trouvée en Chypre; on veut en faire le nom d'un roi assyrien; mais *Serge,* comme je l'explique ailleurs, est un mot des mystères celtiques, et non loin de Chypre dans le langage des anciens Samothraces *Sergius* a toujours désigné un saint.

Appendice.

La Bible ancienne s'impose à notre admiration par la hauteur de sa poésie qui rejette bien au-dessous d'elle tout ce qui nous vient des Romains, des Grecs, des Orientaux. Née des mystères antiques, faite dans un monde qui n'est plus le nôtre, cent fois interprétée, copiée, traduite, elle nous apporte naturellement des noms méconnaissables que chacun s'efforce de tourner à son système. Elle nous parle d'Assur, et les savants, croyant que ce mot se rattache à celui d'Assyrie, me paraissent faire un étrange amalgame des traditions hébraïques et des mythes babyloniens. Nous avons

[1] Voy. *Encycl. méthod.* Section des antiquités. L'incendie de Sardes par les Ioniens, l'incendie du palais de Sardanapale sont également fabuleux; ce sont des souvenirs de la destruction des cités lacustres dont il sera parlé plus loin.

Digitized by Google

décrit la Babylone de la science, voyons si celle de la Bible est bien la même.

Dans les livres hébraïques, il est question d'une ville nommée Babel et jamais Babylone; ce mot ne se trouve que dans les traductions.

La ville de Babel était la capitale des Chasdim et on supposa que ces peuples devaient être les Chaldéens d'Hérodote.

Babel et Nino[1] se trouvaient dans les montagnes; et, en effet, le Seigneur dit en parlant à la première[2] : *Je viens à toi, montagne de perdition, et je te ferai descendre de tes rochers;* quant à la seconde, d'où était partie l'armée d'Holopherne, Judith[3], dans son chant de victoire, s'écrie : *Assur est venu des montagnes de l'Aquilon; les fils de Titan ne l'ont point frappé, mais Judith l'a perdu par la beauté de son visage.* Or, les ruines que nous explorons sont, comme dit Hérodote, *dans une vaste plaine.*

La Bible cite souvent un fleuve qu'elle appelle Fart; elle le nomme d'abord parmi les quatre qui ont leur embouchure dans le paradis terrestre[4]; nulle part elle ne le fait passer à Babel. Les Juifs, menés en captivité

[1] Ninive est le mot des traductions; la Bible dit Nino. Le roi de Nino, selon le livre de Judith, régnait du pays de Hodu au pays de Cos; d'après les traductions, c'était de l'Inde à l'Éthiopie.

[2] *Jérémie*, LI, 25.

[3] Le livre de Judith n'est pas mis par les juifs au nombre des livres sacrés.

[4] Les quatre fleuves sont le Phison, le Gihon, le Chidkel et le Phart. La description biblique ne désigne donc point la Babylonie qui n'a que deux *têtes de fleuves.*

Digitized by Google

super flumina Babylonis, étaient, soit avec Ézéchiel[1], *dans le pays des Chasdim*, *près du fleuve Hobar*, soit avec Baruch[2], *dans Babel* même *sur les bords du Sodus;* ces fleuves ne sont point l'Euphrate.

Babel était située près de la mer et avait une grande flotte. Tantôt, nous dit Jérémie[3], la mer *monte sur Babel et la couvre de ses flots;* tantôt *Dieu baisse cette mer et la dessèche;* quant à sa flotte, Isaïe[4] nous la fait connaître par ces paroles qu'il met dans la bouche du Seigneur : *J'ai renversé les Chaldéens fiers de leurs vaisseaux*. Or, cette position maritime que nous venons de décrire n'est point celle de Babylone[5] et, en outre, les inscriptions cunéiformes, comme elles sont interprétées, relatent bien des exploits merveilleux racontés par les héros eux-mêmes, mais toujours sur terre; jamais elles ne parlent d'expéditions sur le golfe Persique où se rend le fleuve de Babylone.

Les peuples auxquels commandait Nabuchodonosor sont les Kethim[6]; ils habitaient des îles[7]; leur ville était surnommée Ssach[8], et lui-même est appelé Iona; or, jamais on ne reconnaîtra dans ce tableau la Baby-

[1] Ch. I, v. 3.

[2] Ch. I, v. 4. Baruch n'est point dans le canon des Hébreux.

[3] Ch. LI, *passim*.

[4] Ch. XXXXIII, v. 14.

[5] Babylone est sur l'Euphrate, à 500 kilomètres de la mer. Le flux ne remonte qu'à 140 kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à Korna où le Tigre et l'Euphrate se joignent.

[6] *Isaïe*, XXIII, 1.

[7] *Isaïe*, II, 18.

[8] *Jérémie*, LI, 41.

Digitized by Google

lone de nos savants modernes. Il y a plus; Tyr étant prise par les Chaldéens, sa flotte fit voile vers les Kethim[1] et, par conséquent, au pays du vainqueur; or, une flotte ne peut aller de Tyr à Babylone[2]. Nous avons donc établi dans toutes nos interprétations un étrange désordre.

Mais voici une autre difficulté. Le même vainqueur qui renversa Tyr et Jérusalem venait des extrémités de l'Aquilon[3]. Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Joël, Sophonie, Zacharie sont unanimes sur ce point. Je lis dans Ézéchiel[4] : *Le Seigneur a dit : J'amènerai à Tyr, de la terre d'Aquilon, Nabuchodonosor, roi de Babel, avec un grand peuple.* Je lis dans Jérémie[5] : *Voici qu'un peuple vient de la terre de l'Aquilon et un grand peuple s'élève des extrémités de la terre*[6]. Dix-sept textes semblables se trouvent dispersés dans les prophètes que je viens de citer; aucun ne fait venir le vainqueur des régions orientales[7]; or, la Babylone de nos explora-

[1] *Isaïe*, XXIII, 12. La terminaison *im* est un pluriel.

[2] Elle le pourrait maintenant depuis le percement de l'isthme de Suez.

[3] L'hébreu Tsaphon signifie Aquilon. On lit dans *Job* (chap. XXXVII, v. 9) : La tempête vient du midi, les frimas viennent de l'Aquilon (Tsaphon).

[4] Ch. XXVI, v. 7.

[5] Ch. VI, v. 22.

[6] Quelques-uns ont cru, dit Menochius, que, par Nabuchodonosor, il faut entendre Alexandre; mais Alexandre n'a point pris Jérusalem.

[7] Quand un vainqueur devait venir de l'Orient, les prophètes savaient bien désigner ce point de l'horizon; ainsi Ezéchiel prévient les Ammonites que leur vainqueur viendra de l'Orient. *Ezéch.*, XVI, 4.

Digitized by Google

tions est exactement à l'orient de Tyr et de Jérusalem[1].

Il est admis dans l'enseignement courant que lès Hébreux se servaient primitivement d'un alphabet qui leur était propre, mais qu'en ayant perdu l'usage dans leur longue captivité, ils finirent par prendre et l'alphabet et la langue des Chaldéens. C'est pourquoi, quand ils furent de retour à Jérusalem, Esdras[2] dut leur traduire l'ancien texte de la loi dans leur nouveau langage. Cette écriture d'emprunt est, dit-on, ce que nous appelons l'hébreu; or, nous n'avons trouvé dans les ruines de Babylone rien qui ressemble à cet hébreu; tous les caractères étaient cunéiformes.

Enfin Babel, objet de la vengeance céleste, dut périr. *Dieu*[3] *suscita contre elle les rois des Mèdes pour la renverser*, *et*, ajoute le prophète, *elle restera éternellement détruite; les générations ne la verront pas rétablie*. Or, cette Babylone, dont nous explorons aujourd'hui les ruines, était encore debout que les Mèdes n'existaient déjà plus; elle était dans toute sa prospérité, lorsque Alexandre, après avoir détruit la puissance des Mèdes, vint y mourir. Babel n'est donc point Babylone.

On voit par cet exposé que les Rabbins, en nous passant leur ancienne Bible, nous ont transmis avec elle un système d'interprétation fort discutable; les orientalistes, par une méprise qui se commet tous les jours,

[1] Tyr est au 33e degré de latitude ainsi que Babylone. Ces deux villes sont respectivement placées à peu près comme Paris et Vienne.

[2] *Néhémias*, VIII, 9.

[3] *Jérémie*, ch. LI, *passim*.

Digitized by Google

croient s'appuyer sur cette Bible et ne s'appuient que sur les interprétations qu'on en a faites ; quel que soit donc sur cette matière l'enseignement de nos écoles, les ruines que l'on explore aux bords de l'Euphrate sont complétement étrangères aux livres sacrés des Hébreux.

Digitized by Google

DOUZIÈME THÈSE.

ÉMIGRATIONS DES CELTES DANS L'ASIE ORIENTALE ET L'OCÉANIE.

Nous voici arrivés aux dernières limites des régions connues de nos pères. Sur les notions qu'ils nous ont laissées, nous avons pu démêler, parmi des erreurs séculaires, les traces de leurs pas jusqu'aux abords du monde oriental. Là, une barrière de montagnes, que la nature a jetées en travers de l'Asie, a longtemps arrêté les investigations de la science. Lorsque, après quinze siècles d'attente, nous avons pénétré enfin dans ce pays exotique, l'on put constater que les restes des institutions propagées par les émigrations de nos aïeux sont encore reconnaissables. J'en donne sans détail quelques exemples.

Dans les anciens mystères, le pontife suprême était un dieu. La mort n'étant pour lui que le passage d'un corps dans un autre, les orgies avaient pour objet de préparer cette renaissance. On déposait dans une crypte les os et, par conséquent, les mânes du défunt; puis, sur l'aire [1] qui les recouvrait, les florales, la virginité, les

[1] *Vloer* est le nom de cette aire, d'où florales. DARSY. *Dict. flamand.*

Digitized by Google

ténèbres, l'inconnu rendaient aux vœux des peuples l'enfant du mystère, Ninus [1], Assur, Sakia Mouni. Tels étaient dans les temples de Marseille, de Thrace, de l'Asie Mineure, les orgies de Cotytto ; les orgies du Koutouctou pratiquées à Ourga, au nord de la Chine, pour la ranimation du pontife mongol n'en différaient point. Là, comme dans les temples de *Méni*, les prêtres s'appelaient *Galls*, ce que nous apprend leur nom de *Mon-gol* ; le lieu des orgies se nommait également Kouré [2] ; la cloche de Dindymène [3] y était aussi représentée ; en effet, aujourd'hui encore, quand les populations sont assemblées pour l'intronisation du nouveau pontife, on lui présente plusieurs clochettes ; il cherche et s'écrie : Je ne vois pas ma clochette [4] habituelle. A cette marque, il est reconnu pour être l'ancien, le vrai Koutouctou dont l'âme reparaît au milieu des hommes sous un nouveau corps.

A une époque plus récente, on a substitué aux florales un autre système ; sur une liste dressée de tous les enfants mâles nés après la mort du pontife, on désigne par le sort celui dans lequel est passée l'âme du défunt et c'est celui-là que l'on proclame.

Dans l'archipel Japonais se trouve l'île de Ieso, c'est-à-dire des Ases, d'*Asciburgium ;* et, en effet, les habi-

[1] *Nino*, enfant ; *haus herr*, maître de la maison ; *Saquear*, verser d'une outre dans une autre, transmigrer. *Dict. espagnol* et *flam.*

[2] *Ourga* en est quelquefois appelé *Kouré.*

[3] *Tintinnabulum*, *tamtam*, d'où Dindymène, c'est-à-dire Cybèle.

[4] *Schell* signifie cloche et Escaut ; c'est donc une figure de l'ordalie funéraire : la *Bari* poussée par le flux a déposé le corps du juste dans le temple des florales, et c'est lui qui renaît.

Digitized by Google

tants, antiques enfants d'Ennia, s'appellent encore Aïnos, et au souvenir du Hélion et de son flux lunaire, ils adorent toujours le soleil et la lune. Leur code religieux nous fait l'histoire de leur origine, histoire entièrement atlantique et qui nous rappelle la Zélande avec tous ses mystères. Quand le monde, y est-il dit [1], fut sorti de l'eau, une femme arriva sur un navire qui venait de l'occident et habita un jardin de fleurs dont on n'a jamais su retrouver la trace. Un jour, revenant de la chasse, elle se baigna dans la rivière qui limite son domaine ; là, elle aperçut un chien qui vint la caresser et c'est de là que sont nés les Aïnos. On reconnaît sans peine dans cette légende tout le mythisme de Nehal Ennia [2], son île, son flux venant de l'Occident, sa proue de navire, son giron rempli de fleurs, son arc qu'elle porte sous le nom d'Arduinna [3], et enfin le Hont qui l'avoisine.

Au Japon, dans le temple de Miaco, l'on aperçoit au fond du sanctuaire, au lieu même où chaque religion place l'objet le plus sacré de son culte, un taureau qui frappe de la corne. Ce symbole se retrouve d'un bout à l'autre de l'ancien monde. On le voit sur les médailles de Marseille [4], de Pœstum, de Corocondama, de Babylone, et c'est ce même mythe qui fut porté jusqu'au Japon.

En Chine, à la pleine lune de Mars, l'empereur, fils

[1] *Revue des Deux Mondes*, 1863, 1er août.
[2] De Grave. *République des champs Élysées*.
[3] Thèse XIe.
[4] Voy. *Encycl. méthod.* Sect. des antiquités.

Digitized by Google

du Soleil, se rend traditionnellement dans un champ voisin de la ville et là, après avoir adoré Thian, la divinité des cieux, il s'incline neuf fois [1] jusqu'à terre, puis il met la main à la charrue et, pendant qu'on immole un taureau, il trace un premier sillon. On sait qu'une cérémonie analogue se pratiquait à Cusco, en Amérique, où les enfants de l'Inca, à la fête du printemps, défrichaient avec une bêche le champ sacré; or, là également l'Inca était fils du Soleil et son trône s'appelait Tiana [2]. Peut-on ne pas reconnaître à ce double mythe Apollon et Diane? Ne sommes-nous pas ramenés des deux extrémités de notre monde aux mystères de nos contrées? Même les termes dont ces deux peuples lointains se servent dans leur auguste cérémonie appartiennent à nos régions. Le soleil, dans cette tradition des Chinois, n'est autre que le Hélion; or, dans leur langue, le soleil se dit Jil; de même, en Amérique, le refrain de l'hymne qui se chante pendant le défrichement, est *Hailly* [3], et l'Inca, fils du Soleil, est, dit-on, sorti d'un lac qui baigne le pays d'Apolo-bamba [4].

Gardons-nous de croire que ce premier sillon ne soit qu'un encouragement agricole; il désigne la cérémonie la plus sacrée de la religion matérielle de nos premiers aïeux et que la civilisation croissante a remplacée dans les mystères par l'emblème que nous avons décrit. C'est cette prérogative que les Hébreux de Moïse poursui-

[1] Diane est Nehal Ennia. *Ennea*, neuf.
[2] Garcilas. *Hist. des Incas.*
[3] *Hailly*, *Allah*, notre exclamation Hélas sont un même mot.
[4] Voy. *Atlas de l'Encycl. méthod.*

Digitized by Google

virent dans l'amorrhéen Og, roi de Basan[1]; près d'Athènes, était le champ de Cérès, appelé Rharia[2], où les Héliades pratiquaient le symbole de la charrue; encore aujourd'hui les Baskirs[3], de race esthonienne[4], ont la cérémonie du premier sillon, et, ce qui complète l'analogie, les prémices des fruits sont consacrés au Soleil; enfin, dans notre Gaule, quelques statues[5], oubliées des anciens cultes et que l'on retrouve dans les recoins de nos vieux temples, portent encore la bêche symbolique, attestant un droit primitif et seigneurial dont nos mœurs civilisées ne connaissent plus que le nom.

C'est surtout au sein des hautes montagnes de l'Asie centrale, dans cette région de précipices et de neige où n'arrivent point les révolutions, que l'on peut s'attendre à retrouver, avec le moins d'altération, nos anciennes croyances. Les Celtes, dans leurs émigrations vers l'Orient, y pénétrèrent par plusieurs points. Ceux qui étaient partis de l'Ibérie donnèrent à cette région éthérée le nom de *Sérique*[6], mot espagnol qui signifie montagne. Ceux qui arrivèrent par le nord sont les Essédons, lesquels venus des bords de la Tabuda[7] por-

[1] *Besana*, premier sillon. QUINTANA. *Dict. espagnol.*

[2] Abbréviation de *aer* (épi) et *haer* (jeune fille) formant *aer-haeria*, d'où Rharia.

[3] MALTE-BRUN. Liv. 142. — En Corée, *Paskar* signifie tracer un sillon et *Paskur* échanger, symboliser. Voy. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

[4] La déesse des Esthoniens a, comme Cérès, un sanglier pour emblème.

[5] Ces statues portent une bêche, un manche ou un soc de charrue.

[6] *Serra*, montagne; les peuples du Thibet sont connus des anciens sous le nom de Sères.

[7] Ptolémée appelle l'Escaut *Tabuda*.

Digitized by Google

taient devant eux l'image de ce fleuve qu'ils appelaient *Tabiti* [1], et laissèrent, par conséquent, aux vallées qu'ils occupèrent dans ces montagnes le nom de Thibet.

Tout dans cette contrée rappelle, en effet, le voisinage de la Tabuda. Ainsi le plus grand lac du Thibet se nomme *Tengri Nor*, littéralement, la fontaine de Tongres, consacré comme cette dernière à une divinité qui rend des oracles[2]; le plus grand fleuve s'appelle *Iar-Wade* [3], mot purement celtique que nos géographes ont fort peu défiguré en écrivant *Iraouadi*, et il s'échappe des montagnes par un ravin qui a toujours conservé le nom également celtique de *Singhian Kiel*[4], gouffre du ravin.

Ce n'est plus guère que dans ces régions lointaines que l'on trouve encore des pontifes adorés comme incarnation perpétuelle d'un dieu. Prêtres purificateurs, ils portent le nom de *Lama*[5], mot du pays, qui signifie mer, c'est-à-dire flux et reflux; celui d'entre eux qui est le plus vénéré a son temple dans une vallée, et comme une vallée se dit en celtique *Dale*, on le distingue des autres en le surnommant Dalaï Lama.

La province dans laquelle sont les mystères de cette

[1] Selon Hérodote, les Scythes adoraient le dieu Papios et la déesse Tabiti, lesquels nous allons retrouver au Thibet.

[2] Tout près on voit le mont Niantsin Tangla, ou de la déesse de l'oracle. La prophétesse de Tongres (Pou-hon, à Spa) prédit à Dioclétien qu'il serait empereur.

[3] *Ieor*, embouchure; *wade*, courant. *Dict. hébr. et celtique.*

[4] *Sincke*, ravin; *kiel*, gouffre. *Dict. celtique.*

[5] *Limné*, en grec; on dit en français une lame d'eau; on connaît les lamaneurs de l'embouchure de la Loire.

Digitized by Google

déité terrestre se nomme Oueï; on y voit Hu'lasseï[1], où est son autel, et, tout près, l'abbaye fameuse de Botalo où il réside; à l'entour se trouvent quatre couvents, un mont sacré, appelé *Lang-Lou*, et de nombreuses statues de Boudha; le fleuve qui avoisine ces lieux se nomme *Kaldiao Mouren*, et comme, dit-on, il est sujet à s'enfler, on a construit la *digue sainte* pour arrêter ses débordements.

Ce tableau, retrouvé dans le Thibet, décrit la contrée qui est aux bouches de la Tabuda. Là se trouve le pays de Waes[2], l'autel d'Ulysse, l'antique abbaye de Baudeloo[3], les quatre offices[4] qui l'entourent, le mont Lang-Lu[5] que connaissent tous les habitants du pays, des statues de Wodan[6] retrouvées dans le fleuve même; plus près de l'abbaye, on voit un vaste étang[7] marécageux qu'alimente le flux de l'Escaut et qui se nomme *Moer*, ce qui explique le *Kaldiao Mouren*, et là est un

[1] Vulgairement H'lassa, ville sainte du Thibet.

[2] *Ouei, wei*, signifient lieu sacré; *wyen*, consacrer. OLINGER. *Dict. hollandais*. Aux bouches de l'Escaut, près de Tamise, on voit l'abbaye druidique de Waesmunster; primitivement Wei's munster; le pays en fut appelé Weis et de là Waes.

[3] Baudeloo est près de Waesmunster. Baudeloo, *riche abbaye et digne de mémoire. Description des P. B. Guichardin.*

[4] *Vier ambachten.*

[5] Les populations citent traditionnellement trois montagnes aux bords de l'Escaut qu'elles appellent monts de la Trinité; le mont Lang-Lu en est une.

[6] Le jour que nous appelons *Mercurii dies*, *Wednes day*, est appelé jour de Boudha dans l'Asie centrale.

[7] Ces étangs sont devenus aujourd'hui des marécages, mais, en creusant, on trouve des urnes cinéraires.

Digitized by Google

canal sacré[1], mystérieux, creusé de main d'homme, appelé canal d'Othon, c'est-à-dire d'Odin, de Wodan, de Bouddha.

Le détail suivant n'est pas moins circonstancié.

On voit au Thibet une autre déité, mais féminine, adorée comme une incarnation de la déesse Bhavani; et si nous recherchons comme plus haut les accessoires de son culte, nous nous trouvons encore ramenés aux bords de la Tabuda. Bhavani habite dans une île[2]; Bavon fonda la ville de Gand dans le delta de la Lys[3] et l'on y voit encore les fondements cyclopéens de son antique abbaye. Près du séjour de la déesse est un mont sacré appelé *Minaba;* altération insensible de la *Menapia* et du *Castellum Menapiorum*, qui étaient au voisinage de Gand. La divinité de Bhavani se compose d'une série indéfinie de prêtresses; il en est de même aux bords de l'Escaut, où les antiques légendes signalent, sous le nom de Bavon, une longue suite de personnages qui se succèdent à Gand et semblent ne former qu'un même être. La déesse est surnommée Dordzi Pô Mou[4], c'est-à-dire la sainte mère[5] au sanglier; or, *Zwin* en celtique signifie sanglier, et c'est en même temps le nom de celui des trois bras de l'Escaut qui part

[1] Sur ce canal, voyez De Bast.

[2] Dans une île du lac Jar-Brok.

[3] C'est-à-dire à l'embouchure de la Lys; cette embouchure se dit *Thur*, porte, ou en vieux celtique *Tyr*; les légendaires font venir Bavon de la ville de Tyr, en Phénicie.

[4] *Dordzi*, sanglier; *Pô*, saint, comme on verra plus loin.

[5] Herta était aussi appelée Sainte-Mere (*Mœra*, *Deæ Mœræ*), *Pômair*, d'où le nom de Poméranie.

Digitized by Google

de Gand et qui est figuré, comme nous l'avons vu dans une autre thèse, par le sanglier d'Erymanthe[1]; ce mythe du sanglier se retrouve dans le culte de Saint-Cyr, patron de Nevers[2], de Freya, déesse des Scandinaves; plus loin, on le remarque chez les Esthoniens où la mère des dieux, dit Tacite, a un sanglier pour emblème; plus loin encore, nous venons de le voir chez les habitants du Thibet; et même en poussant au delà, nous le reverrons chez les *Areioïs* de l'île Taïti.

En considérant la sainte mère au Tibet, il est facile de voir ce que furent, dans les temps druidiques, les abbesses de nos monastères. Bhavani habite un palais tout entouré de chapelles et de couvents; quand elle sort, on la porte sur un trône; des thuriféraires la précèdent; une foule pieuse et dévote se prosterne devant elle pour baiser le sceau qui sanctionne ses décrets. Elle possède donc encore, dans toute leur plénitude, les immortelles prérogatives de la divinité. Ses antiques sœurs des pays occidentaux, au contraire, sont depuis longtemps dépossédées de leur premier état; rentrant peu à peu dans la simple nature humaine, elles n'étaient plus dans ces derniers temps, malgré le faste qui les entourait, que des femmes mortelles.

L'abbesse de Maubeuge était primitivement d'une nature divine, comme la prêtresse de *Mâ-Bog*[3], la

[1] Le Zwin est représenté démesurément grand dans les cartes du moyen âge; le Hont, au contraire, semble n'être qu'un ruisseau.

[2] Sur le temple de Cérès, à Nevers, était la déesse avec son sanglier. On voit aujourd'hui ce sanglier dans la cathédrale dédiée à saint Cyr.

[3] *Mâ*, mère; *Bog*, embouchure fluctuante; c'est-à-dire Diane, Isis, la déesse lunaire. Maubeuge est une altération de *Mâbog*.

Digitized by Google

célèbre déesse de Syrie; elle a disparu avec le siècle passé; mais depuis longtemps déjà ce n'était plus en réalité qu'une simple supérieure de couvent. L'abbesse de Nivelle [1] ne put sauver des ravages révolutionnaires que sa crosse et voulut mourir avec ce dernier débris d'un grand souvenir. L'abbesse de Remiremont [2] fut celle qui, parmi nous, conserva jusqu'à la fin les plus beaux reflets de sa primitive déité; elle ne remit qu'à la révolution ses antiques droits; jusque-là, les portes de la ville ne s'ouvraient, ne se fermaient que sur ses ordres; ses décrets étaient souverains; les peuples aussi se prosternaient sur son passage et baisaient la trace de ses pas.

Comme on le voit, nos antiques institutions, restées debout au Thibet, nous montrent toute la longueur du chemin que nous avons parcouru [3].

Les émigrations celtiques, en formant ainsi au loin des établissements, restaient toujours en relation avec la mère patrie et se maintenaient dans son obédience; ce qui constitua, à cette époque bien antérieure à nos histoires, la plus vaste centralisation que l'homme ait jamais vue; d'un bout à l'autre du monde, on échangeait les produits rares; notre étain, notre ambre, notre jeu des échecs arrivaient sur les crêtes neigeuses de l'Asie centrale, d'où également on nous envoyait des chapelets

[1] Rac. *Nevel*. Voy. thèse XVe.

[2] Sur la Moselle, S. E. d'Épinal. La racine de ce mot est la même que celle de *Romerias*, mot espagnol qui désigne les anciennes orgies.

[3] Les mots orientaux sont fondus dans notre langage; *Lama* se reconnaît dans Lambert; *Mouni* se retrouve dans Mon'ster. (*Tera* au Japon signifie temple bouddhique.)

Digitized by Google

en *lapis-lazuli*, des turquoises dont les druides étrusques se faisaient des colliers qu'ils appelèrent *Torques*. Mais voici un exemple remarquable de ce genre de cadeaux. On sait que la licorne existe au Thibet [1] et n'existe que là; ailleurs les naturalistes ne l'ont trouvée dans aucun pays, les géologues ne l'ont rencontrée dans aucune fouille. On comprend que les moines thibétains se soient empressés d'envoyer à leurs frères d'Occident cet animal curieux, inconnu, grand comme une antilope et qui portait une corne noire, effilée, longue d'un demi-mètre sur le front. Et, en effet, une de ces licornes soigneusement embaumée s'est conservée jusqu'à nos jours dans un monastère de nos pays, lequel, étant à cette époque sous le patronage de la déesse Belisana, est encore aujourd'hui le couvent de Bilsen [2]. Guichardin [3] a vu cette licorne, et nous apprend qu'elle était de la taille d'un homme et que personne ne savait comment elle était arrivée dans ce monastère.

Dans toutes les régions de l'Asie centrale, ce que les peuples ont retracé avec le plus de soin, c'est la divinité primitive des mystères, c'est-à-dire le fleuve au triple cours et aux sept embouchures. Ainsi, dans le Boutan, ce mythe est figuré par trois statues. L'une, beaucoup plus grande que les deux autres, désigne le Rhin et porte un nom qui, en celtique, signifie baptême [4];

[1] M. Hodgson a envoyé à la société de Calcutta la peau d'une licorne du Thibet.

[2] Entre Liége et Maestricht, sur le Démer.

[3] *Description des Pays-Bas.*

[4] *Sedja-Toba. Sitte,* discipline; *Sitones*, disciplinés, éthiopiens, druides (thèse XVIIIe). *Taube*, baptême. *Dict. celtique.*

Digitized by Google

la seconde désigne la Meuse et, chose remarquable! c'est autour de celle-là que l'on place les images des lamas défunts, ce qui, évidemment, se fait au souvenir des grottes à momies qui sont de chaque côté du fleuve, et peut nous mettre sur la voie pour connaître quelles sont ces momies [1]; la troisième statue désigne l'Escaut et, ainsi que ce fleuve funéraire, elle est entourée de tous les emblèmes de la destruction et de la mort [2]. Pour montrer qu'il s'agit de fleuves dans ces trois idoles, on a placé devant chacune d'elles un vase d'airain rempli d'une eau que l'on entretient toujours pure, et pour rappeler le pays de ces fleuves, les ministres du culte se nomment Gailong [3].

Ailleurs, par exemple dans la magnifique pagode de *Jikadzé* [4], ce sont les sept bouches du fleuve que l'on a figurées avec le plus de soin; on y voit sept statues bouddhiques dont chacune est parée d'un emblème désignatif [5], mais qui toutes s'appellent Erdeni, déformation à peine sensible du nom de notre déesse Arduinna.

On a fait de longs recueils des usages bizarres que nos voyageurs ont trouvés sur tous les points du globe, aussi bien chez les nations civilisées que parmi les peuplades que nous traitons de barbares. On a voulu voir de la philosophie dans ces vestiges du passé; mais ils

[1] On ne rencontre d'anciens squelettes que dans les grottes où nécessairement ils ont été momifiés.

[2] *Pluton, Scalda, Chonts, Siva, Aidoneus, Adonaï.*

[3] Les ministres de Mâ-bog, de Cybèle, se nomment *Galli*; ceux de Parvati se nomment Gailong.

[4] Dans le petit Thibet.

[5] Ainsi *Dzan-Erdeni*, *Morin-Erdeni*, etc.

Digitized by Google

ont une origine plus simple. Les émigrations primitives, antérieures à l'écriture, je dirais presque au langage, n'ont exprimé que par symboles les réalités du pays celtique d'où elles étaient sorties; ces symboles se sont conservés religieusement au fond des populations dans tous les pays, mais nulle part on n'est plus en mesure de dire ce que tout cela représente; ainsi, par exemple, chez les Kalmoucks, le système le plus honorable de sépulture consiste à livrer le corps du défunt à des chiens élevés pour cette destination; pour expliquer cette bizarrerie repoussante, il suffit de nous reporter à la patrie originaire de ces peuples.

L'Escaut, le troisième fleuve de la triade celtique, traversait la région des florales [1]; les barques cinéraires abandonnées à son embouchure sans mât, sans gouvernail, sans rame [2], étaient portées par la marée lunaire dans cet asile des bienheureux où les ossements attendaient des orgies leur régénération; or, cette embouchure fluctuante s'appelle *Hont,* mot que la plupart des peuples ont traduit dans leurs mystères par chien [3], et pour rester fidèlement dans les termes du dogme primitif, plusieurs n'ont pas craint de livrer réellement à ces animaux les corps de leurs semblables.

Ce système passa avec les mystères celtiques jusqu'à l'embouchure de l'Oxus, où il fut connu des écrivains

[1] Il passe entre Cadsant et l'île des Valkyries. *Voy.* thèse V°.

[2] Voyager ainsi se dit en anglais *to hull.*

[3] Cerbère, Anubis. Un chien précédait le cercueil en Égypte et au Mexique.

Digitized by Google

de Rome; nous voyons par eux que l'on avait conservé aux chiens jusqu'à leur nom de *Hont*, et Strabon, employant, sans respect, les lettres grecques pour écrire ce mot flamand, les appelle en effet ὀνταφίςτας[1], chiens enterreurs. D'autres peuples cités par Cicéron et Trogue-Pompée ont pris cet usage; aujourd'hui il ne se rencontre plus guère chez les Kalmoucks.

Depuis plus d'un siècle que nous avons pénétré dans les temples des Brames, nous n'avons pas encore réussi à démêler le chaos théogonique de leur religion; des noms inconnus à l'Inde, des emblèmes qu'ils ne savent point expliquer, des contradictions bizarres, des légendes lues pieusement chez eux et qui chez nous sont contées par nos vieilles tantes au foyer d'hiver, voilà leur culte. Vous voulez voir une de leurs solennités religieuses; vous apercevez une escarpolette; on y place un jeune garçon et une jeune fille[2], et les Brames, pendant un temps marqué par le rituel, font balancer ces deux enfants au milieu de la foule qui assiste à la cérémonie avec recueillement. Suivez-les à un de leurs pèlerinages; là un Joghi vous lit un chapitre de leur bible sanscrite, celui, par exemple, où il est parlé du renoncement à soi-même; vous restez stupéfait en apprenant du livre sacré que le plus sûr moyen pour arriver à cette haute perfection est d'exercer ses deux yeux à apercevoir le bout de son nez. Si vous cherchez des points de ressem-

[1] Strabon. Liv. 2, ch. XIV. *Hont*, chien en flamand et non en grec; *taphistas*, enterreurs; d'où *Hont-taphistas*, chiens enterreurs.

[2] Ces deux enfants sont Chrisna et Rada, Apollon et Diane, ou, comme nous l'avons dit, le flux et le reflux. *Rada*, en zend, *Rauda*, en espagnol, signifie torrent, flux.

Digitized by Google

blance avec nos religions d'Occident, écoutez l'histoire de la passion de Chrisna qui se fit homme pour le salut des Indiens; s'étant égaré dans les montagnes, un chasseur qui le prit pour une antilope, le tua[1]. Et nous aussi nous avons l'admirable histoire de Geneviève, de Golo et de la biche, mais nous laissons ces contes à nos enfants et nous lisons Job, l'Iliade, Neuton.

Chez les Brames, Dieu n'est rien, le Gange est tout; c'est au Gange, non à la divinité, qu'ils demandent le bien suprême, c'est-à-dire le salut dans la vie future. Or, si vous discutez les fondements de cette adoration, vous remarquerez sans peine que ce n'est point au fleuve indien que s'adressent ces hommages, mais à un autre dont celui-ci n'est qu'une figure.

En effet, comme nous l'avons vu, les colonies celtiques, parties des bords du Rhin, retraçaient son image dans tous les pays où elles s'établissaient. *Rhen*[2] signifiant agneau, le pontife nouveau, pour s'identifier avec le fleuve originel, se couvrait d'une toison[3] de bélier et

[1] L'escarpolette, comme nous l'avons dit, est la figure mystique du flux et du reflux. La recommandation de loucher vient du mot *Scheel* que Jacob mourant emploie pour désigner le Messie attendu, le Christ, *Chrisna;* ce mot en celtique signifie louche; les Grecs en ont fait Oxyle, qu'ils supposent borgne; les Brames en ont tiré le précepte de loucher. L'antilope est la Gazelle, le Guazu, le Guèse, l'Agneau victimaire. *Voy.* thèse XIVe.

[2] Ρήν en grec signifie agneau, mais seulement dans les mystères; ce mot confondu avec le Rhin est la racine du mot *Rhenophoreus.*

[3] *Gulden* signifie or et confrérie, et cette confusion nous révèlera tout le secret de la toison d'or. Le principal souvenir qui nous soit resté de ces mystères est le *Pallium*, cette toison faite de laine d'agneau que le pontife chrétien décerne aux personnes d'un haut mérite.

Digitized by Google

en même temps portait dans son nom un souvenir de cet animal. Le grand-prêtre des Thraces, avons-nous dit, en fut appelé *Rhenophoreus*[1]; ces pontifes, que nous avons vus en Asie, sont vulgairement connus sous le nom de prêtre Jean, et *Iang*[2] dans ces langues orientales signifie agneau. On trouverait ailleurs le même symbolisme[3]; mais, en nous bornant aux peuples de l'Inde, on peut remarquer que, dans leurs plus anciens livres, le dieu suprême auquel s'adressent tous les hommages est *Agni*[4], et que le fleuve indien qui le représente s'appelle *Boura Ganga;* or, *Agni* et *Borra* signifient agneau[5].

L'on comprend ainsi d'où viennent les nombreuses contradictions que l'on remarque entre la bible des Brames et le fleuve indien. Je me borne aux deux suivantes.

D'abord le Gange n'a qu'un seul cours et les poésies sanscrites lui en donnent constamment trois; ainsi, par exemple, le dieu Rama[6], avant de marcher à la destruction des monstres, dut recevoir le baptême; arrivé

[1] C'était le prêtre de Bacchus non-seulement chez les Thraces, mais partout où ce dieu était adoré.

[2] *Iang*, agneau, en coréen. SIEBOLD. *Voyage au Japon.*

[3] *Amnis*, fleuve, *Amnos*, agneau; *Bore*, flux, *Borra*, agneau (espagnol); *Lama*, mer (mongol), *Lamm*, agneau; *Ruymen*, curer un fleuve, *Ram*, bélier; *See*, mer, *Seh*, agneau pascal (hébreu); *Arno*, fleuve des Étrusques, *Arna*, agneau; *Ag*, eau courante, *Agnus*. Tout cela fait comprendre que *Rhen* signifie fleuve et agneau.

[4] La trinité indienne n'est pas clairement marquée dans les *Védas;* ils ne connaissent que le dieu *Agni*.

[5] *Agni* en latin, *Borra* en ibérique. QUINTANA. *Dict. espagnol.*

[6] Dans le poëme de la Ramayana.

Digitized by Google

près de la cellule du saint religieux Mitra, *il se baigna*, dit le poëte, *dans le Gange au triple cours*.

Ce symbolisme nous reporte donc de nouveau aux bouches des trois fleuves celtiques ; là, le baptême était réel, et Pétrarque, comme il nous l'assure lui-même, a pu voir encore, la veille de Saint-Jean, les populations germaniques attendre sur la berge le flux purificateur qui devait les baigner et emporter dans la mer les souillures de toute une année ; mais en s'éloignant du centre de l'antique religion, les peuples durent user d'artifice pour rester dans les conditions triples du fleuve océanique. Par exemple, les Lybiens n'ayant qu'un lac sans flux pour leurs ablutions y plaçaient une idole qui portait sur son bouclier l'image de la lune et qu'ils appelaient *Tritonia Pallas* [1], obtenant par ce subterfuge et la marée lunaire et la triade fluminale. Le Sintoïste, au Japon, se lève le matin, se baigne, mais pour retrouver les trois fleuves et leur oscillation sanctificatrice, il sonne trois fois la cloche sacrée et ce symbole donne à l'eau contenue dans un simple bassin les vertus du flux océanique. Quant au Brame, comme les prêtres de Syrie, de Rome, d'Égypte, du Boutan, du Japon [2], il a figuré par trois statues les trois fleuves celtiques, et lorsqu'il va chaque matin faire ses ablutions au bord du Gange, il doit prononcer les trois noms Brama, Visnou, Siva, se reportant ainsi sans le

[1] Homère et Hésiode l'appellent *Tritogeneia*. Dans le même sens Apollon. de Rhodes nomme le Nil, *potamos tritatos*, le fleuve au triple cours. *Apollon. de Rhodes*, IV, 269.

[2] A Nara, dans le temple de Koubosi

Digitized by Google

savoir aux bouches du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, dont le Gange n'est qu'une figure. En effet, tout dans ces trois idoles annonce des fleuves. D'abord elles ont pour emblème commun le nénuphar, fleur aquatique, qui, portée sur la surface de l'eau, monte, baisse selon le niveau du courant, et dont le nom *Padma* [1] désigne par sa racine même les fleuves bataves [2]; mais, en outre, chacune des trois figures a des caractères qui répondent à chacun des trois fleuves. Ainsi Brama a pour emblème fluviatile un cygne qui l'accompagne toujours et, comme le Rhin [3], il fixe, disent les livres sanscrits, la destinée de l'enfant qui vient de naître. Visnou, surnommé Narayana [4], le dieu flottant, est représenté dans une nacelle sur un fleuve; mais les Védas, lui donnant pour char le soleil, montrent que ce fleuve est le Hélion. Siva est d'une interprétation plus facile, sa statue ayant été retrouvée aux bouches de l'Escaut, tenant un dauphin de la main droite et un trident [5] de l'autre.

[1] L'emblème du Nénuphar est connu dans les deux mondes; en chinois-japonais il est appelé *Ren;* chez les Garanis, son nom est *Agape*, *Ag-ebbe*, le flux de l'eau, Voy. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V et DUGRATY. *Républ. du Paraguay.*

[2] *Baedt*, bain sacré, a formé Batave, Bætis, Padus, Padma.

[3] *Voy.* l'ordalie du Rhin. Thèses IIIe et XIIIe.

[4] *Nar* et *ford* sont deux anciens mots celtiques désignant l'estuaire d'un fleuve.

[5] Cette statue fut retrouvée en 1514 près du Hont. Elle avait pour inscription : *Herculi magusano;* or, Siva, dans les livres sanscrits, est appelé Mahesa. Ces mêmes livres le nomment aussi quelquefois Trilochana, c'est-à-dire *Tre-loch*, les trois bouches lacustres du fleuve dont Siva est la figure.

Digitized by Google

Les trois mythes de la Trimourti indienne sont donc les trois fleuves celtiques; on voit donc que le Brame exilé de la terre des Druides se reporte chaque matin par une aspiration mentale dans le pays de ses aïeux, sur les bords du véritable fleuve au triple cours.

L'autre difficulté, énoncée plus haut, est relative aux sept bouches que les livres sanscrits donnent au Gange, quoique ce fleuve s'éparpille dans la mer par une multitude de filets d'eau qu'il serait difficile de compter. Ils appellent également l'Indus *Septa Sindu*; l'Euphrate [1], le Nil, le Danube, l'Éridan, le Tanaïs [2], le Timave et jusqu'à notre Rhône [3], tous dans le langage des mystères ont sept embouchures; vainement les géographes anciens, décrivant ce que leurs yeux ont vu, trouvent des nombres différents; vainement Pline compte, appelle par leur nom les trois branches par lesquelles le Rhône [4] s'écoulait à la mer, les prêtres, dans l'exercice de leurs fonctions, ne connaissent que le chiffre sept, parce que le fleuve primitif, triple par son cours, rejoint la mer par sept bouches. Les Brames, voulant peindre par une image ce nouveau mythe, représentaient Vischnou monté sur un animal figuratif du flux et auquel ils donnaient sept têtes, comme, par exemple, le cheval, l'éléphant, le serpent [5].

[1] *Encyclopédie méthodique.*

[2] SÉNÈQUE. *Troade.*

[3] *Hepta dia stomatôn. Apollon. de Rhodes*, IV, 634.

[4] Pline appelle ces trois branches *Hispanicum*, *Metapinum*, *Massalioticum*. Strabon ne donne de même que deux bouches au Pô: *Olana* et *Padua*.

[5] *Ebbe*, reflux, a formé le grec *Hippos*, cheval, et le japonais *Hebi*,

Digitized by Google

Tels sont donc les peuples de l'Inde; sortis autrefois de nos régions pour aller coloniser les bords du Gange, ils y portèrent notre civilisation naissante; leur destinée était d'y croître à l'écart séparés de nous par l'espace et les siècles; lorsque nous avons été, dans ces derniers temps, rechercher par tout le globe le travail de chaque peuple et son apport dans la civilisation, nous les avons trouvés en pleine caducité; ils ne s'étaient point élevés de terre; tout avait péri en eux jusqu'au germe qui fait revivre; ce sont donc des nations finies.

Les Celtes en Océanie.

Les émigrations celtiques arrivées en Asie Mineure avaient pris, avons-nous dit, une double route, l'une au midi, l'autre au nord, pour contourner le bloc central de l'Himalaya et se retrouver ensemble dans les profondeurs de l'Orient; la première partant de Syrie semblait tracée par la main de la nature pour faciliter la marche des colons; le beau fleuve de l'Euphrate leur prêtait sa longue et riche vallée; arrivés dans le voisinage de Babylone et de la mer des Indes, ils n'avaient plus qu'à pousser de rivage en rivage au delà de l'Indus, au delà du Gange indéfiniment, semant partout les institutions sacrées dont ils avaient le dépôt. Par la

serpent. On trouve Vischnou dans l'Inde et Amida au Japon montés sur un cheval à sept têtes. Le serpent à sept têtes sur lequel est souvent assis Vischnou se nomme Adisseha; il est aussi quelquefois monté sur un éléphant à trois têtes.

Digitized by Google

route du Nord, au contraire, les émigrants quittant la Colchide ne trouvèrent devant eux qu'une nature sauvage et rebelle, des montagnes, des déserts arides, des fleuves qui n'atteignent point la mer; mais une fatalité les poussait, la nature devait céder. Ils mirent en œuvre toutes les ressources de la navigation phocéenne que nous avons exposée plus haut; employant tour-à-tour les struses, les chariots de toute espèce, descendant, remontant, ils avançaient toujours, ils passaient des eaux de la Meuse dans celles du fleuve Jaune. Aussi toutes les espèces de voitures dont se servaient les peuples étaient empruntées aux Belges : Le *Covinus*, le *Rheda*, le *Carpentum*, le *Pilentum*, le *Sarracum*, le *Petorritum*, l'*Essedum*[1] sont constamment attribués à ce peuple par les auteurs latins.

Mais c'est l'Essedum surtout que nous trouvons le plus fréquemment employé pour les longues pérégrinations; César, Strabon, les poëtes le connaissent et ne le citent jamais sans y joindre le nom de la nation belge, à laquelle il était dû; Virgile le décrit :

Belgica vel molli melius feret esseda colle.

A partir de la Colchide jusqu'aux bouches de l'Oxus habitaient, selon Hérodote et Pline, des peuples scythiques que ce mode de transport avait fait nommer Essédons; ce long fleuve se prêtait à la navigation, mais, au delà, on voit recommencer une autre ligne d'Essédons,

[1] Le *plaustrum* est un char en général. *Voy.* tous ces noms dans l'*Encycl. méthodique.* Antiquités.

Digitized by Google

connus de Ptolémée et qui se prolongeait jusque dans la Chine actuelle; arrivés là, ils nous échappent par leur éloignement, mais ils sont repris par les géographes chinois qui, traduisant leur nom, les appellent *Kao-Tche*[1], les hauts chariots.

Dans cette longue route, les plus grands obstacles durent se rencontrer aux abords de la Chine où les Altaï semblent établir entre deux mondes une infranchissable barrière. C'est là que nos aïeux formèrent leurs plus vastes stationnements et organisèrent avec le plus d'ampleur leur système belge de voiturage; en effet, tout est gaulois dans ces contrées : *Les rois Tatares*, nous dit un vieil auteur[2], *sont enterrés au mont Altaï, nommé par Hayton arménien la montagne de Belgian*. Les peuples restés dans cette région perdue, Mongols, Kalmoucks[3], Kalkas, Eleuths, rappellent en tous points l'antique race des Boïens et des Bituriges[4]. Parlant la langue complète et organisée des régions celtiques d'où ils étaient originaires, ils appelèrent bégayeurs ou Tatares[5] les sauvages parmi lesquels ils vivaient.

Les colonies celtiques avaient apporté avec elles des institutions puisées à une même source; mais s'étant formées, comme nous l'avons dit, en un double courant, elles les avaient différemment modifiées.

[1] Voy. DANVILLE. *Rech. géogr. sur la Sérique.*

[2] *Les États et Empires*, etc., par un anonyme, p. 840.

[3] *Maech*, famille, d'où *Gall-maech*. *Schalk*, devin, a fait *Kalckas*. Les Éleuths et les Leudes sont un même mot.

[4] Les Boyés, les Avares, rappellent *Boii*, *Avaricum*.

[5] *Tateren*, bégayer. OLINGER. *Dict. hollandais.*

Digitized by Google

Dans les religions du Midi, le point fondamental du culte primitif, le flux baptismal, fut généralement figuré par une triple déité ; on trouve ainsi, en allant vers l'Orient, la triade des Homérites, des Latins, de Syrie, de Mylasa, d'Égypte, des Brames, du Boutan, du Japon, de Java[1], de Sumatra ; dans l'Asie septentrionale, au contraire, le même principe fut représenté par l'unique symbole de Diane. Ovide, jeté par l'exil au milieu des Scythes de la mer Noire, nous apprend que ces peuples la vénéraient comme leur principale divinité :

Consortem Phœbo gens colit illa Deam.

Plus loin sur les bords de l'Oxus étaient d'autres Scythes, chez lesquels se retrouve la même déesse. Ce fleuve dans les mystères était la figure de la Meuse, ce qui fit donner aux peuples qui habitaient à son embouchure le nom de Massagètes[2] ; dans Pline il est appelé *Sonus*, comme dans toutes les traditions la Meuse est appelée *Zonne Maer*[3], mer du soleil ; d'un autre côté, les peuples lui figurant dans les mystères une marée lunaire, dont il est dépourvu, le nommèrent *Amun Daria*[4], fleuve

[1] MALTE-BRUN, liv. CXXV. On verra que c'est par cette voie du midi, que les dogmes celtiques pénétrèrent dans l'Océanie, où ils introduisirent le système Trinitaire.

[2] *Maes-gat*, embouchure de la Meuse.

[3] *Zonne*, soleil ; *maer*, mer. L'embouchure occidentale de la Meuse, appelée Hélion dans Tacite et Ptolémée, porte le nom de *Zonnemaer* dans les plus vieilles cartes du pays. Voy. l'*Atlas de Fischer*.

[4] *Amun* pour *maen*, lune. On voit à l'entrée du golfe persique les mêmes noms, *Oman* et *Maskate*. Les Phéniciens qui avaient pour

Digitized by Google

de la Lune; et les Turcs, ces descendants des anciens Massagètes, ont jusqu'à nos jours conservé ce double point de l'antique religion, en invoquant le Hélion sous le nom d'Allah et en portant au souvenir de Diane le croissant lunaire[1]. Plus loin encore, les Essédons[2] ont laissé à la plus importante chaîne des Altaï le nom de *Mouz-Dagh*, montagne de la Meuse, que d'autres ont également appelé *Thian Chan*, montagne de Diane; et cette mention de la déesse scythique passant plus loin devint, comme nous l'avons vu, le *Thian* des Chinois, la divinité unique adorée des savants et de la cour.

Au reste, les traditions des Chinois confirment les détails que nous venons de donner sur leur origine. Ils comptent dans leur histoire vingt-deux dynasties; la troisième, qu'ils nomment *Tcheou* était féodale; on y voit, comme dans nos contrées, des ducs, des comtes, des barons[3]; elle venait, disent les Kings, *de loin*, *de la terre occidentale;* d'autres émigrants qui arrivèrent ensuite étaient partis du *royaume de Nili*, c'est-à-dire de *Nehal;* ils voyageaient *sur des Young*, sur des jon-

dieu *Hélioun*, le soleil, comme on sait, adoraient également la lune sous le nom de *Smun*, *Esmun*. — *Derrie*, fleuve. DARSY. *Dict. flam.* Le Darius d'Hérodote tire de là son nom, ce qui en fait le pontife des Perses, le Lama, le Teutatès, le Daïri, le prêtre Jean, le Dieu purificateur, le Hélion.

[1] Les Turcs avaient donc ce culte avant de le retrouver dans l'islamisme; c'est toujours le culte de Dejanire dont nous avons parlé thèse IXe.

[2] Les Grecs appelaient ces Essédons *Amaxobii*, c'est-à-dire hommes vivant sur des chariots.

[3] *Koung*, *Pé*, *Tseu*.

Digitized by Google

ques[1] d'osier et, par conséquent, de fleuve en fleuve, au moyen de la navigation phocéenne; ils étaient précédés par *une nuée ambulante*, l'auteur confondant les Volcæ avec *Wolcke*, nuage. Les Chinois de ces premiers temps sont constamment appelés *les cent familles*; et, en effet, dans l'extrême Occident d'où ils étaient venus, les Bretons ont toujours été divisés en Hundreds et les Suèves du culte de Herta sont nommés dans Tacite *centum pagi*; ces peuples voyageurs[2] étaient des Ases, c'est pourquoi ce dernier mot resta avec la signification de cent chez plusieurs nations de l'Orient, comme, par exemple, dans la langue des Géorgiens[3]. Les Ases[4] avaient pour centre religieux *Asciburgium*[5]; leurs colonies arrivées au fond de l'Asie y établirent de même l'empire du milieu[6].

Le mouvement commencé aux bords atlantiques, après avoir mesuré plus d'un quart de notre sphère, ne s'arrêta point aux limites du monde continental et se poursuivit à travers les mers, se propageant d'un archipel à l'autre. Partout on rencontre dans les moindres îlots

[1] Chez les Romains aussi, il y avait à l'origine cent familles, des Volcæ, une déesse appelée Diane, des jonques, le mot *juncus* signifiant osier.

[2] *Swoeven*, *Wandelen*, voyager. DARSY. *Dict. flam.*

[3] *Bibliot. des art.* DE PETITY. En géorgien, *Asi*, cent.

[4] Les Ases adoraient Diane sous le nom de Herta; ce mot signifiant Biche, on voit, en effet, dans leurs légendes qu'une biche les conduisit dans le pays où ils sont, c'est-à-dire en Chine.

[5] *Asciburgium* en Zélande, *Asgard* sur les bords du Rhin, *Aspurgium* sur la mer Noire, l'empire du Milieu, se font suite. *Voy.* thèse IXe.

[6] L'empire céleste s'appellerait plus régulièrement empire de Diane.

Digitized by Google

de l'Océanie des noms, des débris qui appartiennent aux mystères de nos aïeux; on y retrouve le même système d'initiation que nous avons vu chez les Druides, les Thraces, les Orientaux.

Dans les livres sanscrits, les Indiens sont appelés Aryas et les Grecs, je ne sais pourquoi, ont toujours divisé ces peuples en sept castes. A Taïti[1] existe également la corporation mystique des *Areioïs;* ils forment sept classes; un rude noviciat prépare à la cérémonie des vœux, et l'initié, comme nous l'avons vu dans les mystères des Thraces, devenant un autre homme, prend un nom nouveau; à la dédicace annuelle de cette institution, comme si le culte de Cérès avait passé du Thibet dans ces parages, c'est une truie que l'on immole. La divinité à triple forme, dont nous avons suivi les traces jusqu'à Sumatra, se retrouve au fond de l'Océanie; à Taïti elle s'appelle *Tan, Oro, Taaroa.* Tan *règle les destinées humaines*, ce qui nous reporte à l'épreuve ordalique du Rhin; et, en effet, ce dieu a pour ministre dans cette fonction Hiro[2], qui habite une caverne[3]: Un jour, disent les Taïtiens, les enfants de Dieu étaient exposés à un monstre marin; Hiro, qui se reposait dans une caverne au bord de l'Océan, en sortit, repoussa le monstre et les mit en lieu sûr; légende qui retrace clairement, comme on le voit, tout le mystère du Rhin. Oro, qui tend l'arc-en-ciel, rappelle Apollon, dieu de l'arc, du

[1] PRÉVOST. *Histoire des voyages.* CLAVEL. *Histoire pittoresque des religions.*

[2] *Yeor*, *Yar*, *Yaro* signifient fleuve océanique. *Yeor* est phénicien.

[3] *Hol*, creux; *land*, terre. Interprétation poétique du mot Hollande.

Digitized by Google

soleil, du Hélion. Taaroa est l'Escaut; le nom indigène de ce fleuve est *Schel*, mot qui signifie coquille, et sa déesse est Ennia; or, Taaroa, selon les traditions du pays, était enfermé dans une coquille avec sa femme Hina; l'ayant brisée, ils formèrent l'île Taïti.

Les navigateurs anglais du second voyage de Cook[1] remarquèrent avec surprise la conformité qui existait entre les orgies de ces peuples et celles des anciens Bretons; on sait qu'au fond du Cornouailles on peut voir encore, dans le voisinage de Saint-Yve et en dépit des lois anglaises, une image des florales que pratiquaient les Silures; or, à Taïti, le nom même de ces orgies est Heiva; le tamtam des Corybantes, le tambour basque, la promiscuité de Cotytto, tous les détails des mystères de nos aïeux se retrouvent à cette extrémité de notre globe.

Mêmes souvenirs dans les autres îles. A la nouvelle Zélande, les trois idoles s'appellent *Reinga*, *Mouha* et *Pô-Tiki*, désignant presque par leur nom le Rhin, la Meuse et même l'Escaut; en effet, ce dernier fleuve que Ptolémée nomme Tabuda, le fleuve Tabou, traversait tout un vaste cimetière rempli d'urnes sépulcrales; sur chacune d'elles était le signe désignatif, l'épitaphe du défunt, ce qui s'appelle en vieux saxon *Teeke*[2], et en océanien *Tiki*[3]; *Pô*[4] signifiant sacré, on nomma *Pô-Tiki*

[1] *Journal du sec. voy. de Cook.* Amst. 1777.

[2] Les Anglais disent *Ticket*, les Français *Étiquette*.

[3] Ces *Tiki* sont les idoles, les images des aïeux, comme à Rome, comme dans la ville d'*Atua-tica Tungrorum*.

[4] *Pô* signifie sacré chez tous les anciens peuples : *Pou-on*, sainte eau, à Spa ; *Pou-Oggi*, id. en Lithuanie ; *Pou*, sortilége, en Chine ; *Pô*, nom

Digitized by Google

le dieu du fleuve. Les insulaires ajoutent même que Reinga est *le plus grand des Dieux*, et que *les deux autres sont égaux et frères*. Par un souvenir confus de l'ordalie pratiquée aux bouches du Rhin et de la Tabuda, les braves plongent dans les eaux du Reinga pour arriver au séjour du bonheur, tandis que les lâches sont condamnés à errer sur les bords du *Pouke Tabou*[1]. Ce que nous appelons magie, ces peuples l'appellent *Makatou*; un devin se nomme chez eux *Heko* et dans nos langues *Hecho*[2].

A Noukha-Hiva[3], la marée lunaire, comme dans le mythe de Janus, décide de la destinée du défunt; la barque dans laquelle il est déposé s'appelle *Pâh*, qui est un ancien mot de nos contrées; abandonnée au flux, elle s'engage dans un détroit au milieu duquel est un rocher; selon qu'elle est poussée à gauche ou à droite, l'âme périt ou est reçue dans la région des bienheureux.

Les îles océaniques sont, à l'Orient, le terme des émigrations celtiques; aussi loin que nous avons pu rencontrer un rocher et des êtres humains, nous y avons retrouvé les traces des institutions de nos pères; nous nous arrêtons où la terre nous manque :

Sistimus hic tandem, nobis ubi defuit orbis.

de la marée lunaire, dans les ruines égyptiennes; *Pâh*, barque funéraire d'épreuve, en Océanie.

[1] *Beck-Tabuda*. *Beck*, fleuve; *Tabuda*, Escaut.

[2] *Hecho*, devin. *Dict. esp.* OUDIN.

[3] *Revue des Deux Mondes*. Oct. 1859. Thèse XIe.

Digitized by Google

TREIZIÈME THÈSE.

ANTIQUITÉS PHILOLOGIQUES DES CELTES.

Après les recherches opiniâtres de nos savants dans ces derniers siècles, les empires les plus inabordables, les contrées les plus lointaines, n'ont plus de secrets pour nous. Nous avons étudié partout les monuments élevés par les anciens peuples, nous avons essayé de reconstruire ceux qui ne se laissent plus deviner que par leurs ruines, nous avons redemandé à la terre ces stèles chargés d'annales, que le temps et les décombres y tenaient cachés, et finalement, nous avons cherché par ces éléments divers à remonter toute l'échelle des transformations que l'homme a dû parcourir, depuis son état rudimentaire jusqu'à son point le plus avancé de développement.

Ce qui surprend dans cette étude, c'est que chez les peuples auxquels nous accordons une antiquité, une civilisation, les ouvrages émis par les générations de tous les âges paraissent nés d'un seul jet ; point de jeunesse, point de vieillesse; ils sont comme fixés à un même niveau de perfectionnement. Et pourtant, en Égypte, en Chine, à Babylone, dans l'Inde, dans

Digitized by Google

l'Amérique centrale, partout, avant d'arriver à cette forme sociale, les hommes sont nécessairement passés par un état primitif et brut dont les débris doivent encore subsister quelque part. Comme on ne peut supposer qu'ils soient sortis de terre pourvus d'une langue toute faite, munis d'armes tout aiguisées, abrités de palais tout construits, en un mot, en pleine civilisation, il est naturel de croire que les peuples de ces contrées viennent des régions où se retrouvent les débris de l'homme primitif; considération qui va nous ramener au berceau déjà trouvé de la civilisation universelle.

Commençons par une étude sur les langues.

Généralités.

Les langues sont un trésor où se conservent les secrets du passé; elles sont nées avec l'homme, ont grandi avec lui, reproduisant toutes les formes de sa civilisation croissante; les générations vieillissent et meurent[1], mais elles laissent dans les mots dont elles se sont servies des vestiges de leurs impressions, de leurs usages, de leurs travers, de leurs religions; précieuses dépouilles que la science recueille pour se refaire une image des temps qui ne sont plus. L'homme primitif n'apportait avec lui que la faculté de varier, au moyen des lèvres et de la langue, le cri animal dont se trouvent pourvus les êtres vivants; mais les mots eux-mêmes, la nature dut les lui fournir. Quand, pour la première fois, il vit passer sur sa tête un oiseau criant :

[1] *Muojono i regni, muojono le città.* Le Tasse.

Digitized by Google

Kra, Kra, il lui donna ce nom et le corbeau continua de s'appeler : *crow*, *corax*, *carasu*[1]. Lorsqu'il entendit l'enfant redire à celle qui l'allaitait : *Ma*, *Ma*, il prit naturellement ce mot pour désigner une mère. En étendant ce système à tous les sons de la nature, on voit qu'il se forma ainsi, dans le répertoire du langage humain, une première assise de mots qui ne sont plus de la bête, mais qui ne sont pas encore de l'homme. La nature qui les fournit à nos premiers aïeux étant la même dans les différentes régions du globe, les mêmes noms se retrouvent partout, sans qu'on puisse en conclure que les hommes les aient tirés d'un centre commun; ce ne sera donc pas cette première classe de mots qui nous aidera à revenir au berceau des institutions humaines.

Ces mots primitifs ainsi recueillis dans le creuset de la mémoire, étant soumis à l'influence abstractive de l'âme, se détachèrent peu à peu des sens, se spiritualisèrent et créèrent à l'homme un monde nouveau, intérieur, immatériel, où se recombinent les principes élémentaires des choses. Le langage qui suit toutes les variations de l'humanité se remplit insensiblement de termes qui désignaient non plus des objets, mais des idées. Sur le témoignage des sens on avait appelé le corbeau : *Kara*; puis, vu la couleur de l'oiseau, le même mot se généralisant signifia *noir*; plus tard, l'esprit humain suivant toujours sa tendance progressive arriva à l'idée métaphysique de *noirceur*; enfin, quand les

[1] En anglais, en grec, en japonais.

Digitized by Google

principes de morale achevèrent l'homme, il flétrit, de ce même mot, les idées contraires à l'ordre et son langage accepta comme locution : *Une noire calomnie*, *une action noire*. A ce degré de perfectionnement l'homme possédait donc une double nature, l'une qui restait matière, l'autre qui devenait esprit.

C'est à cette phase de l'évolution humaine que commence la haute civilisation, celle qui prend l'homme sur terre et lui montre les cieux. Son âme, fécondée par cet instinct sublime, réveilla en lui tout un essaim d'idées et d'expressions nouvelles. Il avait des mots, il eut un langage. Les mystères naquirent, s'élaborèrent, se répandirent partout, apprenant aux hommes non-seulement à croire, mais à parler. Les locutions qu'ils propagèrent et que nous allons aujourd'hui rechercher dans les différentes langues ne sont plus générales comme celles que nous avons mentionnées précédemment, mais désignent un point de départ et celles-là nous rappelleront au berceau commun des mystères, de la civilisation et du langage. Faisons quelques applications de détail.

Noms de nombre.

Les mystères, en se répandant chez les différentes nations, y avaient apporté les éléments d'une croyance nouvelle, factice, mais respectée. Les nombreux articles dont elle se composait durent avec le temps se dénaturer profondément, comme nous le voyons dans cette variété de cultes que nous offre le monde; mais les

Digitized by Google

dogmes fondamentaux restèrent inaltérés. Le plus immuable de ces dogmes, le pivot sur lequel roule tout le système religieux des premiers temps, était la renaissance dans l'eau océanique[1]. Un seul fleuve jouissait de cette vertu régénératrice, et si tant d'autres paraissent avoir eu la même faveur, c'est qu'ils étaient considérés comme identifiés avec lui. Outre ce caractère d'unité, il était triple dans son cours; il joignait à cela de tomber à la mer par sept[2] embouchures. Ces trois nombres : un, trois, sept devinrent ainsi empreints d'un caractère mystique et, dans le monde entier, les peuples, sans savoir pourquoi, les ont comme divinisés ; des vertus magiques furent attachées à chacun d'eux; les autres nombres étaient profanes, ceux-là furent sacrés. Il ne faut donc pas s'étonner que les mots, par lesquels les Celtes désignent ces trois nombres, se retrouvent avec le même sens chez tous les peuples où ont pénétré leurs mystères.

D'abord, pour marquer l'unité, nous disons *Un*, le Erse dit *Aen*, le Lithuanien *Vena*, le Coréen *Hana*, le Aïno *Hine*. Ce même mot, chez tant de peuples qui sembleraient ne s'être jamais connus, n'est autre que le nom même d'Ennia[3], la déesse de l'*unité* baptismale. En effet, si on consulte ses nombreuses statues retrouvées en Zélande et en Angleterre, on remarque que,

[1] *Voy.* les trois thèses précédentes.

[2] L'Escaut a trois embouchures : le *Zwin*, le *Hont*, le *Vere;* la Meuse en a deux : le *Hélion* et la *Meuse orientale;* les deux embouchures du Rhin sont le *Vahal* et le *vieux Rhin.*

[3] Voy. *République des champs Élysées*, t. I. De Grave.

Digitized by Google

dans trois de ces monuments, elle est accompagnée du dieu Neptune; le Rhytion[1] qu'elle tient souvent à la main figure une embouchure de fleuve; son nom est toujours précédé du mot *Nehal*[2] qui se retrouve dans la langue hébraïque avec la signification de rivière.

En outre, son nom même d'Ennia ne saurait laisser aucun doute sur cette question : *Ein* en hébreu, *Eyn* en mandchou, *Uon* en chinois-coréen, *Ain* dans le saxon *fount-ain* désignent un cours d'eau; mais les mêmes mots, dans d'autres langues, montrent que ce cours d'eau est océanique et baptismal; ainsi en chinois *In*[3] signifie aller et venir, ce que fait le flux de la mer; la déesse des Esthoniens[4] que nous savons être Nehal Ennia était appelée chez plusieurs de ces peuples, comme par exemple chez les Votiaques[5], *In-mar*, c'est-à-dire fluctuante mer; et même en grec, c'est à cause de la racine phénicienne *In*[6], que le verbe *Inaein* signifie tout à la fois verser et purifier[7].

Un raisonnement analogue nous mènera aux mêmes

[1] *Rauda*, torrent. *Dict. esp.* QUINTANA.

[2] Nehal Ennia signifie donc à la lettre fleuve primitif.

[3] 54e caractère chinois.

[4] On sait les rapports de la langue de ces peuples avec le latin. *Æstus* en latin signifie flux. La déesse des Æstoniens est donc la déesse du flux.

[5] Voy. MALTE-BRUN. Liv. 141.

[6] *In* est le mot *Ain* qui, en phénicien, signifie fleuve. Homère écrit *Ino*.

[7] D'autres mots signifiant eau courante ont été pris pour unité; ainsi *Ag* signifie eau courante et de là dérive *Eka* qui, en sanscrit, signifie un ; *Badt* a formé *Bat*, qui veut dire un chez les Basques et les Garanis.

Digitized by Google

conclusions relativement au chiffre trois. La plupart des peuples ont conservé ce mot avec sa signification numérique; il se dit dans le erse *Tri*, dans le lithuanien *Trys*, dans le zend *Tri*, dans le sanscrit *Tréja*, dans le aïno *Rhé*, dans le taïtien *Atoru*. L'origine celtique de ce mot n'est point douteuse; en effet, la racine *Ré*, modifiée suivant les différentes langues, signifie dans nos contrées occidentales une rivière, une eau courante en général; elle existe dans le verbe grec *Rheô*[1], couler; elle se retrouve bien plus explicitement dans la langue ibérique où *Ria* désigne l'embouchure d'un fleuve qui se jette dans la mer. L'article *Te* placé devant ce mot forme *Te-re* que l'on prononça *Tre* par abréviation. Cette dernière locution, ainsi expliquée par ses racines, signifie donc littéralement le fleuve, et comme le Fleuve dont il est question est triple, *Tre* resta dans les langues comme désignation du nombre trois.

Enfin, les sept bouches du fleuve mystique ont également prêté un terme de compte au langage des peuples. Pour exprimer sept, les poésies erses disent *Secht*, les Lithuaniens *Septyni*, les livres zends *Haptan*, les poëmes sanscrits *Sapta*, l'hébreu *Tsaba*, le dialecte chinois-coréen[2] *Tsip*. La racine de tous ces mots est évidemment le celtique *Sypen*, absorber; de là dérivent le latin *Sipho*, le phénicien *Zyp*[3], qui signifie le flux et

[1] *Rheô* a formé le celtique *Rein*, pur, et le grec *Rhainein*, purifier par le baptême.

[2] Siebold.

[3] Ce que nous appelons mer Rouge est appelé mer de *Zyp* (dans l'hébreu) ou mer de *Zuf*.

Digitized by Google

reflux de la mer, le grec *Zophos* qui désigne la mer occidentale[1]; or, cet harmonisme semblerait indiquer que le fleuve primitif par ses sept bouches absorbe et rend alternativement l'eau de la mer[1], image qui ne peut être prise que de l'éléphant[2] et du jeu de sa trompe; et ce figurisme remonterait ainsi à l'époque où le mammouth était familier dans nos contrées. Il est bien remarquable, en effet, que son nom primitif, c'est-à-dire *Elf*, signifie fleuve[3], et que, des deux mots par lesquels nous désignons son organe aspirateur, l'un s'écrive Trompe dérivant de *Strom*, flux; l'autre *Rotel*[4], dérivant de *Roth*, qui signifie également flux.

Et, en effet, c'est sous cette image d'aspiration que, dans toutes les religions, on a figuré la marée septuple du fleuve mystique; ainsi, sur les plus vieux monuments de l'Inde, on peut remarquer des éléphants à sept trompes; ce qui est, selon moi, la plus ancienne figure que les hommes aient employée pour peindre le fleuve

[1] *Odyssée; passim.* On a confondu *Zophos* et *Sophos*, et au lieu des sept embouchures fluctuantes, on trouve les sept sages.

[2] Éléphant est le véritable nom de l'animal que nous appelons mammouth. La racine *Elf* est de la plus haute antiquité; les Elves sont les anciennes fées de nos rivières; *Aleph* est la première lettre de nos plus anciens alphabets. Quand le mammouth disparut, on continua d'appeler *Elf* les grands animaux; ainsi *Alef*, taureau, en phénicien, *Elaphos*, cerf, en grec, *Alfena*, cheval, en ibérique. C'est *Behemoth* qui, selon Job, ne redoute point le flot montant.

[3] *Elf*, fleuve, en Scandinavie; *Alvus*, en latin; *Alphée*, dans le Péloponnèse; *Ebbe*, en Germanie. *Albus*, blanc, purifié, lavé, vient de là; nous comprenons ainsi le culte de l'éléphant blanc.

[4] *Rotel*, trompe. *Dict. flam. Roud*, *Rauda*, flux, en zend, en ibérique. L'éléphant se dit en latin *Bos Lucas* (*Loch*, flux), en chinois *Siang* (*See*, flux).

Digitized by Google

primitif et ses bouches absorbantes. Dans le même pays, les livres sacrés donnent au Gange sept embouchures et racontent à ce sujet l'anecdote suivante : Un jour le saint hermite Ianoa[1], étant en prière, fut distrait par le bruit des eaux du fleuve; il le *huma* tout entier, et quand il eut fini, il le rendit tout entier. Les Scythes ont transporté aux bords du Tanaïs les mystères de nos régions; Nehal Ennia y fut nommée Vénus Tanaïtis[2]; ce fleuve, que nous appelons le *Don*, eut, comme tous les fleuves des mystères, sept embouchures; or, les poëtes, pour décrire ce mythisme, n'ont pas d'autres termes que ceux que nous venons d'indiquer : Le Pont-Euxin, dit Sénèque[3], *hume par sept bouches les eaux du Tanaïs*[4].

Septena Tanaïm ora pandentem bibit.

Ces exemples montrent comment la racine *Zyp* a pu rendre usuel le chiffre sacré *Sieben*.

Pourquoi *Ume*[5] chez les Astèques, *Humor* chez les

[1] *Ianoa, Oanès, Janus* sont des mots qui ne se rencontrent qu'aux embouchures des fleuves : Ianoa aux bouches du Gange, Oanès aux bouches de l'Euphrate et de l'Amazone, Janus aux bouches du Bœtis et du Tibre.

[2] Les anciens appellent Venus Tanaïtis la déesse des esclaves, mais des esclaves volontaires, des Slaves.

[3] SÉNÈQUE. *Trag. Troade*, scène 1re, v. 9e.

[4] La Tanaïs se jette dans la mer de *Zuf* (flux en hébreu) que nous prononçons *Azof*. Les peuples se nomment Cosaques ; or, *Cosates* est un ancien mot des bords de la Meuse signifiant *vassal;* les vassaux du duc de Brabant se nommaient Cosates. (DARSY. *Dict. flam.*). L'ancien mythisme est resté dans le pays sous le nom de Mazeppa (*Maes-ebbe*).

[5] THÉVET. *Cosmographie universelle.*

Digitized by Google

Latins, *Iam* chez les Hébreux, *Umi* chez les Japonais signifient-ils la mer? Si ce n'est parce que dans le style des mystères les fleuves, ayant une embouchure, une bouche, semblent humer l'eau de la marée montante; les mystères n'ont connu de la mer que la marée; les noms qu'ils lui ont donnés ne s'appliquent qu'au flux; mais, changeant de sens à mesure que l'antique religion s'éteignait, ils finirent par exprimer l'immensité et tous les phénomènes généraux de l'Océan.

On trouverait que les autres noms de nombre se rapportent également à quelque point des mystères; ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, quatre dans les langues celtiques se dit *Vier*, parce que la religion primitive, ne connaissant que quatre fêtes aux deux équinoxes et aux deux solstices, les célébrait par des feux, *Vyer*[1], et ce mot passa au chiffre. Un souvenir de cette origine est resté chez les Romains dans le terme *Feria* qui signifie fête; et même aujourd'hui, dans beaucoup de contrées, ces quatre grandes époques de l'année se célèbrent encore par des feux de joie[2].

Langage.

Les colonies celtiques étaient disséminées partout; mais, comme nous l'avons dit, un lien commun les rattachait à la mère patrie et, malgré les distances qui les séparaient, elles ne formaient toutes qu'un même corps. Il résulta de cette assimilation factice un principe nou-

[1] Jusque dans la Nouvelle-Guinée le feu se dit *Vor*. *The imperial dictionary*.

[2] Dans les langues germaniques, fêter se dit de même *Feyern*.

Digitized by Google

veau dont les éléments pénétrèrent dans le langage; ainsi *Sam*[1] signifie aujourd'hui équivalent; parce que, dans l'ancienne religion, ce mot désignait les fleuves qui, pour l'initiation aux mystères, étaient *assimilés* au primitif *Hélion*; il signifiait, comme lui, soleil[2]; il était, comme lui, un, triple, septuple : *Sam* signifie un chez les Bulgares, trois en Corée et en Géorgie, sept dans les mystères de Samos[3]. Au lieu de *Sam*, les Latins disaient *Idem*[4] et Cybèle, la déesse de leurs orgies, s'appelait la mère idéenne; les Grecs disaient *Isos* et célébraient, comme les Égyptiens, selon Hérodote, les mystères d'Isis. Sam, Idem, Isos sont donc trois mots signifiant identique et constatant chacun dans son idiome que recevoir l'initiation baptismale dans les fleuves de Samothrace[5], de la mère Idéenne, d'Isis, c'est la recevoir dans le Rhin lui-même.

Le grand mot des mystères était la renaissance promise aux initiés; et comme, dans les cas douteux, c'était

[1] *Same* en anglais, *Sama* en sanscrit, *Similis* en latin signifient semblable.

[2] Le fleuve primitif est le *Hélion*, c'est-à-dire, en grec, fleuve du soleil; or, en phénicien, *Samès* signifie soleil.

[3] Les Grecs trompés par ce mot ont fait naître Pythagore dans l'île asiatique de ce nom. D'après la doctrine samienne de ce philosophe, Lucius, comme nous le voyons dans Apulée, fut initié en plongeant la tête sept fois dans l'eau. Dans les mystères de Samothrace, le Cabire n'entrait à la vie nouvelle que par un bain sept fois répété; il devenait alors *Neu-man*, un nouvel homme; *Naaman*, par ordre d'Élisée, se baigna sept fois dans le Jourdain.

[4] Ce mot est le même que le grec *Idios*. Le baptême se faisait à la pleine lune, lorsque les syzygies donnent les plus hautes marées; de là on appela *Ides* le milieu du mois lunaire. Les mystères des Crétois se faisaient sur un mont que son identité fit appeler *Ida*.

[5] Les Serbes implorent toujours Notre-Dame de Samodreschi.

Digitized by Google

l'oscillation du flux qui jugeait en dernier ressort, l'embouchure elle-même du fleuve dut être un objet sacré, et les mots qui l'expriment entrent, en effet, en grande part dans le vocabulaire des peuples.

Une embouchure de fleuve se dit *Gat* dans les langues celtiques; de là vient le mot hébreu *Gad* que l'on traduit par fortune[1] et qui, prononcé *God*, est le nom que les Saxons donnent à Dieu. Cette fortune est le sort consulté aux bouches des fleuves; la roue qu'on lui met entre les mains est une confusion mystique des mots *Raedt*[2] et *Rauda*, dont l'un signifie roue et l'autre flux; et cela nous explique pourquoi, dans la Bible, le dieu Gad et la déesse Méni se trouvent réunis dans un même culte; c'est l'embouchure et la marée lunaire divinisées; Isaïe[3] dit aux Hébreux : *Vous dressez des tables à Gad et vous faites des libations à Méni.*

Dans les mystères, pour figurer l'embouchure du fleuve baptismal, on employa quelquefois le chat dont le nom ibérique est *Gato;* ainsi Péluse était située sur une des bouches du Nil; mais pour marquer que cette bouche était sacrée, en un mot, que c'était un *Gat*[4], on

[1] La Fortune était adorée à Antium; mais cette ville était à l'embouchure du Tibre. On donnait souvent à cette Fortune le nom de Némésis, du mot *Nema*, sceau (QUINTANA. *Dict. esp.*) qui devait être marqué sur cette roue par le pontife pour être identique avec le fleuve primitif.

[2] *Raedt* signifie divination, ce qui s'explique par ce qui précède, et a formé Radamanthe.

[3] *Qui ponitis mensam Gad, et libatis Meni. Maen*, lune. *Isaïe*, ch. LXV.

[4] *Gat*, en celtique, *Gaut*, en sanscrit, ne s'appliquent qu'à une embouchure sacrée.

Digitized by Google

y nourrissait des chats, comme nous l'apprend Hérodote; et lorsque Cambyse vint pour prendre la ville, il y trouva ces étranges protecteurs. La chèvre, qui se dit *Geyte*, a également produit par cette ressemblance de nom des erreurs analogues; par exemple, les Goths habitaient près des bouches du Don; les Huns, qui étaient de l'autre côté du fleuve, voyant une chèvre traverser l'eau, la suivirent, surprirent et culbutèrent les Goths; ceux-ci, dans leur fuite, menacèrent Constantinople, saccagèrent Rome, envahirent l'Espagne et tout cela par la confusion du mot *Gat*, qui signifie tout à la fois *Goth*, embouchure, chèvre[1].

Souvent les symboles se compliquèrent. Ainsi on essaya de triplifier le cours du fleuve primitif, et au souvenir du mot Meuse, on imagina la musette à trois notes qui se dit *Gaita* en espagnol; pour figurer les sept embouchures par où remonte le flux, on prit dans les mystères la flûte[2] à sept tuyaux.

Les termes qui, dans les différentes langues, désignent la bouche ont souvent été appliqués à l'embouchure des fleuves océaniques; c'est ainsi que s'explique le mot latin *Mundus*, pur, qui se dit en grec *Kosmos*; et, en effet, l'un vient du celtique *Mund*, bouche d'un

[1] Le détroit, le *Gat* de Messine, fut par la même confusion appelé Sainte-Agathe des Goths.

[2] *Vloet*, flux; *fluyte*, flûte. Orphée, Amphion, Pan exerçaient leurs enchantements au moyen de la flûte à sept tuyaux. Il en est de même du fleuve Marsyas; Marsyas ayant lutté contre Apollon sur la flûte à sept tuyaux, le dieu vainqueur lui enleva la peau. (*Peel*, peau et marais.)

Digitized by Google

fleuve purificateur, et l'autre de l'ibérique *Coz*[1], reflux; *Yeor*, en hébreu, désigne un cours d'eau et forme la racine du nom de *Iardan*[2] que portent un grand nombre de fleuves; or, cette même racine signifie tout à la fois bouche et fluctuation : *Ora*, en latin, désigne une bouche[3]; *Aiorein*[4], en grec, veut dire fluctuer; ce qui montre que le Jourdain primitif est un fleuve dont l'embouchure est océanique.

Par une autre image, les termes qui signifient porte furent aussi appliqués à l'entrée des fleuves dans la mer; tels sont surtout *Janua* et *Bab*. *Janua* fit appeler *Janus* le dieu fluminal; et, en effet, ce nom ne se rencontre qu'à l'embouchure des fleuves, à celle du Tibre, par exemple. Également *Bab* a formé *Papios*, qui était, selon Hérodote, la grande divinité des Scythes et avait son culte figuré à l'embouchure du Tanaïs. D'après cela, Janus et Papios sont donc un même personnage, et les noms de leurs pontifes se trouvent souvent confondus; ainsi, dans ces mêmes contrées scythiques, au lieu de Papios, les modernes ont trouvé un prêtre Jean,

[1] QUINTANA. *Dict. esp.* Les Brames, dans les parties supérieures du Gange où le flux n'arrive pas, ont tapissé la berge d'une herbe équivalente qu'ils nomment par conséquent *Cusa;* les victimes volontaires sont déposées sur cette herbe, puis roulées dans le fleuve. L'herbe *Cusa* a les propriétés salutaires du reflux *Coz*.

[2] Jourdain. On cite un *Iardan* en Elide, en Crète, en Palestine, en Italie où il est appelé *Eridan*, dans l'île de Wight où il est appelé *Yarmouth*, ce qui équivaut à Iardan.

[3] *Yuri*, en garanis, signifie aussi bouche.

[4] L'escarpolette sacrée, destinée chez les Grecs à remplacer figurativement le flux, s'appelait *Aiórai*, c'est-à-dire balançoire. Rac. *Ieor*.

Digitized by Google

tandis que, dans la région italienne, les Étrusques donnaient au pontife de Janus le nom de Pape.

Mais c'est surtout le va-et-vient de la marée qui, plus difficile à figurer, introduisit dans le langage les mots les plus déterminatifs. Les Latins, par exemple, sont éloignés de l'Océan; d'où viennent, dans leur langue, tant de termes océaniques? Ils disent *Titubare*, chanceler, et la racine de ce verbe est *Tidt*, flux; ils disent *Ciere*, ébranler, mot évidemment tiré du celtique *See* qui désigne la mer, c'est-à-dire la marée; ils disent *Vagari*, et il n'y a de vagues qu'au bord des mers sujettes au flux; ils disent encore *Vacillare*, de *Bach*, fleuve qui avance et recule. Toutes ces racines montrent que la langue latine s'est formée, non point en Italie, mais dans des régions au bord de l'Atlantique. Ainsi encore, le baptême océanique s'appelle *Doop*[1] dans la langue des Celtes, et, comme il est fondé sur la fluctuation en quelque sorte indécise de la marée, les Romains en ont tiré le mot *Dubius*, douteux. Les légendes latines citent une fontaine Égérie où Pompilius consultait le sort; les racines celtiques de ces deux mots nous révèlent tout le mystère de cette consultation; *Eager*[2], dans nos langues occidentales, désigne la marée montante, comme *Bambalear*[3] signifie osciller; et pour montrer qu'il s'agit ici d'un flux figuratif où une fontaine remplace mystiquement[4] le fleuve, les héri-

[1] *Doop* signifie baptême et colombe.

[2] *Eager*, flux. *Dict. angl.* C'est l'Œagrius Hebrus d'Orphée.

[3] *Bambalear*, osciller. *Dict. esp.*

[4] En jetant des dés dans une fontaine sacrée et interprétant les figures qu'ils laissent apercevoir quand ils sont au fond.

Digitized by Google

tiers de la science augurale de Numa en ont toujours conservé le nom de *Titii*, devins par le flux, *Tidt*.

Si d'Italie nous passons en Grèce, nous retrouverons les mêmes applications. Les mers helléniques n'ont point de flux, et pourtant, les Grecs, pour dire flotter, balancer, ébranler, ont les verbes *Mermerizein*, *Titainein*, *Seiein*, dérivant des mots celtiques *Maer*, *Tidt*, *See*, qui tous désignent l'oscillation de la marée; ce qui montre également l'origine atlantique de cette langue. Leurs oracles sont rendus par une *Sibylle*, ceux des Saxons par une *Merminne;* or, ces deux mots sont également celtiques et signifient fille de la mer[1], annonçant l'avenir par l'alternance de la marée. Enfin, aussi loin que nous pouvons aller, nous rencontrons les mêmes mythes; pour n'en citer qu'un exemple, dans nos antiques monuments, on trouve l'Océan représenté sous la forme d'une écrevisse pour désigner son recul *Ebbe*; or, ce même mot prononcé *Iebi*, dans la langue japonaise, signifie écrevisse.

Ce qui vient d'être dit montre que c'est dans nos régions atlantiques que l'homme apprit à parler et que les mots dont il forma son langage passèrent ensuite aux autres peuples. Mais il n'est pas aussi aisé de déterminer l'antiquité absolue de cette langue primitive. Voici pourtant un point de repère.

La géologie, en creusant très-profondément dans notre sol, y trouve des ossements d'animaux dont les races ont disparu depuis des milliers d'années, et au

[1] *Boel* et *Minne* signifient fille, d'où *See-boel* et *Maer-minne*, fille de la mer. DARSY. *Dict. flam.*

Digitized by Google

milieu de leurs débris des vestiges de l'industrie humaine. A l'époque où ces races existaient encore, il semble que l'homme de nos pays savait déjà parler, que déjà il avait à son usage les mêmes mots dont nous nous servons encore.

Ainsi nous avons cité l'éléphant; *Elef* est toujours resté dans la langue gauloise jusqu'au moyen âge pour signifier flux et reflux[1]. Le renne ne pourrait plus vivre dans nos contrées, mais il y a vécu; c'est, comme on sait, l'animal de la course rapide, il ne connaît que le grand galop; or, courir le grand galop se dit toujours *rennen*. Le castor, en Amérique, est un animal bâtisseur, mais avant que nous ne connussions l'Amérique, il avait déjà parmi nous son nom qui, dérivé de l'ibérique *Casador*[2], montre que nous avions une langue au temps où il construisait parmi nous des maisons sur nos étangs[3]. Pourrait-on bien dire ce que c'est que l'être mystérieux, ailé, menaçant, long, indéfini, dont tout le monde parle, que personne n'a vu et qui s'appelle dragon? Que l'on examine attentivement quelques-uns des squelettes retrouvés dans la terre, comme, par exemple, ceux des Plésiosaures, Ptérodactyles et autres êtres à formes bizarres, on restera convaincu que le mot Dragon[4] est un vague souvenir de ces races de l'ancien monde qu'ont vues disparaître nos premiers aïeux et dont ils nous ont transmis les noms.

[1] *Elef*, flux et reflux. LACOMBE. *Dict. du vieux langage.*
[2] *Casa*, maison. *Dict. ibérique.*
[3] *Biever*, en celtique, signifie étang et castor.
[4] Ces animaux sont lacustres, et *Dreck*, signifie boue, bourbier.

Digitized by Google

Il remonte donc bien haut ce travail de l'homme pour créer les racines de nos langues; peu à peu, les liant entre elles, il en forma ce vaste réseau que nous appelons le langage. Ses institutions nées au sein de la nature vieillirent, subirent des réformes, se pénétrèrent insensiblement d'éléments plus modernes; mais les mots, primitivement créés pour l'usage des mystères, restèrent appliqués aux mêmes objets devenus plus profanes et formèrent peu à peu la langue usuelle. Si donc nous nous sommes fait un système véritable de l'origine du parler, on peut espérer qu'en prenant au hasard un mot de nos vocabulaires et remontant la filière de ses dérivations, on arrivera à quelque point des anciens mystères.

Exemples.

En Angleterre, la femme de qualité, la maîtresse de la maison, se distingue des autres par le titre de *Lady*, et dans le vieux jargon ibérique, elle se nomme *Luda*[1]; or, je remarque que les Romains, qui admettaient trois espèces de mariage, ne reconnaissaient cependant de femme vraiment légitime que celle qu'ils appelaient *Ducta uxor*; *Uxor* vient du celtique *Haus hoer*[2], femme de la maison, ce qui montre déjà l'origine celtique de ces institutions; mais, en outre, *Ducta*, en latin, *Lead*, en anglais, ont le même sens et signifient également conduite; la *ducta uxor* des Latins revient donc à la *Lady*

[1] Oudin. *Dict. esp.*
[2] *Haus*, maison.

Digitized by Google

des Bretons, étant l'une et l'autre conduites au domicile conjugal.

Cette interprétation nous reporte aux premiers efforts des hommes pour réformer l'homme, à ces enceintes orphiques[1] que nous avons retrouvées sur les bords de la Meuse[2]; là, des jeunes filles, que la main sage et pure du pontife avait choisies, croissaient à l'abri des dangers sous l'influence de la religion et de la vertu; aux fêtes que les Ibères appellent encore *Romeria* arrivaient les jeunes héros parés de leurs trophées; eux seuls pénétraient dans l'asile de l'innocence, désignaient pour leur compagne une de ces Sabines[3], se l'attachaient par des nœuds indissolubles que consacrait le pontife et *conduisaient*, avec eux, celle qui devait être l'*Uxor*, la maîtresse de la maison.

Nous disons sonner une cloche; d'où vient ce mot sonner?

La cloche était sacrée dans les anciens mystères; son balancement remplaçait par une fiction mystique le mouvement oscillatoire du flux aux bouches des trois fleuves primitifs. Le nom celtique de ces trois fleuves était *Rhin*, *Sonne*[4], *Schell*. Dans un grand nombre de contrées, chez les Celtes, les Bouddhistes, les Japonais,

[1] Dans les provinces voisines de la Meuse, des enceintes formées en terrassement se nomment *Hurées*; ailleurs on les appelait *Boelwart*; *Hoer* et *Boel* signifient fille. DARSY. *Dict. flam.*

[2] Voy. thèses IIIe et IXe.

[3] Ces castels, dont on explore aujourd'hui les ruines, se trouvaient principalement sur le fleuve Sabus. Thèses Xe et XIVe.

[4] *Sonne*, soleil, Hélion. Sur les vieux atlas on lit : *Sonne Maer*. FISCHER. *Atlas des Pays-Bas.*

Digitized by Google

on obtient le chiffre sacré en employant trois cloches, ou, si l'on n'en a qu'une, en la sonnant trois fois; on a soin que leur balancement se fasse de l'est à l'ouest, comme le flux atlantique; puis, pour achever l'identification, on les plonge dans une eau consacrée, ou, comme nous disons, on les baptise. Mais, les peuples occidentaux ont mieux conservé encore le symbolisme, lorsque, pour désigner le brandillement de la cloche, ils ont pris le nom même des trois fleuves; les Anglais disent *to ring*, les Français, *sonner* [1], les Allemands, *zu schellen*. Le mot *sonner*, comme tant d'autres, vient donc des mystères celtiques.

Je prends dans la langue allemande le mot *Wahrheit;* les Latins écrivent *Veritas*, mais il est facile de voir que la terminaison *heit* ne vient point de *itas*, et que de ces deux mots c'est le latin qui est le dérivé; or, *heid* [2], ajouté à un terme, lui donne une idée d'abstraction; ce qui nous reporte à l'époque ancienne où les Druides, tirant l'homme de la matière, le formèrent à saisir non-seulement les objets par les yeux du corps, mais leur essence par l'intuition abstractive de l'âme.

C'est sur le charbon que se mesure aujourd'hui la grandeur, la prospérité d'un peuple. D'où vient son nom?

Kar signifie noir, *alb* signifie blanc; si l'on ajoute à ces deux mots *bone* qui signifie *os*, on retrouve deux

[1] La cloche se dit *Sensen* en égyptien. En garanis, la cloche et la coquille marine portent le même nom ,*Ita*. DUGRATY. En phénicien, les cloches se disent *Misloth* (*Maes*).

[2] *Eidos*, en grec, signifie apparence. Nous disons Cycle et Cycloïde.

Digitized by Google

locutions que l'étude des mystères permet de rapprocher, c'est-à-dire carbone et alban, *os noirs*, *os blancs*; les os noirs étaient ceux qui, ayant été brûlés et rassemblés en masse[1] au fond de la crypte[2], n'avaient dans les orgies qu'une espérance confuse de régénération; les os blancs étaient ceux des pénitents ou des héros qui avaient mérité à leur mort d'être embaumés; leurs ossements, réduits par le temps ou par des procédés artificiels à leur blancheur native, étaient recouverts d'une onction sainte[3] et religieusement gardés dans ces caveaux qui en ont retenu le nom d'Alban[4]; ils avaient pour eux seuls une orgie préparée qui leur assurait une brillante renaissance. Les Eleuths[5] sont toujours restés divisés en deux classes, les *os blancs* et les *os noirs*.

[1] A Saragosse, l'on voit encore des souvenirs de ces cryptes; les reliques y sont toujours, même sous le christianisme, appelées saintes masses.

[2] Cette crypte fut souvent appelée *Wolbe*, voûte; de là le grec *Olbios* et les nombreuses villes nommées *Olbiopolis*.

[3] Homère, dans les funérailles d'Hector, de Patrocle, d'Achille, appelle cette onction *Aleipha*, du grec *leibein* oindre; le même mot *leben*, vivre, montre que les os ne devenaient des germes de renaissance que quand ils avaient été ainsi préparés. Cet onguent est resté dans nos langues sous le nom d'Élixir, du mot ibérique *Oliscar*, oindre; il se nomme en celtique *Zalve*, d'où les Latins ont fait *Salvus*, sauvé; il se dit en hébreu *Messiac* dérivant de *Al-maciga*, le lentisque; le fruit de cet arbre servait dans la haute antiquité à mastiquer ces ossements, et les Celtes appelaient Messie l'enfant attendu de cette onction vivifiante et de la vertu des mystères; l'onguent lui-même est encore célèbre en Orient sous le nom de Ben. (*Ben*, ossement.)

[4] De là le mont Albano, mont Auban, Saint-Alban, aujourd'hui Namur. En espagnol, *Albanil* signifie maçon et *Albanado* endormi. OUDIN. *Dict. espagnol.*

[5] Voy. MALTE-BRUN, et thèse XIIe.

Digitized by Google

Cette théorie nous explique pourquoi le même mot *Kol* signifie ossement en chinois-coréen [1] et charbon en anglais. Dans les îles de l'Océanie, ce qu'ambitionnent les mourants, c'est d'entrer dans le Tiburon [2] où des êtres mystérieux râpent et blanchissent les os des morts. L'homme renaissant [3] ainsi de ses os, on comprend que chez certains peuples, chez les Arabes, par exemple, le mot *ben* [4] en soit venu à signifier enfant; le double sens de ce terme, intraduisible en latin, nous fera comprendre l'évocation vengeresse de l'Africaine Didon :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Enfin, qu'on lise dans César la destinée affreuse du coupable que le grand lama des Druides avait frappé d'excommunication ; ce dernier mot nous le représente déjà, par son étymologie latine, retranché de l'unité mystique; mais pour me servir du mot des Celtes, il était BANNI; c'est-à-dire que ses os, *bein*, étaient exclus de la crypte, brûlés, jetés au vent, sans espoir de retour à la vie [5].

« Il y a encore de l'écho en France quand on y fait entendre les mots d'honneur et de patrie. » Le grand orateur qui prononçait ces paroles avait raison de dire

[1] Voy. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V. Ces ossements brûlés étaient déposés dans des antres. *Asch* signifiant cendre, le mot grec *Anthrax* (*Antre-asch*) signifia charbon.

[2] *Tibor* est un mot des anciens Ibères signifiant urne; de là les Grecs appelaient *Téphra* la cendre qu'elle contenait.

[3] Les mots grec *Konis* et latin *Cinis* dérivent du celtique *Kene*, en chinois *Kuen*, qui signifie germe. DARSY. *Dict. flam.*

[4] Le *Ben* des Arabes est le *Van* des peuples germaniques.

[5] Ils étaient aussi jetés au reflux de la mer qui les emportait au fond des eaux, au fond de l'abîme, *in profundum laci*, comme dit Job.

Digitized by Google

que la patrie n'est plus qu'un mot. Les Romains eux-mêmes, qui invoquaient, en toutes circonstances, cette divinité fictive, n'en connaissaient que le nom.

Primitivement, les colonies celtiques, parties des bouches du Hélion, erraient indéfiniment précédées par un drapeau qui représentait l'image de la contrée mère; de sorte que toujours voyageant, ils étaient toujours dans leur pays. Quand les émigrants étaient arrivés à leur destination, ils fixaient en terre ce Palladium[1], lui bâtissaient un pavillon qui du mot celtique *Vaen* fut appelé *Fanum*, et traçaient à l'entour un *Pomerium* pour tenir à l'écart le *profanum vulgus*. Ce symbole, figurant toujours la contrée qui avait donné naissance à la colonie, reçut des noms empruntés à cette fiction. Il était appelé, chez les Espagnols, *El Padron*[2]; chez les Grecs, *De Meter*[3], la mère.

Les Romains lui donnèrent différentes dénominations; ils l'appelaient la Bonne Déesse[4], montrant par ce mot qu'il y en avait une mauvaise, les deux ensemble formant le mythe double de Janus; ils l'appelaient Anna Perenna[5], ce qui est exactement Nehal Ennia,

[1] *Pael*, en celtique, *Palo*, en espagnol, signifient pieu, pal, limite. La colonie romaine fixa ce pal sur le mont Palatin, Mango Capac au lieu où fut bâtie Cusco.

[2] L'ancien mythe de *Iago* a été confondu par les Espagnols avec l'apôtre saint Jacques. Voy. thèse XVIIIe.

[3] Les Grecs écrivent Δημήτηρ, en latin Cérès.

[4] C'est par une tradition analogue que nous disons le Bon Dieu.

[5] On l'a confondue souvent avec Thémis, sans doute parce qu'elle avait une balance; en effet, *Wage* signifie flux et balance, ce qui prouve que cet attribut désigne un fleuve oscillant, et par conséquent, Nehal Ennia.

Digitized by Google

comme il est facile de le conclure par le nom de Pirène[1] donné anciennement aux fleuves sacrés et spécialement aux sources du Danube[2] et à la fontaine de Pégase. Ces différentes dénominations appartenaient au secret des mystères, mais le nom véritablement romain de la déesse était figuré sous la forme bigénère de Patria.

Le mot accusation se trouve largement inscrit dans nos codes ; comment remonter par les mystères à son origine? Le latin *Accusatio* est formé du verbe *Accusare* ; or, celui-ci dérive de *Causa* qui vient de l'ibérique *Coz*, reflux[3]. En effet, l'épreuve judiciaire, dans les cas de doute, se faisait aux bouches du Rhin pour la crèche[4] des enfants et aux bords de l'Escaut pour la bière[5] des morts. Si le prévenu était entraîné dans l'Océan par le reflux, *Coz*, alors sa cause était mauvaise, il subissait l'accusation d'illégitimité ou de félonie ; si, au contraire, le fleuve l'attirait à lui et le déposait sur le rivage[6], il était accepté comme pur.

[1] Ce mot est habituel en Amérique pour désigner un fleuve baptismal ; tout enfant qui naît est baigné chez les Caraïbes dans le Paranam-buco, dans le Parana-beck, dans le fleuve Parana. THÉVET. *Cosmogr. univers.*

[2] *Voy.* Hérodote qui place cette source au pays des Celtes.

[3] *Coz*, reflux. QUINTANA. *Dict. esp.* De cette racine dérive le verbe *Cassare*, casser un jugement.

[4] Le nom celtique de cette crèche d'épreuve est *cribbe;* de là le crible porté en procession dans les mystères ; de là cette allusion : *Expetivit vos satanas ut cribraret ;* de là le nom de *Siva*, *Sieve* signifiant crible.

[5] Cette bière des morts se dit *Bari* dans les mystères égyptiens ; ce mot n'est autre que la Barre, *Bahar*, flux.

[6] Cette épreuve se faisait ainsi chez les Nerviens qui occupaient la partie flottante du Rhin et de l'Escaut ; mais dans la région supérieure,

Digitized by Google

Les Athéniens étaient sur une mer sans flux; quand ils devaient soumettre à l'ordalie un accusé, pour se retrouver mystiquement aux bords des fleuves océaniques, ils écrivaient son nom sur une écaille d'huître marine et du mot *Ostracon*[1], qui signifie écaille d'huître, cette accusation fut appelée ostracisme.

Chez les peuples germaniques on employait pour l'épreuve ordalique le cheval Nizéen; lâché au lever du soleil, si son premier mouvement était de hennir, la cause était favorable; si c'était de ruer, *ruinam facere*, la cause était mauvaise. Ce hennissement et cette ruade ont reçu dans toutes les langues des noms en rapport avec cette théorie; ainsi *Wichelen* signifie hennir, mais il signifie aussi augurer; *Coz* veut donc dire tout à la fois ruade et reflux.

Dans ces différents cas, lorsque la chance avait été heureuse, l'enfant soumis à l'épreuve était déclaré héritier de la maison, *haus heir*, *Assur;* le défunt était placé dans la grotte aux florales pour y attendre son réveil sous le nom d'Achille.

Cette dernière théorie sera mieux comprise par la thèse suivante.

où du mot *Uber* les peuples étaient appelés Éburons, l'épreuve se faisait par pondération. C'est de cette dernière que parlent Julien et l'Anthologie.

[1] *Oister*, *Wester*, l'*West*.

Digitized by Google

QUATORZIÈME THÈSE.

ANTIQUITÉS GÉOLOGIQUES DES CELTES.

Le sol que nous foulons recèle les dépouilles de nos aïeux; leurs restes, les débris des objets qui ont servi à leurs usages, y subissent leur lente et silencieuse destruction sous cette lime éternelle que nous appelons le temps. Les générations qui nous ont précédés, bornant leurs soins aux choses présentes, se sont montrées peu soucieuses d'interroger des ruines dont elles ne voyaient point l'avantage; mais de notre temps les peuples celtiques, avides de tout connaître, pénétrant dans cette région de mort, ont ramené à la lumière du jour tout ce qui n'avait pas encore atteint son entier anéantissement, et, classant ces précieuses reliques dans des musées, ils étalèrent sous nos yeux une esquisse des annales primitives du genre humain.

Quand l'histoire apparut et nous fit le tableau des institutions humaines telles qu'elle les trouva, nous remarquons que la société, à cette époque, possédait déjà des langues, des cultes, des traditions portées à un certain degré de perfectionnement. Des éléments aussi avancés de civilisation avaient donc une origine

Digitized by Google

fort reculée, ils avaient donc été élaborés antérieurement à l'histoire par ces mêmes hommes dont nous allons rechercher les dépouilles dans la terre; ces dépouilles géologiques et ces mœurs traditionnelles, étant les vestiges d'une même vie sociale, ont, par conséquent, entre elles une connexion nécessaire, et l'étude des unes doit aider à la recherche des autres.

Les débris matériels, laissés par les premiers humains, ne portent point malheureusement sur les objets qui pourraient le mieux nous faire connaître leurs institutions, mais sur ceux qui offrent le plus de résistance au travail destructeur de la nature, comme par exemple les ossements[1], les armes; cependant, quelque incomplets que soient ces documents, cherchons à les interpréter.

L'homme préhistorique.

Si, à l'aide des monuments qui nous restent du passé, nous essayons de retrouver les institutions de nos pères, nous conviendrons sans peine que, plus nous remontons le cours des âges, plus aussi nous voyons développé parmi les peuples le culte des tombeaux; on dirait que c'est du sein de la mort que naquit la religion.

Les premiers humains, attribuant aux âmes échappées du corps les phénomènes de la nature et surtout

[1] Les ossements conservés ne sont que ceux des tombeaux; dans toutes les funérailles décrites par Homère, les os qu'il appelle *Leuka*, blancs, sont recouverts d'un enduit incorruptible appelé *Aleipha*.

Digitized by Google

ceux qui paraissent déroger aux lois communes, honorèrent, apaisèrent, consultèrent ces agents invisibles, et cette relation, établie entre les deux mondes, donna naissance aux plus anciennes pratiques du culte. En même temps, l'esprit observateur de l'homme remarqua que souvent les traits des ancêtres morts reparaissent dans leurs descendants, phénomène que nous appelons atavisme[1]; il en conclut que l'enfant n'est que l'âme d'un de ses aïeux reprenant un nouveau corps, et, faisant de cette observation un système, il ajouta à la croyance primitive la branche la plus importante de la religion, celle qui avait pour objet d'assurer, de préparer le retour[2] de l'homme à la vie.

On voit donc qu'en nous approchant de l'origine des peuples, les plus anciens mystères sont ceux du sépulcre.

L'Égypte est couverte de ruines, mais vous n'y trouvez ni palais, ni habitations profanes, ni murs pour défendre les villes[3]; tout y est temples, pyramides, sépulcres, momies; il semblerait que ce sont des morts qui ont habité ce pays. Confucius ne proposa aux hommes, pour toute religion, que les règles naturelles de la morale; près de mourir, il s'agenouilla tourné vers le nord[4], adora ses pères et expira. Si nous vou-

[1] Les Israélites, même encore aujourd'hui, ne donnent à l'enfant nouveau-né que le nom d'un de ses aïeux morts; supposant que c'est le défunt lui-même qui revient à la vie.

[2] *Voy.* thèses XIIe et XIIIe.

[3] Diodore a déjà fait remarquer et nos savants ont constaté que Thèbes aux cent portes n'avait ni portes ni murailles.

[4] En Chine, le nord se dit *Pe;* ces anciens peuples du Nord voyaient, comme Ossian, leurs pères dans les aurores boréales.

Digitized by Google

lons connaître nos mœurs d'autrefois, c'est parmi les sauvages que nous les retrouverons; qu'ils admettent ou non un grand esprit, tout ce que nous remarquons de culte chez eux, sacrifice, tabou, divination, s'adresse aux âmes des ancêtres.

Dès que l'homme eut compris qu'après sa mort il continuait d'exister, mais qu'il pouvait se dérober aux horreurs du tombeau par l'espoir de renaître, on tira parti de cette croyance, on exagéra ses frayeurs pour le porter aux actes héroïques; on fut ainsi conduit à ranger les morts en trois catégories distinctes.

La première comprenait les héros auxquels on conservait par les artifices de l'embaumement[1] une apparence de vie; on supposait que, plongés dans un sommeil extatique, leur âme active était transportée au séjour des bienheureux, tandis que leur âme intelligente restait inhérente au corps. Cette momie, considérée comme Génie tutélaire, était placée dans un lieu honorable et secret d'où elle étendait sur le voisinage son influence patronale et rendait des oracles. Les légendes mythologiques des anciens nous expliquent tous ces mystères quand elles nous peignent les dieux immortels se nourrissant, dans l'Olympe, de nectar[2] et d'ambroisie; elles désignent par ces deux mots les deux élixirs dont se servaient les embaumeurs pour maintenir dans leur forme vivante les corps des saints et retarder l'œuvre de la mort. *Nec-tar* signifie goudron

[1] Ainsi, au chant XIe de l'Odyssée, Hercule est au séjour du bonheur, mais son idole, *Eidolon*, est dans la caverne des morts.

[2] *Nekken*, tuer; *tar*, goudron. DARSY. *Dict flam.*

Digitized by Google

des morts; l'ambroisie n'est autre chose que cette ambre, si fameuse encore au temps des Romains, qui pourtant avaient oublié sa destination déifique.

Comme ce point de religion nous reporte à l'antiquité la plus reculée, les constructions faites dans cet esprit doivent nous offrir les ruines les plus anciennes. En effet, parmi les édifices que nous nommons cyclopéens, il en est qui présentent une particularité étrange; le rez-de-chaussée est formé de deux murs laissant entre eux un espace vide assez large, assez haut pour qu'on puisse y placer une rangée d'hommes debout; les mieux conservés de ces monuments sont les *Noraggi* de Sardaigne; mais on reconnaît cette même forme dans le palais de Tyrinthe en Argolide, dans celui de Tyrone, qui existe encore en Irlande et que les poésies erses nomment Tara[1]; Tyrone, Tyrinthe, Tara nous indiquent, par leur nom même, que c'est là que l'on plaçait les corps goudronnés des héros. Ces corps, rangés circulairement et debout[2] sous la voûte[3], ont été remplacés peu à peu par des piliers taillés en forme humaine et que nous appelons cariatides[4]; en Grèce,

[1] La ville souterraine de Véléia, retrouvée récemment au nord de l'Italie, avait un de ces temples à double mur, un de ces tarichées.

[2] *Body*, corps. De là dérivent le mot japonais *Daïbout* (de Body) pour exprimer la statue droite de Bouddha, et le mot français Debout.

[3] *Vloer*, voûte, plancher, d'où florales. Les latins disent *Area;* et, encore aujourd'hui, les Bretons, aux jours de fête, dansent sur l'*aire neuve;* les Gaulois disaient *Board*, racine d'un mot connu.

[4] *Caraya*, singe, en Amérique. (*République du Paraguay*. DUGRATY.) Ces cariatides singeaient, pour ainsi dire, le patron; d'où, dans nos langues, *Avus*, aïeul; *Af*, singe; *Mom*, corps (en coréen); *Mom*, singe; *Pitheyke*, aïeul (en flamand. DARSY); *Pithecos*, singe (en grec).

Digitized by Google

on donnait à ces colonnes figurées le nom d'Atlante, et, comme l'étage qui paraissait reposer sur leur tête était le théâtre des florales, on imagina la légende d'Hercule se substituant à Atlas pour supporter le ciel; Vitruve les nomme *Télamon*, ce qui est le mot celtique Dolmen.

Les monuments que nous appelons druidiques ont été élevés dans le même esprit, mais supposent une pratique différente; ils sont formés de pierres rangées en cercle autour d'une autre plus grande, et les saints[1] étaient placés sur chacune d'elles. Sur la pierre du centre était le grand lama; l'ambre l'avait rendu immortel; c'est pourquoi, après tant de siècles, il est toujours célèbre dans les traditions du pays sous le nom d'Ambrosius; les légendes bretonnes le représentent construisant le *Stone henge*[2] et protégeant de son ombre ces vastes ruines.

Ce mythisme est passé dans d'autres contrées; ainsi, dans l'Armorique, ces trônes où siégeaient les immortels forment le vaste cromlech du Carnac. En Ibérie, on retrouve les monuments de *Carnata*, que nous prononçons Grenade; or, là aussi, le beau temple construit par les anciens Ibères s'appelait *Kalat-al-Ahmra*, le château de momies ambrées. Chez les Étrusques,

[1] L'Angleterre fut appelée anciennement île des dieux et, plus tard, île des saints.

[2] Le monument circulaire de Old Sarum porte ce nom. Le mot *Hinge*, qui signifie gond, ne s'applique qu'à la pierre du centre. Les Étrusques disaient *Cardo*; le cercle, divisé en quatre parties, formait un quadrant, et ces quatre parties orientées sont appelées points *cardinaux*.

Digitized by Google

comme nous le voyons par les tables iguviennes, le personnage déifié par l'ambre, dans les temples sculptés de Corneto[1], se nommait *Embratur*, mot que les latins prononçaient *Imperator;* et, en effet, les druides des Bretons et les *Tusci*[2] des Étrusques ne différaient en rien, ces deux mots signifiant disciplinés.

Au temps de Strabon, il y avait déjà bien des siècles que ces monuments étaient hors d'usage; il a vu celui du *Promontorium sacrum*, au fond du Portugal, et les gens du pays, n'ayant plus qu'un souvenir légendaire des anciennes momies, lui disaient que, chaque nuit[3], les immortels venaient s'asseoir sur ces pierres pour y tenir leur conseil.

Au reste, l'immortalité de ces dieux n'était point absolue; lorsque, après un laps de temps, les corps momifiés avaient perdu leur apparence humaine et tournaient au squelette, les florales[4], réunissant les deux âmes, les faisaient renaître sous une autre forme; les ossements étaient enlevés et de nouveaux saints, *Neu-*

[1] En Bretagne, où il y a de l'ambre, la momie était ambrée; plus loin, l'ambre manquant, on le remplaçait par le goudron; ainsi, en Égypte, les momies n'étaient que goudronnées, et le *Tarichée*, où on les déposait, tire ce nom du celtique *Tar*, goudron.

[2] *Tucht*, *Derwidt*, signifient discipliné. Thèse X^e^. De *Tucht* dérive le latin *Docere*, *Doctus*, ainsi que le grec *Thugater* (*Tucht haer*).

[3] Les Lords (*Lert*, instruit, discipliné) tiennent encore leurs séances de nuit.

[4] Les florales se font encore à Helstown le 8 de mai; à Rome, elles avaient lieu le 4; en Gaule, on les célébrait aux calendes de mai; de *Calendæ maianæ*, le peuple a fait Colin-mayar.

Digitized by Google

Richis[1], prenaient leur place; c'est de là, et non point de *Norax*, fils d'Hercule, comme le racontent les Grecs, que les monuments de Sardaigne ont porté jusqu'à nos jours le nom de *Noraggi*.

Tels sont les saints de l'ancienne religion; voyons maintenant ce que l'on faisait des morts qui avaient des fautes à expier.

Cette seconde catégorie, bien plus nombreuse que la première, entrait dans la tombe avec des souillures; mais la déesse mère suivait ses enfants au delà du trépas et avait des ressources pour dégager leur âme des restes matériels qui retardaient leur renaissance. On s'adressait pour cette œuvre aux éléments naturels, agents mystérieux de la divinité.

On employait premièrement le *Vent*.

Le cadavre était transporté sur le haut des montagnes et le souffle de l'air[2] le réduisait à ses ossements; c'est de là que les monts Ventoux, en Dauphiné, Vindhia, en Ibérie et dans les poésies sanscrites, tirent leur nom; c'est d'après ce souvenir également que Virgile nous peint les âmes pénitentes flottant dans les airs, *suspensæ ad ventos*.

Un second élément purificateur était l'*Eau*.

Les morts étaient enterrés sous la berge battue par les flots; le nom de *Strand* que portait cette berge est

[1] *Richis*, en sanscrit, *Roch*, en celtique, signifie religieux parfait; c'est de là que dérive le mot français Rochet, pour désigner un surplis ailé, angélique.

[2] C'est dans ce sens que, dans les poëmes sanscrits, Siva, dieu de la mort, est appelé le roi des *Maruts*, c'est-à-dire le roi des vents.

Digitized by Google

encore connu sur les bords de la Tamise et joue, dans ce sens, un grand rôle dans les poésies scandinaves; le mot celtique *Zoom*, qui signifie bord, et le mot latin *Sumnus*, qui signifie sommeil, appartiennent à ce même mythe et nous représentent l'initié dormant sous le *bord* du fleuve océanique son *sommeil*[1] expiateur.

A l'embouchure du Borysthène[2] se trouvait un de ces nombreux promontoires où les anciens, sous la vague, plaçaient les corps des justes; il était donc appelé *Schill's droom*[3], sommeil du dormeur; les Grecs n'ont pas manqué de traduire *Droom* par *Dromos*, qui dans leur langue signifie course, et en ont fait un lieu géographique appelé *Course d'Achille*[4]. Souvent on enterrait le défunt dans le lit même du fleuve dont on avait momentanément détourné le cours, comme il arriva pour les ossements de Joseph[5], pour Moïse, pour Alaric, pour ce squelette retrouvé sous le cours de l'Oronte, pour ce personnage mystérieux enseveli dans la fameuse vallée des Batuecas[6], en Espagne, au fond d'une rivière qui en a retenu le nom de *El cuerpo del hombre.*

[1] Dans les mystères, le sommeil et la mort sont toujours pris l'un pour l'autre. *Bed* signifie tombeau et lit. L'expression étrange, *lit d'une rivière*, dérive des anciens mystères.

[2] Borysthène, *Bore's-tania. Bore*, flux est ici figuratif; ce mot est saxon, mais là étaient les *Sassones*.

[3] *Droom*, sommeil; *schuylen*, dormir (être momifié) dans une grotte.

[4] Appelé ainsi dans la Géographie de Ptolémée.

[5] Selon Flavius Josèphe.

[6] Les idioles de ce personnage sont les anciens *pataiques*, que les Phéniciens plaçaient comme génies protecteurs sur leurs vaisseaux.

Digitized by Google

Enfin, on employa pour troisième agent le *Feu*.

Ces dernières purifications étaient celles des Ammonites dans la Bible; ils appelaient leur dieu Moloch et lui consacraient leurs enfants en les faisant passer par le feu; pratique bizarre dont le souvenir s'est conservé dans nos traditions; la salamandre se nomme aussi *Molck*[1] et le peuple, sur cette ressemblance de nom, regarde toujours cet animal comme incombustible. Quant aux ossements des fidèles, lorsqu'ils étaient brûlés, on les déposait dans une urne que l'on plaçait sous un tertre, dans une île voisine du rivage, et souvent au fond des eaux. L'Escaut roule sur un lit de ces cendres funéraires; les colonies, parties de là en Scandinavie, y propagèrent la même religion, et là, sous les collines, sous les cours d'eau, partout, on retrouve des corps brûlés; en Amérique, au centre du lac Nicaragua, est l'île d'Homole, toute remplie d'urnes exactement semblables à celles que l'on rencontre à chaque pas en Suède : les Holmèques[2] habitaient ces cantons et leur nom, qui signifie insulaire, est un mot suédois; les peuples de ces contrées, comme les Suèves de la Baltique[3], immolaient un homme dans leurs fêtes et gardaient sur leur tête rasée une touffe de cheveux. Tous ces noms, tous ces détails nous ramènent d'Amé-

[1] *Molck*, salamandre. DARSY. *Dict. flam.* Près de Thèbes est la vallée de Biban-el-Molouck, pleine de momies qui muent comme la salamandre. Les Égyptiens étaient Ammonites.

[2] *Neckar-aeghe*, île des morts. *Hom-hel*, grotte secrète. *Holm*, île de lac ou de rivière. DARSY. *Dict. flam.*

[3] TACITE. *Germania.*

Digitized by Google

rique au pays des Scaldes, de là aux bords de l'Escaut, en un mot, en plein pays celtique.

Les deux catégories de morts que nous venons de voir appartiennent aux mystères; leurs ossements, recueillis dans la cale, *in orco*, attendaient des orgies la renaissance; mais c'était le petit nombre; les autres, n'étant point initiés, n'avaient rien à espérer; ils formaient le bas peuple *loo*, λαός; ils étaient la foule, *volcke*, *vulgus*; après leur mort, on les enterrait sous le gazon [1], *turf*, *turba*; leurs restes étaient destinés à la pourriture, *rot* [2], dont nous avons fait roture.

Comme on le voit, l'ancienne religion, admettant deux âmes dans l'homme, appelait mort leur séparation, elle appelait vie leur réunion. Les saints, jouissant de la béatitude, ne désiraient point rentrer de sitôt dans un nouveau corps; les pénitents n'aspiraient qu'à revivre; les bannis ne pouvaient plus espérer de renaître [3]; telles étaient les trois espèces de génies auxquels était livrée l'administration du monde.

Sépulcres antiques.

Les usages funéraires datent de l'antiquité la plus haute; ils sont aujourd'hui retracés dans nos rituels en lettres courantes, mais, avant l'écriture, on se servait

[1] J'aurai sous l'herbe une tombe à l'écart. BÉRANGER.

[2] *Rot*, pourri; *Rudis*, brut, non initié.

[3] Ils renaissaient dans les animaux inférieurs, avec l'espoir de redevenir hommes par une série de transmigrations. Il n'existe aucune religion qui n'ait conservé des vestiges de ce pythagorisme antique.

Digitized by Google

de peintures symboliques que nous appelons hiéroglyphes; si nous pénétrons encore plus loin, à cette époque toute primitive où naquirent ces mêmes traditions, au lieu des figures c'étaient les objets eux-mêmes qui étaient employés pour retracer autour du mort la croyance des peuples. Dans cette triple période, les monuments que la science a recueillis, c'est-à-dire inscriptions, hiéroglyphes, objets en nature, n'expriment tous qu'une même pensée, la résurrection.

Ainsi les épigraphes tumulaires, trouvées dans nos contrées, portent souvent cette simple locution : SUB ASCIA[1], indiquant par là que le défunt est mort en union de sentiment avec Asci-burgium[2], centre mystique d'où émane la vertu régénératrice des florales; on y lit aussi quelquefois : SIT TIBI TERRA LEVIS, *que la terre te soit légère*, et n'arrête pas le retour de l'âme dans un nouveau corps.

Dans la période antérieure, celle des hiéroglyphes, ces mêmes vœux étaient déjà exprimés, mais hiéroglyphiquement. Sur les tombes, qui datent de cette époque, on dessina les animaux qui muent pendant l'hiver, comme les serpents[3], les tortues, les salamandres, figurant par ces emblèmes l'initié qui laisse au fond du cercueil sa vieille dépouille[4], pour reparaître dans les

[1] Voy. *Encycl. méthod.* On a fait de nombreuses hypothèses pour expliquer ce mot.

[2] *Voy.* thèse IXe.

[3] On voit le serpent et tous ces animaux muants sur les cercueils à momies qui viennent d'Égypte.

[4] Le mot des anciens Celtes était *Défroque*, c'est-à-dire *De frog*, la grenouille, le saurien.

Digitized by Google

florales sous une forme nouvelle; on y peignit de même le hanneton[1] qui, dans le langage scientifique, s'appelle scarabée, parce qu'il arrive vers le premier du mois de mai, époque des florales; on y grava le *Tau*, T, et l'*Aspa*, X; dans Ézéchiel, la mort frappe ceux qui n'ont point la marque du *Tau* sur le front; l'*Aspa*[2] se compose de deux os placés en croix, et de cet emblème de l'espérance les latins ont formé *Spes*, c'est-à-dire espoir de renaître de ses ossements, et les Grecs ont formé *Speos*, c'est-à-dire caverne où ces ossements étaient gardés; et le christianisme, héritier de toutes ces traditions, plaça sur ses tombes : IN SPEM RESURRECTIONIS.

Ce n'est pas seulement dans nos contrées que les anciens peuples ont attaqué la mort par tous ces symboles; la science les retrouve dans les tombes, sur les monuments des Égyptiens, des Abyssins, des Mexicains; mais on les rencontre surtout dans les contrées occupées par les Piaches, ces druides du nouveau monde.

On voit déjà, par le peu qui vient d'être dit, que tout, dans les tombeaux, retrace l'espoir donné au juste de remonter à la vie. Nous exprimons aujourd'hui cette pensée par des lettres; plus anciennement, on se servait de figures; mais si, avec le géologue, nous descendons au plus profond de la tombe, nous remarquerons que l'on a commencé par les objets matériels eux-mêmes.

[1] Ἄνθος, florales, d'où hanneton, en allemand, *Mai kever*.

[2] *Aspa*, croix de Saint-André. QUINTANA. *Dict. esp.* La Corogne a pour armes l'Aspa, c'est-à-dire deux os placés en croix; *Spŏ*, en Corée, signifie os. SIEBOLD.

Digitized by Google

Sur les tombeaux, la religion primitive a souvent planté des arbres, mais ceux-là seulement qui par quelque propriété semblent annoncer la reprise d'un nouveau corps. Le chêne, par son image significative de fructification, le platane, le bouleau, qui se dépouillent périodiquement de leur enveloppe, furent choisis pour aider de leur ombrage l'initié muant au fond de sa tombe; le platane même était, à ce titre, si vénéré chez les Atrébates, que les empereurs romains crurent l'occasion bonne pour le soumettre à un impôt[1]; en Amérique, l'on explore tous les jours les antiques tombes des bords de l'Ohio et l'on remue pour arriver aux morts des forêts de platanes et de bouleaux[2] qui, plantés depuis des milliers d'années, naissent, meurent, s'entassent sur ce vaste cimetière. L'if[3], par son éternelle verdure, fut également mis près du défunt, comme pour signifier que sa mort n'est qu'apparente et qu'il reverdira un jour par la vertu toute-puissante des mystères.

Il est une autre espèce d'objets que l'on rencontre fréquemment dans les tombeaux, ce sont les amulettes[4]; la plupart sont en ambre, l'ambroisie étant la nourriture des dieux et le gage de l'incorruptibilité; quelques-uns n'ont pour but que de rattacher le défunt à la mère-patrie, comme par exemple, les haches en silex dont

[1] *Encycl. méthodique.*

[2] *Voy.* MALTE-BRUN. Liv. CXI.

[3] Le mot *Ever*, toujours, dérive de là; l'if se dit en espagnol *Tejo*, et en d'autres langues, *Thuya*; or, en garanis, *Tuya* signifie vieux, immortel. DUGRATY. *Répub. du Paraguay.*

[4] *Heimel-ita*, céleste pierre. *Voy.* thèses VIIIe et XIe.

Digitized by Google

le nom, en celtique, est *Mes*, les coquillages qui se disent *Schel*, désignant respectivement la Meuse et l'Escaut.

Mais les plus remarquables de ces mythes sont ceux qui se rapportent à l'île Scaldia elle-même. Son nom celtique est Schouwen[1] qui, entre autres sens, peut signifier pied. Dans l'Inde orientale, on voit un certain nombre de pierres sépulcrales portant l'empreinte gigantesque du pied de Bouddha ou de saint Thomas, comme d'autres l'appellent; dans l'Inde occidentale, quand les missionnaires annoncèrent aux indigènes la doctrine de l'Évangile, ceux-ci, entendant le nom de saint Thomas, s'écrièrent qu'ils connaissaient ce saint, et ils montrèrent, sur différentes collines, l'empreinte du pied de celui qu'ils appelaient du même nom que les Asiatiques : Pai Thomas[2].

Enfin, toujours dans le même esprit, des animaux vivants furent ensevelis avec le mort. Au Mexique, on enterrait un chien, au souvenir du Hont[3], embouchure funéraire de l'Escaut. Chez les Celtes, les Germains, les Massagètes, les Perses, c'était un cheval[4], pour rappeler le flux ordalique du même fleuve. En Égypte, on retrouve, dans les tombeaux, tous les animaux des

[1] *Schoe*, pied, en anglais, flamand, allemand. Dans la série des émigrations celtiques vers l'Orient, nous avons suivi jusqu'à Téhéran la chaîne des lieux sacrés qui portaient le nom de Choana. *Voy.* thèses X^e^ et XIe.

[2] Charlevoix (*Hist. du Paraguay*) écrit *Pai Zoma*.

[3] *Voy.* thèse XIIe.

[4] Les médailles retrouvées dans les tombes portent ordinairement la figure du cheval.

Digitized by Google

mystères : l'ibis, figure du flux, *Ebbe*[1]; l'ichneumon[2], traduction grecque de Schouwen, dans le sens de pied; le crocodile[3], pour remplacer le lézard qui mue pendant l'hiver; le loup et le chat, pour rappeler les deux canaux qui environnent l'île sacrée de Schouwen, dont l'un est Wolferdick et l'autre Cattendick; enfin les bœufs Apis, Onuphis et Mnévis, qui, tous trois, figurent le flux atlantique; et, en effet, le premier, dont le nom Apis est une défiguration de *Ebb*, flux, portait en outre sur lui l'image de la lune; on surnommait le second *Bakis*, mot celtique qui signifie fleuve; et on le plaçait à Hermonthis, autre mot celtique qui, s'écrivant d'abord *Yar-mund*, signifie *embouchure de fleuve;* quant au troisième, les Égyptiens, au rapport de Macrobe, assurent que son poil se rebrousse à certaines heures du jour; ces peuples confondant mystiquement *Ieor*[4] qui signifie embouchure de fleuve, et *Hayr* qui signifie poil.

Tous ces squelettes reparaissent dans les fouilles sépulcrales qui se font en Égypte; mais autour de ce pays rôdent des animaux vraiment africains, la girafe, l'autruche, le chameau, et leurs dépouilles ne se retrouvent point dans les tombeaux; on peut déjà en

[1] *Voy.* le culte d'Isis, dans la thèse XIe.

[2] *Ichnos*, empreinte du pied. *Mon* est le nom du personnage qui a laissé l'empreinte de son pied; *Mair-Mon* en Amérique, *Chakia-Mouni* en Asie.

[3] Hérodote, disant que le crocodile mue, le confond avec le lézard et montre que c'est du pays des lézards que viennent les mystères d'Égypte.

[4] *Iar-dan*, *Yar mouth*.

Digitized by Google

conclure que les objets figurés ne sont point en Afrique; mais nous allons, de plus, montrer qu'ils étaient en Europe.

Il y a quelques années, M. Boucher de Perthes fit remarquer aux savants, à l'embouchure de la Somme[1], des squelettes humains, des haches en silex, des ossements de mammouth mêlés ensemble. Cet accouplement, que l'on ne sut expliquer, ayant donné l'éveil, on multiplia les fouilles et on retrouva, dans les tombes des anciens Celtes, les mêmes mythes que nous avons remarqués chez les Étrusques, en Égypte, au Mexique, mais dans des terrains plus profonds, dans un état plus grand de délabrement, offrant des caractères d'une antiquité bien plus reculée. Conformément aux théories émises, ces débris se rencontrent dans le voisinage des fleuves et surtout de la Meuse, de la Somme, de la Garonne, de l'Hérault, du Tage[2], de la Tamise, du Wash; ils se présentent sous forme de squelettes ou de cendres contenues dans une urne[3]; ils sont souvent renfermés dans des cavernes situées à une grande hauteur; mais il est facile de voir, par la nature des éboulements et les traces manifestes du passage des eaux, que des conduits artificiels ont été ménagés pour introduire dans ces asiles d'expiation l'eau qui vient du ciel et entraîne les souillures dans le fleuve. *Certaines*

[1] A Moulin-Quignon, près d'Abbeville, en 1863.

[2] Aux sources du Tage, est la célèbre *Cueva de los Judios*, toute remplie d'ossements.

[3] L'urne elle-même, par sa forme, était un symbole de régénération. *Urna* vient de *Urh-ahn*, grands parents. DARSY. *Dict. flam.*

Digitized by Google

cavernes à deux issues, dit M. Le Hon[1], *reçoivent un cours d'eau qui, suivant les circonstances, peut déblayer leur contenu ou remplir leurs cavités de limon et de débris de tous genres. La grotte de Furfooz renfermait treize cadavres bouleversés par les eaux à une hauteur de dix-sept mètres au-dessus de la Lesch,* qui coule dans le voisinage.

Mais, de tous les faits que présentent ces découvertes, le plus remarquable est le suivant.

Dans les grottes sépulcrales, on trouve généralement, mêlés aux squelettes humains, des ossements de différents animaux, parmi lesquels on remarque le mammouth, le lion, l'aurochs, le cheval, le renne, l'ours, le loup, le chien; mais ce qui surprend, c'est que ceux d'entre ces ossements qui renferment de la moelle sont généralement entr'ouverts et fracturés, toujours *d'après un plan uniforme*[2], ce qui semble annoncer une idée religieuse.

S'il est une solution à ce problème, c'est la suivante.

Théorie sur les ossements des cavernes.

Les premiers humains, placés sans traditions en face de la nature, étudièrent ses lois, recherchèrent ses tendances et, réunissant leurs observations, essayèrent les premiers systèmes de la science que nous appelons philosophie. Ils remarquèrent sans peine que les qualités morales, spécifiquement réparties dans les animaux,

[1] LEHON, *L'homme fossile*. Ch. III.
[2] LEHON. *L'homme fossile*.

Digitized by Google

sont confusément réparties dans l'individu humain. On trouve, en effet, pour caractère déterminatif, dans l'éléphant[1] la tempérance, dans le lion la fierté, dans l'aurochs la force, dans le chien l'attachement, dans le cheval la docilité, et ainsi pour chaque espèce. Ces qualités, l'homme les possède toutes, mais un homme ne les possède qu'en partie. Une fois cette observation faite, on en vint naturellement à croire que les entités morales des animaux inférieurs passent, après leur mort, dans l'homme, dont la valeur se mesure ainsi sur leur inégale répartition.

On alla plus loin ; l'homme étudiant sa propre essence chercha à démêler, parmi ses organes accessoires, le principe de la vie, et fut ainsi conduit à voir, dans la moelle des os, l'élément primitif de l'être organisé. Guidé par cette double considération, lorsqu'il déposa dans les caveaux les corps des justes que les florales devaient faire revivre, il y joignit les ossements de ceux d'entre les animaux qui possèdent les qualités les plus brillantes, il les fractura pour faciliter l'émission du principe vital contenu dans la moelle, espérant ainsi que les esprits animaux passeront dans le nouvel être qui doit résulter du mystère.

Au fond des traditions primitives du genre humain se retrouvent tous ces souvenirs, si nous savions les démêler. Les plus antiques de ces cavernes, où dorment les initiés de l'ancien culte, ont été retrouvées au voisi-

[1] Pour suppléer au manque d'éléphants, de rennes, de lions, d'animaux exotiques, on mit dans les tombeaux leur image gravée sur un schiste.

Digitized by Google

nage de la Meuse. Dans la langue parlée sur les bords du fleuve sacré, *Schuylen* signifie tout à la fois être caché et dormir[1]; *Schyl* était donc le nom que l'on donnait au bienheureux endormi dans sa grotte, au héros dont on attendait le réveil. Les anciens ont fait de ce mot *Achille;* ce qui explique les nombreux tertres[2] qui portent ce nom du fond de l'Irlande au Borysthène.

Dans l'Odyssée, Achille est nommé trois fois et toujours comme habitant des tombeaux. Au premier chant, Nestor ne le cite que pour dire qu'il dort dans la plaine de Troie; au onzième, Ulysse le rencontre bien loin de là, dans une caverne funéraire, ennuyé de sa mort et impatient de revivre; au vingt-quatrième, il se retrouve dans une autre grotte où se rendent les ombres des rivaux d'Ulysse. Comme Bochica[3] en Amérique, Bouddha en Asie, Achille est le sauveur attendu que les florales s'épuisent à ramener sur terre[4].

Que faisait-il dans sa grotte?

Les légendes grecques nous apprennent qu'il s'y nourrissait de la moelle des lions; et c'est d'après cet

[1] Darsy. *Dict. flam.*

[2] Tertre et Tartare sont un même mot. C'est le caveau des momies goudronnées. *Tar*, goudron.

[3] Bochica est enfermé dans Ida-Canza; Bouddha dans le Kailasa, et les peuples attendent qu'ils en sortent par la vertu des florales pour venir les sauver. Or, ces deux mots sont celtiques : *Schantze*, d'où *Canza*, signifie castel; *Kuyl*, d'où *Kailasa* et le latin *Cœlum*, signifie grotte mortuaire.

[4] Nous retrouvons tous ces mystères dans les mots saxons. *Chill*, en anglais, signifie glacé, engourdi, ce que l'ibérique appelle encore mieux, *Albanado*.

Digitized by Google

antique souvenir que l'Iliade, qui le fait revivre, lui donne le caractère de ce noble animal[1].

La Bible des Hébreux, dans son langage mystique, fait également allusion à cette croyance de nos pères, lorsque Jacob mourant dit à Juda : *Mon fils, tu dors comme le lion, qui osera te réveiller? Le sceptre ne quittera point Juda jusqu'à ce que* SCHYL[2] *revienne.* Plus tard, lorsque les mystères prophétisés furent pleinement accomplis, du fond des âges un écho apocalyptique répondit aux accents du vieux patriarche : *Ecce vicit Leo de tribu Juda.*

Quand le dormeur était un souverain, il fallait, jusqu'à son réveil, lui donner un substitut pour la gestion des affaires. On choisissait pour cela un sage, et ce dernier mot, qui en celtique se dit *weise*, en vint, chez les différents peuples, à signifier vice-gérant, *vices gerens*; c'est ainsi que s'expliquent les termes Bello-wèse, Vizir, Vyasa[3]; les Aztèques donnent au représentant de Bochica le nom de Guèze[4].

Lorsque les florales avaient fait regermer le *Schyl*,

[1] De là aussi les nombreuses comparaisons tirées du lion dans l'Iliade, c'est-à-dire dans le poëme qui chante le *Schyl* ravivé par les florales. Ces comparaisons sont au nombre de quarante-cinq.

[2] *Dum veniat Schilo; hebr.* שלה Gén. IL, 10.

[3] Cette racine se trouve dans le français *guise*, déguisement, dans l'anglais *wise*, dans l'allemand *weise*. Bello-wèse est le remplaçant de Bel; vizir dérive de *weis-herr*, vice-maître; Vyasa est le sage remplaçant le dieu momifié qui lui inspira les Védas.

[4] Tous les quinze ans, période que nous nommons Indiction romaine, on promenait le Guèze dans tous les lieux rendus sacrés par la pénitence de Bochica, puis on l'immolait en *guise* de Bochica lui-même.

Digitized by Google

il n'était point accepté sans épreuve, et on ne lui accordait les honneurs divins que quand il avait montré par ses actes qu'il était de la race des dieux; alors on s'écriait qu'il était véritablement le même qui avait été ambré, que c'était l'*Embratur*, ou, comme on disait à Rome, l'*Imperator*.

Tsar[1], dans les langues orientales, a le même sens que *Schyl*; c'est pourquoi les Moscovites appelaient Tsar celui qui, par ses hauts faits, leur paraissait être quelque héros endormi renaissant au milieu d'eux. Jusqu'au fond de l'Asie, on retrouve les mêmes applications; l'empereur de Chine fut ainsi nommé du mot oriental *Sin*[2], dormeur, lequel passant à ses sujets les fit appeler *Sines* par les Grecs[3]. Des mythes analogues se remarquent chez les Muiscas d'Amérique; Bochica[4] étant mort fut ravi au délicieux séjour de l'Ida-Canza, où les mystères devaient le faire revivre; on attendit son retour et ceux qui, par leurs exploits, semblèrent le reproduire furent honorés comme étant le héros *ravi*; or, en celtique, *Schaak* signifie ravi, ravissement[5], et

[1] *Tsar*, dormeur, en coréen. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

[2] En chinois, empereur se dit : *Té* (Thée, Theos, Deus). *Sin*, en coréen, signifie dormeur. SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

[3] Il y a bien d'autres exemples : *Sluymen* signifie sommeiller (DARSY. *Dict. flam.*); de là Soleiman, de là aussi Solyme où une longue suite de rois *dormivit cum patribus suis*. *Eudein*, en grec, signifie dormir; cette racine *Eud* se reconnaît dans Odin, Othon, Odysseus, et même Otto-mans (les hommes du dormeur).

[4] On verra plus loin les rapports des Muiscas et des Moscovites.

[5] *Schaak*, ravissement. (DARSY. *Dict. flam.*)

Digitized by Google

ce mot lui-même devint le titre de souveraineté chez les Américains[1], les Ottomans, les Iraniens, les Tatares, les Scythes.

Des haches en silex.

A l'époque des mystères que nous venons de décrire, le monde ne connaissait pas encore l'usage des métaux; les armes en silex, en os, en bois durci au feu, formaient tout l'arsenal d'une peuplade; or, il faut admettre que la civilisation ne marche qu'à la suite de la force et que la nation la mieux armée imposera aux autres ses lois et ses convictions. On peut donc, en creusant la terre et comparant les divers armements que nous amènent les fouilles, retrouver quel était, dans l'âge du silex, le peuple dominateur et par sa puissance et par sa civilisation.

Il est aujourd'hui peu de contrées que n'ait sondées la pioche du géologue. Les armes d'une industrie primitive sont rares en Orient. En Grèce, dans le champ de Marathon, où deux peuples qu'on nous donne pour maîtres se sont signalés par de sanglantes luttes, nous n'avons guère trouvé autre chose que des haches en pierre[2]. Dans nos contrées elles se montrent en assez grand nombre; *leurs gisements*, *leurs ateliers de fabrication*, dit M. Le Hon, *sont très-fréquents à la superficie du sol en France*, *en Belgique*, *en Angleterre*.

Mais le vrai centre d'exploitation était dans la région

[1] *Saque*, chez les Muiscas; *Padi-Schah*, chez les Ottomans; *Schah*, chez les Perses; *Chagan*, chez les Tatares; les Scythes royaux étaient appelées *Saces* et sont encore nommés Tchèques, aujourd'hui.

[2] *Revue des Deux Mondes.*

Digitized by Google

où la Sambre et la Meuse s'approchent pour réunir leurs eaux. Sous les ruines des castels qui bordent ces rivières, dans les grottes, au fond des prairies, partout, les pierres taillées affluent. En 1571, la Sambre grossie par le dégel en entraîna une telle avalanche que, selon le langage d'un auteur du temps[1], *l'abondance de ces cailloux fit une petite île qui étoupa la bouche de la rivière*; *il s'y trouva quelques pièces d'argent d'ancienne monnaie*. Dans le voisinage de la Meuse, en amont de Namur[2], était une série de stations où se polissait la pierre; dix de ces ateliers ont déjà été reconnus; on y trouve le silex brut, ébauché, taillé, poli, des ossements d'animaux, des bois de renne prêts à être ouvrés, des coquilles marines destinées à servir d'amulettes. Au seul castel de Hastédon[3] on recueillit 1,400 de ces silex; mais le siége de l'entreprise paraît avoir été près de Dinant, vers la jonction de la Lesch avec la Meuse; dans une seule grotte, on trouva 54 coquilles dont la plupart étaient déjà percées d'un trou, de nombreux matériaux en ossement parmi lesquels des dents provenant de 44 chevaux, mais surtout un énorme dépôt de haches en pierre que l'on a évaluées à 30,000. Telle est la grotte fameuse qui porte le nom de Chaleux[4].

Les noms donnés aux armes dans ces temps primitifs furent empruntés, comme de nos jours, aux lieux qui

[1] Guichardin. *Description des Pays-Bas*. Édit. de 1649.
[2] *Voy*. Le Hon. *L'homme fossile*.
[3] *Voy*. thèse IXe.
[4] *Voy*. Ed. Dupont. *Rapport de* 1865 *sur la caverne de Chaleux*.

Digitized by Google

les fabriquaient; *Mes* désigna les haches qui venaient de la Meuse et signifie aujourd'hui couteau; le mot sabre dérive également de *Sabus,* ancien nom de la Sambre. La *Lesch* fournissait la plus grande partie de ces armes taillées; aussi, pour désigner une pierre, on disait en erse *Leach*[1], en ibérique *Laja*, en latin *Silex*[2], en grec *Laix*.

Nous avons déjà parlé de la Grèce; les héros de Marathon, dont les mânes sont si fastueusement invoqués par Démosthène[3], se seraient-ils battus avec nos haches en silex? Un mot sur cette question.

D'après les poésies homériques[4], Ulysse pénètre dans l'île des Phéaciens porté par la marée qui remonte le cours d'un fleuve et dépose le héros sur la rive; quelques heures après, l'eau baissant par le reflux laisse à nu la berge couverte de cailloux. Il est évident, par ces détails, que le poëte décrit, non les eaux de la Grèce qui n'ont point de flux, mais notre océan qui en a un; or, il appelle ces cailloux *Leach*, λάιγξ, confirmant ainsi l'origine atlantique de ce mot.

Je vais plus loin.

Quand les mêmes poëmes nous décrivent les funérailles de Patrocle[5], nous y voyons qu'on recueille ses os blanchis[6], qu'on les dépose dans un rocher qui

[1] Ce mot a formé le latin *Leuca*, lieue, que l'on voit dans l'*Itinéraire d'Antonin*, en certaines parties des Gaules.

[2] *Silex*, *See-leach*, caillou de mer.

[3] *Disc. de la couronne.*

[4] *Odyss.* ch. VI, v. 95. Exemple d'ordalie fluminale.

[5] Voy. *Iliad.*, ch. XXIV; *Odyssée*, ch. XXIV.

[6] Λεύκα ὀςτέα, exactement *Alb-bein*, os blancs.

Digitized by Google

surplombe le fleuve Hélion[1], qu'on immole avec lui des brebis, des bœufs, des chevaux et des chiens[2], et que douze Troyens égorgés l'accompagnent sous son tumulus, ce qui fait treize cadavres.

Tableau exact des grottes funéraires que nous avons décrites.

Le nom mystique de Namur était *Alban*, os[3] blancs; la Meuse s'appelle, dans les poëtes, Hélion[4]; les grottes mortuaires de ces parages sont ordinairement, dit M. Le Hon[5], *dans une presqu'île sur les bords abruptes des vallées*; elles étaient, comme on sait, remplies de débris animaux, et, spécialement, la caverne de Furfooz, près de la Lesch, renfermait, parmi les silex, treize squelettes humains.

Ce sont donc nos grottes à ossements et à pierres que les Grecs ont décrites; la Lesch leur avait déjà fourni un mot pour exprimer le caillou brut, ils appelèrent le silex taillé[6] *Chaleux*, Χάλιξ, du nom même de la caverne d'où ils le tiraient.

[1] Fleuve du Hélion, en celtique, *Heil'spond*, d'où Hellespont; ce qui est le mot d'Homère.

[2] Dans ces poésies, dont nous exposerons plus tard le mysticisme, on peut déjà remarquer que le disciple d'Achille n'est accompagné que d'animaux assouplis à la main de l'homme; le lion, avec son indépendante fierté, ne s'y trouve point.

[3] Namur, centre de toutes ces grottes, ne laisse plus voir celles sur lesquelles elle est construite. On y voit encore le mont Saint-Aubin.

[4] L'Odyssée qui parle deux fois de la Meuse ne l'appelle que Ἥλιος. L'Iliade dit Ἑλεῶν.

[5] *L'homme fossile*, ch. IX. M. Le Hon était Belge.

[6] *Cha-leach*, caillou poli. *Cha* est une racine qui se retrouve dans Ξέω, polir, dans l'anglais *Chew*, mâcher, dans le chinois *Che*, caillou, dans le phénicien *Chalukim*, silex.

Digitized by Google

Appendice sur les cimetières.

Dans la religion primitive que nous venons de décrire, l'homme ne vivait, ne mourait que pour renaître; mais pour obtenir cette faveur, une condition indispensable était la présence des ossements dans la crypte sur laquelle se faisaient les florales. La rigueur de cette clause appela bientôt des réformes; et, par suite des modifications que le temps apporta, on voit que les mystères sont passés par quatre phases principales.

La première, nous venons de la décrire. La nécessité absolue de garder les ossements pour les orgies fit inventer différents moyens, afin de préserver de tout détriment ces germes précieux de la renaissance. On les cacha dans des grottes secrètes dont on déguisa les entrées; on pratiqua, pour y parvenir, des labyrinthes[1] dont les conduits embrouillés égaraient le téméraire qui n'en avait pas le secret; on éleva autour du dépôt sacré ces formidables enceintes cyclopéennes qui bravaient toute insulte du dehors; on fit peser sur le cercueil une pyramide[2]. En effet, à cette époque, quand les peuples se faisaient une guerre d'extermination, ils n'avaient qu'un but, attaquer le cimetière, disperser les ossements et étouffer dans sa racine tout l'espoir d'une nation.

La seconde période modifia cette désolante rigueur.

[1] Labyrinthe vient de *Laveren*, aller en zig-zag, louvoyer. *Dict. flam. et holl.*

[2] *Bare*, bière; *Heim*, demeure; *Hita*, pierre; d'où, aux bouches du Bœtis, *Barrameda* et, en Égypte, pyramide. *Dict. celt. et esp.*

Digitized by Google

Les initiés étaient des héros courant aux expéditions lointaines; quand ils y mouraient, on rapportait leur corps embaumé dans une arche de cèdre[1], ou, si cela ne se pouvait, on brûlait leurs restes, et les cendres déposées dans une fiole[2] étaient, sans bruit, transmises au lieu des florales; mais, quand il n'y avait aucun retour possible, la religion n'abandonnait point ses enfants dans le malheur; elle imagina de façonner en cire, en plâtre, en bois, des statuettes représentant le héros disparu; une consécration[3] les déclarait identiques avec le mort et ces idoles, goudronnées comme les momies, paraissaient aux florales comme si c'était le héros lui-même. Les Romains appelaient ces figurines Lares[4], Pénates, et les plaçaient comme Génies tutélaires au Capitole, dans l'*atrium* de leur maison, sur la poupe[5] des vaisseaux. Lorsque le roi de la terre d'Aquilon, nous dit la Bible, vint pour prendre Tyr, il trouva, pour protéger les murs, toute une armée de pygmées[6], lesquels n'étaient que les idoles de la ville exhumées du temple.

Ces idoles n'étaient considérées comme des dieux

[1] *El arca*, l'arche. *Alerce*, en espagnol et en hébreu, signifie le cèdre dont on faisait les arches.

[2] L'Iliade, ch. 23, vers 253, se sert du mot φ(α)α, fiole.

[3] *Voy.* thèse X^e^.

[4] De *Laer*, vide, on a fait *Lares*. *Pénate* vient de *Bein*, qui signifie os et de *Aette*, qui signifie père.

[5] C'est de là que ces statuettes furent appelées *Poupées*.

[6] L'hébreu dit : *Gammadim ;* en effet, la gomme d'Afrique a servi aux embaumements. De ces momies gommées, les Baléares furent appelées *Gymnesiæ*. Quant au mot Pygmée, il vient de *Pick*, goudron; l'italien *Picolo* en vient également.

Digitized by Google

qu'autant que le pontife les avait consacrées[1], c'est-à-dire, identifiées avec le mort en leur apposant sa *marque*; de là le nom de Mercure donné, comme nous l'apprend César, à la divinité suprême des Gaules, dont la baguette magique faisait d'un morceau de bois un dieu, et qui ouvrait ou fermait à son gré les portes de la mort. Le centre de cette puissance souveraine était au mont Alban; dans la langue parlée au voisinage de cette ville, *Atta*[2] signifie père, *Teeke* signifie marque, d'où le nom d'*Atua-tica* qu'elle porte dans César[3]. Ces deux expressions se sont propagées jusqu'au fond de l'Océanie où l'on vénère encore les *Atua*[4] et le *Tiki*, c'est-à-dire les dieux et leurs images. La même ville se nommait, dans les mystères, *Nama*[5], mot qui signifie Sceau, et les prêtres transformateurs qui l'apposaient portaient chez les Latins le nom de *Nemesiaci*.

Par suite de la décadence des mystères, la mort revêtit une troisième forme. Les instincts de l'homme s'épurant avec le progrès de la civilisation, on avait élevé des asiles pour la beauté et l'innocence; là, le jeune héros, qui revenait balafré des expéditions guerrières, pouvait aller chercher une compagne; celle-ci

[1] *Eenigen*, consacrer, signifie littéralement unifier, identifier; de sorte que la chose et son image soient *Een*.

[2] *Atta* signifie père, dans beaucoup de langues. *Aette*, père (DARSY. *Dict. flam.*). Ulysse appelle Eumée, *Atta*.

[3] César dit : *Atuatica Tungrorum;* le mot *Tong*, en chinois-coréen, signifie identique. SIEBOLD. Tome V.

[4] *Voy.* thèse XIIe et CLAVEL. *Histoire pittoresque des religions.*

[5] *Nema*, sceau. QUINTANA. *Dict. esp.* De là, Nummus, Numen, Numa, Nomos, Nemetacum.

Digitized by Google

d'abord le captivait par ses charmes, puis l'initiait aux douceurs de la vie intim, puis enfin le jeune couple, se liant à jamais par des serments réciproques, prenait en abomination le pêle-mêle des orgies. La religion, moralisant sa croyance, se prêta à ce nouvel ordre de choses et sanctionna des nœuds resserrés par la vertu.

Il fallait cependant sauver le vieux dogme par lequel : *Hors de la crypte point de régénération* ; pour cela on fit des cryptes individuelles et portatives qu'une consécration rendait identiques avec celles des florales. Quelque part qu'elles fussent, les ossements qu'on y avait renfermés étaient pour les initiés des germes de régénération. On donna primitivement à ces enveloppes sacrées le nom celtique de *Zark;* les Grecs en ont fait le mot σάρξ, qui signifie chair; nos cercueils n'ont pas d'autre origine; dans nos cloîtres, les religieux qui, étant morts pour le monde, doivent se revêtir d'un linceul, l'appellent serge; c'est pour la même raison que le mot *Sergius*, chez les Slaves, désigne un saint. On consacra de même les urnes funéraires; comme elles transformaient la cendre qu'on y avait renfermée en semence[1] de reproduction, on les appela *Samia vasa*; ce sont ces vases que l'on retrouve sur les bords du Schal[2] et qui de là se sont répandus en Amérique, chez les Étrusques.

Ces enveloppes mortuaires et ces vases d'origine sacrée devinrent en Asie l'objet de la plus haute indus-

[1] *Zaem*, semence. Toujours trompés par les Grecs, nous avons vainement cherché ces vases dans l'île de Samos.

[2] L'Escaut. *Voy.* thèses IXe et XIIe.

Digitized by Google

trie; lors même que, par suite des réformes que le temps apporte aux religions, ils cessèrent d'être sacrés, les Thibétains continuèrent à nous faire admirer leurs schâls[1] et les Chinois, leurs vases de Samos.

Avec la religion nouvelle la tombe a subi sa quatrième et dernière phase. En effet, l'homme de l'Évangile compte bien sur une autre vie, mais les mystères qui doivent la lui rendre n'appartiennent plus à notre monde; c'est dans le sein de la divinité qu'il puisera le germe de sa transformation. Pour obtenir cette faveur[2] il n'a rien à attendre de la tombe, du linceul, de l'urne; la résurrection dernière prendra l'homme sur son mérite seul; aussi n'a-t-il pour son enveloppe mortelle qu'un superbe dédain et, lorsqu'arrive pour lui le moment de s'en défaire, peu lui importe qu'on bâtisse une pyramide sur sa poussière ou qu'on jette ses restes aux monstres de l'Océan.

[1] *Tabuda*, nom du Schal ou Escaut, a formé *Tabiti*, la grande déesse des Scythes, et Thibet.

[2] *Omnes quidem resurgenus, sed non omnes immutabimur.*

Digitized by Google

QUINZIÈME THÈSE.

ANTIQUITÉS ETHNOGRAPHIQUES DES CELTES.

Dans nos régions occidentales, nous pouvons reporter à deux mille ans environ l'époque où l'histoire nous éclaira de ses premières lueurs; le tableau qu'à son apparition elle fait de nos aïeux éveille naturellement notre curiosité ; nous nous demandons quelle était, dans ces temps reculés, leur organisation, leur moralité, leur façon d'être et de se régir; et surtout par quelles institutions ils donnèrent à leur race cette prépondérance qu'elle a toujours exercée sur le reste du monde. Si alors nous jetons un coup d'œil comparatif sur les autres contrées, nous ne tardons pas à reconnaître dans la race celtique le caractère qui la distingue, qui n'appartient qu'à elle et semble nous révéler le secret de ses hautes destinées.

Partout ailleurs, en Asie, en Amérique, chez les Africains, les peuples vénèrent sous le nom de roi, un homme qu'ils divinisent; ils l'appellent fils du Ciel, frère du Soleil, et reçoivent à genoux ses volontés; viendrait-il avec toutes les horreurs de la conquête, c'est un dieu qui les frappe, ils tremblent et obéissent. Cet

Digitized by Google

être mystérieux, renaissant éternellement de lui-même, invisible à la foule, laisse à des mains profanes le soin de veiller aux intérêts des peuples, de repousser par les fatigues sanglantes de la guerre les dangers du dehors; participant au bonheur des dieux, il coule ses jours dans les plaisirs illimités du harem; les grands qui l'approchent, ceux à qui la fortune permet toute licence, restent également dans les prescriptions de la morale en multipliant leurs affections.

Tandis qu'autour de nous des nations autrefois puissantes s'éteignaient ainsi dans le servilisme et la volupté, les Celtes obéissaient à des instincts plus nobles. Seuls de tous les peuples, ils séparaient la terre du ciel, adressaient aux rois leurs respects et à la divinité leurs adorations; soit qu'ils élussent leur chef, soit qu'ils acceptassent son hérédité, ils ne voyaient en lui qu'un homme; la foi qu'ils lui juraient, libre dans son principe, leur laissait toute leur fierté; ils étaient grands, parce qu'ils mettaient eux-mêmes le frein à leur indépendance. L'homme, le Celte, le roi de la terre et de l'avenir, ne connaissait donc plus, à l'époque où il nous apparaît pour la première fois, cette dépendance servile qui aujourd'hui encore, après bien des siècles, abat tant d'autres nations et les met à nos pieds.

Si nous descendons dans l'intérieur de la famille, là où s'élabore tout l'avenir d'un peuple, le spectacle est tout différent. Le Celte, qui ne souffre point de maître, a pourtant trouvé là un pouvoir qui le subjugue; une épouse vertueuse, que des soins assidus lui ont préparée et qu'il a prise pour partager son cœur et sa fortune,

Digitized by Google

paraît être la seule puissance qu'il reconnaisse sur terre; lorsque, partout ailleurs, les rois, les grands refoulaient à l'écart celle que la nature avait faite pour être leur amie, nos aïeux lui donnaient la première place; aussi les autres nations, dans leur existence incomplète, n'ont-elles pour histoire qu'une longue décadence, tandis que les hommes de nos contrées se sont rehaussés de tous les avantages que la nature a départis à leur noble compagne.

Remarquons que ce double principe, qui signale sur tout autre la population celtique, réagit sur les peuples du voisinage. Ainsi le Romain apprit à connaître la dignité de l'Homme, à respecter l'Épouse, et acquit par là des vertus qui faillirent devenir funestes aux nations auxquelles il les devait. Les cités helléniques n'étaient que de brillantes bourgeoisies; l'épouse à Sparte, la courtisane à Athènes, la bayadère à Corinthe déterminèrent le genre de célébrité qui illustra chacune de ces villes, mais ne purent faire un peuple de ces éléments hétérogènes. Les Scythes royaux, appelés dans la suite Sarmates et plus tard encore Slaves, ont conservé quelque chose de l'antique vénération que l'on vouait au souverain, mais ont banni depuis longtemps leurs amazones.

Tels sont les peuples qui nous touchent de près. En pénétrant plus loin dans les contrées où l'influence celtique n'a pu s'étendre encore, on retrouve toutes les anciennes mœurs; on y voit les nations descendre lentement par la servitude et la mollesse à une dissolution que rien ne saurait plus arrêter.

Digitized by Google

Il devient donc intéressant de rechercher, dans les profondeurs des temps primitifs, par quelle série de transformations nos aïeux, égalisant les droits, abaissèrent la hauteur du trône, relevèrent la femme du fond du harem, et arrivèrent ainsi à se fonder dans un état social qui prépara leur supériorité.

Transformations de la société celtique.

Quand les peuples celtiques, dans les premiers instincts de leur développement moral, eurent songé à créer des retraites pour la beauté, ils n'en ouvrirent l'entrée qu'à la valeur guerrière; des trophées sanglants, des dépouilles opimes furent les premiers titres que l'on exigea pour une si haute faveur; par cette morale encore brute, par cette animation encore sauvage, la société marchait insensiblement à une civilisation mieux définie.

Bientôt, comme ces trophées étaient périssables, on sentit le besoin de les perpétuer; on les grava d'abord sur la peau par l'antique cérémonie du tatouage[1], sur les habits par des bandes[2] de couleur, sur un bouclier[3], et le héros, portant sur lui cette marque éternelle de son courage, continuait à jouir pendant la paix des privi-

[1] Dans l'Amérique du Nord, le tatouage se dit *Totem*, et dans l'Océanie, *Moko*. Le mot *Muk* sert encore, chez certains peuples, en Corée par exemple, à désigner l'encre de Chine. Voy. SIEBOLD. *Voyage au Japon*.

[2] En latin *Trabea*, d'où nous avons fait travaux; en ibérique *Tira*, d'où le mot *Tiro*, apprenti.

[3] En latin *Ancile*, ce qui explique le mot *Ancilla*.

Digitized by Google

léges de la guerre. Les historiens anciens ont retrouvé quelques restes de ces usages dans des pays colonisés par nos aïeux; ainsi, au rapport d'Hérodote, chez les Massagètes, un guerrier pouvait à son gré pénétrer dans toutes les tentes; il suspendait son bouclier au dehors, et à ce symbole respecté, la foule se tenait à l'écart, appelant bienheureuse celle qu'il avait honorée de sa visite[1].

La nécessité de protéger au dehors les intérêts de la société naissante avait ainsi créé une puissance nouvelle, profane, privilégiée. Des hommes qui étaient revenus mutilés des nombreux combats qu'ils avaient soutenus pour le bien du peuple, jouissaient dans leur nation d'une autorité sans limite; tous les droits, tous les honneurs leur étaient prodigués; la considération dont ils étaient l'objet se reflétait après eux sur leurs enfants; on ne vit aucun mal à laisser à ceux-ci quelques-unes des prérogatives de leur père; et insensiblement on s'habitua à perpétuer dans une même descendance les pouvoirs de la nation. C'est ainsi que par cet élément mixte de mérite et de tolérance furent fondées les dynasties héréditaires. Le premier soin de l'usurpateur fut de garantir son pouvoir contre les regrets d'un peuple crédule; il s'ensevelit dans une enceinte formidable d'où, caché aux yeux des peuples, il étendait partout son administration; bientôt ses sujets, étonnés de se trouver plus unis, plus forts, plus pros-

[1] Dans l'Inde, les Nairs jouissent héréditairement de ce droit. *Nare*, cicatrice. DARSY. *Dict. flam.*

Digitized by Google

pères, regrettèrent moins la perte de leur liberté et se firent peu à peu à leur nouveau sort. Ce germe d'organisation ne pouvait manquer de croître et de s'étendre; les limites reculant sans cesse, le monarque dut songer à diviser son administration et à confier à des mains sûres les fractionnements de son empire; de là résulta ce vaste système d'inféodation dont toutes les histoires, à leur origine, nous offrent des traces.

Le suzerain, qui avait créé cette monarchie primitive, la regardait comme sa propriété, et ses descendants s'y succédèrent comme dans un domaine de famille; l'extension indéfinie qu'elle acquérait avec le temps ne pouvait lui faire perdre son caractère patrimonial; elle était partagée entre les enfants comme un héritage; or, voyons quels étaient ces enfants.

Le souverain, tournant à son profit une institution créée, comme nous l'avons vu, sous une inspiration morale, s'était fait un harem choisi, gardé sous sa main, et dont il se réservait à lui seul les prémices. De là seulement devait sortir l'héritier, et pour préparer cette naissance virginale la religion prêta tous ses mystères; sur l'aire[1] qui recouvrait le caveau de famille s'accomplissait la cérémonie sacrée qui rappelait à l'existence quelqu'un des aïeux[2] et le faisait ainsi rentrer dans son bien. Dans la langue celtique, *Haer* est le mot qui désigne ces vierges d'élite; *haer-heim*, dont on fit harem par abbréviation, signifie donc le lieu où se faisait l'orgie; l'enfant du mystère, le *primo-*

[1] *Area*, en latin.
[2] Voy. thèses XIIe et XIVe.

Digitized by Google

genitus, le fils de la vierge en reçut le nom de *Heir*, héritier, qu'il porte chez les Celtes[1], les Latins, les Grecs, les Hébreux, les Caraïbes, les Indous. L'instant des florales passé, la vierge devenait une femme commune; les nouveaux enfants qu'elle avait du souverain sont appelés *Ingenui*, *Inga*, cadets, selon les différentes langues. Quand le prince, au contraire, l'abandonnait à quelqu'un des siens, il naissait de cette union de seconde main une race de sujets qui ne tenaient plus au monarque que par de faibles liens et pourtant lui restaient attachés à titre de clients.

Le peuple, le vrai peuple, qui était resté entièrement étranger aux faveurs du maître, avait à ce titre une existence plus indépendante; il se composait des habitants primitifs du sol, mais qui pouvaient le quitter pour aller fonder au loin une nouvelle patrie. Ceux qui préféraient rester, *Bleiben*, formèrent la plèbe, ceux qui s'expatriaient furent appelés colons[2]. Une dernière classe, composée de prisonniers de guerre, de bannis ou de pauvres qui vendaient leur liberté pour s'assurer une existence, fut enchaînée au sol et passait en héritage, *Erf*, avec le champ; ce qui les fit appeler serfs[3].

Ce système de conquête sociale étendant ainsi au

[1] En celtique, *Heir;* en latin et en hébreu, *Heres*. Chez les Grecs cette racine se montre dans Héros; elle a formé le mot Aryas qui désigne les Brames; et elle entre dans le mot Ariconde, l'Esaû des Caraïbes. THÉVET. *Cosmog. universelle.*

[2] Un cheval, un taureau portant au front une tache blanche ou une étoile étaient appelés Kol. Ils passaient pour sacrés et guidaient la colonie, mot qui dérive de *Kol*. OLINGER. *Dict. holl.*

[3] Dans le vieux style latin, être vaincu se dit *Servire;* c'est-à-dire, passer en héritage (Erf).

Digitized by Google

loin ses ramifications, les princes inféodés se trouvèrent en contact plus immédiat avec le peuple et purent s'arroger des droits plus usurpateurs. Les populations primitives errant d'un lieu à l'autre, sans prendre possession d'aucun, semblaient étrangères au sol qu'elles occupaient; les feudataires prirent ce sol, le délimitèrent pour les travaux agricoles, et de cette manière, le pays tout entier devint insensiblement leur propriété. Les redevances ne pouvaient se faire qu'en nature; c'est pourquoi le tenancier[1], faisant cinq parts du produit, en gardait quatre pour lui et donnait la cinquième[2] à son seigneur.

Le souvenir de ces quatre lots de travail se laisse encore reconnaître dans les langues vulgaires : ainsi, chez plusieurs peuples[3] de notre voisinage, quatre se dit *Arbé;* de là s'est formé *Arbeit* qui, en celtique, signifie travail et *Arabe*[4], nom donné à ceux qui étaient soumis à cette redevance; de même chez les Celtes, où *Vyer* signifie quatre, la grange dans laquelle se gardaient ces quatre parts fut appelée *Vyer-heim*[5] dont nous avons fait ferme.

[1] Le vieux mot Tenancier et le latin *Tenere* ont la même racine *Teen*, qui signifie osier, lien. *Dict. celtique.*

[2] C'est ainsi que Joseph, à la cour de Pharaon, régla les taxes du peuple. Ce cinquième se dédoubla dans la suite par la séparation des pouvoirs civil et religieux; ce qui produisit la dîme. *Genèse*, XXXXI, 24.

[3] Les Numides, les Arabes, les Hébreux. *Arbé*, quatre, en arabe, *Herbst*, moisson, en celtique, *Herba*, en latin, sont des mots de la même famille.

[4] *Arabe* n'est pas un nom de peuple, mais un mot générique; ainsi les Bretons étaient quelquefois appelés *Arbii*.

[5] *Vyer*, quatre; *heim*, demeure.

Digitized by Google

Le souvenir du cinquième lot payé au maître[1] laissa également des traces; de *Five*, qui signifie cinq, on fit fief; une ferme s'appela, chez les Ibères, *Quinta*; Rome et la Grande-Grèce se touchaient; or, le mot grec *Penté*, cinq, forma le latin *Pendere*, payer l'impôt; et, si nous poussons plus loin, nous trouvons que, dans la langue géorgienne, cinq se dit *Chuthi*, ce qui n'est autre que le celtique *Schot*, tribut[2], et que, dans la Corée, il se dit *Taset*[3] désignant, par son nom même, la taxe imposée au tenancier.

Par suite des usurpations dont nous venons de parler, chaque feudataire finit par devenir seul maître dans sa province. Imitant l'exemple du suzerain, il n'en transmettait les parcelles qu'aux siens par voie d'héritage, et, comme il était placé au milieu d'une population inoffensive, il pouvait, de plein droit seigneurial, choisir celles qu'il destinait à être mères des futurs tenanciers.

Cependant cette domination nouvelle avait jeté au sein des peuples un germe de civilisation; les habitants se groupaient, acquéraient des mœurs, commençaient à goûter le bien-être de la vie sociale. Fixés sur le sol où ils erraient auparavant, ils y contractèrent des habitudes de permanence; leurs affections, d'abord passagères, devinrent plus durables, et l'union conju-

[1] Le maître auquel était payé l'impôt s'appelait *Fron*, le Pharaon des histoires égyptiennes. La terre de son obédience en prit le nom de Fron-terre, dont nous avons fait frontière. DARSY. *Dict. flam.*

[2] Le mot *Robod* est encore usité chez les Slaves pour désigner un tribut. *Te robot*, *t'robot*, *tribut* sont un même mot.

[3] *Taxe*, *tâche*, *tassa*, *tasca*, sont un ancien et même mot qui ne vient point du grec *Taxis*.

Digitized by Google

gale, qui commença à passer en usage, devint un obstacle au mode traditionnel d'hérédité; l'ancienne et la nouvelle prétention transigèrent d'abord et se soutinrent ensemble pendant quelque temps; le droit du seigneur cueillait les prémices qui constituaient l'héritier, et l'union légale achevait le reste de l'existence. La religion qui est née avec l'homme, qui le suit partout, qui marche, qui recule avec lui, consacra cette coalition mixte; elle bénit, dans la même union, le fils des dieux et les enfants de l'homme. On voit facilement que la société, par cette transformation, était arrivée à une phase mal définie et pleine de menaces pour l'avenir.

Le peuple en grandissant commença à trouver bien lourde sa sujétion. Il travaillait sur un sol dont un autre héritait, et surtout il regrettait de n'être pour rien dans une prérogative[1] qu'il n'osait encore regarder comme un droit. En effet, l'héritier dont la naissance se préparait dans le mystère avait parmi les autres hommes un caractère sacré et ne pouvait naître d'une paternité vulgaire. Les peuples, dans leurs premières tentatives de réaction n'osèrent donc toucher au privilége de l'aînesse, mais, arrivant par voie subreptice, ils pénétrèrent dans les florales, et la confusion, l'obscurité laissèrent à l'héritier qui résultait de ces mélanges assez de mystérieux pour ennoblir sa naissance.

Pourtant la caste héréditaire ne se dépossèda pas si aisément de ses droits ; dans l'impuissance où elle était

[1] *Præ rogare. De rogare.*

Digitized by Google

de distinguer, parmi tous ces nouveaux-nés, le rejeton noble et l'enfant de fortune, elle eut recours aux dieux; le Rhin, la grande divinité des Celtes, fit, comme nous l'avons dit, le triage du vrai et du faux; et telle fut l'origine de cette ordalie si célèbre parmi les anciens.

La porte du temple une fois ouverte, l'envahissement n'eut plus de limite; grands, petits, inconnus, profanes, sacrés, chacun à l'aide de déguisements put se donner des droits et établir dans ces orgies un même niveau. Ce dernier mot, *Nevel*, en celtique, servit à dénommer la race nouvelle qui naquit de ce désordre; *les Néphélim*, dit la Genèse[1], *nés de vierges choisies sont fameux dans les anciens jours;* c'est d'eux que descend ce Og, roi de Basan[2], que combattirent les Hébreux aux abords de la Terre promise. Aux noces de Pirithoüs, les Centaures se présentèrent à la jeune fiancée avec leur ancien droit, et les Lapythes avec leurs prétentions nouvelles, d'où résultèrent ces combats fameux décrits par Hésiode; or, les Grecs, ne sachant que faire de ce mot, *Nevel*[3], qui, alors comme aujourd'hui, désignait parmi nous ces saturnales, nous content que les Centaures sont fils de Néphélé[4]. Les mythes de *Tarquinius*

[1] *Genèse*, ch. VI et *Nombres*, ch. XXI. *Nephelim* chez les Hébreux; *Nebulones* chez les Latins; *Niebelungen* chez les Scandinaves; enfants de *Néphélé*, chez les Grecs (Centaures).

[2] Voy. thèse XIIe.

[3] *Nevel* signifie niveau et rappelle l'égalité des saturnales; ce mot se retrouve dans Car-naval. *Car* est le même mot que le celtique *Keer*, tour, périodique. DARSY. *Dict. flam.*

[4] Il y a dans la mythologie grecque d'autres confusions causées par ce mot. Ixion, s'étant laissé séduire par Néphélé, fut pour son supplice attaché à une roue et tourne perpétuellement avec elle, mais

Digitized by Google

Priscus, d'Hélène transportée dans la ville de Priam, de Proserpine ravie par Pluton au moment où elle cueillait des fleurs[1], de Sita, la jeune fiancée des poëmes sanscrits qui est enlevée par le géant Ravana, de Gala-thée[2] que Polyphème dispute au jeune berger Akis, sont tous de la même inspiration.

En quelques pays, comme à Babylone, à Sicca Venerea, dans l'île des Sirènes, au temple de Melcart, la jeune fiancée attendait sur le parvis du temple un hôte qui pouvait être un esprit[3] sous une forme humaine; ou bien encore, renfermée dans le secret de la Mezquita[4], elle recevait la visite de Bel, de Jupiter Ammon, de Brama.

Comme on le voit, le peuple s'est débarrassé d'un joug tyrannique et héréditaire, mais pour se jeter dans des désordres qui appellent de nouvelles réformes.

Les orgies étaient donc tombées dans le domaine du peuple. Revêtues d'une apparence religieuse qui en palliait les désordres, elles gagnèrent facilement du terrain. Bientôt, grâce à l'industrie qui commençait à naître, Vénus eut partout des temples. Ses mystères, cherchant l'isolement, s'établirent dans les îles rive-

il laissa pour enfants les Centaures. Une roue a un essieu, *Axis*, un moyeu, *Navel*, un fer qui l'entoure, *Kant*.

[1] La rose, la violette, le souci désignent les florales; les jeux floraux de Toulouse sont des souvenirs de ce mythe.

[2] Ces mystères s'expliquent par la racine de plusieurs de ces mots: *Priscus* (prick); Priam (priem); Gala-thée (calar). En grec, *Kentrein* signifie enter.

[3] *Guest*, hôte; *Ghost*, esprit; *Gustus*, prélibation.

[4] Mosquée. *Moscheuein* (enter), masque, *Mœchari*, nous indiquent la destination primitive de la Mezquita.

Digitized by Google

raines, dont le nom *Oog*[1] resta chez un grand nombre de nations pour signifier demeure; ils formèrent des campements transitoires, mille fois maudits par les prophètes hébreux sous les noms de *Socoth Benoth*[2], orgies de Baal, fêtes des Sichémites, mystères de Moab; plus tard, profitant d'un premier travail de la nature, ils se fondèrent à l'angle escarpé de deux rivières dont on clôtura le troisième côté par un mur[3], ce qui donna à ces camps triangulaires le nom de Candé, Dunum[4], Ampa, Castrum, Cazar[5] qu'ils ont porté en différents pays; enfin, on construisit, jusque dans les lacs, de véritables hameaux posés sur des pilotis et auxquels on arrivait du rivage par une trappe[6]; de *Pyl*, pilotis, et *Huyske*, maisonnette, on a fait Pélasge[7], nom générique donné aux peuples qui avaient, à cette ancienne époque, leurs mystères dans ces îles factices, et surtout aux habitants du lac

[1] *Oog*, île. *Dict. holl. Og*, *oikos*, *ok* en garanis, en grec, en coréen signifient demeure.

[2] *Zoco*, tente, en espagnol; *ben*, ossements; d'où, au pluriel, *Socoth benoth*. Voy. thèse XIIe. Le mot *Bal* est resté dans nos langues. *Sickheim*, demeure des morts, d'où Sichem. *Mob*, en anglais, *Mof*, en hollandais, signifie populace; ce qui est conforme à la théorie.

[3] Un de ces camps triangulaires se remarque à l'angle formé par l'Oise et la Nonnette, au-dessus des carrières de Saint-Leu; le parapet est encore haut d'environ deux mètres.

[4] L'anglais *Town*, l'écossais *Dun*, le grec *Dunastès* viennent de cette racine.

[5] Anciens mots celtiques.

[6] *Subbelen*, être pris dans une trappe; d'où *Pons sublicius*, dans les mystères de Rome.

[7] Il ne faut pas confondre les Pélasges avec les peuples de la Pélagonie; ces derniers tirent leur nom de *Belech*, druide.

Digitized by Google

Topoglia[1], en Grèce; le mot *Staeck*, pieu fiché en terre, a également prêté un nom aux îles Stœchades[2], où se faisaient les orgies phocéennes[3] de Marseille, au *sinus Astacanus* qui baigne Cadix[4], aux Aztèques qui avaient élevé de semblables constructions dans les lacs du Mexique; notre mot Pieu, en celtique *Pycke*, a fait nommer Pictes différents peuples qui, par exemple, avaient leurs cités lacustres dans les lacs d'Écosse, à l'embouchure de la Somme[5], à celle de la Loire[6]. Hérodote, parlant d'une de ces constructions insulaires établies dans le lac Prasias, en Thrace, dit qu'elles avaient été élevées par les Péoniens; ce qui montre l'ancienneté de notre mot pionnier.

Cependant, au sein des peuples celtiques, un germe se formait d'où devait sortir la régénération de la société. Là, dans l'île Scaldia[7], la vertu prenait des formes définies, et des héros, par de rudes initiations, se préparaient à aller au loin répandre les principes d'une morale plus pure. Ces ascètes, armés de la flamme et du glaive, détruisirent partout les derniers repaires d'une civilisation usée, fondèrent partout les éléments de cette réforme celtique qui a rayonné sur le reste du

[1] *Te poel*, le lac. Les Hellènes l'ont surnommé *Copaïs*.

[2] Iles d'Hyères.

[3] Ces orgies se faisaient dans le *Delphicum templum;* le pays fut appelé Dauphiné, et, en souvenir du mot Phocée, les fêtes de village y sont toujours appelées Vogues. Les Vogues de Bresse ont encore le costume antique.

[4] Les golfes de Nicée et de Varna portaient aussi ce nom.

[5] Picardia, *Pick-Erd*, terre des Pictes.

[6] Pictavi, *Pict-aw*, terre des Pictes.

[7] Voy. thèses IXe, Xe, XIe. Scaldia, aujourd'hui Schouwen.

Digitized by Google

globe. Les castels qu'ils ont renversés ont laissé leurs ruines sur les escarpements de nos rivières, où leur ancien nom d'Alcazar les a fait nommer camps de César par le peuple. Les cités lacustres [1] surtout furent vouées à une implacable destruction; construites en bois elles furent toutes livrées aux flammes. Les traces de cette vaste conflagration ont été seulement étudiées dans ces derniers temps; en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Écosse, partout on retrouva au fond des lacs, mais à demi brûlés, les pilotis qui supportaient ces bourgades; cent trente-trois stations ont été reconnues en Suisse seulement; celle de Wangen, au lac de Constance, était construite sur quarante mille pilotis.

On peut du reste démêler, parmi les traditions historiques, un souvenir de cette croisade incendiaire. Brûler se dit en celtique *Brennen*; or, ce mot se retrouve dans toutes les contrées lacustres qui ont été le théâtre de ces fanatiques embrasements [2].

Près de Constance, les destructeurs formèrent des établissements connus des Romains sous le nom de Brennes, et surtout fondèrent une abbaye druidique qui de leur nom fut plus tard appelée Saint-Gall [3]. Au centre des Gaules, est un pays de lagunes que traverse l'Indre, et qui, depuis ces événements, a toujours été

[1] Les premières explorations de leurs ruines ont été faites en 1853, au lac de Zurich, par M. Keller.

[2] Les émigrants arrivaient avec leur étendard, *Faen*, comme il est dit ailleurs.

[3] Ptolémée appelle cette antique abbaye : *Heremia Helvetiorum*. Voy. *Encycl. méthod.*

Digitized by Google

appelé Brenne[1]; les Bituriges, ses dévastateurs, s'y fixèrent, laissant dans le nom même de leur capitale, *Avaricum*, un souvenir de leur *zèle*[2]. La croisade incendiaire ayant franchi les Alpes, on appela Brenner le col par lequel elle avait débouché en Italie et Brandis un monastère fameux qu'elle fonda au voisinage des lacs. Dès lors le nom de Brennus se joint à tout ce qui est destruction par le fer et la flamme; un Brennus brûla Rome; un Brennus, accompagné de Belgius, dévasta Delphes et la Grèce; en Bresse, se trouve une petite contrée lacustre[3] où se faisaient, dans des îles factices, les anciennes vogues; Polybe, n'ayant qu'une idée confuse de ces pays éloignés, y fait arriver, avec un Brennus, des destructions et des incendies[4].

En avançant vers l'Orient, on retrouve chez les Phrygiens le *sinus Astacanus*, ayant, comme son nom[5] l'indique, des îles sur pilotis; ce canton, depuis ces désastres, fut nommé Phrygie brûlée[6]. Plus loin les dévastateurs, qui, selon Hérodote, sont appelés Perses, disent dans leurs histoires[7] que leur plus ancien chef

[1] Ce sont les Brannovices de César. *Wick*, *vicus* signifiant bourg, ce mot signifie Bourgs-brûlés, Brande-bourg.

[2] *Yver*, zélé, a formé *Iberi*, *Hebrœi*, *Avari*.

[3] La Dombe.

[4] Polybe y place la ville de Bellica. Ce mot, ainsi que Belgius, vient de Belech qui, comme je le dis ailleurs, veut dire Druide. Thèse XVIe.

[5] *Staeck*, pilotis.

[6] *Katakekauméné*.

[7] Histoire de Perse par le persan Mirkhond. Les noms de Perses, de Mèdes nous viennent d'Hérodote et sont inconnus aux Asiatiques qui nomment la Perse, Iran.

Digitized by Google

est Kaian[1], c'est-à-dire brûleur, dévastateur des cités flottantes établies dans les lacs de la Haute-Asie [2].

Dans les régions méridionales, les Européens trouvèrent, aux Canaries, mille légendes sur une île incendiée et introuvable que l'on désignait sous le nom de Brandon.

Dans le nord de l'Europe, mêmes mystères, mêmes dévastations; l'Écosse est pleine de débris de cités lacustres, lesquels portent encore des noms incendiaires : tel est Burnt-Island, sur le Forth, au voisinage d'Édimbourg; au delà du Rhin, le Brandebourg renferme une quinzaine d'étangs où se faisaient les orgies du ces peuples du Nord; l'incendie fit tout disparaître et la province tira de là son nom qui signifie *bourgs-brûlés;* dans le Mecklembourg, se trouve, parmi d'autres lacs, celui de Tollen, et, sur ses bords, une ville qui, appelée aussi Brandebourg, nous révèle les mêmes mystères, les mêmes fureurs, les mêmes incendies.

Par suite de ces graves événements, les bourgades maudites disparurent de tous les lacs; mais pendant longtemps le peuple effrayé put encore apercevoir au-dessus de l'eau leurs hideux squelettes ne présentant plus aux yeux qu'une forêt de troncs carbonisés et informes. La vague, qui venait gémir contre ces noirs débris, poursuivit sans relâche l'œuvre de la vengeance; peu à peu ils descendirent sous l'abîme, puis le silence couvrit cette vaste tombe. Lorsque le temps eut tout

[1] *Kaiô*, brûler; en grec, en garanis, en chinois-japonais.
[2] Van, Ormiah, Aral.

Digitized by Google

effacé, les habitants du voisinage se transmirent d'une génération à l'autre le souvenir de ce qui s'était passé là, en montrant de loin la place où furent des crimes et des malheurs. De nos jours seulement il fut donné à l'homme d'approcher, et il peut aujourd'hui jeter un dernier coup d'œil sur ces tristes restes, avant qu'ils n'aient achevé de rentrer dans le néant; il y voit des tronçons de bois à demi rongés; il y trouve intact, sous la vase immonde, tout ce qui reste encore à détruire des anciennes orgies.

Dans les contrées du Nord, comme partout ailleurs, les Zélateurs[1] ont marqué leur passage par des indices qui ne laissent aucun doute sur leur origine; ainsi, parmi eux, la mère patrie était représentée sous la forme d'une idole à trois têtes; cette déité figurative des trois fleuves celtiques, cette Diane des peuples septentrionaux, se retrouve dans les traditions et les fouilles de ces contrées portant constamment le nom de Triglaf[2]. En outre, un grand nombre d'établissements se sont fondés dans le voisinage de ces débris pélasgiques et en ont tiré leur nom; or ces noms appartiennent à la seule langue des Celtes, et montrent que tout est celtique et dans ces ruines et dans ceux qui les ont faites.

Ainsi *Staeck*, avons-nous dit, fit appeler Stœchades

[1] Ils venaient de la Zélande; *Ziel*, *Zelus*, *Zala*, chez les Celtes, les Latins, les Maures signifient zèle; la Seeland danoise, qui est une colonie de la Zélande du Rhin, s'écrivait anciennement *Ziel-land*, terre du zèle. MALTE-BRUN.

[2] MALTE-BRUN. Liv. 154.

Digitized by Google

les îles factices qui servaient aux célèbres florales de Marseille[1]; ces îles n'existent plus, mais nous nommons encore estacades des constructions inoffensives qui leur ressemblent. Ces sortes de pilotis se nommaient aussi *Perche*, d'où le nom de parc[2] donné aux jardins de plaisirs qu'ils tenaient élevés au-dessus de l'eau; un grand nombre de villes, placées au bord d'un étang, laissent voir cette racine; par exemple, Bergame[3] est au milieu des lacs italiens; le lac de Constance n'est connu des Latins que sous le nom de *Brigantinus*[4]; Blankenberg, comme on sait, remplace une cité détruite dont les piquets[5] ont été vus longtemps; *on a exploré les pilotages du Brandebourg*, dit un géologue[6], et, parmi ces ruines, on trouve Perleberg, Spremberg[7], Reinsberg, Havelberg[8]; ces mots ne sont points nouveaux, puisque Pline cite des îles appelées *Bergi* dans ces mêmes parages. *Balck*, dans la langue des Celtes, signifie poutre, étançon[9] pour supporter une habitation lacustre; sur cette racine nous appelons

[1] Chez les anciens, on disait par forme de proverbe à un homme qui se corrompait : *Massiliam navigas*. ATHÉNÉE, XII, 5.

[2] Berge, *Alberca* (étang en espagnol) dérivent de là.

[3] *Berg heim*, demeure perchée. Virgile dit Pergama. *Percha*, en espagnol, signifie encore Logis. OUDIN. *Dict. esp.*

[4] Les Espagnols disent de même Briga pour Berg.

[5] La ville se nommait autrefois Scarphout; de *Scharp*, escarpé, *Hout*, bois.

[6] LEHON. *L'homme fossile*. Liv. 13.

[7] Sprem-berg, bourgade sur la Sprée.

[8] *Berg*, en allemand, signifie montagne; mais aucun de ces villages n'est sur une montagne.

[9] Il y a une relation entre les mots qui signifient pilotis et étang; ainsi Étang, Étançon; Palus, Pael; al Berca, Perche; Polder, Poutre.

Digitized by Google

encore balcon une construction aérienne du même genre; mais ce qui montre que la signification de ce terme était autrefois plus suspecte, c'est que ce même mot *Balch* signifie toujours prostituée[1]; les écrivains arabes appellent Balchis[2] la Sabéenne[3] qui vint corrompre Salomon; les Orientaux disent que Sémiramis prit la ville de Balck, située dans les marais de l'Oxus, et qu'à Babylone elle se présenta en demi-toilette sur son balcon pour réprimer une émeute populaire.

Souvent ces îles n'étaient point fixes et flottaient librement sur l'eau; c'est pourquoi on les appelait baraques[4] ou îles flottantes.

Le mot *Berle* fut un des plus fréquemment employés pour exprimer ces différentes constructions lacustres. On peut constater que, dans la région des fleuves celtiques, ceux des bourgs ou des vieux castels qui ont cette racine dans leur nom sont, en général, sur des étangs qui paraissent façonnés pour des mystères; le vieux français en a conservé les mots *brèle*[5], pour signifier un radeau, et *brelan*, pour désigner des maisons d'une moralité suspecte. Des radeaux réunis se disent, en espagnol, *Barloas;* comme ces berles étaient ordinairement supportées par des pieux, les Ibères ont appelé *Berlinga* un pieu fiché en terre, et Berlingues

[1] Darsy. *Dict. flam.*

[2] *Dict. de la Bible.* Don Calmet.

[3] *Zabbe*, prostituée; d'où les mots Saba, Sabine, Sabbat, Sabéens (dans les florales de Babylone).

[4] *Bahr* (la barre) signifie mer; *Aeghe* signifie île. Darsy. *Dict. flam.*

[5] Lacombe. *Dict. du vieux langage.*

Digitized by Google

les îlettes où se faisaient, sur la côte lusitanienne, les orgies des Vettons.

Au fond de l'Italie se trouvent, dans la Pouille[1], Barletta et Brentesium[2], le premier de ces noms nous annonçant des cités lacustres, l'autre, leur destruction par les flammes.

Dans la province de Brandebourg, les mêmes noms nous révèlent les mêmes mystères. Là se trouve Berlin; la Sprée, qui l'arrose et qui formait autrefois de vastes marais, tire son nom de *Spar*[3], qui signifie pilotis, de *Sperre*, qui désigne une clôture sacrée interdite aux profanes, et nous montre par ces racines tous les éléments d'une cité flottante, d'un jardin des Hespérides, d'un Olympe où étaient admis les héros, c'est-à-dire ceux qui avaient reçu dans les combats une berlaffe[4]; en outre, au voisinage de ces retraites aériennes étaient ordinairement une tour et une cloche; un guetteur, à l'approche de l'ennemi, sonnait pour avertir de rentrer; or, dans la langue parlée à Berlin, un beffroi se dit encore *Sperglocke*.

Dans certaines contrées, pour construire ces bourgades flottantes, on avait transformé une vallée en étang par un barrage qui arrêtait l'eau; les dévastateurs firent une tranchée au barrage, vidèrent l'étang et arrivèrent à la bourgade.

[1] *Apulia* vient de *Pyl*, pilotis. D'un côté de ce canal d'Otrante étaient des cités lacustres, et de l'autre, l'Épire avec ses nombreuses enceintes cyclopéennes, soigneusement explorées depuis les découvertes de Petit-Radel.

[2] Brindisi.

[3] *Dict. all. et holl.* De *Sper* dérive *Spurius*, *Spernere*.

[4] On écrit aujourd'hui Balafre.

Digitized by Google

Quand ces jardins de plaisir eurent disparu, il fallut les remplacer dans les mystères. On figura donc un autre Olympe où entraient encore ceux qui étaient vainqueurs, non plus dans des combats sanglants, mais dans des tournois, des luttes athlétiques[1]; là, comme dans l'ancien séjour des dieux, c'était encore la beauté qui décernait des faveurs, c'est-à-dire des couronnes de laurier, des armes de luxe, des sourires encourageants, des fleurs symboliques. A Olympie, l'athlète vainqueur recevait, pour prix de sa victoire, la plante lacustre que nous appelons berle[2], pour figurer ces îles flottantes et voluptueuses qui n'existaient plus, et, comme jouissance d'un ancien droit, il entrait, par la *brèche*, dans la ville où il devait *consommer* son triomphe.

Toutes ces destructions, ayant eu lieu avant qu'on n'écrivît l'histoire, ont laissé dans le souvenir des peuples des traces qui ne sont point encore effacées. Ainsi, les Bretons n'ont jamais oublié, dans la baie de Douarnénez[3], l'emplacement de Is-la-Grande et savent sur elle de tragiques histoires; les Poitevins vont toujours,

[1] Les jeux du cirque à Rome, les jeux olympiques des Grecs, les tournois décrits dans la Mahabarata, nos tournois ont cette même origine.

[2] Cette plante était figurative comme le Lotus dans d'autres contrées. Elle s'appelle *berle*, *apium*, *sion*, en celtique, en latin, en grec; et, dans ces mots, on reconnaît les racines *bahr*, *ebbe*, *see*. Dans nos histoires grecques, nous l'appelons *Ache*. Les Grecs, qui la nommaient aussi *Selinon*, en parsemaient les abords des maisons de plaisir.

[3] *Douar* en arabe, *Aduar* en espagnol, *Durum* en celtique signifie tente. Les Bretons, au moins partiellement, étaient appelés *Arbii*.

Digitized by Google

dans la nuit de Noël[1], entendre sur les bords du lac Grand-Lieu le son des cloches de la coupable Herbauge; les Étrusques montraient avec effroi la place où était, dans le lac Vulsinie, la ville du même nom et que le feu du ciel, selon Pline, avait détruite; la Palestine voit encore, au fond de sa mer Morte, les débris de quatre villes maudites et incendiées.

Des fêtes furent établies pour transmettre aux âges futurs le souvenir de ces graves événements et, jusque dans ces derniers siècles, nos aïeux ont célébré vers le temps du carnaval le dimanche des Brandons; on arrivait dans les églises armé de bâtons et de torches, et l'on figurait des luttes, un embrasement, une victoire[2]; ailleurs on conduisait un fantôme de paille sur un étang et, à l'aide d'une échelle posée sur le rivage, on y mettait le feu, au milieu des acclamations de la foule; cette figure, dans le midi de la France, s'appelle *Papesuc*[3], c'est-à-dire île flottante. Quant aux étangs desséchés, on conte d'un bout à l'autre du monde la même légende : Une vallée était remplie d'eau; une méchante femme avait causé cette inondation; un homme divin se présente qui fend la roche et met l'étang à sec; ce personnage s'appelle Yu en Chine, Kasiapa à Cachemire, Bel à Babylone, Her-

[1] De Nehal. Les destructeurs étaient les sujets de Nehal Ennia. On l'appelait *Mater Idea*, et les Romains, qui lui donnaient le nom de Mitra, faisaient sa fête le 25 décembre. *Encycl. méthod.*

[2] La fête des lanternes sur les fleuves de Chine; la fête des torches éteintes dans un lac à Cusco.

[3] *Beben*, flotter; *Zoca*, tente, lieu de fêtes; d'où Pap-suc. DARSY. *Dict. flam.*; OUDIN. *Dict. esp.*

Digitized by Google

cule dans la vallée de Tempé, Bochica chez les Muiscas d'Amérique.

Les peuples celtiques remplaçaient partout ces destructions par des établissements religieux qui, plus tard, acceptant le christianisme, se sont maintenus jusqu'à nos jours; une impulsion nouvelle était donnée par eux au mouvement civilisateur; ils avaient dispersé les femmes, ils avaient créé l'épouse.

Au point où nous sommes arrivés, la race celtique a donc atteint sa complète émancipation; les rois ont perdu leur divinité, et la femme a recouvré ses droits. Quand l'histoire commença à nous éclairer, ces principes avaient à peu près conquis les limites de l'Europe. Deux mondes s'étaient ainsi formés; l'un, fier et retrempé dans de nouvelles vertus, paraissait en voie de pousser au loin son empire; l'autre, amolli et rampant, semblait attendre une nouvelle domination. Depuis cette époque, les siècles marchent et l'espèce humaine poursuit sa destinée.

Résultats historiques.

Les plus anciennes histoires ont été faites après les événements que nous venons de décrire et sous les impressions qu'ils avaient laissées; il n'y est parlé en effet que de ligues, de tyrans chassés, de priviléges abusifs, de réformes morales.

Les traces de ces mouvements se remarquent dans des contrées fort éloignées; mais les mots qui s'y rapportent sont évidemment empruntés à la langue cel-

Digitized by Google

tique et semblent par là marquer d'où est partie cette vaste réaction.

Ainsi, à l'origine de l'histoire, on trouve partout le peuple divisé en deux classes distinctes et qui paraissent encore se menacer, représentant l'une le principe héréditaire, l'autre le droit personnel; c'étaient les Tiernes[1] et les Leudes chez les Celtes, les Tyrrhènes et les Lydiens d'après les récits d'Hérodote, les Tyrans[2] et les Ilotes en Grèce, les Touraniens et les Aryas vers l'Orient, les Troyens et les Achéens dans les poëmes homériques, les Torys et les Whigs dont les noms, après être restés pendant longtemps à l'écart de la domination saxonne, ont reparu, il y a deux siècles, avec leur signification première. Chez les Hellènes la classe héréditaire s'appelait aristocratie, du mot celtique *Erste*[3] qui veut dire le premier-né, et la classe roturière formait la démocratie, du mot *Deem*, qui signifie jugement, c'est-à-dire assemblée délibérante.

Les rivalités de ces deux classes se trouvèrent encore exprimées sous d'autres noms; ainsi, dans les poëmes sanscrits, les *Coros* traitent avec hauteur les Pandos qui, forcés de fuir, reviennent pour les écraser; les traditions hongroises parlent également des *Corusses* défaits et mis en fuite par les Pandours; dans les légendes romaines, les *Curiaces* cèdent aux Horaces;

[1] En irlandais, *Tiarna* veut dire un lord, et *Lyden*, dans les langues celtiques, signifie bas peuple.

[2] Τύραννος. La racine *tor* est restée dans le latin *Turris* et a péri en grec. Voyez, plus loin, les tours rondes.

[3] En grec, Ἄριστος, aîné; en géorgien, *Erthi*, premier.

Digitized by Google

le *Cyrus*[1] d'Hérodote, d'abord vainqueur, est battu et tué par les Scythes ; en Arabie, les *Coreischites* sont opprimés par les Homérites qui, jusqu'à Mahomet, restent maîtres du pays.

Tous ces *Corim*, comme les appelle la Bible des Hébreux, ne sont autres que la race des aînés[2]; et ce mot vient de *Koor*[3], lieu sacré de l'orgie héréditaire. Par exemple, ce Cyrus, ce *Kuros*, dont nous venons de parler, était bien un enfant du mystère ; son père se nommait Cambyse, et *Cambux*, en ibérique, signifie masque, bal masqué ; sa mère était une fille d'Astyage, et *Estaca*, dans la même langue, veut dire cité lacustre ; Cyrus était donc un *heir*, un aîné, un *primogenitus ;* et les Perses, confondant le mot *Mello*[4], qui chez les Ibères désigne cette priorité, avec *Mulo*, disaient au rapport d'Hérodote, qu'ils avaient pour roi un mulet.

Les *Corim* sont toujours représentés avec une taille fort haute que le peuple, fier de sa victoire, s'est plu à exagérer ; en effet, dans beaucoup de villes, on a continué jusqu'à nos jours à célébrer leur défaite en promenant au carnaval des figures gigantesques[5] auxquelles les Espagnols ont même laissé le nom biblique de *Bausan,* au souvenir de ce Og, roi de Basan, dont nous avons déjà parlé. Les Coréischites arabes sont

[1] En grec, Kuros ; rac. *Koor*.

[2] Aîné vient de *Ein*, un, premier. Les Japonais disent *Ani*.

[3] Corinthe, Kouré chez les Mongols, Cures chez les Sabins, Curicancha à Cusco viennent de là.

[4] *Mella*, incision. (*Dict. ibér.*) ; *Mello*, prélibation. (*Dict. bibliq.*)

[5] A Valence, Pampelune, Valenciennes, Mons, Allah-Abad, etc.

Digitized by Google

parvenus à reprendre avec Mahomet l'avantage sur leurs rivaux ; aussi le prophète, qui se donnait la mission de rétablir l'ancien culte, a-t-il, comme nous le voyons, réouvert les harems pour le temps présent et replacé les houris dans le ciel pour le temps à venir. Les Ibères sont ceux qui ont montré le plus de zèle dans la réaction contre ces Coros ; depuis ces temps primitifs, ils n'ont cessé de poursuivre les tendances suspectes et, encore aujourd'hui, le condamné de l'inquisition, en allant au supplice, est coiffé d'une espèce de mitre en papier à laquelle on donne toujours le nom maudit de *Coroza*.

Peuples modernes.

Les révolutions que nous venons de retracer sont le germe de notre état social actuel.

Les derniers mouvements, comme nous l'avons vu, se sont produits par voie d'association égalitaire ; ce qui détermina les noms qui furent donnés aux réformateurs, et dont plusieurs se sont conservés jusqu'à nous. Les uns furent appelés frères, comme par exemple les Achéens[1] qui forment dans les poëmes d'Homère la grande ligne des peuples armés contre Troie, les Germains que les Romains nommèrent ainsi du mot *Germanus*[2] qui signifie frère dans leur langue. D'autres

[1] *Ach*, en hébreu, signifie frère, d'où Achéen ; Germanus et Achéen sont donc deux mots différents pour désigner une même chose.

[2] Les Romains seuls ont donné ce nom aux Allemands ; c'est donc un mot de leur langue.

Digitized by Google

furent appelés compagnons; ce mot, *Maet* en celtique, servit à désigner les Sarmates [1], les Mèdes. On voit facilement l'idée de ligue dans les Lacones [2], les Ligures, auxquels j'ajouterai les Perses dérivant de *Porse* [3], société. Le zèle déployé par les réformateurs les fit aussi appeler Ibères, Brames de *Yver* [4], *Barm*, zélé, miséricordieux.

En jetant, d'après ces données, un coup d'œil sur nos régions occidentales, nous pouvons en quelque sorte mesurer l'étendue de l'influence celtique.

La Germanie, la Bretagne, la Gaule semblent, dans les parties les plus rapprochées des bouches de la Meuse [5], entièrement acquises aux nouveaux principes; la langue parlée dans ces régions est la même; les institutions, comme nous les décrivent César et Tacite, portent sans mélange la marque des dernières réformes; les monuments des mœurs antérieures y sont

[1] Le mot Sarmate signifie compagnon du Tsar. *Tsar* en chinois-coréen, comme *Schyl* en celtique, veut dire dormeur et désigne le héros attendu que les florales devaient réveiller. Ce mot *Tsar*, sommeil, le grec *Saura*, léthargie, ainsi que l'ibérique *Zarria*, débris fétides, désignent donc également le sommeil léthargique de la momie. Dans la Baltique était l'île de Sarri; dans la mer Noire était l'île d'Achille, l'une et l'autre renfermant, *in spem resurrectionis*, les dépouilles du juste; or, le tombeau qui contenait ces dépouilles était défendu par les compagnons du dormeur, les Sarmates, les templistes, les chevaliers du Sépulcre. On trouverait de même, à Old Sarum, les chevaliers de la Table-Ronde.

[2] *Laço*, lien, en espagnol et en vieux français. Le mot Sparte vient également de l'espagnol *Esparto* qui signifie aussi lien.

[3] Darsy. *Dict. flam.* Les Germains sont liés au service de Herta; les Perses étaient aussi, selon Hérodote, appelés *Artæi*.

[4] *Iberi et Hebræi* sont du même mot.

[5] Voy. thèses IIIe, X^e, XIIIe.

Digitized by Google

rasés et n'offrent plus à nos recherches que des restes méconnaissables. Mais, en nous éloignant de ce centre de réforme, le spectacle change; vers l'Orient, les institutions nouvelles pouvant se répandre indéfiniment[1] se sont fondues plus ou moins avec les usages qu'elles y ont trouvés; mais vers l'Occident, il semble que la civilisation celtique n'a pu gagner du terrain qu'à la suite de guerres interminables.

Les légendes, recueillies en Angleterre par les anciennes chroniques, reviennent constamment sur les longues querelles des *Asches* et des *Ecks;* ces deux mots étranges, dont l'un signifie frêne et l'autre chêne, sont tout ce qui nous reste de ces antiques souvenirs. L'arrivée des Romains surprit nos aïeux dans ces luttes, et en face du danger les dévastations durent s'arrêter.

Il reste donc sur la frontière celtique tout un groupe de peuples qui ont pu maintenir plus ou moins intacts leur nom, leurs traditions, leurs monuments; tels sont surtout les Scandinaves, les Calédoniens, les Milésiens, les Bretons.

Les trois premiers de ces peuples ont conservé, dans les racines mêmes de leur nom[2], l'indication figurative du droit primitial auquel voulaient se soustraire les agresseurs. Quant à la double contrée que nous appelons Bretagne, c'est aussi dans les traditions des mystères qu'il faut chercher l'étymologie de son nom.

[1] Voy. thèses X°, XI°, XIII°.

[2] *Schende*, *Cala*, *Mello* sont trois synonymes dont le sens se rapproche de celui de prélibation. *Lexic. esp. et flam. Schende* a formé *Schandael*, bibliquement *Scandalum*.

Digitized by Google

Nulle part ailleurs il n'en est resté autant de souvenirs que dans ce pays.

C'est ainsi que l'on trouve des deux côtés du détroit le *Curiosopiti*[1], les *Curiosoli*, les *Coritani*, beaucoup de villes portent toujours le nom de *Chester*[2]; *Is*[3], *Isca*, *Ischalis*, sont des lieux dont les mystères étaient renommés. Dans la petite Bretagne, les orgies se pratiquaient surtout à Is, comme le prouvent tant de légendes joyeuses contées sur cette île[4] célèbre, et dans la Grande-Bretagne, à Helstown, où elles se font encore aujourd'hui en dépit des lois anglaises. Le bois sacré réservé à ces orgies s'appelait chez les Grecs *Orgas*[5], ce qui est le mot anglais *Orchard*, qui n'a plus aujourd'hui que la signification de verger; l'aire sur laquelle elles avaient lieu se disait *Floor*, et ce mot, qui donne leur nom aux florales, signifie encore plancher; cette houe symbolique, que nous avons retrouvée et en Chine et au Pérou, tire son origine de ces cantons : *Houwe*[6], d'après les Bretons, fonda les mystères de Is et de Helstown; et même ce mot, encore

[1] *Koor* désigne le lieu des florales.

[2] Le *Castrum* des Étrusques; de là vient Cassitéris.

[3] *Isa* en espagnol, *ischa* en arabe, *ischen* en mexicain, signifie jeune fiancée.

[4] On trouve à Is les légendes fameuses de Hu et de la belle Coridwen; on trouve à Helstown les antiques orgies portant encore le nom de *Furry dance*, et *Furrow*, en anglais, comme *Besana* en espagnol, signifie premier sillon.

[5] Chyndonax était enterré dans le bocage de Mithra, *Mithrès en Orgadi. Inscript.*

[6] Dans les légendes bretonnes concernant Is on écrit généralement Hu, Hoe, You, Yao.

Digitized by Google

aujourd'hui, signifie tout à la fois bêche et mariage[1]. Les noms donnés aux jeunes filles, si soigneusement élevées dans les mystérieux enclos dont nous parlons, confirment ce que nous venons de dire; on les nomma *Girl*, de *Girdle* qui signifie ceinture; on les nomma également *Bride*, du verbe *To breed* qui veut dire élever, instruire, et cette expression, qui n'a plus aujourd'hui que le sens de fiancée, est celle qui fit appeler le pays Bridt-tania[2].

C'est donc dans ces quatre pays que nous pouvons le mieux étudier les monuments de l'ancienne civilisation, détruits partout ailleurs.

Ainsi, par exemple, on y retrouve un nombre considérable de tours rondes d'une forme étrange. Elles se composent de plusieurs assises; point de porte au rez-de-chaussée; on remarque seulement au premier étage une ouverture étroite à laquelle aucun escalier ne conduit; on a cru reconnaître, au haut de celles qui sont le moins dégradées, un objet rappelant par sa forme le trident de Chiva[3]. Le plus ancien auteur[4] qui en parle date du XIIe siècle et n'en connaissait pas l'origine[5]; elles étaient alors très-nombreuses; on en compte encore aujourd'hui cent dix-sept, en Irlande seulement.

[1] *Houwe*, bêche, mariage, incision. DARSY. *Dict. flam.*

[2] La terminaison *Tania* se retrouve dans Aquitania, Lusitania, Indoustani, Brid-tania, terre des vierges choisies.

[3] *An obtuse crescent resembling what is called the trident of Chiva. The english Cyclopedy.*

[4] GIRALDUS CAMBRENSIS.

[5] Ces tours ont été appelées Bir, Baris, Bury, Barra et même tour de beurre.

Digitized by Google

Ce simple exposé nous a déjà fait connaître la tour suzeraine des florales avec sa cale aux ossements[1], son aire et son emblème seigneurial; en effet, le droit de prémices[2] exercé dans ces tours[3] est figuré par le trident[4]; selon les poëmes sanscrits, le dieu Chiva, dans ses prouesses lubriques, en est toujours armé; selon les mythes occidentaux, lorsque la jeune Proserpine cueillait des fleurs[5] dans la vallée d'Enna, Pluton l'enleva, et, d'un coup de son trident, s'ouvrit la route de son domaine[6].

Ces tours ont porté différents noms; on les a appelées tours de Vésone[7], c'est-à-dire de Bazan; on les a appelées Schantze[8], et Scandea est encore le nom de la voluptueuse île de Cythère; on les a appelées tours de Cala[9], et cette racine nous explique les mystères de Kalat-al-Ahmra dont nous avons déjà parlé[10], la gra-

[1] Stapel, dont les Anglais ont fait *Steeple*, clocher, est un des mots qui ont désigné cette cale; les Boudhistes l'appellent *Stoupa*. On jurait par ces ossements, d'où *Stipulare*.

[2] *Primitiæ*, *Præmium* laissent entrevoir le radical *Priem*.

[3] Le mot *Tor* a formé *Tyrannus*, *Tyrrhenus*, etc.

[4] Un des anciens noms du trident est *Furche;* ce mot signifie aussi premier sillon; de là l'infâme mot de *Porcus*. *Dict. allem.*

[5] Les prémices se cueillaient dans les florales.

[6] Les Gaulois, selon César, se disent fils de Pluton.

[7] On sait que celle de Périgueux porte encore ce nom. *Besana*, premier sillon. *Dict. esp.*

[8] De là vient Ida-Canza où Bochica est transporté après sa mort; de là aussi l'anglais *Scant*, échantillon.

[9] *Calar*, prælibare. *Dict. esp.* Dans la mer, à l'embouchure du Rhin, sont des ruines qui ont toujours porté le nom de tour de Cala.

[10] Voy. thèses VIIIe et XIVe. Kalat-al-Ahmra, nom ibérique de l'Alhambra, signifie château des momies ambrées.

Digitized by Google

cieuse idylle de Polyphème[1] et Gala-thée, l'antique célébrité de Burdi-gala où se voit encore aujourd'hui la cale aux squelettes, les Téo-calli[2] du Mexique; enfin on les a appelées tours de *Mello*[3]; quelle est la ville de France qui n'a point sa promenade menant au mail? Le mail et ses mystères ont disparu de nos contrées, et quelques mots de notre langue[4] sont tout ce qui nous en reste; mais l'Irlande en a retenu le nom de Milidt, et ses habitants, le nom de Milésiens[5].

Les anciens livres bien interprétés nous font connaître ces détails; ainsi les Hébreux appartiennent pleinement à cette réaction indépendante et morale; nous les voyons partout détruire des forteresses; mais un de leurs rois voulut revenir à l'ancienne tyrannie; *Salomon*, dit la Bible[6], *ayant reçu la visite de la reine de Saba, rétablit le Mello*; *alors Jéroboam, de la famille de Serva, se révolta contre le roi.*

On comprend, d'après ce qui vient d'être dit, que, dans les régions celtiques, une même nation porte parfois des noms différents, dont les uns sont restés des anciennes mœurs, et les autres sont empruntés aux dernières révolutions.

[1] Polyphème, fils du Dieu du trident

[2] Dans la langue des Garanis, *Teo* signifie mort. DUGRATY.

[3] Voy. thèse XXe.

[4] Les châteaux de la fée Mélusine; le dicton vulgaire de la lune de miel. On voit encore des vestiges de ces tours à Saint-Mihiel, à Périgueux, dans l'île de Rhé. L'Angleterre fut appelée *Ile de miel*. AUG. THIERRY.

[5] L'ancien mot *Miles romanus* a aussi cette origine.

[6] Voy. *Rois*, liv. III, ch. IX, v. 24, et ch. XI, v. 26.

Digitized by Google

C'est surtout dans les contrées d'émigrations germaniques que les populations ont été désignées par des mots nouveaux. Ainsi, comme le mouvement était parti des bords du Hélion, on appela Hel-man[1], Hel-leen, Héliou-Basileus, l'homme voué au nouveau culte, et de là tirèrent leur nom les peuples nombreux situés au delà du Rhin, qui devinrent ainsi les Allemands, les Hellènes, les Perses, sur qui régnait le fils du soleil. Ce fut seulement à l'orient de la Baltique que la ligue trouva une invincible résistance; la déesse des Esthoniens avait là ses fidèles dévoués établis pour pousser en avant la propagation de l'œuvre; ils portaient, dit Tacite, l'image du sanglier pendue à leur cou; c'est pourquoi du mot *Sus*[2] ils furent appelés *Suiones*, et du mot *Boar* ils reçurent plus tard le nom de *Borusses*, dont nous avons fait Prusse; ces associations militantes, déjà connues des Latins, combattaient encore au moyen âge sous les noms de chevaliers Teutons, Rose-croix, Porte-glaive, Livoniens; mais, malgré tous leurs efforts, les peuples purent conserver jusqu'à nos jours des vestiges de leurs anciens monuments.

Les Gaulois, comme les Callaïques d'Espagne, les Calédoniens[3] d'Écosse sont, d'après la racine de leur nom, les habitants primitifs du pays; bien qu'ils eussent accepté les mœurs celtiques, les Romains ont toujours

[1] *Man*, homme; *leen*, fief; *basileus*, vassal. *Hel-man*, *Hel-leen*, *Heliou-basileus* signifient donc également vassal du Hélion. *Helios*, comme il a déjà été dit, désigne tout à la fois la Meuse et le soleil.

[2] *Sus*, *boar*, sanglier. *Si*, en chinois-coréen, *Taya-Su*, en garanis, ont le même sens.

[3] *Calar*, goûter. *Dict. esp.*

Digitized by Google

continué à leur donner l'ancienne dénomination; quand les peuples, longtemps avant César, s'étaient affranchis de la tyrannie héréditaire, on les avait appelés libres, *frei*, Francs; quand il fallut de nouveau se débarrasser des Romains, ils reprirent cet ancien nom, ce qui fit appeler France[1] le pays des Gaulois.

En Angleterre[2], le nom le plus ancien est Albion[3], et, jusqu'à nos jours, les poëtes gaëlics n'ont jamais cessé d'appeler l'Écosse Albanie; ce mot, comme nous l'avons vu[4], appartient aux anciens mystères; les propagateurs des nouveaux principes, ayant conquis à main armée la plus grande partie du pays, ainsi que la Chersonnèse Cimbrique, se maintinrent dans ces deux contrées; les deux peuples portèrent le même nom de Saxons[5] qu'ils diversifièrent en s'écrivant Thanes dans un pays et Danes dans l'autre.

En Espagne, la croisade celtique fut pleinement maîtresse; les nouveaux Ibères soumirent les anciens Espagnols, et le peuple porta indifféremment les deux noms.

[1] Vers l'an 241 on trouve tout à coup les peuples du Nord appelés Francs; ce mot n'appartenait à aucune des langues du pays; il était donc ancien.

[2] Eng-land, la terre triangulaire; on appelait de même *Angli* les peuples qui étaient à l'angle du Jutland.

[3] Aristote cite Albion et Ierné; mais Albion était déjà mentionné dans Pythéas de Marseille, et Ierné dans les Argonautiques d'Onomacrite.

[4] Voy. thèse XIIIe.

[5] Le rivage breton est appelé *Littus saxonicum* dans la *Notitia dignitatum Imperii*, faite en 404, longtemps avant la prétendue invasion saxonne. Le rivage occidental du Jutland était habité par des Saxons, selon Ptolémée.

Digitized by Google

L'Italie garda sa dénomination primitive; on s'y souvenait d'anciens tyrans exerçant des droits insupportables, marqués par les noms significatifs de *Tarquinius*, *Calatinus*, *Priscus;* ils venaient, disait-on, de la Tyrrhénie et furent chassés par les Latins; ce qui est la répétition légendaire de tout ce que nous avons dit des Tiernes chassés par les Leudes.

Les échappés de toutes ces révolutions, comme nous le voyons par Thucydide, accoururent dans les îles de la Méditerranée, vécurent de piraterie, formèrent mille petites républiques de courte durée, firent des légendes de tout ce que nous venons de dire, et voilà les Grecs.

Appendice sur les mœurs modernes.

Nos mœurs se composent de tous les débris des transformations successives que la société a subies. Nos usages, nos peintures, nos dictons, nos fêtes, tout cela remonte au delà du moyen âge, au delà des Romains, au delà de toute histoire, et se rattache à quelqu'une des institutions que nous avons étudiées.

J'en cite quelques exemples :

— Nos vieilles cathédrales, en se reconstruisant d'âge en âge, conservaient toujours fidèlement les mêmes symboles et, par eux, le souvenir des plus anciens mystères. On y[1] voit, entre autres figures, un Génie,

[1] Ce symbolisme se retrouve chez tous les peuples de l'Asie. Il est représenté en bas-reliefs dans les cathédrales de Paris, Arles, Bourges, Amiens, Chartres; on le voit sur le tombeau de Paul III, au Vatican. *Bibl.* JACOB. *Curios. théol.*

Digitized by Google

tenant en main une balance et pesant les bonnes et mauvaises actions du défunt; les anges d'une part, les démons de l'autre, cherchent respectivement à faire pencher le plateau qui est de leur côté. Image de l'ordalie funéraire pratiquée sur l'Escaut, où la bière du défunt, débattue entre les flots montant et descendant, attendait sa sentence. Schel, nom celtique du fleuve, fut bizarrement transformé par le peuple en saint Michel[1].

— Les Hébreux pratiquent, avant le jour du mariage, une cérémonie qu'à tout hasard nous nommons fiançailles, mais qui n'a aucun rapport avec ce mot, et serait complétement ridicule si elle n'était un souvenir d'une tradition respectable. La famille s'assemble, et là, en présence de la jeune fille, le personnage le plus vénérable, quelque vieil oncle, brise une cruche[2] en la laissant tomber par terre. Le symbole de la cruche cassée remplace, chez cette nation, une réalité ancienne et tyrannique. Dans les mystères, rien ne périt; à mesure que les mœurs s'épurent, les pratiques qu'on ne peut plus tolérer revêtent une autre forme[3] et se conservent.

— Nous voyons par l'origine des étrennes comment l'affranchissement moral fut symbolisé chez les Ro-

[1] Saint Michel, dans la Bible, est étranger à cette idée de balance. De *Ag*, qui signifie eau, cette lutte s'appelait *Agonia*.

[2] *Krug*, cruche; *Krachten*, violer. *Dict. saxon.*

[3] Les Hébreux ne savent pas l'origine de ces pratiques; ils disent aujourd'hui que plus il y a de fragments dans la cassure, plus nombreuses seront les années de bonheur.

Digitized by Google

mains. Nous avons déjà parlé[1] de la haute faveur réservée au brave, *Strenuus*. Quand les peuples eurent régularisé l'union conjugale, ce ne fut plus la bravoure qui étrenna à la renaissance de l'année; la cérémonie fut mystiquement remplacée par l'offrande d'une fleur significative, la verveine[2]. Les Romains, ayant perdu le sens de tous ces mythes, racontaient que Tatius, roi des Sabins, pénétrant dans le Capitole, offrit une verveine à la jeune Tarpéia[3], et que ce fut là l'origine des florales et, par conséquent, des étrennes[4].

— Nos législateurs sont encore sous l'influence de droits qui depuis bien longtemps n'existent plus. Nous avons vu que l'héritier, sous une forme changeante, était toujours le propriétaire primitif. Quand le mariage eut obtenu son plein droit, on continua sans aucune raison d'appeler héritier celui des enfants qui naissait le premier, quoiqu'il fût du même sang que les autres; les Celtes lui donnèrent la totalité des biens, à la charge de nourrir les cadets; les Coréens, les Hébreux lui faisaient double[5] part; et, dans nos Codes, nous inscrivons toujours que *l'héritier continue la personne du défunt*.

— Notre droit social a aussi de profondes marques du passé. On sait qu'il existe, dans tous nos pays, des

[1] Thèse XVe.

[2] En celtique, *Yzerkruidt*, la fleur d'Assur; or, *Assur*, *Æsar* chez les Étrusques, dérive de *Haus-Herr*, le maître de la maison. DARSY. *Dict. flam.* SUÉTONE. *Vie de César*.

[3] *Tarbea*, tranchoir, grande salle. OUDIN. *Dict. esp.*

[4] Voy. *Encycl. méthod.*

[5] *Deutéron.*, ch. XXI, v. 17.

Digitized by Google

races d'hommes rejetés de la société, dont l'origine est inconnue et qui semblent frappés de quelque ancienne malédiction; on leur donne différents noms; on les appelle Coliberts dans le Poitou, Burins en Bresse. Kalibaert est le nom que portait le seigneur du village [1], et Boer, le *puer* des Latins, était son sujet. Les noms, les traditions de ces deux provinces, marquent en effet que le droit matrimonial a dû tarder à s'y faire jour [2], tandis que, dans le reste du pays, le ridicule poursuivait tout fiancé qui avait encore la faiblesse de subir une honte tyrannique; on plaçait son buste à califourchon [3] sur un âne et on le promenait en dérision. Évidemment le charivari n'a plus d'à-propos; mais il est resté dans nos mœurs comme simple amusement du peuple.

— Lorsque le christianisme apparut sur la limite de l'Europe et de l'Asie, il présenta aux deux mondes sa doctrine; l'Asie n'était point prête; elle aima mieux rester dans ses vieilles mœurs et attendre Mahomet; l'Europe, sortie de la fange du passé, regardait vers l'Orient, d'où elle était avertie que devait venir sa transformation. Le christianisme vint et s'y plaça comme dans son domaine; il fit le triage des institutions que

[1] *Kalibaert*, seigneur du village; *Boer*, paysan. DARSY. *Dict. flam.*

[2] Dans le Bugey, il est d'usage que la jeune épouse, au jour de ses noces, soit enlevée par un vieil oncle qui la retient durant trois jours. Pendant ce temps, on ne donne au mari que du pain bis, du vinaigre, des amertumes de tous genres, tandis que la jeune femme est nourrie de bisques, de miel, de fruits exquis.

[3] Nous avons expliqué les mots *Cala*, *Furche*, et leur sens primitial.

Digitized by Google

les Celtes lui avaient préparées, s'assimilant ce qui l'aidait à grandir, rejetant ce qui ne pouvait lui être d'aucun usage. Le peuple recueillit toutes ces défroques des anciens cultes et en fit des jeux, des images, des coutumes, des légendes ; de sorte qu'aujourd'hui, nos voyageurs qui parcourent l'Orient sont surpris d'y trouver encore, à l'état de religion, des institutions et des pratiques dans lesquelles ils reconnaissent tous les divertissements populaires de nos contrées.

Telles sont nos mœurs.

Digitized by Google

SEIZIÈME THÈSE.

ANTIQUITÉS TECHNOLOGIQUES DES CELTES.

Les Celtes se distinguent des autres nations par un esprit de recherche, une soif de tout connaître. Les premiers, ils ont pénétré les secrets de la nature et en ont tiré des applications utiles aux besoins de l'homme, aux arts, aux fantaisies du luxe. La série progressive de leurs inventions peut encore s'étudier dans les monuments qui nous restent d'eux et nous convaincre que, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours, bien loin d'avoir rien emprunté au dehors, ils ont donné aux autres peuples les principaux éléments de l'industrie et des arts.

Temps primitifs.

A une époque antérieure à toute tradition, nous étions dans l'état où sont aujourd'hui les peuples que nous appelons sauvages. Nous avons vingt fois renouvelé nos mœurs, et ils sont restés stationnaires; de sorte que les institutions élémentaires qui existent encore parmi eux doivent se retrouver chez nous à l'état de débris.

Digitized by Google

Les Péruviens et les Chinois, comme chacun sait, se servent, pour compter, de nœuds faits sur des cordes. En latin, le mot *Nodus*, nœud, a fait *Notare*, noter; le mot *Ligare*, lier, a fait *Legere*, lire. Nous nous sommes donc autrefois servis de nœuds pour lire et nous les avons passés d'un côté aux Chinois et de l'autre aux Péruviens qui les ont gardés jusqu'à ce jour.

Nous avons pu retrouver, dans les tombes de nos pères, leurs haches en silex; mais ils avaient aussi des épieux en chêne dont la pointe était durcie au feu. En celtique, *Hout* signifie bois et de là est venu le verbe grec *Outan*, qui veut dire blesser[1]. Cette expression se rencontre surtout dans Homère et les plus anciens poëtes.

On sait comment les peuples sauvages se procurent du feu; ils forent une planche au moyen d'un bâton aigu qu'ils font tourner avec une rapidité qui enflamme le bois; or, dans nos langues, *Brennen*, brûler, dérive de *Booren* qui signifie forer. Chez d'autres nations, c'était d'un caillou qu'on tirait le feu; *Key*, caillou, a formé le garanis *Caa*, le chinois-japonais *Kua*[2], qui tous désignent du feu, et le verbe grec *Kaiein*, qui veut dire brûler.

Cicéron se glorifie d'avoir reçu à sa table un Druide des Gaules et d'avoir parlé science avec lui; mais ces docteurs des nations avaient commencé, comme tous les sorciers des peuples primitifs, par dire simplement la

[1] Blesser avec un pieu aiguisé. C'est l'*Outis* de Polyphème.
[2] SIEBOLD.

Digitized by Google

bonne aventure. En Amérique, chez les Mongols, chez les Indiens, un devin étant consulté se tient debout sur un talon, tourne peu à peu sur lui-même, et bientôt avec une rapidité qui donne le vertige à ceux qui le regardent; il tombe enfin évanoui et, à son réveil, interprète les songes qui lui sont venus. Nous avons abandonné depuis longtemps cette sorcellerie élémentaire; mais on reconnaît encore quelques-uns des mots qui servaient à la désigner. Le jongleur, après son tournoiement, était comme en délire; *Dul*[1] est le mot celtique qui exprime cet état, et de là nous appelons *Tol* la toupie qui imite le jeu du sorcier, *Tolck*, le devin, l'interprète qui révèle les choses cachées; également le mot *Nabi*[2], qui signifie prophète, laissa dans nos langues l'expression *Nap*[3] pour signifier sommeil, c'est-à-dire le sommeil extatique du jongleur.

Nos aïeux durent avoir, dans ces temps primitifs, un usage que l'on retrouve chez les peuples barbares, celui de boire dans le crâne de leurs ennemis; c'est ainsi que notre mot *Schael*[4], qui veut dire écuelle, dérive de *Scull*, crâne; *Kop* signifie tout à la fois une coupe et une tête; les Ibères n'ont même pas déguisé la chose en appelant le crâne *Calabera*[5], littéralement coupe à boire. En outre, comme les peuples des temps homériques, comme les Achéens sur la tombe de

[1] *Dul*, *tol*, *tolck*, mots flamands.

[2] Ancien mot celtique qu'on retrouve dans les livres des Hébreux et des Arabes. Thèse XIe.

[3] *Nap*, sommeil; *Nappy*, écumeux, furieux. *Dict. angl.*

[4] *Schael*, coupe. Darsy. *Dict. flam.*

[5] Dans *Calabera*, *cal* est pour *schael*.

Digitized by Google

Patrocle, nous avons immolé nos prisonniers de guerre; d'où viendraient *Hostia*, *Victima*, si ce n'est de *Hostis*, *Victus?* Mais il est une accusation plus sérieuse que semble surtout révéler notre langage; le vieux mot gaulois *Viande* a une étrange ressemblance avec *Viandt*[1], ennemi; et de plus, l'anthropophagie, comme nous voyons par les peuples qui en ont conservé l'usage, se dit *Poru*[2]; or, les Grecs semblent avoir tiré de cette ancienne expression leur mot *Bora*[3] pour désigner une gloutonnerie repoussante; ce qui indiquerait que nous avons eu, dans toute leur brutalité, les mœurs des premiers humains.

Cités lacustres.

Ces mœurs primitives se sont peu à peu modifiées. Sans doute, il serait impossible de suivre le progrès de leurs perfectionnements; mais un hasard nous a fait retrouver, dans ces derniers temps, une page isolée de nos annales industrielles.

Quand les cités lacustres furent livrées aux flammes, les produits de tous genres qu'elles renfermaient furent précipités au fond des lacs parmi les décombres; une couche limoneuse les recouvrit avec le temps et les conserva jusqu'à nous sans graves altérations. L'étude de ce précieux dépôt peut donc nous donner une idée

[1] *Viandt*, en flamand, *Feind*, en allemand, signifie ennemi.

[2] DUGRATY. *République du Paraguay*, ch. IV.

[3] *Bora*, en grec, gloutonnerie. *Porra*, en espagnol, désigne la massue dont on assommait la victime humaine. Bourreau, en français, dérive de là.

Digitized by Google

de ce qu'était la civilisation de l'homme à une époque où le reste du monde, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Babylonie, le plateau asiatique[1] était encore ou barbare ou inhabité.

C'est dans les lacs de Suisse que les recherches ont été conduites avec le plus de soin[2]. Là, les cités les plus anciennes n'offrirent pour armes que des haches en pierre, des poignards en bois de cerf, des pointes de flèche en silex ou en os, et cent autres instruments façonnés des mêmes matières. Dans d'autres bourgades plus récentes, les armes sont en bronze, ainsi que tous les objets tranchants qui servent aux besoins vulgaires; ce bronze est toujours composé de cuivre et d'étain; le bronze des Égyptiens, des Grecs, des Étrusques, contient ordinairement du plomb, celui des Helvètes, jamais. Enfin, quelques stations plus modernes avaient, dans leurs décombres, des épées en fer.

A l'époque où paraît ce métal, les géologues[3] ont remarqué qu'une race forte et guerrière subjugua la plus grande partie de l'Europe occidentale; du nord au midi, partout où elle a étendu ses dévastations, les épées retrouvées ont entre elles une remarquable analogie; toutes sont du type gaulois, sans garde ni croisière. A la Tiefenau, en Suisse, on a découvert tout un champ de bataille qui peut nous donner une idée des

[1] Aujourd'hui le géologue creuse partout; il a trouvé des antiquités fossiles en Europe et en Amérique, mais point en Asie; cette contrée doit avoir été colonisée fort tard.

[2] Le Hon. *L'homme fossile*, passim.

[3] Voy. Le Hon. *L'homme fossile*, et thèse XVe.

Digitized by Google

guerres préhistoriques; on y trouva des épées gauloises, des roues de chariot, des mors argentés, des cottes de maille, des monnaies avec l'effigie du cheval celtique. C'est évidemment dans ces rudes conflits que furent faites ces ruines cyclopéennes que l'on remarque partout sous notre sol, et surtout que furent incendiées les cités lacustres; et si, après ces destructions, on retrouve encore quelques établissements de ce dernier genre, ils ne servaient plus que d'arsenaux en garantie contre les surprises de l'ennemi.

Après la théorie que nous avons exposée sur la navigation phocéenne, nous ne devons pas être étonnés de rencontrer dans nos cités lacustres, quoique placées au centre des terres, de rencontrer, dis-je, des produits lointains. En Helvétie arrivaient sans peine l'étain du Cornouailles, l'ambre de la Baltique, et, en effet, des colliers en ambre ont été retrouvés dans les dépôts les plus anciens, parmi les débris du silex taillé.

La religion de ces peuples primitifs était toute symbolique[1]; les objets qui la figuraient abondent dans les débris lacustres; ils paraissent encore rudimentaires; pourtant on voit que ce sont les mêmes qui, dans les siècles suivants, se retrouvent dans toutes les religions, mais, naturellement, taillés avec plus de recherche; on y distingue surtout des croissants lunaires[2] en argile ou en bronze, des amulettes trinitaires[3] formés de trois tiges, partant d'un anneau de suspen-

[1] Thèse X^e^.

[2] Thèse X^e^.

[3] Voyez-en les figures dans Le Hon. *L'homme fossile*, ch. XVI.

Digitized by Google

sion et se terminant chacune par un globule, exactement comme les pendants d'oreilles de Junon, tels qu'ils furent plus tard décrits dans l'Iliade[1].

A cette époque reculée, à cet âge préoriental, les peuples celtiques avaient déjà une industrie remarquable ; ils se paraient de bracelets, de colliers finement ornementés, fabriquaient des tissus de lin, des dentelles, cultivaient le blé, l'orge, les pois, la vigne, savaient faire le pain ; et tous ces produits, nous les retrouvons au fond de nos lacs, parmi les silex taillés, les ossements de renne, de rhinocéros, de mammouth, parmi les débris de l'ancien monde.

Les Romains nous ont conté que Lucullus, revenant de Cérasonte, dans son expédition contre Mithridate, en avait rapporté la cerise inconnue à l'Europe jusque-là ; saint Jérôme, en envoyant à une personne un panier plein de ce beau fruit, y joignit une lettre qui rappelle cette origine asiatique. Au temps où l'on inventait cette fable, étaient déjà, depuis des milliers d'années, au fond de nos lacs, des pots remplis de cerises, et que nous avons retrouvés parmi les autres débris[2].

Iles Cassitérides.

Il y avait parmi les peuples orientaux un souvenir confus d'îles situées dans le voisinage des Gaules, où les flottes phéniciennes allaient chercher l'étain. Strabon

[1] *Iliade*, XIV, 182.
[2] Le Hon. *L'homme fossile.*

Digitized by Google

les place au nord de l'Espagne et les nomme Cassitérides; dans Ptolémée, elles sont appelées Iles des Dieux[1].

Ce qui surprend, c'est que les auteurs anciens, tout en citant et décrivant l'Angleterre, parlent encore d'îles Cassitérides qui sembleraient ainsi en être distinctes. Le savant Camden, après avoir pesé tous les témoignages, pense que ces îles sont les Sorlingues; mais cette opinion est trop évidemment fausse pour qu'on puisse s'y arrêter; les Sorlingues n'ont point d'étain, tandis que l'Angleterre en a des mines inépuisables. D'où vient donc la confusion?

Il y a deux Angleterre que Camden n'a point su reconnaître : l'une, primitive, mystérieuse, se rattache à la religion antique dont nous avons, plus haut[2], révélé les secrets; son étain, exploité dès les temps les plus anciens, pénétrait par la navigation phocéenne[3] dans l'intérieur des terres, en Helvétie, en Asie, chez les Indiens, en Chine[4]; la Bretagne, pour ses établissements moraux, était appelée Cassitéris[5]; c'est pourquoi l'étain qu'elle produisait fut transporté partout sous ce nom, et les peuples, tout en s'en servant, finirent par oublier que c'était le nom du pays d'où il venait; l'autre Angleterre est celle de l'histoire; César,

[1] Les deux Cassitérides, les deux îles des Dieux ne sont autres que les deux îles bretonnes.

[2] Voy. thèse XVe.

[3] Voy. thèse Ve.

[4] Voy. thèse XIIe.

[5] Voy. thèse XVe. Castrum, castor, cassitéris, chester ont la même racine.

Digitized by Google

en la faisant connaître, avait perdu le souvenir de sa célébrité primitive; on la traita comme un pays différent du premier; et les auteurs décrivirent la Bretagne, citèrent Cassitéris, sans se douter que c'était la même contrée.

Ici se placent quelques questions du plus haut intérêt.

Les bronzes des lacs helvétiques sont généralement composés d'une partie d'étain pour neuf de cuivre; il en est de même de ceux que l'on retrouve dans les nombreux tumulus de Hallstadt[1], près de Saltzbourg en Autriche, ainsi que dans les ruines de Ninive[2]. L'étain arrivait donc dans ces pays éloignés des mers, par la navigation phocéenne.

L'enseignement courant, n'ayant aucune idée de cette navigation dont les Grecs n'ont point parlé, prétend que ce sont les habitants de la petite ville de Tyr, en Asie, qui allaient chercher ce métal aux îles Cassitérides et le répandaient dans le monde entier. Mais la géologie est encore venue placer son mot dans cette question. En explorant les tombes des Étrusques, des Égyptiens, des Grecs, des peuples maritimes, justement de ceux qui devaient être en communication avec ces Phéniciens, on n'a trouvé qu'un bronze falsifié où le plomb remplace presque complétement l'étain. Hérodote nous dit bien que les vaisseaux de Tyr, longeant la côte de Syrie, allaient jusqu'en Égypte, où ils faisaient quelque trafic, mais ils ne poussaient pas plus

[1] Le Hon. *L'homme fossile.*

[2] Et même dans des fouilles faites en Amérique.

Digitized by Google

loin, et, d'après le récit de l'historien, il n'est question ni d'étain, ni des îles Cassitérides.

Au reste, l'école phénicienne, ne pouvant subir le contrôle de la science moderne, est depuis longtemps en discrédit; on s'est porté ailleurs et l'on s'est demandé si nos arts industriels ne nous viendraient point de l'Inde ou de la Chine. L'étain est connu dans les ouvrages sanscrits, mais il y porte le perfide nom de Castira; de l'aveu des plus intrépides asiomanes, l'île Cassitéris est dans l'océan Occidental; d'où vient donc ce nom celtique dans les écrits des Brames? Si les deux peuples asiatiques que je viens de citer ont été industriels, ils ont dû avoir entre eux tout un courant de commerce maritime, et, par conséquent, visiter et connaître à fond les îles de la Sonde qui se trouvent sur leur route; là se voit la seule mine importante d'étain qui soit en Asie. Jamais les Asiatiques ne s'en sont doutés; ce sont les Hollandais qui, arrivant dans ces parages, en commencèrent l'exploitation vers 1710. Aujourd'hui l'étain de Banka alimente l'Asie, et l'étain du Cornouailles continue à fournir l'Europe.

La Bretagne, pour les mystères de ses monuments druidiques, fut appelée Ile des Dieux; or, c'est dans la région de ces mêmes monuments que se trouvent les mines d'étain et l'origine de l'industrie métallurgique. Dans les pays où ont pénétré les colonies des Celtes, on doit donc s'attendre à trouver la religion associée aux arts et le souvenir de l'île mère.

Par exemple, nous avons vu qu'en Bretagne le druide suzerain, Ambrosius, était placé sur le Stone

Digitized by Google

henge, et que les immortels étaient rangés autour de lui[1]; mais ces temples de dolmens n'étaient point tracés au hasard; ils représentaient tous quelque phénomène astronomique dans ses rapports avec les traditions du calendrier; c'étaient de vastes cadrans qui servaient à régler les périodes religieuses. Les grands monuments décrivaient les révolutions séculaires et annuelles; d'autres, comme le cromlech de Biscawen, computaient les dix-neuf années de la période luni-solaire, ce que nous appelons nombre d'or; les petits cercles d'Avebury, formés de quarante-deux pierres, servaient à déterminer les quarante-deux jours de pénitence et de joie qui, chez les Celtes, en Égypte, à Ninive, à Mexico, dans tout le monde druidique, précédaient et suivaient la grande fête de l'expiation; il en est de même des autres constructions druidiques.

Les peuples éloignés ont conservé des souvenirs de ces antiques et solennelles institutions. Ainsi, les Mexicains[2], pour mesurer leur siècle, avaient aussi un grand cercle composé de 52 pierres; le soleil était au centre; une aiguille, avançant d'un degré chaque année, les avertissait de l'espace déjà parcouru. Les Chaldéens avaient, pour calculer le temps, trois grandes périodes qu'ils nommaient *Sos*, *Nère*, *Sare*, mais qui laissent aisément voir leur origine celtique; en effet, nous savons par Pline[3] que les Celtes comptaient par générations de trente ans; or, les trois

[1] Nous verrons ailleurs que c'est là l'origine de l'olympe homérique.
[2] *Histoire de la conquête du Mexique.* De Solis, III, 17.
[3] Liv. XVI.

Digitized by Google

périodes chaldéennes sont des multiples exacts de ce chiffre; il fallait 2 générations pour un Sos, 20 pour un Nère, 120 pour un Sare; la base de ce calcul[1] asiatique est donc dans la région des Celtes.

Les Grecs et les Romains avaient également de nombreux souvenirs qui nous reportent aux monuments de Bretagne. En Bretagne, les constructions druidiques étaient de véritables cadrans, qui, en conséquence, s'appelaient *Dial*, indicateur; or, ce mot est congénère du verbe grec *Déloein*, indiquer; ce tableau du ciel[2] était, comme nous le voyons encore aujourd'hui, entouré d'un retranchement sacré appelé *Mound*, d'où le mot *Mundus*, pour désigner l'univers; sur les pierres qui formaient cette enceinte olympique, étaient les momies, c'est-à-dire les grands-aïeux[3], *Oor-ahn*[4]; ce qui fit donner au ciel le nom d'Ouranos; ces images vénérables furent imitées en Grèce, et, venues du pays des Bretons, elles s'appelèrent *Bretas*[5]. Plusieurs légendes mythologiques nous ramènent également à l'Ile des Dieux; ainsi, Junon, chaque fois qu'elle perdait sa fleur[6], la retrouvait, dit-on, dans les eaux du Canathe[7]; ce qui nous

[1] *Calculus*. Le cercle des douze pierres, élevé par Josué, s'appelait *Galgala*.

[2] Ces pierres, aujourd'hui brutes, ne sont que des vestiges d'une plus vaste construction; elles étaient, par l'art des Cyclopes, revêtues d'airain. C'est le palais des dieux construit par Vulcain.

[3] Ce sont les *Pitri* des livres sanscrits.

[4] *Oor*, grand; *Ahn*, parent. *Dict. celtique*.

[5] *Bretas*, statue ancienne. *Dict. grec*.

[6] La fleur que Junon tient en main désigne les florales; d'une fleur que lui donna la déesse Flore naquit le dieu Mars.

[7] PAUSANIAS, II, 38.

Digitized by Google

retrace figurativement les florales d'Avebury ; au centre de ce magnifique cromlech est la source du Kenneth[1], qui emportait dans la mer les impuretés de l'ancien Olympe.

D'après ce que nous avons dit des calendriers mexicains, on voit qu'ils ont été copiés sur les monuments druidiques, et peuvent nous aider à les comprendre ; ils semblent, avant tout, former une image du monde, un tableau des révolutions du ciel ; le soleil est toujours au milieu et le mouvement se fait autour de lui.

Les langues anciennes ont des mots qui sont inspirés par cette antique croyance ; ainsi, en latin, *sol* signifie soleil, *solium* désigne son trône, c'est-à-dire le dolmen central, autour duquel roulent les jours, les mois, les années, les périodes séculaires.

On était donc alors dans le système qui place cet astre au centre du monde ; système que les peuples ont laissé perdre et que l'audace moderne a dû reconquérir.

Il est encore sur ces mêmes calendriers une autre observation qui nous fera comprendre ce qu'était la science chaldéenne. Les degrés que parcourait successivement l'aiguille formaient différentes figures ; ainsi, les pierres, qui retraçaient circulairement les sept jours de la semaine et qui sont encore connues dans le Cornouailles sous le nom de *Seven-Stones*, portaient chacune l'image d'une divinité[2] ; celles qui figuraient les

[1] Affluent de la Tamise.

[2] *Lunæ dies*, *Martis dies*, *Mercurii dies*, etc.

Digitized by Google

mois avaient des signes tirés des tables de Mithra[1], comme le Bélier, le Taureau, les Gémeaux et le reste[2]; sur celles qui décrivaient les années étaient des emblèmes analogues, ainsi que nous le voyons par le calendrier mexicain où les années étaient désignées par un Lapin, un Roseau, un Caillou, une Maison. Quant à celles qui correspondaient aux quarante-deux jours[3] d'observation religieuse, on avait inscrit sur chacune d'elles un emblème moral. A la naissance d'un enfant, les Eubages, pour parler le langage de ces anciens mystères, cherchaient l'aspect du ciel[4], et, en combinant les différents symboles dont nous avons parlé, prédisaient son horoscope.

Toutes les mythologies anciennes ont des souvenirs de ce que nous venons d'exposer. Le terme, exclusivement celtique, pour exprimer ce tracé circulaire est *Keer*[5], qui signifie période, tour qui finit pour recommencer. Les Grecs en ont tiré le mot *Kairos*, qui signifie simplement temps; les Latins, comme ce retour annuel est célébré par la grande fête de l'expiation, ont fait entrer ce primitif dans leur mot *Cœre-monia*[6].

[1] Voy. le culte de Mithra et la méthode phrygienne de consulter ses signes avec un tambour. Thèse XIe.

[2] Ramekens (*Ram*, bélier); Ossendracht (*Ochs*, taureau); Tuiston (*Twist*, jumeau), etc.

[3] C'est-à-dire six semaines. L'Église chrétienne a maintenu ces traditions.

[4] C'est le mot de *De Solis* en parlant des calendriers mexicains.

[5] *Keer*, période, tour qui finit. Darsy. *Dict. flam.* De là Keer-messe, Keer-nevel, Keer-mon (*Cœremonia*), etc.

[6] Keer-mon. *Keer*, période; *maen*, lune. L'immolation victimaire de la Pâque a toujours été réglée sur le cycle lunaire.

Digitized by Google

Quand la période cyclique était arrivée à sa fin, alors, comme nous venons de le dire, se faisait la grande fête. Primitivement, c'était une victime humaine[1] que l'on y sacrifiait; mais plus tard elle fut remplacée par une Gilde[2], c'est-à-dire par un animal équivalent, un bélier[3], par exemple. Le mot *Keer*, qui désigna originairement cette victime humaine, se reconnaît encore dans le latin *Caro* et dans le grec *Kreas*, qui signifient *chair*. En Amérique, le grand Caraïbe, quand les Européens sont arrivés dans ce pays, pratiquait encore en nature cette antique expiation; le Dévoué[4] était attaché au gnomon[5], mis à mort et mangé; mais, dans notre ancien continent, on a depuis longtemps usé de substitution; seulement on conservait à la cérémonie ses noms primitifs : ainsi les Phéniciens appellent toujours le bélier *Car;* en celtique *Keeren* signifie expier, purifier; dans le fameux temple de Mylasa, le pontife qui immolait le bélier victimaire s'appelait lui-même Carès.

Chez d'autres peuples le nom est changé, mais le

[1] *Homine primum cæso*, dit Tacite, en parlant de l'expiation annuelle des Suèves, adorateurs de Herta.

[2] *Gild*, équivalent, banquet, prostituée, doré. DARSY. *Dict. flam.* Tous ces mots nous expliquent le mystère; on sait qu'on dorait les cornes du bélier, du taureau immolés.

[3] Au temps où l'équinoxe commençait au Taureau, c'était un taureau qui était la victime équivalente, qui servait de Gilde; d'où le bœuf gras se nomme, encore aujourd'hui, Gildos (*Gild*, équivalent; *os*, taureau).

[4] *Devotus*, dans Lucain et les autres poëtes, signifie dévoué comme victime expiatoire.

[5] Sur le dolmen central. Nous avons, dans Villemarqué, le chant de la victime sur le dolmen.

Digitized by Google

synonyme qui le remplace laisse voir facilement qu'il s'agit du même mystère. Ainsi *Borro*, en espagnol, veut dire agneau mâle d'un an, et *Borrar*, effacer; ailleurs l'agneau de la Pâque[1] s'appelle *Agnus*, et purifier se dit *Agnizein*[2]; *Ram*, qui dans la langue celtique signifie bélier, semble être le mot qui se rencontre le plus généralement; il forma d'abord, dans la même langue, le verbe *Ruymen*, nettoyer, mais surtout il nous explique les mystères de Rome[3], aux bords du Tibre, de la Raymi[4], à Cusco, de Rama[5], dans l'Inde, du Ramazan, chez d'autres peuples; et l'on se préparait ainsi au banquet expiateur pour effacer d'avance la tache contractée par le dénouement de la ceinture[6], en celtique, *Riem*.

Le nombre si étrange des 42 dolmens eut aussi son écho dans tout l'Orient; c'est, à Babylone, un temple qui reste sans toit pendant 42 générations; c'est l'Amenthi d'Osiris, où siégent, en cercle, les 42 juges des morts; c'est Thot qui laisse aux Égyptiens la science astronomique, les tables du soleil, dont parle Héro-

[1] En hébreu, *Pesach;* la racine est l'ibérique *Paso*.

[2] En grec.

[3] A Rome se réunissaient chaque année quarante-huit tribus latines pour l'immolation du Ram.

[4] On y immolait un agneau noir. GARCILAS.

[5] Pendant la cérémonie, la foule répète continuellement : *Ram, Ram*.

[6] On déliait la ceinture dans les florales du temple olympique de Salisbury; ou, en style légendaire, un ancien roi ramassa, dans un bal, la jarretière de la comtesse de Salisbury. Une ceinture mystérieuse se voit aussi à Tortose en Espagne; là, l'ancien ordre de la Ceinture s'appelle aujourd'hui mystiquement : Ordre de la Hache.

Digitized by Google

dote, et 42 livres de morale; c'est Boudha qui donne aux Asiatiques 42 maximes.

Les peuples au sein desquels se trouvent les monuments druidiques des deux Bretagnes sont constamment appelés Belges dans les auteurs anciens; mais, par ce mot, il faut évidemment entendre les Druides. Comme ces derniers portaient une robe de lin, le Breton qui appelle le lin *Belech*[1] a toujours donné ce même nom à ses druides autrefois et à ses prêtres aujourd'hui.

Ces institutions, élémentaires dans nos pays, nous allons les retrouver, plus travaillées, en Égypte.

Si vous ouvrez quelqu'un de ces livres qui retracent comparativement les monuments des différentes nations, vous trouverez que les temples d'Égypte ne sont autres que les constructions des Celtes modifiées et embellies; les deux régions portent le même nom de Carnac; toutes deux offrent des temples à profondeurs mystérieuses, élevés avec un art différent, mais par une même inspiration. Ainsi, aux sources de la Tamise se trouve le temple cyclopéen d'Avebury; on y voit d'abord une enceinte circulaire et vaste[2], formée de pierres d'une grande hauteur[3]; deux avenues y conduisent, lesquelles sont bordées d'une double rangée de dolmens sur une longueur d'un mille anglais; on remarque, dans le grand cercle, deux cromlechs ayant, au centre, l'un un obélisque, l'autre trois[4].

[1] En phénicien, le lin se dit *Bad*, en irlandais, père se dit *Athair*; d'où les Belges sont souvent appelés Atrébates.

[2] Elle a 1,400 pieds anglais de diamètre.

[3] En moyenne, 20 pieds anglais de haut.

[4] Dans les temps que nous décrit Homère, nous voyons des portiques

Digitized by Google

Comme on le voit, c'est bien là l'ébauche des temples égyptiens; c'est de là que sont partis les constructeurs qui, s'exerçant à travailler la pierre, surent, arrivés en Égypte, tailler des corniches pour les temples et des sphinx pour les avenues; or, en Égypte comme en Gaule, les prêtres étaient revêtus de lin; c'est pourquoi les Latins, qui laissaient aux druides des Gaules le nom de Belges, appelaient les druides d'Égypte *Linigeri;* en Gaule, le *Belech* célébrait ses mystères à Is, à *Isca Silurum*, à *Isca Dumnoniorum ;* en Égypte, le *Linteatus senex*, comme l'appelle Tertullien, exerçait ses fonctions dans les temples d'Isis. On comprendra ainsi pourquoi le nom de Belge se retrouve chez tous les anciens peuples, et toujours avec la signification de grand et vénérable[1].

L'Inde a aussi conservé des souvenirs de l'Ile des Dieux; elle l'a représentée sous la forme d'un triangle, et jouant sur le mot *Oog*, qui signifie tout à la fois un œil et une île, elle a placé au milieu de cette figure un œil symbolique qu'on remarque dans ses temples.

On sait que les Anglais, en arrivant dans ce pays, trouvèrent, dans la bibliothèque sanscrite de Bénarès, une carte représentant l'île Cassitéris, c'est-à-dire l'Angleterre[2] avec ses trois angles; la Tamise y est

en bronze, des statues en or; l'ornementation ne se faisait qu'en métaux précieux; c'est dans la dégénérescence de l'art qu'en Égypte et en Grèce on tailla la pierre.

[1] *Balch*, en Irlande, *Balh*, en sanscrit, *Villca*, au Pérou, *Velica*, chez les Slaves, signifient grand et sacré.

[2] *Revue britannique*, 1833.

Digitized by Google

nommée ; on y compare les temples druidiques à ceux de l'Inde.

Période historique.

Les poëmes homériques citent surtout deux sortes de haches : Ἀξίνη, Πέλεκυς ; les Celtes, à qui elles sont empruntées, les appellent encore du même nom : *Axle*, *Pyl ;* mais, depuis cette époque primitive, ils en ont multiplié les formes et les noms[1]. Au temps de la période romaine, Sisenna écrivait : *Galli materibus*, *Suevi lanceis*, *configunt ;* or, ces Suèves étant errants[2], comme leur nom l'indique, ont répandu au loin l'industrie du fer et son application aux armes. Ainsi on les retrouve en Afrique sous les noms peu déguisés de *Numidi*[3], *Nasamones*, *Zouaves*, c'est-à-dire nouveaux Mèdes, nouveaux Samanes, Suèves ; ils y ont conservé jusqu'à nos jours les mœurs hospitalières que Tacite donne aux Germains ; comme les Germains, ils paraissent dans les médailles de Juba et sur la colonne trajane[4] tenant d'une main leur cheval et de l'autre une lance, la lance de Sisenna. Est-ce de l'Égypte que l'usage du fer leur serait venu ? Mais, *parmi les ruines journellement explorées dans ce pays*, dit M. de Caylus[5], *on n'a jamais rencontré le plus petit morceau de fer.*

[1] L'angon, le cateia, le copis, le materis.
[2] *Sweven*, errer. DARSY. *Dict. flam.*
[3] *Neu-maet*, *Neu-samane.*
[4] Voy. *Encycl. méthod*, sect. des Antiquités, art. Numides.
[5] *Recueil d'antiquités*, tome I, page 239.

Digitized by Google

Ce métal, si rare partout ailleurs, abonde dans les tombelles des anciens Celtes. A Vélu, près de Bapaume, on trouva, dans un de ces tumulus, une centaine de squelettes, des grains de verre, des épées dont le tranchant était en acier, *mais d'une trempe telle que nous ne pourrions aujourd'hui fabriquer de meilleures armes*[1]. Le nom de gallo-romains que l'on donne souvent à ces tombeaux semblerait faire croire qu'ils sont postérieurs aux Celtes; mais il est des preuves certaines de leur haute antiquité; ainsi, la *Via Icenia*[2], tracée par les Romains pour aller du Norfolk en Dorsetshire, traverse un de ces tumulus qui, par conséquent, préexistait à la domination de ce peuple. En outre, les tombeaux, qui environnent le Stone henge et qui sont aussi anciens que ce monument, renferment un grand nombre d'épées, de haches d'armes et d'objets de tout genre en fer. Cette contrée était voisine du Cornouailles, le centre métallurgique de l'ancien monde; là habitaient les *Dumnonii ;* or, les Grecs, qui avaient des souvenirs vagues de toutes ces choses, racontaient effectivement que Damnonée[3] était l'inventeur du fer.

Cette industrie se répandit dans tout l'Orient et, à mesure qu'elle se perfectionnait dans nos contrées, les perfectionnements s'y répandaient de même. Ainsi, au

[1] *Encyclopédie méthodique*, art. Tombeaux.

[2] *Histoire universelle des Anglais*, tome XIII, page 268.

[3] D'après les anciens et les marbres d'Arundel, Celmis et Damnonée ont inventé le fer. Celme est en Galice, dans le voisinage d'une montagne autrefois fameuse pas ses mines de fer. Les Grecs attribuent l'invention du fer aux Dactyles; mais le plus récent d'entre eux, selon Strabon, était *Damnoneus*.

Digitized by Google

temps des croisades, le moine Ruysbroeck fut envoyé par saint Louis au fond de l'Asie; il trouva[1] sur toute sa route des hommes de son pays; il parla flamand avec les habitants de la Crimée qui comprenaient son langage; il rencontra, dans les pays mongols, des Allemands et des Français employés à la fabrication des armes et des objets de toute nature. Par suite de ces relations, établies entre les deux pays, les Asiatiques apprirent peu à peu nos arts européens; des commandes nous venaient du fond de l'Asie[2], Guillaume Bouchier, de Paris, fabriqua en airain une fontaine merveilleuse pour le Grand-Khan de Caracorum, d'autres fondirent des idoles pour ces peuples orientaux.

Parlons maintenant de l'agriculture.

Les Romains, à l'époque de leur domination dans nos contrées, avaient visité la Grèce, l'Égypte, l'Asie; et pourtant, quand il s'agit d'agriculture, ils ne connaissent que la Gaule. Columelle, qui a fait le meilleur traité qu'ils aient eu sur cette matière, était de Cadix, pays celtique[3]; Virgile nous fait aimer, dans ses Géorgiques, la vie agricole des Gaulois cisalpins; Caton, écrivant *de re rusticâ*, n'emploie que des mots de nos campagnes : *Bennæ emantur*[4], dit-il, achetez des

[1] Nous avons sa relation en latin. Il y est appelé Rubruquis.

[2] C'est de là, dit Malte-Brun, liv. XX, que date l'industrie métallurgique que nous avons retrouvée chez ces peuples de l'extrême Orient.

[3] Thèse IXe.

[4] CATON, ch. XXIII. Festus ajoute : *Benna, linguâ gallicâ, genus vehiculi.*

Digitized by Google

binots, et son interprète, Festus, ne manque pas de nous prévenir que c'est un mot des Gaulois.

On cultivait évidemment chez les Celtes les meilleures espèces de grain, entre autres le *Sandalum*, qui était, selon Pline, un blé gaulois rendant la plus grande quantité de pain, le *Far* ou blé barbu, qui formait le pain sacré employé dans les mystères[1] et que l'on retrouve sur les médailles de quelques villes anciennes et surtout de Colchester. Columelle appelle l'orge de qualité supérieure : *hordeum galaticum*.

La science géologique est aujourd'hui une puissance avec laquelle il faut compter; l'âge de la pierre polie remonte à une antiquité perdue; dans les débris lacustres de cet âge on a retrouvé, en Suisse, trois espèces de froment et deux espèces d'orge formant plus de cent mesures de grain[2].

Est-ce de l'Égypte que tout cela nous est venu? Selon M. de Pauw, qui a fait les recherches les plus précises sur ces matières[3], *les Égyptiens n'avaient d'abord qu'un froment de mauvaise qualité, ce n'est qu'après Alexandre, sous le premier Ptolémée, qu'ils en eurent d'une espèce meilleure, l'ayant fait venir des îles Sporades; c'est de ce dernier que provient le froment que l'on sème encore aujourd'hui en Égypte.*

[1] La veille de la grande fête, les vestales préparaient ce pain en forme de boule. A Cusco, les vierges choisies faisaient exactement la même chose; mais, n'ayant que du maïs, elles l'appelaient *Çarra* (*Farra*).

[2] Dans la station lacustre de Wangen, sur le lac de Constance. Voy. Le Hon. *L'homme fossile*.

[3] Voy. *Encycl. méthod.*, art. Froment.

Digitized by Google

Quant aux procédés de culture, charrues, engrais, si Pline n'exagère point, tout vient du pays celtique; selon cet auteur, la charrue que décrit Virgile[1], ayant *binas aures, currus imos,* fut inventée par les Gaulois; les Gaulois, les Bretons, dit-il encore, sont les premiers qui eurent l'idée d'amender les terres avec de la marne[2]; et, en effet, la petite province de Picardie, appelée Santerre, reposant sur un puissant banc de marne, est toute minée par les vastes excavations[3] qu'y ont creusées nos aïeux.

Nous avons souvent parlé de Namur et des mystères de ses environs; à en juger par ses annales géologiques et son musée, on trouve dans son voisinage, parmi les urnes cinéraires et les antiquités de tous genres, des faulx semblables à celles dont on se sert encore dans le même pays et des meules de moulin.

Tous ces perfectionnements devaient avoir pour résultat une meilleure qualité de pain; en effet, *les Gaulois et les Espagnols*, dit Paucton[4], *après avoir réduit le froment en boisson, en prenaient l'écume qu'ils gardaient pour aigrir la pâte et la faire lever, et de cette manière leur pain était plus sain que celui des autres nations.*

Chaque religion qui disparaît dans un pays y laisse quelques dépouilles. La race celtique, née du sol qu'elle

[1] *Géorg.*, I, 169. C'est la charrue picarde.

[2] Pline, liv. XVII, ch. VI. Pline l'appelle *Marga;* Margel, en flamand.

[3] Cette petite province est devenue ainsi une des plus riches de la France par la qualité de sa terre.

[4] Paucton. *Métrologie.* Cet auteur parle d'après Pline.

Digitized by Google

occupe, s'y développa, y parcourut successivement toutes les phases de la civilisation humaine, élevant dans chacune d'elles des monuments dont la terre nous garde les débris.

On y trouve donc, ce qui ne se voit dans aucune autre contrée, l'art dans toute sa progression. D'abord la forme primitive du culte a semé notre sol de *Bétyles*[1], de *Menhirs*, de *Cairns;* un peu plus de civilisation amena les *Circles*[2] *of stones*, qui déjà se lient aux observations astronomiques; plus tard, pour les besoins de la morale, s'élevèrent les tours rondes, les palais à doubles murs, les temples à double étage; puis arriva la période des grandes constructions, les dernières qui nous soient communes avec les nations lointaines; comme si les émigrations celtiques avaient cessé là : ce sont des pyramides, des tours de Bel[3], des héméroscopes, des monuments ressemblant à ceux d'Égypte, de la Chine, du Mexique.

Ainsi à Clusium[4], en Étrurie, on voyait le tombeau de Porsenna, dont les Latins[5] nous ont conservé la description : la base formait un socle carré de

[1] Bétyle de *Beytel*, angle. *Menhir* a formé minaret, Chil-minar; *Chil* en anglais, *Rusten* en flamand, signifient dormir, et, de là le monument, appelé en Perse Chil-minar ou Rustem (*Rust-heim*), désigne la maison du dormeur, le tombeau. Les Cairns sont des monceaux de pierres amassés sur une tombe.

[2] *Kuklos*, cercle en grec; d'où monuments cyclopéens.

[3] *Bel*, cloche; *Ferté*, tour; d'où Belfort, Beffroi.

[4] *Clusium* était un monastère druidique. *Kluyse*, monastère. DARSY. *Dict. flam.*

[5] Voy. *Encyclopédie méthodique* (section des antiquités), VARRON, PLINE.

Digitized by Google

300 pieds de côté et 50 de hauteur; sur ce socle s'élevaient cinq pyramides, dont quatre aux angles et une au milieu; elles étaient hautes de 150 pieds. Au sommet, on voyait un énorme globe entouré d'autres plus petits, et, par dessus le tout, un vaste chapeau d'où pendaient par des chaînes une multitude de clochettes[1] que le vent fait sonner. Sous la base du bâtiment, était un labyrinthe tellement embrouillé qu'il eût été téméraire de s'y hasarder sans avoir en main un fil; mais, ajoutent les Latins, de ce bel édifice il ne reste plus rien : *Nulla vestigia exstant;* ces constructions chinoises étaient déjà en ruines des milliers d'années avant que la tour de Nankin ne fût commencée.

La dernière forme de construction imaginée par nos aïeux est celle que nous appelons gothique. Il semble, à en juger par l'étude de nos ruines, qu'il y eut, à une époque fort ancienne, une révolution qui, partant du Nord, traversa toute l'Europe, alla jusqu'en Afrique, renversant les édifices sacrés et leur substituant les temples naturels des forêts[2]; de là naquit un art nouveau consistant à tracer des avenues solennelles, à ménager des fonds mystérieux; bientôt la lenteur de la

[1] Les *Osci*, les plus anciens représentants de la religion celtique, appelaient une cloche, *Abella*. Le flamine, chez les Romains, le Cohen Gadol, chez les Hébreux, en portaient dans leurs cérémonies, non pour avertir la foule de leur présence, mais parce qu'ils étaient pontifes purificateurs, comme nous l'avons expliqué. Les cloches ont toujours existé dans nos pays; sous les Celtes, comme aujourd'hui, Schel'stadt et Bel-fort avaient déjà des cloches et des beffrois.

[2] Ces temples étaient en chêne. *Quercus*, *Oak*, *Drus*, ont fait *kerke*, ogive, *Drysidæ* (AMM. MARCEL., liv. XV). Gardons-nous de confondre *Druides* et *Drysidæ*.

Digitized by Google

nature pour produire ces temples força à tailler en feuillages des colonnes de pierre, qu'on appela corinthiennes, gothiques, tudesques, ogivales; et la religion finit par accepter pour son culte ces forêts artificielles.

Telle est l'origine de nos églises gothiques[1].

Pendant longtemps cette forme fut restreinte à nos contrées; mais les Celtes ont aussi commencé à la répandre au loin, comme ils avaient fait des autres; et aujourd'hui nos temples arborescents ont pris pied dans le nouveau monde, aux bords du Gange, en Australie, au Cap, et bientôt partout.

Les tissus sont indigènes dans les pays celtiques et ne doivent rien aux autres contrées; nous avons déjà mentionné les toiles de lin retirées des lacs helvétiques; elles furent trouvées là parmi des haches en silex, des ossements d'aurochs et d'élan; elles *sont fort remarquables*, dit M. Le Hon, *par leur régularité et par des dessins élémentaires obtenus dans le tissu.*

Cet art se développa et, après une longue suite de siècles, quand les Romains arrivèrent dans nos contrées, cette industrie était dans toute sa perfection. Il y avait alors, dans différentes villes, des établissements de femmes qui confectionnaient ces toiles; Rome en tira les habillements de ses troupes; un fonctionnaire fut créé pour surveiller spécialement ces fournitures, et c'est ainsi que nous trouvons, dans la Notice de

[1] Elles n'ont rien de commun avec les Goths; leur nom dérive du saxon *To cut*, tailler, sculpter; de même *Acanthe*, dans l'ordre corinthien, dérive de l'ibérique *Canto*, pierre taillée, sculptée.

Digitized by Google

l'Empire[1], un *Procurator gynæcei*[2] *Tornacensis*, *Belgicæ secundæ*. On pourrait croire que ces produits s'exportaient hors des Gaules; en effet, à l'époque dite des Trente tyrans, Gallien, qui régnait à Rome, ayant appris que la Gaule s'était soustraite à son obéissance, s'écria : Nous nous passerons des casaques d'Arras.

Athènes, comme nous l'apprend son historien Thucydide, commença par être un repaire de pirates, et s'accrut ensuite en accueillant les réfugiés des autres nations; ces étrangers, évidemment, apportaient avec eux leur industrie, ce qui fit fleurir un moment la cité hospitalière; mais d'où venaient-ils?

Tout est celtique dans leurs arts manuels; les mots employés, par exemple, pour la confection des tissus, appartiennent tous au langage parlé sur les bords du Hélion. Ils appellent le lin, *Linon;* nous disons travailler au métier, ils disent *Mitoûn;* le celtique *Werke*, le grec *Erga*[3] signifient également travail; coudre, dans les deux langues, est *Nahen*; les mots qui signifient tisser ont la même racine : l'un est *Wev-en*, l'autre est *Uf-ainein*[4]; un cardeur s'appelle *Guerdès*[5], en grec; les instruments de travail se disent, chez nous, *Tuychen*, et de là est venue l'expression *Technè*, qui, en Grèce, sert à désigner les arts.

[1] *Notitia dignitatum Imperii.*

[2] Ce sont les béguinages. Ceux de Tournai et de Trèves sont mentionnés dans les documents de cette époque.

[3] *Erga*, pluriel de *Ergon*. Les mots celtiques perdent leur *w* en grec; *wet* (loi), Éthos; *werke*, Ergon; *water*, Udor.

[4] *Wev* et *Uf* sont de la même racine.

[5] Γερδὴς.

Digitized by Google

Chez les Grecs, chaque corps de métier formait une association calquée sur les anciennes gildes de nos contrées; ils donnaient à cette association le nom de *Fratria*, qui est de notre langue et point de la leur; ils n'ont ni le mot *Ban* qui marque le monopole d'une industrie, ni le mot *Haus* qui signifie maison, et cependant, pour désigner l'atelier privilégié, ils disent, comme nous, *Ban-haus*[1], qu'ils écrivent *Banausia*. Dans nos anciennes corporations, un artisan, quand le jury avait accepté son chef-d'œuvre, pouvait ouvrir un atelier; or, *Athlos*[2] est, en Grèce, le nom de ce chef-d'œuvre. Enfin, nos corps de métiers avaient un centre de réunion; là était la chapelle de la bannière où l'on fêtait annuellement la déesse patronale par des jeux que terminait un banquet; là aussi était la chambre syndicale, où se jugeaient les contestations entre les différents ateliers, et ces lieux de réunion s'appelaient Ambachten; chez les Grecs, à Argos, à Anthèle, à Delphes, mêmes réunions, mêmes fêtes, mêmes syndics, sous le nom peu altéré d'*Amphictyons*[3] : les Ambachten[4] étaient aux bords du Hélion; Amphictyon, d'après les légendes grecques, avait pour frère Hellen.

Comme on l'a vu, tout était ligue chez les Grecs; de notre mot Fil ils ont fait Philia, amitié; les deux principales villes de ces peuples, Sparte et Athènes, tirent

[1] On dit de même *ban vorst*, *ban oven*, forêt banale, four banal, etc. *Ban-haus*, maison banale.

[2] Ethel, chez les Saxons, Italia, chez les Étrusques, dérivent de là.

[3] Le *B* de nos langues est souvent remplacé par un Φ, en grec : *Ambo*, *Ampho*; *Umbilicus*, *Omphalos*, etc.

[4] Les *Ambacti* sont déjà nommés dans César et même dans Ennius.

Digitized by Google

leur nom des deux mots *Esparto*[1] et *Teen*, qui, chez les Ibères et les Celtes, signifient lien.

Appendice sur le luxe des Celtes.

Est-ce le luxe qui avait donné aux peuples celtiques cet affaissement temporaire qui fit un moment prévaloir la fortune de Rome? Quand la vieille république porta ses armes de notre côté, ses généraux, ses premiers empereurs avaient encore quelque chose des mœurs sévères et de la rigide pauvreté de leurs aïeux; ils trouvèrent partout un luxe qu'ils ne connaissaient pas; la prospérité des Gaules leur parut telle, que leurs historiens semblent y voir l'origine des arts de parure. La pourpre, l'ambre étaient parmi les peuples méditerranéens le symbole de l'opulence; les Grecs n'en ont jamais vu; les Romains, quand ils eurent acquis des richesses, laissèrent la pourpre aux empereurs et firent, pour se procurer de l'ambre, des dépenses ruineuses qui provoquèrent l'indignation de Pline et de Tacite; c'est aux Celtes et aux Ibères qu'ils avaient emprunté cet élément de haute splendeur.

La parure d'un Gaulois, comme nous l'avons vu[2], était son collier[3]; il le portait en ambre, en or, ne le

[1] *Esparto*, en espagnol, et *Teen*, en celtique, signifient osier, le lien de ces temps primitifs. Homère appelle *Sparta* les liens qui attachent les vaisseaux. Par ces liens, les Hellènes étaient enchaînés au culte de leur déesse, comme il est dit dans les thèses X^e^ et XVe.

[2] Voy. thèses X^e^ et XIe.

[3] Nous disons encore le collier de l'Ordre. La maison mère des Druides de Bretagne était à Anglesey, et les Romains les appellent

Digitized by Google

quittait jamais, et dans les tombes que notre curiosité explore tous les jours, nous trouvons encore nos aïeux parés de cette marque de noble servitude, jusqu'au sein de la mort. La pourpre, abondante chez les peuples celtiques, n'y est remarquée que par les étrangers; le Vergobret d'Autun[1], c'est-à-dire le premier magistrat de la ville, était vêtu de pourpre; c'était également le costume traditionnel des six consuls du Puy; des fleurs de pourpre[2] ornaient le sagum des Gaulois; sur celui des Germains elles étaient en argent. Nous comprenons ainsi que Martial, vivant à Rome, loue la richesse et le luxe des Gaulois :

... Me pinguis Gallia vestit.

Chez les peuples anciens, la frange de l'habillement distinguait les hauts personnages; son nom latin, *Trabea*, semble marquer qu'elle avait été primitivement méritée par des *travaux;* les peuples celtiques portaient ces franges en dentelles, et les colonies qu'ils envoyèrent vers l'Orient y introduisirent cette industrie[3]; aussi, chez les Perses, qui ne sont qu'un prolongement de la nation germanique, cette parure de distinction se retrouve-t-elle avec son nom celtique; les

Ordovices. *Ordo*, en latin, *Orthos*, en grec, sont les racines de ce mot.

L'emblème de la perfection était l'équerre rationnelle, les deux côtés étant 3 et 4, l'hypoténuse formant un carré entier et parfait, 25.

[1] Voy. *Encycl. méthod.*

[2] Diodore de Sicile, liv. V, et Hérodien.

[3] On se rappelle que des tissus brodés se retrouvent dans les débris de nos cités lacustres; ils ont donc été fabriqués au temps des rennes et des mammouths, bien des siècles avant la civilisation du *vieil Orient*.

Digitized by Google

Zélandais appellent ces franges *Kant*, les Perses les appellent *Kandys*.

Pline nous apprend que le savon fut inventé[1] par les Gaulois; ils en faisaient, comme aujourd'hui, deux espèces : l'une liquide, l'autre en boule. Martial ajoute qu'à Rome on se servait de ces boules de fabrique gauloise et qu'on les appelait *Pilæ mattiacæ*[2], du nom du peuple d'où en était venu l'usage.

Les miroirs des anciens étaient en métal; et, dans un tumulus des environs de Nimègue[3], on en trouva un en acier, brillamment embelli de feuilles d'argent.

Les Gaulois réservaient surtout pour leurs armes, leurs chevaux, leurs chars, les plus riches ornements; leurs épées étaient suspendues à des baudriers d'or ou d'argent[4].

Mais il est un autre genre d'industrie que Pline[5] leur attribue, et dans lequel ils ne connaissent point de rivaux.

« Ce sont les Gaulois, dit cet auteur, qui ont inventé la manière de couvrir à l'aide du feu un objet en cuivre avec de l'étain, au point de le rendre difficile à distinguer de l'argent même; par un procédé analogue, ils savent revêtir d'une couche d'argent les harnais et les mors des chevaux; les Bituriges ont appliqué aux chars ce mode d'ornementation; ce vain luxe a été poussé

[1] *Gallorum hoc inventum est.* Liv. XXVIII, 12.
[2] Les *Mattiaci* habitaient sur le Rhin inférieur.
[3] *Dict. des origines*, art. Miroir.
[4] *Le Costume.* André de Lens.
[5] Liv. XXXIV, ch. 12.

Digitized by Google

jusqu'à dorer de la même manière les statuettes des Dieux. »

A l'époque où écrivait Pline, l'Europe, l'Asie, l'Afrique n'avaient plus de secrets pour les savants de Rome; Pline avait voyagé dans les Gaules; pourquoi cette insistance à faire partir de là toutes les inventions?

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME THÈSE.

RECHERCHE DU BERCEAU DE LA CIVILISATION.

Nous avons vu les peuples celtiques, à toutes les époques de l'antiquité, répandre au loin leurs colonies, leurs mystères, leurs usages, leur langue ; ces éléments, semés partout, s'y développèrent avec le temps, s'y modifièrent suivant les circonstances et, de réforme en réforme, arrivèrent différemment altérés jusqu'à notre époque. La physionomie que nous présente aujourd'hui le globe est le résultat final de ces transformations variées ; mais, quelque variées qu'elles soient, on retrouve toujours dans les institutions des peuples l'empreinte d'une même origine :

... facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

L'histoire ne remonte pas assez haut pour nous renseigner sur tous ces faits ; quand elle naquit, des perturbations graves survenues au sein de la région celtique avaient, depuis bien des siècles, arrêté le mouvement émigrateur et, en même temps, isolé de la mère patrie les colonies qui en relevaient. Ces événements, dont l'histoire n'a pu que constater les résultats, sont

Digitized by Google

surtout les dévastations incendiaires des cités lacustres, les guerres que se firent pendant longtemps les Asches[1] du continent et les Ecks de l'île Britannique, et, en outre, la destruction des temples, exercée, comme nous l'avons dit[2], par des hommes venus du Nord et laissant dans toute l'Europe des traces de leur passage. Sur toutes ces ruines arrivèrent les Romains, contre lesquels les peuples celtiques n'ont cessé de lutter, jusqu'à ce que leurs armées conduites par Constantin eussent enfin abattu tout ce qui restait et de Rome et de son empire.

Évidemment, après une si longue interruption, les peuples celtiques avaient perdu tout souvenir des anciennes émigrations. Aujourd'hui que nous retournons en explorateurs dans ces mêmes colonies fondées par nos pères, nous ne les reconnaissons plus; nous remarquons avec surprise, dans des pays bien éloignés l'un de l'autre, des mots, des usages, des légendes, des symboles qui sont les mêmes et qui se retrouvent également dans nos contrées. Ignorant que c'est de là que tout est parti, nous avons inauguré une science nouvelle, naïve, de haute recherche, qui a pour but de retrouver le berceau de la civilisation humaine.

En le cherchant ainsi partout où évidemment il ne pouvait être, on entassa systèmes sur systèmes; on fit venir notre civilisation de tous les recoins du monde, de Rome, de la Grèce, d'Égypte, de Phénicie, de

[1] Voy. thèses XVe et XVIe.
[2] Voy. thèse XVIe.

Digitized by Google

Palestine, d'Arabie, de l'Inde, de la Chine, de la Perse, du Turquestan, de la Scandinavie, du pays de Galles, tournant ainsi autour de la contrée occupée par les Celtes, étant sur le berceau même et le cherchant au loin.

Pendant que l'on était ainsi en voie de hautes combinaisons, un incident inattendu vint jeter quelque trouble parmi les faiseurs de systèmes. Au delà de l'Océan occidental, on avait découvert un monde nouveau; mais, quand la science porta ses investigations de ce côté, on fut surpris de trouver là tout ce que l'on voyait dans l'ancien monde. En plein centre de l'Amérique, les populations désignent, comme nous, la constellation du nord sous le nom de grande Ourse[1]. Au Pérou, comme à Rome, le grand prêtre choisit[2] des jeunes filles de huit à dix ans pour les consacrer au service des autels, et ces vestales, dans les deux mondes, subissent le même châtiment de leur infidélité, étant enterrées vives près de la porte Collcampata, à Cusco, près de la porte Colline, à Rome. Le Mexique, comme l'Égypte, est couvert de pyramides, d'hiéroglyphes, de serpents sculptés, de griffons; vous fouillez sous les forêts, vous trouvez des villes[3] plus grandes que Londres, Luxor, Ninive, toutes remplies de temples et portant, pour ornements de leurs palais, des

[1] *Mœurs des sauvages*. LAFITEAU.

[2] *Histoire des Incas*. GARCILAS.

[3] La ville de Iatzalane, dans le Yucatan, fut explorée en 1835, par M. Waldeck. Elle a, selon lui, 10 lieues de long sur 2 de large. A chacun des angles du principal palais étaient trois têtes d'éléphant.

Digitized by Google

têtes d'éléphant, ces animaux n'existant point en Amérique.

Les amateurs d'origine orientale furent un instant déconcertés par ces gênantes découvertes. Du centre de l'ancien continent, d'où, disent-ils, tout est venu, par où les hommes ont-ils passé pour aller civiliser l'autre monde? Deux routes se présentaient, l'une par le nord de l'Atlantique à travers la région des Celtes, l'autre par le détroit de Behring à travers les contrées sauvages de la Sibérie. Hornius[1] pencha pour ce second système, et les Chinois, qui n'ont point de vestales, point de pyramides, point d'hiéroglyphes, qui ne voyagent que depuis que nous leur avons montré de nouvelles routes, avaient tout cela à cette époque reculée et, de plus, des marines de long cours qui, à travers toute l'Océanie, les transportaient en Amérique.

Malgré l'insistance des découvertes journalières à rapprocher le nouveau monde du pays des Celtes, la science, pour sauver son système asiatique, tient toujours aux idées de Hornius.

Voyons, avec quelques détails, parmi toutes ces théories, celles qui ont eu le plus de vogue. On peut en distinguer trois.

Système biblique.

Lorsque les anciennes religions eurent déposé dans des livres leurs lois, leurs hymnes, leurs traditions,

[1] Hornius vivait, il y a plus de deux siècles; son système, soutenable à son époque, ne l'est plus aujourd'hui.

Digitized by Google

tous les détails du culte, elles les tinrent précieusement renfermés dans le secret des temples, loin de la curiosité profane; des hommes vénérables, initiés aux saintes lettres, conservant non-seulement le texte écrit, mais aussi les traditions qui en déterminent le sens, avaient une voix souveraine pour interpréter le code sacré et fixer les hésitations du dogme; eux seuls possédaient l'art de lire et ne croyaient pouvoir, sans une profanation sacrilége, le communiquer au peuple. Quand la religion fut suffisamment nouée, des malheurs furent envoyés qui ruinèrent les temples et jetèrent ces écrits mystérieux aux mains du public[1]. Il y eut, dès lors, une double science fondée sur les mêmes livres, l'une sacrée, l'autre profane; l'une qui restait attachée au texte écrit pour maintenir la perpétuité de ses dogmes, l'autre qui cherchait, dans cet antique dépôt des connaissances humaines, les éléments d'une philosophie nouvelle, indépendante et bientôt rivale.

La Bible des Hébreux, lorsque ce peuple eut été dispersé, fut connue des nations, traduite dans différentes langues et vint enfin prendre sa place dans la bibliothèque d'Alexandrie, parmi les livres ramassés de tous pays; comme elle aborde la question inabordable des origines, les hommes de science et de recherche recoururent à son témoignage et s'appuyèrent, les croyants, sur son autorité divine, les incroyants, sur son antiquité irrécusable.

[1] Quand les poésies homériques arrivèrent entre les mains des Grecs, elles sortaient des temples; l'Odyssée devint peu à peu un livre profane, la Bible resta sacrée parmi les Hébreux.

Digitized by Google

L'obscurité inévitable d'un texte tant de fois traduit et recopié se prêtait admirablement aux interprétations arbitraires; chacun y trouva tout ce qu'il voulut. Une école se fonda qui crut pouvoir, au moyen de la Bible, déterminer, dans ces régions asiatiques, le point de départ de toutes les nationalités, de toutes les institutions humaines. Josèphe, parmi les anciens, Bochart[1], parmi les modernes, attachèrent surtout leur nom à ce genre de recherche. Josèphe ne discute point; il retrace, comme une histoire avérée et connue, les premières migrations des peuples, montre le point de l'Asie d'où ils sont sortis, nomme le pays où chacun est allé se placer, avec autant d'assurance que s'il relatait un événement contemporain, et tout cela d'après cette même Bible que nous avons et dans laquelle nous ne trouvons rien de ce qu'il avance. Les Celtes descendent, selon lui, de Gomer[2], ayant été anciennement nommés Gomérites; or, jamais dans l'antiquité les peuples celtiques n'ont été connus sous ce nom. Les Ibères qui habitent en Asie, près des régions où l'arche, dit-on, s'est arrêtée, sont, selon lui, les aïeux des Ibères d'Espagne; mais il ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces deux peuples; Strabon[3], né près de l'Ibérie d'Asie, ayant parcouru toute l'Ibérie d'Europe, n'hésite pas à dire que les Asiatiques sont une colonie espagnole.

[1] Ministre protestant à Caen; en lutte sur tous points avec Huet, évêque d'Avranches, hébraïsant comme lui.

[2] Un des sept fils de Japhet. Josèphe ne parle que des Galates, mais toute l'antiquité a considéré les Galates comme venus des Gaules.

[3] Né dans le royaume du Pont, à Amasée.

Digitized by Google

Josèphe, dans son zèle pour sa nation, respecte assez peu le texte de la Bible; il rapporte que les pyramides[1] ont été bâties par les Hébreux; mais nous savons tous que les pyramides sont construites en blocs de pierre, et les Hébreux[2], selon l'Exode, *étaient condamnés à des ouvrages de mortier et de brique; on leur fournissait d'abord la paille pour faire ces briques, mais bientôt on les contraignit de l'aller chercher eux-mêmes.*

Quant à Bochart, jamais homme n'a poussé plus loin l'art d'abuser des mots; ceux de son école ne connaissent qu'une manière de procéder : les étymologies. Donnez-leur un pays, ils trouveront toujours moyen de contourner son nom au point de le faire dériver d'un mot quelconque venu de la terre de Chanaan; vous leur citez la Chine : *Sin*, en hébreu, signifie marais; on trouvera toujours, dans ce grand pays, un marais qui justifiera cette étymologie. Huet prétendait que Chus[3] avait peuplé l'Ethiopie, Bochart prétendait que non; une conférence eut lieu, et ce dernier tomba mort dans la chaleur de la discussion.

Donnons une idée des ressources que l'on peut tirer de la Bible relativement aux origines primitives.

Le peuple hébreu ayant été établi par Abraham dans le pays de Chanaan, y resta quatorze siècles, après

[1] JOSÈPHE. *Antiquités*, liv. II, ch. VII.

[2] *Exode*, ch. I et V.

[3] Les versions latine et grecque traduisent toujours l'hébreu *Chus* par Ethiopie; mais Isaïe, ch. XVIII, peint l'Egypte comme un pays situé au delà des fleuves de *Chus*, ce qui ne convient plus à l'Éthiopie.

Digitized by Google

quoi, il en fut chassé par les armées de Nabuchodonosor. Les interprètes sont d'accord sur ces faits. Depuis Abraham, ce petit peuple eut donc, comme les autres, son histoire particulière ; les noms d'hommes, de rivières, de montagnes qu'on y trouve se restreignent aux limites du pays de Chanaan et n'entrent plus dans notre thèse générale; mais les grands événements qui précèdent ce patriarche, dans quelle région du globe se sont-ils passés? Le paradis terrestre, le déluge, la tour de Babel, sur lesquels on a écrit tant de volumes, imaginé tant de contradictions, doivent appartenir à des régions bien éloignées de la Palestine, puisqu'Abraham, dont l'origine touche à ces faits mystérieux, paraît venir de fort loin.

Demandons d'abord aux interprètes à quelle date remonte la formation de l'homme.

Sur cette question chronologique, 98 systèmes ont été émis, tous déterminés par des discussions savantes, tous fondés sur la même Bible, tous donnant des chiffres différents; l'un place cet événement 3616 ans avant l'ère chrétienne, tandis qu'un autre le recule à l'an 6984[1].

Le paradis terrestre vient ensuite. Il faut, si l'on veut rester dans les termes de la Bible, le placer dans un lieu où se trouvent *les embouchures*[2] *de quatre fleuves;*

[1] Le chiffre le plus bas est de Lippoman ; l'autre est d'Alphonse de Castille. Voy. *Histoire universelle des Anglais.*

[2] L'hébreu, le grec, le latin disent : *Quatre têtes de fleuves;* dans les mystères c'est toujours l'embouchure qui est la tête ; c'est pourquoi on lui donne souvent deux cornes. L'Escaut était représenté avec un

Digitized by Google

ne pouvant les trouver dans le voisinage de la Palestine, les interprètes, par une audacieuse altération du texte, ont cessé de remplacer ces embouchures par des sources, et, avec cette aide, les systèmes purent marcher[1]. Voici celui qui fut imaginé en dernier lieu. Les quatre fleuves sont : l'Hyphase, l'Indus, le Tigre, l'Euphrate. C'est donc tout le pays qui se trouve entre la Syrie et l'Inde; c'est la moitié de l'Asie. *Il n'y avait qu'une source dans le paradis terrestre*, dit la Bible; l'auteur ne se laisse point arrêter par de semblables difficultés. *Le courant des nuages*, dit-il, *qui s'élèvent de l'Himalaya*[2] *dépend en réalité de celui de l'Ararat, et se confond avec lui;* et c'est là, dans ce système, la source vaporeuse dont parle Moïse.

Le déluge, plus que tout le reste, a évoqué les théories les plus étranges. Où était Noë quand il bâtit son arche? où était-il lorsque, le déluge passé, il mit pied à terre? D'après saint Jérôme, l'arche s'arrêta sur le mont Ararat, et nul ne saurait dire d'où vient ce mot que l'on retrouve dans les vers sibyllins[3]. Bérose[4] dit que, de son temps, on voyait les restes de l'arche sur le

voile sur la tête, pour figurer la marée, par la confusion de *Welle*, flot montant, et *Wiele*, voile; il porte ce voile dans sa statue d'*Hercules Magusanus*, retrouvée à son embouchure; le Nil étant figuré sur l'Escaut, eut le même symbole. Voy. thèse IXe.

[1] C'est le système énoncé dans l'*Histoire de la révél. biblique*, par H...

[2] On voit que l'auteur a rendu la Bible ridicule en voulant la plier à la manie moderne du plateau asiatique.

[3] *Hist. univ. des Anglais*, t. I, p. 189.

[4] JOSÈPHE *Antiq. jud.*, liv. I.

Digitized by Google

mont[1] Gordyen en Arménie; si on en croit Nicolas de Damas, c'est sur le mont Baris que se trouvaient ces débris; d'après la Bible chaldéenne, cette montagne introuvable s'appelle Lubar.

D'autres, s'aidant des ressources de la science profane, supposèrent dans les régions arméniennes un mont Caucase[2] où l'arche dut s'arrêter et d'où partirent les premières migrations des hommes; ils connaissent même le contrat de partage fait entre les enfants de Noë: Japhet eut l'Europe, Sem, l'Asie, Cham, l'Afrique. Ce système eut quelque vogue pour sa simplicité; mais, quand on connut mieux les différents peuples, on vit aisément que le nom de Sem[3] est un des plus antiques de l'Europe, tandis qu'au contraire la race blanche des descendants de Japhet domine dans une partie de l'Asie. Il fallut donc changer.

Blumenbach dressa un nouveau plan qui, conservant toujours pour point de départ le Caucase, y laisse la race blanche de Japhet[4], tandis que les autres enfants de Noë, se répandant au loin, devinrent les Nègres, les Cuivrés, les Malais et les Américains. La descendance

[1] Voyez, sur ce mont et cette arche, *Pays atlant.*, thèse XIVe.

[2] Cicéron place ce mont parmi les Indiens : *Caucasi nives perferunt Indi sine dolore. Tuscul., XXVII.*

[3] Ce mot des anciens mystères se retrouve dans Samos, Samo-Thrace, lieux d'antique célébrité; on appelle Samo-thée le père des Druides; Pythagore, dans le Brutium, était surnommé *Samius;* la région de la Baltique, où se trouvent les monuments anciens, se nomme Sam-land.

[4] Ce système rattache le Japhet de la Bible au Iapet des Grecs; ce dernier fut père de Deucalion; Deucalion fut attaché au Caucase; cela suffit à l'auteur pour établir sa théorie caucasienne.

Digitized by Google

de Japhet se propagea vers notre Europe, et, pendant un siècle que dura ce système, nous fûmes appelés race caucasienne. Mais on dut encore renoncer à cette théorie, parce que, bien qu'elle soit tracée sous l'influence des idées bibliques, elle heurte trop ouvertement le texte de l'Écriture.

En effet, la dispersion qui suivit le déluge se fit dans les conditions suivantes : *Les peuples partis de l'Orient* vinrent dans la vallée de *Sennaar*, y construisirent la tour de Babel; après quoi ils furent dispersés *par toute la terre*.

Or, il est universellement admis que la tour fut bâtie à Babylone; comment les peuples purent-ils venir de l'Orient, puisque le Caucase, où ils étaient, se trouve vers les régions occidentales? Cette considération donna de la défaveur au système, et il fut oublié.

C'est à la suite de toutes ces dispersions qu'Abraham arriva dans le pays de Chanaan; il était parti de *Ur Chasdim;* d'après Néhémie[1], cela signifie qu'il fut tiré du feu des Chaldéens; d'après nos versions, il naquit à Ur, ville des Chaldéens. Comme on le voit, son origine chaldéenne est la seule chose qui ne semble pas contestée; et, en effet, tout est chaldéen[2] dans les usages des premiers patriarches : ils élèvent des dolmens, des pierres branlantes que l'Écriture appelle *animées;* ils ont pour temples des chênes sous lesquels ils placent leurs tombes.

[1] *Néhémie*, ch. IX. *Ur*, feu, en hébreu.

[2] Voy. thèse XIe, où l'on montre l'identité des Chaldéens et des Celtes.

Digitized by Google

Au reste, la Bible, bien loin de donner une importance exagérée à la nation hébraïque, relate très-modestement les emprunts que cette nation fit successivement aux autres peuples. Moïse, selon notre enseignement, alla se former aux sciences égyptiennes; il reçut de Jéthro la plupart des institutions civiles qui régirent les Hébreux; en arrivant aux abords du pays de Chanaan, il prit sur place deux ouvriers[1] d'une haute habileté pour construire le tabernacle; des architectes sidoniens vinrent bâtir le temple de Jérusalem; les marins de Tyr apprirent aux Juifs la navigation.

La Bible a été écrite par des hommes formés au langage des mystères; elle ne peut donc être comprise que par ceux qui sont initiés à ce langage; ses récits, interprétés suivant nos usages profanes, ont produit les contradictions que nous avons signalées plus haut.

Système grec.

Il y a dans notre histoire une époque que nous appelons la renaissance; nous étions barbares; un besoin de transformation nous poussant à des idées nouvelles, nous nous sommes heureusement tournés vers les sciences et les arts des Grecs, et c'est depuis cette époque, dit-on, que nous sommes civilisés; la Grèce fut dès lors placée à la tête des nations; tout ce qu'il y avait de parfait chez les autres peuples venait des

[1] Ooliba et Bésaléel.

Digitized by Google

Grecs; les Grecs n'avaient point d'histoire, nous avons réuni leurs légendes en un faisceau historique et, de cette manière, ils eurent une antiquité bien plus haute que les grands peuples.

Les Grecs ne sont point une race; disséminés sur différents points de la Méditerranée, ils avaient l'agence commerciale des nations riveraines; comme on ne les a jamais vus hors de cette mer, il fallut bien avouer qu'ils ne se sont pas répandus dans les autres contrées par voie d'émigration, comme firent les Celtes; alors on supposa que, des bords de la Méditerranée, leur civilisation s'était infiltrée chez les autres peuples; mais la science de ces derniers temps est encore venue déranger cette théorie. Depuis les rivages atlantiques jusqu'au delà du Gange, on trouve une longue chaîne de peuples qui parlent, chacun dans son idiome, une même et primitive langue, et dont les principales institutions portent l'empreinte d'une seule origine : ce sont les Germains, les Latins, les Grecs, les Slaves, les Perses, les Indous. Jamais l'influence des petites républiques de la Méditerranée n'a pu s'étendre à d'aussi effroyables distances. On le comprit enfin, et on chercha d'autres systèmes.

Maintenant, si nous demandons aux peuples helléniques des notions sur leur propre origine, nous ne trouverons chez eux ni histoire, ni monument qui puisse nous en instruire. Athènes surtout était sur les faits passés d'une ignorance à peine admissible. A l'époque où vivait Thucydide, toute l'histoire de cette ville, si on en croit cet auteur, se bornait à un seul fait,

Digitized by Google

la guerre contre les Perses. Par suite d'une émeute où Hipparque fut tué, ses partisans s'enfuirent d'Athènes et furent cause que les armées persanes, arrivant en Grèce, ruinèrent le pays, incendièrent les villes et les temples. Ce sont là de graves événements, et il n'y avait pas un demi-siècle qu'ils avaient eu lieu. Or, quel était cet Hipparque? Les Athéniens, nous dit Thucydide[1], croyaient qu'il était roi d'Athènes, mais cet auteur pense qu'il ne l'a jamais été. Même ignorance sur les détails de cette guerre. On y parle de la victoire de Platée comme d'un fait mémorable, et nul ne saurait dire à quelle date elle fut remportée; Plutarque[2], écrivant la vie d'Aristide qui commandait l'armée victorieuse, rechercha vainement cette date et nous fait entendre que les Grecs eux-mêmes n'en savaient rien.

Ce n'est donc que par une discussion intelligente que l'on se formera une idée de l'antiquité relative de ces peuples.

Il est d'abord un phénomène qui surprend. Dans toute l'étendue de la Méditerranée, les noms propres donnés aux objets appartiennent à la langue celtique et sont antérieurs aux Grecs qui ne les comprennent plus.

Citons quelques exemples.

En Crimée, vers l'embouchure du Tanaïs, étaient les *Sassones* et, parmi eux, des marécages que ces

[1] THUCYDIDE. Liv. I, ch. XXI.
[2] PLUTARQUE. *Aristide*, XXXIII.

Digitized by Google

peuples appelaient *Bog*[1]; les Grecs ne comprenant plus ce mot, qui n'est point de leur langue, le laissèrent intraduit, et nommèrent ces marais *Buke*[2], attestant ainsi que les Celtes les avaient précédés dans ces parages.

Dans la mer Égée se trouvait l'île de Cos et, dans cette île, des femmes qui, ayant déplu aux dieux, furent, dit Ovide, métamorphosées en vaches; en effet, *Koe* veut bien dire vache, mais dans nos contrées et non point en Grèce; ce jeu de mot a donc été fait par les Celtes antérieurement aux Grecs.

On voyait[3] à Argos une énorme pierre; Thésée, à qui on contestait la légitimité de sa naissance, la souleva et prouva ainsi qu'il était du sang des héros; il bâtit ensuite sur cette même pierre un temple à Jupiter Sthénius, ainsi appelé du mot *Stein*, qui dans la langue de Thésée, c'est-à-dire des Celtes, signifie pierre.

On connaît la légende de ce bel enfant qui, apercevant son image dans un étang limpide, se pencha pour l'embrasser, et au contact de l'eau la fit disparaître, renouvelant toujours ce sot embrassement; de *Narr*, sot, et *Kiss*, embrassement, les Celtes ont fait Narcisse, et les Grecs, à qui ces deux mots sont étrangers, leur ont pris cette légende toute faite.

En celtique, de toute antiquité un cimetière s'est appelé *Kerkhof*[4], c'est-à-dire cour de l'église; Ger-

[1] *Pog*, marécage, chez les Saxons d'Angleterre.
[2] Βύκη dans la géographie de Ptolémée.
[3] Voy. PAUSANIAS.
[4] *Kerk*, église, *hof*, enclos. Les Grecs disent *ops* pour *hof*.

Digitized by Google

govie qu'assiége César chez les Arvernes, l'île *Cercopia* qui, dans Plaute, désigne le séjour des morts, la ville de *Kerkuf*[1] que nous avons mentionnée parmi les colonies celtiques jusque sur les bords du Tigre, laissent aisément entrevoir cette racine. Mais, au lieu de ce mot, on disait aussi quelquefois *Pithécuse*[2], demeure des aïeux; d'un bout à l'autre de la Méditerranée on retrouve également ce nom toujours appliqué à des îles désertes, situées près du rivage, et où se gardaient les ossements des morts; on voit des îles Pithécuses[3] sur les côtes d'Espagne, d'Italie, de la Grèce, de l'Afrique, de la Syrie, de la Propontide[4]. Or, les Grecs, qui n'ont point dans leur langue le mot *Cercopes*, se sont rejetés sur le mot *Pithecos* qui, chez eux, signifie singe; là-dessus les uns ont écrit hardiment que les Cercopes, anciens habitants de l'île Pithécuse, ayant irrité Jupiter, furent métamorphosés en singes; d'autres, ne considérant que les pierres tumulaires placées sur le défunt et qui ordinairement reproduisent son buste, ont prétendu que c'est en pierres que ces habitants ont été changés, pour avoir injurié Hercule[5].

Lorsque, dans notre enfance, nous eûmes lu les contes de Perrault et qu'il fallut songer à nous former

[1] Voy. thèse XIe.

[2] *Pitte, Pitheyken*, aïeux. DARSY. *Dict. flam. Huys* signifiant demeure, *Pithek-huys* signifie demeure des aïeux, cimetière. La racine de ce mot est *Pit*, germe, moelle, c'est-à-dire semence de reproduction pour les mystères.

[3] Au lieu de Pithécuse, on voit souvent Pityuse.

[4] La ville pélasgique de Lampsaque fut nommée Pithécuse.

[5] Voy. *Encycl. méthodique* et tous les ouvrages de mythologie.

Digitized by Google

aux grandes choses, on nous mit en main ces hautes conceptions du génie grec.

Cependant, au milieu de toutes ces légendes confuses, on peut démêler parmi les Grecs quelques souvenirs d'une persistance remarquable. Au delà de toutes leurs traditions, de toutes leurs poésies, ils parlent de lieux féeriques, de jardins délicieux, dans lesquels ils réunissent tout ce que notre imagination se figure dans le paradis terrestre; mais, chose étrange! c'est toujours dans la région du couchant qu'ils placent ce séjour de l'âge primitif; les îles Fortunées, les champs Élysées, le jardin des Hespérides, l'île des Hyperboréens. les Cassitérides, la merveilleuse république des Atlantes, tout est occidental; les Grecs, si contradictoires sur toutes leurs autres traditions, sont unanimes sur ce seul point. Ils n'ont donc jamais oublié dans quelle région du globe était le berceau d'où ils sont sortis.

Système aryen.

Il est, avons-nous dit, une longue série de peuples qui, des bords atlantiques jusqu'aux frontières de la Chine, parlent des dialectes fort rapprochés d'une même langue. Nous avouons tous que ces idiomes ont une origine commune; mais, d'après ce que nous venons de voir, il faut renoncer à la trouver dans les régions centrales[1]. Est-ce de l'Occident, est-ce de l'Orient que sont partis les peuples qui ont propagé à d'aussi loin-

[1] En Italie, en Grèce, en Palestine.

Digitized by Google

taines extrémités leur langue, leurs usages, leurs traditions?

Les habitants de la Grèce et de l'Italie, placés sur la route de ces migrations, signalent, à l'origine de leur histoire, un mouvement continu de colons en marche vers les régions orientales, et contre lesquels ils ont eu des luttes à soutenir; ils n'ont conservé de ces événements reculés qu'un souvenir confus; mais ils donnent constamment à ces peuples en passage les noms de Celtes, Gaulois, Bituriges, Belges, Ibères[1]. Il est très-remarquable que ces mêmes Grecs ne parlent jamais d'émigrations asiatiques, ne citent aucun nom de peuples qui soient passés sur leurs frontières se dirigeant vers nos régions occidentales; et pourtant ils connaissaient la Perse, la Phrygie, la Phénicie, la Chaldée, l'Inde.

Les Perses, de race germanique[2], ne viennent que pour incendier les temples et se retirer ensuite. Les Phrygiens avec Pélops, les Phéniciens avec Cadmus ont apporté en Grèce, dit-on, la civilisation orientale; mais, d'abord, ces Phrygiens, qui avaient pour patronne

[1] En discutant les textes des anciens et surtout de Varron, nous enseignons que les émigrations des Celtes et des Ibères en Italie eurent lieu quinze siècles avant l'ère chrétienne. A cette liste de peuples émigrants il faut joindre ceux qu'Hérodote appelle Perses et Mèdes. Voy. *Encycl. méthod.* Sect. des Antiq.

[2] Les Germains, dit Tacite, les Perses, dit Hérodote, n'avaient point de temples abrités; les uns en Europe, les autres en Asie se sont fait une religion de renverser les constructions en pierre où l'on prétendait renfermer la divinité. Les uns étaient disciples de Herta, les autres appelés Artœi; or, Herta, dit Tacite, n'avait pour temple qu'une forêt.

Digitized by Google

Cybèle, la même déesse que les Galates, avaient, par conséquent, la même origine; et, en effet, Hérodote[1] et Strabon nous assurent positivement qu'ils étaient passés d'Europe en Asie; quant aux Phéniciens, les légendaires grecs nous disent, d'après les traditions locales, que ce sont eux qui ont appris aux Hellènes à écrire; mais, à l'autre extrémité de l'Europe, les souvenirs recueillis chez les *Feningi* attestent, au contraire, que cet art fut inventé par Fénisius; or, me dira-t-on bien pourquoi, aux contes de l'Irlandais Flaherty, nous devons préférer ceux du Grec Pausanias,

... et quidquid Græcia mendax
Audet in historia?

Ninive, Babylone ne furent pour la Grèce qu'un vain écho; ces cités étaient déjà mourantes lorsque les nations méditerranéennes entendirent leur nom; mais, outre cela, Hérodote[2] nous assure positivement que les peuples d'Assyrie étaient une colonie des Phrygiens[3]. Pour ce qui est des Indiens, les Grecs ne les connaissent que comme une nation lointaine; jamais il n'eurent l'idée d'en faire le peuple le plus antique; Porphyre, qui avait en sa disposition tous les renseignements de la bibliothèque d'Alexandrie, et qui connaissait parfaitement l'Inde et les Brachmanes, voulant se railler de

[1] Hérodote, liv. VII, ch. LXXIII, Strabon, liv. II, parlent des Phrygiens comme descendant des *Bryges* de l'Europe. Hérodote ajoute même qu'en Europe leur nom s'écrivait *Briges*.

[2] Hérod. Liv. VII.

[3] Les lois de Manou, selon les livres sanscrits, furent communiquées aux Brames par Brigou, par les Phrygiens.

Digitized by Google

la nouveauté du christianisme, lui oppose la plus ancienne religion qu'il connaisse, celle des Druides[1].

Il y a environ un siècle, Anquetil[2] rapporta de l'Asie l'exemplaire d'un livre attribué à Zoroastre; son nom mystérieux de *Zend Avesta*, son antiquité, la célébrité de son auteur firent croire que l'on touchait enfin aux secrets du passé et qu'on allait avoir la révélation de toutes nos origines.

Vers le même temps, les armes européennes commençant à prévaloir dans l'Inde, on se mit aussi à rechercher les écrits des anciens Brachmanes, et ces différents ouvrages, commentés de toutes manières, envahirent instantanément toute la science. Les études grecques et hébraïques, les systèmes fondés sur les antiquités chinoises, phéniciennes, égyptiennes, tout fut abandonné; le zend et le sanscrit prirent la haute place dans les recherches; là était le passé, là était l'avenir. Les légendes que l'on trouva dans ces livres étrangers, on nous les avait déjà contées dans notre enfance, au fond de nos vieilles provinces de Bretagne, de Picardie, du Limousin; mais, revenues de loin, elles nous arrivaient parées d'un nouveau lustre. La Coridwen des Bretons, courant les montagnes et les vallées, accompagnée de sa vache, était ridicule, mais, appelée Lachmi dans les livres sanscrits, elle parcourt avec la même vache les régions de l'Inde, et on ne se lasse d'admirer ce mythe oriental.

[1] Cicéron et Aristote avaient déjà parlé dans le même sens. Voy. BANIER, *Mythologie*, etc., liv. VI, ch. II, et liv. V, ch. VII.

[2] Frère de l'historien.

Digitized by Google

Le monde attendit en silence le système qui allait éclore de la science nouvelle; il fut enfin annoncé que le berceau des nationalités est dans la Perse; l'homme d'abord, la civilisation ensuite se répandirent de là dans toutes les directions.

Aucune nation, quelque primitive qu'elle soit, n'a dans ses souvenirs le moindre soupçon d'un pareil fait; depuis que le monde se connaît, nous avons toujours vu les Asiatiques immobiles; ils se ravagent entre eux sans pouvoir jamais pénétrer dans notre Europe. Tout est mouvement dans nos régions, tout est langueur en Orient.

Pour parer à cette difficulté et se débarrasser de l'importune clarté de l'histoire, on rejeta cette émigration dans l'obscurité des temps préhistoriques. Cette naïveté scientifique devait déjà nous donner de la défiance. En se plaçant dans les ténèbres pour cacher leur jeu, les inventeurs du système s'enlevaient toute ressource pour appuyer leur assertion. A cette époque reculée, les monuments, les poëmes, l'écriture, les symboles religieux[1] n'existaient pas; il ne restait donc que la langue; un même mot se retrouve en Asie et en Europe, il faut, sans aucun moyen de discussion, montrer que ce sont les Orientaux qui nous l'ont apporté. *Bach*, en Germanie et en Perse, signifie

[1] Les grands monuments druidiques n'étaient pas encore construits, dans ce système, puisqu'on ne les trouve qu'en Occident. Quant aux poëmes, les légendes dont on les a formés existaient et plus tard chaque nation les a versifiées à sa manière. Rien ne diffère autant que les lettres d'un pays à l'autre; elles sont donc postérieures aux émigrations. Les Perses n'avaient ni statues, ni temples. (Hérod.)

Nos prétendus civilisateurs étaient donc aussi barbares que nous.

Digitized by Google

rivière, voilà ce qui a été prouvé; ce mot vient-il de Germanie? vient-il de Perse? voilà ce qui attend toujours une démonstration.

Et pourtant le système nouveau fut accueilli avec chaleur. La langue grecque avait fatigué notre enfance, l'hébreu tenait à une religion en discrédit, une tête puissante ne s'était pas encore emparé des monuments américains pour placer aussi de ce côté-là un système; on se jeta sur le zend, le sanscrit, les poëmes indiens, écartant avec soin des yeux du public les mille turpitudes que renferment ces ouvrages. C'était une seconde civilisation qui nous arrivait d'Asie et nous éclairait d'une nouvelle lumière; nous avions des savants en *Us* et en *Os*, nous eûmes des hommes qui lisaient les Védas, les Pouranas, la Mahabarata, la Ramayana.

Dès qu'il paraît une science nouvelle, les défenseurs de la foi chrétienne s'en approchent avec inquiétude, pour la sonder et discuter ses éléments, faisant valoir ce qui est favorable à leur cause, attaquant ce qui semble lui être contraire. Le vieux système caucasien, comme nous l'avons vu, renfermait des difficultés; on accueillit d'abord avec empressement la nouvelle théorie qui, plaçant le berceau des nationalités dans l'Asie centrale, faisait effectivement arriver d'Orient les hommes à la tour de Babel; mais, pour gagner sur ce petit point, que de sacrifices il fallut faire! En scrutant davantage les livres asiatiques, on y trouva des dieux qui se font hommes[1], naissent d'une vierge, sont

[1] Les principales incarnations de Vischnou sont Chrisna et Boudha. Voy. *Chrisna*. JACOLLIOT. Voy. aussi : *Introduction à l'histoire du Boudhisme indien*. BURNOUF.

Digitized by Google

baptisés dans le Jourdain du pays, font des miracles, ont douze disciples qui prêchent leur doctrine; le dieu qui s'incarne ainsi est la seconde personne de la trinité indienne. Un grand nombre de partisans trop hâtifs, s'effrayant du danger, ont, depuis longtemps, fait un pas en arrière; leurs adversaires, persistant à accepter le système entier, soutiennent toujours que les mystères évangéliques sont passés de l'Inde[1] en Judée.

La véritable science, celle qui pèse les motifs de sa foi, se trouvant ainsi prise dans une argumentation d'une étrange nature, appelle un nouveau *Postulatum* et attend. La foule, plus téméraire, s'est de suite jetée tout entière dans le système asiatique; elle ne raisonne point, elle se porte étourdiment où elle voit du mystérieux, où elle entend un mot nouveau. On se garda bien, en lui présentant la doctrine, de lui parler de Perse et de Persans; ces mots, qui sont ceux de nos manuels d'étude, ne se prêtent point à une belle origine; le pays fut appelé Iran, les colons qui partirent de là pour venir être nos aïeux formèrent la race Aryenne. La foule consentit à ne plus être appelée race caucasienne pour adopter ces nouveaux titres, pour venir du plateau de l'Iran, pour descendre des Aryas.

La gravité de la question demande que nous parlions plus en détail de l'origine aryenne; nous reviendrons donc sur cette matière dans les deux thèses suivantes.

[1] La grave question des incarnations ne peut venir qu'à la suite d'une théorie complète sur les mystères.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME THÈSE.

MÉTHODE POUR PROUVER QUE LA CIVILISATION EST ORIGINAIRE DE L'EUROPE ET NON DE L'ASIE.

C'est véritablement un caractère particulier aux peuples celtiques de se détacher sans regret du sol paternel, pour aller au loin chercher un autre séjour et s'y fixer. Des hommes hardis ouvrent le chemin à travers tous les obstacles; des familles industrielles, accourant sur leurs pas, sèment dans ces contrées encore neuves les germes de la prospérité européenne, les éléments de notre morale, et préparent ainsi pour l'avenir le fondement d'une nouvelle nation. Est-ce du Celte que le poëte disait :

Omne solum forti patria est...?

Lorsque les navigateurs européens, dans ces derniers siècles, arrivèrent sur des rivages lointains et inconnus, leur premier soin fut de chercher des trésors, des produits lucratifs; mais la religion, qui les suivait, débarquait en même temps ses missionnaires, et ceux-ci, s'engageant dans l'intérieur du pays,

Digitized by Google

seuls, sans appui, poussés par un instinct de race, ne se souciant ni de la faim, ni des menaces, ni de la mort, apprenaient aux étrangers les mystères de notre foi.

Plus anciennement, lorsqu'au moyen âge nous commencions à nous remettre de nos malheurs passés, ce fut l'Europe presque entière qui se ligua pour pénétrer violemment au sein des régions asiatiques et soumettre à son empire et à sa croyance les fières nations qui alors dominaient l'Orient[1].

Plus anciennement encore, dans les temps primitifs, nos émigrations étaient autre chose que de simples déplacements de peuples allant confusément à la conquête de nouvelles terres; elles étaient inspirées par un sentiment plus noble et se faisaient dans un système plus hautement organisé. La religion seule marchait en avant pour propager ses établissements monastiques, et elle menait à sa suite l'industrie, les sciences, les principes de société, tous éléments qui furent le germe de ces mêmes nations que nous voyons aujourd'hui sur le globe. Les chefs qui les guidaient portaient le collier d'or, comme nous l'apprennent les auteurs latins; ils avaient la robe de lin, comme nous le voyons par le nom des Belges[2] que leur donnent les Grecs; c'étaient donc des Druides.

[1] C'est alors que le moine Ruysbrœck fut envoyé à Caracorum pour convertir la famille de Gengis-Khan.

[2] Les Druides portaient un collier d'or, *Torques;* d'où *Torquatus;* thèse XIe. *Belech*, signifie, en bas breton, lin, et par conséquent Druide; or Belgius était chef de l'armée qui attaqua Delphes; thèse XVIe.

Digitized by Google

Origine des ordres religieux.

Les Latins et les Grecs n'avaient dans leurs souvenirs rien de plus antique que la religion; or, Cicéron[1] déclare sans détour qu'elle avait pour auteurs les Druides. Ce sont, en effet, les premiers humains qui se réunirent, non plus pour une expédition de guerre ou de chasse, mais pour s'aider en commun à sortir de la vie matérielle et à pénétrer dans le monde spéculatif.

Ce premier essai d'organisation, où chacun sacrifiait une partie de sa liberté pour accroître la jouissance du reste, fut le germe de la vie religieuse. A mesure que l'homme se formait, il sentait du plaisir à restreindre davantage les liens de cette discipline élémentaire, à se faire esclave de la règle commune, à rendre son âme étrangère au corps et à l'élever ainsi à une extase que ne connaît point la satisfaction des sens.

Nous avons encore retrouvé, dans les temps historiques, des cités entières qui étaient les restes de cette vie sociale fondée au sein de la religion et où l'homme s'éteint dans la communauté.

D'où venait au Spartiate[2] cette volupté à s'enchaîner toujours davantage dans les rudes lois de ses pères? Le Romain des premiers temps, nul pour lui-même, tout

[1] Voy. BANIER. *La Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*, liv. V, ch. VII.

[2] A Rome, on considérait les Sabins et les Spartiates comme étant de même race ; les Spartiates se disaient eux-mêmes frères des Juifs et descendants d'Abraham. 1er *Macchabées*, ch. XII.

Digitized by Google

pour sa patrie, ne possédait rien en propre; la société distribuait entre les pères de famille les lots que chacun devait cultiver et, dans les cas de déshérence, elle reprenait la possession de son bien[1]. A Marseille et, par conséquent, dans les cités gauloises, la vie commune avait des droits encore plus absolus, et l'homme ne s'appartenait pas à lui-même; lorsque, devenu inutile par son grand âge, il désirait quitter cette vie, il ne le pouvait sans l'autorisation du grand Conseil[2]; si ses motifs étaient acceptés, on lui remettait la ciguë que l'on tenait toujours prête pour cet acte de civisme[3].

Des républiques ont été puissantes tant qu'un même lien unit les citoyens entre eux et avec la déesse patronale[4]; la dissolution commença quand l'individualisme chercha à reprendre ses droits.

Ce principe de servitude volontaire ne se borna point au pays des Celtes; la discipline druidique se répandit partout jusque sur le continent américain, jusque dans les îlots les plus reculés de l'Océanie. Le nom de Druides est resté aux seuls fondateurs, mais il fut géné-

[1] Le testament des patriciens était fait dans la curie, non, comme on l'a dit, parce que les testateurs ne savaient pas lire, mais parce que la curie seule était propriétaire.

[2] Le Conseil des six cents, exactement le même que nous nommons aujourd'hui Conseil communal. Cette anecdote est tirée de Valère-Maxime.

[3] *Civis*, citoyen, à Rome; *Zibbe*, famille, en celtique; *Dsip*, maison, en Corée; *Zypa*, feudataire, chez les Muiscas. Le *Civis* était donc l'homme affilié à la communauté.

[4] Toutes ces communes, toutes ces républiques furent primitivement des associations druidiques de travail, sous les auspices de la déesse patronale.

Digitized by Google

ralement traduit dans chaque langue par un mot équivalent, c'est-à-dire renfermant l'idée de discipline.

Ainsi *Zahm*[1] signifie discipliné, et c'est de tous les mots celtiques celui qui s'est répandu le plus loin. Nos chroniques anciennes ne connaissent le chef des Druides que sous le nom de Samothée; si Varron et Diogène Laerce écrivent Semnothée, c'est sur la fausse idée que ce mot dérive du grec *Semnos*, qui signifie vénérable. Au midi de la Baltique se trouvaient des hommes menant la vie druidique et liés au culte de Herta; Tacite les appelle *Semnones*, mais plus vulgairement on les nomme Germains; et ce qui est plus surprenant, c'est que ces deux mots sont également synonymes dans l'Inde où les mêmes religieux, que Clément d'Alexandrie[2] appelle *Semni*, sont nommés *Germanes* dans Strabon[3]. Le sanscrit ne désigne autre chose que l'écrit des Samanes, le livre de la discipline; Samuël, comme les Druides, sacrait les rois; et, jusque sur les bords du Saint-Laurent, on trouva les peuplés sous le joug de l'ordre des Samigas[4].

Les Gaulois appellent leurs mages Druides, nous dit Pline[5]; et, en effet, ces deux mots peuvent se prendre

[1] *Sama*, en hébreu, signifie *Discere, Audire, Discipulus esse.*

[2] *Strom.*, liv. III. Porphyre, citant Bardesane de Babylone, les appelle Samanes et dit qu'ils ont pour dieu, Arughen, qui règne à l'ombre de l'arbre Asogu. On reconnaît dans ces souvenirs les *Semnones* de Tacite qui habitaient l'île de Rügen, à l'ombre du frêne sacré, appelé *Asch* dans la mythologie scandinave.

[3] *Hist. univ. des Anglais*, t. III, p. 57.

[4] *Moréri*. Ces Samigas, comme les Brames, se disent les aînés de la famille.

[5] *Magos suos quos Druidas appellant.*

Digitized by Google

l'un pour l'autre, signifiant tous deux civilisés[1].

Dans la langue phénicienne, la discipline se dit *Iaca*[2]; l'Espagne, qui est remplie d'expressions appartenant à cette langue, désigna par ce mot le druidisme. *Iago*[3] est, par conséquent, un ancien nom donné au symbole patronal des Druides chez les Callaïques; les initiés au culte du Saint portaient le collier de l'Ordre, *Torques*, ce qui est l'origine de la légende populaire qui donne pour disciple au patron de l'Espagne, San Torcuato.

Les mots qui signifient morale, en celtique, en latin, en grec, ont aussi été pris pour désigner la vie druidique.

En celtique, *Sitten*, qui veut dire mœurs, a fait nommer *Sitones*[4] les druides des îles Scandinaves; dans la Thrace, où l'on retrouvait toutes les mœurs gauloises, ils étaient de même appelés *Sithones*[5]; la grande Sidon tire également son nom de là, ce qui explique pourquoi toute l'industrie que les Grecs attribuaient à cette ville

[1] *Mak*, apprivoisé, civilisé. OLINGER. *Dict. holl.*

[2] DON CALMET. *Dict. de la Bible*. De ce mot dérive *Yugo*, joug, servitude volontaire, ainsi que l'oriental *Joghi*, religieux, et *Jacha Huaca*, la maison disciplinaire de Cusco. GARCILAS. *Histoire des Incas*.

[3] L'Église de Rome a toujours combattu la prétention des Espagnols qui veulent que leur patron, *San Iago* de Compostelle, soit l'apôtre des Évangiles.

[4] Ils étaient voisins des *Semnones* et, comme eux, sous la domination d'une femme. TACITE. *Germania*.

[5] Orphée et la vie orphique, disait-on, prirent naissance parmi les *Sithones*. Le primitif de ces mots est *Sithium*, abbaye druidique des Atrébates, appelée aussi Saint-Omer.

Digitized by Google

se retrouve en réalité dans nos tombes celtiques[1].

En latin, *Mores* veut dire mœurs, discipline; or, depuis la région baltique, où les *Mauringi* célébraient leurs mystères, jusqu'en Mauritanie, où étaient les pénitents que nous nommons Marabouts, de nombreux établissements cénobitiques ont conservé, même sous le christianisme, cette racine et se sont appelés Mortagne, Marmoutiers, abbaye de Saint-Maur, de Saint-Martin; déjà les *Martini* étaient connus d'Hérodote qui les nomme parmi les habitants de l'Espagne[2].

En grec, le mot que l'on traduit par mœurs est *Ethos*, ce qui fit appeler Éthiopiens les Druides de différentes contrées. Pline énumère quarante-cinq peuples qui, dans des pays fort éloignés[3] les uns des autres, portaient ce nom. Dans l'Iliade, Jupiter s'absente douze jours pour aller assister aux sacrifices des vertueux Éthiopiens; dans l'Odyssée, c'est Neptune qui, revenant des fêtes religieuses des Éthiopiens, se repose en passant sur la crête du mont Solyme.

Dans la bible hébraïque, il est fréquemment question d'un peuple qu'elle appelle *Keusch*[4], mais que les textes

[1] La fabrication du verre, la confection des tissus, la broderie, la pourpre. La ville celtique de Carthage est de même appelée *Sidonia*, et, encore aujourd'hui, le mot *Sidi* est un terme honorifique qui ne s'adresse qu'aux personnes de qualité.

[2] Hérodote nomme six peuples principaux en Espagne, parmi lesquels les *Martini*; ce sont les Celtibères, qui ont laissé leur nom au *rio Martin*, qui rejoint l'Èbre à Saragosse.

[3] On trouve des Éthiopiens en Mauritanie, en Abyssinie, dans différentes îles de la Méditerranée, en Colchide, etc.

[4] Selon les Paralipomènes (liv. II, ch. XII), le roi Ssach, conduisant les *Lubim*, les *Suchim* et les *Keuschim*, vint du pays de *Mesr* et ran

Digitized by Google

latin et grec traduisent invariablement par Éthiopien. Or, au centre du pays des Celtes, on retrouve ces mêmes peuples sous leur désignation biblique, sous leur nom primitif et véritable. Les Keusch, ou, comme Pline écrit en latin, les *Cauchi* habitaient, selon cet auteur, aux bords du Hélion : « In Rheno ipso, nobilissima Batavorum insula et aliœ Frisiorum et *Cauchorum*[1], quæ sternuntur inter Helium et Flevum. »

Dans la Celtique, *Keusch* signifie pur. Là en effet, par la vertu toute puissante du fleuve baptismal[2], les souillures de la première vie étaient effacées, et du barbare renaissait un homme. Cette création mystique formait autour de la primitive Sion une race pure, une famille d'enfants adoptifs, qui se répandirent partout sous le nom de Druides, de Cuschites, d'Éthiopiens.

Plus tard, lorsque les républiques commerçantes de la Méditerranée eurent perdu le sens de ces traditions, tout ce mystère tourna en légendes. Les mots Éthiopie et Caucase, l'un en grec, l'autre en celtique, signifient également *terre des hommes purs*[3]; mais sur ces deux dénominations incomprises on imagina des

çonna la ville de Solyme. Ces trois mots, par leurs racines celtiques, désignent les prêtres de Cybèle, appelés *Galli* par les Romains et *Sarim* par les Hébreux.

[1] Aux bouches de l'Indus se trouvaient de même *Cauchi campi;* et les montagnes qui bordent ce fleuve sont encore aujourd'hui appelées Indou-Kouch.

[2] *Baedt*, bain sacré, baptême. Batave, *Bataw*, *Baedt aw*, signifie terre du baptême.

[3] *Ethos*, mœurs ; *ops*, terre ; d'où Ethiopie, terre des hommes purs. *Keusch*, pur ; *Haus*, demeure ; d'où Caucase, demeure des hommes purs.

Digitized by Google

contes de toutes formes[1]. Les Éthiopiens, disait-on, adoraient le soleil, mais à l'apparition de cet astre ils se cachaient dans des cavernes; c'est-à-dire que ces peuples, originaires du Hélion, vénéraient toujours le fleuve primitif et sacré dont le nom Hel[2] signifie soleil et caverne. Quant au Caucase, la défiguration fut bien plus étrange. La renaissance mystique qui s'opérait à Asci-Burgium, aux bords du Hélion, fleuve du soleil, et sous la main des hommes purs, *Keusch*, fut travestie en une création purement matérielle ainsi qu'il suit : « Prométhée[3], fils d'Asia, ayant façonné une statue, l'anima d'un rayon de soleil, et pour son châtiment fut attaché au Caucase[4]. » Cette légende passa dans l'Inde, où l'on voit, en effet, le récit d'un premier homme matériellement créé; mais là, par une contradiction singulière, on laissa à ce premier homme son nom celtique qui signifie simplement initié; on l'appela Adimo, de *Eedom*[5], enfant d'adoption.

La morale, sans doute, était le principal lien de cette société antique; mais quelques âmes privilégiées étant parvenues, à force de luttes, à dompter de fort haut les désirs terrestres, ne semblaient plus appartenir à la

[1] Au lieu de *Ethos*, les Grecs supposèrent pour racine *Aithos*, qui signifie noirceur, et, sur cette étymologie fictive, ils transformèrent tous les Éthiopiens en nègres.

[2] *Hel*, *hole*, caverne.

[3] Barm, Fromm, Brame signifient pieux; d'où Prométhée, le dieu pur, le fleuve transformateur, le Hélion.

[4] On trouve huit montagnes appelées Caucase par les Anciens.

[5] L'homme qui entre dans une famille à titre d'allié est appelé, en celtique, *Eydom*, *Eedhem*, gendre. DARSY. *Dict. flam.*

Digitized by Google

terre; les peuples eurent de la vénération pour des êtres qui touchaient à la divinité; on en fit des saints, et les noms qu'on leur donna se reflétèrent sur la nation. Ainsi en Afrique[1] le mot *Pein*[2], pénitence, fit nommer les religieux *Pœni* et la nation, Punique; ou encore, du mot *Boete*[3], qui a le même sens, ces *Maures* furent appelés Marabouts; et, en effet, voyez dans Salluste le tableau qu'il nous trace de Masinissa, lisez ce que nos chroniques nous apprennent sur Abd-el-Kader, vous trouverez que vingt siècles ni Mahomet n'ont rien changé à la religion ni aux mœurs de ces peuples.

On comprend que le Celte se soit élevé à cette domination de soi-même qui fait l'homme; mais on se demande comment ces institutions violentes ont pu pénétrer jusqu'aux extrémités du globe. Au fond de l'Asie, en Chine, par exemple, on retrouve, pour désigner cette vertu, cette discipline morale, le même mot dont nous nous servons en Europe; les Germains l'appellent *Tucht*, et les Orientaux *Tŏk*[4]. En Amérique, nous avons retrouvé les mêmes ordres, les mêmes initiations que dans nos contrées. Les nations de la région des lacs avaient des ordres religieux auxquels on arrivait par

[1] Nos ordres religieux étaient passés en Afrique où l'on retrouve les nouveaux Mèdes, *Nu-midi*, les nouveaux Samanes, *Na-samons*, des *Marabouts*, qui ne sont que les Mérobaudes des Germains.

[2] *Pein*, *Pœna*, πόνος. *Pana*, en hébreu, *Fana*, en arabe.

[3] *Boete*, amende, pénitence. Les Boudhistes, les Marabouts, Boudha-Gourou, dont nous avons fait Pythagore, tirent de là leur nom. *Gourou*, curé, en sanscrit.

[4] SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V. Ce mot est usité dans le chinois-coréen.

Digitized by Google

des épreuves où se retrouvent tous nos exercices; ils portaient des noms que nous connaissons; c'étaient les Médas, les Iésugas, le Wabénas, c'est-à-dire les Mèdes, les Iazyges, les Ubiens[1]. Les Piaches de l'Amérique du Sud, ainsi que les Druides, les Brachmanes, les Sages du mont Athos, du mont Carmel, du mont Serrat, se préparaient à entrer dans l'Ordre par un noviciat de deux ans passés dans la solitude des forêts; leur relation avec les ordres européens n'est point douteuse, puisque nous les voyons exercer leurs enchantements par la vertu magique de l'Aspa, exactement comme faisaient les Pictes[2] d'Écosse et comme font encore aujourd'hui les Santiguadores d'Espagne[3].

Nous avons parlé des Areioïs de l'Océanie; c'étaient les Aryas de l'Inde, ayant comme eux toutes les traditions européennes.

Propagation du druidisme en Asie.

L'ignorance de ces principes a jeté l'exégèse chrétienne dans une étrange confusion. Depuis tant de

[1] Les Mèdes ne sont point une nation; *Maet* signifie compagnon, et ce nom fut donné aux membres d'une même corporation, aux Mèdes, aux *Meati* d'Irlande, aux Médas. Les Iasyges, en Europe, faisaient partie des Sarmates. Les Ubii du Rhin, les *Ubisci* de la Garonne les *Ubieni* ou *Wabénas* de l'Amérique sont différentes formes d'un même mot; ce mot vient de *Üben*, discipliner. Les recherches sur ces druides américains ont été faites récemment par ordre du gouvernement de Washington.

[2] Saint Andrew est le patron des Pictes, et l'Aspa en fut nommée Croix de Saint-André.

[3] Voy. *Revue des Deux Mondes*. Année 1858. 1er Avril.

Digitized by Google

siècles que les orientalistes et les classiques nous répètent que nous devons tout aux Romains, aux Grecs, aux émigrations asiatiques, que leurs institutions nous ont tirés de l'état sauvage, il est de mode dans nos histoires de faire dater de Jules César notre civilisation. Quand les Romains, dans la courte explosion de leur puissance, eurent envahi nos contrées, sur leurs pas arriva l'Évangile qui, dit-on, acheva l'œuvre.

Mais en étudiant à fond les mystères de cette grande transformation, l'on voit sans peine qu'il ne peut en être ainsi. L'Évangile n'est point fait pour tirer un peuple de l'état sauvage et lui donner une existence sociale et des mœurs. Nous avons sans changement son texte tel qu'il nous fut apporté; les Celtes, ses éternels apôtres, l'ont vainement présenté aux nations primitives, aux Nègres, aux Caraïbes, aux Samoyèdes; ces peuples n'y comprennent rien; ces hommes, à peine formés, ne sont point mûrs pour les principes qu'il annonce, pour ce dépouillement absolu de soi-même dont est seul capable l'homme qui appartient à une vieille civilisation. Notre Bible est tous les jours portée chez des nations plus avancées, chez les Indous, les Chinois, les Perses, les Arabes; ces peuples ne redoutent pas les austérités matérielles; ils ont un clergé, des monastères, des livres saints; ils n'ont qu'un pas à faire pour être chrétiens; mais l'Évangile n'a point prise sur eux; ces esprits à demi matériels restent attachés à un culte tout rempli de symboles qu'ils voient, qu'ils touchent; ils n'entrent point dans ce spiritualisme absolu qui n'accepte de formes sensibles

Digitized by Google

que comme un moyen donné aux faibles pour arriver jusqu'à lui[1]. L'Évangile n'est donc point venu chez les Celtes pour les tirer de la barbarie, mais parce que les institutions séculaires des Celtes les avaient élevés à la hauteur de son enseignement; ces peuples étaient chrétiens, il ne leur manquait que le Christ; aussi, lorsque l'Évangile, dans toute sa simplicité, arriva parmi eux, il se revêtit des formes de leur culte, comme d'un vêtement fait pour lui; c'était un souffle nouveau qui venait d'Orient ranimer l'antique religion.

L'appareil du culte, les formules de la doctrine, tout cet ensemble qui constitue le corps d'une religion, existait donc depuis longtemps chez les Celtes, et dans leurs émigrations primitives, bien antérieures à l'Évangile, ils répandirent partout ce christianisme apparent, mais surtout en Asie; là, en effet, on retrouve en différentes contrées des analogies étranges avec les usages de nos églises. Ainsi, des voyageurs vous raconteront[2] la surprise qu'ils éprouvèrent lorsque, logeant dans quelque village de la religion des Boudhistes, ils furent réveillés, au lever de l'aurore, par le son de trois cloches; ils écoutent et entendent le plain-chant de nos campagnes; ils regardent et voient sortir du lieu saint une véritable procession de l'Église romaine, avec cierges, encensoirs, rochets, chantres, prélat. Pietro della Valle[3] vous décrira à Ispahan une cérémonie, autrefois religieuse chez nous, mais aujourd'hui

[1] *Lex propter infirmos.*
[2] *Revue des Deux Mondes.*
[3] Lettres d'Ispahan.

Digitized by Google

devenue banale[1]; les habitants de cette ville, trois jours avant leur Pâque[2], promènent par toutes les rues un chameau engraissé, orné de bandelettes et précédé d'un chœur de musique; les lieux par où il passe sont bénis; arrivé au terme de sa course, il est mis à mort et on se partage religieusement les lambeaux de l'animal sanctifié[3].

Il est évident que ce n'est point depuis l'apparition du christianisme que ces formes analogiques du culte sont passées d'une extrémité à l'autre de l'ancien monde; mais, préexistant à l'introduction de l'Évangile dans nos contrées, elles ont pénétré en Asie avec les colonies celtiques; aussi l'image d'un dieu sur une croix ne s'y retrouve jamais.

Pourtant, il est d'autres contrées où le culte paraît se rapprocher tellement des écrits évangéliques qu'on a pu douter qu'il remontât jusqu'aux Celtes; mais il est facile de voir que cette similitude n'est qu'apparente.

Les premiers qui accueillirent la foi du Christ sont les initiés aux anciens mystères; c'est d'eux que le *Désiré des nations* était attendu; ils appliquèrent le

[1] Nous avons dit que l'on retrouve chez nous, à l'état de jeux, les cérémonies les plus sacrées des Asiatiques.

[2] La fête du Beïram.

[3] Primitivement, c'était un homme que l'on sanctifiait, que l'on promenait, que l'on tuait et dont on mangeait la chair, pour participer à sa sainteté. Les *Semnones*, les Marseillais, les Aztèques ont conservé ces usages jusque dans les temps historiques. La victime fut remplacée par un bœuf, un agneau, un chameau, et même par une figure en pâte ou en beurre. Cette dernière forme s'est conservée chez les Boudhistes.

Digitized by Google

langage de leur première croyance à l'enseignement de leur nouvelle foi; ce qui produisit un mélange confus de symboles et de dictions qui ne permet plus aujourd'hui de distinguer facilement ce qui appartient à l'un ou à l'autre culte.

Par exemple, Joannes[1], qui se dit Janus chez les Latins, Oannès à Babylone, Janoa aux bords du Gange, est, comme on le voit, un mot ancien qui désignait, dans la religion de nos pères, le substitut de la divinité fluminale, le prêtre du baptême; ce terme d'autrefois, ayant une apparence évangélique, se reconnaît encore dans les traditions de plusieurs peuples anciens, et nos voyageurs ont recueilli en Asie[2] et en Afrique des souvenirs d'un prêtre Jean constamment appelé roi des Éthiopiens, c'est-à-dire des Druides; or on retrouve, dans sa religion purement druidique, toutes les apparences de la doctrine chrétienne, la croix, le baptême, la confession, la crèche, les cérémonies de nos églises.

Ailleurs[3] ces mêmes religieux étaient connus sous d'autres noms.

Le mot *Tam*[4] signifie discipliné; or, il existe dans

[1] Voy. thèses XIe et XIIe. Jean, Janus, était le pontife figurant l'embouchure oscillante du fleuve primitif qui est toujours le Hélion. Le prêtre Jean porte toujours une croix latine.

[2] Rubruquis nous donne de grands détails sur le prêtre Jean de l'Asie, et les Portugais sur celui de l'Afrique. Les prêtres de la Floride s'appelaient *Iaonas*.

[3] Parmi nous, les Bégars, les Vaudois, les hommes de Cabrières et Mérindol sont les derniers vestiges de ces anciens cultes.

[4] *Tam*, en hollandais, le même mot que *Zahm*, en allemand, signifie privé, apprivoisé, discipliné, druide.

Digitized by Google

toute l'Asie des peuples pratiquant la discipline druidique et qui, sur la consonnance trompeuse du mot, furent nommés chrétiens de Saint-Thomas[1]. Les légendes de leur Saint sont toutes d'origine atlantique; par exemple, on dit qu'il mourut à Calamina; or, pour comprendre ce mot, il faut se rappeler que la vie commune a été souvent, dans le langage mystique, comparée à une ruche; une ruche, chez les Ibères, se dit *Colmena* et l'on a fait de ce mot incompris la ville imaginaire de Calamina; de même, à Ephèse, on donnait au pontife du temple le nom d'Essen[2], roi des abeilles, et un prêtre dans les mystères de cette déesse, se disait *Tamias;* en Égypte, on voit des religieux qui, eux-mêmes, étaient appelés Esséniens; c'étaient bien des Druides, car, s'ils eussent été chrétiens, Philon et Josèphe n'auraient point fait leur éloge; or, nous dit le bénédictin Dom Calmet[3], *ces Esséniens vénéraient saint Thomas et prétendaient avoir son corps.* Ce même Saint, dans nos vieilles églises, a pour emblème une équerre; il portait également une équerre chez les Indiens, et quand les Portugais arrivèrent à Méliapour, ils y trouvèrent son image parée de ce symbole.

L'équerre[4], à la naissance du druidisme, marquait que l'édifice de la communauté mystique se bâtissait, non plus avec des blocs mal taillés, mais avec des pierres équarries : *lapidibus quadris*, comme il est dit de

[1] C'est à cause du radical *Tam* que les Orientaux prononcent Thamas.

[2] *Essen*, roi des abeilles; *Tamias*, prêtre dans les mystères. *Lexic.*

[3] *Dict. de la Bible.* Esséniens.

[4] *Toom*, frein, est un mot mystique de la même famille.

Digitized by Google

la nouvelle Sion; *xestoisi lithoisin*, comme il est dit du temple de Circé[1].

Quant aux pratiques chrétiennes que nous avons signalées dans ces cultes asiatiques, elles rentrent avec tout le reste dans la théorie générale des mystères; toutes s'interprètent comme dans l'exemple qui suit.

On dit que la confession existe en Orient; un pontife entend les péchés des fidèles et les efface[2]. Or, bien avant le christianisme, aux âges les plus reculés, on retrouve, dans la religion de nos anciens Celtes, l'exercice de ce même pouvoir. Dans les mystères des Cabires, l'initié se confessait au *Koïès*, c'est-à-dire au pontife suprême, et celui-ci, étendant la main sur le coupable, prononçait un mot qui le lavait de toutes ses souillures; or, voyons si c'est bien de l'Inde que vient ce mythe.

Primitivement, aux bouches du Hélion, l'initié, couché sur la grève, attendait le flot montant qui passait sur lui et emportait dans la mer toutes ses souillures; loin du Hélion, le pontife qui tenait la place du dieu océanique couvrait de sa *main*[3] le coupable pour figurer le flux lunaire[4] et disait un *mot*[5] pour renvoyer les

[1] *Odyssée.* Les prétendus chrétiens de Saint-Thomas, qui occupent le midi de l'Inde, sont les Boudhistes primitifs et non réformés. Une équerre se dit *Pers*, en hébreu.

[2] *Bor* signifie flux ; *Borra* signifie agneau, en ibérique; de ce double mythe dérive l'ibérique *Borrar*, effacer.

[3] De là vient la ressemblance du mot *Manus*, avec *Maen*, lune, et *Manare*, couler. De même, au fond de l'Orient, *Sen* signifie, tout à la fois, main et embouchure de fleuve. SIEBOLD. *Voyage au Japon.*

[4] Ce sont les purifications d'Isis, de Diane, c'est-à-dire des déesses qui ont la lune pour symbole du flux lunaire.

[5] Mot, *Muthos*, dérive de *Muyten*, changer, transformer; *Wort* dérive également de *Vertere*, changer, tourner.

Digitized by Google

péchés dans l'Océan, *remittere peccata*. Cette main figurative du flux tenait donc une grande place dans l'antique religion; aussi la Main, dans les mystères, eut les mêmes honneurs que le Croissant; on portait une main dans les pompes d'Isis, dans l'antique cérémonie du sacre des rois francs; on a retrouvé une main ouverte sur les bords de la Meuse[1] et dans les fouilles de Carthage; sur le porche de l'Alambra[2], on voit au dehors une main et au dedans une clef, double symbole qui marquait l'entrée et la sortie du flux lunaire aux portes de l'Océan[3]. Quant au mot *Remittere*, il est la traduction du celtique *Werpen*[4] dont s'est formé le latin *Verbum;* c'est le *Logos* de Philon; c'est surtout le *Kalki* des incarnations Vischnouïtes.

Par tout ce qui vient d'être dit on voit que nos aïeux, quand ils reçurent le sauveur attendu de l'Orient, n'eurent pas besoin de prendre des termes nouveaux pour désigner la confession; ils gardèrent ceux dont ils s'étaient servis jusque-là; ils continuèrent de l'appeler *Beichte*[5], dérivant de *Bach*, fleuve océanique; le péché, effacé par le pontife, conserva également dans son nom un souvenir de l'expiation primitive : les Celtes l'appelèrent *Sunde*, les Latins *Peccatum*, les Grecs *Amartema*,

[1] Près de Sedan. GRIVAUD DE LA VINCELLE.

[2] MURRAY'S *handbook*.

[3] Janus, à Rome, figurant par sa double forme le va-et-vient du flux à l'entrée de l'Océan, avait une clef pour emblème. *Encycl. méthod.* La clef d'Osiris, de Cybèle, a la même origine.

[4] *Werpen*, rejeter en arrière, ruer. Le sens primitif de *Verbum* est donc sentence. *Dict. celt.*

[5] En allemand *Beichten*, confesser; *Beichte*, confession.

Digitized by Google

lesquels dérivent respectivement de *Sund*, *Bach*, *Maer*, tous mots qui signifient marée.

Chez les Hébreux, la confession était collective, mais se rangeait sans peine dans le système symbolique que nous venons de retracer. Pour figurer le flux et reflux, *Bach*, on prenait deux boucs, *Bock*[1], que l'on plaçait au milieu de la foule; l'un, le flot montant, était immolé sur place; l'autre, le flot descendant, était chargé des iniquités dont chacun s'accusait, puis renvoyé dans le désert[2]. Les détails de cette cérémonie sont entièrement druidiques. Le prêtre était vêtu de lin; tourné vers l'Orient, il aspergeait sept fois les assistants avec le sang de la victime; puis[3], *mettant les deux mains sur la tête du bouc expiateur, il confessait les péchés des enfants d'Israël et le lâchait dans le désert*[4].

Dans d'autres rites, c'était une vache que l'on prenait pour symbole de l'expiation des péchés; ainsi, dans l'Inde occidentale, comme nous l'apprend Valera[5], *les habitants se confessaient de vive voix pour se nettoyer de leurs péchés;* l'Inca[6] se confessait au soleil; puis, se

[1] Le latin *Caper*, bouc, est le même mot que l'hébreu *Kipour*, expiation, et l'ibérique *Caparra*, qui signifie gage, caution pour les iniquités des autres.

[2] Dans nos contrées atlantiques, le reflux se fait vers l'West; or *Wuest* signifie désert, et ces deux mots sont souvent confondus. DARSY. *Dict. flam.*

[3] *Lévitique*, ch. XVI, passim.

[4] Les juifs d'Espagne, selon Léon de Modène, prenaient, au lieu de bouc, un coq. Le prêtre lui frappait trois fois la tête; puis les assistants, s'étant confessés et les péchés étant appelés sur la tête de l'animal, on l'immolait.

[5] Voy. *Histoire des Incas*, liv. II, ch. VI. GARCILAS.

[6] Voy. CLAVEL. *Histoire pittoresque des religions.*

Digitized by Google

baignant, il disait au fleuve[1]: *Reçois les péchés que j'ai confessés à mon père le Soleil, va les porter à la mer;* or, dans les mystères de ce pays, la déesse lunaire et purificatrice se nommait *Koïa*[2], mot évidemment dérivé de *Koe* qui, chez les Celtes, signifie vache; dans l'Inde orientale, d'après les préceptes des Brames, la bouse de vache dont on se frotte, efface[3] les péchés; et si l'on meurt tenant en main la queue d'une vache, l'on obtient son salut dans l'autre vie. Cette vache purificatrice qu'on retrouve dans les deux mondes s'identifie par son nom celtique, *Koe*, avec le pontife *Koïès*[4], et, si nous nous approchons encore plus du centre originaire de toutes ces institutions, nous sommes ramenés aux mystères de la déesse-vache, de *Koe-bele*[5], la Cybèle de nos aïeux[6].

On voit par tout ce qui précède que la forme confessionnelle pour purifier l'âme de ses souillures, étant dégagée des symboles qui la masquent, se retrouve dans les deux mondes et, par conséquent, sur les bords du

[1] Ce fleuve s'appelait Titicaca, comme le lac (*Tidt*, flux).

[2] Mango Capac était le soleil et Mama-Koïa la lune, selon Garcilas. Le fleuve était mystiquement le Hélion, fleuve du soleil.

[3] *Vacca, bach* dont nous avons vu la relation, ont fait les verbes *vegen*, effacer.

[4] Le mot *Koïès* a été travesti de toutes manières. *Cojo*, en ibérique, signifiant boiteux, le prêtre de Vulcain, le prêtre des mystères d'Isis, dans Apulée, étaient boiteux.

[5] *Bele*, fée, déesse. Darsy. *Dict. flam.* Cybèle était la déesse à la vache, *Herta-meisse*, la vierge à la biche, *Dordzi pô mou*, la sainte mère au sanglier.

[6] Cette déesse fut souvent appelée *Jung-wife*, jeune fille, mot qui dégénéra en Geneviève.

Digitized by Google

Gange où elle fut portée par les émigrations celtiques[1].

Ces émigrations ne se sont pas faites d'un seul jet; mais depuis les temps les plus reculés où les premiers Atlantes, armés du silex taillé, s'ouvrirent à travers les ronces, les mammouths, les sauvages, des routes nouvelles pour pénétrer dans d'autres vallées, jusqu'aujourd'hui où leurs descendants enlacent de leur puissante étreinte tout le globe, bien des civilisations se sont succédé, bien des colonies les ont transportées au loin, de sorte que, dans les pays les plus divers, on retrouve à tous les degrés des traces de leur apparition. Il n'est même pas besoin d'une recherche bien profonde pour reconnaître les points de la côte européenne d'où sont parties les principales nations.

Ainsi, on remarquera que les peuples baltiques se sont surtout portés vers les régions américaines; les Chorotèques du nouveau monde, comme les Suèves[2] du nord de l'Europe, laissaient sur leur tête rasée une touffe de cheveux; de même qu'au voisinage de la Magdaléna sont les Béraguès, les Muiscas, et leur capitale Cundina-Marca, vous retrouvez, aux bords de la Baltique, les Varègues, les Moscovites et je puis dire Kundino-Mark, le margraviat du Kundino[3]; c'est de ce dernier nom qu'on appelait le chef de quelques nations suèves.

[1] Les colonies celtiques ont transporté en Amérique et en Asie les éléments de l'ancien culte. La région mère n'a conservé que ceux qui ont été ravivés par la religion chrétienne.

[2] Voy. MALTE-BRUN. Les Suèves, dit Tacite, avaient coutume de *crinem nodo substringere.*

[3] Les Burgundes de la Baltique appelaient leur chef Kundino. MALTE-BRUN. Liv. XII. Ceux de la Gaule le nommaient Chyndonax, Χύνδοναξ. *Inscript...* Voy. *Encycl. méthod.*

Digitized by Google

Au fond de l'Asie, on trouve surtout trois grandes formes nationales : en Chine, en Mongolie et dans l'Inde.

Nous avons suivi jusqu'en Chine la trace des anciens Belges, et effectivement ce qui distingue la région d'où ils partaient[1] domine également dans le céleste empire ; les légendes de Merlin[2] sont celles de Confucius et tous deux naissent à Cambalu ; les cloches en bronze sont, pour l'étain qu'elles renferment, toute la célébrité du Cornouailles, elles sont de même sacrées en Chine et y portent des noms occidentaux : *Tamtam* et *Puk*[3], par exemple, ne diffèrent point de *Tintinnabulum*[4] et *Pauke*.

Dans l'Inde, où nous savons qu'abordèrent les *Iberingi*[5], tout nous ramène dans la région atlantique des Ibères ; la Trimourti[6], les Brames non organisés sous un seul chef, les pierres noires de Bénarès[7], de Jagrenat, et tant d'autres similitudes, que nous ne pouvons encore qu'indiquer, montrent l'Espagne comme la source du Bramisme.

Le Boudhisme mongol rappelle plutôt l'ancien état

[1] Les deux Bretagnes, dont les habitants sont appelés Belges par Ptolémée et Strabon.

[2] Lin se dit *Belech*, en breton, *Bad*, en phénicien ; d'où Mair-lin, Belge, Athair-bad signifient vêtu de lin, druide.

[3] *Puk*, en chinois, *Pauke*, en allemand, signifient cloche.

[4] *Tin*, étain, en anglais. De ce mot répété et de *Bell*, cloche, on a fait *Tintinnabulum*.

[5] Cosmas nous apprend qu'au nord de l'Inde sont les Magiars et les Abares (Ibères).

La trimourti indienne ressemble à la trinité homérique qui était, selon Diodore de Sicile, celle des Atlantes.

[7] Les *Piedra-hita*, pierres noires, qu'on rencontre par toute l'Espagne. Thèse VIIIe.

Digitized by Google

des Gaules; les religieux y sont en monastères et un grand lama, un archidruide, chef de la religion, y possède l'autorité suprême. Cette forme de druidisme, nous dit César, venait de la Bretagne; ce sont donc les émigrations gauloises qui la transportèrent jusqu'au fond de l'Asie.

De la certitude en matière ethnographique.

Toute la science reconnaît aux deux extrémités de l'ancien monde une grande similitude dans les institutions des peuples et, par là même, une communauté d'origine. Tout ce qui précède semble insinuer que la marche civilisatrice est partie d'Occident; mais dans une discussion grave, où se balancent des résultats d'un si grand poids, il faut plus que des insinuations et des systèmes, il faut plus que des assertions avancées sur la foi d'un homme. Des documents de tous genres sont depuis longtemps entre les mains des savants et se multiplient chaque jour, mais ils ne sont pas tous recevables.

On s'est basé sur les arts, les usages, les types, les langues, la religion; or, en général, ces éléments de recherche sont insuffisants pour fixer la certitude dans une question de cette nature; la ressemblance de deux objets placés dans des régions différentes ne détermine nullement leur point de départ.

Ainsi d'abord, parmi les arts, prenons les instruments à cordes; ils sont de ces choses qui se trouvent partout et que personne n'a inventées. Une corde est

Digitized by Google

tendue, on la pince, elle rend un son; on la tend davantage, le son devient plus aigu; au lieu d'une corde on en met deux, trois, et l'on joue un air; au lieu de pincer l'instrument, on le racle avec une tige dentelée, qui bientôt se change en archet, et voilà le violon trouvé. Aussi tous les peuples ont eu des instruments racleurs que les Gaulois nomment Rebec, les Hébreux Rebiac, les Arabes Rebab, les Indiens Ravanastron, les Russes Gandok; chez les Latins, le violoniste se nommait *Rasor*[1]. Comme on le voit, il y aurait plus que de la naïveté à chercher pour le violon une patrie, et l'on se demande comment un savant musicien de notre époque, pour ennoblir cet instrument, songea à le doter d'une origine asiatique : *C'est de l'Inde*, dit-il, *que nous est venu le violon.*

Les usages sont tenaces dans les foules, et, après bien des siècles, on les retrouve sans altération chez des peuples fort éloignés. A l'époque du printemps, au renouvellement de l'année, l'usage existe parmi les Persans de se donner réciproquement des œufs de couleur[2], et ces présents échangés s'appellent chez eux Cadaou; on sait que, de tout temps, le même usage a existé parmi nous; or, une pareille coutume peut naître partout où il y a des œufs.

Les types ne sont pas une plus sûre ressource; la nature a des influences locales très-variées et dont nous ne connaissons pas les secrets. A des distances très-

[1] *Rasor* vient de *Radere*, racler; ce qui prouve que, par le mot *Rasor*, Festus veut parler d'un violoniste.

[2] CLAVEL. *Hist. pitt. des relig.* PIETRO DELLA VALLE. *Voyages*, etc.

Digitized by Google

grandes, des causes inconnues donneront à deux peuples, primitivement les mêmes, une déformation différente. Sur notre type on nous a appelés Caucasiens; me dira-t-on pourquoi les habitants du Caucase ne seraient pas des Atlantes?

Les langues surtout ont une élasticité qui se plie à toutes les interprétations. Les mêmes mots se rencontrent souvent chez les nations les plus éloignées; on voit bien qu'ils ont une origine commune, mais, en général, rien n'indique quelle est cette origine. Ainsi, en sanscrit, *Dag* signifie tuer; en allemand, *Degen* veut dire une épée; or, les Allemands prétendent que c'est le mot asiatique qui est la racine de l'autre; je suis prêt à accepter ce système; mais voilà un demi-siècle que nous en attendons la démonstration, et certainement des exemples de ce genre sont loin de montrer que c'est en Asie qu'il faut chercher les racines de nos langues occidentales.

Lorsque Rama reçoit les attributs de la royauté, on lui met en main le *Danda*[1], c'est-à-dire le sceptre, le pouvoir de châtier; c'est donc du sanscrit, nous dit-on, que dérive le latin *Tundere*, frapper; mais pourquoi ce verbe n'aurait-il pas pour racine le mot ibérique *Tunda*, qui signifie bâton, bastonade?

On sait que le lion d'Amérique se dit *Puma*; on sait aussi que le tigre, en Corée, est appelé *Pöm*[2]; et, là-dessus, l'école moderne se met en savantes recherches pour découvrir comment les peuples de l'extrême Orient

[1] Dans la Ramayana.

[2] SIEBOLD. *Voyage au Japon*, t. V.

Digitized by Google

ont traversé l'Océanie, tourné une moitié de notre globe, pour arriver en Amérique, coloniser ce pays et y laisser le mot Puma. Mais est-il bien démontré que ce mot n'a point existé autrefois dans nos pays, d'où il se sera répandu d'un côté chez les Coréens, et de l'autre chez les Caraïbes? Par exemple, il y avait dans le Latium plusieurs villes antiques appelées *Suessa;* l'une était surnommée *Pometia*, et justement sur ses médailles[1], que nous avons encore, se voit un lion. Le mot *Pôm* a donc existé autrefois chez nous, comme chez ces deux peuples extrêmes.

Jusqu'à ces ogres qui ont tant effrayé notre enfance, ils durent avoir un nom d'origine orientale. Au fond de la Mongolie, on découvrit des peuples complétement inoffensifs, appelés Oïgours; le moine flamand, que j'ai nommé plus haut, traversa leur pays sans être mangé. Qu'importe! Je lis dans des livres écrits parmi nous que c'est de là que vient notre mot Ogre. Mais ce nom gaulois, ainsi que toutes ces légendes que nous retrouvons au fond de nos provinces, ont pris racine chez nous; ce sont les dernières déjections de nos vieilles mœurs. Dans le cours de la transformation sociale que nous avons décrite, il se rencontra, avons-nous dit[2], des hommes puissants qui exerçaient du fond de leurs tourelles des exactions primitiales sur leur voisinage. Quand le peuple se fut affranchi de leur joug, il reproduisit son triomphe à sa manière et travestit ce souvenir sous toutes les formes. Les Hébreux ont désigné

[1] *Encycl. méthod.* Antiquités.

[2] Voy. thèse XVe.

Digitized by Google

sous le nom de *Hog*[1] le chef de cette tyrannie; et ce mot, suivant le génie des anciens temps, fut pris dans ses diverses acceptions pour former toutes sortes de légendes sur ces hommes fameux. *Hoch* signifie grand; on en fit des géants, et ces combats de géants[2] que tous les peuples racontent ont cette origine; *Oog* veut dire aussi un œil, et les Homérites jouant sur ce mot donnent au géant Polyphème un seul œil qu'ils placent au milieu du front et qu'Ulysse détruit par un brandon[3] enflammé. Chez nous, c'est dans le langag e et les contes populaires qu'il faut chercher ces souvenirs traditionnels. Une de nos langues[4] a désigné par le mot *Hog* l'animal qui est resté comme symbole du droit repoussant[5] auquel les peuples s'étaient soustraits; une autre appelle *Heuchtidt*[6] le jour des noces et *Hocke* le pourpoint qui servait aux déguisements pour les orgies. Le rapprochement de tous ces mots montre que c'est dans ce groupe que se placent nos ogres, toujours cachés dans leurs donjons inaccessibles, toujours avides de chair fraîche.

C'est une erreur de la philologie moderne de croire que quand la racine d'un mot se trouve dans un pays, c'est de là que vient ce mot. Par exemple, la flûte pri-

[1] Og, roi de Basan, chef de peuples que la Bible appelle tantôt Amorrhéens, tantôt Rephaïm. Voy. thèse XVe.

[2] Les guerres des Titans n'ont aucun rapport avec ce que nous disons des géants. Voy. thèses Xe et XIe.

[3] Souvenir des bourgs brûlés. Thèse XVe.

[4] La langue anglaise.

[5] Cet animal n'est pas le plus malpropre de la basse-cour; l'ignominie que porte son nom date des anciens mystères.

[6] *Tidt*, temps. *Dict. flam.*

Digitized by Google

mitive, simple bâton troué, se dit en grec *Surinx* et semble, par conséquent, dériver du celtique *Sureau;* cette racine n'existe que dans nos langues, mais elle a pu exister en Orient et s'y perdre.

Au reste, dans l'Inde, les termes les plus sacrés, les plus orientaux, sont-ils eux-mêmes à l'abri d'une interprétation atlantique? Les livres saints des Indous ont été recueillis par le sage Wyasa; mais *Wyse*, dans nos langues occidentales, signifie Sage. Dans la Mahabarata, la race coupable des Coros étant détruite, leurs vainqueurs, les enfants des dieux, les Pandos sont transportés dans la céleste demeure de l'Himalaya; mais dans nos contrées *Heimel aya*[1] signifie céleste demeure; et quand l'interprétation courante tire ce mot de *Hima Laya*, pays de neige, elle donne à des héros vainqueurs une étrange récompense. Le dieu Mouni est la grande divinité des régions gangétiques; on l'appelle Mahamouni, Chakiamouni; or, ce mot pourrait bien être venu d'Europe avec les Ibères; en Ibérie, on a trouvé une inscription antique qu'on peut voir dans Muratori et sur laquelle étaient gravés ces mots : Deo Mouno. On connaît dans l'Inde la secte religieuse et antique des Béraguès; n'étaient-ils pas les adorateurs du dieu *Baræcus* dont le nom se lit sur des inscriptions trouvées en Espagne[2]? Le fleuve sacré des Indous se dégorge des montagnes par une cataracte

[1] *Heimel*, ciel. *Aya*, en grec, en erse, en hébreu, en celtique, en indou, signifie terre.

[2] *Encycl. méthod.* Antiquités.

Digitized by Google

fameuse appelée *Vara-moul*, mot purement celtique et qui signifie gueule de la vache[1].

Par cette esquisse, il est facile de voir que ceux qui se sont appuyés sur les langues, les noms, sans s'aider d'ailleurs pour retrouver nos origines, ont laissé la question dans toutes ses incertitudes.

Enfin, la religion ancienne est tout aussi impuissante que le reste à nous montrer par elle-même le lieu de son origine. Née sur un point du globe, elle transporta au loin ses mystères et ses légendes; en sorte que les mêmes dogmes s'enseignent partout, les mêmes prodiges ont partout des monuments qui sembleraient indiquer que c'est là qu'ils se sont opérés. Dans l'île de Ceylan, on trouve sur le mont Hamallyi[2] une pierre où est marquée l'empreinte du pied de Boudha. Près de Rome, au bord du lac Régille, fut livré le combat où les Tarquins ont été défaits; Castor et Pollux, nous dit Cicéron[3] vinrent du ciel pour assurer la victoire des Romains, et la forme de leurs pieds resta gravée sur la pierre où ils se tenaient. Dans les Antilles, au voisinage du lac *Riquille*[4] non loin des monts *Tarquin*, *les Caraïbes montrent*, selon Thévet[5], *une pierre longue sur laquelle on voit deux traces de pied d'homme qu'ils*

[1] *Varre*, taureau, vache, en celtique et en phénicien. *Maul*, gueule, museau.

[2] Ce mont n'a point de neige, et il porte le même nom que l'Himalaya.

[3] *De nat. Deor*, III. 5.

[4] Voy. les cartes de Haïti et de Cuba, dans l'atlas de l'*Encyclopédie méthodique*.

[5] Voy. THÉVET. *Cosmogr. univers*, XXI, 5.

Digitized by Google

disaient être du grand Caraïbe Maire Monan, etce fut le Soleil qui commanda aux Étoiles[1] *d'apporter cette pierre en terre.* Est-ce de Ceylan, est-ce de Rome, est-ce de Haïti qu'est partie cette croyance?

Tout ce qui précède montre qu'il faut faire deux parts dans les monuments à employer pour retrouver nos origines. Les uns, n'ayant par eux-mêmes aucun caractère local, aucune marque propre à déterminer le lieu où l'événement décrit s'est opéré, doivent être inexorablement rejetés, si l'on veut sortir des systèmes; les autres se composant de détails fondés sur un phénomène naturel, unique, que la volonté de l'homme ne peut transporter ailleurs, sont les seuls qui aient une valeur dans les recherches qui nous occupent.

Par exemple, il est un lieu sur le globe où se trouvent deux rochers voisins[2]; une flèche peut dépasser le sommet de l'un, mais ne saurait atteindre le sommet de l'autre; la mer qui les baigne est sujette au flux, et Ulysse, s'il ne veut s'engraver, doit y passer promptement durant le court espace de la haute marée.

Cette peinture complexe de Charybde et Scylla a été décrite sur place par un poëte qui les a vus; les peuples ont emporté ces récits dans leurs dispersions lointaines; on se conta d'âge en âge la légende homérique, on fit ce que nous faisons tous les jours en appliquant aux lieux où l'on se trouvait la description du poëte qui ne s'y rapporte pas; on appela Charybde et Scylla deux rochers du voisinage et, après bien des générations,

[1] Castor et Pollux forment la constellation des Gémeaux:

[2] *Odyssée*, ch. XII et XIII.

Digitized by Google

on finit par se persuader que c'étaient ceux-là qu'Homère avait décrits. Égarés par cette tradition fictive, nous remarquons, entre la Sicile et l'Italie, deux promontoires qui ne sont pas voisins, qui n'ont pas les inégales hauteurs marquées par le poëte, qui se trouvent dans une mer sans flux et sans danger, mais qui sont vulgairement appelés Charybde et Scylla; la fatalité des noms nous entraîne, et, malgré la nature, malgré les doutes de l'antiquité savante, nous nous efforçons d'y voir les rochers d'Homère.

Mais si, nous débarrassant des préjugés de la routine, nous nous demandons où sont réellement ces deux rochers, nous chercherons non pas ceux qui portent les noms de Charybde et Scylla (partout on a pu appliquer ces noms), mais ceux qui ont la hauteur demandée, qui sont baignés par le flux, qui offrent, en un mot, des caractères qu'ils portent seuls, et qui, depuis Homère, n'ont point changé.

J'ai tracé dans ces derniers mots le tableau de toute l'antiquité. Les peuples, en se séparant de la mère patrie, en emportèrent des images qui la reproduisaient dans tous les détails; les générations suivantes ne comprenant plus ces symboles les interprétèrent à leur façon, créèrent ainsi toutes ces légendes qui constituent le chaos des mythologies anciennes et les appliquèrent partout. Notre travail est donc de rechercher par le principe émis plus haut, par ce que j'appelle des *arguments de précision*, les contrées où s'adaptent les descriptions réellement tracées par les fondateurs de la civilisation primitive.

Digitized by Google

Exemples.

Faisons ici quelques applications de la règle précédente aux prétendues colonies préhistoriques venues d'Orient.

— Il y a entre l'Étrurie et la région de l'Èbre, en Espagne, de grandes ressemblances; on trouve dans les deux pays des monuments souterrains qui semblent avoir une origine commune, des cités qui portent le même nom, Ruscelliana[1], Terracina, Cosa, Vetulonia, Vescia, Ausa, des fleuves dont l'un se nomme simplement *Hebrus*, et l'autre *De Hebris*[2] avec l'article, les mêmes objets du culte, par exemple, cette ceinture[3] également vénérée à Rome sur le Tibre et à Tortose sur l'Èbre. Rien dans ces mots ne laisse entrevoir quel pays a colonisé l'autre, si les constructeurs sont les Ausones de l'Italie ou les habitants d'Ausa en Espagne. Les uns et les autres sont surtout fameux par leurs grottes funéraires; mais je remarque qu'en Ibérie les plus anciens de ces monuments sont bruts[4], sans ornements, simplement creusés dans le roc, et qu'en Étrurie ils sont construits, sculptés, présentant un commencement d'architecture. C'est donc des Ibères qu'est venue l'idée des caveaux étrusques[5].

[1] On reconnaît, dans ces mots étrusques, le *Roussillon*, *Tarragone*, *Cose-tania*, *Bætulo*, *Vesci-tania*, *Ause-tania*.

[2] Le véritable nom du Tibre, selon Varron, est *Dehebris*.

[3] Appelée à Rome ceinture de Tanaquil.

[4] De Laborde. *Esp. pittor.* Monuments d'Olerdola, en Catalogne.

[5] Simples en Ibérie, travaillés chez les Étrusques, ornementés en Égypte.

Digitized by Google

— Les anciens avaient des tablettes qui réglaient, pour les besoins de la navigation, le lever héliaque[1] des étoiles. Aratus nous a donné en vers celles dont se servaient les Grecs; or, il se trouve que les heures de lever marquées dans son poëme ne conviennent point à la Méditerranée; elles sont généralement faites pour d'autres latitudes, et depuis longtemps déjà on en a conclu que les Grecs avaient emprunté à d'autres peuples leur science astronomique. Mais à quel peuple? Les livres indiens qui sont, comme on nous le répète chaque jour, d'une haute antiquité ne mentionnent rien qui touche à ces matières; au contraire, les monuments druidiques, qui reproduisent les phénomènes célestes, annoncent, par là même, qu'ils ont servi à élaborer la science des astres et de la navigation.

— Il est des noms qui se rencontrent les mêmes à l'origine de toutes les nations; il en est un principalement que la plupart des peuples civilisés donnent à leur premier législateur; c'est Mannus, chez les Germains, Minos, en Crète, Ménès, en Égypte, Manès, en Phrygie, Manis, chez les Scythes, Monan, chez les Caraïbes, Menou[2], chez les Brames. Leurs lois datent donc de l'antiquité la plus reculée; le code de Menou, en particulier, est donc pratiqué depuis qu'il existe des Indiens; or, il est dans ce livre un article inexorable qui défend

[1] C'est-à-dire, à quel jour de l'année le lever d'une étoile se fait une heure après le coucher du soleil. Ce jour varie suivant les latitudes.

[2] Menou ayant pour racine *Maen*, le flux lunaire et septuple, on comprend pourquoi les Brames comptent 7 Menou et parlent d'un déluge arrivé de leur temps.

Digitized by Google

aux sujets de la religion bramique de sortir de l'Inde. Dans ces dernières années, deux brames[1], envoyés en mission par les Anglais, franchirent l'Indus; mais bientôt, revenant sur leurs pas, ils coururent s'accuser d'un crime qu'ils prétendirent être involontaire. Ils furent excommuniés. Si donc nous avons retrouvé chez les Indous quelques éléments de notre civilisation, c'est qu'on les leur a portés; et, en effet, dit Malte-Brun[2], *nous savons aujourd'hui que tous les noms de gros navires usités dans l'Indoustan sont d'origine arabe, circonstance qui doit faire rejeter toute idée d'anciennes navigations exécutées par les Indous.*

— Les Anglais ont signalé dans l'Inde quelques traces de science astronomique; mais ces monuments ont été discutés par Laplace et Bailly[3] qui ont reconnu leur origine occidentale et supposent que les Indous les auront reçus de l'Europe par leurs relations commerciales avec cette contrée. Leur zodiaque, par exemple, est parfaitement étranger à l'Orient; il se compose de douze signes qui sont exactement les mêmes que les nôtres, formés des mêmes animaux; on voit sur les zodiaques de l'Inde, non pas les animaux d'Asie : l'éléphant, le chameau, le tigre, la licorne; non pas ceux d'Égypte : la girafe, l'hippopotame, l'autruche, le crocodile, mais ceux de nos contrées : le bélier, le taureau, l'écrevisse, le lion[4], le scorpion, le bouc, les

[1] *Revue des Deux Mondes.*

[2] *Géogr.*, liv. XI.

[3] *Hist. de l'astron. indienne. The english cyclopedy.*

[4] Le lion se retrouve dans nos cavernes géologiques; le tigre est plutôt chez les Indiens.

Digitized by Google

poissons. En outre, le septième signe, qui est la Balance, s'appelle chez les Indous, *Toula*, et chez les Celtes, *Schale ;* or, les Grecs le nomment *Schelai*, c'est-à-dire, dans leur langue, bras du Scorpion[1], et montrent par là qu'ils n'ont fait que copier le celtique *Schale ;* c'est donc le zodiaque des Druides et non celui des Brames qui est passé en Grèce.

Il est remarquable que chez les Saxons, les Latins, les Grecs[2], les Indous, les Japonais, le premier signe du zodiaque soit le Bélier[3]; ce zodiaque fut conséquemment imaginé vers l'époque où le soleil, à l'équinoxe du printemps, était au milieu du Bélier[4]; c'est-à-dire, comme on peut le voir par la théorie de la précession, 1440 ans environ avant l'ère vulgaire[5]. En effet, c'était alors le siècle de la grande navigation des Phéniciens, comme il est constaté par les annales des Hébreux[6], des Chinois, de Ceylan, et par les traditions américaines ; ce sont donc ces peuples qui sont allés jusqu'au fond de l'Orient graver notre zodiaque sur les murs des temples.

[1] La Balance est voisine du Scorpion.

[2] Les Grecs ont le même zodiaque que nous ; le signe de la Balance est le seul qui diffère.

[3] Le bélier se dit, en phénicien, *Car*, et *Carear*, en ibérique, signifie guider un troupeau, comme fait le bélier. QUINTANA. *Dict. esp.*

[4] Le bélier se dit, en sanscrit, *Mœcha ; Macho*, en ibérique, signifie mâle.

[5] Un peu avant le siècle d'Hipparque, vers 360 av. J.-C., le soleil, à l'équinoxe du printemps, entrait dans le signe du Bélier ; il avait donc, depuis l'ère phénicienne, rétrogradé d'un demi-signe ; ce qui demande 1080 ans environ.

[6] Thèses XIe, XXe et XXIIe.

Digitized by Google

Quelle que soit d'ailleurs la haute antiquité que l'on donne aux zodiaques orientaux, la civilisation des peuples de l'Occident et, sans doute aussi, leurs émigrations sont encore plus anciennes. Les cercles druidiques, la tour des Baléares, les héméroscopes[1] des Ibères dépassent toute antiquité; ces derniers peuples, nous dit Strabon qui avait étudié leurs monuments, ont des poésies qu'ils chantent depuis 6000 ans. Jusqu'ici on n'a produit aucun document positif qui recule au delà de cette date les zodiaques de Salsette et des plus anciens temples de l'Inde.

— C'est une grande erreur de croire que le premier signe d'un zodiaque puisse, au moyen de la précession, nous faire connaître son antiquité. Les peuples ont primitivement tracé les tablettes de Mithra[2], sans aucune considération des corps célestes; seulement, dans la suite, lorsque les Phéniciens eurent besoin de se régler sur les astres, ils donnèrent aux constellations des noms empruntés à ces tablettes. Ainsi Mithra est monté sur un taureau, le Taureau est le premier signe chez plusieurs peuples de l'Orient. Ses tablettes décrivent la Zélande qui a pour emblème le lion[3]; il en est[4] qui placent le Lion à la tête de leur zodiaque. D'autres[5], au souvenir de Nehal Ennia, ont préféré la Vierge. On peut compter près d'une trentaine de

[1] Thèses VIe, VIIIe.

[2] Voy., pour tout ce qui concerne *Mithra*, thèse XIe.

[3] Les armes de la Zélande sont le *Lion sortant des eaux*.

[4] Zodiaque de Dendera, en Égypte.

Zodiaque d'Esné, en Egypte.

Digitized by Google

figures dans les tables mithriaques, on voit des zodiaques[1] composés de 28 signes.

Dans le Mexique, le zodiaque commence au Lapin, mais parce que les Ibères, qui ont colonisé ce pays, avaient le lapin pour emblème, ce que l'on verra plus loin.

On comprend ainsi pourquoi, en Égypte, le premier signe est le Lion; cette contrée n'est qu'une image agrandie de la Zélande[2]. *Le plus ancien objet du culte, chez les Égyptiens*, d'après un savant[3], *est le Hélion;* ils appelèrent leur fleuve Nehal, ils lui donnèrent un triple[4] cours, ils lui tracèrent sept embouchures; puis, pour achever de copier la Zélande, ils mirent en pleine évidence la figure du lion. Les Celtes avaient placé les mystères de cette déité animale sur la Dender[5]; les Égyptiens, transportant dans leur pays cette même image, en firent un temple qu'ils appelèrent également Dendera[6].

Remarquons en Égypte la position de Dendera. Cette ville a dans son voisinage la terre de Memphis, la grande Oasis, Assouan, la Thébaïde avec ses nombreux monastères, le fleuve qui fit donner au pays le nom de

[1] Le zodiaque chinois a 28 signes.

[2] Thèse XIe.

[3] De Rougé. Diodore de Sicile appelle *Helios* la plus ancienne divinité de l'Égypte.

[4] *Tritaios potamos*. APOLLON. DE RHODES. On plaçait, à côté de l'image du Nil, trois cruches pleines d'eau, comme on le voit dans Horus Apollo, qui ne sait point l'expliquer.

[5] Affluent de l'Escaut, rive droite.

[6] Sur la rive gauche du Nil, sud de Thèbes.

Digitized by Google

Mesr[1], des statues représentant Thot, le Mercure égyptien; or, tous ces mots se pressent autour de la Dender, et tous ils désignent des lieux fameux par leurs ruines à bases cyclopéennes, leurs urnes funéraires; vous y trouvez le *Memphiscus*[2] *pagus*, le pays de Waes, le Zwin, la Tabuda, dont les bords sont semés d'antiques abbayes, le fleuve de la Meuse, littéralement Maes-re, une statue en bronze représentant Mercure, le Thot des Gaulois, et trouvée à l'embouchure même de la Dender[3]. Les géographes anciens, du reste, aident à ce rapprochement lorsque, parlant des deux pays, ils placent dans l'un les Atrébates et dans l'autre les Atrébites.

En considérant avec soin le monument égyptien de Dendera, on remarque bientôt que ce n'est pas véritablement un zodiaque[4] et que rien n'y annonce une description du ciel; il se compose d'une soixantaine de figures en désordre, lesquelles forment un tracé hiéroglyphique du pays que baigne la Dender; c'est une tablette faite comme celles de Mithra. Le Lion, dit-on, y tient le premier rang; mais si nous prenons la figure tout entière, nous y voyons une femme ayant devant elle un serpent sur lequel marche ce lion; c'est la déesse de la Dender[5];

[1] L'Égypte ne se compose que du fleuve.

[2] A l'embouchure de l'Escaut est le *Memphiscus pagus*. Voy. De Bast, Miræus. Je lis dans un diplôme cité par ce dernier: *Volumus ut habeat unam mansam... in Merendrâ, in* Memphisco. *Oper. diplom.* Tom. I, pag. 20.

[3] A Termonde. De Bast.

[4] On voit, à Dendera, une autre tablette où le lion est le premier des douze signes.

[5] *De ander*, *D'ander*, *Dender*, le transformateur. *Anderen*, transformer.

Digitized by Google

le flux, sous la forme mystique d'un lion[1] à crinière flottante[2], pénètre dans le fleuve et le parcourt en serpentant; et, en effet, on peut constater sur la Dender de nombreux souvenirs du lion; ici, c'est une ville qui elle-même s'appelle Dender-Leeu; là, c'est un grenat, un onyx sur lesquels un lion est gravé et que l'on retrouve *dans le sol*, dit un vieil auteur[3], *parmi des antiques tasses de terre et cruches*. Sur le monument de Dendera on distingue aussi un Taureau qui retourne la tête et qui, par conséquent, n'est autre que le taureau de Mithra; un chien qui tient sous sa patte l'image égyptienne de l'eau courante[4] et qui tourne aussi la tête en arrière, ce qui désigne clairement le Hont et son reflux; un bélier qui également regarde derrière lui; un ours[5] qui, plus grand et placé au centre, se tient debout comme ceux de nos Pyrénées, appuyé sur un bâton.

Mais la figure de la Vierge est à remarquer; les uns l'appellent Thémis, d'autres, Uranie, d'autres, Cérès. Voyons ces mots.

D'abord sur l'Escaut, au voisinage des lieux que nous décrivons, se trouve Tamise; les anciens, la personnifiant sous le nom de Thémis, lui mirent dans une main un glaive ondulé pour figurer le fleuve, et dans l'autre

[1] Il ne s'agit que du lion marin qui, dans les tables, porte le nom égyptien de *Menté;* le lion d'Afrique s'appelle, en égyptien, *Moui.*

[2] En saxon, *Mane* signifie lune (flux lunaire) et crinière. Il ne faut point oublier que l'on parle ici du Lion de Zélande, du lion sortant de la mer pour pénétrer dans les fleuves.

[3] GUICHARDIN. *Description des Pays-Bas.* Alost.

[4] Des lignes ondulées. Il ne s'agit donc point de l'étoile Sirius.

[5] Il n'y a point d'ours au voisinage de l'Égypte.

Digitized by Google

une balance qui, comme l'Escaut, se dit *Schale;* puis, pour résumer en elle les mystères du flux et du reflux, ils lui donnèrent pour mère *Titaia*[1]; ils prétendent que, dans le ciel, elle est assise à côté de Jupiter; et, en effet, au siècle passé, on trouva une statue de Jupiter sur l'autre rive de l'Escaut, en face de Tamise[2]. Nous savons qu'il y avait à Tamise un cloître druidique nommé *Heimel-berg*, c'est-à-dire, littéralement, céleste-demeure; quand les Celtes répandirent leurs institutions en Gaule, en Ibérie, chez les Étrusques, dans l'Égypte, ils laissèrent, sur toute cette route, des noms qui rappelaient le pays d'où ils étaient partis, et c'est ainsi que nous retrouvons au centre de l'Ibérie un Heimel-berg, cloître fameux que les anciens appelaient *Amallobriga;* les uns, traduisant *Heimel* par céleste, nommèrent la déesse primitive Uranie; d'autres, croyant lire *Amalla* qui, en grec, signifie gerbe, lui mirent en main un faisceau d'épis; et c'est avec ce symbole que, sous le nom de Cérès, elle paraît dans le monument de Dendera.

Les autres symboles vivants ou sont difficiles à reconnaître, ou se retrouvent dans les tablettes de Mithra. Parmi les objets inanimés je remarque la Balance, *Schale*, qui est l'Escaut; une massue qui, se disant en grec *Ropalon*[3], désigne le Rupel[4]; une faulx exactement semblable à celles que l'on retire des fouilles[5] au

[1] *Tidt*, flux. La lune est aussi appelée *Titaia*. APOLLON. DE RHODES.
[2] A Bornheim. DE GRAVE. *République des champs Élysées*. Tome II.
[3] Thèse IXe. La massue d'Hercule est appelée *Ropalon*.
[4] Affluent de l'Escaut, rive gauche, au-dessous de la Dender.
[5] *Ann. archéol. de Namur*.

Digitized by Google

voisinage de la Dender et dont on se sert encore dans le pays.

Au sujet de ce dernier emblème, je fais la réflexion suivante. Il y avait deux Égypte, l'une réelle, l'autre mystique; cette dernière était le pays idéal d'où venaient les Égyptiens et dont ils ne connaissaient plus l'emplacement; mais ils continuaient toujours à la décrire; c'était pour eux le pays où se rendaient les âmes après l'embaumement; ces âmes s'y livraient aux occupations locales et surtout y pratiquaient l'agriculture. Cette scène, décrite dans le *Rituel funéraire*[1], n'a rien de commun avec la vallée du Nil : Les champs en culture, y est-il dit, sont arrosés au moyen de canaux qui prennent l'eau au fleuve primitial; des arbres s'élèvent sur le sol; les âmes labourent avec une charrue tirée par deux vaches qu'elles excitent au moyen d'un fouet; on sème, on coupe les blés avec une faulx, et on porte les prémices sur l'autel de Nehal.

Comme il est facile de le voir, ces irrigations artificielles, ces arbres plantés sur les bords du fleuve, ce pénible attirail d'une charrue[2], c'est toute l'agriculture de nos pays[3].

Enfin, pour en revenir à notre système d'argumentation, parmi ce grand nombre d'animaux répandus sur

[1] Traduit des anciens hiéroglyphes.

[2] En Égypte, il n'y a de culture que sur la rive inondée ; il n'est donc question ni d'arbres, ni de charrues.

[3] Les âmes, dont parle le Rituel, se disent, en celtique, *Ziel; Zielland*, c'est-à-dire la Zélande, signifie terre des âmes.

Digitized by Google

le monument égyptien, on peut remarquer que pas un seul n'appartient à l'Égypte; aucun ne laisse voir à son cou allongé qu'il soit une girafe ou une autruche; j'y cherche vainement une trompe d'éléphant, une bosse de chameau, une apparence d'hippopotame, de singe, de crocodile; ces animaux africains, par leurs formes étranges, étaient cependant appelés à figurer avant tout dans un monument de cette espèce fait en Afrique. Il faut donc avouer que le tableau de Dendera retrace non pas le pays où étaient les Égyptiens, mais celui d'où ils venaient.

— L'Égypte mystique a parfois des tableaux d'une étrange précision, comme, par exemple, celui qui se voit dans un temple de Thèbes[1] et qui décrit le cours du fleuve du Soleil. On voit le Soleil qui nait à l'orient; placé dans une barque, il vogue sur le fleuve sacré qui l'emporte vers les régions occidentales; près d'arriver au terme, il entre dans un vaste bassin, il longe la terre des âmes, puis il se prépare à lutter contre l'Océan, où le redoutable Apophis se tient caché; vaine précaution, car bientôt un contre-courant, partant de la mer, repousse le Soleil vers l'orient.

Ce fleuve solaire est le Hélion[2]. Le Hélion court vers l'occident; il rencontre un vaste bassin; il longe la *Ziel-land*, littéralement la terre des âmes; il affronte l'Océan et son flux; il recule vers l'orient.

[1] Dans la vallée de Biban-el-Molouk. CHAMPOLLION.

[2] Cette confusion mystique de Hélion, fleuve, et Helios, soleil, existe dans le monde entier, et, chose surprenante! c'est sur un mot grec qu'elle est basée.

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en parcourant toutes les inscriptions hiéroglyphiques des temples égyptiens, on retrouverait la géographie complète du pays des anciens Celtes, la description de nos fleuves, de nos vieux monuments, de nos grottes à momies; on y reconnaîtrait même des mots restés en usage parmi les populations de nos contrées. Par exemple, dans la navigation que nous venons de décrire, le Soleil, à son départ, est figuré sortant du sein de la brillante *Neith;* la barque mystérieuse qui le porte est dirigée par une muse qui se nomme *Sori;* or, ces deux mots appartiennent à la langue parlée aux bords de la Meuse, et signifient également momie[1]; le premier est encore vulgaire parmi les habitants de ces parages; ils croient toujours qu'il y a des gnomes dans les grottes qui bordent le cours du fleuve, et ils les appellent des Nutons; mais ce qui prouve que ce mot dérive de Neith, c'est une inscription trouvée sur les lieux mêmes et où le nom de cette déesse est à peine défiguré; on y lit[2] :

Ex voto Neutto Tegausi. *U. S. L. M.*

Ceux que nous appelons rois, en Égypte, étaient des pontifes, des prêtres Jean, ne faisant qu'un avec le fleuve primitif et purificateur, avec ce même fleuve idéal où nous avons vu naviguer le Soleil; aussi, pour rendre

[1] *Nudus, Nood,* signifient nu, décharné, momifié, réduit; *Sore,* desséché, momifié. *Dict. lat. et celt.*

[2] *Ann. de la Société archéol. de Namur. Neith,* comme *Nehal Ennia,* est représentée assise.

Digitized by Google

complète l'identification, ils prenaient les noms mêmes du dieu dont ils tenaient la place; les uns, dans les monuments égyptiens, sont appelés Soleil, image du Soleil; d'autres, Mœris, Ram-sée[1], ces deux mots signifiant marée, flux purificateur; mais la plupart, précisant davantage, se nommaient sans détour Amasis, c'est-à-dire Meuse, ou Theut-Mosis[2], flux de la Meuse.

Comme on le voit, ce sont nos fleuves celtiques qui arrosent l'Égypte céleste; mais parmi eux la Meuse paraît avoir eu les plus grands honneurs. Par exemple, les Atrébites, au rapport d'Hérodote, avaient pour principale divinité un rat; confusion mystique du mot *Maus*, rat, et de *Meuse* qui est le nom du fleuve d'où ils venaient. En outre, rien n'est plus sacré chez les Égyptiens que le mythe d'Osiris et Isis; or, cette double déité est la figure de la Meuse. Osiris, allant conquérir l'Inde, part avec un loup et un chien; l'un est le Zab[3], l'autre le Hont. Il est suivi des neuf muses; c'est le cromlech des neuf dolmens qui se voit à Namur[4]. Il est revêtu d'une peau de panthère; *Namar* signifie panthère[5]. Il arrive chez les Éthiopiens; c'est-à-dire, chez les *Cauchi* de la Zélande. Il fonde le royaume de

[1] *Ruymen*, purifier, curer un fleuve. DARSY. *Dict. flam.*

[2] *Theut*, *Tidt*, marée. *Maes*, en celtique, *Mos*, en japonais, signifient estuaire par où s'écoule l'eau d'un fleuve. SIEBOLD.

[3] *Sabus*, la Sambre; *Zab*, loup, en phénicien. Le loup d'Osiris se nomme Makedo (*Magd*, *Zabbe*, sabines).

[4] Thèse X^e^.

[5] *Namar*, panthère, en phénicien.

Digitized by Google

Maron; là, en effet, est le pays des Morins[1]. Il périt en arrivant dans l'Inde; *Einde*, fin du fleuve. Il est ramené par Isis, la déesse au croissant lunaire; il est repoussé par le flux qui a pour cause la lune[2].

On peut voir, sur cette dernière citation, la manière dont chaque peuple a transformé les souvenirs qu'il avait emportés du Hélion. Ainsi, par exemple, ce Zab que nous venons de nommer se retrouve dans tous les pays où nous avons fait arriver des colonies celtiques, mais étrangement altéré. En Égypte, c'est un loup qu'Osiris prend pour son compagnon; chez les Romains, c'est une louve qui nourrit Romulus[3]; à Babylone, ce sont les Sabéens dont la divinité principale est Hel[4]; à Ninive, c'est, de même qu'à Namur, l'embouchure d'une rivière nommée Zab par les gens du pays et *Lycos*, loup, par les Grecs; en Thrace, c'est Bacchus qui tue Lycurgue[5], fils de Namée[6], et s'enfuit sur un char traîné par une panthère; en Mœsie, c'est saint Sabas[7] qui, poursuivi par les Goths, se jette dans

[1] Romulus et Enée (Ennia) se confondent, d'après Ennius; or, sur le bouclier d'Enée étaient

Extremique hominum Morini, Rhenusque bicornis.

[2] La lune, en phénicien, se dit *Leban;* saint Lebuin est le patron de Zircksée, aux bouches du Hélion.

[3] Thèse XIe.

[4] D'après Servius expliquant Virgile. Sabus et Hélion.

[5] *Lukos argos*, littéralement Loup blanc. Un masque se dit loup; les Thraces appelaient leurs orgies *Lycurgeia;* au Japon, le loup se dit *Oho-kami*, grand-esprit. Toutes ces notions nous montrent les mystères du Zab et des Sabines.

[6] Stace parle d'un Lycurgue, fils de Namée.

[7] Thèse Xe.

Digitized by Google

le fleuve Mosæus[1]; à Athènes, les initiés figuraient par une procession le cours des deux fleuves, et au souvenir d'Ennia et du Sabus chantaient pour refrain, comme nous l'apprend Démosthène[2], *Enos*, *Sabos;* enfin je dirai qu'à Namur même on voit, à l'embouchure du Zab, l'église de Saint-Loup, toujours fréquentée des pèlerins.

D'où est parti ce vaste ensemble des mêmes traditions ? Les orientalistes scrutent, en ce moment, le sol où furent Thèbes, Ninive, et ce qu'ils y trouvent de plus ancien, ce sont des temples avec des sculptures et des inscriptions; plus bas rien autre chose que le sol naturel, rien qui sente l'existence de l'homme. Autour de Namur le géologue creuse aussi; mais là, quand il a dépassé la couche des monuments taillés, il rencontre encore, par-dessous, des monuments bruts, des gîtes funéraires tout délabrés, sans inscriptions, perdus dans toutes les profondeurs du sol, où dorment toujours, parmi leurs rennes et leurs mammouths, les pères de la civilisation orientale.

Nous avons vu la science de nos aïeux chez les Atrébites; voyons-la chez les peuples de l'Atropatène.

— Tout l'Orient s'est formé sur les connaissances astronomiques des Celtes qui, dans ces régions, se nomment Chaldéens. A cette époque ancienne, les points cardinaux, déterminés avec précision, étaient

[1] *Gat*, embouchure, est traduit par Goths.

[2] Démosthène reproche à Eschyne d'avoir chanté ce refrain dans les processions.

Digitized by Google

figurés par des emblèmes naturels se rapportant au pays où ils avaient été tracés. Or, il se trouve que, dans l'Inde, les symboles des quatre points cardinaux[1], en pleine contradiction avec le pays qu'ils doivent décrire, sont faits pour la Gaule méridionale. Ainsi, dans les ouvrages sanscrits, *Indra* figure l'Orient, et naturellement ses emblèmes sont ceux du soleil et du jour. *Iama*[2] désigne le Midi; il a pour palais funéraire le Naraga, c'est-à-dire les *Noraggi*[3] de Sardaigne, et ses emblèmes sont des déserts de sable, des palmiers; ce qui convient à l'Afrique. *Varuna*, le Génie de l'Occident, est assis sur un monstre marin appelé Makara[4]; il tient dans ses mains un faisceau de plantes marines et son palais se nomme Varuna Loka[5]; ce qui fait reconnaître l'Atlantique, le Mascaret, le flux de la Garonne. *Kouvera* détermine le Nord; c'est le dieu du cuivre, des mines, des gnomes souterrains[6]; il tient, en conséquence,

[1] Sur les monuments astronomiques des Celtes, l'année fut d'abord divisée en quatre parties, par des rayons de couleur différente; pour obtenir géométriquement les douze mois, il fallut diviser chaque quart en trois angles; d'où le problème mystique de la trisection de l'angle.

[2] *Iama*, en phénicien, signifie la droite, le midi.

[3] Fondés par Norax, selon les Grecs. Ce sont des temples à momies, d'où le nom de *Sar-tania*, terre des momies (*Sauros*, corps en léthargie). On compte en Sardaigne plus de 250 *Noraggi;* celui de Tumuli a 6 pyramides, celui de Santi Santinu a 72 chambres réunies par des corridors.

[4] Mascaret est le nom spécial du flux de la Garonne; comme il remonte aussi la Dordogne, les Bretons, comme les Indous, en ont fait un monstre qu'ils appellent Dourdoun.

[5] On dit également Garumna ou Varumna. *Encycl. méthod. Loka* est le celtique *Loch*, estuaire oscillant. *Luctari* vient de là.

[6] Dans la montagne de Callova, chez les Finois; là est Wieland.

Digitized by Google

un marteau à la main, montrant par là les Cassitérides et la Scandinavie.

Rien de tout cela ne convient à l'Indoustan.

— Si de l'Inde nous passons aux contrées du Nord, c'est la Germanie rhénane qui est visiblement décrite; ainsi, la Chine se nomme elle-même *Tchong kouo*, empire du milieu, c'est-à-dire, littéralement, Middle-bourg[1], *Asci-burgium;* or, c'est pour Asciburgium que sont faits ses points cardinaux : le Midi est figuré par le Génie du feu; l'Occident par le Génie du métal blanc[2], qui est l'étain des îles Cassitérides[3]; le Nord par le Génie de l'eau, c'est-à-dire, la mer du Nord et la Baltique; l'Orient par le Génie des bois; or, pour ne prendre que ce dernier point, à l'orient de la Chine est une mer, comme chacun sait, et à l'orient de la Zélande est la forêt charbonnière, la fameuse *Silva Carbonaria* des Latins[4].

— Les Coréens ont toutes les traditions de Confucius; c'est pourquoi les quatre mots qui, chez eux, désignent les points cardinaux nous rappellent, comme pour la Chine, aux bords atlantiques. L'ouest se dit *Si*, et *See* désigne l'Océan; le nord se dit *Pê*, mot qui signifie père; et, en effet, lorsque Confucius mourant s'agenouilla tourné vers le nord, ce fut pour adorer ses pères

[1] *Middle*, milieu. Middle-bourg est l'*Asci-burgium*, l'Asbourg de Tacite.

[2] *Plumbum album*, en latin. Les Coréens l'appellent *Si*, mot qui signifie également occidental.

[3] On voit que les mêmes Cassitérides sont au nord dans le cas précédent et à l'ouest dans cet exemple.

[4] Ces points cardinaux appartiennent à la doctrine du Tao-Tsé.

Digitized by Google

qu'il croyait, ainsi qu'Ossian, voir revivre dans les feux éthérés des régions boréales; l'est se dit *Tong;* c'est l'antique pays de Tongre; le sud, chez les Coréens et les Saxons, se dit également *Nan*[1].

— Ptolémée, faisant la description de l'Inde, cite trois fleuves qui se réunissent en un seul et qu'il appelle *Diumna*, *Gangès*, *Sarabus*. Cette notion était évidemment prise des livres sanscrits où, en effet, on les retrouve sous les noms de Djumna, Ganga, Sarasvati; or, ce dernier n'a jamais existé chez les Indiens, si ce n'est dans leurs rituels, et, malgré toutes les légendes imaginées parmi les Brames pour expliquer sa disparition, l'on est forcé de convenir qu'il n'y a que deux rivières; les uns racontent que la troisième existait autrefois, mais qu'un dieu, dans un accès de colère, la dessécha; selon d'autres, elle coule sous terre et on ne la voit pas. Les rituels sont donc ici en pleine contradiction avec les lieux; les Indous viennent donc d'un pays arrosé par un fleuve au triple cours, et les livres sanscrits sont faits par ce pays.

[1] *Noon*, midi. *Dict. sax.*

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME THÈSE.

COLONISATION DE L'INDE PAR LES ANCIENS CELTES.

En discutant les monuments antiques de l'Inde et ceux de nos pays et les appréciant suivant la règle que nous avons posée, on peut jeter quelque lumière sur les relations qui durent exister entre ces deux extrémités de l'ancien monde.

On voit, par les traditions des Indous, que c'est de la vallée de Cachemyr que viennent leurs institutions; aussi cette terre a toujours été considérée comme sainte parmi eux et, de toutes parts, ils s'y rendent en pèlerinage. Une étude approfondie de leurs livres nous laisse facilement entrevoir que ces institutions y furent amenées par le grand courant civilisateur dont nous avons recherché les sources, et qu'elles rappellent par de nombreux détails le culte de la déesse phrygienne.

Ces peuples appellent Manou celui qui leur donna des lois, Brigou celui qui les leur fit connaître, Nanek[1]

[1] Nanek, Gourou sont des noms antiques que plusieurs réformateurs modernes ont pris. Les Nanékistes, aujourd'hui réformés, succèdent à d'autres Nanékistes plus anciens.

Digitized by Google

le pontife suprême qui organisa leur culte, et Pandarons une ancienne secte de Brames tout-puissants sur le peuple. On ne saurait désigner plus clairement les *Phryges*[1], Manis, chef de leur race, *Nannachus*, leur ancien prophète qui prédit le déluge de Deucalion, *Pandarus*, cet antique défenseur de leurs mystères qui combattit pour les Troyens.

La déesse, que les Phrygiens nomment Cybèle, est nommée Parvati chez les Indous, et ces deux mots sont une traduction l'un de l'autre, signifiant également : Déesse à la vache[2]; Cybèle était la patronne des *Galli*, l'autre est surnommée Cali ; l'une, comme nous l'avons vu[3], est traînée par des lions, l'autre est montée sur un lion. Les aventures joyeuses de Cybèle et d'Atys rappellent celles de Parvati et de Cama ; ainsi Atys meurt frappé d'un coup de défense que lui donne un sanglier, et Cybèle au désespoir le rappelle à la vie; Cama[4], mis à mort par Siva, dont la tête est armée de deux défenses de sanglier, ressuscite également par la vertu de l'Amrita[5] que l'on verse sur lui.

[1] Appelés *Phrygii*, *Briges*, *Allo-Broges*, peuples de la Gallia *Bracata*.

[2] En celtique, *Koe*, vache, *Bele*, fée (DARSY. *Dict. flam.*); d'où *Koebele*, fée à la vache.

Dans les idiomes phéniciens. *Par*, taureau, *Fata*, fée; d'où *Par-vati*, fée à la vache. On sait que Parvati est toujours accompagnée d'une vache.

[3] Thèse XIe.

[4] *Kum*, en phénicien, *Kiemen*, en celtique, signifient ressusciter. *Dict. hébr. et flam.*

[5] C'est l'ambre, que les livres sanscrits ne connaissent que par leurs légendes atlantiques.

Digitized by Google

Il y a donc une relation évidente entre les traditions des Brames et celles des Phrygiens; or, ces Phrygiens étaient originaires de la Gaule.

En effet, on sait que l'élément le plus sacré, le plus persistant chez un peuple, c'est son palladium; les Phrygiens et les Galates avaient le même palladium, c'est-à-dire Cybèle; ces deux nations avaient donc la même origine. Parmi les peuples qui en faisaient partie étaient les Boïens et les Tectosages, lesquels, comme on sait, étaient partis des bords de la Garonne et de l'Arauris; c'est donc de là que venaient les Phrygiens et, par conséquent, les Indous.

Relations de l'Inde avec les régions pyrénéennes.

L'Arauris[2] et la Garonne étaient deux fleuves sacrés dans les temps primitifs; on les retrouve parmi les divinités orientales sous les noms d'Aruéris[3] et de Varuna.

A Corinthe, on célébrait les orgies de Cybèle; on y abattait un pin[4], exactement comme dans les mystères de cette déesse; on y adorait Aruéris que l'on surnommait : Fils d'Osiris et d'Isis. Sur l'Arauris, se trouve

[1] Les Galates, autrement appelés Phrygiens, étaient divisés en trois peuples : les Trocmes, les Tectosages, les Tolisto-boïens, c'est-à-dire Boïens de Tolosa. Hors de la Galatie, on ne connaît de Tectosages qu'à Toulouse.

[2] L'Héraut. Voy. thèse XIe.

[3] L'Héraut est appelé Aruéris dans les mystères de Corinthe : la Garonne est appelée Varuna dans les livres sanscrits.

[4] Arnobe. *Contra gentes.*

Digitized by Google

une cascade autrefois vénérée comme celles des fleuves indiens, et, tout près, la ville de Gangès; or, Ganga est un des noms de Parvati, laquelle est représentée, comme les divinités fluminales, tenant en main une urne qu'elle épanche. Sur les bords du même fleuve, la géologie découvre, chaque jour, des cavernes à momies qui remontent à une antiquité bien antérieure aux traditions des Brames; on y voit surtout la *Bauma de las damisellas*, grotte fameuse dont le nom annonce des corps embaumés[1] et qui, imprégnés d'ambre, étaient appelés Ombres par les Romains; les gens du pays les nomment Farfadets, ce qui est une autre prononciation du mot Parvati[2].

En voyant cette série de relations entre nos contrées et l'Orient, on ne doit pas être surpris que Cybèle, qui est, comme nous l'avons vu, la personnification de l'Arauris, porte le même surnom d'un bout à l'autre de l'ancien monde. Les Gaulois, au rapport de Grégoire de Tours, la nommaient Bérécynthe; c'est la même qui, chez les Phrygiens d'Asie, s'appelait Bérékunthia; c'est encore la même que nous retrouvons, sous le nom de Parkounti, dans les légendes des Aryas, aux extrémités de l'Asie.

Ce nom d'Aryas est commun aux Perses et aux Indous, mais il ne vient point d'Orient. Des Alpes aux

[1] *Balsamo*, baume. Ce nom passa aux grottes. Le mot des populations pyrénéennes pour désigner une fée est Hada; c'est le terme d'Homère, qui appelle *Hadès* la grotte funéraire de l'Achéron, où Ulysse vint consulter les ombres des morts.

[2] Vati est le même mot qui se prononce en italien Fata et en latin Fatum. C'est l'espagnol Hada.

Digitized by Google

Pyrénées, il n'est pas un lieu antique qui ne soit une variante de ce mot; on y voit l'Arar, Arioricum, Arausio, Arelate, Arecomici, Arauris, Castelnau d'Ary, Armagnac, Aran. Les Aryas ont été nommés *Cebenni*[1], Gaures, Aghiam[2], Mèdes; tous noms qui rappellent, au midi de la Loire, les Cévennes, la vallée de Gaure, Aginnum, les *Medoaci*[3] de la Garonne.

La grande divinité des peuples pyrénéens était la Garonne, dont nous avons déjà vu une mention dans les légendes sanscrites. La chaîne des montagnes qui lui donnent naissance est, plus qu'aucune autre, bordée de sources chaudes et vénérées par les anciens, et les inscriptions que l'on y a découvertes nomment Agon[4] la divinité à laquelle elles étaient consacrées. Ces sources, appelées Parana[5] dans les deux mondes, firent donner aux montagnes le nom de Pyrénées. Les émigrations galatiques, en stationnant dans l'Asie Mineure, laissèrent à une des rivières sacrées de ce pays le nom de Pyrame[6]; puis, arrivées dans l'Indoustan, elles appliquèrent au fleuve, où elles s'établissaient, la dénomination également ibérique de Boura-Ganga[7]. Les légendes qu'elles apportaient des régions

[1] Hérodote. *Cefen*, colline, en bas-breton.

[2] Pietro della Valle.

[3] Le Médoc.

[4] Une inscription trouvée aux eaux de Bagnères de Bigorre porte ce nom.

[5] La fontaine de Pégase, la source du Danube (Hérodote) sont appelées Pirène; Parana, en Amérique, signifie rivière.

[6] Appelée aussi Gihon.

[7] *Borra*, agneau; *borrar*, effacer. Ganga dérive de *Cangear*, changer, transformer. *Dict. esp.*

Digitized by Google

pyrénéennes furent recueillies, mises en vers, et, au souvenir du pays d'où en était venu le germe, furent appelées Puranas.

Tous les noms antiques, que l'on remarque sur la Garonne, se retrouvent dans le même ordre sur le Gange. Ainsi, le fleuve primitif naît dans le Val de Gari[1], s'écoule par le port d'Aran[2], rencontre le col de Néthou[3], longe le pays de Bigerra[4], limite la vallée de Gaure[5], coupe la ville de Burdigala et enfin affronte le mascaret de l'Océan. — Le Gange naît à Guer-val, lieu sacré de pèlerinage, et là se trouve Har-douar[6], la porte de Har, c'est-à-dire d'Aran; il rencontre ensuite le col de Niti[7], où les Khasias paissent leurs moutons en filant, *exactement*, disent les voyageurs, *comme font les bergers des Pyrénées;* il longe ensuite la vallée de Baghirati, celle de Gauri-condé[8], tous lieux vénérés des Indous; puis, pour figurer Burdi-Gala et son flux, on a recours à l'étrange balancement du *Bardt*, célébré en l'honneur de *Cali* sur une corde que l'on tend d'une rive à l'autre du Gange[9]; quant au mascaret de la Garonne,

[1] MURRAY'S *handbook*. Aragon. *Gar-ain*, Garuna.

[2] Appelé aussi val d'Aran.

[3] La plus haute cime des Pyrénées, appelée aussi Maladetta.

[4] *Bigerra* en Gaule, lac *Bigorritis* dans le pays des Bryges (Macédoine), *Baghirati* dans l'Inde.

[5] Traversée par les Gers qui tombe dans la Garonne.

[6] Har pour Aran. *Douar*, *Door*, porte, port.

[7] D'un côté des Pyrénées, on adorait *Nétos*, de l'autre étaient les *Nitio-briges Galli*.

[8] Le Gers suit la vallée de Gaure et tombe dans la Garonne, formant avec ce fleuve un angle; *Condé* est le nom générique de ces sortes d'angles.

[9] Les dévots à Cali se suspendent à cette corde et se balancent

Digitized by Google

c'est le monstre si fameux que les Puranas appellent Makara et sur lequel Varuna[1] est monté; les Puranas, comme nous l'avons vu, le placent à l'ouest, ce qui est vrai pour la Garonne et non point pour le Gange.

Les Cévennes, dont nous avons cité le nom, forment une barrière entre l'Aude et la Garonne. La navigation phocéenne[2] avait tracé, à travers ces collines, des routes par où les marchandises étaient transportées d'une rivière à l'autre et, par conséquent, de la Méditerranée à l'Océan. Il y avait, sur chacun de ces fleuves[3], une association batelière puissamment organisée. Au commencement de chaque année, les deux corporations, se réunissant sur la crête mitoyenne entre les deux bassins, saluaient du haut de ces collines le soleil levant et inauguraient la nouvelle saison par des fêtes célébrées sous les auspices de la déesse Bérécynthe, par des festins, des jeux, des cadeaux. Depuis lors, on a toujours appelé ce lieu le col de Naurouz[4], c'est-à-dire de la nouvelle année. Ces institutions se répandirent en Orient. Les Perses, qui ont fait de Bérékunthia, Parcounti, ont fidèlement conservé la tradition du Naurouz; les présents que l'on y fait s'appellent toujours Cadaou : *Les fêtes de Neurouz ou du Printemps*, dit Dupuy, *sont les plus fameuses de la Perse.*

en guise de flux sur le fleuve. Il s'agit évidemment du Gange supérieur.

[1] On écrit *Garumna* ou *Varumna*. *Encycl. méthod.* Le signe que nous appelons Capricorne est appelé Makara par les Indous.

[2] Voy. thèse Ve.

[3] Nous avons des inscriptions qui mentionnent les corporations batelières de la Seine et de la Saône.

[4] C'est là que le canal du Languedoc coupe la montagne.

Digitized by Google

Sur l'autre versant des Pyrénées, nous retrouvons les mêmes analogies avec l'Orient, mais là les traditions ont plutôt une teinte phénicienne; pourtant on peut toujours, à certains caractères, reconnaître leur origine occidentale.

Là, sur la côte ibérique, près des Pyrénées, était la plus ancienne de toutes les Carthage[1]; on y voit encore des montagnes percées de galeries, de grottes, de tombeaux, et, aux environs, des ruines entièrement primitives, des taureaux ayant quatre yeux[2]. Les Phéniciens, dit-on, furent les premiers qui surent écrire; justement les monuments de leur écriture se trouvent, avant tout, aux environs de *Carthago vetus;* en aucun lieu du monde[3], j'en appelle à tous les musées, on n'a rencontré un aussi grand nombre d'inscriptions phéniciennes[4]; ce sont des roches gravées, des médailles, des tablettes en marbre, en plomb.

On peut remarquer que, dans tous les pays où ces peuples ont taillé des grottes analogues, les noms qu'ils leur ont laissés sont ibériques. En Ibérie, ces roches sépulcrales étaient dans le pays des Cosétans, et

[1] *Carthago vetus* de Ptolémée, dont les ruines se voient près d'Olerdola, entre les Pyrénées et l'Èbre.

[2] Type des divinités de Carthage et de l'Egypte, selon De Laborde. *Descript. pitt. de l'Esp.*

[3] Les inscriptions phéniciennes se rencontrent surtout vers Barcelone, le mont Serrat, Valence, Grenade, c'est-à-dire entre *Carthago vetus* et *Carthago nova*.

[4] De ces nombreuses inscriptions, les unes sont purement hébraïques; d'autres diffèrent un peu de l'hébreu; quelques-unes sont appelées celtibériennes; puis vient la nombreuse classe des *Desconocidas*. FLORÈS. *Medallas de Esp.*

Digitized by Google

c'est dans les environs de Cosa[1] que l'on rencontre, chez les Étrusques, des monuments de même nature. En Ibérie, elles sont près de la ville de Mataro; or, Matarieh, en Égypte[2], est une île dont tout le monde connaît les tombeaux, les animaux sacrés, les souvenirs ibériques de tous genres. En Ibérie, la région des grottes se relie à la ville de Tortose par une chaîne de monuments primitifs et à bases cyclopéennes; mêmes monuments au voisinage de Tortose en Phénicie, mêmes sépultures; seulement, les constructions n'y sont plus cyclopéennes, mais en assises grossières; et, quant aux sépultures, *ce sont toujours*, dit M. Renan[3], *des caveaux taillés dans le roc; malheureusement ils ont été dépouillés des objets qu'ils renfermaient et qui auraient pu fournir des renseignements sur les produits de la civilisation la plus industrielle de l'antiquité.*

Mais voici ce qui est plus remarquable. Ces galeries ibériques étaient dans un canton que les anciens appelaient *Iluro*, et, même encore aujourd'hui, on nomme Elorio un rocher du pays basque où l'on voit sculptée une figure gigantesque; en outre, parmi les grottes du voisinage, il en est une fort célèbre qui se nomme la *Gruta del Elefante*[4], tirant son nom d'un énorme éléphant que l'on y voit sculpté et qui porte deux tours;

[1] Les villes étrusques où l'on découvre des monuments anciens ont des noms ibériques; ainsi Cosa (Cosa), Tarquinia (Tarragone), Vetulonia (Betulonia), Corneto (Karnata), Cortone (Cardona), Cœre (Cœretes).

[2] Dans le voisinage d'Héliopolis, où le taureau Mnévis était adoré.

[3] Rapport sur la mission scientifique de Phénicie.

[4] A Colbato. MURRAY'S *handbook*.

Digitized by Google

en troisième lieu, cette région de galeries souterraines s'étend jusqu'à Salsona, c'est-à-dire jusqu'à ces fameuses collines de sel[1] qui, dans un jour pur, au lever du soleil, brillent de tous les reflets et forment comme des palais enchantés. Est-ce par hasard que les mêmes incidents se trouvent figurés dans l'Indoustan avec les mêmes noms? Sur trois points principaux, on y voit également des rochers taillés en grottes et sculptés; l'un est à Ellora; un autre est à Eléphantine, *ainsi nommée d'une figure d'éléphant que l'on y remarque*[2]; le troisième est à Salsette.

Malgré la distance des lieux, les détails des mêmes monuments diffèrent à peine dans les deux pays. Ainsi à Ellora, non loin des grottes, on voit le temple de Rama, et voici l'histoire tout ibérique de ce héros indien. Reinoucha fut sa mère; il chassa de la forteresse de Ioudhia les tyrans qui l'occupaient, repoussa loin de lui les Brames qui n'avaient point su reconnaître ses services et, arrivé aux Gâtes[3], qui alors étaient baignés par les flots, il les écarta de la mer; il mourut là, et sa hache resta en vénération après sa mort, ce qui le fit surnommer Paraçu Rama, le Rama à la hache.

On a déjà pu voir que les dieux des Orientaux ce sont nos fleuves; l'Èbre, qui traverse une région où tout est saint, où l'on n'extrait du sol que des inscriptions inconnues, des amulettes, des dieux, devait entrer en

[1] Appelées collines de Cardona.

[2] MALTE-BRUN. *Géog.*, liv. 74.

[3] Chaîne de montagnes qui longent la côte occidentale, à quelques lieues de la mer.

Digitized by Google

grande part dans ce culte. Rama, comme nous le savons[1], désigne un fleuve purificateur; or, ce fleuve est l'Èbre. En effet, Reynosa est le nom de sa source[2]; il passe près des grottes de Calata-Youd[3] qu'il rejette sur sa droite; à la fin de sa course, il repousse le flux figuratif[4] qui se dit *Barm*[5], en celtique, et il arrive enfin à son embouchure, *Gat;* mais les Gâtes, dans l'Indoustan, sont des montagnes éloignées de la mer, ce qui constitue le miracle métamorphique du dieu. Quant à sa hache, la légende est la même dans les deux contrées : La région de l'Èbre était sous une domination tyrannique; Ramon[6], pour se procurer des ressources et une armée, vendit les objets des temples, et les Ibères, irrités, refusèrent de combattre; les femmes, s'emparant des haches, coururent à l'ennemi, le repoussèrent, et Ramon, pour perpétuer le souvenir de ce zèle, créa l'ordre de la Hache[7]; chaque année, à Tortose, aux bouches de l'Èbre, une hache est portée en procession, et les affiliés en portent une autre dessinée sur leur habit.

[1] *Ruymen*, purifier. Voy. thèse XIe.

[2] Les sources des fleuves sacrés portaient ce nom; la source de la Seine est aujourd'hui déguisée sous le nom de Sainte-Reine.

[3] Les grottes de la Moreria. Les Indiens de la région des temples souterrains sont appelés, dans Hérodote, *Indii Calatii*. MALTE-BRUN. Liv. 74.

[4] Toutes les légendes de cette espèce sont imaginées sur une idole qui est représentée terrassant un monstre, c'est-à-dire le flux.

[5] *Barm*, onde, flux. DARSY. *Dict. flam.*

[6] MURRAY'S *handbook*. Catalogne.

[7] Les légendes ibériques, plus anciennes que les Maures et le christianisme, remontent jusqu'aux temps primitifs, et les Phéniciens les ont transportées partout.

Digitized by Google

Nous trouverions les mêmes rapprochements pour Eléphanta et Salsette : Eléphanta est dans un canton qui se nomme Guari-pour, la ville de Guari; or, en Ibérie, dans les environs de la Gruta del Elefante, on conte de toute antiquité la légende du moine Guarin[1] qui, ayant failli, fut changé en bête et brouta l'herbe pendant sept ans. Salsette[2] est au voisinage de la Nerbeda[3]; la noire rivière, et Salsona, en Ibérie, est près du Riu Nègre.

Ces temples orientaux, celui d'Ellora surtout, sont consacrés au dieu Iaghan-Nata; or, dans toute l'Ibérie on retrouve ces deux mots : le pays a pour désignation patronale Iago; on y rencontre, dans les fouilles, de nombreuses statues couronnées de rayons et qui portent le nom de Nétos[4]; dans les villes de l'Inde, à Allah-Abad, par exemple, on promène des figures gigantesques aux fêtes de Rama, exactement comme on le fait chaque année à Valence, à Pampelune. Enfin les différents noms donnés dans l'Inde aux religieux sont ibériques; par exemple, les Richis ont été ainsi nommés de la Rioxa[5], pays d'antique discipline, déjà connu d'Hérodote qui y place les *Martini*, et toujours considéré comme l'*Urna de los Santos*[6]; les

[1] MURRAY'S *handbook*.

[2] Salsette, Salsona semblent montrer qu'il est question de sel. C'est donc Salsona qui est le primitif, étant au voisinage des rochers salins de Cardona.

[3] Baedt, Bœtis, Padus, etc.

[4] *Encycl. méthod.* Antiquités. Nétos n'est autre que Mithra.

[5] Vers le midi de Saragosse.

[6] MURRAY'S *handbook*.

Digitized by Google

Pandarons, affiliés au culte de Cali, ne sont autres que les *Galli* des mystères de Cybèle et, comme eux, ils avaient autrefois des tambours basques dont le nom ibérique est *Pandero*[1]; les Faquirs de l'Inde rappellent les Vaqueros d'Espagne.

Il résulte de tout ce qui précède que l'Orient est plein d'institutions qui furent aussi les nôtres, ou dont l'explication ne peut guère se trouver que dans nos langues. Ainsi les Boudhistes ont une fête solennelle qui consiste à façonner en beurre de petites figures d'hommes auxquelles ils donnent toutes les formes imaginables; les Brames également emploient le Soma[2] comme partie intégrante de leur sacrifice; or, les Ibères, en appelant le beurre *Manteca*, petit homme, montrent évidemment qu'ils ont eu ces statuettes, ces sacrifices. On n'a jamais bien pu expliquer, par les langues de l'Asie, le mot Zoroastre qui se rattache à la civilisation primitive de l'Orient; en ibérique, *Zorrastron*[3] signifie un homme habile, et les racines de ce mot sont ibériques. Est-ce bien en Asie que vivait cet autre personnage que nous appelons Esope? Comment l'histoire de ces pays, si ignorante sur les choses anciennes, a-t-elle retenu qu'il était contrefait? En ibérique, *Zopo* signifie contrefait et mutilé, et la légende d'Esope, inconnue en Asie, est un mythe de nos contrées. Il y a mieux encore. Hérodote raconte que dans le siége d'une ville, un homme de l'armée d'attaque, voyant que l'af-

[1] On a retrouvé le *Pandero* jusque dans les orgies des Taïtiens.

[2] *Soma*, beurre du sacrifice, chez les Indous, corps, en grec.

[3] *Zorro*, renard; *Zorrastron*, rusé, habile. QUINTANA. *Dict. esp.*

Digitized by Google

faire traînait en longueur, se fit couper les oreilles, passa avec les assiégés en feignant d'être transfuge, fut mis à la tête de l'armée de défense et, au lieu de repousser l'ennemi, lui livra la place. Le fait eut lieu, dit-il, au siége de Babylone; mais il appelle ce serviteur dévoué Zopyre : *Zopo*, mutilé, *Oreja*, oreille, sont les deux racines ibériques de cette légende.

Le jeu des échecs me paraît avoir toujours existé en Ibérie; mais on en trouve des traces chez les anciens Irlandais, les Chinois, les Perses, les Indous et jusqu'au centre des montagnes Thibétaines. L'on ne manqua point de dire que c'étaient les Arabes qui nous l'avaient fait connaître et qu'il était originaire de l'Inde; on en attribuait l'invention à Sessa, et l'on contait à ce sujet l'histoire vulgairement connue du grain de blé croissant en progression géométrique.

Ici je n'ai rien à réfuter; la Société de Calcutta l'a fait avant moi; il se trouve que les Indous ne connaissant ni Sessa, ni sa légende, le sanscrit qui, depuis quelque temps se prête à tout, se refusa cette fois à fournir les éléments de ce jeu; on en fut réduit, comme je le vois dans les auteurs anglais qui se sont occupés de cette matière[1], à dire que probablement il vient de Perse, par la raison que le mot échec, que l'on prononce en mettant le roi en prise, est à peu près le nom que porte le roi de ce pays.

En partant du même principe, les mots de ce jeu qui sont le plus généralement admis n'appartiennent qu'à

[1] *The english cyclopedy.*

Digitized by Google

la langue des Ibères : La racine *Check*, dans tous les idiomes atlantiques, signifie chasser, en ibérique *Cazar*, en péruvien *Chaca*[1]; Mat vient de *Matar*, tuer; Pat vient de *Pato*, égal[2]; Roquer et troquer sont un même mot, en ibérique, *Trocar*. Les plus savants traités du jeu des échecs nous sont venus d'Espagne au moyen âge[3], et nous avons peu ajouté aux problèmes qui y sont contenus; or, de pareils livres n'ont jamais été vus dans les pays d'où viennent les Arabes.

En multipliant ces rapprochements, nous aurions retrouvé dans la religion des Brames toute une topographie du pays des Celtes; nous aurions vu les Védas sortir de nos grandes abbayes druidiques[4] chez les Atrébates, puis les Puranas nous décrire les régions pyrénéennes, puis les grands poëmes nous rappeler la langue des Ibères, les traditions phéniciennes, les mythes homériques.

La plupart des nations orientales, par suite de révolutions progressives, ont altéré les souvenirs qu'elles tenaient de l'Occident et ont cherché à avancer sur ces traditions. L'Indoustan seul est resté moulé dans sa première forme; des lois impitoyables interdirent aux étrangers d'y entrer et aux Indous d'en sortir. Ce peuple, ne recevant plus la vie du dehors, alla toujours se desséchant, jusqu'à ce que, vers le xe siècle, il se

[1] Garcilas. *Histoire des Incas*, liv. VI, ch. VI.

[2] *Matar*, tuer; *Pato*, égal. Quintana. *Dict. esp.*

[3] *The english cyclopedy*.

[4] Toutes les antiques abbayes de la région de la Meuse et de l'Escaut sont construites sur des bases formées de blocs sans ciment.

Digitized by Google

trouva en face des Musulmans que l'Arabie avait retrempés dans de nouveaux principes et que l'Occident avait armés de nouveaux glaives. Les barrières furent forcées, et, à l'ancien fonds de croyances, vinrent se mêler des éléments d'une foi plus remuante. Les conquérants, en pénétrant dans ces contrées, y introduisirent les traditions qu'ils avaient puisées chez les Maures et les Ibères et qui étaient imprégnées, comme nous le verrons dans les thèses suivantes, de légendes américaines; de sorte que, soit par les Phéniciens autrefois, soit par les Musulmans dans des temps plus modernes, l'Indoustan se trouve plein de souvenirs ramassés des extrémités occidentales.

Digitized by Google

VINGTIÈME THÈSE.

COLONISATION DE L'INDE OCCIDENTALE PAR LES ANCIENS CELTES.

En recherchant les traditions de nos pays, nous en avons remarqué un grand nombre qui nous reportent en Orient et nous aident à retrouver les relations qui existaient dans les temps primitifs entre nos aïeux et les peuples asiatiques. Mais quelques-unes semblent étrangères tout à la fois à l'Orient et à nos contrées.

J'en cite un exemple.

Les habitants de la Sicile répétaient souvent le vieux proverbe : *Me kinei Camarinan ;* ne touchez point à Camarina. On expliquait ainsi l'origine de ce mot : Camarina était un lac dont les exhalaisons pestilentielles désolaient, chaque été, la ville voisine; l'oracle consulté répondit : *Me kinei Camarinan.* Les habitants se résignèrent d'abord; mais enfin, poussés à bout, ils imaginèrent l'expédient suivant : ils ne touchèrent point à Camarina, mais ils creusèrent un canal par lequel l'eau communiqua avec la mer voisine. La peste cessa, mais les pirates, pénétrant par cette ouverture, arri-

Digitized by Google

vèrent à la ville et la saccagèrent. L'oracle passa en proverbe.

Les anciens citent bien, dans ces contrées, deux villes portant le nom de Camerinum[1], l'une près de Xaca, l'autre près de Macerata, toutes deux, disait-on, situées sur un lac; mais, on a beau chercher, il n'existe dans leur voisinage aucune trace ni de marais, ni de canal. De quelle région est donc venue la légende contée en Sicile? *Il est presque démontré*, nous dit le plus chaud partisan de l'origine asiatique, *que les institutions romaines sont venues de l'Inde;* et, dans ce cas, c'est là qu'il faudrait chercher l'origine du proverbe sicilien; mais comme on ne trouve dans aucun livre imprimé la démonstration dont parle l'auteur, nous avons autant d'espoir en nous tournant d'un autre côté.

Les monuments occidentaux n'ont jamais été connus qu'à l'état de ruines, leur origine se cache dans les mystérieuses profondeurs du passé. Il y a huit mille ans, au rapport de Strabon, que les peuples de la Bœtique avaient déjà des poésies; une pareille antiquité dérange tous les calculs modernes, au point que Niebuhr ne crut pouvoir sauver le vieux système classique qu'en altérant le texte de l'auteur grec. Il y a douze mille ans, au rapport des prêtres égyptiens, que les habitants de l'Atlantide, arrivant sur nos parages, envahirent l'Espagne, l'Italie, la Sicile; Diodore de Sicile[2] ajoute que ces peuples *avaient inventé la sphère*,

[1] L'une en Sicile, à l'embouchure du fleuve Géla, l'autre en Ombrie, et, par conséquent, fort loin de la mer.

[2] DIOD. DE SICILE. Liv. IV, ch. V.

Digitized by Google

qu'ils fondèrent des villes dans les pays conquis, que même des familles grecques se glorifiaient de descendre d'eux. Il paraissait difficile de se débarrasser de cette gênante assertion; Bailly[1], qui voyait dans l'Orient la source de toutes nos institutions, en vint à soutenir que ces Atlantes civilisateurs sont une nation de l'Asie. Comme on le voit, il faut abuser des notions reçues pour rabattre la haute antiquité, la vieille civilisation des contrées atlantiques. Ces documents, quels qu'ils soient, semblent insinuer que peut-être nous aurions reçu de l'extrême Occident quelques éléments de notre civilisation.

Par exemple, la Sicile avait pour emblème le lapin[2]; l'Espagne dans ses médailles est également représentée sous la forme d'une femme assise ayant un lapin à ses pieds; en Amérique, on peut voir, encore aujourd'hui, à Mexico, ce même lapin sur les monuments astronomiques des anciens Aztèques. Le choix d'un emblème aussi bizarre, pour désigner la science nautique, n'est point naturel; il indique forcément d'anciennes relations entre les pays que je viens de nommer. Pour citer un autre exemple, Ulysse, comme nous l'avons vu[3], entra dans l'île des Phéaciens porté par le flux et déposé sur le rivage par le reflux[4]; il se trouvait donc incontestablement dans une île atlantique; le roi Alci-

[1] Dans ses *Lettres sur l'Atlantide*, adressées à Voltaire.

[2] L'Espagne et la Sicile avaient dans leurs médailles un lapin. Voy. *Encycl. méthod.* Section des antiquités.

[3] Thèse XIVe.

[4] *Odyssée*, ch. V, passim.

Digitized by Google

noüs eut l'idée de lui faire conter ses aventures; car, ajouta-t-il, *nous ne savons encore si notre hôte vient des peuples qui sont à l'Orient ou de ceux qui sont à l'Occident*[1].

Il y avait donc, pour naviguer dans l'Atlantique, des hommes venus non-seulement de nos régions, mais d'un monde occidental, des vieilles contrées de l'Amérique; on ne doit donc pas être surpris de trouver au delà des mers, dans le pays désigné par nos aïeux sous le nom d'Antilles[2], des faits que connaissent les peuples siciliens. Or, dans l'île de Cuba, on voit, entre la Havane au nord et la côte des Hibueras[3] au sud, un lac nommé Xagua; il est à quatre kilomètres de la mer; sur ses bords sont deux villes anciennes portant encore les noms de Camarones et Macurites; un canal taillé à pic fait communiquer le lac avec l'Océan.

Cet exemple montrerait donc que des éléments de notre civilisation nous seraient venus des régions transatlantiques. Examinons cette question.

[1] Ces peuples de l'Occident sont appelés dans le texte d'Homère: *Hespereôn anthropôn*, les hommes de l'Hespérie.

[2] Sur l'atlas d'André Bianco, fait en 1436, un demi-siècle avant Christophe Colomb, on voit à l'ouest des Canaries une terre sur laquelle on lit *Antilia*.

[3] *Hafen*, port. Hibueras est l'ancien nom de la côte américaine au nord du Guatimala; les Espagnols, n'y reconnaissant plus le nom des anciens Ibères, imaginèrent une bizarre légende sur ce mot; *Hibuera* signifie citrouille: On y trouva, disent-ils, des citrouilles; de là son nom.

Digitized by Google

Distinction des deux Indes.

Je remarque dans la science une étrange confusion au sujet du mot Inde. Nos livres les plus anciens, la Bible, Homère, Hésiode, ne connaissent point ce nom. A l'origine de l'histoire, Darius[1] fit explorer par Scyllax le cours de l'Indus, et quand ce fleuve fut connu, il en fit la limite de ses Etats. Aristote décrivant le monde[2], tel qu'il le connaissait, cite au fond de l'Europe le Guad-el-Kivir, le golfe Galatique, Albion, Ierné; mais, en Orient, il s'arrête encore à l'Indus, ne sachant rien des peuples qui sont au delà. Les savants qui disposaient de la bibliothèque d'Alexandrie sont les premiers, et seulement au temps de l'empire romain, qui nous parlent clairement de l'Inde et de Boudha, et leurs notions étaient évidemment prises des livres sanscrits qu'on avait fait venir du pays pour cette bibliothèque. Et cependant l'Inde est un nom ancien, qui remplit toutes nos traditions; les légendes qui se content chez nous, et qui viennent des temps les plus reculés, en font un pays féerique, placé à une infranchissable distance, riche de tous les genres de richesses. Or, cette Inde connue de nos aïeux, ne serait-ce pas l'Inde occidentale? Lorsque la puissance romaine, étendant ses destructions de notre côté, eut arrêté nos transactions atlantiques, n'avons-nous point transporté à une contrée que nous commencions à connaître les souvenirs d'un pays que nous ne connaissions plus?

[1] Hérodote.

[2] Aristote est l'auteur présumé du livre *De Mundo*.

Digitized by Google

Aristote[1], Sénèque, les hommes du temps de Christophe Colomb croyaient que les rivages d'Espagne ne sont pas très-éloignés de ceux de l'Inde, et l'un d'eux[2] assure qu'il suffit de quinze jours pour faire la traversée; évidemment, il ne peut être ici question de l'Inde gangétique, puisque le même Aristote, qui suppose la circonférence de la terre presque[3] double de ce qu'elle est, recule, par conséquent, le rivage indien bien loin au delà des côtes d'Espagne. Voyons à laquelle des deux contrées conviennent les souvenirs qui se rattachent à ce nom mystérieux de l'Inde. L'Inde des Brames, à défaut d'histoire, nous est décrite dans ses poëmes; ce sont des combats à coups de massue, des Joghis exerçant tous les genres de pénitence, des aventures lubriques entre ses dieux, des mœurs entièrement primitives, la pauvreté partout. L'Inde de nos traditions, au contraire, ruisselle d'or, de diamants, d'émeraudes, de perles.

Chez les Indiens, dit Hérodote, *des fourmis ramassent d'énormes quantités d'or mêlé de sable et on va chercher ces richesses avec des chameaux*[4]; dans la légende d'Apollonius de Tyane, on voit le roi indien Pharatès, assis sur un trône d'or; saint Jérôme[5],

[1] Voy. MALTE-BRUN. Liv. IV.

[2] SÉNÈQUE. — BÜSCHING. *Géog.* Amérique.

[3] Il donne à la terre une circonférence de 400 mille stades; d'après nous, elle n'en a qu'environ 220 mille. Grec, il a dû se servir du stade usuel parmi les Grecs.

[4] Avec des lamas, comme cela se fait encore aujourd'hui.

[5] *Ad Indiam pervenitur, montesque auri quos adire propter gryphos et dracones impossibile est. Epist.* XIII, *ad Rusticum.*

Digitized by Google

allant plus loin, parle *des montagnes d'or qu'on voit dans l'Inde; mais elles sont gardées par des griffons et des dragons qui empêchent d'en approcher*. Or, dans l'Inde gangétique, les Européens n'ont trouvé d'or nulle part; dans l'Inde américaine, ils en ont trouvé partout : dans les montagnes, dans les sables des rivières, dans les palais, dans les temples, et ces monuments sont tout sculptés de griffons[1], de serpents, de monstres.

Même déception pour les diamants. Les anciens en plaçaient des mines inépuisables à Curura, mot que les modernes ont remplacé par Visapour et Golconde; mais, en réalité, d'après le témoignage des Anglais[2], les habitants de ces villes n'ont pas le moindre souvenir qu'on ait jamais trouvé des diamants chez eux; on voit bien, dans leur voisinage, une ville insignifiante, nommée Carore; mais ce mot, en Amérique, est donné à deux rivières qui traversent des gisements précieux : l'une sort des riches montagnes de Quito, l'autre arrose le district diamantin du Brésil.

Tous les auteurs anciens parlent d'émeraudes; on a beau les appeler Indiennes, Égyptiennes, Éthiopiennes; *on n'en connaît plus les mines*, dit Buffon[3], *ni en Égypte, ni dans l'Inde; Chardin et Tavernier, qui ont exploré tout l'Orient, déclarent que les émeraudes*

[1] Sur le porche du palais de Montézuma était sculpté un griffon, moitié lion, moitié aigle; autour des temples étaient des figures de tous genres. De Solis. *Conq. du Mexique*, liv. III.

[2] *The english cyclopedy*.

[3] *Minéralogie*.

Digitized by Google

des anciens ne peuvent venir que du Pérou; là, dans le Choco, sont peut-être les seules mines qui existent au monde.

L'huître qui donne la perle se dit en grec *Margaros;* pourquoi les Étrusques la nomment-ils *Margar-ita?* Il y a des perles en Amérique, comme en Orient; mais, dans la région américaine où on les pêche, *Yta* signifie coquille[1].

Il est évident par tous ces détails qu'il y a dans nos souvenirs une confusion, et que nous avons pris une Inde pour l'autre. Mais alors l'Amérique était donc connue de nos aïeux? Ce n'est donc pas une découverte récente? Examinons maintenant cette question.

Les Phéniciens en Amérique.

De tous les peuples navigateurs, aucun n'a jamais eu la renommée des Phéniciens[2]; aucun n'a étendu plus loin son empire sur les mers. Les Romains et les Grecs nous parlent sans cesse de leur commerce; mais ils ne savent rien des régions où ils allaient. Il est facile de démontrer que ce sont les Phéniciens qui, traversant l'Atlantique, mettaient les deux mondes en communication, et que c'est de l'Amérique qu'ils nous apportaient les produits que nous croyions venir de l'Asie.

Ils allaient, dit Hérodote[3], *faire le commerce au*

[1] *Yta*, coquille. DUGRATY. *Rép. du Paraguay.*

[2] Il est inutile de redire que les Phéniciens sont des Celtes.

[3] Liv. IV.

Digitized by Google

delà des colonnes d'Hercule, et, trafiquant de port en port, ils mettaient trois ans à faire cette tournée. Effectivement, en Amérique, on trouve partout des traces de leur passage, et toujours à côté de quelque riche produit étranger à l'autre Inde. Ils sont appelés par les Latins *Punici*, et par eux-mêmes *Edre Anak*[1]; or, ils abordaient à Panuco ; puis, s'avançant dans les terres, ils arrivaient dans le pays d'Anahuac où se trouvent *les plus riches mines du monde*[2]. Ces montagnes des Andes, où l'on puise l'or depuis tant de siècles, se disaient *Ant-hill;* mais ce mot signifiant aussi fourmilière, comme on le voit par la langue anglaise[3], fut l'origine de la légende bizarre qui fait amasser l'or par les fourmis. Du reste, les habitants de ces contrées, comme s'ils avaient conservé ces souvenirs, appellent encore une de leurs provinces aurifères *Aripa*[4], réunion des grandes fourmis; et, de notre côté, nous savons aujourd'hui que ce riche canton, qui avoisine le golfe de Californie, est clairement désigné dans notre vieux roman, l'Amadis des Gaules.

Dans le Guatimala est la rade de Nicoya, *où l'on pêche*, dit Malte-Brun[5], *le mollusque qui donne la pourpre; il paraît être*, selon Valmont de Bomare, *le murex des anciens et sert encore à teindre des étoffes dont se parent les plus riches Indiennes.* Or, là, tout

[1] Plaute, *in Penulo*, appelle de ce nom le pays de Carthage.

[2] MALTE-BRUN. *Géog.*, liv. 114.

[3] *Ant*, fourmi. *Lexiq. angl. Ant-hill*, colline des fourmis, fourmilière.

[4] MALTE-BRUN. Liv. 114.

[5] MALTE-BRUN. Liv. 115.

Digitized by Google

est carthaginois; le pays tire son nom du lac[1] où se faisaient les orgies et qui, par une dénomination commune en Afrique, s'appelait Guad-i-Mala, le lac du Mella[2]; sur les bords mêmes du golfe où se pêche le murex, on retrouva deux villes qui avaient encore toute leur consonnance phénicienne : l'une était *Carthago*, l'autre *Salinas;* et Ulpien nous apprend que la déesse des Carthaginois était surnommée[3] *Salinensis*. Dans un pourtour très-rapproché, toutes les villes sont exactement celles que les anciens nomment dans le voisinage de Carthage; les voici et, à côté, la cité carthaginoise[4] correspondante :

Teguila,	Tegula.
Tilapa,	Tilabarum.
Mitla,	Midla.
Zapatèques,	Zabi.
Zagytis,	Zachytœ.
Baraca-titlan,	Baracum.
Catoche (cap),	Cotuza (cap).
Mulhuacan,	Mulucha.
Chrorotèques,	Churitæ.
Motagua,	Mutaga.
Suchitepec,	Succhæi.

[1] Nicaragua.

[2] *Mellar*, écorner, ébrécher. QUINTANA. *Dict. esp.* Voy. thèse XVe. Le murex venant du Guatimala, *Mulleus* désigna, chez les Latins, les vêtements de pourpre.

[3] Son nom était *Cœlestis*, chez les Latins (*Inscrip.*), et, par conséquent, *Heimel*, chez les Celtes.

[4] Voy. *Encycl. méthod.* Géographie ancienne.

Digitized by Google

Mescala,	Meschala.
Tabasco,	Tabaica.
Xalapa,	Zalapa.
Mixco,	Mizigita.
Balise,	Balesanum.
Mazaya,	Mazyes.
Irasou,	Irasœ.

Les flottes de Salomon[1], se joignant à celles des Phéniciens, faisaient également des expéditions triennales au pays d'Ophir et en rapportaient des richesses inouïes; la reine de Saba vint elle-même de ces contrées inconnues et mit aux pieds du roi, de l'or, des pierres précieuses, des parfums et des bois odorants. Le nom de Nicausis[2], que l'on donne à cette femme célèbre, montre qu'elle venait du riche canton de Nicoya.

Quelques pas plus loin, se trouve le détroit de Panama et, dans ce détroit, l'île des Perles. Le mot ibérique *Al Iofar*[3], la perle, a fait surnommer ce canton Ophir. Panama est une corruption de *Pœni-heim*[4], demeure des Phéniciens : là, en effet, on voit Acla, nom que portait le grand faubourg de Carthage, le cap Gallinas, qui rappelle la première étape de la route de Carthage à Tunis, et que l'Itinéraire d'Antonin nomme *Ad Gallum Gallinacium*.

[1] *Rois*. Liv. III, ch. IX et X.

[2] Bouillet. *Dict. de l'antiq.* On l'a surnommée Balchis, Makéda, reine de Saba; tous mots celtiques qui signifient prostituée. Voy. *Balch*, *Magd*, *Zabbe;* Darsy. *Dict. flam.*

[3] *Aljofar*, perle. *Dict. esp.*

[4] *Pœni*, Carthaginois. *Dict. latin.*

Digitized by Google

En avançant vers le Pérou, on rencontre, dans la région du Choco et des émeraudes[1], une autre *Carthago*, ainsi que l'île enchantée de Puna, où les vergers sous lesquels on se promenait, les fruits qui pendaient aux arbres, les oiseaux perchés sur les branches étaient en or, argent, émeraudes[2]. Pline semble avoir désigné l'une et l'autre lorsqu'il mentionne, parmi les émeraudes, une espèce appelée Carthaginoise, et quand il signale au delà de l'Afrique, dans des régions inconnues, l'île carthaginoise de *Pœna*. Comme plus haut, les noms groupés dans ce canton sont les mêmes qui environnent la Carthage d'Afrique. On trouve ainsi :

Chicuitos,	Cuicuti.
Tunja,	Tunis.
Popayan,	Papua.
Atacama,	Tagama.
Gurupi,	Curupi.
Culhua,	Culla.
Zimiti,	Simitu.
Inambari,	Perdices.
Cauca,	Caucacis.

On peut remarquer qu'en Garanis *Inambu*[3] signifiant perdrix, le nom américain, *Inambari*, est régulièrement traduit dans l'Itinéraire d'Antonin par *Perdices*, perdrix, et que le Cauca, qui baigne Carthago, se trouve

[1] Parmi les riches produits rapportés d'Ophir, l'hébreu cite des *Chukim* : produits du Choco?

[2] GARCILAS. *Hist. des Incas.*

[3] *Inambu*, perdrix. DUGRATY. *République du Paraguay.*

Digitized by Google

exactement rappelé dans *Caucacis* qui, selon Scylax, était près de Carthage.

Toutes ces colonies se faisaient suite; mais le district diamantin formait dans le Brésil une région séparée où l'on arrivait par les bouches de l'Amazone, en remontant l'Araguay et le Zingu[1]; c'est pourquoi, ces deux riches fleuves doivent avoir laissé des échos dans le souvenir des peuples. Par exemple, quand les anciens citent le Carure[2], ils parlent des diamants qui sont sur ses bords et nomment *Arachotis* le golfe où il se jette; or, dans le district diamantin, le Cururu se jette dans l'Araguay; quant au Zingu, on le retrouve également dans de vagues traditions sous le nom de *Nar-Singa*, c'est-à-dire, en phénicien, fleuve du Zingu; et, comme on ne comprenait pas ce nom étranger, on travestit ce fleuve en un royaume indien de Narsingue où, disait-on, l'or et les diamants affluent.

Ce sont donc encore les Phéniciens qui exploitaient ces trésors isolés; c'est pourquoi, à l'arrivée des Européens, la capitale des mines portait un nom phénicien; elle s'appelait Tijuco, or, Tijuco[3] était une ville d'Afrique, voisine de Carthage et qui fut même un évêché à l'origine du christianisme.

Les Carthaginois, en Afrique, les Tupis, qui habitaient ces sables diamantins, avaient le même dieu,

[1] La navigation phocéenne existait entre tous ces fleuves; l'arbre, dont on fait les pirogues, s'appelle *Timbo;* de là l'anglais *Timber*, qui a le même sens.

[2] *Carura*, chez les anciens, est un nom vague dont on fait tantôt une ville, tantôt un fleuve.

[3] *Encycl. méthod.* Géographie ancienne.

Digitized by Google

également appelé, dans les deux pays, Sumès[1]. Ces Tupis se servaient de tambours[2] pour exercer leurs enchantements; or, *Top*, en phénicien, comme *Bom*, en celtique, signifie tambour; ces Tupis sont donc nos Bohémiens; mais, comme ils étaient sur le fleuve Zingu, ils ont toujours porté en Afrique le nom de Zingari.

Les exploitations phéniciennes que je viens de décrire se faisaient généralement dans l'intérieur des terres; on se demande comment les riches métaux étaient conduits aux fleuves et aux ports; ce sont encore les Orientaux qui vont nous l'apprendre. Ctésias, parlant de l'Inde, nous dit que, dans ce pays, *on voyait des moutons grands comme les ânes de la Grèce, et qui servaient à transporter tous les gros fardeaux*. Ces moutons étaient, au temps des Phéniciens, et sont encore, de nos jours, les lamas et les alpacas; ils n'existent qu'en Amérique; eux seuls, comme chacun sait, font tous les travaux des montagnes; on les appelle encore moutons du Pérou[3].

Ces relations transatlantiques durent développer parmi les Celtes le génie de la navigation et surtout la

[1] Voyez, pour les Carthaginois, BANIER, *La Mythologie et les fables*, etc., et pour les Tupis, CLAVEL, *Hist. pitt. des religions*.

[2] Ce tambour des Tupis est une gourde creuse, toujours ornée de deux plumes; il s'appelle *Maraca*, en Amérique, *Top*, en phénicien, *Doppe*, en saxon. *Dict. holl.*

[3] Hercule, nous disent les Grecs, se promenant sur le rivage Tyrien, remarqua que son chien, pour avoir touché à certains coquillages, avait le museau comme ensanglanté; ainsi fut découvert le murex. *Perro*, chien, en ibérique, est confondu avec Pérou, et *Tyr*, avec *Tira*. Thèse VIe.

Digitized by Google

science des astres ; c'est pourquoi, dans les monuments américains, la plupart des symboles sont astronomiques. Sur la pyramide de Mécamécan, on voit sculpté un homme ayant à ses pieds un lapin, autour de lui des signes célestes, et regardant le ciel avec un télescope. On comprend que les Phéniciens qui traversaient les grandes mers aient poussé cette étude aux plus minutieux détails, qu'habitués à se régir sur les étoiles, ils aient contracté l'habitude de commencer leur jour au crépuscule; mais tant de peuples orientaux qui sont au milieu des terres, ou qui ne naviguent point, n'avaient que faire de ces habitudes astronomiques; en continuant ainsi, religieusement, une étude qui n'était point faite pour eux, ils montrent qu'ils descendent des peuples navigateurs, qu'ils viennent des régions atlantiques.

Traditions phéniciennes en Amérique.

Les Phéniciens, comme nous le disons ailleurs, ne sont point une nation à part, mais se rattachent à la grande société celtique. Les institutions qu'ils propagèrent au delà des mers occidentales doivent donc être les mêmes que les Celtes ont répandues vers l'Orient. C'est ainsi que l'on trouve, dans le nouveau monde comme dans l'ancien, les mêmes nombres figuratifs de la divinité. Par exemple, au temple de Cusco[1], le souvenir du Hélion était clairement marqué par une figure composée de trois soleils; au palais de Iatzalane, on

[1] GARCILAS. *Hist. des Incas*, liv. II, ch. VI. On sait que la principale divinité des Phéniciens était Hélioun.

Digitized by Google

voit à chacun des quatre angles trois têtes d'éléphant, et, conformément aux théories émises plus haut, celles qui sont vers l'orient ont leurs trompes levées, les autres les ont baissées; Maire Monan[1], comme les divinités mythiques de notre continent, était représenté avec trois têtes[2], et, d'après ce que Montézuma disait à Cortès[3], il tira les hommes de sept cavernes[4].

Si l'on pénètre plus avant dans les antiquités de l'Amérique, on remarque qu'elle dut avoir avec notre Europe une double communication; l'une plus ancienne, par le nord, nous montre entre ce pays, l'Islande, l'Écosse et la Scandinavie, une même série de monuments, de duns, de tombelles, d'urnes cinéraires; l'autre, par la route que retrouva plus tard Christophe-Colomb, établit à travers l'Atlantique une relation incontestable entre les monuments de riche architecture que l'on explore dans l'Amérique centrale, l'Espagne, l'Étrurie, le pays de Carthage, l'Égypte, l'Inde. Mais on peut facilement s'assurer que, dans cette longue traînée, le point de départ est dans la région des îles Baléares. On trouve là, en effet, les différentes villes

[1] Les Mormons tirent de là leur nom et leur doctrine ; cette thèse peut nous expliquer la relation que l'on a remarquée entre leurs traditions et l'ancienne religion phénicienne.

[2] Bochica avait trois têtes. D'ORBIGNY. Bochica et Mair Monan sont un même personnage.

[3] *Revue des Deux Mondes*, 1858. 1er avril.

[4] Dans les deux Amériques, on rencontre souvent la légende du Soleil tirant l'homme d'une caverne, comme Hérodote dit des Éthiopiens qu'ils se cachent dans des cavernes, à l'apparition du soleil; ce qui provient du mot Hélion dont le primitif, *hel*, signifie soleil et caverne.

Digitized by Google

phéniciennes qui, comme en Amérique, portent le nom de Carthage; Palma[1], d'où partaient les Phéniciens pour aller par delà l'Océan chercher la pourpre que les Grecs appelaient en conséquence *Phœnix;* les *Noraggi* de Sardaigne dont le nom est resté à la tribu des Noraguès qui habitent près des bouches de l'Amazone, et qui ont conservé toutes les traditions phéniciennes, relativement à la création de l'homme; les Ibères dont le nom se retrouve partout en Amérique : ainsi, comme nous avons dit, dans le Guatimala on voit la côte des Ibères; ainsi encore nous avons signalé[2], en différents lieux dans l'Amérique méridionale, un grand nombre de collines où l'on remarque l'empreinte d'un pied; le saint, qui a laissé ce vestige, est appelé, comme dans l'autre Inde, Pai Thomas, mais, ajoute Charlevoix[3], d'autres le nomment *Pai Abara*, le prêtre Ibère.

L'Amérique du centre doit donc avoir, comme l'Indoustan, tous les souvenirs de la Gaule méridionale; ainsi le fleuve des Amazones porte dans le pays le nom de Guiena[4], comme la contrée que traverse la Garonne; ainsi encore les prêtres y sont nommés Boyès, Iaonas, Mair, tous mots où l'on reconnait les Boïens, les Ioniens, les prêtresses appelées Mœres[5] dans de nombreuses inscriptions découvertes aux bords de la Méditerranée.

[1] *Palma* en latin, *Phœnix* en grec signifient palmier. En face de Palma est également une ville que les Latins appelaient *Dianeum* et les Grecs, *Artemision.*

[2] Thèse XVIIIe.

[3] *Hist. du Paraguay.*

[4] MALTE-BRUN. *Géog.*, liv. 116.

[5] *Encycl. méthod.*

Digitized by Google

Cybèle était la grande divinité de cette partie de la Gaule, et nous avons placé[1] la topographie de son culte dans la Septimanie[2], aux bouches de l'Héraut et de l'Aude; ses symboles doivent donc se retrouver au fond de la mythologie américaine. Mair Monan[3], le dieu des Mexicains, par exemple, n'est autre que la déesse Mère[4], c'est-à-dire Cybèle; ainsi que cette déesse, il représentait le double[5] mouvement de la marée aux bouches d'un fleuve océanique et, par conséquent, se composait de deux figures semblables en tout, si ce n'est que l'une d'elles, appelée *Weichsel-buse*[6], le fleuve purificateur, paraissait supérieure à l'autre qui se nommait *Tlaloch*[7], le flot montant. Tout ce que l'on voit dans les mystères de Cybèle[8], relativement au pin, à Atys, au globe, au rocher Agdus, se retrouve dans la figure de Mair Monan : il porte dans une main cinq pommes de pin, et dans l'autre une couleuvre ondu-

[1] Thèse XIe.

[2] Origine des sept hommes et des sept cavernes dont parle Montézuma.

[3] Voy. THÉVET. *Cosmog. universelle*, XXI, passim; DE SOLIS. *Histoire de la conquête du Mexique*, liv. III, ch. XIII.

[4] Par toute la Gaule, on trouve des inscriptions portant : *Deabus Mœrabus*. Le vrai nom est donc Mair, exactement écrit comme dans Mair Monan.

[5] C'est la double clef de Cybèle; ce sont les deux têtes de Janus.

[6] Les premiers conquérants du Mexique prononçaient Huçhilo-bos; d'autres Wichili-puztli; or, *Tli* n'est qu'un suffixe (*Weichsel*, transformation; *Buse*, canal).

[7] *Tla* est un affixe, comme les articles réunis *De* et *La*. *Loch* est le même mot que dans *Varuna loka*, flux de la Garonne.

[8] Thèse XIe. Cybèle n'est autre que Méni, qui n'est autre que Monan.

Digitized by Google

lante[1]; la légende d'Atys dans nos contrées, celle de Monan incarné sous le nom d'Ata[2] nous offrent exactement les mêmes aventures, une femme que le dieu poursuit, qui est prête à devenir mère, qui est abandonnée dans les bois et recueillie par des paysans; le globe sur lequel est posée la statue du dieu rappelle celui d'Atys; cette pierre, placée devant l'idole et sur laquelle on égorgeait les victimes[3], n'est autre que le rocher Agdus; la procession de Cybèle se faisait à Mexico exactement comme dans nos contrées; on y portait également un pin; ce qui fit donner à cette fête le nom européen d'Ipaïna[4]. Le Mexique a conservé plus longtemps que l'Europe le souvenir du mythe de Cybèle; la vache du Mexique se nomme *Cibola;* on connaît, dans le voisinage, un canton appelé également *Cibola*, et qui tire ce nom d'un lac où réside, dit-on, une fée[5].

Au centre des régions où nos aïeux allaient chercher des trésors et surtout la pourpre, l'Amérique étale

[1] Les couleuvres, les épées ondulantes, entre les mains d'un Génie qui terrasse un monstre, désignent toujours le triomphe du fleuve sur le flux; le vulgaire les appelle faussement flamboyantes.

[2] Voy. toutes les légendes de Mair Ata dans THÉVET. *Cosmogr. univ.*, liv. XXI, ch. VI.

[3] A Mexico, on égorgeait sur cette pierre des victimes humaines, pour le salut de l'empereur; en Europe, ces victimes étaient depuis longtemps remplacées par un taureau; on l'immolait sur une pierre trouée, et la personne, pour qui on offrait le sacrifice, étant placée dessous, en recevait le sang; elle était alors, comme nous le voyons par des inscriptions retrouvées dans le midi des Gaules, *Renata*, *Regenerata*.

[4] *Dict. encyclopédique.*

[5] MORÉRI. *Koe-bele*, Cybèle. *Koe*, vache, *Bele*, fée. DARSY.

Digitized by Google

aujourd'hui tout le luxe de ses ruines ; nous explorons, depuis un siècle, ces vestiges, et nous reconnaissons sans peine une civilisation qui, à une époque reculée, dut être la nôtre. Ainsi, dans les débris de l'antique ville de Culhuacan[1], nous retrouvons toute l'Ibérie, toute l'Étrurie, toute la Sardaigne, leurs alambra[2], leurs mosaïques, leurs peintures, leurs labyrinthes.

On fut surpris d'y voir des symboles que nous sommes accoutumés à considérer comme orientaux : le Scarabée, le Tau[3], le Coq, le Lotus ; mais tous ces emblèmes ont existé dans nos contrées, ils sont dans nos ruines, ont même laissé des vestiges dans nos traditions. Nos ruines, à nous, ont toujours été recouvertes par de nouvelles villes; soulevez Namur, Nantes, Marseille, Barcelone, Cadix, vous découvrirez sous leur base ce que vous tirez des ruines lointaines ; mais dans ceux de nos pays où l'on a laissé les antiques cités sans les reconstruire, chez les Tyrrhènes, par exemple, on retrouve tous les jours, comme chacun sait, le Scarabée, le Tau, tous les mythes que les Phéniciens ont semés dans les deux mondes. Quant au coq, il couronne, en Amérique, le plus remarquable tableau de Culhuacan, il est en Asie vénéré des Brames sous le nom

[1] Explorée en 1787, sous le nom de Palenké.

[2] Comme je le dis ailleurs (thèses VIIIe et XIVe), les Arabes ont trouvé, dans les constructions de Kalat-al-Amra, des vestiges de l'ancienne architecture ibérique ; les ruines américaines semées le long de la côte des Hibueras sont de cette même architecture.

[3] Le *Tau* dont parle Ézéchiel ne peut être que le T de forme latine ; le *Tau* phénicien, qui s'écrit à peu près comme notre n, ne se rencontre nulle part ; le *Tau* latin se rencontre partout (*Ézéch.*, ch. IX).

Digitized by Google

de Scanda[1]; or, c'est l'emblème du culte de Cybèle; le pontife de cette déesse s'appelait Gael[2], et *Gallus*, chez les Tyrrhènes, signifie coq. Ce coq se rencontre dans toute la région méditerranéenne, mais toujours sur les médailles des villes où était le culte de Cybèle, ou qui, comme Dardanie, avaient une origine tyrrhénienne.

De tous ces symboles, celui qui paraît le plus exotique, est le Lotus; or, il remplissait autrefois nos monuments; il ne se trouve plus guère que dans quelques vieilles églises; on y voit, par exemple, sur un tableau[3], saint Joachim et sainte Anne; il sort de leur cœur deux tiges qui, se réunissant en une seule, supportent un Lotus dans lequel, comme dans un berceau, sont Jésus, Marie, Joseph. Le lotus est une plante qui flotte dans l'eau, et caractérise les idoles qui, comme Brama, Vischnou, Siva, tiennent la place d'un fleuve purificateur; le mot même a disparu, mais il a laissé dans nos langues le verbe *Louterèn*[4], laver, purifier. Sous le nom de Lys, il était le symbole des rois celtes; Lodwitsch[5] signifie fils du Lotus, et, si on se souvient que les Asiatiques appellent, comme nous, le lotus

[1] Les Brames enseignent que Siva dans une de ses incarnations devint le coq Scanda.

[2] *Gael*, en phénicien, signifie rachat, rédemption. Ce mot est donc synonyme du celtique *Boete*, qui a fait Mara-bout, de l'arabe *Pana*, qui a fait Pœni, de l'hébreu *Enak*, qui a fait Eunuque. Mais comme *Gael* signifie aussi coq, dans la cérémonie du Kipour, c'est souvent un coq que l'on prend pour victime, et l'officiant, jouant sur les mots, dit avant de l'égorger : *Sois mon rachat*.

[3] Dans une vieille église de Bruxelles.

[4] *Dict. flam., holl.* Le Lotus se dit *Rhen*, en japonais. SIEBOLD.

[5] Lodwitsch, Lodoix, Ludovicus, Louis.

Digitized by Google

Nien[1], on ne sera point surpris que, malgré la distance des lieux, Louis et Ninus soient deux mots syonnymes.

Les vaisseaux de Salomon accompagnaient les Phéniciens dans leurs voyages d'outre-mer, et sans doute communiquèrent ainsi aux habitants de l'autre continent les traditions mosaïques que nous y retrouvons aujourd'hui. Mais c'est surtout dans la terre d'Ophir qu'elles doivent s'être le mieux conservées; là, en effet, les peintures des palais sont des fragments de la Bible. Je n'en cite qu'un exemple. Moïse, après avoir opéré des prestiges dans lesquels un serpent et une verge sont tour à tour changés l'un en l'autre, conduit son peuple dans le désert et attaque les Amalécites; pendant le combat, il se tient sur une colline[2], les bras étendus en croix, ayant à sa droite le pontife Aaron, à sa gauche Hour, et par cette figure mystique, il favorise le combat et achève la victoire. Voici comment, en style hiéroglyphique, cette scène est retracée sur un panneau de Culhuacan. Une croix se dit Aspa[3], et le pénitent, qui se tient dans la position de Moïse jusqu'à épuisement, est appelé, dans la langue des Ibères, Aspado; or, le milieu du tableau représente une croix; d'un côté est un pontife, de l'autre, comme Hour signifie prostituée, on voit une femme avec un enfant; çà et là, sont tous

[1] Thèse XIe. *Nien*, en Orient (SIEBOLD. *Voyage au Japon*, tome V), Nénuphar, dans nos pays, désignent la plante sacrée du lotus.

[2] *Exod.*, ch. XVII.

[3] *Aspa*, croix de Saint-André ; *Aspado*, pénitent qui a les bras en croix. QUINTANA. *Dict. esp.*

Digitized by Google

les objets relatifs à l'exode des Hébreux, par exemple, un serpent, une verge.

Ce peu de détails suffit pour montrer que si nous avons trouvé des ressemblances entre les deux continents, nous avions également dans nos souvenirs historiques de quoi les expliquer, et qu'il n'était pas besoin d'avoir recours, comme on l'a fait, à des théories laborieuses et bizarres.

Digitized by Google

VINGT ET UNIÈME THÈSE.

DES VOIES DE COMMUNICATION ENTRE L'ANCIENNE AMÉRIQUE ET NOTRE CONTINENT.

Les relations entre les deux continents sont reconnues et avouées par tous. Les auteurs qui ont à traiter cette matière ne manquent jamais de faire remarquer que les constructions du Mexique et celles de l'Égypte ont une même origine; que les monuments de l'Ohio sont identiques avec ceux des Scandinaves; que Bochica et Brama sont un seul personnage; que certains usages se retrouvent à la fois en Chine et au Pérou. Tous s'accordent à admettre cette analogie; mais quand il s'agit de l'expliquer, tous diffèrent. L'école asiatique, bien loin d'avancer la question, arrête la marche de la science et n'a rien pour la tirer de cet embarras. Voici son dernier essai : *Depuis plus d'un demi-siècle*, dit un savant[1], *le passage des Orientaux par le détroit de Behring a été élevé au rang d'une probabilité historique par les recherches de Fischer, Smith Barton, Vater, Alexandre de Humboldt.*

[1] MALTE-BRUN. *Géogr.*, liv. CI.

Digitized by Google

Ainsi, dans ce système, on voit en Égypte des pyramides, des embaumements, des hiéroglyphes ; les peuples, pour transporter ces institutions dans le nouveau monde, qu'ils ne connaissaient pas, ont été chercher, parmi les glaces du Nord, un détroit qu'ils ne connaissaient pas davantage, et dans cette longue route, où ils parcouraient les trois quarts de la circonférence du globe, ils n'ont laissé aucune trace d'antiquités qui rappelle l'Égypte : point de pyramides, point d'embaumements, point d'hiéroglyphes ; arrivés au Mexique, tout cela revit dans leur mémoire, et ils y reproduisent tous les monuments de la contrée d'où ils étaient partis depuis si longtemps.

Voilà ce qu'il faut admettre dans le système moderne.

Les partisans des nouvelles doctrines me paraissent faire un étrange abus du mot de colonie ; c'est une branche où tous se rattrapent dans les cas de détresse. Si l'on considère l'universalité, la persistance des rapports qui assimilent l'ancien et le nouveau monde, l'on ne saurait admettre qu'une simple colonie ait opéré un si vaste ouvrage. La diffusion de l'espèce humaine sur le globe a des secrets qui ne nous sont pas connus. Qu'un navigateur, chassé par la tempête, rencontre au milieu de l'Océan un îlot égaré, toujours il y trouvera des êtres semblables à lui, ayant quelque chose de la langue, de la civilisation des autres hommes. Comment y sont-ils venus ?

L'ancien et le nouveau monde se ressemblent dans les parties qui sont respectivement voisines, comme si

Digitized by Google

aucune mer ne les séparait. Ainsi, d'un côté du détroit de Behring sont les Samoyèdes, de l'autre les Esquimaux, et ces deux peuplades n'en font qu'une; même type, mêmes superstitions. Dans l'Amérique du Nord, on voit des camps retranchés, des tumulus, des idoles accroupies, des ustensiles bizarres; suivez la ligne que parcourent ces vestiges, elle vous conduira dans le Canada, l'Islande, l'ancienne Thulé, l'Écosse et les pays baltiques, et là vous retrouverez tout ce que nous venons de voir de l'autre côté de l'Océan. Entre l'Afrique et l'Amérique du Sud, qui est en face, l'on a signalé d'étranges rapports; ainsi les habitants de la Guinée d'une part, ceux de la Guyena[1] de l'autre appellent un serpent *Boa;* et même ce mot, d'apparence américaine[2], se trouve dans l'histoire naturelle de Pline; de nombreux exemples de ce genre montrent que les nations des deux côtés de la mer communiquaient entre elles. L'Atlantique, dans son plus vaste renflement, sépare deux anciens mondes, également civilisés, et qui semblent avoir les mêmes ruines; il faut donc admettre que les peuples qui les ont habités autrefois, quel que soit l'obstacle qui les sépare, ont eu entre eux des rapports.

Un nombre infini de systèmes ont été émis pour expliquer ces dernières relations, et nous les avons rejetés tous, parce que, d'abord, ils ne se fondent,

[1] *Guyena*, l'Amazone. Les navigateurs de *Tharsis* longeaient la côte d'Afrique jusqu'au royaume de Juida et passaient de là à la côte des Tupis, en Amérique; ils revenaient par le nord; ce voyage durait trois ans.

[2] *Boa*, serpent, dans la langue des Tupis.

Digitized by Google

avons-nous dit, que sur l'insuffisante ressource d'une émigration fugitive; parce qu'en outre, la route que l'on fait suivre aux colonisateurs ne laisse apercevoir aucune trace des institutions, des monuments qu'ils allaient porter si loin. Or, on peut démontrer qu'à ce double point de vue, la voie ordinaire de communication entre les deux mondes était à travers l'Atlantique.

Quant au premier chef, nous avons déjà entrevu, sur cette mer, le véritable lien qui unit les deux continents. Il est admis que les Américains n'étaient point en mesure de traverser l'Atlantique, de parcourir un tiers de la circonférence du globe pour arriver jusqu'en Asie; il faut aussi admettre que, de leur côté, les Orientaux qui ont des livres, des monuments d'une si haute antiquité, n'y trouvent rien qui insinue qu'ils aient jamais été chercher, au delà des mers, l'or, la pourpre, les émeraudes, qu'ils soient jamais sortis de leur pays, même en fuyards; mais, si nous recueillons les premiers échos de l'histoire naissante, les plus anciens livres mentionnent des peuples qui depuis longtemps parcouraient d'un soleil à l'autre la terre, l'Océan, servant ainsi d'intermédiaires aux nations qui ne voyagent point; sur terre, on les appelait Scythes, sur mer, on les appelait Phéniciens. Les anciens vont jusqu'à nous apprendre de quelle manière ces peuples découvrirent l'autre continent. Selon Diodore de Sicile[1], *les Phéniciens ayant établi des comptoirs sur les côtes de l'Océan*

[1] *Biblioth. hist.*, liv. V.

Digitized by Google

en Afrique, une tempête[1] *de plusieurs jours les emporta vers une île d'une grande étendue et très-éloignée vers l'Occident. A leur retour, ils en firent des relations magnifiques, selon le style des voyageurs ; là-dessus, les Tyrrhènes, qui avaient l'empire de la mer, résolurent d'y aller fonder des établissements ; ce qui fit naître de violents débats entre ces deux peuples navigateurs.* Voilà le véritable lien de communication entre les deux continents.

Les Phéniciens n'ont point disparu. Ces peuples celtiques, rangés autour des Baléares, eurent des malheurs ; il s'ensuivit un long moyen âge pendant lequel les Grecs taillèrent des statues, les Italiens troublèrent les nations voisines, pour le plaisir d'aller triompher au Capitole, les Musulmans se précipitèrent sur les peuples occidentaux pour les forcer à revenir à des mœurs abandonnées ; puis, une fois la tourmente passée, les Phéniciens reprirent leurs courses interrompues[2] ; Christophe Colomb retourna en Amérique, Vasco de Gama retourna en Asie, et tout rentra dans l'ordre.

Quant à l'autre difficulté, il n'y a qu'une route sur laquelle on retrouve les traces des institutions que les nations échangeaient entre elles d'un continent à l'autre ; c'est celle où circulaient les Phéniciens, dont nous venons de parler, c'est l'Atlantique.

[1] Exactement l'histoire d'Alvarez Cabral poussé par la tempête sur les côtes du Brésil.

[2] Les traditions concernant l'Amérique se sont toujours conservées dans les contrées ibériques ; les Romains et les Grecs, qui ne connaissaient rien en dehors de leur pays, n'ont évidemment pu rien nous en apprendre.

Digitized by Google

Une critique élémentaire, pour être convaincue, aurait désiré voir, sur cette route, des monuments entièrement semblables à ceux qui existent dans ces deux pays extrêmes, des pyramides, des momies, des hiéroglyphes, des dragons, exactement comme en Égypte et au Mexique; mais la science réelle, celle qui observe dans le passé les lois constantes par lesquelles se développent les institutions des hommes, en juge tout différemment. Les monuments sont semblables en Asie et en Amérique, mais dans le pays d'où ils sont originaires, ils doivent différer; ce pays d'initiative, changeant toujours pour toujours perfectionner, ne peut offrir qu'une série de ruines progressives, où se trouvent enterrés les rudiments de ce que l'on voit dans les autres régions; le vulgaire ne connaissant des monuments que leur dernière transformation ne trouve plus aucune analogie; mais l'observateur sait, par dessous ces ruines, renouer la chaîne des ressemblances entre l'Orient et l'Occident.

A une époque reculée où l'homme n'avait encore pour mœurs que ses instincts, le premier noyau de sociabilité se forma dans nos régions atlantiques. Le besoin, l'industrie perfectionnèrent avec le temps cet élément de peuple et lui donnèrent des armes. Ces premiers hommes purent ainsi étendre au loin leur domination. La civilisation marchant toujours, ils triomphèrent des espaces et arrivèrent en Asie et en Amérique, où ils établirent les monuments, les institutions de leur pays; c'est pourquoi à cette époque l'Asie, l'Europe, l'Amérique se ressemblaient; mais les relations ayant été

Digitized by Google

rompues, chacune de ces régions fut abandonnée à elle-même et resta avec ses souvenirs. L'Asie et l'Amérique, sorties d'une commune et lointaine patrie, firent de son image une divinité, se gardèrent bien de dénaturer les monuments qui la reproduisaient, et, lorsqu'après de nombreux siècles, nous sommes revenus dans ces deux contrées, nous fûmes surpris de trouver qu'elles se ressemblaient encore. La mère patrie, au contraire, qui était pour elle-même sans mystère, continua de se modifier, de se perfectionner, de pousser en avant le mouvement auquel elle avait donné la première impulsion. Les monuments des deux Indes ne ressemblent donc point aux nôtres, mais ils ressemblent à ce que furent nos ruines.

D'après ce qui précède, on comprend qu'au centre des régions celtiques, au foyer de l'ancienne civilisation, où tout est mouvement, tout est progrès, on ne voie plus rien des établissements primitifs; chaque génération nouvelle retaille les ruines du passé pour reconstruire l'avenir; le bloc de pierre, qui formait la base d'une pyramide indo-américaine, devint ainsi peu à peu le trèfle élégant que l'art gothique a semé sur nos cathédrales. Quant aux constructions en nature, on ne peut plus guère les retrouver que dans des cantons écartés et déserts où elles paraissent comme oubliées : ainsi, les Noraggi ont pu se conserver en Sardaigne[1]; on rencontre encore des pyramides sur la côte orientale de Minorque et sous les sables de nos

[1] Voy. thèses XIVe et XVIe.

Digitized by Google

rivages[1]; au fond de l'Irlande, les hommes n'ont jamais été détruire les épouvantables forteresses de Grianan et d'Arran; en Étrurie, on a bien reconstruit les anciens édifices, mais en déviant peu à peu des formes primitives; le tombeau de Porsenna[2] était entièrement américain, le *Palazzo Vecchio*, qu'habitaient les Médicis au moyen âge, rappelle encore passablement le monument de Palenké[3] : bloc carré, surmonté d'une tour carrée.

Ce que nous avons dit des édifices s'applique également aux autres monuments. Les bassins de la Garonne, de l'Héraut sont une vaste nécropole où chaque coup de pioche du géologue rencontre quelque antique caveau plein de momies[4]; elles ont sur elles leurs amulettes et autour d'elles les ossements des animaux qui, comme en Égypte et au Mexique, étaient momifiés avec le défunt. Plusieurs de ces réduits, où furent déposés les saints des premiers temps, sont restés jusqu'à nos jours des lieux fameux de pèlerinage[5].

En voyant des ossements d'animaux dans ces cavernes, on a pu croire qu'elles n'étaient que des retraites naturelles pour les bêtes fauves; mais, dans les îlots de la Méditerranée, il n'y a point de bêtes fauves, point d'ours, par exemple, et pourtant les

[1] A Mimizan ou, comme dit Homère, à Mimas. Voy. *Pays atlantiques*, thèse XIVe.

[2] Voy. thèse XIVe.

[3] C'est-à-dire de Culhuacan.

[4] Voy. thèse XIVe.

[5] *Roca Madour*, dans le Lot. Même mot que Mataro, Matarieh, Mathoura des livres sanscrits. La racine est *Modorra*, léthargie, sommeil de la momie. QUINTANA. *Dict. esp.*

Digitized by Google

grottes mortuaires renferment les débris de ces animaux[1] qui, par conséquent, y ont été transportés par les hommes et déposés dans les tombeaux.

Nous avons aujourd'hui une écriture savante qui se compose de signes alphabétiques; les runes au nord, les caractères phéniciens au midi, les lettres grecques par toute l'Europe[2] servent aux hommes, depuis plus de trois mille ans, pour communiquer entre eux au moyen de feuilles mobiles et transmissibles. En remuant les couches superficielles du sol, nous retrouvons ces mêmes caractères plus simples, plus grossiers, gravés sur la pierre, sur les métaux, en un mot sur des monuments fixes. Si nous creusons davantage, nous remarquons tout un système de figures, par lesquelles l'homme chercha, dans des temps plus anciens, à fixer sa parole; elles sont peintes sur les vases étrusques, sur les urnes funéraires que l'on retrouve aux bords de nos fleuves expiateurs[3]; vous y voyez, par exemple, un homme, une femme, un sanglier, un aigle et une pintade, et cette phrase symbolique, traduite en langue actuelle, signifie : En Ætolie[4], Méléagre et Atalante tuèrent le sanglier de Calydon. Que l'on pénètre encore plus avant, que l'on descende dans ces mêmes sépulcres où nous avons vu la mort figurer ses premiers mystères, on y reconnaîtra la plus ancienne tentative de l'homme

[1] Au musée de Florence, on voit des ossements de l'*Ursus Spelæus*, trouvés dans les grottes funéraires de l'île d'Elbe.

[2] Voy. thèse VIe.

[3] Principalement au voisinage de l'Escaut.

[4] *Aetos*, *Méléagris* signifient en grec, un aigle, une pintade. Voy. D'HANCARVILLE. *Mon. étrusq.*

Digitized by Google

pour déposer hors de lui sa pensée; des animaux sacrés étaient primitivement, comme nous l'avons vu, inhumés avec le défunt; mais quand ils commencèrent à devenir rares, on se contenta de dessiner leur image, et ces figures consacrées[1] remplacèrent, près du défunt, l'animal qu'on ne pouvait plus que difficilement se procurer; ces tablettes en schiste, en bois de renne poli, en ivoire, ont été jusqu'ici trouvées uniquement dans *le midi de la France*[2], et surtout dans les bassins de la Garonne et de l'Héraut; on y voit gravé des aurochs, des élans, des castors, des combats de rennes et, ce qui est bien plus surprenant, des mammouths en attitude de course[3]. Ainsi, les premiers hiéroglyphes datent de l'âge où le mammouth vivait sur notre sol; les traditions du vieil Orient sont loin d'atteindre à cette effroyable antiquité! Existait-il un Mexique, une Égypte à l'époque où l'art d'écrire fit parmi nous son premier essai?

Si l'on parcourait en observateur la route qui mène d'une Inde à l'autre par nos contrées, on y retrouverait, soit conservé à l'état de débris, soit transformé par les variations croissantes de l'art, tout ce que l'on voit dans ces régions extrêmes; les dragons qui surmontaient nos tours féodales, les griffons, les monstres de toutes formes qui hérissaient les abords de nos vieilles églises,

[1] C'est-à-dire fées, comme il est dit dans les vieilles légendes.

[2] Le Hon. *L'homme fossile*, ch. IV.

[3] On les a trouvés surtout dans le voisinage de la Dordogne, à la Madeleine, à Laugerie. Voy. ces figures dans Le Hon. *L'homme fossile*.

Digitized by Google

disparaissent de jour en jour pour faire place à d'autres ornements. Il en est de même de tout le reste.

Quant à l'obstacle que semble opposer l'Atlantique à la communication des peuples, nous avons prouvé, par des faits réels, que cette barrière n'arrêtait point nos aïeux; mais nous avons une autre argumentation : Sur tous les points solides de cette route flottante, les voyageurs ont laissé des marques de leur passage; ainsi, les îles Canaries sont toutes minées de grottes funéraires, semblables à celles de l'Égypte; les momies renferment des plantes[1], des aromates qu'on ne trouve qu'au Mexique, et souvent sont ornées de bandelettes qui rappellent les quipos des Chinois et des Péruviens. Plus loin se trouve Madère où les modernes ont trouvé des inscriptions phéniciennes[2]. En avançant encore davantage, on rencontre, au milieu de la mer, les îles Açores, formant comme une halte entre les deux continents; les plus anciens atlas du moyen âge les nomment[3] et citent surtout, dans l'une d'elles[4], la statue à cheval d'un homme montrant du doigt l'Occident; l'on possède des monnaies carthaginoises et cyrénaïques, trouvées dans ces îles[5]; Thévet nous apprend[6] que *les premiers qui les découvrirent aperçurent, dans l'île Saint-Michel, une grotte de dix pieds en hauteur et*

[1] Par exemple, le *Chenopodium ambrosioïdes.*

[2] THÉVET. *Cosmogr. univers.*, liv. III, ch. XI.

[3] Elles sont nommées dans l'*Atlas catalan* de 1375.

[4] Dans l'île de Corvo. Vers le XIIIe siècle, Edrisi, Ibn-al-Ouardi, géographes arabes, parlent de cette statue.

[5] MALTE-BRUN. *Géogr.*, liv. XXII.

[6] THÉVET. *Cosmogr. univ.*, liv. XXIII, ch VII.

Digitized by Google

autant en largeur; ceux qui l'ont vue, ajoute-t-il, *m'ont assuré y avoir remarqué deux monuments de pierre autour desquels étaient sculptées deux grandes couleuvres; au haut et au bas de chacun de ces monuments, on lisait une inscription en lettres hébraïques.*

La distance qui sépare les Açores des côtes européennes est à peu près égale à la longueur de la France; si les anciens allaient jusque-là, il est difficile de dire pourquoi ils n'auraient pas été jusqu'en Amérique. Au delà des Açores, on rencontre, à une faible distance, le banc de Terre-Neuve, lequel semble avoir toujours été connu des peuples de la Méditerranée; il est désigné, bien antérieurement à Christophe Colomb, dans l'atlas d'André Bianco[1] qui le nomme île de *Stokafixa*, et le sens de ce dernier mot ne saurait être douteux, lorsqu'on voit, par la relation des frères Zeni[2], que ce pays fournissait de poissons *la France*, *l'Angleterre*, *le Danemark*. Il s'agit donc ici du banc de Terre-Neuve, et ce qui montre que les Phéniciens ont poussé jusque-là, c'est que dans le voisinage, c'est-à-dire dans le Massachusetts, on voit des *inscriptions phéniciennes gravées sur des roches*[3].

Chez les peuples ibériques on savait, par d'antiques

[1] La carte d'André Bianco se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Elle fut interprétée par Formaleoni, qui voit dans Stokafixa le Stockfisch des peuples du Nord. Elle fut faite, avons-nous dit, en 1436, et elle parle de l'Amérique sous le nom d'*Antilia*.

[2] Les deux frères Zeni, Vénitiens, pénétrèrent en Amérique par le N.-O. de l'Europe, vers 1380; ils nomment le pays où est le banc de Terre-Neuve, Friesland.

[3] MALTE-BRUN. Liv. CXI.

Digitized by Google

traditions qu'il existait, au delà de l'Océan, un pays que les uns nommaient île de la Main et d'autres île de Satan, et on contait qu'une main[1] en sortait la nuit pour saisir ceux qui s'approchaient; ce qui se rapporte à l'île funéraire d'Homole, laquelle se trouve au centre des antiquités phéniciennes[2]; elle est dans le lac *Managua*[3], ou île de la main, appelée aussi *Nickaragua*[4], ou île du diable. Enfin, qu'on lise les ouvrages des Maures et des Ibères au moyen âge, on y retrouvera tous les plus curieux phénomènes de l'Amérique, reproduits sous forme de souvenirs et de légendes, et aucun n'oubliera de citer l'épouvantable monstre connu sous le nom de *Rouk*, lequel n'est autre que le mascaret de l'Amazone, appelé en Amérique *Poro-Roco*[5].

On voit, par ce peu de détails, qu'il exista entre les deux continents un ancien courant de relations à travers l'Atlantique et que la tradition ne s'en est jamais perdue.

Les faits qui précèdent sont positifs, et la question de boussole ne saurait nous arrêter; aussi je jette seulement en passant quelques soupçons sur cette matière.

Nous avons pris pour règle de concentrer l'origine de

[1] En Scandinavie, dans le Smaland, est le champ d'Odin ; une main en sort la nuit pour saisir ceux qui s'approchent.

[2] Près de Carthago, de Salinas, de la pourpre.

[3] *Man*, main ; *aeghe*, île ; *neckar*, diable. DARSY. *Dict. flam.* Cette île de la main est plutôt l'île des Mânes.

[4] La légende du diable Neckar se conte aussi dans le port de Stockholm et auprès de Malines où l'on voit le Neckerspoel.

[5] Poro est le mot *Bore*, flux ; roko est le celtique *Rük*, en arrière. Poro-roko est la traduction exacte de Boura-Ganga.

Digitized by Google

la civilisation dans Athènes et dans Rome, et comme les citoyens de ces deux villes ne connaissaient rien en dehors de leurs frontières, nous nous faisons une science d'ignorer avec eux les institutions des peuples qui les environnent; il résulte de là une étrange et journalière déception : ce que nous nous attribuons comme découverte, les géologues le retrouvent dans leurs fouilles, les voyageurs le lisent sur les monuments des peuples lointains. Nous en avons cité bien des exemples. Les lunettes télescopiques étaient connues dès la plus haute antiquité; Ptolémée s'en servait; on les voit encore sculptées sur les monuments américains[1]; elles ont toujours été en usage, et cependant nous avons toute une histoire concernant leur invention dans les temps modernes[2]. En serait-il de même de la boussole?

Nous avons dit, en parlant de la Chine, que ses plus anciennes dynasties venaient de l'extrême Occident[3]; or, les livres chinois signalent, à cette époque, les mêmes institutions auxquelles s'attache parmi nous le nom de Pythagore[4], comme, par exemple, le carré de l'hypoténuse et la boussole. Chacun connaît la légende traditionnelle, par laquelle Pythagore immola une hécatombe aux dieux, pour les remercier de la découverte de l'hypoténuse; quant à la boussole, son nom

[1] Voy. thèse XIe (*Ruines de l'Asie centrale*), et *Poésies d'Homère*, thèse XIIe.

[2] On attribue à Jacques Métius l'invention des télescopes; il était de Middlebourg ou *Asciburgium*.

[3] Voy. thèse XIIe.

[4] La doctrine de Confucius est la même que celle des Pythagoriciens du Brutium. *Poésies d'Homère*, thèse XIIe.

Digitized by Google

même nous révèle une origine semblable, ayant toujours été appelée par les Ibères *Bitacora*. Le plus ancien auteur qui, en Occident, cite et décrive clairement la boussole, est Guyot de Provins; c'est, dit-il, *une pierre laide et noire*, et il l'appelle *Marinette*[1]; or, il vivait en 1190, et, quoique l'on fût alors en pleines croisades, aucun historien ne nous fait remarquer que les croisés, auxquels elle aurait été fort utile, s'en soient servis pour leurs longues navigations.

L'Europe, aussi bien que l'Asie, peut donc revendiquer ces inventions; mais le nom que les Chinois donnent à la boussole me paraît appuyer en faveur de l'Occident. Elle indique le Sud; en saxon, *Schow* signifie indiquer, *Noon* signifie Sud, et ces peuples, lui laissant ses racines atlantiques, l'appellent *Chi-nan*, indicateur du Sud. On peut donc admettre que nos aïeux connaissaient la boussole; nous ne saurions dire ce qu'elle devint par la suite des temps, mais aucun monument ne nous apprend de quelle manière elle a reparu parmi nous.

[1] Elle servait donc à la marine et l'histoire n'en dit rien.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME THÈSE.

TRADITIONS D'ORIGINE AMÉRICAINE MÊLÉES A NOTRE CIVILISATION.

Les Phéniciens, en arrivant en Amérique, y avaient trouvé une population déjà prospère. Elle y était venue par le nord de l'Atlantique, et sa civilisation devait être celle des Scandinaves. S'ils lui portèrent des institutions nouvelles, ils durent également lui faire des emprunts du même genre. C'est ainsi que l'on trouve, non-seulement en Europe, mais même en Asie, des traditions qui ne peuvent venir que de l'autre continent.

J'en cite quelques exemples.

Traditions américaines en Europe.

Dans le pays des Muiscas, en Amérique, on voit une vallée sainte appelée Bogota, environnée d'antiquités de tous genres et traversée par un cours d'eau. Une muraille de granit semble la fermer, mais il s'y rencontre une entaille par où la rivière s'échappe et

Digitized by Google

tombe dans un abîme de deux cents mètres pour se rendre à la Magdaléna. Ce lieu est fameux dans les antiques traditions du pays, et, quand les Espagnols y arrivèrent, on leur conta la légende suivante[1] : La vallée était autrefois riche et fort peuplée; il s'y trouvait une femme d'une beauté ravissante qui, par ses maléfices, barra la rivière, la fit enfler et causa un déluge où périrent presque tous les habitants; alors, apparut un homme vénérable nommé Bochica; il coupa la tête de cette méchante femme et la lança dans l'espace pour en faire la lune; puis, écartant les roches qui arrêtaient le cours de l'eau, il fit cette ouverture que l'on voit aujourd'hui et qui se nomme Tékendama; il consacra le reste de sa vie à propager le culte du Soleil; enfin, se sentant près de mourir, il monta sur une colline d'où il s'élança au séjour des bienheureux, laissant sur le sol la forme de son pied.

On sait que ce mythe est connu d'un bout à l'autre de notre ancien monde; mais il est facile de démêler, dans les différents récits qui en sont faits, des traces d'origine américaine.

Les peuples de la Méditerranée, étant plus voisins de l'Amérique, ont reçu de première main cette légende; aussi l'ont-ils reproduite sous toutes les formes dans leur mythologie. Ils donnaient généralement aux régions où le soleil se couche le nom d'Hespérie; mais les plus anciens d'entre eux désignent incontestablement par ce mot l'autre continent. Hésiode[2] place les

[1] Voy., entre autres, D'ORBIGNY. *Voyage pitt. en Amérique.*
[2] *Théog.* v. 215, 275, 517.

Digitized by Google

Hespérides *de l'autre côté de l'Océan, aux extrémités des régions de la nuit, plus loin que le royaume d'Atlas.* Là était une vallée lacustre, émaillée de fleurs, où habitait la Gorgone[1]; Persée, étant survenu, lui coupa la tête et en fit cette face d'apparence humaine qu'on voit sur la lune et qui, par suite de cette aventure, fut appelée *Gorgonion*[2]; du sang de la blessure naquit le cheval Pégase[3] qui, d'une ruade, ouvrit un rocher et en fit sortir une source. Persée se retira ensuite à Chemnis[4], où l'on voyait sur une pierre sa sandale longue de deux coudées. C'est donc la légende des Muiscas que nous a contée Hésiode[5]; il la place *peran Okeanoio;* il n'y a point à se retrancher sur un double sens des mots; *peran* signifie au delà, *Okeanoio* signifie de l'Océan; au delà de l'Océan est l'Amérique.

Diodore de Sicile, né dans un pays où nous avons déjà constaté des souvenirs américains, parle évidemment encore du même mythe, lorsque, rapportant une autre tradition, il nous dit que le lac des Hespérides fut mis à sec par un tremblement de terre[6].

[1] Une île de la côte voisine des Muiscas s'appelait la *Gorgone*, à l'arrivée des Espagnols.

[2] *Gorgonion*, face que l'on croit voir dans la lune. *Lexic.*

[3] *Beck*, fleuve, en celtique, a formé *Péghé*, source, en grec. Hésiode dit que Pégase tire son nom de là; c'est donc un fleuve.

[4] Bochica, Monan et les autres Génies sont appelés Chemis par les Caraïbes. THÉVET. *Cosmog. univers*, liv. XXII.

[5] Quelques détails de la légende sont pris en dehors d'Hésiode.

[6] Tékendama a toute l'apparence d'une fissure violente qui *semble formée par un tremblement de terre.* MALTE-BRUN. Liv. CXVII. *Dick*, digue; *Dam*, barrage; d'où Téken-dama, barrage de la digue. DARSY. *Dict. flam.*

Digitized by Google

On trouve bien la même légende appliquée à différentes vallées en Grèce, mais toujours dans des auteurs qui laissent percer l'origine étrangère; ainsi, dit-on, le lac Copaïs, ayant débordé et causé dans la Béotie un déluge, on lui ouvrit dans la montagne un canal, par lequel l'eau s'écoula dans la mer; or, le mont Ptoüs, qui lui barre le passage, n'a jamais eu, même au temps de Strabon qui le décrit, aucune trace réelle d'un véritable canal; en supposant que cette espèce de déluge ait eu lieu, les habitants auraient fui; ils ne se seraient pas amusés à percer une montagne pour vider un étang et regagner quelques pouces d'un terrain aride. Ainsi encore, on dit que la vallée de Tempé[1], en Thessalie, était autrefois un lac, et qu'un tremblement de terre lui ouvrit une issue; mais le fleuve qui traverse cette vallée passe naturellement entre deux montagnes qui n'ont aucune apparence d'avoir jamais été réunies. L'on a donc appliqué à ce canton ce qui convient à un autre; le Tempé est donc une contrefaçon du lac des Hespérides.

Ce lac, en Amérique, présente un phénomène frappant. La rivière, au-dessus de la cascade, traverse une vallée haute, couverte de pins, de chênes, d'arbres des régions froides; au-dessous de la cascade, au contraire, elle arrose un jardin d'été, tout vivant de palmiers,

[1] Tout est américain dans cette vallée; elle se nomme Tempé, *Tempu* est la vallée sainte où s'arrêta Mango Capac; elle est formée par le Pinde, *Pindi*, en garanis, signifie palmier; elle est traversée par l'Araxe, *Iraca* est le nom de la vallée où Bochica établit ses mystères.

Digitized by Google

tout embaumé d'azaléas ; de sorte que l'eau, disent les habitants, tombe d'un pays froid dans un pays chaud ; or, cette particularité était connue en Grèce, et Théophraste[1], croyant qu'il s'agissait de la Thessalie, cherche à l'expliquer en disant que *le climat de cette contrée s'est refroidi, et que la cause en était à l'écoulement artificiel qu'on avait ménagé aux eaux stagnantes qui couvraient autrefois les plaines.*

La Chimère[2], décrite dans l'Iliade[3], est une allusion évidente au mythe que nous venons d'exposer. C'était un monstre ayant la queue d'un dragon, dit Homère, un corps de chèvre et une gueule de lion ; ce qui est l'hiéroglyphe de la vallée de Bogota. La rivière boueuse qui la traverse en serpentant est figurée par le dragon[4] ; le mot *Gat* qui désigne l'ouverture du rocher signifie aussi chèvre ; l'écume que vomit le torrent[5] est appelée chez les Tyrrhènes *Spuma*, et *Puma* est le lion d'Amérique. Les détails, ajoutés par le poëte, confirment cette conjecture : Bellérophon naquit à Ephyre, l'Ophir des Phéniciens ; il dut combattre d'abord la Chimère, puis les Solymes et enfin les Amazones : c'est exactement

[1] MALTE-BRUN. Liv. CXXXV et CXVII.

[2] *Chi-mæra.* La femme qui avait causé le déluge se nommait Chia (MALTE-BRUN. Liv. CXVII) ; le mot Mair est usité dans les Gaules et en Amérique pour désigner la déité fluminale. On trouve de nombreuses inscriptions en Gaule portant : *Deæ Mæræ* (*Encycl. méthod.*) ; on trouve également en Amérique Mair Monan, Mair Pochy, Mair Ata. THÉVET.

[3] *Il.*, VI, 181.

[4] *Drek*, boue, sédiment. *Lexic.*

[5] *Torrens* signifie brûlant et coulant. Comparez de même *Phlox* et *Flux*, *Brennen* et *Brünn*, *Aqua* et *Ignis*, *Pur* et *To pour*.

Digitized by Google

l'ordre dans lequel il rencontra la cataracte, les Solymoes et les Amazones [1]; les présents d'hospitalité qui se font dans sa famille sont la pourpre, des coupes d'or, des armes d'or, en un mot, l'Amérique dans toute sa richesse. Jusqu'ici on a interprété ce mythe comme il suit [2] : *La Chimère était une montagne de Lycie* [3] *dont le sommet était habité par des lions, le penchant cultivé et couvert de chèvres, le pied marécageux et rempli de serpents;* et l'on a pu comprendre comment des lions et des chèvres peuvent vivre ensemble sur une même colline, car il n'y a que des collines dans la Lycie.

Mais c'est surtout chez les Phéniciens que l'on doit s'attendre à retrouver des vestiges de ce mythe. En effet, la province de Carthage se nommait *Byzacium*, c'est-à-dire, le pays de Bochica; or, les peuples de cette contrée rapportaient, comme en Amérique, la légende des Muiscas; on y contait que Pallas, ayant attaqué la Gorgone sur le lac *Tritonis* [4], lui coupa la tête et la plaça sur son égide qui en prit le nom de *Gorgonion*. D'abord, Pallas est un nom purement américain [5], réservé aux princesses clôturées dans le palais des rois; mais, en outre, Diodore de Sicile, qui connaissait

[1] La vallée de Bogota, le pays de Solymoes que traverse le Rio Negro, le fleuve des Amazones se font suite. *Dans les îles du fleuve étaient des femmes qui vivaient dans la retraite, la plus grande partie de l'année.* THÉVET. Liv. XXII.

[2] BOUILLET. *Dict. de l'antiq. Bellerife* signifie, en ibérique, archer chargé de poursuivre les crimes. OUDIN. *Dict. esp.*

[3] *Lek*, fente par où l'eau s'écoule, d'où Lycie. OLINGER. *Dict. holl.*

[4] Bochica avait trois têtes; d'où *Tritonis*, d'où *Tritonia Pallas*. D'ORBIGNY. *Voy. pitt. en Amérique.*

[5] GARCILAS. *Histoire des Incas*, liv. I, ch. XXVI.

Digitized by Google

mieux que personne les traditions de ces parages, nous dit que le monstre avait été tué près des monts qu'il appelle Kérauniens; c'est désigner presque par leur nom les peuples chez qui se trouve le rocher entr'ouvert, c'est-à-dire les Garanis.

Les Phéniciens qui, avons-nous dit, faisaient le commerce dans l'Inde occidentale, étaient en quelque sorte les entremetteurs de ces traditions. Ces peuples pratiquaient leurs mystères dans les temples de Melcart[1]; et ce dernier mot, dans la langue celtique, peut signifier jardin de pommes. D'un autre côté, dans nos anciennes légendes, la pomme revient souvent et toujours comme symbole des prémices que les héros seuls pouvaient cueillir dans les orgies. Ainsi Junon, en épousant Jupiter, lui donna pour dot un arbre portant des pommes d'or[2]; la pomme d'or paraît également lorsque Vénus, sur le mont Ida, accueille les préférences de Pâris; lorsque la rebelle Atalante cède enfin aux artifices d'un prétendant; lorsque, dans leur jardin que garde vainement un dragon, les Hespérides reçoivent la visite d'Hercule. Le symbolisme de toutes ces légendes repose sur le double sens du mot *Mella*[3], qui, outre la prérogative désignée plus haut, signifie également une pomme. Ce qui montrerait que, de l'autre côté de l'Atlantique aussi bien que dans nos

[1] *Malum*, pomme; *Gard* (Cariath, en phénicien), jardin; d'où *Melgard*, jardin de pommes.

[2] PERNETTY. *Fables égyp.*, liv. II, ch. II

[3] *Mellar*, ébrécher, écorner; *Mella*, brèche. QUINTANA. *Dict. esp.* *Mella*, confondu avec *Malum*, avec miel.

Digitized by Google

contrées, les orgies ont eu leurs temples, leurs bocages, leurs îles flottantes, leurs tours de Basan[1]; et qu'une partie des joyeux récits qui nous sont venus de cet âge primitif doivent être mis sur le compte de l'Amérique ancienne.

En effet, les nombreuses légendes où paraît la pomme figurative ont des images qui nous reportent au pays de l'or et des merveilles. Hésiode, justement dans le même vers où il nous parle des Hespérides, ajoute qu'elles avaient la garde des pommes d'or et des arbres qui produisaient ces merveilleux fruits; or, tels ces jardins fameux ont été décrits par les anciens poëtes, tels ils ont été retrouvés par les modernes en Amérique. Ovide[2] dit en parlant du jardin des Hespérides :

Arboreæ frondes, auro radiante nitentes,
Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.

Garcilas[3] dit en parlant du jardin des vierges péruviennes : *Là, tout était en or, les fleurs, les plantes, les animaux; on y voyait des arbres, dont les fruits étaient tout d'or et d'argent, faits au naturel.* Ces deux auteurs décrivent évidemment le même pays; il y avait donc aussi, par delà les mers, des temples voluptueux de Melcart.

La fable d'Atalante touche de même aux mystères de l'autre continent. La jeune vierge, recherchée par

[1] *Besana*, premier sillon; QUINTANA. *Dict. esp.*; *Basanos*, pierre de touche. *Lex. gr.* Voy. thèses XIIe et XVe.

[2] *Mét.*, liv. IV.

[3] *Histoire des Incas*, liv. III, ch. XXIV.

Digitized by Google

de nombreux amants, promit sa main à celui qui la vaincrait à la course; une foule de prétendants avaient déjà succombé; Hippomène enfin, implorant le secours de Vénus, reçut de la déesse trois pommes d'or et entra en lice; chaque fois qu'il se voyait sur le point d'être dépassé, il jetait une pomme; Atalante[1] s'amusant à la ramasser retarda ainsi sa course et fut prise. Jusque-là rien ne trahit un pays plutôt qu'un autre; mais comment expliquer le reste de leur histoire? Les jeunes époux, ayant profané le temple de Cybèle, furent métamorphosés[2] l'un en lion, l'autre en lionne. Nous avons constaté, au delà de l'Océan, le culte de Cybèle; on peut donc espérer y trouver aussi l'interprétation de ce second mythe. Tout repose sur le double sens du mot *Puma; Puma*, dans nos contrées, signifie pomme, et là-dessus fut bâtie la légende des pommes d'or; mais, en Amérique, il signifie lion, ce qui donna l'idée de l'étrange métamorphose que racontent les poëtes.

Les relations que nous avons décrites avaient donc établi entre les peuples que sépare l'Atlantique une grande similitude de mœurs; c'étaient les mêmes mystères, les mêmes orgies. Lorsque, par suite de je ne sais quels malheurs, toute communication fut interrompue entre les deux continents, on conserva de part et d'autre, on altéra chacun à sa manière ces institu-

[1] Ces fables sont toujours moitié ibériques, moitié américaines; en ibérique, *Adelante* signifie en avant, *Adelantar*, devancer à la course; la légende d'Atalante est fondée sur ce mot.

[2] Ovide. *Metam.*, liv. X.

Digitized by Google

tions primitives ; et quand, il y a quatre siècles, nous avons reparu sur cette terre lointaine, nous avons pu retrouver encore, parmi les ruines et dans les noms restés aux objets, des souvenirs non éteints de cet ancien état de choses ; on put y démêler que les mêmes dépravations avaient entraîné les mêmes renversements[1].

Les indications précédentes nous ont déjà fait entrevoir, dans l'Amérique, deux centres d'anciennes orgies ; l'un vers le Guatimala, dans la région des palais, de l'or, des perles, de la pourpre ; l'autre vers la vallée des Muiscas, où les mythes du soleil[2] et de la lune nous rappellent le culte d'Apollon et Diane avec tous leurs mystères. *Mella* et *Muesca* sont synonymes dans la langue ibérique, et le sens prélibateur de ces mots nous est déjà connu.

Pour parler d'abord du Guad-i-mala, ce nom signifie *lac du Mella*, des cités lacustres, des orgies ; ce qui se rapporte au bassin du Nicaragua[3] où se faisaient les mystères des Aztèques[4]. Les îles que l'on y trouve sont toutes remplies d'urnes cinéraires exactement pareilles à celles que l'on voit en Scandinavie et sur les bords de l'Escaut, et d'où, par la vertu des florales, les

[1] Voy. thèse XVe.

[2] Bochica propage le culte du soleil et a formé la lune. Mango capac et Mama Coïa sont le soleil et la lune ; la mythologie péruvienne les fait sortir du lac Titicaca, comme, dans notre mythologie, Apollon et Diane sont l'un et l'autre appelés *Titanis*, les dieux du flux.

[3] *Necker*, mort ; *Aeghe*, île. Homole était la plus vénérée de ces îles.

[4] *Staek*, pieux, pilotis. Thèse XVe.

Digitized by Google

Walkyries[1] devaient faire renaître de nouvelles existences. La reine de Saba[2], la reine des Walkyries américaines partit de ces jardins[3] enchantés pour voir la cour de Salomon et le luxe de notre continent; or, c'est précisément sur cette visite que le roi se donna un harem de sept cents femmes, bâtit un temple aux Génies que la Bible appelle Chamos et lez Aztèques Cémis[4], y célébra les fêtes d'Astarté et, par conséquent, de Cybèle[5], ces deux mots étant la traduction l'un de l'autre ; mais surtout, dit la Bible, *il rétablit le Mello*[6], ce qui excita une révolte parmi ses sujets. Les rois qui vinrent après lui essayèrent, à son exemple, de se maintenir dans la possession du droit de prémices, ce qui fut pour Jérusalem une cause perpétuelle de troubles, jusqu'à ce qu'enfin Joas[7], le Joas de Racine, fût tué par le peuple, pendant qu'il exerçait, *dans sa tour de Mello*, la prérogative royale.

Quant aux Muiscas, ce nom se retrouve chez tous les peuples avec une signification peu déguisée; les verbes grec *Moscheuein*[8] et latin *Mœchari*, le celtique Masque nous ramènent en pleines saturnales. Chez

[1] Les houris de l'île Walcheren, aux bouches de l'Escaut.

[2] *Zabbe*, prostituée, sabine. DARSY. *Dict. flam.*

[3] *Sep*, en phénicien, *Sepes*, en latin, signifie clôture.

[4] THÉVET. *Cosmogr. univers.*, liv. XXII, ch. XI.

[5] *Koe-bele*, déesse à la vache ; *Stier-thée*, déesse au taureau; *Parvati*, fée au taureau.

[6] III, *Rois*, ch. XI.

[7] IV, *Rois*, ch. XII, verset 20.

[8] *Moscheia* (en grec), ente, marcotte. *Mœchari*, violer. *Masche*, cicatrice (DARSY. *Dict. flam.*), c'est-à-dire cicatrice feinte pour pénétrer dans les florales.

Digitized by Google

eux, avons-nous dit, étaient les Gorgones; les deux racines de ce mot sont en harmonie avec ce que nous venons de dire : *To gore*[1], dans la langue des Celtes signifie, mystiquement, donner le coup de corne ou, comme on dit en vieux français, écornifler; *Cuna*[2], en Amérique et en Europe, signifie femme. Nous voyons donc que Muiscas et Gorgones[3] sont deux mots différents pour exprimer les mêmes orgies.

Ce qui précède nous montre dans les régions méditerranéennes tout un ensemble de traditions chargées d'éléments américains. Les Phéniciens[4], qui dominaient dans cette mer, avaient des stationnements, sur la côte asiatique, par lesquels ils communiquaient avec les peuples de l'Orient. Ces points de contact étaient surtout l'Égypte qui touchait à l'océan Indien, la Phénicie où se faisaient par terre les transports jusqu'à l'Euphrate, enfin la Colchide pour les régions du Nord; de sorte que nous pouvons naturellement nous attendre à retrouver au fond de l'Orient des éléments de civilisation venus des extrémités occidentales.

[1] *To gore*, frapper de la corne (*Dict. angl.*); *Gorra*, *Gorron*, écornifleur (OUDIN. *Dict. esp.*). Rac. hébr., *Guhr*.

[2] *Cuna*, femme, en garanis, en scandinave, en grec (*Gynè*). *Gorecuna*, Gorgone.

[3] Les Gorgones, selon les anciens, étaient filles de Phorcus et de Kéto.

[4] Ces peuples avaient le culte de Cybèle; leurs prêtres étaient autrefois Galls et plus tard simplement Semigalls ou circoncis. En effet, conformément à ce que je dis, Hérodote, qui était en Orient, ne connaît que trois peuples ayant la circoncision : les Égyptiens, les Syrophéniciens, les Colchidiens.

Digitized by Google

Traditions américaines en Asie.

A mesure que les légendes atlantiques s'éloignaient de leur source pour se répandre vers l'Orient, elles se remplissaient en route de circonstances bizarres, et acquéraient des proportions démesurées.

Bérose nous retrace une inondation diluvienne en Orient; mais, malgré de nombreuses déformations, il laisse voir, dans son récit, des incidents qui rattachent ce fait à ceux que nous venons d'étudier. Il nous apprend qu'à Babylone une méchante femme, nommée Omorca, ayant causé un déluge, Bel survint, arrêta l'inondation, coupa la tête à cette Gorgone [1], puis créa les hommes, les animaux, les astres.

Les circonstances dont il accompagne ce récit nous reportent en pleine Amérique : il parle du monstre marin Oannès, qui, placé aux bouches du fleuve, rendait des oracles; or, Oannès est le nom de la grande île qui se trouve aux bouches de l'Amazone [2]. Il nous apprend qu'avant l'inondation on voyait, dans le pays, des animaux monstrueux, des hommes ailés, des chiens se terminant en poissons, des serpents, des hybrides de toutes les formes, et que tout cela périt dans le cataclysme; cette même légende se conte aussi en Amé-

[1] *To gore*, en saxon, *Amurcar*, en ibérique, signifient donner un coup de corne. A Séville, la Babylone des Gitanos (MURRAY'S *handbook*), l'usage existe encore qu'à la procession de la Fête-Dieu, un groupe d'enfants précède la marche en criant : *Gori, Gori.*

[2] Les Indiens avaient pour idole une femme-poisson, comme on représente la Sémiramis de Babylone. THÉVET. *Cosmog. univ*, liv. XXIII, ch. III.

Digitized by Google

rique, mais les monstres y sont et ils forment peut-être la plus grande merveille de ce continent; dans toute la région qui est au nord de l'Amazone, on voit des rochers escarpés, taillés à pic, et formant quelquefois une chaîne de plusieurs kilomètres[1]; ils sont couverts de figures gigantesques[2] représentant des serpents, des jaguars, des monstres à cinq têtes dont quatre sont rayonnées et la cinquième porte deux cornes; souvent ces sculptures sont placées à une grande élévation et les habitants, questionnés là-dessus, répondent qu'*au temps du déluge, leurs pères naviguaient en canot jusqu'à cette hauteur*.

Sanchoniaton était un historien de Phénicie, et, à ce titre, on ne doit pas être étonné de trouver dans ses écrits des souvenirs d'outre-mer. Les traditions qu'il nous rapporte sur l'origine de l'homme sont connues dans les deux mondes; mais quelques uns de ses récits ne trouvent d'application que dans l'autre continent. On connaît en Amérique la vallée d'Icon-onzo[3]; les rochers qui la bordent sont nus, déchirés, comme frappés de la foudre; le torrent qui la traverse suit péniblement une série d'épouvantables crevasses ouvertes par quelque cataclysme[4]. Cette vallée, dit-on[5], était habitée par des hommes pervers; Dieu déchaîna contre elle les

[1] Principalement autour de la cataracte Houaraponda, ou de la mauvaise femme (*Hoer*, mauvaise femme; *Pond*, étang).

[2] Voy. *Frag. de* Bérose; M. de Humbold; d'Orbigny, *Voyage pitt. en Amérique*; Malte-Brun.

[3] Près de Bogota.

[4] Malte-Brun. Liv. CXVII.

[5] Thévet. *Cosmogr. univ.*, liv. XXI, ch. IV.

Digitized by Google

orages et la foudre; puis un saint prophète ayant frappé du pied la terre, il en sortit un déluge, et l'homme de Dieu ne se sauva lui-même qu'en grimpant sur un palmier[1]. Sanchoniaton mentionne cet événement : La Phénicie, dit-il, ayant été dévastée par des ouragans, le feu du ciel réduisit en cendre les forêts; dans ce trouble, Onsoüs monta sur un tronc d'arbre et le premier il s'aventura sur la mer. On sent d'abord que rien en Phénicie ne saurait justifier ces détails, mais dans la mythologie des Aztèques, *Icona* signifie Dieu[2]; l'*Icon-Onzo* des légendes américaines est donc littéralement le *Dieu-Onsoüs* de l'auteur phénicien.

En Chine, le cours régulier de l'histoire commence avec la dynastie Tcheou qui venait, disent les Kings, *de la terre occidentale*. Quant aux faits antérieurs à cet événement, ils ne font que reproduire sous de nouveaux noms ceux que l'on attribue à Sémiramis, à Osiris, à Hercule, à Bochica; ce sont, comme toujours, des débordements, des canaux tracés, des hommes vénérables rassemblant les populations éparses; mais, ici, les légendes sont arrivées à des proportions plus que fantastiques. Ainsi, la Chine était presque entièrement sous les eaux; Yu, écartant les montagnes, ouvrit à l'inondation un écoulement vers la mer, et créa ainsi le fleuve Jaune, c'est-à-dire, un fleuve quatre fois aussi grand que la Seine. Certainement, rien sur les lieux ne se prête à de semblables imaginations; d'un autre côté,

[1] Il s'enfuit sur un *Pindi*, c'est-à-dire, sur un palmier, dit Thévet, et le canton se nomme Pandi. — Palmier se dit *Phœnix*, en grec.

[2] GARCILAS. *Histoire des Incas*, liv. II, ch. VI.

Digitized by Google

si les dates comparatives sont données avec exactitude, la colonie occidentale arriva en Chine vers 1122 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire, à l'époque où les Phéniciens, selon les traditions bibliques[1], avaient déjà mis en relation les deux continents; n'aura-t-elle point apporté avec elle ces traditions que l'on aura monstrueusement appliquées à la Chine?

En retournant vers l'Occident par la route que suivit la colonie, l'on retrouve, d'un bout à l'autre du monde, ce même mot, *Yu*, accompagné de légendes qui semblent différer entre elles, mais qui ont évidemment une même origine. Ainsi, en Chine, Yu creuse des rivières, lesquelles, dans nos pays occidentaux[2], se disent *Bach*. En Thrace, ces deux mêmes mots se trouvent réunis dans le refrain mystique *Io Bacche*, et Bacchus, comme nous l'avons dit, n'est autre qu'un fleuve. Chez les Phéniciens, Io[3] se retrouve encore; c'est, il est vrai, une femme, mais, d'après les anciens, elle fut changée en vache, *Vacca*, se rattachant par ce mot aux mythes qui précèdent. Si nous poussons jusqu'à la vallée de Bogota, nous y trouvons le point de départ de cette longue chaîne de légendes; les peuples de ces contrées,

[1] Un siècle après cette date, Hiram envoie à David des trésors venus d'Ophir, et tout montre dans le contexte que ses peuples faisaient le commerce d'outre-mer depuis plusieurs siècles.

[2] La troisième dynastie, appelée Tcheou, vient de l'Occident, d'après les Chinois. C'est à celle-là que commence l'histoire réelle.

[3] La langue chinoise a les racines d'un grand nombre de nos légendes. On trouve dans cette langue *Jil*, pour désigner le soleil, et *Yue*, pour signifier lune; c'est le dieu Hélioun, la déesse Io, des Phéniciens.

Digitized by Google

conformément à tout ce que nous venons de voir, appellent *Iu-Beca*[1] la femme changée en lune; et ce qui prouve que ce mythe du nouveau monde se rattache à ceux de l'ancien, c'est que dans la Byzacène, où se retrouvent tous les mystères de Bogota, ce même mot était également connu et sacré; ainsi, au commencement du christianisme, nous voyons parmi les signataires des conférences de Carthage un évêque du titre[2] de *Iu-Beca*.

Au Japon, il n'est pas besoin d'un discussion bien longue pour démêler dans les légendes le mythe américain, car il se trouve représenté au naturel dans le temple de Méaco. Au fond du sanctuaire, on voit un barrage de rochers; au milieu de ce barrage est une crevasse, et dans cette crevasse un œuf; un taureau fait le mouvement de donner un coup de corne dans cet œuf, comme pour le briser; les traditions du pays, pour compléter le rapprochement, ajoutent[3] que la Lune, par sa vertu, tira du fond de la mer cette digue et que l'œuf, d'où les êtres devaient sortir, s'arrêta dans une crevasse. On a épuisé toutes les ressources de la science pour expliquer ce mythe. Dupuis voit dans cet œuf la figure de l'année recommençant sa période au signe du Taureau; mais pourquoi des rochers? Pour-

[1] *Yue*, lune; *Beck*, fleuve. Iu-beca signifie donc primitivement marée lunaire. Selon les fragments d'Hésiode, Io avait pour père Piréne, mot américain qni signifie fleuve; d'autres appellent son père Iasus; or, Iasi, en garanis, signifie lune. DUGRATY. *Rép. du Paraguay*. MALTE-BRUN. Liv. CXVII.

[2] La signature est *Iubecalidiensis episcopus*.

[3] Voy. *Encycl. méthod.* Sect. des ant., art. Taureau.

Digitized by Google

quoi cette crevasse? Pourquoi une mer? Pourquoi la lune? Et, d'ailleurs, l'année japonaise, comme on le voit dans le mythe célèbre du Zingu [1], commence non pas au Taureau, mais au Bélier. La légende du coup de corne fait donc suite à celles d'Omorca, des Gorgones, des Muiscas; cet œuf entamé nous reporte donc par une confusion mystique de mots [2], au plus secret des orgies atlantiques.

Dans l'Inde, la ville de Sirinagor nous laisse entrevoir les mêmes traditions. Elle est dans une vallée qui porte le nom celtique de *Dal;* là, se voyait autrefois, dit-on, un lac appelé Cachemyr, c'est-à-dire, *Keuschmer* [3], la mer des disciplinés; les gens du pays, nous traduisant plus clairement ce mot, l'appellent aujourd'hui *Sati saras*, les femmes vertueuses. Comme toujours, un homme de Dieu ouvrit une tranchée et le lac s'écoula. Il y a bien, dans le voisinage, quelques étangs, mais aucune forme de lac; il y a bien, dans la rivière, quelques engorgements, mais rien qui ait l'apparence d'une coupure violente.

Comme on le voit, les mêmes légendes se content du fond de l'Amérique au fond de l'Asie; mais d'après la règle de discussion que nous avons posée précédemment, il faut en prendre le point de départ où se trouve

[1] Zingu, pour achever sa victoire sur les géants, arrête le soleil et le ramène au Bélier, c'est-à-dire, au premier signe de l'année. *Annales japonaises.*

[2] Le mot *Og*, qui nous rappelle les mystères de Bazan (thèse XVe), a été différemment figuré : par *Eg*, œuf; par *Aeghe*, île (des Hespérides); par *Auge*, œil (de la Gorgone); par l'*Augias* d'Hercule.

[3] *Keusch*, pur, Ethiopien, Druide. — Allusion aux cités lacustres

Digitized by Google

le phénomène local qui y a donné lieu. La vallée de Cachemyr, le fleuve Jaune ressemblent à toutes les vallées, à tous les fleuves; mais, en voyant pour la première fois la cataracte des Muiscas, on se demande instinctivement quelle main puissante a écarté ces rochers.

Appendice sur l'Indoustan.

Nous avons cité en Amérique le golfe de Nicoya; sa pourpre conserva jusqu'au fond de l'Asie le nom que lui donnaient les Tyrrhènes; venue du Murex, elle s'appelle au Japon *Murasaki*. Le nom du golfe devint féerique en Orient, et sa racine Naïg s'y trouve partout. La victoire, dans la langue des Grecs, se dit *Nikè*, parce que le vainqueur était revêtu de pourpre, non point chez eux, mais chez les peuples dont ils descendent. Dans l'Abyssinie, où se sont transportées toutes les traditions relatives à la reine Nicausis[1], le souverain s'appelle Négush, et il était primitivement revêtu de pourpre. En Hongrie, mêmes souvenirs, et le mot *Nagy* est resté dans la langue pour signifier grand et royal. Jusqu'au fond de l'Inde, ce mot se rencontre avec des caractères qui ne laissent aucun doute sur son origine. Partout où se trouvent des constructions antiques, des vestiges d'une opulence royale, des figures gigantesques sculptées sur les rochers, ces ruines féeriques s'appellent palais de Naïg.

[1] Les Abyssins content que Nicausis, qu'ils nomment aussi Makéda, eut de Salomon un fils appelé Ménilek, tige de la descendance royale des Négush.

Digitized by Google

Dans l'île de Ceylan, on voit un palais de Naïg; outre ce nom, tout y est américain, et rappelle les environs de Nicoya. On y remarque[1] un temple rond en forme de cirque, des pyramides en briques, seize tourelles, des groupes gigantesques taillés dans le roc; or, en Amérique dans la région de la pourpre, on voit de même une enceinte circulaire portant le nom européen de Quiriga[2], des pyramides nombreuses qui toutes sont en briques et dont la plus haute est celle de Cholula[3], des groupes de seize tours au moyen desquelles le grand prêtre déterminait par l'ombre du soleil l'instant précis de l'équinoxe[4], pour la fête de la Raymi[5]; quant aux rochers sculptés, nous les connaissons.

On pêche des perles à Ceylan en Asie, et à Panama en Amérique; le commerce phénicien, qui s'étendait de l'un à l'autre, établit entre ces deux extrémités un échange de produits et d'institutions de tous genres; et en effet, l'on ne peut voir sans surprise l'étrange conformité qui existe entre des pays dont l'un, comme dit Homère[6], est où le soleil se lève et l'autre où le soleil se couche. A Ceylan, on vénère comme prophète

[1] MALTE-BRUN. Liv. LXXV.

[2] Près de Coban. — *Circus* est le même mot que Quiriga; en grec, *Kirkos*.

[3] Plus large de base, mais un peu moins haute que la plus grande des pyramides d'Égypte.

[4] GARCILAS. *Histoire des Incas*, liv. II, ch. XXII.

[5] Le 21 mars chez nous; le 21 septembre à Cusco, de l'autre côté de l'équateur.

[6] Homère appelle ces deux peuples extrêmes Éthiopiens: Brames en Asie, Piaches en Amérique.

Digitized by Google

Chaquia Mouni, à Panama le Xèque Monan[1]; à Ceylan, l'homme de Dieu montant au ciel laissa la marque de son pied[2] sur une colline, même légende dans l'Amérique centrale, et dans les deux pays le même prophète est surnommé Thomas; à Ceylan, le mont Hamalyi est sacré et l'on ne s'en approche qu'en tremblant, dans le lac Nickaragua est également l'île sacrée et funéraire d'Homole; Ceylan s'écrit Selen-dive[3], l'île de Salinas; or, Salinas est tout à la fois la déesse des Phéniciens et le nom du lieu d'où venait la pourpre.

Dans le Décan, on voit un royaume d'une haute célébrité appelé Nag-pour. Ce nom nous annonce déjà toutes les merveilles des palais de Naïg[4], toutes les richesses américaines de Nicoya; et, en effet, les légendes orientales en font un pays d'or et de diamants. Comme toujours, ces produits sont figuratifs; mais, j'y remarque une ville ancienne, tout entourée de débris exotiques et que l'on appelle Rattan-pour; or, en Amérique, dans la région de Nicoya, de l'or et des pierreries, se trouve également, mais en réalité, l'île ruineuse de Rattan[5]. Tous ces rapprochements ne sauraient être l'effet du hasard, et, il est évident que celui

[1] On appelle *Xèques* les prêtres de Mair-monan, de Bochica. D'ORBIGNY. *Voyage pitt.*, liv. XVIII.

[2] Ces pieds empreints sur une pierre suivent une ligne qu'on peut reconnaître d'une Inde à l'autre. On voyait cette empreinte à Chemnis en Égypte, près du lac Régille en Italie, sur le mont où naît le Tage, sur le mont Saint-Michel, dans celle des Açores que Bianco nomme Bentufla.

[3] MALTE-BRUN., liv. LXXV. *Diva*, île.

[4] Pline appelle *Nagia*, une ville qu'il place dans l'Arabie heureuse.

[5] Rattan, île sur la côte des Hibueras, au nord du Guatimala.

Digitized by Google

de ces deux pays qui n'a point d'or est une copie de l'autre.

Mais rien dans les souvenirs des peuples n'égale la puissance, le faste, les trésors de Golconde; tout ce que l'imagination la plus riante, le rêve le plus désordonné peuvent enfanter de magnificence se trouve réuni dans ce royaume légendaire; les traditions le placent dans un pays lointain, et appellent quelquefois Inde cette région fortunée. Dans le Décan, on voit une place forte portant un nom approchant de celui de Golconde; on crut avoir trouvé la cité merveilleuse; à défaut d'autres richesses, dont ce pays est dépourvu, on se rabattit sur les diamants. Il dut y avoir là autrefois des diamants disent les uns; selon d'autres, les diamants se recueillent dans des fleuves fort éloignés[1], mais ils viennent se faire tailler et vendre à Golconde; par un autre système, les joailliers de la ville voisine[2], dans les cas de guerre, se retirent dans la forteresse de Golconde avec leurs bijoux. Enfin, on ne sut qu'inventer pour donner à cette ville des titres de gloire auxquels tout se refuse. Avouons donc que nous avons confondu un pays avec l'autre; tout ce que nous cherchons vainement autour de Golconde se trouve autour de Culhuacan[3]. Nous avons parlé de cette dernière ville; les trésors que son sol recèle, le luxe de ses palais, les souvenirs antiques

[1] La Kistna. On a prétendu que le lieu où on les prend se nomme Roelkunde, mot qui fut confondu avec Golconde.

[2] Haïder-abad.

[3] Pline cite dans l'Inde *Culiacum*.

Digitized by Google

dont ses ruines portent toujours l'empreinte, répondent en tous points au tableau que l'on s'est toujours fait de ce royaume de souvenirs. Le Golconde de nos aïeux, le Culhuacan des Américains sont un même nom, un même pays, et l'Indoustan n'est pour rien dans le prestige de ce mot.

En résumé, on voit par ces dernières théories que la civilisation répandue en Asie est originaire des régions atlantiques. Après avoir établi ce point, nous devrions marcher en avant et passer à d'autres vérités; mais l'origine asiatique de nos institutions est démontrée, me dit-on, avec évidence dans des ouvrages nombreux; nous devons donc un mot à l'examen de cette question, et à la discussion de ces ouvrages.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME THÈSE.

EXAMEN DES OUVRAGES QUI ONT RAPPORT A L'ORIGINE ASIATIQUE.

Lorsque la science, après avoir essayé tous les systèmes, eut enfin soupçonné dans l'Asie centrale le berceau des races civilisées, tous les travaux de recherche s'arrêtèrent instantanément et se tournèrent de ce côté. La question ne pouvait se présenter dans des conditions plus favorables. Les peuples penseurs étaient maîtres de ce globe qu'il fallait explorer, des découvertes dans tous les genres mettaient entre les mains des savants les plus sûrs moyens d'investigation.

Aussi, à peine eut-on fait quelques pas dans cette étude qu'on crut avoir atteint l'insaisissable vérité, et la nouvelle théorie fut déclarée admise sans avoir été régulièrement débattue. Cette certitude improvisée a jeté dans la science des mots nouveaux que, naturellement, elle ne réussit pas à faire accepter. Tout d'abord, chez les Allemands, la race noble du genre humain, dont on croyait avoir retrouvé les titres en

Digitized by Google

Asie, fut appelée Indo-Germanique. Hors de l'Allemagne, on se récria contre cette prétention exclusive, et le reste de l'Europe, voulant avoir sa part de cette illustration originaire, s'obstina à la nommer Indo-Européenne. Néanmoins, on ne tarda point à observer que le pays le plus important, celui des Aryas, justement celui qui renfermait le berceau tant cherché, était oublié dans cette dénomination et plus généralement, en France surtout, on substitue aujourd'hui à tous ces noms celui de race aryenne.

Ce dernier terme, avec plus d'apparence scientifique, n'a pas plus de base que les autres. Dans les Védas, les aïeux des Brames sont appelés Aryas; or, l'Inde n'a point de contrée d'où ce nom puisse venir. Quant à la racine *Ar*, elle se prête à l'arbitraire le plus effréné; les Aryas étaient prêtres, leur nom vient-il de *Ara*, autel? Ils étaient agriculteurs, dérive-t-il de *Arare*, labourer? Ils étaient étrangers, sont-ils sortis de l'Arie, au nord de la Perse? Toutes ces hypothèses ont été essayées[1].

Enfin, la science moderne, qui triomphait déjà d'avoir découvert le secret de nos origines, ne sait plus que faire de son trésor; elle a épuisé toutes les ressources que l'on peut tirer surtout des langues et des cultes pour soutenir son rêve asiatique; elle a produit dans

[1] Les Aryas tirent leur nom de *Heir*, héritier; ils étaient donc ceux que le jugement ordalique du Rhin (thèse XV°) déclarait enfants des dieux. On lit, en effet, dans les lois de Manou : *Le brame, parcequ'il est l'aîné, est seigneur de cette création, souverain de tous les êtres.* Ce passage répond à tout ce que nous lisons sur le titre d'héritier dans l'histoire des patriarches hébreux.

Digitized by Google

cette double thèse d'importants travaux; voyons où elle est arrivée, d'abord par la philologie.

Question des langues.

Depuis près de trois siècles que les Européens étaient dans l'Inde, conversant avec les habitants, lisant leurs livres, aucun n'avait fait remarquer l'étrange relation qui existe entre la langue de ces peuples et celles que nous parlons dans nos régions occidentales. L'abbé Barthélemy eut l'idée d'écrire aux missionnaires français pour en obtenir tous les renseignements relatifs à cette question. Le jésuite Cœurdoux lui répondit par une lettre datée de 1763, et qui est le plus ancien monument où l'on trouve signalée l'identité de langage entre l'Inde et l'Europe : *Dans la langue sanscroutane*, dit-il, *on rencontre un grand nombre de mots qui lui sont communs avec le latin, le grec, l'esclavon, l'allemand*[1]. Sur cette observation, l'auteur de la lettre n'hésite pas à admettre la parenté des peuples placés à ces deux extrémités de l'ancien monde.

Une vingtaine d'années après, dans un mémoire lu à la société de Calcutta, Williams Jones exposa scientifiquement la question : *La parenté du sanscrit*, dit-il, *avec le latin, le grec, ne saurait être attribuée au hasard; on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'ils sont dérivés d'une source commune qui probablement n'existe plus.*

[1] *Mém. de l'acad. des Inscript.* Tome XLIX. Cette citation est tirée de plusieurs lettres.

Digitized by Google

Le savant orientaliste est considéré comme le fondateur de la nouvelle école de linguistique; c'est pourquoi *il est intéressant de remarquer que, dès le début des études indiennes, le sanscrit est présenté comme la langue sœur et non comme la langue mère des idiomes parlés en Occident*[1].

A partir de cette époque, la nouvelle science prit un rapide essor; mais dans la foule des ouvrages qui ont été faits sur ces questions, l'on a surtout remarqué ceux de Pictet et de Bopp. Parlons d'abord du premier.

Aux extrémités des îles Britanniques, se trouve, le long de l'Océan, une lisière de peuples qui n'ont jamais subi complétement l'influence de la civilisation celtique; ils habitent l'Ecosse, l'Irlande, le pays de Galles, le Cornouailles, la Bretagne. Des mœurs antiques, une langue[2] qui s'éloigne des nôtres par ses racines et ses formes, ont toujours fait de ces cantons reculés un pays de mystères. On ne doit pas être surpris d'y rencontrer des mots qui appartiennent aussi au Chinois, au Garanis, à l'Hébreu, au Sanscrit, si on songe que la civilisation des hommes s'est formée sur un même fond de racines lesquelles ne doivent pas avoir complétement disparu de leur langage.

[1] Cette réflexion est du traducteur de Bopp. *Introduction.*

[2] On avait toujours cru que ces peuples parlaient un même langage. Betham, dans son *Gaël and Cymri*, prétend que le Gaëlic parlé en Écosse, en Irlande et dans l'île de Man, diffère du Welch parlé dans le pays de Galles, le Cornouailles et l'Armorique. Richard Garnett, dans le *Gentleman's magazine*, a calculé que sur vingt-sept mots, quatorze sont communs aux deux langues.

Digitized by Google

Adolphe Pictet, dans un travail[1] de patiente recherche, fit une liste comparative de tous les termes qui sont communs, tout à la fois, au sanscrit et à l'idiome de ces peuples. Il signale les modifications que chaque mot a subi en passant du fond de l'Asie aux extrémités de l'Europe. Il montre comment *Ina*, soleil, est devenu *Ion;* comment *Tutta*, feu, s'est allongé en *Toitean;* comment *Bahuzu*[2], sanglier, s'est contracté en *Baez;* et le lecteur suit cette longue nomenclature se demandant, jusqu'au bout de l'ouvrage, pourquoi c'est le mot asiatique qui est la racine et le mot européen qui est le dérivé; pourquoi, par exemple, le sanscrit *Ina*, n'aurait point pu être également formé de l'irlandais *Ion*[3].

L'auteur, qui a pleine foi au système asiatique, touche à peine cette question; il dit dans une note[4] en finissant : *La race établie dès les temps les plus anciens dans l'Europe occidentale, a dû y arriver avant toutes les autres*[5]. *Un exemple qui pourrait bien fournir une*

[1] Le livre a pour titre : *De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit*. Cet ouvrage a été couronné, en 1837, par l'Institut de France. L'auteur appelle celtiques, les peuples occidentaux que nous avons énumérés plus haut.

[2] *Ina* est la Meuse appelée *Ennia*, *Helios*, *Zonne maer*. — *Tutta* en sanscrit, *Tata* en garanis signifient feu. Le mot sanscrit serait-il aussi passé en Amérique? — On trouve un souvenir de *Bahuzu*, *Baez*, dans le mot français Bauge.

[3] Homère, dans la légende de Charybde et Scylla, appelle Apollon, *Hyper-ion;* ce qui se justifiera quand nous aurons replacé cette légende dans la région où *Ion* signifie soleil.

[4] Note 3e à la fin de l'ouvrage.

[5] Parce que les langues, ayant moins d'inflexions, y paraissent plus primitives. Nous en avons donné la cause, thèse XVe.

Digitized by Google

indication approximative sur la position géographique du berceau de la race indo-européenne, se trouve dans le mot irlandais Tolg, lit; gallois, Tyle, identique au grec Τύλη, *matelas. Tous ces mots ont une affinité évidente avec le sanscrit Tûlikâ; or, on peut admettre que ce substantif est dérivé de Tûla l'un des noms sanscrits du coton*[1], *de la racine Tûl, jeter en dehors. On faisait donc des matelas avec du coton dans la contrée indéterminée qui a été le berceau de la race. Or, le coton ne dépasse pas la Perse et même il ne réussit pas dans la partie septentrionale de ce pays. Le berceau de la famille serait donc au midi de la Perse.* Et c'est sur cette base aérienne que repose toute la conviction de l'auteur. Une étude comparative nous mènera plus sûrement à une autre conclusion.

Les traditions orientales sont remplies de noms étranges venus des âges passés et qui semblent dénoncer une origine lointaine et inconnue. Les Brames lisent depuis bien des siècles dans leurs livres sanscrits le mot *Castira*[2] qu'ils savent être de l'étain; mais ils ont toujours ignoré que les îles Cassitérides, qui le produisent et lui ont donné leur nom, sont, de l'aveu universel, à l'occident des Gaules. Il y est parlé également de l'*Amrita* dans des légendes où nous reconnaissons clairement qu'il s'agit de l'ambre[3]; or, ce mot est pris

[1] L'édredon manquant dans l'Inde, son nom passa au coton, employé aux mêmes usages.

[2] Voy. thèse XVIe. Homère dit de même *Kassiteros*.

[3] Le mot *Kiem*, en hébreu et en celtique (Darsy. *Dict. flam.*) signifie ressusciter, renaître de la pourriture. Or, dans les livres sanscrits, Kama, s'étant épris de Parvati, Siva, le mari offensé, lui ôta la

Digitized by Google

des pays occidentaux[1], des peuples même qui le recueillent, et jamais on ne lui a donné d'autre patrie que les bords de la Baltique[2]. Les Germains et les Perses, comme nous l'avons vu, sont une même nation; leur chef, paré des riches fourrures du Nord, était appelé par les Romains *Arminius*, c'est-à-dire l'homme portant le manteau d'hermine; mais comme cette hermine se dit aussi *Wesel*[3], il fut également nommé Vassal, ou, comme l'écrivent les Grecs, *Basileus;* or, cette parure noble était apportée de la mer Blanche par la navigation phocéenne. Je citerai encore la pourpre qui, par sa rareté en Orient, était l'emblème de la haute suzeraineté; le mollusque qui la produisait n'a jamais été vu sur les côtes asiatiques, et nous avons montré[4] vers l'Occident sa véritable origine.

Tous ces noms de source lointaine et occidentale avaient été divinisés par les Orientaux; il en fut de même du mot *Tûlikâ*, coussin; c'est l'édredon recueilli dans des pays situés au nord de l'Angleterre[5], lesquels portaient chez les anciens le nom vague de Thulé. Qui ne connaît les voyages des Phocéens et, surtout, du

vie; les dieux le ressuscitèrent en versant sur lui de l'amrita. Voy. thèse XVIe.

[1] *Amber*, en allemand, *Immer*, en celtique, *Ummera*, chez les Indous, *Semper*, en latin, viennent de là.

[2] On en recueille un peu sur la côte saxonne en Angleterre.

[3] *Weiss*, blanc, a formé *Wesel; Beloe*, qui signifie aussi blanc, chez les Slaves, est la racine du mot belette. Le mot grec *Galè* a une semblable origine.

[4] Voy. thèses VIe et XVIIIe.

[5] Thulé est en face du pays de *Belca*, dit Pomponius Méla.

Digitized by Google

Marseillais Pythéas[1] dans cette contrée boréale? Elle est restée dans le souvenir des peuples comme étant l'extrémité du monde; les poëtes latins ne paraissent frappés que de son éloignement et mentionnent l'*ultima Thulé*; les Bretons la nommèrent Féroë, île lointaine[2]; l'oiseau plongeur qui donne le précieux duvet fut pris par quelques-uns pour un canard et appelé *Eynde*, mot qui, chez les Celtes, signifie aussi extrémité; d'autres y virent une sarcelle et la nommèrent *Teal*[3], d'où dérive l'île merveilleuse de Thulé, le sanscrit *Tula* et l'adverbe grec *Télé*, qui signifie au loin.

On comprendra sans peine pourquoi ces noms se rencontrent dans les livres sacrés : l'édredon formait la couche des dieux[4]; l'ambre donnait l'immortalité; l'étain entrait comme principal élément dans le métal des cloches[5]; l'hermine et la pourpre étaient l'apanage des princes, des fils du Soleil. Ces produits ne venaient ni du nord, ni du midi de la Perse; ils se recueillent encore aujourd'hui dans les régions occidentales de l'ancien monde, aux mêmes lieux d'où, aux premiers âges, ils passaient jusqu'au fond de l'Orient.

[1] Voy. *Pythéas*. LELEWEL.

[2] *Far*, loin; *Ey*, île.

[3] *Teal*, sarcelle. *Dict. angl. Till*, jusque, en dérive.

[4] Cette couche de duvet se dit, en flamand, *Donse*. *Dict.* de DARSY. Ce mot passa chez les Latins qui appelaient *Thensa* le coussin sur lequel reposaient les dieux dans les processions.

[5] La cloche était sacrée chez les anciens comme chez les modernes; elle chassait les esprits; les Grecs l'appelaient *απελάστικον τῶν μιασμάτων*.

Digitized by Google

Osera-t-on dire sur un pareil document que Pictet a démontré l'origine asiatique des races occidentales? Voyons le travail de Bopp.

Il y a dans les mots deux éléments distincts d'étude philologique : les racines et les inflexions. Par exemple, quatre se dit en sanscrit *Çatwar*, en lithuanien *Keturi*, dans le latin *Quatuor;* les racines *Çat*, *Ket*, *Quat*, malgré l'altération qui les déforme, dérivent évidemment d'un même primitif et marquent une certaine relation entre ces trois langues. Si, étendant ce système, on compare le grec, le latin, le saxon, le lithuanien, l'arménien, l'islandais, le sanscrit, le zend, le slave, on trouvera sans aucune peine, par la considération seule des racines, que tous ces dialectes appartiennent à une même famille. Bopp[1], laissant donc de côté les radicaux, ne s'attacha qu'aux inflexions[2] et retrouva avec une merveilleuse sagacité une nouvelle preuve de parenté, même entre les grammaires de ces différents peuples. On rencontre, dans les langues asiatiques, des infinitifs terminés en *um*, ce qui s'éloigne fort de nos conjugaisons; les infinitifs latins sont en *re*, mais une de leurs formes que nous nommons *supin* se termine en *um;* Bopp explique et prouve l'identité de ces deux variantes employées dans des contrées qui sembleraient n'avoir eu entre elles aucune espèce de relation. Telle est la nature de son travail.

Après avoir plus qu'aucun autre sondé les secrets de

[1] *Grammaire comparée des langues indo-européennes.*
[2] Déclinaison, conjugaison.

Digitized by Google

la philologie, il lui appartenait de déclarer[1] que *les rapports de la langue ancienne de l'Inde avec ses sœurs sont évidents*. Il a mis au grand jour ces rapports, il a vu, dans toutes ces langues, des sœurs et il ne paraît pas soupçonner que de l'une d'elles soient nées les autres, que la langue mère soit celle de l'Inde.

Les deux savants que je viens de citer ont épuisé la question; les autres n'ont fait que glaner après eux, et aucun n'a touché à la thèse qui nous occupe; dans tous les ouvrages où reviennent ces matières, le principe de l'origine aryenne est donc accepté comme un dogme sans discussion. En tout le reste, on réclame la certitude, mais ici la science,

Ne pouvant l'acquérir, apprit à s'en passer.

Prenons pour exemple quelques extraits des écrivains qui ont été amenés à traiter ce sujet.

Je lis dans un opuscule sur la navigation : *Les nations occidentales appellent un vaisseau Nau; ce mot, qui appartient à la langue des Aryas, prouve que ces peuples sont arrivés par eau dans nos contrées; mais on voit en même temps qu'ils ont fait la traversée en bateau; car les mâts et les voiles ont chez nous des noms qui diffèrent du sanscrit*. Et l'auteur de ce passage n'a point remarqué qu'il doit en être exactement de même si les émigrants sont partis du rivage armoricain pour aller, sans mâts et sans voiles, dans le pays des Aryas[2].

On voit dans un autre ouvrage : *Le sanscrit est la*

[1] Dans la préface de la *Grammaire comparée*.

[2] Dans l'armoricain, vaisseau se dit *Naw*.

Digitized by Google

plus belle des langues; les Brames l'ont inventé pour tenir secrets leurs poëmes et les rites de leur culte. Les Brames composer une langue! Mais c'est un événement en France quand il s'agit de fabriquer un mot pour l'introduire dans le langage.

Un autre nous dit : *Le sanscrit renferme les racines des langues européennes.* Ne prenons qu'un exemple. De l'Irlande au Gange, les peuples ont tous le même mot pour désigner la nuit; l'auteur de l'assertion précédente a-t-il une marque qui fasse reconnaître si la racine de ce mot est dans le erse *Nocht* ou dans le sanscrit *Nischa*?

Enfin d'autres, voyant que l'on peut impunément tout écrire, ont écrit que *les Aryas, partant du plateau asiatique, suivirent le cours du soleil* et arrivant dans nos contrées devinrent les Celtes dont nous descendons.

Quant à l'itinéraire que parcourut cette colonie préhistorique, il se lit partout ainsi qu'il suit [1] : *Les Touraniens, peuples du Nord, ayant envahi le pays des Aryas, ceux-ci acculés contre la mer se répandirent à la fois vers l'Orient et vers l'Occident; à l'est ils occupèrent l'Inde, à l'ouest l'Égypte; mais d'autres, s'avançant jusqu'en Lithuanie, se répandirent de là dans le reste de l'Europe* [2].

[1] Voy., parmi tant d'autres ouvrages, Le Hon. *L'homme fossile*, ch. XVIII.

[2] Les livres zends désignent souvent, au nord de la contrée où ils ont été faits, un lieu qu'ils appellent Touran et qui était un centre de tyrannie pour le voisinage. Les systèmes, comme on le voit, ont mis à profit cette particularité. Voy. thèse XVe.

Digitized by Google

Dans ce voyage en zigzag, on se demande quel besoin ils avaient de passer par cette Lithuanie ; des peuples venus de la région enchantée, qui inspira plus tard les Hafiz et les Saadi, n'ont point dû s'enfoncer ainsi dans les glaces boréales; ce n'est point la résistance des peuples occidentaux qui les aura rejetés vers ces parages lointains, puisqu'ils arrivaient, nous dit-on, armés du fer, et que les barbares de nos contrées n'avaient pour les recevoir que leurs haches en silex. Mais un grand nombre de mots lithuaniens[1] ressemblent au sanscrit ; il fallait donc, à tout prix, faire passer par là les émigrants.

Après avoir parlé des langues, disons un mot des cultes.

Question des cultes.

D'après la nouvelle doctrine, la colonie préhistorique nous aurait apporté de l'Inde non-seulement les éléments de nos langues, mais aussi toutes les autres branches qui caractérisent un peuple policé. Quoi qu'il en soit, de tous les écrivains qui ont traité ces différents sujets, les philologues étant ceux qui ont mis le plus de science dans leur recherche, on se reposa sur eux, comme on l'a vu plus haut, du soin de prouver l'origine asiatique, et tout homme qui fit un livre put ainsi sous cette garantie faire venir d'Orient tout ce qu'il lui plut. Quand il s'agit de matières scientifiques, les erreurs

[1] Voy. la thèse Ve au sujet des struses et de la navigation phocéenne.

Digitized by Google

sont sans danger et n'intéressent qu'un petit nombre d'adeptes; que l'architecture, les métaux, les langues viennent d'un pays ou d'un autre, le sort du genre humain n'est point lié à cette question; mais parmi les importations asiatiques on place les cultes, ce qui aggrave le débat.

Toute la croyance des peuples celtiques est dans le Christianisme; ils l'accueillirent à son origine, le gardèrent malgré les lois et les tyrans, le fixèrent parmi eux en l'associant à leur puissance, le conduisirent jusqu'à nos jours sans qu'une si longue suite de siècles lui ait rien ôté de son empire. Les autres cultes, soit ceux dont la naissance se perd dans l'antiquité, soit ceux que nous avons vus éclore dans l'histoire, semblent tous à bout de force et de durée; s'ils ont eu à leur époque une mission à exercer, un élément à jeter dans la civilisation de l'homme, ils ont rempli leur rôle et un monde nouveau tend à se former sur leurs débris. La race celtique, aujourd'hui maîtresse du globe, laisse donc tranquillement mourir les dieux des nations, et, sans effort, achève de semer partout les germes de croyances plus neuves.

Cet édifice de foi repose pour toute base sur l'Évangile, et tire de là son être, sa vie, sa durée, sa force. Il y a dans les destinées de ce livre quelque chose d'inexpliqué. Il naquit du mystère, se perpétua dans le mystère. Le Pythagorisme essaya vainement de l'étouffer à son berceau; échappé du danger, il régna en maître sur l'esprit de nos pères, fit la guerre et la paix, remua les peuples, et tout cela sans rien perdre

Digitized by Google

de son autorité; arrivé aux siècles où l'on pense, la raison, bien loin de le méconnaître, se l'arrogea tout entier, et, par la voix de Luther, se réserva à elle seule le droit de le comprendre; le temps amassa sur sa route les sciences, le dédain, l'indépendance de la pensée, toute une phalange d'incroyants qui lui redemandèrent ses titres et le soumirent comme tout autre livre à la discussion; il poussa outre et arriva jusqu'à nous. Il semble que sa destinée soit de vivre dans les orages; mais les orages passent, et l'Évangile reste.

En ce moment, la pioche est de nouveau à la racine de l'arbre. La ruine toujours imminente va-t-elle enfin se consommer? Exposons en deux mots l'état de la question.

En 1835, David Strauss[1], remettant dans le creuset tout le dogmatisme évangélique, en tira un système entièrement neuf qu'il présenta au monde chrétien et dans lequel toute trace de surnaturel disparaît. Selon lui, l'Évangile n'est point inspiré, le Christ n'est point un Dieu, et tout se réduit à un fait de l'ordre commun. Voici comme il motive sa doctrine. La foi chrétienne repose sur les miracles; or, les miracles inconciliables avec les lois de la nature doivent, par conséquent, être rejetés comme étant des produits de la crédulité vulgaire, comme devant être prouvés, bien loin de prouver eux-mêmes; en outre, les quatre livres évangéliques sont pleins de légendes qui se détruisent entre elles et contredisent l'histoire profane; l'Évangile ne peut donc

[1] Son livre a pour titre : *Das Leben Jesu.*

Digitized by Google

être considéré comme une œuvre divine. Comment, avec ce vice originel, a-t-il pu naître et s'imposer ainsi à la crédulité des peuples? Le voici. Le peuple a instinctivement l'idée d'un Dieu, mais son intelligence pour se le figurer a besoin de formes mythiques. Les anciennes religions avaient laissé, dans la mémoire des hommes, un souvenir confus de légendes concernant l'arrivée d'un messie, sa naissance virginale, ses prodiges, sa mort; et, comme nous le voyons dans Tacite, ce rédempteur attendu devait sortir de la Judée. Or, il se rencontra à Jérusalem un homme du commun, mais en qui l'on crut voir du mystérieux; involontairement tous ces mythes traditionnels se reportèrent sur lui; sa renommée grandissant avec le temps, quatre de ses sectateurs, sans l'avoir jamais vu, recueillirent tout ce que l'on racontait à son sujet et en firent les évangiles.

L'effroi fut grand à l'apparition de ce livre. On crut d'abord que c'en était fait du christianisme; le système nouveau fut attaqué, défendu; on s'agita violemment et tout subsista comme par le passé. On commençait à se remettre de cette première secousse, quand un nouvel orage vint rejeter dans l'incertitude toute la question.

Ernest Renan [1], en 1863, reprit à neuf le débat. Strauss avait vu dans le Christ un homme sans valeur, travesti en un dieu par les préjugés populaires; Renan en fit un homme de bien qui, par son ascendant sur la

[1] *Vie de Jésus*. RENAN.

Digitized by Google

foule, arriva à être considéré comme Dieu, et il écrivit sa biographie. Il raconte d'après les évangiles la suite naturelle des faits et interprète les passages où se montre le surnaturel. Ainsi le Christ s'appelle lui-même fils de Dieu : *Les grandes âmes*, dit M. Renan[1], *sont si fortement persuadées que Dieu est en elles, qu'elles ne craignent nullement de s'imposer aux autres. Jésus s'envisagea avec Dieu dans la relation d'un fils avec son père*. Quant aux miracles du Christ, Renan les explique ainsi[2] : *Jésus était possédé d'un grand amour pour l'humanité ; convaincu que l'attouchement de sa robe faisait du bien au malade, il aurait été dur de refuser ce soulagement à ceux qui souffraient ; il lui fallut donc choisir entre deux partis, ou renoncer à sa mission ou devenir thaumaturge ;* c'est ainsi qu'il se décida à paraître faire des miracles. Le livre de Renan n'étant qu'une simple hypothèse, la perturbation qu'il causa fut de courte durée ; mais il se préparait un plus rude assaut.

L'on avait toujours cru que les faits évangéliques s'étaient passés en Judée, au premier âge de l'empire romain, et que là fut créée, fut organisée cette religion qui, de siècle en siècle, arriva jusqu'à nous. Les deux savants que j'ai cités plus haut, tout en dépouillant le Christ de sa divinité, placèrent ce qui en restait à cette même date, et concentrèrent dans cette même Judée et l'origine et le développement du système religieux dont il est la source. Mais arriva l'orientalisme moderne.

[1] Chap. V.
[2] Chap. XVI.

Digitized by Google

La magique science, après avoir fait sortir du fond mystérieux de l'Inde toutes les institutions humaines, en vint aussi à rechercher la religion dans ces mêmes contrées; elle la trouva semblable à la nôtre; c'étaient non-seulement ces formes accessoires du culte, qui se rencontrent chez tous les peuples, mais même ces dogmes fondamentaux, sur lesquels tout repose. On y voit une trinité; la seconde personne de cette trinité s'incarne; cette incarnation boudhique[1] a pour mère Maïa; crèche, baptême, disciples, ascétisme, pénitence, rien n'y manque, si ce n'est pourtant la mort sur une croix. Ceux qui, les premiers, avaient remarqué ces similitudes avec nos croyances, expliquaient tout en supposant que les disciples de saint Thomas et plus tard les Nestoriens avaient porté dans ces régions lointaines la connaissance de notre évangile; mais Clément d'Alexandrie, qui connaît et nomme Boudha, en fait une divinité purement indienne, et la science moderne a constaté qu'il est antérieur au Christ de plus de mille ans. De là cet adage répété aujourd'hui dans tous les livres qui touchent à ces matières : *Le christianisme est originaire de l'Inde.*

Ainsi, notre Europe, qui se pose en maîtresse de la civilisation des peuples, branle sur sa pierre angulaire; depuis dix-huit siècles, elle s'est maintenue dans un même culte, elle est en voie de l'imposer au reste du monde, et voilà qu'aujourd'hui elle se demande si celui qu'elle prenait pour un dieu n'est point un personnage fantas-

[1] Voy. Eug. Burnouf. *Introd. à l'hist. du Boudhisme indien.*

Digitized by Google

tique, ou peut-être un habile imposteur, ou mieux encore un fétiche emprunté aux légendes orientales.

Comme on le voit, c'est ce dernier système qui en ce moment tient toute la science en arrêt, et ses partisans occupent la haute position avec des arguments qu'il semble difficile de combattre. Mais la philosophie est étrange dans ses déduits; restreinte, elle émet des systèmes que, généralisée, elle renverse. Ainsi ce christianisme antique, qu'on se flatte d'avoir découvert en Orient, nous allons le retrouver en Europe, en Amérique, partout où ont pénétré nos aïeux. C'est un nouvel horizon qui s'ouvre et où vont se perdre toutes les théories fugitives essayées sur ces matières. L'esprit public, bercé de systèmes et de déceptions, cherche à fixer enfin son ancre sur un roc plus solide; le fatras asiatique de ces derniers temps n'est arrivé à rien; nous allons dans la thèse suivante et dernière nous ouvrir une nouvelle route.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME THÈSE.

HOMÈRE.

Un touriste, voulant de Paris aller visiter l'Espagne, se procure un guide du voyageur et se met en chemin. Égaré par je ne sais quelle hallucination, il prend une direction fausse, arrive au nord et s'engage sur le train qui le transporte en Hollande. Là, tenant en main son livre, il cherche ces merveilles qui distinguent sur toute autre contrée l'antique Ibérie : un ciel bleu, des castagnettes, une mer vivante et une mer morte, une capitale qui a un pont et point de rivière, des cavernes sans fond, des vallées féeriques, des anfractuosités de montagne où il espère frissonner aux récits tragiques qui vont lui être contés. Sa déception est grande lorsque, au lieu de tout cela, il voit un sol plat, où se coupent, s'entrecoupent des fleuves, des canaux, des bras de mer, une brume qui lui cache le ciel, un peuple qui calcule au lieu d'un peuple qui raconte. Ce voyageur, sans doute, reconnaîtra son erreur et reviendra sur ses pas ; accuser son livre d'inexactitude serait peu raisonnable ; il ne pourrait également, sans folie,

Digitized by Google

s'imaginer que la description est inexacte parce que la nature a changé; mais, assurément, il ne s'obstinera point à trouver à tout prix son guide fidèle, appelant montagne ce qui est rivière, faisant d'un brouillard un ciel d'azur, bouleversant toute la nature pour justifier sa bévue.

Voilà trois mille ans que nous possédons l'Odyssée, et que, ce guide en main, nous errons dans le bassin étroit de la Méditerranée, cherchant infatigablement des îles, des rivages, des montagnes, des peuples, des grottes, des ports qui n'y existent pas. Où la description du poëte nous annonce un golfe, nous trouvons un cap; pour arriver à un port, nous devons cingler à droite, et le port est à gauche; une île est annoncée comme séparée du rivage par une grande journée de navigation, et nous voyons cette île du rivage.

Les Grecs qui avaient des établissements dans toute l'étendue de la Méditerranée, depuis l'Espagne jusqu'aux frontières de l'Asie, qui parlaient la langue d'Homère et le considéraient comme leur poëte, ont vainement essayé, même en dénaturant son texte, d'adapter ses descriptions aux contrées de leur voisinage.

Les Romains, qui leur succédèrent dans ce travail de recherche, arrivèrent à des résultats encore plus étranges; conduits par la conquête aux bords atlantiques, ils furent surpris de rencontrer là ce qu'on cherchait en Grèce; Strabon cite, en Espagne, une ville portant le nom d'*Odyssea*, et dans laquelle on montrait, en effet, les agrès du vaisseau d'Ulysse;

Digitized by Google

Tacite[1], décrivant les bouches de la Meuse, que lui-même ainsi qu'Homère appelle Hélion, y signale une inscription gravée sur une pierre et qui mentionnait le passage du héros. Plutarque et Solin, sans se laisser égarer par les fictions des Grecs, assurent que l'île d'Ogygie où habitait Calypso était dans l'Atlantique, à cinq journées de navigation au delà de l'île de Bretagne; enfin, lorsque l'on commença à bien connaître les régions occidentales, on acquit sur les pays homériques des notions plus précises; aux mêmes lieux où, dans une autre thèse[2], nous avons déposé les cendres d'Odin et d'Hercule, le poëte Claudien fait aussi arriver Ulysse pour y consulter les mânes de ces mêmes héros : *Il y a*, dit-il, *aux extrémités de la Gaule, sur les bords de l'Océan, une caverne où Ulysse attira par des libations sanglantes les ombres des morts*[3]. Ces documents s'étaient multipliés avec une telle persistance que, même dans ces temps anciens, on en vint à avouer qu'Homère était un Atlante[4]. Le moyen âge arriva là-dessus et tourna les esprits à d'autres idées.

[1] *Germania.* Dans l'histoire de Civilis, il appelle *Helii ostium* l'embouchure occidentale de la Meuse, celle que les anciennes cartes du pays appellent *Zonne-maer*, mer du soleil.

[2] Thèse IXe. Il s'agit d'*Asciburgium*, aujourd'hui Middlebourg.

[3] *Est locus, extremum pandit quâ Gallia littus,*
Oceani prœtentus aquis, quo fertur Ulysses,
Sanguine libato, populum movisse silentùm.
In Rufinum, lib. I.

[4] Suidas, dans son *Lexique*, dit en parlant d'Hésiode et d'Homère : « On prétend qu'ils appartiennent l'un et l'autre à la nation des Atlantes. » SUIDAS, au mot : Hésiode.

Digitized by Google

Dans l'âge moderne, les sciences se sont réveillées avec un profond mépris pour tout ce qui sentait l'origine occidentale; on refoula de nouveau Homère et ses poëmes dans les régions de la Grèce, on déclara que les auteurs que j'ai cités plus haut et tant d'autres que j'ai dû omettre se sont tous trompés. Toutes les ressources de la science, des moyens de discussion inconnus aux Grecs et aux Romains, un véritable acharnement remua de fond en comble les régions helléniques pour adapter, enfin, le texte du grand poëte à une nature rebelle; tout fut inutile; Homère n'a rien de commun avec la Méditerranée.

Les partisans du système durent en passer par toutes les bizarreries pour se soustraire à la nécessité d'avouer leur impuissance et défendre jusqu'au bout leur système. Les uns se sont rejetés sur les bouleversements que la nature a dû éprouver depuis le siècle d'Homère; on a vu, disent-ils, des rivières s'ensabler et former des îlots; des volcans grondent dans les régions italiennes où ils remuent la terre, et il se peut qu'une île, l'île de Calypso, par exemple, qui ne se retrouve pas, ait ainsi disparu. Mais, depuis deux mille ans que nous connaissons en détail toutes ces contrées, aucun changement notable ne s'y est manifesté, tout est généralement à la place que marquent les anciens géographes.

Plusieurs, n'osant s'engager dans cette théorie, hasardèrent des explications encore plus malheureuses: » Homère, disent-ils, a décrit tant de pays qu'il n'a pu les connaître en détail; de là les nombreuses erreurs

Digitized by Google

que l'on remarque dans ses ouvrages ». Ainsi, il fait arriver Ulysse chez Circé dans une *île basse*, et on veut que ce soit le *monte Circello*, au voisinage du Tibre; mais ce mont est un cap et non une île, et, bien loin d'être bas, c'est le point le plus élevé de la côte; le poëte s'est trompé, dit-on.

J'excuserais l'opinion de ceux qui, en présence de ce désaccord systématique, ne voient dans tout le poëme qu'une brillante fiction, tracée dans un monde idéal. Hérodote le soupçonne, Eratosthène l'affirme. A l'époque où ces hommes vivaient, les documents que possédait la science étaient circonscrits au bassin de la Méditerranée; ne trouvant point à y placer les poëmes homériques, ils étaient dans l'impuissance de retrouver ailleurs la région pour laquelle ils sont faits. Aujourd'hui que le globe tout entier est livré à nos recherches, c'est à nous que cette œuvre est déléguée.

La Méditerranée s'arrête au détroit de Gadès; au delà s'ouvre un Océan sans bornes, qui se balance sous l'action des astres, où percent dans l'immensité quelques groupes d'îles, et dont les bords sont occupés par la mystérieuse race des Celtes et semés de leurs antiques dépouilles. Les Grecs connaissaient cette mer et venaient à Gadès pour y contempler l'étrange mouvement de ses flots et en étudier les causes; les Romains, arrivés à cette limite, ne cherchèrent rien au delà, si ce n'est de nouvelles îles qu'ils pussent conquérir; mais aucun de ces peuples ne parut désireux de sonder les secrets de ces espaces illimités. Dans des

Digitized by Google

temps plus reculés, les Phéniciens, disait-on, connaissaient, vers l'Occident, des îles lointaines où ils allaient faire le commerce; et, en effet, on a retrouvé, dans tous les archipels de cette mer, des vestiges d'anciens peuples et des inscriptions hébraïques[1]. A une époque encore plus ancienne, Homère parlant de Calypso la place dans une île, au centre des mers[2], et l'appelle une Atlante. Voilà donc le véritable théâtre des poëmes homériques. Ulysse quitte Troie, se perd dans des régions inconnues et arrive à Ithaque; Troie, ces régions inconnues, Ithaque sont toutes dans l'Atlantique; les colonnes d'Hercule sont plantées entre les Grecs de la Méditerranée et les Homérites de l'Océan; nous cherchions d'un côté un poëte, et nous allons trouver de l'autre un barde.

Homère a toujours été un mystère pour le monde savant. Même à l'époque où son nom se montre pour la première fois dans l'histoire, il paraît étranger aux Grecs qui le lisent; n'ayant de lui que ses œuvres, ils les ont commentées, pressurées de toutes manières pour en tirer des notions sur son histoire et surtout sa patrie.

Les détails donnés par le poëte sont, il est vrai, nombreux et variés; les dieux, les mœurs, les arts, les noms des peuples, les phénomènes de la nature y sont parés de tous les charmes de la poésie; mais ces élé-

[1] Surtout à Madère et aux Açores; ces documents sont discutés ailleurs.

[2] Ὀμφαλὸς θαλάσσης. Odyss., 1, 50. Ἄτλαντος θυγάτηρ Odyss., 1, 52.

Digitized by Google

ments n'ont pas entre eux une égale valeur quand il s'agit de systèmes; plusieurs de ces descriptions sont vagues et peuvent s'appliquer à tous les pays, à la Grèce, par conséquent; il est évident que celles-là ne nous donneront aucun renseignement sur la patrie du grand poëte. Mais il en est d'autres; il en est qui offrent des caractères tellement spécifiques, tellement déterminatifs des lieux pour lesquels elles ont été faites, qu'elles seraient en pleine contradiction avec tous les autres lieux auxquels on voudrait les appliquer.

Par exemple, quand le pinceau homérique a retracé dans tous ses détails un phénomène local et complexe, un port marqué par une de ces singularités qui n'appartiennent qu'à lui, le tableau ne saurait convenir à aucun autre point du globe et fera reconnaître forcément celui que le poëte a voulu décrire. Ainsi encore, Homère nous donne généralement les distances entre les îles que parcourt son héros, et elles sont calculées en journées de navigation; si nous ne pouvons trouver dans une mer ces distances relatives, c'est que les poëmes n'ont pas été faits pour cette mer; si nous les trouvons avec exactitude dans une autre, c'est qu'ils ont été faits pour cette autre. Enfin, il est une troisième mesure de précision qui peut encore aider notre recherche; les descriptions homériques nous indiquent constamment, à l'aide des quatre vents cardinaux, la direction du navire allant d'une île à l'autre; dans la Méditerranée, par exemple, dont le bassin est étroit et entrecoupé, nous ne pouvons pas obtenir ces conditions

Digitized by Google

complexes, mais, dans la libre étendue de l'Océan, les vents conduisent sans aucune gêne le vaisseau vers tous les points marqués; nous en conclurons que c'est dans l'Océan qu'ont eu lieu les courses des héros d'Homère. Or, en choisissant dans ses deux poëmes les seules descriptions qui offrent ces trois inexorables caractères, c'est-à-dire des phénomènes physiques, les distances des lieux entre eux, leur position respective, je constate que c'est dans l'Océan seul qu'elles trouvent leur application; et si tant de détails harmoniques se rencontrent en double dans la Méditerranée, on me les montrera.

En tout ce qui a été dit plus haut, j'ai pénétré dans les secrets d'un grand nombre de sciences très-diverses, pour en tirer les éléments d'un système unique; chacune d'elles a sa valeur propre, son enseignement, son empreinte; mais, créées isolément, toutes sont entre elles sans harmonie; le vaste tableau que j'en ai fait se soutient donc, non par la certitude des détails, mais par l'ensemble de la conception. Comme les différentes matières qui y sont indiquées, sans aucune relation apparente, ont cependant entre elles une solidarité nécessaire, c'est le système qu'il faut fixer. On a pu remarquer que toutes les assertions émises précédemment se rangent autour de deux idées maîtresses : C'EST AU SEIN DU PAYS CELTIQUE QU'EST NÉE LA CIVILISATION; C'EST PAR LES MYSTÈRES QU'ELLE S'EST PROPAGÉE DANS LE MONDE. Toute la question des origines se concentre dans cet énoncé, et pour en confirmer la démonstration Homère, seul sera notre appui.

Digitized by Google

Ses poëmes nous promèneront sur tout le rivage druidique depuis le golfe de Wash jusqu'à l'île de Gadès, dans tous les archipels de l'Atlantique et même aux extrémités de cette mer. En même temps, nous déroulerons le véritable plan de l'Odyssée, et, écartant le voile mystique qui le cache, nous y découvrirons tout un trésor de vérités inattendues. Nous aurons ainsi retrouvé les véritables liens qui rattachent le nouveau et l'ancien monde; nous aurons touché au vif les plus brûlantes questions que les hommes agitent depuis si longtemps.

En jetant un coup d'œil comparatif sur les principales nations, telles qu'elles nous apparaissent depuis les temps historiques, nous ne remarquons entre elles que des relations vagues, mais suffisantes cependant pour nous laisser entrevoir qu'à une époque plus ancienne le rapprochement était plus intime. Consultez les Indiens, les Mongols, les Arabes, les Américains, les Hébreux et leurs histoires, vous soupçonnerez à peine un reste de parenté entre tous ces peuples; pénétrez plus avant dans le passé, vous serez surpris des étranges relations que leurs livres sacrés ont entre eux et avec Homère. Les Indiens vous énumèreront des milliers de dieux et vous raconteront sur eux des milliers de légendes; mais les nombreuses incarnations de Vichnou forment cependant le gros de leur mythologie; ils nomment ces incarnations *Avatar;* or, Apollon qui, comme Vichnou, est le dieu du soleil[1], porte

[1] Vichnou et Lachmi chez les Indiens, Apollon et Diane chez les Grecs, représentent le Hélion; les noms de Meuse et de Veranda que

Digitized by Google

ce même nom dans les poëmes homériques, où il est appelé *Afator*[1]. Boudha est adoré dans l'Asie orientale; tout ce que l'école d'Alexandrie connaissait de ce dieu, c'est que ses os étaient cachés sous une pyramide qui portait, comme nous le savons aujourd'hui, le nom de *Séma; Séma*[2] est le mot d'Homère pour exprimer les tumulus qu'on éleva sur les ossements des héros morts au siége de Troie, et spécialement, pour désigner la pyramide construite en grandes pierres sur la tombe d'Hector[3]. L'Olympe des dieux, comme celui d'Allah, est peuplé de belles créatures[4] choisies pour le service des héros: or, Homère et Mahomet leur donnent le même nom, les appelant également *Houris*. La mythologie des Caraïbes, selon Thévet, n'est qu'une bizarre déformation de l'Odyssée : Des hommes, après avoir mangé d'un fruit séducteur, sont changés en pourceaux, et bientôt rendus à leur première forme; ils vont aussi, comme les héros de l'Odyssée, *dans une île lointaine où sont de beaux jardins et de beaux bois*; enfin, ayant à venger une femme, ils font apporter un arc, comme pour servir d'épreuve, et tuent les coupables.

Comme on le voit, la question homérique est d'un

porte aussi ce fleuve signifient transformation, ce qui explique les formes différentes sous lesquelles se montre Vichnou. Voy. thèse IXe.

[1] Αφήτωρ. *Iliad.*, V, 404.

[2] Σῆμα. *Iliad.*, XXIV, 801. Voy. Clém. d'Alexandr. *Stromates.*

[3] *Il.*, XXIV, 801.

[4] *Il.*, ch. VIII et XXI. Le poëte les appelle Ὧραι; elles gardent les portes de l'Olympe, attellent les chevaux de Junon, règlent les calmes et les tempêtes.

Digitized by Google

grand poids dans les mystères du passé ; elle entraîne avec elle de vastes déplacements, et l'on ne saurait trop assurer les bases sur lesquelles elle s'appuie.

L'ouvrage que nous terminons ici n'est donc, comme nous l'avons annoncé, qu'un exposé provisoire ; le système qu'il retrace attend sa démonstration complète des deux volumes qui suivent ; ils nous feront retrouver, mais dans les régions atlantiques seules, tous les lieux que décrit Homère et achèveront ainsi de montrer l'origine celtique de la civilisation des peuples. Question grave, dont nous aborderons ensuite les graves conséquences.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google